

ANNALES
AEQUATORIA

GUSTAAF HULSTAERT
Dialectologie móngɔ

TSHONGA ONYUMBE
Kalle Jef
Lutumba Simaro

FRANS BONTINCK
Surnoms de Tippó Tip

MICHAEL MEEUWIS et HONORE VINCK
1-Lingala à Nouvelle Anvers en 1918
2-French missionary linguistics in the Lake Victoria region

MABIALA MANTUBA - NGOMA
1-Musées en R.D. du Congo
2-La peinture congolaise moderne

HANS ZELL
Production et distribution des livres en Afrique

MARK VAN DE VELDE
The two language maps of the Belgian Congo

ANNALES
ÆQUATORIA

ANNALES AEQUATORIA 20(1999)

TABLE DES MATIERES

Editorial (Michael Meeuwis) 5-8

Linguistique et littérature

Gustaaf HULSTAERT, *Eléments pour la dialectologie môngo* 9-322

TSHONGA Onyumbé, *Kalle Jef* 323-354

TSHONGA Onyumbé, *Lutumba Simaro* 355-378

Frans BONTINCK, *Le véritable sens des surnoms africains de Tippo Tip* 379-385

Histoire

Michael MEEUWIS et Honoré VINCK, *Une conférence sur le lingala à Nouvelle Anvers en 1918. Texte préparatoire de Mgr Van Ronslé* 387-412

Michael MEEUWIS, *The White Fathers and Luganda. To the origins of French missionary linguistics in the Lake Victoria region* 413-443

MABIALA Mantuba - Ngoma, *La nécessité de la promotion des musées en R.D. du Congo* 445-453

MABIALA Matnuba - Ngoma, *Les tendances actuelles de la peinture congolaise moderne* 455-464

Hans ZELL, *La production et la distribution des livres en Afrique* 465-473

Mark VAN DE VELDE, *The Two Language Maps of the Belgian Congo* 475-489

Chronique 490-508

Recensions 509-535

EDITORIAL

L'historiographie de la linguistique et de l'ethnologie coloniales

En septembre 1994, un congrès fut tenu à Oslo ayant pour thème "*Missionary Linguistics and Missionary Grammar*" ('La Linguistique et les Grammaires des Missionnaires'). En avril 1999, l'Université Eberhard Karls de Tübingen a organisé le colloque intitulé "*Colonies, Missions, Cultures in the English-Speaking World*" ('Colonies, Missions, Cultures dans le Monde anglophone'). Dans un même esprit, le musée de Tervuren et le département de langues et de cultures africaines de l'Université de Gand programme pour octobre 1999 un congrès autour du thème "*Belgium's Africa: Assessing the Belgian legacy in and on Africa: the social sciences*" ('L'Afrique de la Belgique: L'héritage belge dans et sur l'Afrique: les sciences sociales'). Ce ne sont que trois exemples du grand essor des études historiques et sociologiques de la pratique linguistique et ethnologique à l'époque coloniale. Cet intérêt n'est pas tout à fait nouveau. Des africanistes comme Johannes Fabian, William Samarin et Barbara Yates s'étaient déjà fixé les mêmes cibles dans les années septante et quatre-vingt. Dès 1990, la revue *Annales Æquatoria*, dont nous fêtons cette année-ci le vingtième numéro, s'est également inscrite dans cette orientation de recherches, se profilant entre autres par des éditions annotées

de documents d'archives relatifs aux recherches linguistiques dans la colonie belge.

L'objectif de ces études est d'offrir une historiographie et une sociologie de l'africanistique comme tradition scientifique. Ce que l'on s'y propose de saisir sont les conditions institutionnelles et les inévitables pensées pré-scientifiques (idéologies souvent implicites et inconscientes) dans lesquelles fut ancrée l'acquisition du savoir sur les colonies et leurs populations. On veut susciter par là une prise de conscience dans l'africanistique d'aujourd'hui, qui a sans doute trop tendance à utiliser, sans le recul nécessaire, l'information léguée par les pionniers.

Impossible de nier que cette information fut collectée dans des contextes sociopolitiques bien différents du monde académique où elle a été intégrée par après. Impossible de ne pas voir que la plupart de ces prédécesseurs n'avaient pas le privilège de s'occuper de la seule science, ni de s'occuper de la science sans considération d'utilité immédiate. Ce sont exactement ces contextes sociopolitiques, et les biographies et les motivations de ces prédécesseurs, qui plus que jamais devraient attirer notre attention d'historien. Et cela pour diverses raisons.

Il y a évidemment la contrainte universelle d'améliorer continuellement la qualité des données scientifiques. On sait que l'identification des limites imposées à l'observation par les circonstances coloniales nous permet d'indiquer avec précision les défauts dans les premières descriptions.

Egalement évidentes, et à peine plus innovatrices, sont les raisons de la critique postcoloniale. Certes, une analyse de la pratique scientifique en temps coloniaux peut mettre en lumière le rôle que la linguistique et l'ethnographie ont joué dans des projets

de colonisation et d'évangélisation impliquant le contrôle total d'une population. Mais il y a plus.

L'historiographie de l'africanistique est la meilleure voie vers la connaissance de la diversité des "statuts" des sources africanistiques. C'est cette historiographie qui établira, par exemple, que les grammaires et les dictionnaires publiés sur les langues dans la colonie ne sont pas tous des études descriptives. La correspondance privée des auteurs et de leurs supérieurs démontre que bon nombre de ces publications étaient préparées avec le but de créer des standards et de codifier des normes pour les langues qui seraient imposées dans les écoles, plutôt que pour décrire les réalités linguistiques pour l'unique intérêt de la science. Les introductions et avant-propos à ces publications passent d'ailleurs souvent sous silence cette réalité. Les conséquences pour les études comparatives d'aujourd'hui ne peuvent pas être sous-estimées. Un chercheur en linguistique comparative mal informé sur le statut historique de ses sources monographiques commettra l'erreur d'intégrer de tels travaux prescriptifs – et donc reflétant des réalités linguistiques "voulues" – à un niveau d'égalité avec d'autres sources d'un genre plus descriptifs.

De surcroît, la façon dont les missionnaires et autres ont travaillé avec et sur les langues et sociétés africaines, ne se manifeste pas seulement dans leurs publications. Beaucoup de leurs idéologies tacites, de leurs arguments explicites et de leurs décisions au niveau de l'enseignement et autres ont eu des conséquences tangibles pour la situation linguistique et ethnographique sur le terrain. L'introduction en Afrique Centrale de ce que Crawford Young appelait le "paradigme tribal" – c'est-à-dire l'idée que, comme dans la Bible et en Europe pré-romaine, l'organisation fondamentale de tous les groupes humains dans le monde est tribale plutôt que politico-économique – en est un

exemple. Les modifications des limites, du nom et de la dénotation de plus d'une société africaine n'en est qu'un autre. Notre travail est de reconstruire, par une analyse historique méthodique, le comment et le pourquoi de ces phénomènes.

Au niveau linguistique, les conséquences des actions missionnaires et coloniales ne sont pas nécessairement moins réelles. Les structures grammaticales et le lexique de plus d'une langue africaine telle que la population locale la parle aujourd'hui, ne seraient pas ce qu'ils sont sans l'intervention linguistique et son application dans l'enseignement que j'ai mentionnées plus haut. Plus radicaux que ces effets sur leur forme linguistique sont les effets au niveau de leur répartition géographique. Les langues véhiculaires d'Afrique Centrale surtout, mais aussi quelques-unes de ses langues vernaculaires, sont actuellement utilisées dans des régions où elles ne l'étaient pas avant. Si les réalités linguistiques et ethnographiques sur le terrain sont affectées par l'acquisition et la transmission du savoir dont elles ont constitué le sujet, l'historiographie de la linguistique et de l'ethnographie coloniales est même pour l'africanistique de base une nécessité et non un luxe.

Michael Meeuwis
Fonds de la Recherche Scientifique-Flandres &
International Pragmatics Association, Université d'Anvers

Gustaaf HULSTAERT

ELEMENTS DE DIALECTOLOGIE

MŌNGO



Gustaaf Hulstaert et Ernst Müller à Isangi (Ekonda), 1953

TABLE DES MATIERES
de
ELEMENTS POUR LA DIALECTOLOGIE MONGO
PHONOLOGIE ET MORPHOLOGIE

I. Table des matières	10-14
II. Présentation (H.V.)	15-17
III. Introduction	18-35
A. Le domaine linguistique	
B. Les dialectes	
C. Numérotation	
D. Sources	
E. Collaborateurs	
F. Valeur des renseignements	
G. Uniformité et variantes	
H. Vue d'ensemble	
I. Remarques générales	
J. Carte géographique	
K. Liste des dialectes	
L. Abréviations	
M. Bibliographie	

PREMIERE PARTIE: PHONOLOGIE

I. Les voyelles	36-49
A. Réalisation	
B. Alternances	
C. Alternances multiples	
D. Voyelles caduques	
E. Harmonie vocalique	
F. Redoublement	
G. Contractions	
II. Les consonnes	49-73
A. Réalisation phonétique	
B. Alternances	
C. Combinaison de consonnes	
1. Combinaison à nasale	
2. Combinaison à w	
3. Combinaison à y	
4. Combinaisons caduques	

III. Les syllabes	73-76
A. Répétition de la voyelle	
B. Répétition de la première syllabe	
C. Répétition tonale	
D. Insertion d'une syllabe	
E. Addition d'une syllabe initiale	
F. Addition d'une syllabe finale	
G. Inversion des syllabes	
IV. Dévocalisation	76-77
V. Tonologie	77-83
A. Le ton lexical	
1. Ton fondamental du substantif	
2. Syllabes supplémentaires	
3. Radicaux verbaux	
4. Autres mots	
B. Abaissement tonal	
C. Abaissement tonal partiel	
1. Éléments postradicaux hauts	
2. Éléments postradicaux bas	
D. Assimilation progressive	
1. Dans le mot	
2. Enjambement de mots	
E. Ton syntaxique	
F. Intonation	
VI. Elisions	83-88
A. Préfixes <i>il-bi</i>	
B. Préfixe <i>lo-</i>	
C. Intercalation de <i>A</i>	
1. Avec les préfixes <i>li- bi-</i>	
2. Avec le préfixe <i>lo-</i>	
3. Avec le préfixe <i>bo-</i>	
D. Voyelle finale	
E. Le préfixe <i>bi-</i> dévocalisé	
F. Le préfixe <i>e-</i>	
G. Le préfixe <i>i-</i>	
H. Le préfixe <i>a-</i>	
I. Contractions	

DEUXIÈME PARTIE: MORPHOLOGIE

I .Substantifs	88-102
A. Préfixes	88- 90
1. Caducité	
a. Caducité totale	
b. Caducité partielle	
2. Dévocalisation	
a. Phonologie	
b. Tonologie	
B. Classification	90-102
1. Appartenance	
2. Catégorie <i>bo- ba-</i>	
3. Catégorie <i>bo- be-</i>	
4. Catégorie <i>li- ba-</i>	
5. Catégorie <i>li- bi-</i>	
6. Catégorie <i>n- n-</i>	
7. Catégorie <i>lo- n-</i>	
8. Catégorie <i>i- to-</i>	
9. Catégorie <i>lo- ba-</i>	
10. Catégorie <i>lo- be-</i>	
11. Catégorie <i>bo- n-</i>	
12. Catégorie mixtes	
13. Accords mixtes	
II. Substitutifs	102-104
A. Structure	
B. Elisions	
C. Emploi	
III. Adjectifs	104-105
IV. Pronominaux	106-142
A. Préfixes	106
B. Connectifs	106-110
1. Forme unique	
2. Deux formes	
3. Formes spéciales	
4. Remarques sur la forme <i>-a</i>	
C. Possessifs	110-119
1. Généralités	
2. Forme unique	
3. Deux formations	

4. Systèmes complètes	
5. Variantes mineures	
6. Emploi spécial	
7. Graphie	
8. Conclusion	
D. Démonstratifs	119-121
1. <i>né</i>	
2. <i>nko</i>	
3. <i>nyi</i>	
4. <i>so</i>	
5. <i>kɔ</i>	
6. <i>ná</i>	
E. Le présentatif	121-131
1. Les substitutifs	
2. Les remplaçants des substitutifs	
a. La forme <i>-kɔ</i>	
b. La forme <i>-ka</i>	
c. <i>Ka</i> et <i>kɔ</i>	
d. <i>Hɔ</i> - <i>ha</i>	
e. Autres formes	
3. L'isolement	
a. Assimilation vocalique	
b. Les élisions	
c. L'absence d'accord	
d. Redoublement	
e. Tonalité d'intensité	
f. Particularités	
4. La proposition	
5. Conclusions	
F. Les interrogatifs	131-134
1. L'identité	
2. La spécification	
3. La quantité	
G. Numéraux	134-138
H. Indéfinis	137-139
I. Antécédence des pronominaux	139-140
1. Démonstratif	
2. Interrogatif	
J. Double pronominal	140-142

V. Eléments du verbe	142-167
A. Le radical	142-153
B. Les extensions	153-155
C. Les préfixes	155-157
D. Les marques	157-160
E. Les infixes	160-164
F. Les désinences	164-167
VI. La conjugaison	167-321
A. La copule	167-172
B. Les formes à désinence <i>-a</i>	172-224
C. Les formes à désinence <i>-e</i>	224-250
D. Les formes à désinence <i>-εε</i>	250-251
E. Les formes à désinence <i>-i</i>	251-259
F. Les formes à désinence <i>-aka</i>	259-272
G. Les formes à désinence <i>-ake</i>	272-277
H. Les formes à désinence <i>-akeε</i>	277-278
I. Les formes à désinence <i>-aki</i>	278-284
J. Les formes à désinence <i>-il</i>	284-287
K. Les formes à désinence <i>-is</i>	287-288
L. Les formes à désinence <i>-ite</i>	288
M. Les impératives	288-392
N. Les gérondifs	302-306
O. Les infinitifs	306-315
P. Gérondifs et infinitifs	316-320
Q. Formes thématiques	321

II. PRESENTATION

L'étude de Gustaaf Hulstaert que nous publions aujourd'hui a été composée au début des années 1980 et encore corrigée à plus d'une reprise par lui-même et acceptée en 1983 pour publication par le Musée de Tervuren. En vue de cette édition le Professeur Coupez avait relu environ 400 des 560 pages du texte dactylographié et en amélioré ici et là le style. La publication a traîné et après la mort de Hulstaert en 1990 définitivement abandonnée. Mais il me semblait que ce manuscrit contenait une des oeuvres majeures de Hulstaert et qu'il serait dommage de le voir confié pour toujours aux archives ou aux microfiches.

Nous avons eu un problème majeur dans la reproduction du texte. La présentation de la structure des mots analysés n'a pas été conséquente pour le texte entier. Il y a eu principalement l'utilisation du trait (-) pour plusieurs fonctions différentes: une fonction littéraire, une fonction linguistique indiquant le lien avec un élément variable complémentaire et serrant l'élément (ce qui est son utilisation commune, par exemple le préfixe *bo-*), et la représentation de cette élément même (étant alors porteur de signes diacritiques). Mais cela ne suffisait pas encore pour combler la confusion: dans toute une partie du manuscrit la racine (ou le thème) était représentée par un trait long (—), ici et là par inadvertance remplacée par le trait court (-). Nous avons donc dû uniformiser l'usage de ces signes. Malheureusement ce système n'accorde pas avec celui que l'auteur avait utilisé dans sa *Grammaire du Lomóngo* (Tervuren 1961-1966) et qui est indispensable pour la bonne compréhension de cette étude. Changer tout le système de représentation de la structure des mots pour l'aligner sur celui de la grammaire aurait été un travail trop fastidieux et risquait d'ajouter un élément de confusion car il aurait fallu remplacer des milliers de ces unités non seulement dans les sous-titres mais également dans le texte courant. L'auteur a expliqué le moment venu lui-même le système qu'il a voulu appliquer à son texte et nous avons seulement veillé à son application conséquente.

Le texte sera publié sous forme de plusieurs livraisons sera insérées dans les *Annales Aequatoria*. Cela nous semble le plus efficace pour sa divulgation et aussi le seul moyen du point de vue financière pour finalement en assurer la parution.

Le manuscrit original a la structure suivante :

Introduction

Première partie: Phonologie

Deuxième partie: Morphologie

I. *Substantifs*

II. *Substitutifs*

- III. *Adjectifs*
- IV. *Pronominaux*
- V. *Éléments du verbe*
- VI. *Conjugaison*
- VII. Les formes relatives
- VIII. Les particules

Troisième partie: Lexique

Nous publions cette fois-ci le texte intégral de l'*Introduction* jusqu'au *VI Conjugaison* compris (dans le manuscrit de page 1 à 365 -- avec un grand nombre de pages intercalaires). Nous avons l'intention de publier dans le numéro suivant des *Annales Aequatoria*, la *Troisième partie :Lexique*, cependant la publication de la section concernant les *Formes relatives* n'est pas encore programmée.

Nous avons dû adapter légèrement la bibliographie originale pour y intégrer quelques études sur la dialectologie mônggo parues entre-temps.

La liste des dialectes mônggo et la carte y afférente ont été publiées déjà deux fois dans les *Annales Aequatoria* 5(1984)170-171 et *Ibi*, 14(1993)401-406 (avec carte en écart). Il y a plusieurs différences entre ces deux listes et celle qui est publiée maintenant, tant dans le nombre et l'attribution des numéros, (6 cas, - dont 3 avec inversion de numéros consécutifs -- mais il se peut qu'il s'agit d'une variante dans la dénomination du dialecte) que dans la graphie de quelques noms. A plusieurs reprises la série publiée ici montre un plus grand nombre de sous-divisions des dialectes, ou ajoute au nom principal des indications secondaires outre celles des points cardinaux. La liste des *Annales Aequatoria* 1984 a les numéros 260-267 en plus et celle des *Annales Aequatoria* 1993 ajoute les numéros 280-287. Tous ces dialectes sont situés dans la partie sud-est du domaine. Motingea y avait fait des recherches pendant les années quatre-vingt et Hulstaert avait intégré cette nouvelle connaissance. Il avait à ma demande revue la liste et la carte en 1989 et c'est celle-là qui est publiée en 1993. Il n'avait plus introduit ces données dans le manuscrit déjà déposé à Tervuren et c'est précisément ce manuscrit que nous publions maintenant. Nous reproduisons ici exactement la liste du manuscrit de 1983, mais pour des raisons pratiques nous reproduisons la carte revue de 1989 et publiée en 1993. Une autre différence se situe dans les tons. Il peut y avoir des fautes de dactylographie dans les deux listes mais il est un fait que Hulstaert hésitait parfois dans l'attribution d'un ton, vu les différences locales qui pouvaient intervenir (ce qui sera abondamment illustré dans le texte qui suit) ou par un défaut de notation originale. Nous avons suivi comme règle générale la graphie et la numérotation du manuscrit utilisé pour la totalité du texte. Des comparaisons avec d'autres listes de la main de Hulstaert

ne nous ont pas permis de trancher.

Le manuscrit complet de Hulstaert était accompagné de 58 notes finales de longueur et d'importance très variées. Mais plusieurs n'ont pu être situées dans le corps du texte, les références y manquant. Pour cette raison nous avons renoncé à leur reproduction.

Il n'y avait dans le manuscrit aucune indication pour l'utilisation de caractères spéciaux (italique ou gras) pour mots et les phrases traduites du lomóngo. Nous ne l'avons pas fait non plus le contexte excluant toute confusion.

Nous avons eu des problèmes techniques pour la reproduction des triples tons. Notre ordinateur nous a permis de produire les combinaisons suivantes: à, á, ò, ó, è, é. Pour les autres cas nous avons décomposé les voyelles en deux entités chacune avec leur ton par exemple: íí.

Nous remercions le Professeur Coupez pour nous avoir permis d'utiliser ses corrections (il y en a des centaines) et le Musée de Tervuren pour avoir cédé le manuscrit et nous sommes reconnaissants envers le Frère Jos Jans pour avoir dactylographié ce texte bien compliqué.

Honoré Vinck, août-septembre 1999

III. INTRODUCTION

Les différences entre les dialectes dans cette langue du bassin central du Zaïre se situent, comme partout ailleurs, au double niveau lexical et grammatical.

Détailler ce qui présente pour le premier nécessiterait un énorme vocabulaire pour une langue occupant un territoire si vaste. Cela dépasse mes possibilités, surtout au point de vue technique. D'ailleurs je ne pourrais donner qu'une minime partie des faits observables à cause de l'état fragmentaire de la documentation disponible (cf. ci-après). Entre-temps une partie importante a trouvé place dans mon *Dictionnaire Lomóngo-Français* (Tervuren 1957) pour les groupes habitant le Nord-Ouest du domaine môngo, étudiés également dans ma *Grammaire du Lomóngo* (Tervuren 1961-1966) dont la première partie contient deux cartes, l'une délimitant la zone étudiée, l'autre l'ensemble du domaine linguistique.

Déjà cette grammaire contient un certain nombre de faits dialectaux, non seulement pour le bloc occidental qui y est étudié, mais aussi (en notes) pour certains autres dialectes appelés périphériques.

Dans la présente étude il est traité des différences entre dialectes môngo sur le plan grammatical, dans les sections phonologique et tonologique, puis morphologique.

Pour ce qui est de la syntaxe, mes documents sont insuffisants pour en traiter comme des autres divisions de la grammaire. Cependant je crois utile d'inclure ça et là, comme accessoires, les éléments valables qui s'y trouvent et qui, sinon, risqueraient d'être perdus pour les chercheurs futurs.

Quant au lexique, il n'intervient qu'incidemment. Toutefois j'en donne quelques faits particuliers et frappants dans une troisième partie. [Note de la rédaction: cette partie sera publiée ultérieurement]

A. Le domaine linguistique

La délimitation du domaine linguistique môngo repose sur les données suivantes. D'abord les publications traitant des langues voisines; au Nord: Iboko, Ngombe, Doko, Mbujá, Lokelé, Olombo (et divers dans Stapleton: *Comparative Handbook of Congo Languages*, Yakusu 1903) ; au Sud: Batetélé, Baluba, Bakuba, Basakata, Bateké, parlers divers du Kwilu-Kwango; à l'Ouest: Bobangi.

D'autres renseignements proviennent d'enquêtes personnelles menées avec des informateurs; pour le Nord-Ouest (Fleuve, Ngiri): Bobangi (391) et Eleku parlant Bobangi (392), Balói, Libinja, Balobó, Bokála, Bonyange,

Bamwê, Jándó-Moliba, Mónyá, Nsómbe, Bóbo, Bombóli, Libobi, Lifonga; au Nord: les Riverains Mabale, Mótémbó, Mabémbé, Bapótó, Basókó, Lokelé; pour l'Est: Topoke; au Sud: Bangengele, Bakambá, Jóngá; à l'Ouest: Baténdé (392), Bobangi (393), Mpámá (223).

La correspondance de divers missionnaires a apporté des documents pour la zone de Lisala, pour les dialectes du Sankuru septentrional voisins des Batetela (Bambuli, Boendo, Isaka, et autres de la zone de Kole), pour le Sud (Bateké, Bafununga, Bahumbu, Basakata, Banzaa, Bayanzi), pour l'Ouest (Bobangi 393).

B. Les dialectes

Les dialectes sous examen ne couvrent pas la totalité du domaine linguistique môngo.

Sont exclus les Bambóle, les Baómbó et les soi-disant Bankutu de la haute Lokényé (sous-région de Kole et environs). Pour chacun des deux premiers il existe bien une esquisse grammaticale (A. De Rop: *Esquisse de Grammaire Mbólé* in *Orbis* 20(1971)34-78 et A.E.Meeussen: *Esquisse de la Langue Ombo*, Tervuren 1952) mais ces publications me semblent contenir trop peu d'éléments pour notre sujet, en outre, pour le premier, il s'agit d'un parler passablement divergent. Quant au troisième groupe, je n'ai pu avoir accès aux deux mémoires qui en traitent et qui sont conservés au campus de Lubumbashi de l'UNAZA.

J'exclus encore les Lokaló de la haute Jwafa (mon n° 187). Leur dialecte est une variante du parler des Bambóle, d'après les quelques documents qui sont en ma possession (graphie d'ailleurs imparfaite) et selon les témoignages des voisins qui les assimilent aux Ilombo, nom qu'ils donnent aux Bambóle.

Sont exclues a priori les tribus qui se proclament Môngo, mais dont la langue me semble trop différer des parlers des autres Môngo pour pouvoir être considérée raisonnablement comme dialecte du lomôngo. Ce sont manifestement les Batetélé et apparentés du Sankuru.

Les Bakuba n'ont pas été pris en considération. En effet, leur langue est totalement différente, car elle appartient au groupe Kwango-Kwilu. L'origine môngo du clan royal Matoon et de certaines divisions tribales n'a laissé que très peu de traces dans la langue.

De leur côté les voisins (et partiellement parents) Ndengesé présentent bien un certain nombre de faits divergents, mais à mon avis ils ont assez de caractères communs pour exclure la séparation.

Le cas des Ntómá de Bikólo pourrait être discuté, à cause de l'influence importante des parlers Riverains du Fleuve. Il en est de même des

Mpóngó-Imoma (Emoma) et Nkólé de la Loilaka-Lokoló, linguistiquement très apparentés aux Ntómá nommés. Cependant les similitudes avec le reste des Móngo me semble justifier leur inclusion dans la présente étude (Cf. Bibliographie: Hulstaert 9).

D'autres parlars marginaux exclus sont: au Nord-Est les Bokála-Nkólé, au Sud-Est les Mpámá de Lokóléla. Je leur avais donné un numéro d'ordre pour les recherches dialectologiques, respectivement 221 et 223 (cf. ci-après), parce que leurs traditions les rattachent clairement aux Móngo, les premiers une subdivision des Bongandó (Van der Kerken, p. 681 et 693), les seconds comme un groupe distinct mais qui s'affirme descendant des Móngo et a migré par la rive droite vers son habitat actuel (cf. o.c. p. 331 et 634; A. Windels in *Aequatoria* 2(1939)18-23). Pour des causes encore inconnues dans l'état actuel des recherches, ces deux tribus parlent une langue qui ne peut être considérée comme faisant partie du domaine linguistique Móngo, ainsi que l'atteste ma documentation.

Enfin sont exclus les dialectes des divers groupes pygmoïdes. Les Bafotó parlent une langue absolument différente (cf. mon article dans *Anthropos* 73(1978)113-132). Le parler des Batswá d'entre Loilaka et Boloko pourrait bien trouver place ici, grâce à sa parenté claire avec les dialectes móngo d'une part et une documentation suffisante d'autre part (cf. R. Picavet in : *Aequatoria* 10(1947)137-141 et G. Hulstaert in : *Africa* 17(1948)21-28). Mais, comme à côté des éléments qu'ils ont en commun avec leurs "patrons" actuels ou anciens (pour autant qu'on puisse le savoir), il s'y trouve pas mal de divergences (dont l'origine demeure encore incertaine) cette source n'a pas été utilisée, sinon exceptionnellement à titre comparatif.

Quant aux autres tribus pygmoïdes de l'Ouest (Balúmbe, Boné, Iyéki), mes renseignements sont trop fragmentaires; tandis que les Jófé de la haute Jwafa occupent une position bien séparée du groupe móngo, d'après les données provisoires fournies par mon confrère H. Kilga.

Finalement, les Boyela de la haute Salonga ou Loto n'ont pas été inclus dans les dialectes sous examen, ils n'ont pas reçu de numéros et sont absents sur la carte géographique. La raison en est que leurs divisions tribales me sont insuffisamment connues et que sur la situation dialectale je n'ai que des renseignements très généraux. Les informateurs étrangers, spécialement leurs frères Ekúkú d'outre Lomela, disent qu'ils parlent comme eux, avec de menues différences locales.

Quant à l'ouvrage de Germaine Forges (*Le Kela*, Bibliothèque de la Selaf, 59-60, Paris 1977) il n'est venu à ma connaissance qu'après l'achèvement du présent travail. D'ailleurs il est basé sur les informations d'une seule personne, dont l'appartenance tribale et clanique n'est pas donnée et qu'on peut

supposer avoir communiqué son seul dialecte familial. Ce qui ne contient pas un jugement sur la valeur de ces renseignements qui, au contraire, se présentent comme sûrs à première vue et d'une manière très générale.

Les doutes proviennent plutôt de ce que l'informateur donne comme territoires occupés par les locuteurs de "kela" zones de Befale, Bokungu, Bokote, Isangi, Yahuma-- toutes zones où la langue décrite n'est certainement pas parlée et qui en sont exclues sur la carte annexée --et, plus fort, la zone d'Ikela, domaine du Yela, que l'auteur considère comme un parler relativement différent, ce qui est illustré par l'annexe B, valable certes mais limitée à quelques rares éléments et où il n'appert pas si ces différences se rapportent à l'ensemble du Yela contre l'ensemble de Kela, ou si elles sont de nature proprement dialectale et non personnelle, comme *yanga*, craindre, contre *yoka bopodu* (je conserve l'orthographe de l'auteur), avoir peur; *lɔyá* contre *pudêde* (emprunt phonétiquement adapté du français) fleur. Les Boyela connaissent *losála* pour "plume" aussi bien que leurs frères à l'Ouest de la Lomela, *luli* désignant pour eux une petite plume (comme en lonkundó).

Il ne peut faire de doute qu'il existe des différences entre les deux groupes, séparés territorialement depuis des générations. On doit même croire a priori qu'il en existe entre les composants de la fraction occidentale tout comme dans la section orientale. On peut donc admettre que l'auteur suit M. Guthrie (p. 16) pour séparer les numéros 71 et 74 sans se poser de questions sur les preuves de sa source, mais non là où celui-ci inclut ces deux parlars (également sans preuves) dans le groupe 70, alors qu'ils appartiennent indubitablement au groupe 60, comme le prouve d'ailleurs l'ouvrage même de G. Forges, qui semble avoir omis d'établir une comparaison des parlars "kela" et "yela" avec d'une part l'otetélé et d'autre part le lonkundó ou d'autres dialectes mǒngɔ (accessoirement, il est fort regrettable que la carte se base sur un ouvrage périmé, controuvé par de nombreuses études et par pas mal de cartes plus récentes, mieux documentées).

C. Numérotation

Pour éviter la répétition continuelle des noms de groupes et de dialectes, je leur ai donné un numéro.

L'ordre suivi est simplement géographique. Il part du chef-lieu provincial, se dirige vers l'Est, oblique vers le Nord pour revenir au Centre et de là vers l'Est (Bongandó et Boyela); pour recommencer à l'Ouest en 222, d'où on retourne vers l'Est jusqu'à 258.

Les numéros suivants se réfèrent aux soi-disant Basongomeno ou Bankutu (selon les noms plus ou moins officiels): 260 Isaka, 261 Ntsaka, 262 Tola, 263 Ntondo, 264 Impete Isenga, 265 Batsulu N, 266 Inteli, 267 Batsulu S.

Plus au N la numérotation n'a pas été étendue aux Boyela (Bakela) pour les raisons indiquées ci-devant.

Cette numérotation est basée sur les subdivisions des grandes tribus, qui portent un nom propre groupant un nombre de villages considérés traditionnellement comme formant un groupe issu d'un même ancêtre. L'administration coloniale avait organisé ces divisions en chefferies, avant de les unir en secteur.

Pour les populations et leurs voisins ces groupes parlent de la même façon, du moins d'ordinaire. Pour contrôler cette vue au moment d'établir la numérotation avec la carte attenante, la documentation était encore trop fragmentaire. Les faits recueillis avaient suggéré qu'à ces divisions tribales aux noms propres correspondait un parallélisme de nature linguistique. Ce jugement s'est avéré incorrect dans la suite, du moins dans un important pourcentage. A cause de cette erreur les 187, 221, et 223 avaient été inclus dans le domaine.

D'autre part l'accumulation des renseignements a montré que tel numéro couvrait en réalité plus d'un dialecte, de sorte qu'il y a fallu le subdiviser au moyen de lettres ajoutées au chiffre, p.ex. en 7, 22, 40, 108, 132, 157, etc. Généralement ces différences sont peu importantes, mais comme elles apparaissent dans les documents, il m'a semblé préférable d'en tenir compte.

Les numéros 396, 397, et 398 ont été placés dès le début en dehors des Môngo, malgré le fait que l'un ou l'autre en soit notablement mâtiné, surtout 397 et 398. A cause de cette influence qui est en progression, il peut être utile de s'y référer pour l'un ou l'autre détail.

Les numéros attribuées aux tribus septentrionales Ntombá vivant entre Lopori et Lomako lorsqu'elles étaient encore établies sur leurs emplacements anciens ont été maintenus inchangés malgré les bouleversements causés par la construction de la route carrossable de Bongandanga à Djolu, où les villages ont été réellement comme entassés.

Quant aux pygmoïdes mentionnés ci-dessous, ils ont été rangés dans une série à part, tant à cause du caractère mixte de leurs parlers que parce qu'ils vivent éparpillés parmi diverses tribus môngo: ils ne peuvent être localisés sur une carte géographique ordinaire. Leurs numéros sont précédés de la lettre A.

D. Sources

Les faits présentés ici proviennent de recherches diverses. Les sources principales sont deux séries de phrases:

(1) Les 281 phrases proposées pour l'étude systématique des langues africaines par l'Institut International Africain (Londres) comme supplément à la revue *Africa* (1933), avec un lexique approprié : sigle A.

(2). 117 (quelquefois 120) phrases composées par moi-même en vue des recherches dialectologiques à l'intérieur du domaine môngo : sigle P.

Les dialectes pour lesquels la "traduction" manque encore , soit dans l'une ou l'autre de ces deux séries de phrases, soit dans les deux sont: 4, 5, 6, 7, 14, 16, 18, 33, 38, 43, 44, 46, 53, 55 à 66, 68 à 70, 73, 75 à 83, 85 à 88, 101, 109, 114, 124, 128, 130, 136, 139, 140, 148, 152, 153, 154, 160, 172, 188, 200, 201, 202, 205, 206, 208, 209, 212, 214, 215, 216, 219, 226, 230 à 232, 235 à 237, 240, 243, 246 à 250, 252, 259. On reviendra plus loin sur les conséquences de ces lacunes pour l'ensemble du tableau dialectologie.

En plus de ces phrases j'ai puisé dans une liste d'environ 600 mots notés personnellement au cours des années 1936 à 1945 pour les dialectes 1,7 (Nkólé), 22c, 89, 90, 108, 108a, 112, 113, 117, 118, 122, 127, 129, 132, 132 à 135, 136, 137, 143, 146, 147, 150, 165, 169, 173, 179, 193, 197, 222, 228, 242, 252, 393, 396, A.1, A 2.

La valeur de ces documents est très inégale. En effet certains sont notés dans une orthographe défectueuse, où manquent des distinctions entre phonèmes (surtout e/ε et o/ɔ) et les marques tonales. C'est spécialement le cas pour les contributions d'élèves. Cette question reviendra à propos des collaborateurs. En outre, il est parfois difficile de déceler l'influence exercée par les dialectes voisins par l'effet des liens familiaux provenant de l'exogamie.

Ces remarques valent également pour un certain nombre de traductions des phrases stéréotypées. C'est le cas de tous les dialectes méridionaux communiqués par les missionnaires cités ci-après dans le bassin de la Lokenyé. De même pour la plupart des contributions relatives au N et à une bonne partie des Bongandó septentrionaux ainsi que pour beaucoup de Boyela. Mais pour ces dialectes septentrionaux et orientaux, les conséquences sont moins graves grâce à l'uniformité relativement grande qui marque les subdivisions, ce qui permet de combler les lacunes par comparaison avec les voisins dont la graphie est satisfaisante.

Les publications utilisées sont énumérées en annexe sous le titre: *Bibliographie*. Ces ouvrages sont de valeur très inégale, surtout pour l'orthographe, particulièrement dans le domaine de la tonologie. Seuls les livres de Mamet sont pleinement valables. Mais ils sont moins utilisables dans les textes d'art oral, pour le motif expliqué ci-après.

D'autres données proviennent de notes diverses prises occasionnellement dans divers groupes à travers le bassin de la Jwafa (officiellement Thsuapa) et de ses affluents pendant les années 1936 à 1945 pendant mes voyages

d'inspection, de 1928 à 1934 entre Salonga et Boloko, en 1936 dans les environs de Mbandaka.

Les notes, pourtant assez abondantes, surtout dans le domaine lexical, que j'avais prises en 1926 et 1927 comme missionnaire itinérant attaché au poste de Boende, n'ont pu être utilisées directement, parce qu'à cette époque ma connaissance de la langue était rudimentaire: j'en ignorais en bonne partie la phonologie et totalement la tonologie. Cette documentation m'a cependant été utile pour dégager une vue générale, quoique élémentaire, sur la situation linguistique de cette contrée. C'est ainsi que j'ai pu connaître les affinités dialectales générales entre certains groupes qui manquent dans la documentation ultérieure dont il a été question ci-devant; p. ex. 153 parle comme ses frères 91; 114 est très proche de ses frères 118. J'y vois aussi des indications sur le degré d'uniformité ou de variabilité de certains parlars qui sont munis du même numéro dans la suite de l'enquête, notamment 112, 123, 144, 145, 147, 151, 156, 158.

Pour d'autres dialectes absents de la documentation, on peut raisonnablement en conjecturer les affinités grâce aux témoignages d'autochtones joints à l'expérience de l'uniformité qui apparaît très grande et générale dans telle ou telle région, en attendant les enquêtes ultérieures. Ainsi pour le N-O entre Lulonga et Ikelemba, au N entre les rivières Lopori et Luwo, entre les affluents du premier: Bolombo et Iokókólá.

Les textes d'art oral rassemblés durant ces cinquante ans et plus n'ont pas été utilisés pour la présente étude. Ce n'est pas qu'il ne s'y trouve de nombreuses matières valables pour la comparaison dialectale. Il y a même des morceaux rédigés entièrement dans le parler local. Mais la majorité des textes est écrite dans la langue commune. Et surtout le langage littéraire recourt fréquemment à des formes propres, dont il est difficile de retracer l'origine: archaïsmes ou emprunts à d'autres dialectes.

E. Collaborateurs

La documentation sur laquelle s'appuie la présente étude a été réunie en grande partie par moi-même. Une autre partie a été écrite par mon secrétaire A. Elenga. Une partie très volumineuse provient d'un nombre considérable d'informateurs divers, enseignants et élèves.

Parmi ces derniers, quelques-uns ont donné des textes phonologiquement et tonologiquement corrects. D'autres textes, surtout fournis par des élèves, sont dépourvus de marques tonales, mais une certaine partie a été contrôlée et améliorée par moi-même ou par mon secrétaire cité ci-dessus ou par un(e) enseignant(e) capable. Tout ceci concerne la portion du domaine desservie à l'époque par le Vicariat de Coquilhatville.

La documentation concernant le tiers septentrional (Vicariat de Basankusu) m'a été transmise par les Missionnaires de Mill-Hill, qui l'ont obtenu grâce à la collaboration de leurs milieux scolaires. Ces textes sont presque tous dépourvus de marques tonales, mais sont écrits avec grand soin. Il y manque une quantité importante de petits groupes, surtout entre les rivières Bolombo et Iokókálá. Cette lacune est d'importance secondaire, parce que de notoriété générale les différences entre leurs dialectes sont infimes. Plus importante est la délimitation entre dialectes longandó et lomóngó proprement dit, qui m'a été aimablement fournie par feu le Père Wartenbergh, à qui je suis redevable également de la limite entre Bongandó et Bokála (221).

Pour le Sud, grâce à la collaboration d'informateurs, j'ai pu obtenir les documents pour les Losakanyi (222), les Ntómb'Ókólo (227 à 229), Ekonda septentrionaux, Iyémbé (242) et Bolóngó (252). Pour les autres dialectes, mes phrases personnelles ont été traduites par les Pères Scheutistes A. de Schaetzen, J. de Boeck et H. Rombauts; pour les groupes plus orientaux 253 à 258 par A. Goemaere.

Les deux ouvrages de M. Mamet (cf. Bibliographie) contiennent aussi plusieurs textes dans le parler local. Le même auteur a publié une traduction en lontómbá de "*La Légende d'Iyanja*" selon le texte recueilli par E. Boelaert et édité par la revue *Aequatoria* 12(1949). Cette dernière publication donne une révision des formes verbales basée surtout sur ce texte lontómbá. J'y ai puisé avec circonspection, vu que l'art oral connaît des particularités propres non employées dans le langage journalier.

Sans le dévouement de tous ces collaborateurs le présent ouvrage n'aurait pu être réalisé. Qu'ils trouvent donc ici l'expression renouvelée de ma reconnaissance.

F. Valeur des renseignements

De ce qui procède on peut déduire qu'il demeure des lacunes dans la documentation. En général elles sont relativement peu importantes du point de vue global pour l'ensemble du domaine, parce que la parenté avec les voisins connue par ailleurs y remédié en bonne partie. Pour une fraction, minime pourtant, on souhaiterait des renseignements plus nombreux ou plus solides, parce que les différences sont plus importantes; ainsi pour 67, 117, 133, 141, et surtout pour le Sud en général.

Dans l'exposé esquissé ici il demeure donc un certain nombre de lacunes, voire d'incertitudes et sans doute aussi d'erreurs, surtout au point de vue des tons. Mais tout cela pourrait être éliminé par de nouvelles recherches. Entre-temps, à tout prendre, j'estime la documentation satisfaisante pour un aperçu

général de la situation dialectale de l'immense domaine linguistique du Zaïre Central.

De tout ce qui précède on peut déduire que tous les dialectes ne sont pas représentés dans ces lignes. Et aussi que chacun des dialectes examinés ne fournit pas la même quantité de renseignements et que par conséquent il n'est pas nécessairement représenté pour chaque fait dialectal exposé. De toute façon, je crois pouvoir affirmer que la majorité des dialectes et surtout les plus importants sont attestés.

En outre comme certains faits ont été traités comme ensembles dans des publications (Note de la rédaction :cf, Bibliographie Hulstaert nr7 et la bibliographie des dialectes mongo dans *Annales Aequatoria* 1994), il ne m'a pas paru nécessaire de les détailler à nouveau ici.

Il convient de remarquer encore que les matériaux ne sont pas également abondants pour chaque dialecte. Certains dialectes sont amplement représentés par, disons, plusieurs traductions des mêmes phrases faites par divers informateurs, notamment 10, 12, 13, 19, 29, 30, 31, 105, 111, 137, 178, 179, 181, 182, 185, 193, 233. Pour d'autres, il n'y a qu'une traduction unique, parfois même incomplète, comme p. ex. 133, 136, 138, 151, 184, etc.

Quant aux exemples donnés, ils ont été soumis à une sélection en ce sens que, parmi les nombreux textes relatant le même fait, je n'en ai choisi qu'un seul pour un dialecte, voire pour un groupe de dialectes uniformes sur ce point particulier.

Quelquefois encore un grand bloc est donné comme ayant telle particularité, sans le détail des composantes, lorsqu'une spécification ultérieure est superflue. C'est le cas pour le bloc N-O, pour les Bakutu, Mbóle, Boyela, etc.

Il a été fait mention d'une marge d'incertitude qui est engendrée dans la documentation soit par des erreurs, soit par des lacunes. Les informations peuvent être contaminées par un dialecte voisin ou par le lomóngo commun, employé à la mission ou à l'école, ou par le lingala véhiculaire. Un certain nombre de fautes ont pu être corrigées grâce à mon contrôle et un complément d'enquête, mais il n'a pas été possible de les éliminer toutes.

G. Uniformité et variantes

Qu'un phénomène dialectal à tel ou tel groupe ne signifie pas nécessairement qu'il est utilisé par l'ensemble de la population envisagée. En effet, il existe ça et là des "sous-dialectes", de sorte que chacun des dialectes numérotés ne jouit pas nécessairement d'une uniformité totale.

Dans plusieurs dialectes, il est difficile de découvrir des différences entre les groupes constituants (villages, hameaux), sur la base de la documentation

présente comme dans des témoignages autochtones (cf.G. Hulstaert, *Témoignages pour la dialectologie môngo*, *Bulletin des Séances de l' A.R.S.O.M.*, (Bruxelles) 1978, p. 357-371).

D'autres offrent des variations plus ou moins notables dans certains détails. Cela se constate spécialement dans les groupes composés de villages plus nombreux, dispersés sur un territoire plus vaste dans une situation géographique défavorable aux contacts.

Des différences peuvent provenir aussi d'influences extérieures, p. ex. par les femmes originaires d'autres communautés dialectales, à la faveur de l'exogamie, spécialement sur les confins. Ainsi 13, nettement influencé au N par 11, au S par 233, au S-O. par 10. Ainsi encore 116, dont le N est influencé par 115, ce qui s'ajoute à deux autres subdivisions mineures. On constate une situation analogue en 157 selon la situation géographique des villages, N, S, C, O, ce qui a causé des emprunts plus ou moins marqués auprès des voisins Mbóle, Bakutu et Ikóngó.

Un dernier exemple typique venu à ma connaissance pendant la composition de ce travail est fourni par 224. Selon les informateurs Mpenjá, Bándua et Empámposá, les Baséngéle sont composés de quatre groupes: Ngongó (E), Bokóté (C-N), Mpenge (C-S) et Mbélo (O). Les différences sont minimales entre les trois premiers, mais notables pour le dernier, qui est fortement influencé par les voisins Baténdé ou Tiéné.

Dans une autre perspective, des parties d'un dialecte connu par un numéro propre peuvent être peu ou pas différentes d'un voisin marqué d'un autre numéro, comme la partie centrale de 13 et le centre de 12, dont le village septentrional Nkélong se rapproche fort de 11.

La connaissance de ces détails à l'intérieur de ce qui est considéré ici comme un même dialecte sous le couvert d'un même numéro d'ordre provient soit de contacts directs et de notes prises à ces occasions, soit de témoignages autochtones. Tels sont les cas signalés ci-devant et d'autres appris au fil des ans, comme les subdivisions généalogiques de 3 (Bofiji, Ikengó, Bokánja, Isaká, Injóló, Inganda), les sections de 10 (Basuné, Bonkoso, Ikákema, Boéndé), la ligne de partage spécialement marquée des deux sous-dialectes de 4, etc.

Les différences à l'intérieur de tel groupe dialectal peuvent provenir aussi de la diversité d'origine des familles. Ainsi 105, où se trouvent des éléments des riverains Balíngá, d'Ekota, de Bakutu, de Mbóle. L'unification linguistique est certes très poussée, mais pas au point d'effacer toute différence. A cela il faut ajouter l'influence des Bakutu voisins 158 sur le village Ilombé.

Un autre exemple de cette dernière cause, prouvant des voisinages anciens dont les influences n'ont pas été éliminées par les contacts actuels, est cité pour 169 par l'informateur Bakásá P., qui note que dans le parler de la section

Bokándá on constate encore actuellement les “relents” de leur ancien voisinage avec le groupe Lokata des Ntómb’ônkoné (167), bien qu’ils vivent avec les Liseleka de 144.

Enfin des différences peuvent être attribuées aux informateurs individuels influencé par le dialecte maternel. Il est probable que peuvent s’expliquer ainsi des cas comme en 149 (*inyó* ou *inó* vous, *tswá* ou *twá* aller), en 156 (*teyá* ou *tsyá* feu), en 162 (*lóbí* ou *lómí* demain, *bási* ou *bási* ou *báse* eau).

Les subdivisions des dialectes qui viennent d’être signalées pour présenter la réalité jusque dans les détails n’empêchent nullement une grande unité foncière, car dans la généralité des cas ces différences sont si petites qu’elles n’ont guère d’influence sur le tableau général et peuvent donc être négligées pour des raisons de commodité dans le présent exposé, quitte à être retenues dans des monographies plus détaillées.

H. Vue d’ensemble

Si l’on ne s’attache qu’aux détails dialectaux en se tenant au niveau local, on a l’impression de se trouver devant une mosaïque plutôt que devant de grands groupes linguistiques nettement différenciés. En effet, le présent travail montre que les variations ne se trouvent pas seulement dans un dialecte déterminé. Telle variante n’est pas limitée à tel dialecte, alors que tel autre utiliserait l’autre variante. Inversement, le même phénomène peut se trouver dans des dialectes par ailleurs nettement différents, très distant l’un de l’autre. On se trouve devant un véritable mélange de formes dans la constellation dialectale. Cette impression de morcellement peut être renforcée par la numérotation.

Il n’en faudrait pas déduire l’absence de grands ensembles, de grands blocs dialectaux présentant une uniformité remarquable. A plusieurs endroits, cette étude s’y réfère sous le nom générique connu traditionnellement pour ces groupes ou pour leurs voisins, tel le bloc principal occupant la section nord-ouest du domaine appelé traditionnellement Móngó au N et Nkundó au S. Comme aucun nom connu ne lui était reconnu, il est désigné ici géographique-ment par N-O, compte tenu que le nom de Bokóté (langue lokóté) proposé à plusieurs reprises n’a pas été retenu dans la pratique (Cf. ma *Carte Linguistique du Congo Belge*, I.R.C.B, Bruxelles 1950, p.27 et sur la carte n° 9a). D’autres grands blocs ou grands dialectes sont: Nsongó, Ekota, Mbóle, Bakutu, Ikóngó, Bosaka, Bongandó, Boyela, Bóólí, Ekonda, etc. Plusieurs faits leurs sont assignés globalement.

D’autre part ces grands blocs nettement caractérisés ne s’opposent pas entre eux globalement et totalement, car ils contiennent beaucoup d’éléments communs. En outre les différences ne sont pas localisées de façon à faire de ces

blocs des langues nettement distinctes. Ainsi des faits caractéristiques se trouvent e.a. dans le bloc N-O comme chez les Boyela de l'extrême E, en même temps qu'au N (p. ex. 67) et qu'au S (224), au C et au S, etc. Des exemples se trouvent par ci par là dans le corps du présent ouvrage. Tout cela montre que l'unité du domaine n'est pas détruite par la mosaïque dialectale. Le fond de la mer domine la houle superficielle.

Cette situation à la fois uniforme et variée peut rendre compte de la conscience populaire de l'unité linguistique, conscience renforcée encore, je crois, par le fait que dans les relations intertribales les variétés dialectales mineures passent inaperçues au profit de ce qui unit. A mon avis il y a là une preuve pour l'unité de fond. Et l'on peut raisonnablement supposer que là aussi se trouve le fondement de l'opinion conforme des pionniers européens tels que Eddie qui écrit (je traduis): "leur langue est comprise même sur le cours supérieur du Lomami" (*A Vocabulary of Kilolo*, 1887, préface p.III).

Sur cette base, on peut comprendre que les diverses sections des Môngo se comprennent sans trop de difficultés malgré les différences dialectes.

Cette facilité est corroborée par le langage particulier de l'art oral qui fait usage de formes qui sont inconnues du dialecte local mais sont d'usage courant dans un autre dialecte parfois fort distant.

I. Remarques générales

La division de cet exposé suit le modèle général de la *Grammaire du lomôngo*: Phonologie (avec l'inclusion de la Tonologie) et Morphologie.

Il ne peut être question de répéter ce qui a été suffisamment expliqué dans la *Grammaire*. Cependant on ne peut omettre de rappeler les faits de nature dialectale afin de présenter la vue la plus complète possible dans l'état actuel de nos connaissances.

La documentation mentionnée peut servir encore de base pour un grand nombre d'études dialectologiques. Ainsi on pourra continuer l'établissement de cartes pour le lexique, pour la phonologie, pour divers éléments de la morphologie. Ces cartes peuvent être accompagnées d'exposés détaillés. D'autre part ces renseignements pouvant servir à l'élaboration de monographies traitant de tel ou tel dialecte.

Une question peut se poser ici. D'où provient cette multiplicité de formes sur une trame de fond unitaire? La réponse à cette question ouvrirait des horizons sur la protohistoire des Môngo et, sans doute, également sur celle de nombreux autres peuples bantous, voisins ou éloignés. Mais l'examen de ce problème ne peut trouver place ici.

J. Carte géographique

La carte géographique annexée présente la localisation du domaine étudié et des dialectes marqués par les numéros. Les limites de ces dialectes ne doivent pas être considérées comme précises jusque dans les moindres détails. D'ailleurs pareille précision n'est pas requise par la densité de la population qui, à part quelque exception rarissime (comme au sud de Bolombo), est faible.

Quelques numéros, comme dans la région qui vient d'être mentionnée, ne se trouvent pas séparés par des indications de limites, parce que celles-ci sont impossibles à marquer sur la carte. Il en est de même pour certaines subdivisions. Les autres données géographiques n'ont été indiquées que d'une façon élémentaire, suffisante cependant pour la localisation des dialectes.

Le nom des groupes se trouvent dans la liste annexée, dans l'ordre des numéros. Quelques rares territoires sont laissés sans numéro parce que l'identité et la nature du groupe ne sont pas assez connues. Les principales régions inhabitées sont indiquées dans leurs grandes lignes. Les limites extérieures du domaine sont données de deux manières, selon qu'il s'agit de l'extension du domaine môngo en entier ou des secteurs examinés dans la présente étude.

K. Liste des dialectes

- | | | | | | |
|------|----------------|-----|-----------------|-----|---------------|
| 1. | Bolóki | 29. | Bokála 1 | 61. | Mángí Wámhá |
| 2. | Ntómhá 1 | 30. | Bonyánga | 62. | Nsongómbóyó 1 |
| 3. | Boléngé 1 | 31. | Lingoi | 63. | Linkaa |
| 4. | Lifumba O. | 32. | Mpómbó | 64. | Likilá |
| 5. | Beloko | 33. | Buya | 65. | Lóléngí |
| 6. | Elíngá 1 | 34. | Bóeké | 66. | Lilángi 3 |
| 7. | Elíngá-Nkóle | 35. | Ntómhá 3 | 67. | Yamóngó |
| 7a. | Elíngá- Ekonda | 36. | Lilángi 1 | 68. | Wangá |
| 7b. | Elíngá-Lóngá | 37. | Ekóto | 69. | Bokenda 1 |
| 7c. | Elíngá-Boánda | 38. | Bongilima | 70. | Mpukaonga |
| 8. | Bakáala | 39. | Bomaté | 71. | Ekómbe E. |
| 9. | Bongale | 40. | Ekómbe O. | 72. | Lóka |
| 10. | Bombwanja | 40a | Lósómbó | 73. | Likoté |
| 11. | Wángatá | 40b | Mampoko | 74. | Nsongómbóyó 2 |
| 12. | Bonkoso | 41. | Bokákátá | 75. | Ealá |
| 13. | Bongili | 42. | Lilángi 2 | 76. | Elondá |
| 14. | Ntómhá 2 | 43. | Lifumba 2A | 77. | Bofóngé 1 |
| 15. | Ionda | 44. | Basánkoso | 78. | Bóóndé N. |
| 16. | Boángí O. | 45. | Lisafa | 79. | Jeté |
| 17. | Bésómbó | 46. | Nsongó Liongo | 80. | Nkóle N. |
| 18. | Injóló | 47. | Lifumba 2B | 81. | Yailalá |
| 19. | Bombomba | 48. | Boyela | 82. | Lómá-Ndongó |
| 20. | Indolé | 49. | Bolíma | 83. | Lombéolo |
| 21. | Wafanya | 49a | Waka | 84. | Bómpónó |
| 22. | Eleku-Boóyá | 50. | Lifumba 1 | 85. | Lónola |
| 22a. | Bomputú | 50a | Lolungu | 86. | Bokúmbé |
| 22b. | Bonsela | 51. | Bonjoónjoó | 87. | Likongo |
| 22c. | Bokóté | 52. | Lifumba 3 | 88. | Yámá |
| 22d. | Liolongo | 53. | Loolo | 89. | Lompólé |
| 23. | Bongándángá | 54. | Esanga | 90. | Liinja O. |
| 24. | Ilóng'á Ngonda | 55. | Boendu | 91. | Ngeíósenge |
| 24a. | Ialí | 56. | Boyela W'Ómende | 92. | Lionje O. |
| 25. | Boléngé 2 | 57. | Lómá | 93. | Nsámhá N. |
| 26. | Ikéngó | 58. | Mangi | 94. | Bolondó |
| 27. | Isaká 1 | 59. | Baólongo | 95. | Njoo |
| 28. | Wáola | 60. | Bokenda 2 | 96. | Bóóndé S. |

97.	Bongalá Ekotsí	131.	Ndongókwa S.	163.	Yalofoto
98.	Boténdé O.	132.	Yongo	164.	Monje Lokuli
99.	Nsongó	132a.	Iálá	165.	Bolandá
100.	Bongalá-Lokuli	132b.	Nkásáyékungú	166.	Bokoka
101.	Iímbo	132c.	Bampoko	167.	Bokoné
102.	Ekota	133.	Ndombá	168.	Lingomo
103.	Lótaka	134.	Isaka 2	169.	Bombóle
104.	Ilombe	135.	Boléngé 3	170.	Mpango
105.	Ntomb'á Nkóle	136.	Nkóle	171.	Ngolé
106.	Bosanga	137.	Imoma Mpóngó	172.	Ilongo
107.	Bolindo	138.	Mpenge S.	173.	Moma
108.	Yengé	139.	Mpenge Lolo	174.	Bosóndongó
108a.	Ngomb'ëy'alála	140.	Ndongélokwa	175.	Liondo
109.	Bóéndé	141.	Ekúngá	176.	Eúlá
110.	Isaka-Mánáká	142.	Bóóli 1	177.	Mbelo E.
111.	Nkonjí	143.	Bóóli 2	178.	Bongandó
111a.	Sombó	144.	Lokaló 1	179.	Yafoló
112.	Losanga	145.	Mbonj'iafé	180.	Mbongi
113.	Ngelé	146.	Nkóle Bosaka	181.	Boanga
114.	Efele	147.	Ikóngó	182.	Yöyé
115.	Itété	148.	Ntomb'ósamba	183.	Ekúkú
116.	Loelé	149.	Ngweléwá	184.	Watsi
117.	Mpenge N.	150.	Lolingo	185.	Mbándáká
118.	Nkengo	151.	Nkwé	186.	Boyongo
118a.	Ibóngánongó	152.	Mpombi O.	187.	Lokaló 2
119.	Esoí	153.	Wema	188.	Yosilyá
119a.	Iléngé	154.	Ntomb'óanga	189.	Nsámbanda
120.	Linkúndú	155.	Boséngela	190.	Boóndo
121.	Mpokó	156.	Besóngóté	191.	Eleku
122.	Itsiké	156a.	Besóngóté. N.	192.	Balanga S.
123.	Bonémá	156b.	Besóngóté. S.	193.	Sónjo
124.	Lyanga	1156c.	Besóngóté O.	194.	Éndé
125.	Bakoka	157.	Ngombe	195.	Bonkétsi
126.	Bamata	158.	Nsámhá S.	196.	Likolómwá
127.	Mángilongo	159.	Ntóm'ékili	197.	Bankanja
128.	Efeká	160.	Bolenda	198.	Boténdé E.
129.	Ilóngé	161.	Byámbe	199.	Bæke
130.	Boléngängelé	162.	Lofoma	200.	Liinja E.

201.	Lionje E.	226.	Bolia	251.	Bolendo
202.	Yokose	227.	Ntómb' ésongó	252.	Bólóngó
203.	Likonda	228.	Ntómbá Yéli	253.	Bokála S.
204.	Nsema	229.	Ntómbá Nkóle	254.	Bóóli S.
205.	Mpómbi E.	230.	Bafingó	255.	Yajima
206.	Liinja N.	231.	Bióle	256.	Isóju
207.	Balanga N.	232.	Ibéké	257.	Ndengeseé
208.	Bosuku	233.	Liókó	258.	Ekólómbé
209.	Yembu	234.	Liombo	259.	Etsiki
210.	Bolombo	235.	Besongó	390.	Ngelé
211.	Bongemba	236.	Wáyá	391.	Bobangi N.
212.	Bolesa	237.	Ngelé	392.	Batende
213.	Losaila	238.	Iyémbé O.	393.	Bobangi S.
214.	Lontúlo	239.	Iyémbé S.	394.	Mpómbo
215.	Bokumbó	240.	Ngali	396.	Eleku
216.	Nkókolombo	241.	Bakonda	397.	Baénga O.
217.	Bimbí	242.	Iyémbé E.	398.	Baénga E.
218.	Bofóngé 2	243.	Ilángá	A 1.	Bafotó
219.	Boángi E.	244.	Imoma S.	A 2.	Batswa
220.	Bakeli	245.	Mbilienkamba	A 3.	Balúmbe
221.	Bokála-Nkóle	246.	Mbélo O.	A 4.	
222.	Losakanyi	247.	Ipanga	A 5.	Boné
223.	Mpámá	248.	Batito	A 6.	Bilángi
224.	Baséngéle	249.	Isókó	A 7.	Iyéki
225.	Ntómbá Ndongo	250.	Bokongo	A 8.	Jófé

L. Abréviations

Références

Gr. I, II, III = G. Hulstaert, *Grammaire du Lómóngó*, Tervuren: I, Phonologie, 1961; II, Morphologie, 1965; III Syntaxe, 1966
 Dict. = G. Hulstaert, *Dictionnaire Lómóngó - Français*, Tervuren 1957

Indications géographiques

C	Centre	O	Ouest
E	Est	S	Sud
N	Nord	S-E	Sud / Est
N-O	Nord / Ouest	S-O	Sud / Ouest

Générales

Al	alinea	n°	numéro
Cf	voir	<i>o.c.</i>	ouvrage mentionné
e.a.	entre autres	p.ex.	par exemple
etc.	et cetera	pers.	personne
ex.	exemples	pl.	pluriel
ib.	au même endroit	R.	réponse
<i>id.</i>	le même	rad.	radical
<i>id.</i>	les mêmes	sing.	singulier
<i>l.c.</i>	à l'endroit mentionné	ss.	suivants

M. Bibliographie

Un état de la recherche sur la dialectologie et les dialectes môngo a été présentée dans *Annales Aequatoria* 15(1994)421-437. A ajouter: Motingea Mangulu, La langue des Lokalo-Ngombe du territoire de Bokungu, *Annales Aequatoria* 18(1997)341-406; Bakamba Mputu A., Morphologie du Lokonda, *ib.* 407-433, Motingea Mangulu, Esquisse du parler des Byambe et des Lofoma, *ib.* 19(1998)231-304. La bibliographie qui suit est celle à la quelle l'auteur se réfère dans le corpus du texte, avec ici et là quelques ajustements. (Note de la rédaction).

- BOELAERT E. Coups de sonde, *Aequatoria* 5(1942)26-30
- DE BOECK J. 1. *Spraakkunst van het Lokonda*, *Aequatoria* 2(1939)97-106
2. *Vocabularium Lokonda* (manuscrit Archives Aequatoria).
- DE ROP A. 1. *Vergelijkende Klankleer van het Lomôngo* (manuscrit, 78 pages; mais voir *Idem*, *Eléments de phonétique historique môngo*, Léopoldville 1958).
- GILLIARD L. 1. *Grammaire Pratique du Lontomba*, Bruxelles 1928
2. *Grammaire Synthétique du Lontomba*, Bruxelles 1928
- GOEMAERE A. 1. *Spraakleer van het Londengese* (manuscrit; publié par G. Hulstaert, CEEBA, Série III, vol.11, Bandundu 1984).
2. *Woordenlijst I. Londengese-Vlaamsch* (manuscrit dans les Archives Aequatoria), 1942

- HULSTAERT G.
1. *Grammaire du Lomongo* (Sigle: Gr) I, II, III, MRAC, Sciences Humaines, n° 39, 57 et 58 Tervuren 1961, 1965, 1966
 2. *Esquisse du parler des Nkengo*, MRAC, Sciences Humaines n° 66, Tervuren 1970
 3. *Esquisse du parler des Lwankamba*, MRAC (Africana Linguistica VII, 203-246), Tervuren 1977
 4. Sur les dialectes des Bakutu in: *Cultures au Zaïre et en Afrique* (Kinshasa) 1974, 4, 3-46
 5. Les interrogatifs dans les Dialectes Môngo, *Annales Aequatoria* 14(1993)345-377
 6. *Praktische Grammatica van het Lonkundo*, De Sikkel, Antwerpen 1937.
 7. Over het Dialect der Boyela, in: *Aequatoria* 4(1941)95 - 98
 8. Le Dialecte des pygmoïdes Batswá, in: *Africa* 18(1948)21-28
 9. Schets van het Lontomba in: *Kongo-Overzee* 5(1939)205-221; 6(1940)1-29
 10. *Dictionnaire Lomongo-Français*, Tervuren 1957.
- MAMET M.
1. *La Langue Ntomba*, MRCB, Sciences de l'Homme, Linguistique 11, Tervuren 1955.
 2. *La Langage des Bolia*, MRCB, Sciences de l'Homme 35, Tervuren 1960.
 3. *La Légende d'Iyanja*, (Edition privée) Bruxelles 1962.
- RUSKIN E. A.
1. *A Grammar of the Lomongo Language*, Bongandanga 1934.
 2. *Dictionary of the Lomongo Language* (London s.d.).
- VAN DER KERKEN G.
- L'Ethnie mongo*, I.R.C.B., Bruxelles 1944, Volumes I et II
- WALLING E.L.
- Notes on the Grammar of Longando*, Bongandanga 1937.
- WHITEHEAD J.
- Grammar and Dictionary of the Bobangi Language*, London 1899

PREMIERE PARTIE: PHONOLOGIE

I. LES VOYELLES

A. Réalisation phonétique

Peu de choses sont à signaler ici au niveau dialectal. La centralisation des voyelles postérieures (ɔ, o, u), amplement traitée dans Gr. I, p. 22 à 27, est plus ou moins poussée selon les dialectes, mais aucune enquête spéciale n'y a été consacrée.

Il en est de même pour la réalisation de *ɛ* selon l'entourage (*o.c.*, p. 14), cette voyelle étant plus voisine de *a* quand elle est suivie d'une combinaison à nasale (cf. plus loin II.C.1) Ainsi: *mbébéle* moustiques, *kendá va*, *senga* sculpter, *lémwa* disparaître.

Le remplacement de (*o* et *ɔ*) par *u* (ü, cf. Gr. I, p.22) observé en 16 et 21 me semble être un phénomène de réalisation devant *i* (cf Gr. I, p.21, n 1,6,3): *jói / júi* parole, *lokónyi / lokúnyi* bûche, *nkoi / nkui* léopard

B. Alternances

Par ce terme j'entends ici l'emploi d'une voyelle dans tel dialecte au lieu d'une autre voyelle dans tel autre dialecte.

Les cas sont nombreux, mais ils ne relèvent pas d'une règle que dans quelques cas particuliers, comme la suite l'indiquera.

Les parlars pygmoïdes connaissent des alternances très divergentes de ce qui est habituel dans les autres dialectes du domaine, cf *Africa* 18(1948)23. Mais ceci sort du cadre de la présente étude. Comme le montrent les exemples, les alternances s'observent plus rarement dans le corps du thème que dans les finales, où les différences peuvent venir de la nature des terminaisons (Gr. II, p.28), et il serait abusif d'y voir des cas d'alternance. Ainsi *losángo* et *lisángé* (hauteur), dérivés tous deux du même radical *-sáng-* avec des préfixes et des terminaisons de nature différente.

L'ordre suivi ici est "alphabétique".

I. a / e

Les cas semblent être rarissimes: *lá / lé* (Mbóle, Bongandó) aussi *ndá / ndé* (Ekonda) locatif cf. aussi plus loin *e / ɛ*. Dans les substantifs j'ai noté: *ekwáké / ekwéké* cupidité, *boala / boale* manche d'outil, *bondóle / bondóla* arbre tricosypha.

2. a / ε

Cette alternance est commune, car elle constitue une des caractéristiques distinctives entre de grands dialectes, tels que Riverains en face des Terriens (Loilaka / Ruki), méridionaux contre septentrionaux. Exemples *Bɔteta* / *bɔtete* (panier), *Bɔtɛka* / *Bɔtɛke* (localité) cf *o.c.p.* 20 / 21. Cette alternance pourrait être considérée comme une application de l'harmonie vocalique (cf plus loin E.), d'autant plus que ces cas se présentent dans les finales.

D'autres cas propres aux finales se trouvent par exemple chez les Mbóle: *bokúnya* pour *bokúnye* oiseau sp., *bɔmpɔnya* pour *bɔmpɔnye* paresse. De même Boángí 16: *empúta* / *empúte* sp. couteau (cf. Gr. I, p.19). On peut ranger ici *bɔtsá* / *bɔtsé* tête (mais ce cas reviendra plus loin II. B.11).

Ce phénomène se constate encore dans d'autres cas où il n'est pas question de l'harmonie vocalique, tels que *bosai* / *bɔsei* (doigt), et surtout dans les thèmes à voyelle *u*: *likulá* / *likulé* (Bosaka) flèches; *nkumá* / *nkumé* (238) tous.

Des cas exceptionnels sont *wénya* (110), *ndela* (171), *méá* (107) où partout ailleurs on dit *wányá* (intelligence), *ndele* (tuile végétale) et *mélé* / *méé* (/ *mongo* très, même).

Un groupe spécial de radicaux verbaux du type CV ont *a* ou *ε* selon les dialectes, et cela même à l'intérieur du bloc par ailleurs homogène du N-O (cf. Gr. II, p. 210). Cette variabilité s'étend aussi en dehors de ce groupe, avec l'addition de quelques autres radicaux (*l.c.* p. 211), de sorte que ce phénomène forme géographiquement une sorte de mosaïque. Nous y reviendrons dans la deuxième partie V.A.1.b.

Cette variabilité s'applique aussi aux affixes, au niveau de l'harmonie vocalique (Gr. I, p. 39 et ci / dessous E).

Voici encore un cas signalé seulement pour 257: *yɛka* au lieu de *yaka* viens, *twaka* / *tweka* va, *bokikyaɛka* / *bokikyeka* il t'a sauvé. On peut rapprocher de ceci l'alternance *a* / *ɔ* que je considère comme phénomène analogue, cf. ci-après n° 5.

3. a / i

Ici les cas notés sont rarissimes: *bombánga* / *bombángi* *Brachystegia*, *byanga* / *byangi* irritant, urticant; *nangina* / *ningina* être convalescent.

Des cas remarquables sont: *langa* / *linga* (Bosaka) aimer, et surtout *lokásá* / *lokísí* (257, 258) feuille (ailleurs *lokásí*) 7a, 67, 122 / 131, Ikóngó, Bosaka, Bongandó, Bakutu, Ngɔmbe, 224, 225 et *lɔkésí* (146, 164, 165, 210); *lɔkóka* (Mbóle) / *lɔkóki* (Nkundó) cordon ombilical.

La variante *bokulaki* (Bosaka) de *bokulaka* (patriarche, seigneur) pourrait s'expliquer par référence à la désinence *i* / des noms d'agent.

Un autre cas rare est *nganda / ngandi* (224, 225) campement (cf. ci-après *a / o*).

4. *a / o*

La plupart des cas se trouvent dans les idéophones: *bwaso / bwoso* bruit léger; *kwangoso / kwongoso* sauter.

Pareille alternance est fréquente dans les onomatopées, comme cela se comprend aisément.

Toutefois il y a aussi quelques autres applications: *nkónká* ou?, *bũnda / bũndo* récidive, *ebónɡa / ebónɡo* tabouret, *ekómbo / ekómba* bec, *lonanga / lonango* facilement dégoûté, *nganda* (répandu) / *ngando* (20, 21, 67, 229) campement, *lámata* (222, 225) / *lómata* mordre.

D'autres cas seront signalés plus loin, avec d'autres alternances.

On peut encore ajouter la marque négative qui est *fo* ou *fa* selon les dialectes. Ces variantes divisent le domaine môngo en deux Grands blocs, l'occidental avec *fo*, l'oriental avec *fa* (exception les Boyela); cf. Gr. III, p.394. (Remarquons que l'adverbe négatif *fí*, qui semble avoir la même origine, n'est pas attesté avec des variantes dialectales).

De même on trouve la marque négative *-ta-* dans la variante *-to-*, cf. 2^e Partie V.D.2, VI.B.168 et C. 60.C.

5. *a / ɔ*

Cette alternance se présente en premier lieu en finale avec des thèmes substantifs dont la voyelle centrale est de la 3^e aperture, *ɔ* ou *ɛ*. On peut donc y voir une analogie avec l'harmonie vocalique ou une application étendue de ce phénomène, d'autant plus que les deux faits s'observent surtout dans les mêmes dialectes, méridionaux et riverains: *bɔsá / bɔsɔ* poil, *likɔngá / ikɔngɔ* lance, cf. Gr. I, p. 21.

En dehors de ce groupe il y a quelques autres cas, mais qui peuvent également être attribués à une sorte d'harmonie vocalique: *eséɔ / eséla* rive, *jókɔ / jɔka* bain, *nkálámɔnyɔ / nkálámɔnyá* pangolin.

D'autres cas peuvent difficilement être mis au compte de l'harmonie: *ná / nɔ* (Boyela et S) qui? *lɔmpyɔ / lɔmpyá* (Mbóle) froid, *ís / íwɔ / íwá* (Mbóle), / *mɔkɔ / mɔká* (Mbóle, 22, 134, 135) un.

A côté de ces exemples où l'alternance se présente dans la finale, on note dans le corps du mot: *lokála* (S-O) contre *lókóla* ongle, Griffé, et *lát* (SE) contre *lót* se vêtir.

Le cas (*njwá*) / *ndw / ndwɔ* serpent des 257 et 258 me semble faire partie d'un ensemble plus large, car cette alternance se retrouve ailleurs après la combinaison *mw*. Ainsi: *nkwelemwɔ* je descends, *lokilimwɔ* vous roulez, *am-*

betwɔ il s'est levé, *ambotwɔka* il est allé. Les documents qui m'ont été fournis par le P. Goemaere ne font pas la distinction entre *o* et *ɔ* et sont dépourvus d'accents pour marquer les tons. Mais, dans un entretien personnel, les moniteurs d'école Lóme'je V. de Lóme et Bëndélé R. de Isánjá, tous deux Ndengésé (257), ont prononcé distinctement *ndómbótswó ótá mpé* où est / il allé? et *ámótswó wéji onyí* il est allé dans cette direction. J'en déduis *ɔ* dans les autres exemples mentionnés, non seulement pour 257, mais pareillement pour 258 et 254: *amboetwɔ* il est levé.

Le même phénomène se constate dans le pronominal *-nkumɔ* (257), à comparer à *-nkumwá* tous (ailleurs).

Les 254 et 257 ont *ɔ* même pour remplacer *wa* dans le verbe *-kalwa* retourner: *bambokalo* ils sont retournés (254), *lambokalo* je retourne (257), *bambokalo* ils sont retournés (257). Ce dernier est à comparer à *bambokalaka* en 258 et *kalwa* ailleurs.

Ces mêmes Ndengésé ont encore *bomwɔ* bouche, *mwɔ* chien, *ndwɔ* serpent. En supposant un *ɔ* ou les informateurs ne font aucune distinction entre *o* et *ɔ*, on pourrait suggérer que dans ce dialecte la variante *wɔ* pour *wa* est régulière.

On pourrait donc aussi bien parler d'une réalisation phonétique, la combinaison *wa* attestée ailleurs se prononçant ici *wɔ* ou *ɔ*, selon les entourages. Cette explication a d'autant plus de poids que ce phénomène ne se trouve dans ma documentation que pour ces dialectes de la Lokenyé et qu'il s'observe pareillement dans les publications otetela.

6. e / i.

Les passages entre ces deux voyelles voisines se rencontrent avec une certaine fréquence: *losáse / losáasi* rayon, étincelle, *elingí / elengé* (Ikóngó, Bosaka, Bongandó, Boyela) / *ilengé* (S) durée, *bosí / bosé* (E) autochtone, *lokasé / lokasi* (C) éternuement. Et *nkánge / nkángi* (S) maladie, *bási / basé* (E) eau, *lóse / lósi* (tous deux E.) ruisseau, *nsé / nsí* (1, 7, 136, 137, 143, 228) poisson, *lofanjé / bopanjí* (253 / 255) / *bopanyí* (256, 257, 258) / *lanjí* (Bongandó) flanc. Ensuite, dans le corps du thème: *iema / nyima* (238) chose, *mpíko / mpeko* (225) là / bas, et les verbes: *émal / yimw* (225) se tenir debout, *emw / imw* (224) se lever, s'éveiller, *sij / séj / séy* finir, *sémbi / simbi* (E. et S.E) s'allonger, *seki / siki* (tous deux Bongandó) être exagéré.

Quant à *wili / weli* racine, on y reviendra plus loin (II.B.17), tout comme pour la désinence du statif (2^e Partie VI.C.1).

7. e / ε

En dehors des cas dus à l'harmonie vocalique (cf. E), peu d'exemples ont été recueillis. Ainsi au (N-O) *engembé* / *engembé* infamie, *elama* / *elama* égalier. Plus loin se trouvera *sésa* / *sésa* / *sisa*.

Ces cas rarissimes sont d'autant plus remarquables qu'ils se trouvent à l'intérieur du bloc homogène occidental et que les deux derniers sont d'un usage commun.

D'autres exemples se trouvent dans Gr. I., p.19 note.

8. e / o

Parmi les cas d'alternance dans la finale, citons dans le bloc occidental: *ekóle* / *ekólo* île, *nsolo* / *nsole* odeur. Dans d'autres dialectes: *ekótó* / *ekóté* (Mbole, 157, Ikóngó) fourrure, *efele* / *efelo* (Bongandó à côté de *efela*) *paroi*, *bolwo* / *bolwe* (tous deux *Mbóle*) racine.

Dans le milieu du thème nous avons *mpóma* / *mpéma* haleine, *lifoku* / *peku* (257, 258) fosse, *liétsu* (147) / *liótsu* (144,148) et *yétsu* (173) / *yótsu* (145, 146) nid, la copule *le* / *lo* (136, 137), *ofwa* / *efwa* (127, 129, 143) se souvenir, *ótala* / *étala* (165) à côté de *átala* (Bongandó, 145) se blesser, *tóka* / *téka* (257) puiser, ainsi que *emí* (général) / *omí* (131, 141, Ikóngó), *éndo* (N / 0, Ekota, Bosaka, Ikóngó, Bongandó, 257) / *óndo* (1, 7, 22, 105, Mbóle, Bakutu,157, Bóólí, Boyela, 222, 225, 233, 252) / *bóndo* (117, 132, 242) ici.

9. e / u

Ici je n'ai qu'un seul exemple: *benkende* (général) / *benkenu* (143, 242) fange.

10. ε / i

Peu de cas véritables me sont connus: *mpíε* / *lompéε* (111) / *mpévo* (118) / *mpεxε* (117) froid, et l'étrange *εkεkéla* / *εkεkíla* (tous deux O) escarmouche.

Les variantes *lεmεngé* / *lεmegí* (tristesse) peuvent être comprises plutôt comme un choix entre deux terminaisons de dérivation nominale possibles.

Un peu à part se trouve *lokísi* / *lokíse* (10) muet, parce que ε n'est pas requis par l'harmonie vocalique comme dans les autres exemples.

Le cas de *lis* / *les* (lâcher) me semble pouvoir se ranger ici, malgré la difficulté opposée par les tons (cf. V.A. 3).

11. ε / ɔ

Ici les exemples sont plus nombreux, même à l'intérieur du Grand bloc occidental: *nkekemji / nkɔkɔmeji* Grincement de branches, *bɔlelu / bɔɔlu* bave, *bɔteko / bɔteke* arbre Panda, *nteke / nteko* (surtout C et S) fête, *ε(y)engɔ / ε(y)ongɔ* (très mélangés, le dernier surtout C) kaolin, *kosula / kesula* (S-O.) tousser, *kota* (très répandu) / *ketε* (1, 224, 229, 142) couper, blesser, *tɔndɔla / tendɔla* (S) exposer en détail.

Je pense qu'il faut exclure la paire *etoko / eteko* (S.Mbóle, Bakutu, Ikóngó, Ndengésé) puits d'eau. Il me semble préférable d'y voir les dérivés de deux verbes différents: *toka* puiser et *téka* verser.

12. i / o

Mes notes ne connaissent que *lisóki / lisóko*, employés dialectalement à l'intérieur même du Grand bloc occidental. Si le rapport étymologique avec le radical verbal *-sók-* (secouer) était établi, la différence de la finale s'expliquerait comme une différence de la terminaison dérivative (cf. Gr. II, p. 28 SS.).

13. i / ɔ

Ici je ne vois que le mot pour argile (jaune): *bamótsi* (O) / *bamótɔ* (avec variantes de préfixe *be-* ou *lo-*) en 67, 132, 144, 146, 147, 173, 179 ss., 222, 242, 252. La préférence pour la finale *ɔ* pourrait être mise au compte de l'assimilation vocalique.

Notez que *ts* est la réalisation courante de *t* devant *i*.

14. i / u

Cette alternance est particulièrement fréquente, même à l'intérieur du bloc occidental, par ailleurs remarquablement homogène. Aux exemples cités en Gr. I, p. 20: 1, 6, 1 ajoutons: *lobesu / lobesi* jeu de hasard, *likátsi / likátsu* crabe, *likundú / ikundi* (S) ventre, *bokungú / bokungi* (noté uniquement en 132a, le reste de ce groupe ayant *-u* comme partout ailleurs) arbre Piptadenia.

Dans le corps du thème cette alternance se trouve dans *mbúsa ou mbísa* (S) derrière, *liĩmbu* (233) pour *lũmbu* (général) nid.

Elle est particulièrement fréquente dans les verbes (je place en premier lieu la variante la plus usitée en *lomóngɔ* commun). Dans les radicaux consonantiques: *fima / fúma* (N, Ikóngó, Bongandó, Boyela) refuser, *lubya / uya / iya* (137) fixer, *luta / lita* (151, 156, 256) souffler le soufflet de forge, *sím(ol)a* (Mbóle) / *súm(ol)a* (Bosaka, Bongandó) dire. Les exemples abondent avec les radicaux vocaliques: *úkola* (général) / *íkola* (245) emmener, *úla* (répandu) / *íla* (137, 242 où s'entend aussi *úla*) siffler; cf. la variante consonantique en II. D. 2,

úlama / ilama (Boyela) s’asseoir, *úlela* (N-OE), 117, 136) / *ilela* (137, 5, Bongandó), monter, *íma / úma* (Bosaka, Bongandó, S.O. où les deux variantes sont notées en 245), *ina* (général) / *una* (137, 233) haïr, *umba* (général) / *ima* (142) abattre, *uta* (NO, Bongandó) / *ita* (Bongandó, Boyela, SO) retourner. En 137 on entend même côte à côte *in* et *un* (haïr), *òmuna* et *òminá* celui qui me haït; mais ce phénomène peut être d’ordre strictement local.

La variante *-isa* pour *-usa* (jeter) n’a été observée qu’en 157a. Un autre cas isolé a été noté chez les Mpóngó / Embéngyéyé (137): *ntáíngáká* au lieu de l’universel *ntáúngáká* il ne s’égare jamais.

Un cas spécial est *-ikumwa* qui se dit pour *-úkumwa* dans la région Lu-longa-Ikelemba. On peut l’expliquer comme une simple variante phonétique ou comme *ík- um-w-a* ainsi que le fait Gr. II, p. 233, mais dans ce dernier cas la combinaison du radical *-ík-* et de l’extension *-um-* demeure inexplicquée dans le cadre général de cette dérivation où les deux éléments ont normalement la même voyelle (cf. 1.c.).

Un certain nombre de cas de l’alternance *i / u* semblent s’expliquer comme un phénomène de contraction, *o + i* donnant *u*. Ainsi *wíná / boíná / bǔná / wúná* jour ou soleil (dialectes méridionaux). On pourrait expliquer de la même manière les rarissimes dérivés pour “voleur”: *bǔyi* (142, 143) et *mǔyi* (137) du radical *-íy-* + *bo-* ou *mo-*.

On pourrait penser à la même explication pour *boiké / wíké / bǔké / wǔké* grande quantité, beaucoup.

Quant à *buti* chasseur (241) mis en rapport avec *-(b)ut-*, il fait penser au phénomène inverse: *u*, séparé du préfixe *ba-*, devient *i* dans le pluriel *baiti*. On dirait que le phénomène joue à l’inverse, par une sorte de contamination à rebours.

Les cas sont bien plus nombreux dans les verbes avec une marque ou un infixe à voyelle *o* devant un radical débutant par *i* et donnant ainsi *u*. Les exemples proviennent des dialectes méridionaux: 137: *baitisaki / basutsa* (so-i), *bina / báfúne* (fo-i), *lkyá / bákúkyáki* (ko-i), *iwa / básúwa* (so + i); 138: *bǔná bósúla* (so + i); 142: *íma / tómúmá* (mo + i), *mpúle botéma* (m-po-il-e); 233: *iméyá / tófúméyá*; 241: *aimaki / ambume*; 251: *búná bǔkyá ko búla* (bóila), *mum’ono* (mo + i). Voici les traductions dans l’ordre: ils retournerent, ils plongent / ils ne plongent pas, sauve / ils t’ont sauvé, vole / ils ont volé, le jour s’est levé, pars / nous sommes partis, je n’y mets pas le cœur, consens / nous ne consentons pas, il venait de, le jour point et se couche, je pars d’ici. Le cas des variantes de *úola*, de *wili* et de *wijá* sont examinés ci-après en C.

15. o / ɔ

Ici je ne trouve que le verbe *toola / tɔɔla* (C-E: 164, 165, 169, 171) peler et *nkɔi / nkoi* (226) léopard.

16. o / u

Ici les exemples sont plus nombreux. Ainsi dans la finale: *jumbu / lumbu / lūmo* (110) nid, *mpáko / mpáku* ruche, *mpoku / mpoko* bananeraie, *lotukú / lotukó* (117) fatigue, *lokúko / lokúku* (137, 224, sans doute encore ailleurs au S, tout comme en 223 et 391). Dans le milieu du thème: *lofokako / lofukako* encoche de flèche, *lifoku / lihuku* (Bongandó) / *ipoko* (253, 254, 255) fosse, *botswó / botsú* (252) nuit, *lōko / lūko* (22, 108a) direction, *libwó / liyó / lifó / (li)fü* (252) cheveu; *polókoso / pulúkúsú* franc / parler. Pour le remplacement de *o* par *u* devant *i*, cf. ci-devant sous A.

En outre le mot “bref”, consonantiquement très variable: *bǔwé* ou *yǔwé* (très répandu), *iúfé* (143, Bosaka), *boúfé* (Boyela), *bǔfé* (132), *bǔbé* (252), *bǔxé* (117).

17. ɔ / u

Le seul cas noté est *lilembu / demɔ* (116, 123) chute. Les cas de *ɔ* devant *i* connus de 16 et 21 semblent plutôt des réalisations phonétiques, comme pour *o*, cf. A.

18. o / ɔ / wa

L’alternance de une de ces deux voyelles postérieures avec la combinaison *wa* se trouve dans quelques cas: *etóko / etókwá* (116, 117, 137 et S) puits, *mpekwa / mpekó* (Mbóle) raphia. Pour d’autres exemples cf. Gr. I, p. 22, 1.6.6.

On pourrait rapprocher ici *njwá* serpent qui se dit *njó* dans un nombre de dialectes méridionaux, à partir des Mpóngó, Losakanyi, Ekonda, etc., ainsi que dans la variante *nyɔ* chez les Bɔɔlí 138 à 143.

Comme corollaire ajoutons un seul cas plus ou moins analogue de remplacement de *i* final par *ya*: *lokóngi / lokóngya* (Bosaka N, Ekota, Mbóle N, 136, 137).

19. Voyelles nasales

Des voyelles nasales n’ont été observées que dans quelques mots en 224: *-mɔ* quelque, *nyɔnyɔ* petit, *mikanyɔ* danses, *ɛféti* sp. couteau.

C. Alternances multiples

Je range ici quelques mots dont la voyelle se présente avec plus de deux timbres: *efele / efela* et *efelo* (tous deux Bongandó) paroi, *bɔtsá / bɔtsé / bɔté / butú* tête (déjà signalé), *wijá / bújá* (10) / *bólyá* (Bongandó) outre, au delà; et les verbes: *emol / imol* (224, 225) / *umol* (227) réveiller, *ótal* (très commun) / *átal* (E) / *étal* (165) se blesser, *sés* (O) / *sís* (E et C) envoyer une communication. L'un ou l'autre exemple se trouve en II.B. 17.

D. Voyelles caduques

Ce phénomène se rencontre dialectalement, d'abord d'une façon absolue, ce qui est rarissime, les deux seuls cas ayant été notés chez les Baséngéle 224: les verbes *m* et *im* (venir de) et *tám* pour *étam* (se coucher). D'autres exemples me sont inconnus.

A côté de cette variante rarissime, les Lwánkámá (110, 111, 112, 113), Efele (114) et Nkengo (118) connaissent l'omission de la voyelle *u* après les affixes (nominaux et verbaux), à l'exception de *j* ou *ny*.

Dans les substantifs, *u* est remplacé par *o*. Exemples *lütú / lötú* pl. *nyütú* pauteur. Avec les préfixes *bo-be*, *u* disparaît totalement: *b-unu / bo-nu* pl. *benu* chair.

Dans les verbes, *u* est remplacé par l'occlusive glottale, qui appelle à son tour le changement de la consonne suivante, conformément à la règle de l'occlusive glottale dans les autres applications (cf. plus loin II.B.16): *nyúla* je crie, *ó'da* tu cries, *á'da* il crie; (-*ut-*) *ámô'ta* il est retourné. De plus amples détails peuvent se lire dans les études spéciales citées.

Des exemples isolés ont été notés dans les dialectes voisins, probablement sous l'influence des précédents. Ainsi *bá'ísákí* (-*us-*) ils jetaient en 119a, 120, jusqu'en 121. Pour de plus amples détails: voir: Hulstaert 2, p.12 et 3, p. 209.

E. Harmonie vocalique

Dans la *Grammaire du lómóngo* (Gr. I, p. 35) ce terme est usité spécifiquement pour désigner la concordance phonétique entre les voyelles du 3^e degré dans les affixes et dans le thème ou le radical. Pour le propos de cette étude, on peut y ranger aussi les cas analogues des terminaisons dérivatives des substantifs, voire de simples finales dans certains dialectes.

On ne revient pas ici sur la règle générale décrite *l.c.* avec de nombreux exemples. Le présent exposé se limite aux différences dialectales.

Le phénomène, dans les limites décrites *l.c.*, est propre au Grand bloc du N-O. Ailleurs il y a des extensions plus ou moins Grandes selon les dialectes. Mais le mélange géographique se présente comme une mosaïque plus que par sections contiguës. Exemples *ófène / ófène* tu ne vois pas, *tóyène / tóyène* allons voir, *ombəkendé / ombəkendé* tu peux partir.

Le nombre des affixes antérieurs impliqués varie également avec les dialectes, allant jusqu'à les englober tous comme dans *ɔ-fɔ-yɔ-kwá* (147) pour que tu ne tombes.

D'autre part se trouvent ça et là des mélanges qui n'ont pu être expliqués: *otofəkenda* et *etɔfɔjwa* (183) tu n'est pas encore parti et il ne pleut pas encore, *efongɔlwa* et *efongɔjwa* (185) il ne pleuvra pas.

Mes documents montrent une certaine opposition à l'extension de l'harmonie Au-delà de la marque *-ta-*, même là où le phénomène va plus loin avec les autres affixes antérieurs.

Comme il est dit *o.c.*, p. 39 n° 4.5.1, les affixes postérieurs s'accordent dans leur totalité, tant pour *ɛ* que pour *ɔ*, donc même là où d'autres dialectes conservent *a* dans une désinence dissyllabique ou monosyllabique. Exemples *kendá / kendé* pars, *fétólá / fétóló* nettoie, *tóténdáké / tóténdéké* ne médis (parle) pas, *tolótáké / tolótóké* ne t'habille pas, *njénákí / nyénékí* je voyais, *tolótákí / tolótókí*, nous nous habillions, *ésótɔ* c'est réussi (137), *ntébonɔ* ce n'est pas réussi (224). Tous ces exemples viennent du S ou des Riverains 6 et 7.

Dans quelques rares dialectes, l'harmonie s'étend même à la finale *i*: *balótáko* (138) ils s'habillaient.

Par contre on trouve l'exclusion de la finale: *ambókoté* (222) / *ambóketé* (227) il coupait, *lófóbongé* (233, 241) il n'est pas possible, *nápwéne* (227) je ne vois pas, *tókɔse* (223) va chercher, *tókeneke* (143) continuons de marcher.

Ainsi encore en 142-143 *tokwénéké* nous avons vu, *tóyókeneke* nous allons habituellement; mais: *tóténéke* ne médis pas, *sókende* pars, *asónyéne* il m'a vu.

Tous les exemples de l'harmonie étendu viennent de dialectes méridionaux. Là les dialectes très rapprochés peuvent différer sur ce point. Ainsi l'impératif *kená* et *kendé* dans les deux variantes de 239. Comme on le verra dans la conjugaison (2^e partie V.F.) dans ces dialectes l'harmonie joue avec les finales *a* (désinences *a* et *aka*), mais pour la finale *e* (désinences *-e* et *-ake*).

L'extension de l'harmonie vocalique en dehors du radical n'atteint qu'un degré limité au S-O. Ainsi, à de nombreux endroits de vocabulaire, outre la p. 59, Mamet 1, donne la terminaison déverbativie *elɔ* et sa variante *enɔ* avec des radicaux qui ont des voyelles de la troisième apertur chez les Ntómbe 227 à 229, par exemple dans *ehékelo* façon de rire et *ehemeno* accostage (p.87).

Cette limitation est encore plus poussée en 226 selon Mamet 2, p., 15 n° 8 et les exemples *bokeli* ruisseau (p.150), *boléke* nasse (p.151), *bolótelo* habillement (p.152), *ehhengelo* prière (p. 158), *ehéngielo* agacerie (p. 158), etc.

Comme on l'a dit dans Gr. I, p. 40 (4.3.2), l'harmonie peut enjamber les mots: *tol'ekó hko mpa* (147) ils sont sûrement bons. L'harmonie régressive (à partir du mot suivant) se présente aussi, quoique rarement. Ainsi chez les Bóólí *ené nkélé* (142) dans la palmeraie, contre *ené nsíki* dans la maison. De même *akohé níko nkohámá* (Bongandó) il est bien accroché.

F. Redoublement

On pourrait parler aussi d'allongement d'une voyelle. Cependant je préfère le terme de redoublement parce que le phénomène de durée est accompagné d'un doublement dans les tons (éventuellement), de sorte qu'il y a deux syllabes de ce point de vue; en d'autres mots, les radicaux sont ditoniques, donc dissyllabiques.

On pourrait aussi comprendre le fait dans l'optique contraire, en posant des morphèmes originairement dissyllabiques réduits à une seule voyelle, comme dans la dé vocalisation (cf. 2^e Partie, I.A.2), cela reviendrait donc à parler de contraction au lieu de redoublement.

Notons que le phénomène envisagé se limite aux radicaux verbaux. Le point de vue adopté ici me semble légitimé par les faits suivants: (1) l'immense majorité des radicaux sont monosyllabiques ; (2) les polysyllabiques donnent l'impression d'être dérivés de monosyllabiques au moyen d'extensions diverses; (3) ces syllabes supplémentaires n'ont pas de ton lexical, leur ton est imposé par la désinence; (4) l'allongement se présente donc comme portant sur deux syllabes, dont la première appartient au radical et la seconde est supplémentaire, puisque dépourvu de ton propre (Gr. II, p. 221 n° 1.8.3 et p. 224 n° 2.1.3).

Un certain nombre de verbes sont ainsi monosyllabiques ou dissyllabiques, d'après les dialectes. Dans le bloc du N-O, les Bombwanja (10) ont une tendance marquée vers ce redoublement: *fiit* abimer, *lóom* sucer, *súum* tirer, *suuy* louer, *tóomy* avoir des prémices. D'autres exemples se trouvent dans divers dialectes: *kát / káat* tenir, *kis / kiis* (Bongandó) s'asseoir, *lis / liis* lâcher, *sáatel* porter sur l'épaule, *tól / tóol* (233) insulter.

Pour les exemples dans les substantifs, voir ci-après III.A.

G. Contractions

Il existe des contractions de deux voyelles qui se suivent, qu'elles soient de même timbre ou de timbre différent (coalescence). La contraction peut avoir lieu à la suite de l'élimination d'une consonne qui met deux voyelles en contact direct.

1.

Dans la première catégorie, je ne connais que *-feé / fé* deux, où la première forme provient sans doute de *-felé*, de sorte que la contraction s'opère après la chute d'une consonne. En effet, on trouve dialectalement *felé / fendé / feé / fé*, (la forme *balé* ou *baé* se trouve dans la région môngo, uniquement dans les dialectes apparentés aux parlers riverains: 227 à 229, 136 et 137).

Le cas de *bobee / bobé / libee* (variantes tonales de *bobé* mal) peut aussi être expliqué comme un allongement, tout comme *fekaa* pour *feka* refuser ou interdire (chez les Mbóle).

On peut juger de même (*éée*) mal en 111 en 112. Quant aux variantes *ewéwe* et *ebéle*, il en sera traité plus loin III. F.

La contraction de deux voyelles différentes aboutit à l'élimination de l'une d'elles ou à leur remplacement par une voyelle différente.

2.

Le premier cas se trouve chez les Bakutu: *ónkéé* donne-moi, *ntééle* je ne sais pas encore, pour *ónkéé* et *ntééle*; en 148 *mpoo* pour *mpao* chasse et *-samoo* pour *samao* six.

Un autre cas est *loulú* (maison ou chambre, selon les dialectes) *lolú* (75, 76, 89, 90, 91, 147, 150, 153, 170 à 182, Boyela, 242) ou *lulú* (23, 25, 47).

L'adverbe *kika* (seulement) peut se ranger ici sur la base de l'archaïque *bokaika* (esseulé) et en face de la forme pygmoïde *kaika*

Quant à *lingá* (quand? ou: un jour), il peut s'expliquer par une simple élision (la *ingá*) comme *lifé* (la *ifé*) et ses pareils (Gr. II, p. 573).

Un cas rarissime s'observe chez les Bóólí 142 et 143 dans *wá* tu sais, et *lwá* vous savez, pour *wéa* et *lwéa*, du radical *-é-* (comparez *mpwée* je ne sais pas, *ntéyí* je ne sais pas encore).

Après l'élimination d'une consonne, les cas sont nombreux chez les Bakutu et les Ngombe: *nyálé / nyee* rivière, *báyale / báyee* qu'ils soient, *báfálée iló* (156) ils ne dorment pas (*-lál-*).

3.

La coalescence se trouve dans: *kěka* forme Iyémbé de *kika=kaika*, cité ci-dessus: *lénkiná* (*la inkiná*) encore, ensuite (très répandu), mais dont je ne connais pas d'autre variante *lěngá* (238, 239) à côté de la forme courante *lिंगá* citée ci-devant.

Quelques cas se trouvent en 226 (Mamet 2, p. 20): *bainamí* / *beénamí* mes compagnons, *ńkaóka* / *ńkóóka* je m'entends: *áébaéba* il sait; *bá Bolia* / *b'ólia* des Bolia (Communication de E. Sulzmann). Et en 225 (L. Gilliard 1, et 2) *baina* / *bená* noms, *baiso* / *beso* yeux (N.B. l'auteur ne distingue ni le ton ni les phénomènes *e* / *ε*). On peut y ajouter: *bainto* / *beínto* / *běnto* (226) et *běnto* (251) femmes, ainsi *bonkěnto* des Iyémbé en face de *bonkainto* (256) femme.

Des cas, fort nombreux parce que réguliers, se constatent chez les Mbóle septentrionaux, comme le montrent les détails qui suivent.

Ainsi les Nkengo ont $a + e = \varepsilon$: *botálé* / *botáé* / *botéé* longueur, *ńjálé* / *nyáé* / *nyéé* rivière, *lěmale* / *lěmεε* arrêtez / vous (cf. Hulstaert 2, p.6); le ruisseau. *bevéé* est traduit par eux en lonkundó: *beálé*.

Pour la contraction de $a + o$ donnant *o* après la chute de la consonne intermédiaire, je ne vois que le numéral *-samó* six, ailleurs *-samalo*.

Le cas se retrouve en 110, 111, 112, 113, 108, pour *ea* (directement ou après la chute de *b* ou de *l* intermédiaires) ; *ěa* / *ě* (connectif), *ntěfélá* / *ntěféé* parler, *áfela* / *áfεε* il porte, *ntelá* / *nteé* banane. De même chez les 242: *ntépéé* parler.

Dans les dialectes 110 à 113, la contraction s'étend à $o + a$: *óa* / *ó* (connectif), *łkóla* / *łkóó* ongle, *ńjúólá* / *nyúbóó* questionner, *ótóola* / *ótóóó* tu pères, *boala* / *bóóla* (pl. *bεεla*) manche d'outil (108).

Pour plus de détails cf. pour les Nkengo: Hulstaert 2, p.6 et pour les Lwánkambá: Hulstaert 3; pour les Yengé: Hulstaert, *Africana Linguistica VIII*, (Tervuren 1980, p.117-135). La comparaison des documents montre les différences entre les trois groupes de dialectes.

La contraction $o + i$ donnant *u* se présente comme une règle dans un grand nombre de dialectes méridionaux. Ainsi *boíná* / *búná* (jour ou soleil), par exemple en 117, 136, 137, 142, 143, 233, 238, 239, 241, 252, 253, 255, ou *wúná* en 225, 242, 245, *boíké* (226,228) / *büké* (quantité) en N-O, Bosaka, Ekonda, 117, 131, 133, 136, 137, 163, 183, 238, 242, 243, 246, 250, 251, 252, 253, 254, 255, ou *wúké* 93, Ekota, Mbóle-N, Bakutu, 224, 225, 245, 258; *boíso* (*wíso*) / *wúso* (ouverture) par exemple en 136, 137, 143, 225,; en 145, 146, 150, 165; *wisé* / *busé* (famille paternelle) p.ex en 132, 137, 143, Ekonda; le démonstratif (*ńko*) / *íko* donnant (*oiko*) *úko*, (*boiko*) *búko*, (*loiko*) *lúko*, (*toiko*) *túko* ; pour de plus amples détails, voir II^e Partie IV.D.2.

Un mot spécialement intéressant constitue un intermédiaire entre les deux phénomènes: la particule explicative *wâte* ou *wête* (Gr. II, p. 549). Elle est manifestement un composé de *wâe* + *te*, comme le montre (1) l'existence autonome des deux composantes, (2) la variante dialectale *te* de *nde*, donnant *wânde*. Il y a donc chute de *e* dans *wâte* et contraction *a* + *ε* □ *ε* dans *wête*. Quelques rares dialectes ont *e*: *wête* (242), *wênte*, (105). Toutes les autres variantes, comme *wâte*, *wâne*, *wêne*, *âte*, *âte*, se ramènent à l'une ou l'autre de ces sortes de contraction (cf. II^e Partie, VIII.C.5).

Une autre sorte de contraction pourrait être examinée si la documentation était plus abondante. De fait, il n'y a que *mpó* (rat) avec les formes *mpóó* en 136 et 242 et, avec une variante tonale: *mpóo* chez les Bongandó, ainsi qu'en 226 à 229.

Les pygmoïdes en ont une quantité d'exemples avec diverses voyelles. Mais leurs parlars sortent du cadre de cette étude. Cf. Hulstaert 8, p. 23.

Le phénomène qui vient d'être décrit se retrouve aussi au plus en S, en 238 et 242.

Voici un bel exemple de contractions à divers degrés pour "danser": *kainyi* / *kiiny* / *keny* / *kiny* / *kany*.

Un cas douteux me paraît être constitué par l'adverbe de degré *ngáé* (Gr. II, p. 576) avec ses variantes dialectales *ngándé* (4, 19, 137, N), *ngá* (Mbóle, 22), *ngáye* (135), *ngábé* (228). Ces deux dernières variantes pourraient expliquer *ngáé* comme provenant de la simple chute de *b* ou *y*. Si ce n'était à cause de ces deux variantes, on pourrait aussi considérer *ngáé* et *ngándé* comme allongements de *ngá* au moyen de l'adverbe intensif *ndé*, dont *é* est l'abréviation commune.

II. LES CONSONNES

De nombreuses variantes se présentent dans les dialectes. On a l'impression qu'elles sont notablement plus abondantes que les alternances des voyelles.

Les différences s'observent dans (1) la réalisation phonétique, (2) le remplacement d'une consonne par un autre, (3) la présence ou l'absence d'une consonne déterminée.

L'ordre suivi est celui de la *Grammaire du lomóngɔ*, p. 46 ss.

A. Réalisation phonétique

Ce terme et le phénomène qu'il désigne peuvent se comprendre plus ou moins strictement. Ici ils sont pris dans un sens plutôt large. Pour la réalisation de *n* devant *g* et *k*, voir ci-après B.10.

1. *b*

Comme il est dit dans Gr. I, p. 46, n° 1.1, cette consonne est dialectalement réalisée soit comme *w* soit comme *v* bilabiale, spécialement au S et au C. Ainsi *etó(b)o* / *etóvo* (118) tissu, *e(b)ótó* / *evóto* (118) parent, *ivénga* (252) poivre, *li(b)óngó* / *ivóngó* (242) genou. De nombreuses applications se trouvent en losikóngó: *baáli* / *vááli* épouses, *bék* / *wék* / *vék* annoncer, *bél* / *wél* appeler. Dans quelques dialectes (par exemple O), certains mots ont *b*, tandis que d'autres ont *w*.

La chute de *b* aura sa place en D. 1; son alternance avec *m* en B. 1 et 8, et avec *mb* en B. 1.

2. *d*

Cette consonne est la réalisation de *l* devant *u* dans de rares dialectes occidentaux (*o.c.* I, p. 46), ainsi que devant *i* en 117, tant dans le préfixe (*di* pour *li*) que dans le corps du mot. Des cas se trouvent encore en 258 avec *u*: *dúk* payer, *bodúmba* chasseur; et, *dn* devant *i* que devant *u*, en 224: *ndúduta* souffler, *nadíki* j'étais, *diko* dessus, *dilɔ* bonté, *məkedi* ruisseau, *midinga* fumées.

La réalisation de *l* par *d* après la nasale est un phénomène général dans le domaine.

Enfin, *d* remplace *l* au début du thème en l'absence des préfixes nominaux *li-* et *bi-* accompagnée de présence de l'occlusive glottale, dans ces dialectes occidentaux mentionnés et dans ceux des Mbóle, des Bakutu, des Ndengésé, et d'autres tribus de la Lókenyé (cf. *o.c.* II, p. 76 et 86, et G. Hulstaert, dans *Annales Aequatoria* 14(1993)306-321)

La présence d'un *d* "original" ne se trouve que dans de rares idéophones de quelques dialectes. Elle n'y est pas à proprement parler la réalisation phonétique d'une autre consonne, ni une variante dialectale (cf. *o.c.*I, p. 47).

Dans certains dialectes centraux (117, 132), cette consonne fait l'impression d'être intermédiaire entre *d*, *dy*, *j*: *ditá* / *dyitá* / *jitá* chasse, *bodiko* / *bojiko* / *bodyiko* étagère. D'après certains informateurs, le choix dépendrait des groupes, selon d'autres, il serait plutôt géographique en 132.

Par ce qui précède on voit que devant les voyelles de la première aperture, *i* et *u*, il y a selon les dialectes alternance entre *d*, *dy*, *j* et *l*: *lino* / *jino* / *dyino* / *dino* dent.

3. f

A côté de la fricative bilabiale sourde de rares dialectes connaissant la variante labio-dentale. Elle s'entend là ou les autres dialectes n'ont pas de consonne ou, plus rarement, ont la consonne *s* (c'est pourquoi ce phénomène est traité ici plutôt que plus loin en B.3). Ainsi (*bosunyi / bunyu*) / *bofunu* ou *bofuno* (Mbóle S) / *bófunyi* (132) / *bofunji* (252) chair ; (*butu / butú*) / *bofutsú* (117) / *bofutú* (252) / *bofutá* (132), poussière, *lɔkɔsú / lɔkɔfú* (252) toux; *isukú / lofokú* (252) chapeau.

D'autres cas se trouvent après l'occlusive glottale remplaçant le préfixe *li* / éliminé: '*fá* hache (132 / 252), '*fú* cheveu (252).

On remarque que, dans presque tous ces exemples, *f* est suivi de *u*. Le seul mot où elle est *a*: '*fá* est prononcé ailleurs: '*fwá*, '*pfá*, '*tswá*.

Pour l'affrication *pf*, voir ci-après, sous *p*. (8).

4. j

Dans de nombreux dialectes, surtout du N-O, cette consonne est la réalisation régulière de *ly* ou *dy* (o.c. I, p.71). Ici il faut éviter de confondre ce phénomène avec le remplacement de *j* devant *i* et *u* par *l*, qui distingue pareillement de grands groupes dialectaux (cf. Gr. I, p. 67 n. 3. 2. 2 et 68 n. 3. 3). La présence de *j* dans cet entourage est générale en 3 et 258 (avec les exceptions de *d* devant *u*, signalées ci-devant au n° 2) et se produit sous restriction en 132, où l'on dit même *bajúki* payeurs, *bojúma* chasseur.

Ainsi on trouve selon les dialectes: *jói / dyói / lyói / yói* parole ou chose, *jak / dyak / lyak / yak* tuer (C, S, E). On pourrait ici parler aussi d'alternance de consonnes, ce qui reviendra ci-après pour *j* et *l* (B.5 et 7).

La réalisation par *ts / c* a été signalée dans Gr. I, p.47 (1.6) pour les Ekota, les Boyela et les Indolé (20).

5. k

Dans certains entoursages, *k* peut sonner comme une affriquée, dont le second élément fait l'impression de la fricative vélaire sourde *x* (néerlandais: *ch*). Aussi des informateurs écrivent *kh* ou *kf*.

Cette réalisation se trouve en 252, principalement devant *u*, mais aussi devant *i*: '*khunyi* ventre, *lɔkɔkhú* pintade, *nkhúma* python, *lokhuke* porte, *nkhingó* cou. De même chez leurs voisins 253 et 255 devant *o*: *ipokfo* fosse.

Il est probable que ce phénomène se retrouve aussi plus à l'Est (par exemple Boendo).

Cette réalisation a un analogue plus loin en 8.

6. l

Dans quelques dialectes, la latérale sonne plus ou moins comme *d*. Pour certains où la prononciation est particulièrement claire, on peut se référer à *d* et à *j* (2 et 4), où il est rappelé également que, selon les dialectes, *l + i* est remplacé par *j + i*, dans des mesures variables.

7. m

Ici il suffit de rappeler ce qui a été dit à ce sujet *o.c.*, p. 48: dans une bonne partie du bloc occidental, l'omission de la voyelle finale *u* ou *i* provoque une prononciation spéciale de la nasale bilabiale qui précède. Celle-ci a une prononciation qui tend davantage vers *u*, rarement vers *o*, dans les dialectes septentrionaux (bassin de la Lolóngó).

8. p

Dans le Sud, *p* s'étend comme réalisation normale de *f*. Ailleurs il se présente comme consonne à part entière, quoique d'un usage limité à quelques verbes (ainsi 10). Ailleurs encore il est utilisé communément dans les idéophones. Partout il remplace *f* après la nasale.

Dans quelques dialectes de la Lokenyé, *p* devant *u* sonne comme une affriquée, dont le second élément est fortement sifflant (on peut comparer avec *k + u*, ci-dessus 5) 'papfú aile, *basapfu* urine, *bapfumba* fourmis, *pfumw* / voler. Ces cas ont été notés en 252 et 253. Ailleurs on a *f* bilabial ou *p*.

Le même phénomène se présente également dans une combinaison nasale (cf. plus loin C.1.d.).

On peut rapprocher de ceci 'pfá hache (256) et 'pfó cheveu (256, 257, 258).

9. s

Au sujet de cette fricative sifflante, notons seulement la tendance à la palatalisation à la fin du radical chez les Ikóngó: *úsuya* (144, 147) et *wúsya* (166) tuer, contre *wúsa* (169); *nkisyé* (147) contre *nkisé* et *nkisi* je suis assis. De même: *nkésyá* matin, *tsyá* feu, *akotsyé* il est perché, *sésya* saluer, tous notés en 144, 147, 148.

10. t

Dans la majorité des dialectes, *t* est réalisé comme *ts* devant *i* (exception quand il s'agit de la forme dévocalisée de la marque *-ta-*). Le maintien de *t* dans cet entourage se trouve au Sud et au Centre: 224 à 241, 245, 169.

Ailleurs on rencontre *ti* à côté de *tsi* selon les cas. Ainsi *ti* comme marque du parfait chez les Mbóle, qui ailleurs ont *tsi* dans le corps du mot ou à la fin du statif. De même *t* est maintenu devant la désinence *ii / ili* du parfait passé dans les dialectes centraux: *áótíí* (132) elle a accouché, *tókótíli* (156) nous avons coupé.

La palatalisation totale devant *u*, donnant *cu*, s'étend dans beaucoup de dialectes, sans qu'ils constituent un Groupe homogène. Ainsi dans le bloc N-O, comme chez les Boyela, on entend *tu* et *cu* fortement mêlés.

Devant la semi-voyelle *w* la palatalisation en *cw* est très répandue. Dans d'autres dialectes, surtout au Sud, la combinaison *tw* est maintenue.

11. *ts = c*

La palatalisation est plus ou moins poussée d'après les dialectes, mais les différences sont minimales.

Ça et là, elle donne l'impression qu'il s'est intercalé un *y* très amuï, sonnant un peu comme *tsy* (cf. ci-devant 9).

12. *w*

La semi-voyelle *w* sonne plus ou moins comme consonne ou comme voyelle selon les dialectes, qui forment de grands ensembles pour ce phénomène. La vocalisation est spécialement poussée au C et au S-O. Ainsi les Ekonda: *wéne* tu vois est souvent écrit *úéne*, *míbúéne*, j'ai vu: *míbúéne* je voyais. Cette même sorte de vocalisation se retrouve pour *y* (n° 13).

La réalisation comme *b* ou comme *v* bilabial a été évoqué ci-devant en 1.

13. *y*

Ce phénomène sonne davantage comme consonne ou comme voyelle, selon les dialectes, qui pour ce phénomène forment de Grands blocs. La vocalisation est courante et spécialement marquée dans les dialectes centraux: Mbóle, Bakutu, Ikóngó et voisins, et méridionaux: Ekonda, etc.

Il est souvent difficile de distinguer les deux sons. Il est aussi délicat, dans certains dialectes surtout, de déterminer si *i* est suivi immédiatement d'une autre voyelle ou si les deux sont séparés par un *y* intercalaire, malgré la différence de principe (cf. Gr. I, p.27-28).

B. Alternances

Le remplacement d'une consonne par une autre, c'est à dire leur alternance, s'observe sur une échelle relativement grande. Ici encore nous nous trou-

vons pas devant une règle fixe selon laquelle telle consonne serait, évidemment en tenant compte de l'entourage remplacée toujours--éventuellement avec l'une ou l'autre exception--par telle autre. Des cas de pareil remplacement "régulier" existent, mais seulement pour certaines consonnes, comme on le verra ci-après.

1. *b*

Cette bilabiale peut être remplacée dans certains dialectes par la semi-voyelle *w*, dans d'autres par *v* bilabial (par exemple Ekonda, Mbóle, cf. Hulstaert 2 p. 4, où le phénomène est décrit comme une réalisation phonétique), cf. aussi ci-devant A, 1.

Autres exemples: *bobé* / *bowé* (137, 115, 167, 168, 169 et Bongandó) mal, *búb* / *búw* couler.

Les nombreux cas attestés dans le préfixe *bo* (1 et 3) me semblent devoir être interprétés comme des variantes de la dévocalisation (cf. IV).

La bilabiale remplace *l* comme initiale du préfixe verbal de la deuxième personne du pluriel *lo* / *bo* dans de rares dialectes du S-O: 224, Ntómá des deux lacs, ainsi que leurs voisins 222 et leurs parents 137 de même qu'à des endroits géographiquement opposés: 67 et quelques Bongandó (173 et voisins).

Signalons encore les cas exceptionnels des Boyela: *lóló* pour *lobó* bras, Bakutu: *él* pour *éb* savoir, Ekota: *etólo* / *etóbo* tissu.

D'autre part *b* est parfois remplacé par *y*: *libá* / *liyá* (N-O) palmier, *wíbi* / *wíyi* (10) voleur, *iba* / *íya* voler (N-O).

D'autres cas se traitent plus avantageusement en 18.

Plusieurs exemples de l'alternance *b* / *m* se trouvent *o.c.*, p. 49. On y reviendra plus loin en 8. On la trouve non seulement dans des dialectes largement séparés, mais aussi à l'intérieur du bloc N-O, où elle donne lieu à des doublets comme *búmb* fermer et *múm* hurler (*múma mbeu* se taire, *lomúma* silence).

Le remplacement de *b* par *m* a même pénétré dans le néologisme *ibonga* (ville) prononcé *imonga* en 145.

L'alternance *b* / *m* dans certains préfixes nominaux est traitée dans la 2^e Partie I.B.2 et 3.

2. *d*

Cette consonne a été traitée suffisamment ci-dessus (A.2.)

3. *f*

Cette fricative est remplacée constamment par *p* dans certains dialectes méridionaux (cf. ci-devant A.8) et par *h* chez les Bongandó de la Jwafa, contrairement à leurs frères du N qui gardent *f* (cf. Gr. I, p. 47 et le paragraphe suivant). Cette consonne se trouve encore au S-E, là où d'autres dialectes ont *s*: *bofunji*

pour *bosunyi* chair, *lofú* pour *losó* jour, *funam* pour *sunam* s'incliner, *fumy* pour *sumy* planter.

Un cas tout particulier se trouve chez les Boyela, où le numéral "un" commence par *f* au lieu de *m* ailleurs: *-fóko*. Je ne saurais l'expliquer. Cependant on peut se rappeler (1) *f* comme élément dérivatif (cf. ci-après D.2), (2) le thème vocalique *óko* dans certains parlers de Riverains (Ekeku, Bobangi, Bokala), (3) *fofi* des Bafotó A 1 (G. Hulstaert, *Anthropos* 73(1978)121).

4. h

Comme il a été noté ci-devant, cette consonne remplace *f* chez les Bongandó méridionaux: *báfé* / *báhé* deux, *efefé* / *ehéhé* douleur, *áfákendé* / *áhákendé* il ne part pas.

Chez les Ntómá 227 à 229 et les Ekonda voisins et septentrionaux, elle remplace *s*: *bosai* / *bohái* doigt, *ásanga* / *áhanga* il dit; cf. Gr. I, p. 47. Toutefois, ce remplacement n'est total que chez ces derniers, qui le maintiennent même après la nasale, mais uniquement dans certains entourages. Ainsi *nhó*, nous, contre *ńsótonga* j'ai tressé, en 235. D'autres groupes ont toujours *s* après la nasale, contre *h* ailleurs; *nsó* nous, *áhanga* il dit, en 233, 234. Ce même fait s'observe en 226 et 227 à 229: *lohébá* sifflet, pl. *nsébá*; *lohango* nouvelle, pl. *nsango*.

On entend encore *h* là où ailleurs il n'y a aucune consonne: *ál* / *hál* (132, 170, 203) râper, *úl* / *húl* (117) crier, *lohómo* (133) haleine. Certains de ces mots se retrouvent ailleurs avec *x* ou *f* au lieu de *h*, cf. ci-après n° 15.

5. j

Cette affriquée est remplacée d'une manière générale par *ts* / *c* en 20, chez les Ekota et les Boyela: *jasa* / *tsasa* (*casa*) poussin, *jongé* / *tsongé* corps, *likonji* / *linkontsi* pieu; cf. Gr. I, p. 47 et ci-dessus A.11.

Cette consonne alterne encore dialectalement avec *l* devant *i* et *u*. Mais l'application de cette règle varie localement. Elle peut être dite générale à l'O (2, 3, 4, 8, 11, etc.) et au S-E (235, 255, 257, 258), ainsi qu'en 132 et 117. Là elle s'observe tant dans le préfixe que dans le thème (début, milieu ou fin): *lisála* / *jisála* / *jitsála* (2, 3, 4) champ, *litsína* / *jitsína* base, *lina* / *jína* nom, *bolíko* / *bojíko* étagère, *bolula* / *bojula* battant de cloche, *lík* / *jík* lancer, *lind* / *jind* s'enfoncer, *luby* / *juby* planter, *kalimwa* / *kajimwa* changer, *limá* / *jimá* depuis, *wáli* / *wáji* épouse, *bɔfɔlu* / *bɔfɔju* peur. Pour le préfixe nominal, cf. aussi plus haut A. 4, Gr. II, p. 75-76 et G.Hulstaert, *Annales Aequatoria* 14(1993)306-321

Dans quelques groupes cependant le phénomène est plus ou moins limité, par exemple restreint à la finale: *bókeli* / *bókeji* ruisseau, *sékélú* / *sékéjú* consommé. Des détails se trouvent dans Gr. I, p. 67-69. Le cas s'observe e.a. en 5,

14, 16, 18, 21, 23, 29, 30. Pour les dialectes parlés entre l'Ikelemba et la Lolóngó / Lüwó, mes documents sont incomplets. Cependant j'y vois *j* en position médiane en 31, 33, 34, 35, 36, 37, 39, 40, 41, 45, 46, 49, 49a, 51, donc pratiquement dans tout ce bloc du N-O. Par contre dans cette même position je trouve *l* en 47, 48, 52, 54. Au-delà je n'ai aucune indication pour les 55 et suivants, exception 71 qui ne donne d'application que pour la position finale, 74 et 84 qui ont *li* partout, de même que 52. Il y a donc la matière à des recherches détaillées.

j s'observe encore abondamment comme variante dévocalisée des affixes *l* et *ló*, ainsi que comme représentation de *l* devant *w* et de la combinaison *ly*, ce qui est illustré dans les passages appropriés. (Rappelons que *ji* pour *li* s'observe régulièrement dans certains dialectes de la Ngiri, tels que les Libinja, en début du thème).

6. *k*

L'alternance avec *g* (précédé toujours de *n*) se trouve dans certains dialectes, mais elle n'est pas très fréquente: *nkufo* (répandu) / *nguwó* (144, 145, 146, Bongandó, Boyela) hippopotame, *sólɔkɔtana* / *sólɔngɔtana* apparaître soudainement. Plusieurs exemples se trouvent dans Gr. I, p. 48, y compris des doubles.

7. *l*

A ce qui a été dit ci-dessus pour *b* et pour *d*, il y a peu à ajouter, sinon que *l* est dialectalement nasalisé en *nd*, sans qu'il y ait une règle pour cette alternance. Ainsi, en plaçant en première place le bloc N-O: *jwendé* / *jwele* mâle, *fě* (félé) / *fendé* deux, *band* / *bal* compter, *künd* / *kúl* battre; cf. plus loin C. 1.f.

En outre il y a le fait tout exceptionnel de la présence de *l*, là ou tous les autres dialectes ont *b* (présent ou caduc, cf. ci-devant 1). Le cas de *éb* / *él* connaître, savoir, des Bakutu, est d'autant plus étrange que par ailleurs ils tendent à omettre *l* et conserver *b* (cf. Hulstaert 4, p. 7-8). Ou s'agirait-il d'un mot d'origine toute différente?

Enfin rarement *l* est remplacé par *n*: *salamo* (répandu) / *samamo* (23, 27) six, *līsɔli* / *vīsɔni* (222) larme, *kitelya* / *kitenya* (228) descendre, *imelya* / *imemya* (228) approuver (cf. Mamet 1, p. 23).

8. *m*

Cette nasale est ça et là remplacée par *n*: *ngimá* / *nginá* (143) centre, *fim* (N-O) / *fin* (142) refuser, *muk* / *nuk* cueillir, *bokúné* (N-O) / *wánkúmé* (S-O, 137)

puiné, *málé* (N-O) / *nálé* (143, 222), *má* / *ná* (10) / *ndá* (Boyela) voici, prends (Gr. II, p. 217); la préposition locative: *ndá* / *ná* / *má* (o.c., p. 537).

Plus commune est l'alternance avec *b*: *bósam* / *mósam* s'aplatir, *bang* / *mang* commencer, *bin* / *min* (157, 169, Bakutu) danser, *ebúsú* / *emúsú* tronqué, *e(b)a(b)ú* / *evamú* (242) omoplate; ; cf. Gr. I, p. 49, *vún* / *mún* (144, 146) briser, *búmól* / *múmól* (144, 148, 166) découvrir.

9. *ny* (ñ)

Cette nasale est présente devant *i* et *u* dans de nombreux dialectes, surtout au N-O, là où d'autres ont *ni* et *nu* (Gr. I, p. 66-67): *nsónyi* / *nsóni* (C) / *bóhóni* (226) honte, *bunyu* / *bunu* (10) chair.

La nasale palatale remplace dialectalement des combinaisons à nasale: *nd*, *ng*, surtout *nj*. Ainsi *njala* (N-O, S-O, E) / *nyala* ou *nyaa* (C,S) faim, *likunjú* (N-O, Bongandó) / *likundú* (7, 24, Bosaka, Ekota, Boyela, etc.) / *ikundí* (Ekonda) 143, 242) / *'kunyí* (252) estomac ou ventre, *lonjwé* (N-O) / *londwé* (67, 71, 93, 100) / *lonywé* (Mbóle, Bakutu, Bongandó, Ikóngó) abeille, *njwá* (N-O, 165, Bongandó, Boyela) / *ndwá* (Ekota, Bosaka, Ikóngó) / *nywá* (Mbóle, Bakutu, 242) serpent, *nkángo* (N-O) / *nkángi* (1, 7, 22, 24, Ekota, Boyela, Ikóngó, etc.) / *nkányi* (Mbóle-N) maladie, *likonji* (N-O, Bongandó, Boyela) *likonyi* (Bosaka), *'koni* (Mbóle) / *ikoni*(S) / *likondi* (Ikóngó, S-O) pieu.

Elle est remplacée par *n* dans de rares dialectes des Ikóngó (dont pourtant certaines subdivisions ont *nd*): *nyama* / *nama* bête, *njala* (*nyala* / *nyaa*) / *nda* / *naa* faim, *ínyó* / *ínó* (Ikóngó, Bongandó) vous, *nyonyi* / *nyoi* / *nói* (148, 168) mort ou maladie.

La même alternance en fin de mot peut être expliquée par la transition *nj* / *ny* / *nd* / *n*: *likonja* / *likonya* / *likona* richesse; cf. C. 1 f.

D'autre part *ny* remplace *n* dans de rares cas: *lino* / *linyo* (133, 137, 143, 147) dent. Un cas tout particulier est noté en 90: *nangó* pour *nyangó* (particule négative, cf. Gr. III, p. 628). La dévocalisation des préfixes *n-* donne *ny-* dans plusieurs dialectes, (surtout C), là où ailleurs on dit *nj-*.

Les cas où la nasale semble plutôt intercalée seront traités plus loin en D.6.

10. *ŋ*

La nasale vélaire remplace *n* (ou en est la réalisation, si l'on préfère) devant *k*, et pareillement devant *g* là où la combinaison *ng* n'est pas prononcée *ŋ*

Le remplacement de *ng* par la nasale vélaire se constate tant dans le corps du mot qu'au début, en 67, puis au C (Mbóle, Bakutu, Bóólí, Ikóngó, Bo-

saka en majorité, 117, 137, 157, et au S: 252. Il convient de signaler dans cette étude, comme dans l'orthographe reçu, on écrit toujours *ng* (et *nk*).

Il en est de même pour 227 à 229, où la nasale vélaire s'entend comme préfixe dans deux substantifs de la cl. I: *ngäinto* femme et *ngäna* enfant.

La nasale vélaire remplace *nk* au C, par exemple dans le démonstratif de la 2^e position-*no* ou *-niño* en 106, 107, 108, 118, 119, 119a, 120, 121.

11. s

Cette consonne alterne avec *t*: *sáto* (général) *sáso* (Mbóle, Bakutu, Ikóngó, Bongandó) trois, *fétol* / *fésol* nettoyer, *sóf* / *tóf* écraser, *tcany* / *scany* conjecturer, *likata* / *likasa* (Bongandó 145, 146, 169), cf. Gr. I, p. 50.

Le remplacement par *h* est général chez les Ekonda septentrionaux et en 226 à 229, cf. ci-devant 4.

Pour la séquence à nasale, cf. plus loin C.1.k.

Dans de rares dialectes *s* remplace *ts* / *c*. Les exemples se trouvent dans les verbes *tsim* / *sim* (150, 162) creuser, *betsiki* / *besiki* (150) ils restent, *uts* / *us* (119, 121) jeter, *tswá* / *swá* (144, 148, 168) aller. En 224 on observe même *sá* pour *tswá* aller.

12. ts(c)

A côté de son emploi "autonome", cette consonne remplace dialectalement *j* (cf. ci-devant A. 4); elle est la représentation de *ly* (cf. plus loin C. 3. b) et de *t* devant *w* (cf. C.2 1).

Elle se trouve encore dans trois substantifs où elle prend la place d'une séquence *t* + voyelle. Comme il s'agit de mots très usuels et que les voyelles en question sont variées, il semble intéressant de détailler les faits, en alignant les variantes dialectales, pour montrer le "cheminement évolutif" (1) feu: *tsá*, *teyá*, *tseyá*, *tseá*, *tsiá*, *ntsié*, *tué*, *té*; (2) nuit: *botsó*, *botswó*, *botwó*, *botúó*, *botió*, *botsió*, *botsú*, *botó*; (3) tête: *botsá*, *bótsé*, *bótswé*, *bóté*, *botú*, *motú*, *mótú*, *mótsú*.

13. v

La fricative bilabiale sonore peut être comprise comme une réalisation de *b* ou de *w*, comme on l'a exposé ci-devant en A.1, où se trouvent des exemples de *b* / *v*. Pour *w* on trouve beaucoup de mots avec *w* soit avec *v* comme avec *b*. En outre: *wiso* / *viso* (222) porte.

14. w

L'alternance de *w* avec *b* et *v* a été déjà traitée en A.1. En outre, *w* remplace *f* dans *léw* (222) dresser un piège (cas rarissime). Enfin signalons les variantes *bűwé* / *bőfě* (132) / *boűfě* (Boyela) / *iűfě* (Bosaka) / *bűhé* (Bongandó).

15. x

La fricative vélaire sourde n'est connue que de 117 et 132, soit comme remplaçante de *b* / *w* ou *f*, soit comme initiale de thèmes qui ailleurs sont vocaliques.

Il semble bien que son site propre se trouve en 117, car on y trouve le plus grand nombre de cas: (*ále*) *exále* écureuil, (*líná*) *dixíná* furoncle, (*bɔwá*) *bɔxwá* pl. *bexwá* hautes eaux, (*mpič*) *mpéxɔ* froid, (*bűwé*) *bőxé* court, (*úol*) *óxol* questionner, (*fón*) / *xón* chercher, (*ál*) *xál* râper, (*yóm*) / *xóm* respirer, (*úl*) / *xúl* crier. Le 132 ne donne que quelques exemples: (*áng*) / *xáng* faire un projet, '*xínnya* pl. de *ehinya* hémiptère. Pour "chercher", quatre informateurs écrivent *h* (ils ignorent manifestement la graphie de la fricative) là où mon oreille entend *x* profondément guttural, par exemple dans *xón* chercher, *bexoi* sp. de légume, *óxo*a questionner. Ils écrivent encore *tóhója loé* nous respirons, *bohómo* museau.

On remarque que pour "chercher" le sous-groupe Yala de 132 dit *fón* à *f* bilabial.

Il peut être intéressant de remarquer que *hón* / *xón* se trouve sous la forme *fón* chez certains Mbóle centraux et plus fréquemment sous la forme *ón* plus au Nord.

Ajoutons encore que d'après certains informateurs les Yɔngɔ 132 ont plus nettement *h* ou *x*, selon les subdivisions, les septentrionaux Nkásáyékungú ayant *h*, les méridionaux Yɔngáloo préférant *x*.

16. y

La semi-voyelle remplace parfois *b*, comme il a été dit à propos de cette consonne.

On la trouve encore comme remplaçante de *j*, non seulement (et fréquemment) après la nasale (cf. C. 1.i) mais encore seule: *wíjá* / *bújá* / *búyá* au-delà, *sily* / *sij* / *síy* / *séy* finir (causatif).

Elle peut encore remplacer *f*: *ífo* / *íyo* (102, 149, 150) / *líyó* (131, 143) allume-feu.

Un cas rare (peut-être unique) est l'interrogatif *ná*, prononcé *yá* (*y* fortement vocalisé et à ton haut) dans les dialectes centraux.

Cette semi-voyelle est encore présente dans une combinaison à nasale où elle remplace *i* dans une sorte de contraction: *lompíc* / *lɔmpyɔ* ou *lompía* / *lompýá*.

Rappelons encore la présence de l'occlusive glottale dans certains dialectes, comme substitut soit d'un préfixe (cf. Morphologie I.A.1.a, Hulstaert 2, p. 9 et 15, *id.* 3 p. 207 et Gr. I p. 155), soit d'une voyelle (cf. Hulstaert 2, p. 13 et *id.* 3, p. 209). Le premier cas s'observe pour les préfixes *li-* et *bi-* à l'O et au C, le second pour la voyelle *u* chez les Mbóle N-O et 118. Pour les détails, cf. les endroits cités.

18. Alternances multiples

Quelques cas ont été cités ci-devant en 12, 14 et 15. Ajoutons-ici:

- (1) *babwó* (N-O, Ekota, 93), *bawó* (7, 19, 50, 52, 83, 84, 99, Mbóle, Bosaka, 169, 144, 158), *babvúó* (114), *babó* (147, 155, 156, 157, 159), *bafó* (131, 132, 133, 176, 252), *bayó* (145, 149, 150, 225, 226, 233, 251, Ekonda, Bóólí, Boyela), *baiyó* (Bongandó) cheveux ;
- (2) *bobwe* (24, Ekota), *bobwo* (N-O), *boiwo* (226), *bowo* (89, 90, Mbóle, Ikóngó, Bakutu, Boyela), *bofwo* (131, 132, Bóólí), *iubu* (228), *wufo* (176), *yibo* (225), *yufó* (Bosaka) champignon;
- (3) *loswó* (2, 3, 163, 254), *losó* (258), *losió* (224, 233, 238, 239), *lofú* (252, 253, 255, 256), *bofú* (257) journée;
- (4) *ifó* (N-O, 108, 145, 146, 176, Ikóngó), *yifó* (21, 89, 90, Boyela), *iyó* (Ekota, 132, 149, 150, 165), *liyó* (131, 143), *yiwá* (116), *ilibó* (Mbóle-S), *bobúó* (Bongandó) allume-feu;
- (5) *libóá* (N-O, Bosaka, Bakutu, Ikóngó, Bóólí, Mbóle, 117, 136, 137, 183, 222, 223, 228, 242), *li(o)wá* (23, 24, 93, Ekota, 108, 111, 118, 131, 132, 144, Boyela, 169, 253, 254, 255), *lubóá* (112), *luwá* (114, 115) neuf (nombre) (N.B. il n'est pas tenu compte des variantes du préfixe *li* ou *i* ou caduc, cf. 2^e Partie I.B.4.);
- (6) *úola* (N, N-O, Ekota, 67, 90, 91, 99, 111a, 134, 135, 136, 222, Bongandó, Boyela), *úwola* (N-O passim, 137 à côté de *íwola*), *úbola* (225, 227 à 229, 241), *úboa* (110 à 113, 118, 119, 157c, 155, 156), *úwa* (67, 115, 116, 144, 151, 157, 158, 159, 161), *úfola* 141, 145, 146, 149, 164, 243, Bongandó), *úfoa* (149, 150, 245), *íboa* (Mbóle S), *íbola* (224, 226, 238, 239, 241), *yíbola* (225), *ifoa* (126, 131, 132, 133), *ípola* (258), *ífa* (253, 255), *ífyá* (132), *iyola* (254), *ioa* (161), *boa* (256), *óbva* (251, 252), *óxoá* (117) questionner;
- (7) *wiji* (N-O), *wili* (10, 90, 93, 99, Ekota, 222) *weli* (Bosaka) *welie* (165) *bolio* (Bóólí, 226, Boyela) *bolie* (150) *molio* (137, 228) *muli* (136) *bulu* (Bongandó) *bolu* (116) *bolwo* (Mbóle S), *bolwe* (242, Mbóle N) *bojwe* (117, 132, 252) racine.

C. Combinaison de consonnes

Tout comme dans Gr. I, p. 53 et 58, les séquences de consonnes connaissent plusieurs variantes selon les dialectes. Elles sont exposées dans les sections (1) nasale + C, (2) C + w, (3) C + y.

Quelques combinaisons rarissimes trouvent place avec les séquences à semi-voyelle dont elles sont la réalisation locale.

1. Combinaisons à nasale

Les combinaisons nasale + semi-voyelle sont traitées ci-après avec la seconde constituante.

Nulle part je n'ai trouvé d'exception à la règle que devant *g* ou *k* la nasale est la vélaire *ŋ* (cf. ci-devant B.10).

L'absence ou la présence de la nasale devant une autre consonne a été abondamment traitée dans Gr. I, p. 85 ss.

a. nd et mb

Ces deux séquences sont réduites à la seule nasale dans les dialectes centraux (Mbóle, Bakutu, Ngombɛ, Ikóngó, Bosaka en bonne partie, Boólí, 117, 252, etc), cf. pour les Nkengo, Hulstaert 2, p. 10.

Cependant chez les Lwánkámá *nd* s'étend comme réalisation de *nt*, et de même: *mb* de *mp*: *ntaa* / *ndaa* chèvre, *nípee* / *míbee* j'ignore (Hulstaert 3, p. 208). Ce fait est d'autant plus digne d'attention que eux aussi, tout comme les autres Mbóle, disent *n* et *m* pour les séquences *nd* et *mb* des autres dialectes: *Bonome* pour *Bondombe* (village), *ntónó* pour *ntónó* premier, *lomá* pour *lombá* fruit de palme.

La limite entre *mb* / *nd* et la réduction à *m* / *n* peut séparer deux sous-dialectes très apparentés. Ainsi chez les Iyémbé: le groupe septentrional 238 et la section sud du groupe méridional 239 ont *m* / *n*, tandis que la section nord de ce dernier dialecte a *mb* / *nd*.

La réduction de *nd* et *mb* en première position et son degré d'extension ont été exposés longuement dans Gr. I, p. 69. Inutile donc d'y revenir ici.

Les détails pour chacune de ces combinaisons suivent.

b. mb

Outre ce qui a été dit ci-devant pour la présence et l'absence de cette combinaison, signalons encore un cas comme *webí* compagnon, égal, prononcé aussi *wembí* en 150, 161, 165 ou *wemí* (146, 162) selon la règle phonétique de ces dialectes.

La présence ou l'absence de *m* devant *b* est remarquable spécialement chez les Boyela de la haute Jwafa. On y constate une tendance à l'omission, comme il a été signalé Gr. I, note 1 (où le même phénomène est rappelé pour les

Batswá A 2). Au contraire on y observe *bombé* (mal) où ailleurs on dit *bobé*, *bewé*, *boé*. En outre, on y entend, souvent pêle mêle dans le même village, voire chez la même personne, tantôt *mb* tantôt *b*, par exemple dans la marque du parfait *mbo* / *bo* (2^e Partie, VI.B.92).

La variante *bombé* se retrouve encore chez Bosaka 89 et 90.

c. mf

Cette séquence, exceptionnelle dans la phonétique môngo, n'a été notée que dans quelques tribus de la Lokenyé, comme remplaçante de *mp*, employée dans la généralité des dialectes. Ainsi *mfulú* (257, 258) ou *mfuú* (253) oiseau; *mfumbá* 253, 255 forêt; *bamfumba* (253) sp. fourmis; Ndegesé: *mfumya* je tire, *omfunye* laisse-moi. Cf. aussi une séquence très semblable dans la même région n° suivant.

d. mp

Devant *u* cette séquence est prononcée dans quelques dialectes de la Lokenyé (252, 255) soit comme *mf* (cf. ci-devant), soit comme *mpf*, ce qui est une simple extension du phénomène signalé ci-devant (A.8) *p* + *u*□*pfu*. Ainsi: *mpfulú* / *mpfuú* oiseau, *mpfumbé* esclave, *mpfumá* jachère.

e. mv

Cette séquence est connue au S-E (253 à 258) dans des positions où d'autres ont *mb* ou *mbw* (cf. plus loin 2; a): *mvá* ou *mvó* chien, *mvulú* ou *mvuú* maisons, *mvúla* ou *mvúa* pluie, *mvuji* sp. antilope, *mvúsa* derrière.

Cependant je n'ai aucun exemple de cette combinaison à l'intérieur du thème.

f. nd

Cette combinaison est la réalisation de *n + l*: *álanga* il aime, mais *ńdanga* j'aime; *lolémi* langue, *ndémi* langues. Ceci est une règle générale dont aucune exception dialectale ne m'est connue; cf. Gr. I, p. 53.

Cette séquence suivi d'une voyelle de la 1^e aperture en finale est remplacée par *nj* ou *ny* ou *n* selon les dialectes, mais elle est conservée ça et là, même au N-O: *bonkúndu* (10, 22 c, 24, 116, 135, 222, Ekota) contre *bonkúnju* (N-O) *bonkúni* (117, 118, 132, 143, 242) *bonkúnji* (22 b, 131) *bonkúnyi* (108, 108 a, 111) totalité. Comparez encore *ntúnju* et *ntúndu* extrémité.

Aux exemples donnés pour *ny* en B. 9, ajoutez: *bokonji* (N-O, Ekota, Boyela, Bongandó, Bosaka, 136, 137, 222, 252), *bokonyi* (Mbóle, Bóólí), *bokoni* (112, 116, 118, 147, Bakutu), *bokondi* (169, 226, 228, 242) colline / termitière

(N.B. il n'est pas tenu compte ni de la présence de *n* au début du thème, ni de la forme du préfixe).

L'interchangeabilité de *nd / nj / ny / n* devant les voyelles de la 1^e apertur s'étend même, mais bien plus rarement, à *e*: *lofanjé* (N-O Ekota, Nsongó, Boyela, Bongandó, Bosaka-N, Ekonda, 136, 137, 141, 176, 222, 228, 241), *lofanýé* (Mbóle, Bakutu, Bosaka-S, Bóólí, Bongandó-S 179 à 182, 163, 238, 239, 252), *lofané* (Ikóngó) flanc. A comparer les variantes à finale *i*: *lopanji* (255, 258), *bopanji* (253, 254, 257), *lopanyi* (256).

Notez que certaines séquences *n* + voyelle doivent se comprendre dans l'optique de la réduction *nd* □ *n* (cf. ci-devant a).

g. nf

Devant une consonne labiale la nasale est pareillement labiale, donc *m*.. Toutefois mes notes contiennent deux fois *onfunye* (laisse-moi) en 253 et 256, alors que les voisins 258 ont clairement *omfunya*. L'informateur a-t-il noté correctement? Cependant cette séquence a été notée également en 224 dans deux mots: *nfuú* oiseau et *enféti* couteau (la voyelle du préfixe est nasale, son inconnu ailleurs dans le domaine, mais observé dans plusieurs mots de ce dialecte, cf. B,19).

h. ng

Le remplacement de cette combinaison par la vélaire *ŋ* a été traité comme réalisation phonétique en B.9.

La séquence *ng* peut alterner avec *nj*, mais les exemples sont rares: *inyanji / inyangi* chique, *bósénji / bóséngi* sauvage.

Dialectalement *ng* est remplacé par *ny*: *nkáne / nkángi / nkányi* (105, 245, 250) maladie; même par *nd*: *nkándi* (233). On peut rapprocher cette variabilité de celle qui est décrite pour *nd* ci-devant en f.

Chez les Bakutu *ng* dans la syllabe finale sonne plus ou moins comme *n* vélaire (*ŋ*) avec l'omission de la voyelle: *tófang* nous ne voulons pas. Des informateurs écrivent même *bontséé* pour *bontséngé* (ceinture), *emomoe* pour *emomonge* matin.

Cette combinaison s'entend (rarement) au lieu de *mb* dans quelques dialectes. Ainsi *bolumbu / bolungu* (107, 108, 111, 111a, 114, 115, 118, 119a, 120 à 125) bouche, *jumbu / lumbu / lungu* (111) nid, *m̄ / nḡ* (147) un.

Inversement on note pour "tonnerre" au lieu de *likungola* (fort répandu) les variantes *likumbo* (ou *likumo* là où *mb / m*) par exemple en 108 et chez les Bakutu, Ngombe, Bosaka, Boyela; et *'kumeo* chez les Mbóle 107, 118, 121.

i. nj

Cette séquence est remplacée par *ny* dans le C. Des exemples se trouvent ci-devant (f et B.9). Voici encore: *loánjá* (N-O, Ekota, 136, 137) / *lǎnjá* (Bongandó) / *mányá* (Mbóle-N, 132, 150) / *mányi* (127, 129, 147, 155) résidence, *ánjéna* / *ányéna* il me voit.

Ailleurs elle est remplacée par *nd*; *ntúnju* / *ntúndu* / *ntúndo* extrémité (cf. ci-devant f); *ánjoka* / *ándóka* il m'entend, *njéta* / *rdéta* j'appelle (cf. Gr. II, p. 137-318).

Pour l'alternance *nd* / *n* suite à la réduction consonantique, cf. Gr. I, p. 69 et ci-devant a.

Comme *nd* / *n* dialectalement (ci-devant a), on entend aussi, par exemple en *losikóngó*: *lofanjé* / *lofané* / *lofané* côté, *njala* / *ndaa* / *naa* faim, *njálé* / *ndáé* / *néé* rivière, *njɔku* / *ndɔku* éléphant. (Pour l'élimination de *l*, cf. D.4; pour le remplacement analogue *ny* / *n*, cf. B.9).

A remarquer encore la variation *njondo* ou *nyon(d)o* (général) *ndonjo* (Boyela) / *njonjo* (Bongandó) enclume.

j. nk

Certains Mbóle, tels les Nkengo, ont tendance à prononcer *nk* comme *ŋ* (cf. ci-devant B.10 et Hulstaert 2, p. 10).

Comme il a été dit ci-dessus (B.6), *k* et *g* peuvent alterner dans cette séquence: *ngúma* / *nkúma* python, *nkumá* / *ngumwá* (258) tous, *bokilo* / *bongilo* abstinence, *bokonda* / *ngonda* forêt.

k. ns

Le remplacement de cette combinaison par *nts* dans certains dialectes est décrit au paragraphe suivant.

1. nts (nc).

A côté des nombreux cas où cette combinaison résulte de la juxtaposition du préfixe nasal et d'un morphème débutant par *ts* (*c*), elle se trouve abondamment comme réalisation phonétique de séquences différentes dans d'autres dialectes.

D'abord comme remplaçante de *j*, chez les Ekota, Indolé 20, Boyela, puisqu'ils prononcent *ts* / *c* pour *j*: *likonja* / *likontsa* richesse, *njala* / *ntsala* faim, *likonji* / *likontsi* pieu (Gr. I, 47 n.3).

Ensuite pour *ns* ailleurs. Ainsi en 110 à 113 (Hulstaert 3, p. 208) les Bakutu (Hulstaert 4, p. 9), les Ikóngó: *nsé* / *ntsé* poisson, *nsósó* / *ntsósó* poule, *nsómí* / *ntsómí* aîné, *basámí* / *bantsámí* maïs. De même dans la conjugaison suite à l'infixe *n*: *ńtsíma* (147) je m'en vais, *ńsókwa* / *ńtsókwa* (147) je suis tombé,

kóntsóméé (147) va m'acheter, *ntsökoka* (151) je te donnerai, *tontsákoáké* (158) ne me bats pas, *isontsalya* (117) il a travaillé pour moi.

2. Combinaisons à *w*

Cette matière a été amplement traitée dans Gr. I, p. 56 ss. Il peut donc suffire d'y ajouter quelques compléments.

Je traite ensemble la combinaison simple et la même combinaison précédée de la nasale, puisque les phénomènes sous examens sont identiques.

Il convient de remarquer que *w* sonne plus comme consonne ou voyelle d'après les dialectes, la vocalisation me semblant la plus poussée au C et surtout au S (Ekonda, bassin de la Lokenyé).

a. *bw*

Comme il est dit dans Gr. I, p. 56, *bw* est dialectalement remplacé par *w*: *ebwa* / *ewa* animal domestique, *ebwá* / *ewá* apparence.

De même le verbe *bwá* / *wá* mourir (et les dérivés), *bobwo* / *bowo* champignon, *babwó* / *bawó* cheveux, cités déjà ci-devant en B. 18.

Cette séquence est réalisé comme *bvá* (neuf) en 252. De même on dit *jambvú* plume ainsi que *mbvá* pour *mbwá* chien, que les dialectes voisins plus au S prononcent *mvá* (cf. ci-dessus B.1).

La combinaison *bw* peut être remplacée par *fw*, cf. ci-après en C.

b. *dw*

Comme telle, cette séquence est extrêmement rare, signalée seulement dans la Lokenyé (253, 254, 255, 257): *lodwé* abeille. Ailleurs on dit *lojwé* (257) ou soit *lonwé* soit *lonjwé* (plus répandu). Et en 224: *túdwá* descendre, *dwá* dresser.

De même *dwémbo* chant en 253 et 255, alors que les voisins 254 disent *njémbo*.

De même on dit, dans la haute Lokenyé: *ndwá* ou *ndwó* (257), mais ailleurs *njwá* serpent, prononcé au C: *nywá*.

Dans le N-O, *bw* et *ndw* sont représentés par *jw* et *njw* (Gr. I, p. 63). Au C, *ndw* est prononcé *nw* (cf. ci-après i).

c. *fw*

Comme variante dialectale, cette séquence se trouve en 132 dans *bafwó* au lieu de *babwó* cheveux et *'fwá* hache (ailleurs *liswá*).

d. ngw

Cette combinaison sonne plus ou moins comme *ngb* selon les dialectes, du moins au N-O. Il en est de même pour *kw* et *nkw* = *kb*, *nkb*.

Sur cette réalisation phonétique, l'essentiel a été dit dans Gr.I, p. 65 n°2. et *Dictionnaire*: Introduction n° 2.

l. jw

Ici il n'y a rien à ajouter à ce qui est exposé ci-devant à propos de *dw(b)*, sinon que *jw* est remplacé par *lw* au C (cf. Gr. I, p. 7) et au S. Dans ces parages, *jw* est pourtant conservée par les dialectes qui ont *j*, comme 117, 132, 141.

f. kw

A part sa réalisation comme *kb* (ci-devant en d), il faut signaler encore qu'en 252 *kw* est réalisé avec un certain sifflement tel qu'il est indiqué pour *ku* (ci-devant A. 5): *bokfá* ou *bokfwá* sel, *bokokfwa* cadet, *kokfwá nkele* diminue la colère.

g. lw

Cette variante dialectale de *jw* est utilisée largement au C et au S, voire chez les Ekota et les Nsongo: *ájwé* / *álwé* il vomit; cf. Gr. I, p. 57.

h. mw

Cette séquence remplace *mbw* là où *mb* est prononcé *m*, cf. ci-dessus 1 a.

Elle se trouve encore dans le pronominal *-nkumwá* (132) *-ngumwá* (158) au lieu de *-nkumá* (très répandu): tous.

On la trouve encore comme dévocalisation du préfixe *mo* (cf. 2^e Partie, I. A. 2. a). Dans ce cas, *w* est fortement vocalisé. En 224, dans cette séquence *m* résonne vers le fond de la bouche et présente ainsi une certaine ressemblance avec la variante propre à certains dialectes du N-O, dont il est question ci-devant en A. 7.

i. nw

Cette combinaison sonne plutôt *nyw* selon les dialectes. Il est souvent difficile de distinguer les deux.

Elle remplace *mw* d'autres dialectes par exemple dans *bomwa* / *bonwa* bouche, à côté de *bonywa*, surtout au C et au S.

j. nyw

S'entend à côté de *mw*, dans divers dialectes. Souvent on a l'impression que la différence est plutôt de nature individuelle.

Comme les dialectes centraux ont *nj / ny*, ils disent également *w* contre *njw* ailleurs: *nywá* serpent, *nywé* abeilles.

k. pw

Cette séquence est prononcée aussi comme *pfw* (cf. Gr. I, p. 58), avec ou sans nasale.

En 132 elle a la variante qui suit l'occlusive glottale: '*pwó*, plur. *bafwó* cheveux, cf. ci-devant *fw* en c.

1. tw / tsw

Au N-O, cette combinaison est palatalisée en *tsw* (*cw*). Mais de nombreux dialectes du C et du S "maintiennent" *tw*. (ce terme est employé parce que la combinaison résulte le plus souvent de *t + w* ou d'une dévocalisation) par exemple *twóka* nous entendons, *átwa* se fendre. Autres cas: *twá* aller, *botwó* nuit. Ajoutons ici que *twá* (*tswá*) est réduit à *tá* (aller), par exemple chez les Riverains du Ruki, les Ekonda, les Ntómá, 136, 137 et 253.

Ailleurs *tsw* est réduit à *sw*: *bámboswá* (144) ils sont allés; de même en 148 et 168.

Pareillement le verbe *-ɔtsw* entrer se dit *-ɔt* en 136, 137, 182.

3. Combinaisons à y

A ce qui est écrit à ce sujet dans Gr. I, p. 59 ss, il faut ajouter quelques détails.

Dans plusieurs dialectes centraux l'omission de *l* après *e* et devant une autre voyelle provoque le remplacement de *e* par *y*, produisant ainsi la séquence C + y. Ainsi par exemple en 118: *fela / fya* porter, *ákela / ákya* il fait, *ílela / ílya* placer pour, *kamela / kamya* travailler pour. De même dans la Lökényé: *tépya* (252, 253, 255, 257) pour *tépela* parler.

a. by

En tant que préfixe dévocalisé, cette séquence s'entend aussi comme *y*; on y reviendra dans la 2^e Partie I.B.3.

b. dy

En 224, cette séquence s'entend abondamment là où d'autres dialectes ont *ly*: *dyaka* tuer, *ídyá* monter.

En 117 la combinaison *dy* s'entend par alternance avec *ly* et *j*. Elle sonne souvent comme une sorte d'intermédiaire.

c. *ly*

Cette séquence est représentée par *j* au N-O. et au S-E., mais ailleurs conservée telle quelle.

Dans certains régions, les deux variantes se trouvent passablement mélangées. Exemples: *ejá / elyá* chimpanzé, *já / lyá* manger, *jak / lyak* tuer, *jói / lyói* parole.

Il en est de même pour le préfixe dévocalisé *j* ou *ly*, à cela presque certains dialectes ont *y* (Sud, Bongandó), cf. 2^e Partie B.4 et Gr. I, p. 61.

d. *mby*

Cette séquence est réduite à *my* par les dialectes qui disent *m* au lieu de *mb*, cf. ci-devant 1.a.

4. Consonnes caduques

Par ce terme j'entend les consonnes qui sont présentes ou absentes d'après les dialectes (Gr. I, p. 76).

a. *b*

Pour cette consonne, de nombreux exemples se trouvent *l.c.* D'autres se trouvent fréquemment, dans un sens ou dans un autre, pour les groupes Mbóle, Nkengo et Lwänkámá *o.c.* respectivement p. 4 et 205. Et pour la conservation de *b*, voir Gr. I, p. 79 note.

Voici quelques autres exemples de la présence et de l'absence de *b* initial dans les verbes *bát* posséder, *bék* appeler, *bétam* se coucher, *bik* vivre, *bót* engendrer, *bóng* réussir, *bin* danser, *bun* se battre, *but* saisir. Et dans le radical: *éb* / *é* connaître, *kuby* / *luy* (147) fixer en terre. Il serait trop long d'indiquer les différents dialectes pour chaque verbe. On trouve même *bobé* / *boé* (132; 148, 170, 173, 175, 179, 252, 255, 256, 257, 258) contre *bombé* (Boyela).

L'adverbe *õndo* (variante de *ẽndo*) ici où je me trouve se prononce *bõndo* en 117, 132 et 242.

L'omission de *b* dans les préfixes sera traitée dans la 2^e Partie I. A. 1.b.

Ce phénomène ne donne pas une règle uniforme. Cependant dans plusieurs dialectes il est si fréquent qu'on a l'impression qu'il n'est plus ou moins général, de sorte qu'on pourrait parler d'une règle (avec des exceptions éventuelles), mais pour en être certain il faudrait disposer de vocabulaires exhaustifs (qui font absolument défaut, maintenant et sans doute encore dans un long avenir, si tant est que la politique en laisse la simple possibilité).

La caducité de *b* présente un caractère spécial chez les Bongandó dans certaines formes verbales, de sorte que Walling (p. 43 ss.) en fait une “conjugaison” à part, où *b* est présent après *m* (par exemple au gérondif) mais absent à l’impératif, tandis que *l* est intercalé au parfait présent. Ainsi ces radicaux sont traités partiellement comme consonantiques ou comme vocaliques. La situation est donc nettement différente de ce qu’on observe ailleurs (Gr. I, p. 77): *amobika* / *amoika* / *amolika* il est sauvé.

La caducité de *b* s’entend aussi à *mb*. Ainsi on trouve: *lóbembélé* / *lombébélé* moustique, *loómbe* / *lombómba* sp. fourmi, etc., un peu dans le même état de mélange que la caducité de *m*; de nombreux exemples sont cités Gr. I, p. 96.

Remarquons encore *iénga* (117) pour *imbénga* poivre, *loonge* (Bongandó) pour *lombonge* brouillard.

Ainsi comprend-on que les locuteurs de différents dialectes n’ont que peu de peine à mettre en rapport: *lóbélé* / *lobbélé* / *lombélé* fruit d’Aframomum, et encore , en tenant compte du phénomène analogue de la caducité de *l*: *lobbé*.

La caducité de *b*, son remplacement par *w*, la correspondance *a*, *ɔ*, expliquent la série *iw*, *ibó*, *iwó*, *iwá*, eux, elles.

b. f

On peut rappeler d’abord que cette consonne se présente comme élément de dérivation et qu’ainsi elle pourrait ça ou là être taxée de caduque, cf. Gr. II, p. 35. Ainsi on peut rapprocher ici *lofisɔil* (N-O) et *lɪsɔil* (C) larme.

Dans le grand bloc N-O, je ne connais, comme rarissimes d’absence ou de présence; que: *bofónge* / *boónge* (Ikelemba) arbre Bosqueia, en outre, *εεfé* / *εεfé* (10, 24) douleur, tout comme chez les Bosaka et les Bongandó.

Dans les autres zones, les cas sont plus nombreux. Pour les substantifs: *nkái* / *nkáfi* (Mbóle N, Bakutu) pagaie, *εféi* / *boféfi* (156) brise, *tswíná* ou *baíná* / *lofinyá* (117, 135, 137) pus, *lofanjé* / *lanjé* (213) et *lanji* (220) flanc, *lofikó* / *likó* / *baiko* (Bongandó) foie. On pourrait ajouter *bunyu* / *bofunyi* (132) chair, mais il ne faut pas perdre de vue l’alternance *f* / *s* (ci-devant B. 3).

Pour les verbes notons: *ál* / *fál* (133, 168, 173, 179, 204) / *hál* (Bongandó) râper, *fel* (10, C) / *el* (Bakutu) porter, *fim* / *im* (173, 227) refuser, *in* / *fin* (131, 132, 137, 143) haïr, *ís* / *fís* (146) cacher, *óm* / *fóm* (Bakutu) respirer, *úl* / *fúl* (126, 129, 132, 133, 138, 142, 143) crier, *us* / *fus* (133) jeter. Et le cas exceptionnel: *léf* / *lé* (Bakutu) dresser un piège.

c. k

Pour cette consonne, de nombreux exemples s'observent même dans le grand bloc homogène du N-O (cf. Gr. I, p. 93). Aux exemples là ajoutons: *ɔmb / kɔmb* balayer, *ɔsɔl / kɔsɔl* réparer, améliorer.

Plusieurs de ces cas se retrouvent ailleurs dans le domaine: *mɔngɔ*, avec une certaine préférence, semble-t-il pour la présence de *k* au C et S. Sérions les exemples.

Comme substantifs, on a *njɔku / njɔu* (132, Bongandó) *nyɔu* (116, 143, S), *ikáli* (Bakutu) gauche (à comparer avec *wáli* épouse), *jwino / lokino* (144, 148) haine, *nkémbo* chant (171) en relation avec *émb* chanter.

Les verbes sont: *kéf / éf* (210, 211, 213) regarder, *in / kin* (144, 148) haïr (cf. aussi 2), *úlel / kúlel* (146, 157) monter.

On a en outre les deux formes extraordinaires: *bombokoyia* (256) pour *bombokobikya* il t'a sauvé, et *búná bɔɔyé* (137) le jour point, pour *bɔɔkyé*.

Enfin citons le pronominal pour tout, tous: *umá* (N-O, exception 1, 10, 24, 60; plus 163, 165, 227, 228) / (*n*)*kumá* (ailleurs, plus 1, 10, 24, 60, mais exception 163, 165, 227, 228, puis Bongandó et Mbóle N.); ainsi que *jómi / liómi / likómi* (131, 143, 144, 145, 147, 255), ou *jómu / liómu / ikómu* (67) *likómo* (149) / *likómu* (169) dix.

d. 1

La caducité de *l* se manifeste abondamment, même dans le bloc homogène du N-O, où l'élimination d'un des deux *l* consécutifs est beaucoup plus commune que son maintien, cf. Gr. I, p. 80-84.

Dans d'autres entourages, l'absence de *l* entre deux voyelles s'observe dans plusieurs dialectes énumérés *o.c.* p. 83.

La situation chez les Bakutu et les Mbóle est passablement compliquée. Pour les détails, on peut se rapporter à mes études, n° 4 (p.7) pour les premiers et 2 (p.6) et 3 (p.206) pour les seconds.

Dans d'autres dialectes, les exemples abondent également. En voici quelques uns. D'abord entre voyelles semblables: *njala / nyala / nyaa* (Mbóle, 157) *ndaa* (Ikóngó) faim, *ngélé / ngeé* (Mbóle, Bakutu, Ikóngó), *lolo / loo* (*iid.*) amont, *mpulú / mpuú* (*iid.*) *mfuú* (253) oiseau. Ensuite entre voyelles dissemblables: *njálé / nyáé* (Mbóle, Bakutu) / *ndáé* (Ikóngó), *bokiló / bokió* (245, 256) allié, *mbúla / mbúa* (168, 245, 256) pluie. Les cas où l'omission de *l* occasionne une contraction sont exposés ci-devant en I.G.

Dans les verbes: *lála / láa* (Bakutu, Ikóngó, 256) dormir, *tóla / tóa* (Mbóle, 245) insulter, *sila / sía* (144, 148, 184, 245) finir, *tólae* (256) couchons-nous.

Ce phénomène est particulièrement répandu et, dans ces dialectes, général dans les extensions *-al-*, *-el-*, *-ol-*: *ótala / ótaa* se blesser, *téfela / téfea* parler,

kákola / kákoa décrocher. Ceci s'observe dans les dialectes du C. et du S-E, ainsi qu'en 184.

Le *l* caduc peut être remplacé par *w* en 184: *kosula / kosuwa* tousser, *bakulá / bakuwá*, et en 144, 157: *úola / úwa* questionner.

L'extension *-el-*, après l'omission de *l* devenue *e*, est prononcée *-y-* chez les Mbóle, les Bakutu, au S-E: *ákela / ákya* il fait, *ńtefele / ńtepye* que je parle, *ónkam(b)élé / ónkamyé* aide / moi. Cette particularité a encore été notée en 151: *bokele / bokyé* oeuf. Et en 224: *tépya* parler, *kya* faire, *(lela) dya* pleurer.

Un certain nombre de verbes se présentent, d'après les dialectes, tantôt avec *l* initial, tantôt sans cette consonne, se plaçant ainsi dans la classe des radicaux vocaliques. Ce phénomène s'observe surtout au C, avec quelques cas supplémentaires au S. Ainsi: regarder: *lenda* (N-O, S-O, S-E) / *enda* ou *ena* (Mbóle, Bakutu, Ikóngó, Boyela, 157, 242, 245, 252 à 255), *lang* (N-O, S-O, E, 137, 138, 141, 162) / *ang* (Mbóle, Bakutu, Ikóngó, 238, 239, 245, 251); de même *ing* pour *ling* chez les 149, qui ont une forte tendance à omettre *l* dans toutes sorte d'entourages.

A côté de ces deux verbes qui me paraissent les principaux pour la caducité de *l*, il y a: le statif *leki / eki* surpasser, traité comme une base VC: *weki* (90, 99, 156) ou *wekyé* (147) tu surpasses; mais ailleurs, conjugué comme une base CVC, où l'initiale tombe entre deux voyelles (cf. ci-devant): *toeki* (22) nous surpassons (comme en 67);

lek passer: *wáto báyété* (113) la pirogue passe; *lót* se vêtir: *bóótáki' tóo* ils s'habillent de tissus (119); *lót* rêver: *nyóta dótó* je rêve (121); *lubya / luya* planter: *báuye* qu'ils plantent (137) / *ubya* (227); *us* jeter: *lus* (145, 148, 150, 169). La copule *le* peut perdre son initiale après les préfixes à voyelles. On a ainsi, au lieu de *ale, tole, etc.*: *ae, toe* (21, 22, 67, 102, 135, 146, 161, 192, 197).

Cette caducité peut même aller jusqu'à rendre le radical vocalique: *we, e, te, le, be, etc.* (117, 122, 123, 126, 127, 129, 132, 242, 251).

Des particules se disent avec ou sans *l* initial: *límá / imá ák'ísó* à partir de chez nous (142, 143); *áf'ino* (N-O) *áfa líno* (1) *áfa lína* (222) il n'est pas près de ...; *lakó / akó* (184) sans.

Les Bakutu laissent habituellement tomber *l* au début des thèmes substantifs: *bolemo / boemo* travail, *elongi / eongi* face; pour les détails, cf. Hulstaert 4 p. 7. Certains cas se présentent également ailleurs: *elóme / eóme* (102) côté droit, *eleka / eeka* (245) case, *bolemo / boemo* (67, 256) travail, *bólótsi / bóótsi* (67, 90, 146, 149, 165, 245) bonté, *lolémi loémi* (157) langue.

La tendance à omettre *l*, ou du moins à l'amuir, au milieu du mot, se constate à divers endroits du domaine linguistique, même dans le bloc N-O, et

spécialement chez les Bosaka centraux (149, 150, 165, etc.). Comparez aussi le comportement de *l* dans les élisions: VI.A. et B.

e. m

De cette nasale, je n'ai qu'un seul cas: *tómi* et *tói* excréments, cf. dans ce traité, Morphologie I. B. 8.

f. n

Les Bongandó ont tendance à omettre *n* au début des substantifs. Mais ce semble être un phénomène partiellement individuel plutôt que dialectal. Les documents écrits attestent cette variabilité chez le même informateur.

Chez les Boyela voisins, on constate la même tendance, mais à un moindre degré.

La caducité proprement dialectale a été longuement détaillée dans Gr. I, p. 85 SS.

Voici encore quelques exemples: *boyau* / *bonyau* (145, 146, 149, 166, 167) herbe, *bofaya* / *bofanya* (Mbóle, 117), *bokungú* / *bonkungú* (203) arbre Piptadenia, *lilɔmbe* / *lindɔmbe* (184) hutte, *lilembu* / *lindemu* (161) chute.

Ajoutons seulement que les Bakutu ont une préférence marquée pour la présence de *n* là où il manque ailleurs, cf. Hulstaert 4. p. 9.

g. s

La caducité de cette sifflante est de règle chez les Riverains du Lac Tumba, constituant donc un des traits distinctifs par rapport aux Terriens 227 à 229: *lopoo* pour *loposo* / *lopoho* peau, *áanga* pour *ásanga* / *áhanga*. *Mái* (eau) se dit également chez les Terriens qui, normalement, ont *h* pour *s* (cf. B.4). Ce pourrait donc être un emprunt direct aux Riverains voisins et/ou aux autres Riverains du Fleuve.

Un cas isolé a été noté chez les Iténdé de 145 et en 156: *bááso* pour *bá-sáso* (trois) chez leurs voisins.

h. y

Quelques cas de présence de cette semi-voyelle absente ailleurs se trouvent au S-E. Ainsi 224: *yeba* savoir, *yemala* se tenir debout, *yemba* chanter, *yóma* respirer (227); surtout chez les Ntombá Njálé 225, qui ont régulièrement l'initiale *y* dans les radicaux qui ailleurs sont vocaliques, comme *yama* presser, *yeba* savoir, *yibola* questionner, *yoka* entendre, *yokula* ramper, voire *iyumbu* nid.

Un substantif très commun se présente avec ou sans *y* au début du thème: *eyengɔ* / *εengɔ* ou *eyɔngɔ* / *εɔngɔ* kaolin. La variante à *y* est la plus ré-

pandue dans la partie centrale et orientale; celle sans *y*, à l'O. Pour le S je n'ai pas de renseignements. Quant à la voyelle *ε* ou *ɔ*, cf. I.B.11.

III. LES SYLLABES

Certains mots se présentent dialectalement sous une variante plus longue ou plus courte. Du point de vue considéré ici, il n'importe pas qu'on donne la priorité à la longueur ou à la brièveté. La primauté de la variante plus longue ou plus courte n'est pas pertinente. L'étude se borne aux faits dans leur réalité dialectale uniquement.

Pour la commodité de l'exposé, on prend comme point de départ la variante courte et on parlera donc d'allongement plutôt que d'abréviation.

L'allongement se présente sous plusieurs formes: (1) répétition de la voyelle du thème, (2) répétition de la première syllabe du thème, (3) répétition de tout le thème (4) addition d'une syllabe. Ces diverses variantes fondent des différences dialectales. Les quatre cas sont illustrés dans les exemples qui suivent, et qui montrent que les phénomènes se présentent surtout dans les mots moins usuels.

A. Répétition de la voyelle

Voici quelques exemples: *bokakó* / *bokáakó* plante *Costus*, *bokongé* / *bonkóongé* arbuste *Triumfetta*, *bɔsɔmbó* / *bɔsɔ́mbó* plante *Aframomum*, *lisám-ba* / *lisáám-ba* aisselle.

Ces formes pourraient être comprises comme ayant des redoublements de voyelle et donc être traitées ci-devant en I.F. Si elles sont considérées comme ayant un allongement, c'est parce qu'elles me paraissent être des contractions d'une syllabe redoublée, comme ci-après. Pour cette option militent des variantes comme *bokákakó* (22, 24, 102, 242), *bɔsɔ́mbó* (22, 108a, 111, 155, 222, 228), comme le rappelle le paragraphe suivant. La répétition de la voyelle dans les verbes a été traitée comme un simple redoublement de voyelle en I.F., parce que je ne vois pas de meilleure solution.

B. Répétition de la première syllabe

Certains mots de la section précédente se retrouvent ici. C'est dire que l'allongement se présente selon les dialectes tantôt comme partiel, réduit à la seule voyelle (cas précédent), tantôt comme s'étendant à la syllabe entière: *bɔsɔmbó* / *bɔsɔ́mbó* / *bɔsɔ́smbó* *Aframomum*. En outre: *bonkomó* / *bonkónkomó* sp. fourmi; *ewa* / *ewawa* / *ewɔwa* animal domestique.

La variante allongée se présente comme un redoublement, phénomène normal dans la dérivation des diminutifs, augmentatifs, collectifs (Gr. II, p. 23ss.).

Certains cas se prêtent à plusieurs interprétations et donc à des classements différents. Ainsi *bofooko* / *bofoloko* arbre Veronia, peut être considéré comme ayant le redoublement de la voyelle ou de la syllabe, mais le double *o* peut aussi être causé par la chute du *l* d'une autre variante *bofoloko*.

C. Répétition totale

Elle se trouve dans de rares mots qui font l'impression d'être archaïques, remplacés ailleurs (dans les dialectes jeunes migrations) par un simple redoublement de voyelle ou de syllabe. Les exemples connus sont manifestement des dérivés, comme l'explique Gr. II, p. 23, note: *boyobyó* sp. plante, *bonteintei* tendre, *bontonguntongu* meilleur. Dialectalement: *inkelenkélé* / *inkenkélé* sp. fougère.

D'autres exemples se trouvent dans des radicaux verbaux, cf. 2^e Partie V.A.3.

Voici encore un exemple de plusieurs sortes de répétition: *likalili* (O, E) / *likaili* (O) / *likakali* (O,C) / *likalikali* '149, 150) / *bokalikali* (135, 136) / *bokakali* (22, Boyela) / *lingalingali* (Bosaka), toutes variantes pour désigner l'éclair.

D. Insertion d'une syllabe

L'insertion de *k* + voyelle *é* / *ε* ou *o* / *ɔ* devant des extensions *el* et *ol* et les terminaisons *eli* / *elo* et *i* est général dans les dialectes occidentaux 2, 3, 4, 5, 11, 14, comme illustré dans Gr. I, p. 94. Elle est en régression dans 11 et 14. Et des informateurs disent qu'elle a existé dans les générations précédentes, ce qui est confirmé par l'art oral. Ailleurs aussi quelques rares cas ont été observés.

Mais d'autres sons, se trouvent comme insertion. La syllabe intercalée peut être semblable à l'une de celles qui constituent le thème ou en différer. Toutefois la tendance de la langue à l'uniformité vocalique agit ici: *bɔsɔ́kɔ́kil* / *bɔsɔ́kɔ́kil* sp. fourmi, *lisámba* / *lisáámba* / *lisákambá* aisselle; *iátákonji* / *itátákonji* butte, *lɔsɔ́ngó* / *lɔsɔ́lɔ́ngó* queue de serpent, *liɔ́ngó* / *liɔ́lɔ́ngó* genou.

A noter qu'il est possible de parler ici non d'allongement mais d'abréviation ou de contraction, la variante plus longue étant considérée alors comme originale.

L'insertion de *-ko-* avant *li* final de déverbatifs est amplement illustrée dans Gr. I, p. 95.

L'exemple suivant donne en même temps des variantes dans d'autres domaines (*b / mf, b / f*): *lombómbókóli* (N-O, 135, 136) / *lombómbóli* (C, 142, 242, 252, Boyela) / *loómbóli* (137, Bosaka, Bongandó, Ikóngó) *lomóimoli* (149, 150) *lofómbóli* (144, 169) papillon.

E. Addition d'une syllabe initiale

En voici un cas. En 10 on dit *bokandeko* ami par acte (avec ou sans mélange de sang), là où ailleurs c'est le seul thème *ndeko* qui est employé.

Il n'est pas exclu qu'il en existe encore ça et là. De toute façon il ne paraît pas que les exemples sont nombreux.

F. Addition d'une syllabe finale

De ce phénomène les dialectes présentent de nombreux exemples, comme on peut le voir dans Gr. I, p. 97-98. Les consonnes ajoutées sont *k, l, t*, rarement *ng* ou une autre. La voyelle *a* habituellement le même timbre que le thème; les exceptions sont rares (cf. *l.c.*).

Plusieurs exemples se trouvent sans grande distinction dialectale, employés pêle-mêle dans le bloc N-O: *nkáta* / *nkátaka* rouleau, *litetele* / *liteteleke* plante Palisota, *bongoló* / *bongolótó* entonnoir, *mǎ* / *mǎkó* / *mǎ(n)koló* un, *empúte* / *empútengé* sp. couteau. D'autres cas existent ailleurs: *bɔsɔmbó* / *bɔsɔmbó* (N-O) / *bɔsɔmókó* (Nsámhá, Bosaka) plante Aframum, *ngámá* (111, 117, 131, 132, 142, 143, 147, 152) combien? *nkumá* / *nkumélá* (Boyela) / *nkumwá* (257, 132) / *ngumwá* (258) tous, *isísí* / *isísíli* (102) petit, *ngoló* / *ngolóló* (222) arc en / ciel, *bobé* / *ebéle* (106, 107, 108, 119a) mal.

Quant à la variante *ewêwe* (mal) de 118, on pourrait la ranger également avec les répétitions.

Certains verbes se présentent dans une variante allongée de façon semblable. Ainsi *tén* / *ténak* (225, 228) couper, *út* / *útak* (120) / *útang* (106) emballer.

Il y a des cas compliqués. Ainsi pour la grosse nervure centrale d'une feuille de bananier on entend: *bofofó*, *bofofólókó* ou *bofóló*. Les variantes peuvent s'expliquer de deux façons. Ou bien *bofofó* + syllabes additionnelles *lókó*. Ou bien *bofóló* avec la syllabe *fo* doublée selon la vieille règle tonale (cf. Gr. II, p. 23) donnant *bofofóló*, allongé au moyen de *kó*.

On peut encore discuter le statut de tels mots fort communs qui se présentent longs ou brefs selon les dialectes. Ainsi *linkɔndɔ* banane, variante très répandue à côté de *linkó* (2, 3, 4, 5, 8, 11, 23, 89, 90, 103, 111, 112, 116). A

l'inverse la variante longue *lobókó* (*lobókós*) se dit surtout en O. (1 à 22, 134, 135, 136, 137, 222, 228) face à la forme plus répandue *lobó* / *lobó*.

Deux autres cas intéressants peuvent être considérés soit comme contraction soit comme addition de syllabes. Ils reviennent plus loin dans la 2^e Partie IV: le démonstratif de la deuxième position en D.2, et l'indéfini *-mó* en H. 2.

La syllabe finale *k + V* ajoutée au thème avec le sens de renforcement est exclue de l'objectif de la présente étude (cf. Gr. I, p. 97). Ainsi *umá* / *umáká* tous, *óló* / *ólókó* aujourd'hui. Cette interprétation pourrait valoir aussi pour la variante *-mókó* (tons variables) du numéral *-mó* un, d'autant plus que dans de nombreux dialectes la forme allongée est utilisée comme intensive à côté de la variante simple.

G. Inversion de syllabes

Ce phénomène donne origine à quelques variations dialectales: *engelembú* / *engelengú* (257) décrépît, *ngámá* / *mángá* (257) combien? *ángala* / *wángala* (126 à 129) chaleur, *botémbélé* / *bolémbété* (N) tige, *úngusana* / *úsungana* être désorienté; *óngonyola* / *ónyongola* tordre.

Ces deux derniers exemples tout comme le premier existent pêle-mêle au N-O. De nombreux autres cas se trouvent Gr. I, p. 98. On en voit aussi un cas typique dans *bókókóló* / *bólókókó* / *bólólókó* plante Commelina.

Voici un cas encore plus étrange, mais aussi plus typique: *yendende* / *yendembe* / *yéndembe* troisième enfant de trijumeaux, employés tous trois dans le bloc du N-O. On a l'impression que la variation joue principalement sur l'assonance générale.

IV. DEVOCALISATION

Cette matière se prête à quelque variation dialectale. Les affixes, en perdant leur voyelle devant un morphème initiale vocalique, se présentent avec de menues différences, consistant principalement dans le changement consonantique face à la stabilité.

Ainsi les préfixes nominaux *bo* / *b* ou *w*, *li* / *j* ou *ly* ou *l*, *bi* / *by* ou *b*, *to* / ou *tsw* ou *tw*, *lo* / *jw* ou *j* ou *lw* ou *l*, *n* / *nj* ou *nd* (*n*). De même pour les préfixes et infixes verbaux: *n* / *nj* ou *nd*, *to* / *tws* ou *tw* ou *t*, *lo* / *jw* ou *lw* ou *j* ou *l*.

Ces différences se trouvent même à l'intérieur de grands blocs. Pourtant certaines forment des ensembles, en ce sens que les dialectes qui ont la variante palatalisée l'ont dans les différents morphèmes: il en est de même pour ceux qui ont la variante avec *w*, mais sans palatalisation, ou encore la simple

consonne initiale, etc. Ces sortes de dévocalisation sont donc caractéristiques de tel ou tel dialecte.

Plusieurs indications de détail se trouvent dans Gr. I, p. 101 sous D.

Les détails d'application seront exposés avec les matières propres dans la 2^e Partie I. A.2, V.C.1 et D.2.

V. TONOLOGIE

Dans le *lomóngo* la tonalité des mots est un élément particulièrement stable comparativement aux morphèmes proprement dits. Toutefois il serait surprenant qu'elle soit exempte de toute variation dialectale, surtout eu égard à l'étendue géographique du domaine et au nombre considérable de ses subdivisions.

A. Le ton lexical

La règle de la stabilité du ton lexical admet quelques exceptions d'après les dialectes. Elle sont exposées successivement comme ceci: (a) ton de la première syllabe (racine) des substantifs, (b) ton des syllabes supplémentaires, (C) ton du radical verbal, (d) ton des affixes verbaux, (e) autres mots.

1. *Ton fondamental du substantif*

Ce terme désigne le ton de la première syllabe du thème substantif. En effet celle-ci apparaît comme la principale, car beaucoup de substantifs peuvent être considérés comme dérivés de verbes, avec lesquels ils ont en commun la première syllabe, identique à celle du radical verbal. Cette interprétation est confirmée par la tonologie. En effet, le ton de cet élément est très peu sujet à la variabilité, surtout si on le compare à ce qui se constate dans les syllabes suivantes, considérées comme complémentaires.

Dans le grand groupe dialectal du N-O, les cas sont rarissimes. Voici ceux qui me sont connus: *etáte* / *etate* partie, *lokéko* / *lokeko* obstacle, *étumbo* / *etumbo* punition.

Les deux premiers peuvent être mis en relation avec les verbes *át* fendre et *kék* barrer. Les substantifs pourraient donc être considérés comme des dérivés et le ton bas dialectal être interprété comme un abaissement tonal, cf. Gr. I, 148, d'autant plus que des exemples de ce phénomène existent dans d'autres mots tel que *ekwa* condamnation (verbe *kwá*) cf. o.c.p. 149.

La portée du troisième exemple est douteuse. En effet, il pourrait s'agir d'une variante individuelle plutôt que d'un fait de nature proprement dialectale. Selon de bons informateurs, le ton haut serait dû à l'influence du lingala, le mot

autochtone móngɔ étant *etumbo*, extension sémantique de l'épreuve du feu, cf. verbe *tumb* brûler.

On peut ajouter les cas marginaux *boyáya* / *boyâya* immigrant (verbe *yá* venir), *linsânsá* / *linsânsâ* ortie, *engèngéle* / *engengélé* sorte de serpent.

Parmi les cas rapportés de dialectes plus distants, citons *bobee* des Mbóle centraux (120 à 131) pour *bobé* (*boé*, *bowé*) et *libee* (157a), ainsi que l'interrogatif *ná* / *nó* / *ńɔ* qui, quoi?

Un cas bien frappant est celui des mots qui signifient "chose" (matérielle): *yómba* (N-O, 227-229) *yomba* (226) / *iomba* (233) *joma* (132, 252). De même, le synonyme *ěma* (Mbóle, Bakutu, Ikóngó, Bɔ́ólí) / *ema* (132).

On remarquera que *joma* est le pluriel de *ema*, comme *tóma* de *yómba* (N-O) et *ěma* (C). D'autre part *biomba* est le pluriel de *yomba* et de *iomba* comme *biomba* de *yómba* en 227 à 229. Tous ces vocables montrent une importante variabilité tonale.

Un cas comme *mpâme* (132, 142, 143, 145) pour *mpâme* (mâle) pourrait à mon avis être assimilé aux cas du n° 5 ci-après.

2. Syllabes supplémentaires

Ici la variabilité tonale dans les dialectes est beaucoup plus grande.

Il y a d'abord les terminaisons dérivatives :

a: *Yémá* / *yéma* principal, *isásóngá* / *isásóngá* versatile, *iselámá* / *iselama* instable, *eyalémáká* / *eyalemaka* être (néologisme); *lokóólá* / *lokóola* entraîner, *imbámbólá* / *imbámbola* collision, *lobútungolá* / *lobútungola* à l'envers.

i: *wímólí* / *wímólí* enlèvement, cf. Gr. II, p. 67; *etényí* / *etényi* partie, *batényí* / *batényi* milieu;

o: *etandó* / *etando* étendu;

aki: *eléngákí* / *eléngaki* tremblement; de nombreux exemples figurent en o.c., p.71.

Ensuite il y a les mots dont la dérivation n'apparaît pas ou n'est pas faite au moyen d'une terminaison dérivative connue: *nsangá* / *nsanga* dents limées, *bɔ́kɔ́ká* / *bɔ́kɔ́ka* arbre couché, *lisálánkátá* / *lisálánkáta* sauterelle, *efekele* / *efekelé* souche d'arbre, *lolongóté* / *lolongote* plante Sarcophrynum, *ikénéngé* / *ikénenge* peu profond *isísí* / *isísí* petit, *njákatényi* / *njákatényi* / *njákatényi* intermédiaire, *botómóló* / *botómoó* (108, 108a, 110, 111a, 136) aîné, *elólú* / *elolu* bave; cf. aussi Gr. I, p. 148.

Il reste à signaler deux mots particuliers: *lofoso* et *lokole*. Selon les dialectes, la finale est soit haute soit basse pour le double sens, respectivement: peau / écorce et creux / tam-tam; ou bien on fait la distinction: ton haut pour écorce et tam-tam, ton bas pour peau et creux. Exemples du premier, pour

écorce: 1, 96, 122, 146, 149, 157, 164, 167, 168, 169, 222, 227, 233, tandis que la tonalité unique est la plus répandue selon ma documentation. Il en est de même pour *lokole*.

La double tonalité pourrait être comprise comme une illustration de la formation de doublets sur une base tonale, cf. Gr. I, p. 148.

3. Radicaux verbaux

Ici les cas sont un peu plus nombreux que pour les substantifs. Voici ceux qui ont été notés comme étant hauts ou bas selon les dialectes (rappelons que seul la première syllabe a le ton sémantique, cf. Gr. II, p. 221): *ámbya / ambya* (163, 166, 167) cesser, *fetswa* avoir besoin, *ka* donner, *kesela* être triste, *liisa, lesa* lâcher, *melenganya* détruire, *ngenga* ménager, *ya* venir.

Le ton de la copule sera examiné dans la 2^e Partie VI.A. 1 et VII.B.

4. Affixes verbaux

Il y a quelques rares cas de variabilité tonale dans les préfixes selon les formes du verbe conjugué (cf. Gr. II, p. 357, 394). Les variations se trouvent principalement dans les désinences. Ainsi la finale *a* haute dans le style orale et en 3 (*l.c.*), la désinence *aki* des passés *o.c.*, p.366. Des exemples se trouvent aux paragraphes propres dans la 2^e partie VI.

Tout bien considéré, dans ce domaine la variabilité tonale est infime en comparaison avec celle qui existe dans ces mêmes morphèmes au point de vue morphologique.

5. Autres mots

Citons ici les exemples: *endé / ěndé* lui, *nkó / nko* (226) où *ná / n'no* (S) qui ou quoi? *ěndo / endo* (144 à 148) ici, *sáto / saso* (123, 157) trois, *bákábáká / bákabáka* (21) toujours, *nkina / nkiná* (10) ou *ngá / nga* (226) combien?

Quelques mots présentent une différence tonale qui peut être qualifiée de partielle, parce que le ton essentiel est conservé, le changement consistant en la présence d'un second ton. L'origine de cette situation est secondaire pour notre propos actuel (on peut y voir l'effet d'une contraction ou d'une assimilation): *wě / wé* toi, *fě / feé* deux, *(nk)jumá / (nk)úmá* tous.

Les cas qui se présentent dans les pronominaux seront traités à leur endroit propre dans la 2^e partie IV.

B. Abaissement tonale

L'abaissement du ton radical se trouve dans la conjugaison verbale. Le cas du subjonctif affirmatif est exclu ici, parce qu'il est général dans le domaine

móngo, pour autant que portent nos connaissances. En outre il n'est que partiel, puisque le ton radical est maintenu avec un infixe. Il en est de même pour les idéophones dérivés de verbes. Cf. Gr. I, p. 148 et II p. 426, 588, à 589, 591.

D'autres cas se présentent dans l'une ou l'autre forme conjuguée, mais ils ne me sont connues que des Bongandó. En attendant une étude exhaustive, voici les cas observés en 173 en 179.

D'abord avec des radicaux vocaliques munis de la marque *mo* exprimant un parfait (radical -én- voir): *ómena* tu vois, *méná lokuka lóyéte* je vois le bateau qui passe, *áméná bók'otumbá böki njobómaka endé?* R: *ámolena* a-t-il vu la maison vers laquelle je l'ai envoyé? R: il a vu; (base -ékam) *ámekama* il est mis de travers, (base -ékam) *ámekama* ils est appuyé. Comme on le voit la règle vaut également avec l'insertion de *l*: (radical -ók-) *mólola* j'ai entendu.

Ensuite avec des radicaux à initiale *b* remplacée par *l* au parfait (ci-devant D.1 et plus loin dans 2e partie V.A.2): (radical -búng-) *ámolunga* il s'est trompé, (radical -bát-) *ámolata* il a obtenu. Mais le ton est restitué à l'intérieur de la phrase: *ámolüngá boúngá* il a commis une erreur, *ámolátá botúmbá* il possède une maison.

Enfin des impératifs de radicaux VC: (radical -úm-) *umáká* va-t-en, (radical -il-) *ilá* place, *imélyá* consens à côté de *limelya* je consens, *tóhimélyá* nous ne consentons pas (au N-O: *imelya* bas!)

C. Abaissement tonal partiel

Ce phénomène consiste en ce qu'un radical haut reçoit un second ton (bas) pour former un ton descendant. On pourrait parler aussi de glissement de ton. Ce phénomène est donc bien distinct de celui qui fait l'objet de l'article précédent, où le ton haut disparaît complètement. C'est pourquoi il en est traité ici séparément. (Un autre cas où le radical haut reçoit le ton bas pour former un ton montant sera examiné ci-après).

Deux variantes se présentent: les postnataux sont bas ou ils sont hauts.

1. *Eléments postnataux hauts*

Les cas notés proviennent principalement des Mbóle méridionaux: *lókákí* (123) ou *nókákí* (126) j'ai entendu, *áimákí bolá* (127) il est venu de chez lui, *bonto wěnáki ómí* (126) la personne que tu as vu hier, *ntángánáká* (122) il ne nie jamais, *ámók'ómí nkangí* (123a) il a été malade hier, *bámángá* (123) ils ont fait le projet, *bámán'ómí* (127) ils ont fait le projet hier, *míměná* (123) et *lěni* (123) j'ai vu, *ntóóká nyama* (132) tu n'as pas tué une bête.

Noté ailleurs: *lênáki* (148) j'ai vu, à côté de *lókáki* j'ai entendu; *ókáki nkángi* (144) elle était malade.

2. *Eléments postradicaux bas*

Ici les exemples sont beaucoup plus nombreux et ont été observés encore en dehors de la zone d'où proviennent ceux de la section précédente: *lêna* je vois et *lôka* j'entends et *lila* je mets, notés en 122 à 129; *bôka bômá* (129) ils ont peur; *wêne* (143) tu vois; *wêla* (159) ou *wêba* (157) ou *wôma* tu sais; *émibama* (123a) elle a été volée; *lôka* (157) j'entends; *nsôtána* (143) j'ai trouvé; *wêni* (148) ou *osókêna* (159) tu as vu; *lôyéna* (127, 129) je l'ai vu; *nkwêne* (142) ou *lênaki* (148, 157) ou *lêni* (148) je voyais; *akîme nké* (132) d'où venait-il? *batóngîma* (127) ils viendront de; *láyîme* (157) il est en train de venir de; *wáto bôyéte* (148) la pirogue qui passe; *nîpile* (123) je ne mets pas; *nîpôke* (122, 123) je n'entends pas; *ófêni* (127, 157) tu ne vois pas, *lôfêne* (129, 144, 158) vous ne voyez pas, *nîpôme* (123) ou *nîpêle* (Bakutu) je ne sais pas; *nîpôtôke* (143) je n'entends pas; *nîtsókaka* (127, 129) je n'entends point; *totâêle* (Bakutu) nous ne savons pas encore.

Les cas entendus en dehors de cette région ne semblent pas trop nombreux pour être inclus ici: *nîpôke* je n'entends pas, noté en 197 et *nîpêne* je ne vois pas, en 222.

Les cas présentés ici pourraient être interprétés aussi comme une assimilation régressive sous l'influence du ton bas de la désinence.

D. Assimilation progressive

1. *Dans le mot*

De ce phénomène décrit dans Gr.1 p.140 ss et qui présente une certaine variabilité selon les lieux, voire au niveau intellectuel (*o.c.* p.141; 4.2.1.2.), les dialectes présentent quelques cas supplémentaires dans la conjugaison. A l'instar de l'exemple du futur affirmatif *njifo-* ou *njifo-* signalé *o.c.* p.142 n°4.2.1.5., ou encore *nyókaka* (141) j'entends, je sens (habituel) à côté de *nyókaka* ailleurs.

Les cas à la fois les plus nombreux et les plus remarquables se trouvent dans le parfait, où le ton de la marque a une influence sur le radical. D'abord le ton bas de la marque se joint au ton haut du radical: *njôlêmala* (22, 23) ou *nsôlêmala* (24) je me mis debout, *áolála* (24, 99, 165) elle a râpé, *ámolúmbá* (173) elle a couvert le pot, *ámobândama* (179) il est empêtré. Le ton haut de la marque se communique au radical dans: *áólúta* (22, 23, 25, 26, 71, 91, 93, 97) il est retourné.

2. Enjambant les mots

A côté des applications données dans Gr. I, p.143 ss et 162, les dialectes ajoutent d'autres cas.

D'abord comme conséquence de l'omission d'une voyelle ou du préfixe dont le ton se pose (éventuellement) sur la voyelle causant l'assimilation tonale (en 112: *lésangée 'jói* je voudrais vous dire quelque chose) ou partielle: *wénã 'kɔ* (149) tu verras bien, *óyáfelyá 'kɔ* (162) si tu désobéis, *ekã 'só* 117,233)chez nous, *lã rɔ* (233) pourquoi? *lína lyákaé nê ná* (147) quel est ton nom? *lyá'y'i ká B* (148) vous avez été hier à B.

En cas tout particulier d'enjambement tonal – s'il est permis d'y appliquer ce terme -- se trouve dans les dialectes qui ont la postposition *ano* pour exprimer le lieu: Mbóle S. exception 126, Bakutu, (151, 155, 156), 157. La mélodie tonale est haut-bas (*áno*) après un ton bas, mais descendant-bas (*áno*) après un ton haut: *lokomo áno* à la clôture, *lofanyé áno* au côté.

E. Ton syntaxique

Ce terme désigne le ton présent dans certains dialectes pour quelques formes verbales d'après la position dans la phrase: à la fin ou à l'intérieur.

Le ton final est haut dans la phrase, donc quand la désinence est suivie d'un autre mot; il est bas à la fin de la phrase, donc non suivi d'un autre mot.

Voici les cas notés:

Au parfait affirmatif à marques diverses: 93, 105, 165, Ekota, Bongandó: *bámoyánga wãngo* ils ont fait un projet, mais *bámoyánga* (102) *ámumbá mbá* il a coupé des fruits de palme, mais *ámumba* (173), *ámólúngá boúngá / ámolúnga* (179) il s'est trompé; *áóléna bonto* et *áóléna* (165) il a vu (quelqu'un), *tswisímá* et *tswisíma* (93) nous sommes partis, *isoíká ómí / isoika* (161) elle est guérie (hier), *ángoót'èkéé / ángoóta* (161) elle a pondu des oeufs.

Au présent indicatif affirmatif: *ákonyúfólá jói / ákonyúfola* (146) il m'interroge, *ókonsayimólá lãnké / ókonsayimola* (146) pourquoi tu m'effraies? *ákotóngá iléka / ákotonga* (145) il tresse une nasse. Au futur: *ángúmbá mpoké / ángumba* (173) elle couvrira le pot. Au parfait intensif: *bámbololendáká iny'ánkúamá / bámbololendaka* (93) ils vous regardaient tous. Au subjonctif négatif: *ófókúlá toakú / ófókúla* (150, 165, 193) de peur d'achopper.

A l'infinitif: *áotswá yókótá lisála / yókota* (165) il est allé couper un champ, *ámosil'óhénda lóse / óhénda* (179) il a fini de passer la rivière.

F. Intonation

Il existe quelques différences dialectales dans cette matière. Ainsi l'intonation interrogative élève le ton de la syllabe finale chez les Mbóle, par exemple: *óoma nkéma* tu tues des singes, *óoma nkémá* tues-tu des singes? (111), *ámonka'peko* il m'as donné des fers, *ámokoka'pekó t'* a-t-il donné des fers? (110), *mpabo / mpabó* chasse (120). Un cas vient de 179: *mbóka / mbóká?* chemin.

A l'inverse, la tonalité de fin de phrase à l'abaissement: *lómi / lómi* hier (111), voire *bolíko / bolíko* étagère et *mbúsa / músa* derrière, en 131, où l'on entend encore *tófène* au lieu de *tóféne* nous ne voyons pas.

Certaines formes verbales ont la désinence haute dans la phrase, mais basse à la fin. Ainsi chez les Bosaka (cf. Gr. I p.149 et 150 notes).

En 173-179 j'ai noté *m'ílonga* (dans le piège) en fin de phrase, contre *ilónga iyali* il y a un piège; voire en interrogation: *áyaka nkema?* tues / tu des singes? (*nkéma*).

Par endroits on peut entendre le ton finale relevé pour insister ou pour mieux entendre par exemple: *etúngá* pour *etúnga* petite corbeille à fard à médicaments.

VI. ELISIONS

Les dialectes offrent des différences dans la fréquence et l'extension des élisions. Entrer dans tous les détails mènerait trop loin. Il suffira de quelques exemples. Cet exposé se borne en outre au domaine phonologique et tonologique, comme dans Gr. I, p.153.

A. Préfixes *li* et *bi*

Avec les thèmes consonantiques, ces préfixes sont absents, soit en tout cas par aphérèse, dans plusieurs grands dialectes: (cf. 2e partie I.A.1.a).

Le ton du préfixe omis se reporte sur la voyelle précédente, causant éventuellement un double ton (Gr. I p.162, n°2,1,3). Exemples: *linkondo limokwá* (103), / *nkónó 'mókwá* (118) un bananier est tombé, *ndá lifoku* (13) / *akâ 'poku* (156) dans la fosse, *biyenga bifé* (12) / *bijengá 'pé* (3) deux semaines.

B. Le préfixe lo

Lo, préfixe nominal ou verbal, peut éliminer la consonne. C'est surtout le premier cas qui est fréquent au N-O, chez les Bosaka et les Bakutu: *ndá lokole / ndá 'okole* dans les creux.

L'aphérèse de *l* peut entraîner l'élision de la voyelle précédente, tout comme avec le préfixe *bo-*. Cela se présente chez les Bakutu: *Ikwa' Losáse / Ikw'Ósáse* (nom de personne), *átswá lɔkenɔ / átsw'ɔkenɔ* il va en voyage; et chez les voisins 157: *átúla lotúlo / átúl' otúlo*, il forge; *lóka lofiko / lók'ofiko* j'ai mal au foie.

Une explication différente pourrait être donnée aux cas où *lo* suit un mot à finale *o*. Ainsi *los'óné* ce jour (93, 94, 162) pourrait se comprendre aussi bien comme *losó'óné* que comme *los'óné*, avec assimilation vocalique enjambant les mots (Gr.I p.40, n°4.3.2). De même *ínyó lófátú / iny'ófátú / inyo'ófátú* (122, 127) vous n'allez pas, *losó lóki lómi / los'óki lómi / losó'óki lómi* (93) le jour d'hier.

Le remplacement de *o* par *e*, décrit dans Gr. I, p.156 n° 1,4,2, se trouve dans le groupe Ntombá-Bolengé (2, 3, 4, 10, 14, 15), chez les Mbóle 110 à 113, les Ikóngó (144, 147, 148, 167, 168, 169). A côté des exemples cités Gr. I, p. 165, voici encore:

(1) Préfixe nominal: *ndá lobulú / nd'ebulú* (3) dans la chambre, *loswó lɔné / losw'éné* (4) ce jour, *lofoso lonáwě / lofos'enáwě* (111) ta peau, *át súli Lotoko / át súly'étoko* (147) il est allé à Lotoko, *ndá lofanjé / ká efandé* (148) au flanc (notez que dans cet entourage *ká* n'élide pas la finale).

(2) Préfixe verbal: *ínyó lótswáki / iny' étswáki* (2, 111) vous êtes allés.

A noter que *e* remplaçant *lo* ne suit pas la règle tonologique du préfixe *e* (Gr. I, p.165 n° 3.2.1.1).

Les deux espèces d'élision de *lo* se trouvent encore dans l'adverbe *lóbí / lómi / lói* hier, demain. D'abord la chute de *l*: *áótáky'óby'óna* (21) elle a accouché hier, *bóki'ómi'ómi* (98) hier, *ásóót'ómi* (105) elle a accouché hier, *tókɔt'ómi* (110) nous couperons demain, *áomáky'ómi bonto* (93,113) il a tué quelqu'un hier, *ntáy'ómi* (118) il n'est pas venu hier, *ákɔni ómi* (126) il a été malade hier, *lénák'ómi* (151) j'ai vu hier, *ókáky'ómi nyɔi* (156) il était malade hier, *mbis'e'omi* (256) après-demain.

Pour cet adverbe, l'alternative *lo / e* se trouve uniquement chez les Ikóngó: *lókáki lói nkángi ká bɔtsá / lókáky'éi nkángi k'ótsá* (147) j'ai eu mal à la tête hier, *bángáki lói liángo liá louú / bángáky'éi liángo ly' éuú* (148) ils ont posé le début de la maison.

C. Intercalation de a

Dans certains dialectes, l'aphérèse de *l* des préfixes *li* et *lo* s'accompagne de l'élision de la voyelle finale précédente jointe à l'intercalation de *a*, qui reçoit le ton des syllabes élidées de part et d'autre, (Gr.I, p.155 et 162). Aux exemples donnés *l.c.* ajoutons les suivants.

1. Avec les préfixes *li- bi*

D'abord pour *li*: *aleki jidelo / aleky'á'delo* (3) elle pleure trop, *lino linámi / lin'a'inámi* (22) ma dent, *jói línko / jói a ínko* (134) cette affaire, *mputaki likela / mputaky'á ikela* (135) je ne le ferai plus, *lino lilékami / lín'a'ilékami* (162) ma dent, *báfólangé litókol'ási / báfólang'á'itókol'ási* (183,194) elles ne veulent pas puiser l'eau, *ńko litóo / ńk'á'itoo* (192) seulement des tissus, *biyali ńko bilótsi / biyali ńka'ilótsi* (222) elles sont réellement bonnes.

2. Avec le préfixe *lo-*

Pour *lo*: *ale lompío / al'a'ompío* il fait froid (22), *lonteí lónko / lontey'a'ónko* (24) ce jeune, *bútsi lómi / búts'a'ómi* (24) ils revenaient hier, *lój lókami / l'á'ókami* (98) mon bras, *jwende lónko / jwend'a'ónko* (134) cet homme, *oleki lɔfɔsɔ / oleky'a'ɔfɔsɔ* (135) tu fais trop de bruit, *liláli líki Lofoma / liláli líky'á'oma* (150) les ruines des Lofoma, *lwene lóko / lwen'a'óko* (162) cet homme, *loolú londáwě / loolú á'ondáwe* (183) ta maison. En 122 la chute totale de *lo-* après *a* intercalé se trouve dans: *lɔwókɔ lonámi / lɔwók'a'námi* mon bras, *ná lofanjé / n'á'fanjé* au flanc, où l'on voit que le préfixe éliminé est attesté par le ton de *a* (haut venant de *ná*, bas venant de *lo-*). Ceci confirme la règle que cette voyelle intercalaire reçoit le ton de la voyelle élidée.

3. Avec le préfixe *bo-*

Quelques cas ont été notés aussi avec le préfixe *bo*: *áótáki lómi bóna / áótáki lómy'á'óna* (22) elle a accouché hier, *nsé búké / ns'á'úké* (134) beaucoup de poissons, *lofeko lole bóló / lofek'a'ol'a'óló* (135) le fer est dur. Ce phénomène, tout comme *lo / e*, est donc peu répandu et nettement localisé dans des dialectes distant est sans accointances connues.

D. Voyelle finale

Aux règles phonologiques générales concernant l'élision d'une voyelle finale il faut faire les exceptions dialectales suivantes:

Voici un cas rarissime de la conservation de la voyelle finale, qui est éliée généralement: *inó báfé / inó'áfé* vous deux (148), contrairement à Gr.I, p.154. De même *búná boné / bú ná'óné* (137) ce jour, à comparer à *wíná boné / win'óné* ailleurs.

En opposition avec 1,5,1 (*o.c.*, p.157) *i* final éliée sans transformation en semi-voyelle: *nyénáki lóm'ónto* (142) j'ai vu quelqu'un hier. Et dans un redoublement: *bátswáki lóm'ómi* (133) ils allaient hier.

E. Le préfixes bo- dévocalisé

L'exception pour *búké* (quantité, beaucoup) mentionnée *o.c.*, p. 159 dans une bonne partie des dialectes occidentaux est développée en règle générale chez les Bongandó. Ainsi: *ásinga bítá / ásing'ítá* il danse dans la guerre, *la báné / l'áné* de jour, *bosóngó bá bóló / bosóngó b'óló* un arbre dur, *lóka bále / lók'ále* je souffre, *bato bíké / bat'íké* beaucoup de personnes.

Des cas sont signalés aussi chez les Boyela voisins: *beléka bend'ina wé* les nasses de tes compagnons, *mpoké ind'ólu* des pots fragiles, *lókólí lond'óló* une liane forte.

F. Le préfixe e-

Quelques dialectes n'admettent pas l'exception tonologique pour cette voyelle (*o.c.*, p. 165); ils y appliquent la règle de la contraction: *ené efeko / en'éfeko* (122, 126, 127, 129) cette arme, *nk'éma* (126, 142, 143) rien, *ekó ené / ek'éné* (145) la voici, *ká élik'éli* (144) au champs, *esiké eyá / esik'éyá* (145) quel temps? *lá emí / l'émi* (146) moi aussi, *imá endo / im'êndo* (163) / *limá endó / lim'éndó* (167) d'ici, *wíná bõyátsú emí / wíná bõyátsw'émí* (164) le jour où j'irai.

Dans Mamet 2, se trouve également des exemples de tons descendants sur le préfixe *e* comme suite d'une élision.

Notons encore que la variante *ómi* (Ikóngó) se comporte dans l'élision comme le très répandu *emí* moi. Ainsi mes notes ont *l'ómi* (167) à côté de *l'ómi* (168) moi aussi.

Dans les limites de mes renseignements, ce phénomène est circonscrit aux Mbóle S, Ikóngó et en partie Bosaka.

G. Le préfixe i

En opposition avec l'exception *e* décrite ci-devant se trouve une exception en sens inverse: le préfixe *i* soumis à l'assimilation progressive totale dans de rares dialectes, contrairement à la contraction qui se trouve ailleurs. Ainsi: *má itɔkɔ́* / *m'itɔkɔ́* (150,164) et *ká itɔkɔ́* / *k'itɔkɔ́* (167) sur la natte et *nkó itɔkɔ́* / *nk'itɔkɔ́* (161) sans natte, *ká isoló* / *k'isoló* (169) au ruisseau, *m'ilónɡa* (173) dans le collet.

Ce phénomène est étendu au préfixe *bi* après aphérèse de *b* constaté dans un exemple unique: *má bihele* / *m'ihele* aux parois en 175, tandis que 179 a *m'ihele*.

On voit que cette exception est très localisée et sensiblement dans les mêmes parages que l'exception inverse pour le préfixe *e*.

H. Le préfixe a

Le ton descendant engendré par une élision est également exceptionnel (Gr.I, p. 166, n° 3.2.1.3). Mes notes contiennent: *ngá asólémba* / *ng'ásólémba* (222) s'il chante, *iné ala* / *in'ále* (252) il est.

I. Contractions

Les exemples de contraction spéciale causée par l'élision sont rares. Pour la coalescence *o + i* → *u*: *o itɔkɔ́* / *utɔkɔ́* sur la natte, *o iónɡo* / *uyónɡo* au port, *o itúmbá* / *utúmbá* dans la maison. Ce cas ne m'est connu que de 137.

On peut rappeler ici, l'absorption totale de la préposition locative en 110 à 113: *é botámá* / *ótámá* sur l'arbre, *á bolóko* / *ólóko* dans le coeur (Cf. Hulstaert 3, p.235).

Quant aux consonnes je n'ai que, pour traduire "lui et" respectivement "eux et": *ndé na* = *ndi á* et *bó na* = *bwá* en 224, ainsi que *nde la* = *na* et *bo la* = *ya* en 245 (sans indication de tons).

DEUXIEME PARTIE: MORPHOLOGIE

Dans le domaine de la morphologie, les dialectes môngɔ́ présentent pas mal de différences, tout comme dans les autres secteurs. ces différences s'observent principalement dans les verbes, surtout la conjugaison et les relatifs. Les pages qui suivent en donnent l'essentiel d'après les subdivisions de la *Grammaire du lómôngɔ́* (les références se rapportent à la deuxième partie).

I. SUBSTANTIFS

A. Préfixes

La variabilité dialectale des préfixes sera exposée avec chaque classe. Il n'y a plus de raison pour revenir sur l'harmonie vocalique (ci-devant la première Partie I.E).

1. Caducité

Dialectalement on constate l'omission de certains préfixes totale ou partielle, cette dernière visant la consonne, la chute de la voyelle est traitée à part sous le nom de dévocalisation.

a. Caducité totale

Ce phénomène concerne les préfixes *li-* et *bi-* d'une part et *e-* d'autre part. Ici il sera question uniquement du premier cas, le second étant réservé à l'endroit propre de la classe.

Le préfixe *bi-* est assimilé à *li-* dans un certain nombre de dialectes, comme on l'a exposé à propos de sa classe plus loin n° 5. Voilà une raison pour les traiter ici ensemble. Une seconde raison est que leur caducité et les phénomènes concomitants sont identiques.

L'omission de ces préfixes s'observe devant les thèmes consonantiques uniquement et cela tant dans les substantifs que dans la concordance pronomiale et verbale.

On distingue deux applications:

- (1) en élision seulement dans les dialectes occidentaux du groupe Ntombá (2, 3, 4, 30; en régression en 11, 14, 115, cf. Gr. I, p. 155-156),
- (2) toujours dans les dialectes centraux et méridionaux: Mbóle, 141, 157, 251, 252, 256, 257, 258, plus les Bakutu.

L'omission de ces préfixes s'accompagne de leur remplacement par l'occlusive glottale et de changements dans l'initiale du thème pour certaines consonnes: *b / v*, *f / p*, *l / d*, *lw / jw*, *s / ts(c)*, *w / bw*, *x / h*, *y / j*. Le ton se reporte éventuellement sur la voyelle précédente: '*bá'námí* mon palmier (119), '*tóvǒ* '*pé* (118) deux tissus (cf. ci-devant 1^e Partie VI.A et Hulstaert 2, p. 9 et 15).

Le phénomène se limite aux Bakutu et au 157, parce qu'on y trouve tant la présence que l'absence de ces préfixes selon la nature des thèmes et les subdivisions tribales. Pour les premiers on peut se référer à Hulstaert 4, p. 12. Pour les seconds mes notes ont '*béké* crique, '*dǒtǒ* rêve, '*kata* main, '*téné* épine, '*tsáa* champ, '*pee* parois, '*táfe* branches, '*tsanga* forêts, à côté de mots semblables avec *li-* maintenu.

b. Caducité partielle

La chute de *b* dans les préfixes nominaux *ba*, *bo*, *be*, *bi* est normale en 182: *óna* enfant, *ato* personnes, *áto* pirogue, *onywa* bouche, *ekelé* oeufs, *iséna* habits.

Pour le préfixe *b* elle est pourtant moins poussée. Ces faits rappellent la situation plus avancée chez les populations voisines de Sud (Batetela).

Ce phénomène s'observe partiellement chez les voisins 181 et, dans une moindre mesure, en 183 (*ómoto* femme, *óna* enfant, *onto* personne); de même en 189, 193, 194: *óna* enfant. Il me semble probable que ces deux extensions sont causés par des influences maternelles, dues à l'exogamie. Des cas isolés ont été relevés jusqu'en 179 et 197.

2. Dévocalisation

a. Phonologie

Pour ce phénomène décrit dans Gr. I, p. 101 ss et II p. 38, il y a quelques particularités dialectales. A la classe 1: *boákúné* (217) contre *wákúné* (210, 211, 213) cadet, *boíná* jour en 122, 126, 171, 184, 204, 217, 218 contre *wína* ou *búna* ailleurs; *boóló* dureté (attesté par l'élision dans un groupe connectif *w'óóló*) en 147, 149, 156, 233 contre *bóló* ou *bǒló*; *boényi* manche en 171 contre *wěnyi*.

La variante dialectale *mo-* est dévocalisée en *mw-* (136, 137, 224, 225, 227 à 229).

Le préfixe *n-* est représenté par *nj-* devant une voyelle au N-O, Bongandó, Boyela, Bosaka en partie, S-O; mais en *ny-* au C (Mbóle, Bakutu, Bóólí) ou *n / nd* (Ikóngó).

b. Tonologie

La situation, passablement compliquée dans le grand bloc N-O dont traite Gr. II, p. 39 ss, n'est pas plus simple si l'on envisage la totalité du domaine *móngo*. En général on peut dire que le ton montant est beaucoup plus fréquent à l'E et au S, tandis que le simple ton haut est prépondérant au N-O. Comparez:

(1) *wǎlí* épouse: Mbólé S, Bakutu, 135, 141, 143, 145, 148, 149, 157, 162, 167, 197, 222, 233, contre *wǎlí* (N-O, Mbóle N).

(2) *bǒna*, *bǎna* enfant: 144, 156, 161, 162, 217, 218, contre *bóna* et variantes phonétiques (N-O, Mbóle, 142, S).

(3) *wǎto* pirogue: 1, 7, 22, 142, 147, 159, 161, 167, 197, 222, 233, contre *wáto*: N-O, C, 149, 165.

(4) *lína* nom: 91, 132, 135, 136, 137, 162, 222, 224, 227, 252, Mbóle, contre *lína* N-O, etc.

La même variabilité se retrouve dans une quantité de substantifs très communs, tels que de *bóme* mari, *wané* lumière du soleil, *wányá* intelligence, *wéli* clair de lune, *bóló* dureté, *jói* chose, parole, *lino* dent, *bási* eau, *tóma* aliments, *líso* riz, etc. Mes documents permettent bien une vue générale de la distribution, comme il est indiqué ci-devant, mais ils sont insuffisants pour appliquer l'une des deux formes à chaque dialecte, d'autant plus que pour presque tout le groupe méridional les tons manquent.

B. Classification

Pour cette section les différences dialectales se situent sur deux plans. D'abord l'appartenance de certains substantifs à telle ou telle classe. Ensuite les détails morphologiques dans chaque classe et catégorie.

Pour ce second point il n'y a rien de particulier au sujet de la catégorie *zéro-baa*, puisqu'elles ne présente aucune divergence dialectale, sauf pour l'interrogatif d'identité, s'il y est inclus sur la base de son pluriel au préfixe *baa*, comme dans Gr. II, p. 144. Mais comme par ses valences et ses fonctions il se comporte à l'égal d'une particule, il est traité dans le chapitre VIII.A.2.

1. Appartenance

Comme on le voit dans Gr. II, p. 46, un même thème substantif peut se ranger dans plus d'une classe, non seulement pour désigner une réalité spéciale, mais aussi en gardant exactement la même signification tout en changeant de préfixe, uniquement au niveau dialectal. L'endroit cité en donne une liste à l'intérieur du bloc N-O. En dresser la liste complète pour tout le domaine môngo dépasse le cadre de cette étude. Ajoutons cependant quelques exemples pour montrer combien le lomôngo est loin de l'homogénéité sémantique que certains comparatistes aimeraient trouver dans la classification nominale. Par contre ils pourraient y trouver matière à recherche pour essayer de dégager les raisons de cette hétérogénéité.

Les exemples sont rangés dans l'ordre de la catégorie dans laquelle les substantifs se classent dans le grand groupe lonkundó du N-O.

bo-be: *íané* (Mbóle) lumière de soleil, *iéka* (105, 106, 107) os, *inanga* (233) tribu, *yanya* (253 à 255) et *jányá* (141) intelligence, *eyéli* (222) clair de lune, *lotswó* (Mbóle 142) nuit.

li-ba: *bekilá* (144) sang, *bólo*; (C) nez, *eángo* (217) projet, *eatá* (141) calao, *elumbu* (144) chute, *enyenga* (132) quantité, *iakú-toakú* (164-5) et *ewakú* (119, 131) achoppement.

e-bi: *nkeké* (253, 254, 255) temps.

n-n: *bɔnkésá* (93, 94, 98) matin, *lokáké* (131, 145, 147, 149) foudre, *lompoku* (147) bananeraie.

Lot-n: *bokole* (164, 165, 169, 175) creux, *bokombo* (203) et *ekombo* (207, 210) clôture, *bopanji* (253, 254) flanc, *ikónyi* (207, 210) bûche.

Zér-ba: *isé-tosé* père (Mbóle), *isé-basé* (224).

2. Catégorie *bo-ba* (1-2)

Les Bongandó affectionnent la dévocalisation de *bo* en *be*, même dans les dérivés: *běmbi* chanteur, contre *wěmbi* ailleurs. Ce phénomène réapparaîtra dans la classe 3.

A l'exemple de *bóna* enfant (Gr. II, p. 50), cette tribu a encore *bǒlí* épouse, où ailleurs on dit *wǎlí*.

La forme *mo* des autres langues bantoues se trouve dans le domaine *móngɔ* dans quelques mots de base tels que "mari": *mǒme* (136) ou *molóme* (137), et "épouse": *mwǎlí* (136, 137, 224, 227 à 229). Ensuite dans la forme *móna* (enfant) en 1, 7, 222, 245, et *móna* en 142, 143, ainsi que dans une partie des mêmes dialectes pour "femme" (voir ci-après).

Dans la section Mbéɔ de 224, la variante *mo-* est normale à côté du pluriel *ba-*, sans doute sous l'influence des voisins Baténdé: *moto-bato* personne(s), *mwǎdí-baádí* épouse (s), *mwákúní* puîné, *moyémbi* chanteur. Pour d'autres fractions, mes notes ont *mwǎnkúné*.

D'autre part nous avons des deux côtés: *moto* personne, *mwǎna* enfant, *mwěto* et *mwǎto* femme.

Ces mêmes 224 ont aussi la forme *mo-* pour les noms dérivés d'agents: *mosɔdí* chasseur, *mwǎngi* créateur.

La conservation du thème original *-ána* ne se trouve que dans *mwǎna* de 224, 225, 136 et 137. La voyelle *o* se trouve seulement en 226, 233, 238, 241, 242, 243. La variante largement majoritaire est *bo*, à voyelle longue (C, E) ou brève (N-O).

Les Ntómá 227 à 229 ont le préfixe extraordinaire *ng* (ŋ vélaire): *ngǎna* (enfant) et *ngǎnto* (femme). Nulle part ailleurs je n'ai rencontré cette particularité (cf. aussi Mamet 1, p. 16).

Le mot pour désigner la femme est probablement le plus variable dans le domaine *móngɔ*

1. *bómoto* (N-O, N, Boyela, 257, 141, 110, 111, 113, 121, 153),
2. *bolímoto* (145, 146, 147, 163, 167, 169, 176),
3. *boyôto* (Bongandó),
4. *lúmoto* (1, 6, 7, 22, 134, 135, 155, 156, 157, 158, 222),
5. *límoto* (151, 156, 159, 185, 189, 191, 192),
6. *bǔmoto* (144, 168),

7. *wúmoto* (105, 107, 108, 119a, 111a, 144, 151),
8. *wímoto* (105, 106, 157),
9. *wámoto* (112, 114, 115, 116, 119, 122 à 129),
10. *wáimoto* (146, 149, 150, 161, 162, 164, 165),
11. *wáinto* (131),
12. *bũnto* (7, 117, 133, 142, 143, 245, 251, 252, 253, 255, Ekonda),
13. *wunto* (246),
14. *mũnto* (7, 136, 137),
15. *winto* (132, 254, 258),
16. *beínto* (226)
17. *bento* (243)
18. *mwentó* (225),
19. *mweto* (224),
20. *mwãto* (224),
21. *ngãinto* (227 à 229),
22. *bonkainto* (256),
23. *bɔnkento* (Iyémbé).

Voici les pluriels, moins divergents:

1. *bámato* (N-O, N, 111 à 116, 118, 119, 120 à 129, 257),
2. *bayáto* (Bongandó),
3. *balato* (77),
4. *balímato* (145, 147, 149, 150, 163, 167),
5. *baímato* (1, 6, 22, 105, 107, 108a, 122a, 134, 135, 141, 144, 146, 149, 150, 151, 154 à 159, 161, 162, 164, 168, Boyela),
6. *bĩmato* (106, 222),
7. *baúmato* (144),
8. *bũmato* (107, 108, 119a),
9. *baĩnto* (7, 131, 136, 137, 143, Ekonda, 245, 246, 252 à 255, 258),
10. *baĩnto* (227 à 229)
11. *baúnto* (7),
12. *bĩintox* (117, 132, 133, 142, 243),
13. *pentu* (225),
14. *bent* ɔ (226, 251),
15. *betó* (224),
16. *bãto* (224),
17. *bankainto* (256),
18. *bankênto* (Iyémbé).

Le ton de la première voyelle dans ces deux mots particuliers est soit haut soit montant selon les dialectes, tout comme dans d'autres mots de structure similaire, tels que *bóme* ou *bõme* mari.

Voici encore des pluriels particuliers rarissimes: *bõme-bãme* (242) mari, au lieu de *baóme* (général): *wina-biina* (141) camarade, au lieu de *baina*; *bõyõme-bãyãtõme* jeunes personnes (173, 179), mais Walling p. 8 donne *bonome-banatome* (sans distinctions phonologique ou tonologique propres).

Le préfixe pluriel *ba-* s'entend en 224 dans *isé-basé* père (s), *mbale-bambale* compagnon(s), *nkaká-bankaká* patriarche, ancêtres. Remarquez que ces deux derniers pourraient se ranger dans la catégorie *zé-ro-ba*, le premier ne correspond à aucune des autres catégories, puisque le thème est *sé*, de sorte que les préfixes sont *i* (5) et *ba* (2).

Selon Walling, certains groupes Bongandó ont *be-* au lieu de *ba-*: *betúli* forgerons (o.c. p.6). Mes notes contiennent de même *belaki* enseignants.

Quant à cette sorte de déverbatifs (noms d'agents), mes notes contiennent, pour 173 à 179, *baembi* chanteurs, de *-émb-* chanter, et *bangi* créateur, de *-áng-* créer. Cet abaissement tonal est très remarquable et il est regrettable que je n'aie que ces seuls exemples de dérivation à partir d'un radical vocalique.

Un substantif particulier déjà mentionné doit être signalé, propre à plusieurs dialectes sous les formes: *wina* (Mbóle N, 132, 141, Ikóngó, Bakutu, Boyela, Bongandó N, 226, S-E), *boina* (Mbóle C, 22b, S-E), *búna* ou *wúna* (Mbóle S, Bóólí, 225, 255). Le sens est: compagnon. Il ne s'entend que suivi du substitutif approprié: *wina'mí* mon compagnon, *bain'inyó* vos compagnons. Ailleurs, ce mot est remplacé par *boningá* ou *wembi*, avec une détermination possessive "normale". Un autre mot hors cadre est connu en 224: *bwa bõ mí* mon aîné, pluriel *babwa bã mí*. On y voit les classes 3 et 2.

Accord

Dans quelques dialectes, la forme du préfixe d'accord au singulier s'écarte de celle qui est employée par la généralité: *o-*. Ainsi *i-* a été noté dans les exemples suivants: *bont'íko* (197) ou *ik'onto* (132), cet homme-là; *bont'in'ónko* (252) voilà la personne, *óna ináwé* (189, 193, 194) ton enfant, *ik'onto oma weni* (242) cette personne que tu as vue (sans tons). On a encore *e*: *bonto ya wãle* (117, 126, 132, 133, 255) une personne colérique, *bonto eka wenaka* (117) la personne que tu as vue, *bonto e wene nõ* (133) quelle personne as-tu vue? *wãli ya lõ* (253, 254, 255) ou *wãli ká lõ* (148) bras gauche, (litt.: épouse de bras.)

3. Catégorie *bo-be* (3-4°)

Le préfixe *bo-* est remplacé par *mo-* en 137 et 228: *molio* racine; par dévocalisation: *mw* en 7, 136, 137, 228: *mwesé* os, *mwéli* clair de lune, *mwāné* (229) lumière solaire; par *m* suivi de *u* résultant de la contraction *o + i* (cf. 1° Partie I. B. 14): *muli* (136) racine, *mūlima* (136, 137) obscurité.

Pour ce qui regarde le dialecte marginal 224 en particulier, on y trouve tant *mo* que *bo*. Il semble bien que cela provient des subdivisions, le groupe occidental Mbélo proche des Baténdé et des Banunú préférant *mo* à l'instar de leurs voisins et des Bobangi, les groupes centraux et orientaux optant pour *bo* comme les autres dialectes de ces parages. Ainsi on a les deux variantes locales *moté / boté* arbre, *motú-botú* tête; *mokée / bokelé* oeuf. Chez les premiers encore: *montika* nouvelle, *modio* racine, *mokedi* ruisseau. Par contre dans les deux sources: *botá* arc, *wáto* pirogue, *wěmbú* dureté, *bokóbo* motif, *bodiko* étagère.

La forme *bo* s'emploie spécialement pour des noms d'arbres de part et d'autre: *bobáá* Pentaclethra, *bondéngé* Annonidium.

Pour le pluriel des mots à préfixe *bo-* le 224 a deux formes: *be* et *ma*. Ils sont donc traités appartenant à des catégories différentes. La première forme semble plus générale, employée par exemple au centre; la seconde, par les Mbélo. Ainsi *byáto* et *maáto* pirogues, *bekungú* et *makungú* arbres Piptadenia. Ici encore je vois l'influence des voisins occidentaux, cf. J. Whitehead: *Grammar and Dictionary of the Bobangi Language*, 1899, p. 12.

La dévocalisation de *bo-* en *b-* ou *w-* s'accompagne de la contraction comme ci-dessus: *wíná* (répandu) / *boiná* (144, 229, Bongandó) / *búná* (117, 136, 137, 143, 252) / *wúná* (242, 245) jour. Ou encore: *bo / isé* (131, 136, 142) / *wisé* (général) / *busé* (132, 137, 142) clan paternel.

De même on a *būso* (122, 143, 145, 146, 165) / *būsoko* (117) / *mūso* (136, 137) / *moího* (229) / *boiso* (122, 127, 129, 131, 176) / *wīsoko* (118) à côté du très répandu *wiso* baie de porte, cf. plus haut 1° Partie I.G.3.

On le voit, la dévocalisation ne se fait pas dans certains dialectes. La situation est spécialement variable chez les Bongandó, où l'on trouve *béli* et *boéli* clair de lune, *běnyi* et *boěnyi* manche, *báné* et *boáné* lumière solaire, à côté des plus communs *bongó* moelle, *bulu* racine, *bángánga* palme, *báto* pirogue, *bélo* blancheur, *bóho* semence, *bítá* guerre, cf. ci-devant A.2.a.

La variante *m* se trouve encore dans *munya* (136, 137, 225, 228) pour ailleurs *bonya* (Ekonda, 7, 226) / *bonwa* ou *bonywa* (89, 90, 91, 93, 94, 95, 100, 141 à 150, 153, 161 à 182, Bongandó, 252 à 258) / *bongwa* (126, 127, 129, 131) / *bonjwa* (132) / *bomwa* (N, N-O, 134, 135, 251).

Le préfixe du pluriel comporte également quelques particularités dialectales. La plus commune est y au lieu du plus général *by* devant les thèmes voca-

liques. Ainsi *yáto* pirogues, *yosá* poils, etc. Ce fait est général chez les Ikóngó; Bosaka, Boyela, Bakutu (Hulstaert 7, p. 97, et 4 p. 13). Il se trouve encore en 253: *yúná* jours.

Devant *i* on a noté *b*: *wina* / *biina* jour (254), mais il est possible que la transcription soit inexacte pour *byina*.

Les Bongandó ne dévocalisent pas et conservent *be* même devant les voyelles: *beále* douleurs, *beutsú* poussières, *beóló* duretés.

Les dialectes qui ont *munya* (bouche) disent au pluriel: 136, 137, 225, 229.

De même, là où le singulier a le préfixe *mo-*, on trouve pour le pluriel *me-* ou *mi-*: *mokelé-mekelé* oeuf(s) (137), *wili-mili* (137) ou *modio-medio* (137b) raciné(s), *moté-mité* (224) arbre(s), *mosongo-misongo* (224) canne à sucre, *moké-mikeé* (224) oeuf(s).

A côté de *mo-*, les 224 ont des substantifs à préfixe *bo-*: *bosaka* pêcherie, *bondéngé* arbre Annonidium, *bokungú* arbre Piptadenia. Le pluriel a été noté pour ce dernier: *bekungú*. Et comme accord: *bokungú bǎné* cet arbre.

Il en est de même en 137: *bokungú*; et *bǎi bókowikyáki* l'Annonidium qui t'a sauvé.

Accord

Les préfixes d'accord suivent le même patron. Ainsi le connectif singulier *bá* chez les Bongandó: *bosóngó bǎ bǎló*, élidé *b'ǎló* (204) un arbre dur, *boala bǎ líkǎngá* (171) la hampe de la lance. Ainsi encore dans les verbes: *bǎkǎngǎ bǎné* (177) le dos voit.

Le pluriel connaît aussi la forme du connectif *ya* comme pour les substantifs (ci-dessus) notamment en 67 de même *bebúngá yǎndé* (145) ou *yǎkǎndé* (168) ses fautes.

Le pluriel *bǎ* du connectif se trouve en 117 et chez les Mbóle 119, 121 à 129, 131, 132. Chez les Bongandó, qui pour le connectif ont surtout la forme *-ná*, se trouve pourtant aussi *bǎ*: *belelo bǎ nkélé* (175) les limites de la palmeraie; de sorte que le singulier et le pluriel sont homonymes avec ce connectif.

Au S on a également *belangala ya* (253, 255) des jeunes gens de...

Aux variantes *mo-*, *me-* ou *mi-* du préfixe substantif répondent les formes homonymes pour l'accord: *moté mó wǎmbú* (224) un arbre dur, *mité mí wǎmbú* (224) des arbres durs, *moté módí 'á nséndé* (224) arbre qui a des épines, *molio mó bokungú* (137) racine de Piptadenia, *mili mené méká bokungú* (137) ces racines du Piptadenia.

4. Catégorie *li / ba* (5-6)

Les variantes dialectales de *li*: *i* et *ji* ont été signalées en Gr. II, p.75. La dernière est mentionnée encore suivant ci-devant (Phonologie II, B. 4). Ajoutons encore que *ji* s'observe spécialement en 2, 3, 11, 15, 18, 30, 40a, 40b, 255, 257, 258; puis en évolution en 8, 13 et 13 (cf. G. Hulstaert, dans *Annales Aequatoria* 14(1993)).

Comme le dit Gr. II, p. 75, les substantifs munis du préfixe *i-*, que leurs voisins rangent dans la catégorie *li-ba*, sont traités par d'autres comme appartenant à *i-to*. Ceci se trouve spécialement en 2, 3 et 4: *ikámba / tokámba* malheur, *ilómbe / tolómbe* maison. Il n'ya là aucune nuance de diminutif, contrairement à ce qu'on trouve plus à l'E et au N.

Le même ouvrage *I.c.* note que la variante courte *i-* avec les thèmes consonantiques se trouve surtout au S. D'abord à côté de *li-* entre Boloko et Loí-laka. Ensuite plus au S au lieu de *li-*. Ainsi Ekonda, les deux groupes Ntómá, 222, 224, 226, 238, 239, 242, 245, 253, 254, 255. Et les groupes linguistiquement apparentés: 1, 6, 7, 136, 137, 142, 143.

Quant à la caducité de *li-*, il en a été traité ci-devant en A. 1. a.

La dévocalisation en *y-* s'entend dans certains dialectes qui n'ont pas *i* devant les consonnes. Ainsi chez les Bongandó: *yása* jumeau, *yětsu* nid. De même chez les Bosaka: *yěfa* soleil, *yói* parole (ce dernier aussi Bongandó: et 253, 255). Et encore *yála* (137, 145, 150, 169, 173, 176, 179) charbon.

La dévocalisation en *ly* au lieu de *j* (cf. 1^e Partie IIA.4) se trouve surtout au C (Mbóle, Bakutu, Ikóngó), mais aussi à l'E. et au S: *lyála* (115, 122 à 129, 136, Boyela, 222, 233, 242, 251) charbon, *lyatá* (161) calao, *lyumbu* (99, 161) nid.

Comme conséquence de ces diverses formes de dévocalisation, on a pour "chose, parole": *jói* N-O, Ekota, partie Mbóle, 110, 111, 112, 113, 118, 119, 120, 132-134, 135, 141, 165, Boyela, 252, 257, 258), *yói* (1, 91, 137, 142, 145, 146, 149, 162, 163, 164, 222, 239, 253, 255, Bongandó), *iyói* (225, 226, 227), *lyói* (7, 99, 105, 106, 107, 108, 108a, 111a, 115, 117, 119, 121 à 131, 136, 144, 147, 148, 150, 157, 161, 166, 167, 169, 193, 197, 198, 199, 231 à 238, 242, 245, 254, 256, Bakutu). Sur une carte géographique, cette situation ferait une belle mosaïque.

Parmi les dialectes qui disent *j* pour *li* devant l'initiale *i* (*I.c.*), il faut mentionner encore 132, 141, 257, 258 et, dans la variante *dy* ou *d*, 117 et 252.

La dévocalisation *l-*, très répandue devant *i*, s'observe encore devant *u* çà et là: *luwe* (145, 146, 149, 173, 176, 179) pierre, *lúló* (173, 179) ciel d'orage, *lulyá* (173, 179) foyer, *lúmbo* ou *lúmo* (Mbóle, Bosaka, Bakutu, Boyela) nid, *lúka* (150, 161) singe magistrat. Devant *u*, on trouve rarement *d*: *dúmo* (117) nid.

Le préfixe du pluriel *ba-* est dévocalisé en *b* sur une grande étendue dans *bási* eau; rarement dans d'autres mots, comme *bói* (108, 111, 144, 157, 171, 222, 242, 245) choses, paroles, *bóó* (253) civettes, *béle* (197) mamelles.

La variante *ma-* a été notée dans *mayói* (228) et *maói* (136, 137, 242) choses, paroles. Elle se trouve encore dans quelques exemples de 224, mais sur ce groupe je n'ai pas assez de renseignements pour donner une idée précise de la situation. De même les données de Bandua Bángendyá montrent l'existence de variantes selon les sous-dialectes: *baúka* et *mawúka* singes magistrats, respectivement chez les Mpenge et chez les Mbélo, ces derniers probablement influencés par leurs voisins Baténdé et Banunú, comme le suggèrent d'autres phénomènes.

Accord

Les mots soumis à l'accord emploient les mêmes préfixes que les substantifs, avec les variantes dialectales et les dévocalisations éventuelles. Il y a pourtant certaines particularités.

Ainsi *i*, même avec un substantif qui a le préfixe complet *li* ou *ji*: *likonji yá* (149, 150, 161, 204, 245) pieu de..., *jói ikó* (257) cette parole, *likambwa iko* (239) cet outil.

D'autre part, le préfixe d'accord *li-* est signalé en 224 avec un substantif à préfixe *i-*: *ibá liné* ce palmier. Toutefois Bandua a *i*.

La dévocalisation en *l-* avec le connectif *a* élidé se trouve rarement: *liángo l'ílombe* (99) ébauche de maison, *likau l'úwé* (173) courte liane.

Une vraie irrégularité, comparable à d'autres de la même sorte dans la classe *l* (ci-devant 2), a été notée en 239: *likambwo eko* cet outil.

5. Catégorie *e-bi/li* (7-8)

La dévocalisation de *e-* en *y-*, signalée en II. p. 85 pour 1, 6, 7, se trouve encore dans plusieurs dialectes du C et du S: *yále* (116, 118, 122, 131, 36, 137) écureuil, *yángala* (1, 136, 137, 147, 222, 252) ou *yóngéla* (225, 226, 227) chaleur, *yíkó* (136) porc-épic, *yóndókó* (1, 23, 116, 132, 143, 165, 169) pic, *yúlu* (7, 116, 137, 144, 147, 157, 169, cf. *yódu* 118) tortue.

La conservation de *e-* est générale en longandó. Outre les mots cités: *eílá* front. Dans les autres dialectes, les mots mentionnés ci-dessus: *eále* (144, 145, 146, 127, 129), *eikó* (144), *eónókó* (145, 146, 252).

Pour le pluriel, il y a *bi-* ou *li-* selon les dialectes, qui, de ce point de vue, occupent de larges territoires (cf. Gr. II, p. 85 n° 5, 1, 4).

Dans le groupe méridional, on trouve *li-* en 138 à 143, 238.

La variante *be-* est employée par 225 et 239.

La voyelle *i-* seule s'observe au S en 136, 137, 245, 253, 255; à côté de *li-* en 143, et avec *bi-* en 226.

La caducité du préfixe pour le pluriel *bi-* ou *li-* a été traitée ci-devant en A. 1. a.

Un cas extraordinaire est signalé chez les Boyela, qui ont *ba-* pour le pluriel avec certains thèmes vocaliques: *äle-baäle* écureuil, *ämo-baämo* sp oi-seau, notés tous deux en 194.

Accord

Les préfixes d'accord suivent le même patron que ceux des substantifs. On remarquera seulement que, pour le singulier, la dévocalisation (avec le connectif p. ex) donne *y-* dans certains dialectes qui ont *li-* dans les substantifs: 145, 146, 161, 162, 166, 168. Ce fait a été noté même avec *bi-*: *bikótó yã nkɔi* (204, 207) fourrures de léopard.

Pendant il existe des exceptions. Ainsi en 141: *eóto 'ká wáj 'ámí* un parent de ma femme, *efeko kené kéfóte lá nkɔtá botámbá* cet outil ne convient pas pour couper un arbre.

En 142 le préfixe *li-* dit aussi *i-*, et de là le préfixe d'accord, et donc le connectif (cf. ci-après IV. B), est soit *yí-* soit *í*.

Enfin, dans le dialecte frontalier 224, le préfixe d'accord pour le singulier est *le* (cf. ci-après 6) dans les phrases communiquées par le P.J. De Boeck, mais *e-* dans celles de Bandua: *epeko ené* cet outil en fer, *enféti ěmí-* mon couteau.

6. Catégorie *n-n* (9-10)

Comme particularités, je vois d'abord le substantif *mpáme* ou *mpâme* mâle, qui est rangé parfois dans cette catégorie (217), alors qu'ailleurs on le classe en 9-2a, ou on lui donne le pluriel *beele* comme en 132 (cf. ci-après 12).

Quant aux préfixes d'accord, ils sont les mêmes pour les classes *e* (singulier) et *i* (pluriel), mais il y a quelques particularités à signaler.

Pour le singulier (cf. 9), *ke*: *mbóji k'íyá* (257) la chèvre de maman, *mbóji kesɔ* quelle chèvre? (257), *nkɔi kéwundí ntaa* (141) le léopard qui a pris la chèvre, *mpáme kéko* (141) cet homme; *ntaba kiene* (225) cette chèvre.

En 7, j'ai noté *li-* pour *i-* avec de vieux Nkóle à Bokúma: *nkɔngyá límí* mes sourcils.

En 224, les préfixes d'accord sont *le* pour le singulier et *bi* pour le pluriel: *mpalo bine* ces outils (cf. ci-après 7 la catégorie *lo-n*). Ces renseignements du P. J. De Boeck ne concordent pas avec ceux fournis par Bandua Bangendya pour le sous-dialecte Mbélɔ, qui donne *e-i* comme dans la plupart des dialectes

móngɔ. La différence peut provenir de situations locales différentes, le premier ayant puisé plutôt dans le sous-groupe central Mpenge.

On notera que les dialectes 224 et 257 sont excentriques et que 141 a voisiné pendant longtemps avec 257.

7. Catégorie *lo-n* (11-10)

Il est superflu de revenir sur les variantes des préfixes dévocalisés *l-, lw-, jw-j-* et *nj-, ny-* (cf. Gr. II, p. 114).

Chez les Bongandó, il y a de fortes divergences par rapport à la situation nette des autres dialectes. En effet, certains thèmes vocaliques sont conformes, comme *leyá-njeyá* omoplate. Mais ce même préfixe dévocalisé *l* se trouve avec des thèmes qui ailleurs ont comme initiale *b* caduc et sont donc pourvus du préfixe complet *lo* (la quantité longue de la voyelle initiale semble attester la présence latente du *o* du préfixe). Ainsi: *lǎnjá* résidence, *lanje* éclat de palme, *leleme* rate. D'ailleurs le pluriel aussi prouve que ces thèmes commencent par *b* (avec voyelle brève): *mbǎnjá, mbanje, mbeleme*.

Cette alternance de la nature vocalique ou consonantique de thèmes qui ailleurs commencent par *b* se retrouve dans les verbes (cf. V.A.2 et Phonologie II.D.1).

Des thèmes vocaliques à préfixe *l* ont comme pluriel le préfixe *ba* chez ces mêmes Bongandó, fait observé également chez les Boyela voisins et chez les Nkengo (o.c., p19): *lǎmbɔ-baǎmbɔ* balai, *lino-baino* haine, *lumbo-baumbo* inflorescence mâle du palmier. Il convient d'observer ici que ces mots peuvent être compris aussi comme appartenant à la catégorie *li-ba* (ci-devant 4).

Quelques cas particuliers se trouvent dans cette catégorie. D'abord *loulú-lobulú-lobuú-lowuú* (maison ou chambre) d'autres dialectes existe encore dans les variantes suivantes: *lolú*, pluriel *mbulú* (91, 149, 150, 153, 170 à 182, 183, 193, 197), *lolú-nyolú* (donc le thème *olú* et non *bulú* ou *mbolú*) en 242; puis avec les pluriels réguliers *lolú-mbolú* (75, 76, 89, 90, 147) et *lulú-mbulú* (23, 25, 47). Les Boyela ont encore un autre pluriel de *lolú*: *bebulú* (cf. le diminutif *yulú-lú*).

Ensuite *lǎse* (eau ou rivière selon les lieux) a comme pluriel régulier *nyóse* ou *ndóse*, à côté de l'irrégulier *nkóse* (171 à 182), ce qui rappelle la formation *otetela*. Ce même pluriel *nkósi* s'emploie en 224 dans une apostrophe de nature figée, adressée à Dieu, tandis que le langage quotidien dit exclusivement *ndósi*.

Puis *lɔyá*, pluriel *njeyá* (homonyme d'omoplates), noté en 173, rappelle le lonkundó *lɔbyá*, pluriel *njebýá* (Gr. II, p. 119).

Enfin, le mot pour "feu" dans l'une ou l'autre variante: *teyá, teá, tseyá, tsiá, tsǎ* appartient à la classe *to*, partout au N. Au contraire le S le place dans la

classe *lo-*: *tsá lóné* (222), *twe lóné* (224, 225, 228), *ntyé lóné* (Ekonda), *tié lóné* (245), *ntsié lóné* (233), *tea toko* (256), *teya tokoni* (258). D'autres dialectes le considèrent comme pluriel dans la classe 10 ou comme singulier dans la classe 19: *tša iné* (254, 255), *tša iné* (253), *tié iné* (245), *tea je* (239), *iye iné* (257).

Accord

Ici il n'y a à signaler que le préfixe dévocalisé du singulier *l-*, assez répandu: *lofoso lá nyama* peau de bête, *lokásá l'ótámá* (137, 133) feuille d'arbre.

Pour le pluriel, à noter le préfixe *bi-* en 224: *nsio binkuma* tous les jours, *nkasi bika bakali* feuilles de raphia; ce qui ailleurs est le propre de la classe 8 (cf. le même phénomène ci-devant en 6).

8. Catégorie *i-to* (19-13)

La quantité de mots qui se rangent dans cette catégorie varie assez bien selon les dialectes. Certains substantifs sont classés ici dans tel dialecte qui ailleurs se trouvent dans une autre classe: *imekú* (102, 197) menton, (*emekú*, *lomekú*), *ištsi* (Mbóle, Bakutu, Bongandó, Boyela, 157) / *yótsi* (10, 89, 90) / *yótɔ* (117, 146, 147, 149, 150, 169) / *bótsi* (N-O, 93, Ekota, 131, 222) / *bótsi* (136, 233, 252) / *bótɔ* (226) / *mótɔ* (228) étoile.

Ensuite *y* peut être intercalé entre le préfixe du singulier et le thème vocalique, par exemple en 157: *iyili-tili tsétsé*, *iyélo-tékɔ* appuie-dos.

Le mot pour "feu" est pluriel exclusif ou singulier d'après les dialectes (cf. ci-devant 7).

Un autre pluriel exclusif est connu dans une partie du domaine: *tomi* (89, 90, 147, 149, 150, 155, 165, Boyela) / *toi* (137, 143, 146, 169, Bongandó) excréments.

A côté du diminutif irrégulier *itsátsá* feu (Gr. II, p. 132), les dialectes présentent une mosaïque pour le diminutif d' « enfant »: *yánana* (N-O, N, 90, 99, 105, 107, 108, 108a, 111a, 112, 113, 117, 119, 119a, 127, 131, 132, 141, 147, 150, 151, 161, 162, 167, 168, 169, 171, 210, 211, 233) / *iyáyana* (158) / *iána* (105a, 156, 157, 159, 177, 193, 195) / *iónana* (129) / (*i*)*yónɔna* (210, 213) / *ibóbɔna* (115, 118) / *iwawɔna* (116) / *imómɔna* (142, 222) / *imómɔna* (143) / et sans redoublement: *yána* ou *iána* (163, 165) et *ióna* (126).

A remarquer ici que 137 (et sans doute aussi 136) ont la formation usuelle des parlers du fleuve *mwă* ou *mwó* + substantif: *mwómwána*; de même formation: *mwómbwá* chiot, *mwáéma* chose, *mwómokwá* un peu de sel. Il en est de même en *l*: *mwámɔna* enfanton.

Cette formation se trouve encore chez les Mbélo de 224: *mwómwãto* (diminutif de *mwãto* femme) jeune fille, pluriel *bãábãto*. C'est le seul cas qui a été noté.

Le redoublement total du thème, déjà rappelé dans Gr. II, p. 23, note, se trouve çà et là dans divers dialectes, qu'il m'est pourtant difficile de spécifier à défaut de documents suffisants. Citons seulement *itãbátãmbá* (67) arbrisseau.

9. Catégorie *lo-ba*

Peu de mots se trouvent ici: *lãmótõ-bãmótõ* argile (157), *twé lôné* ce feu, pluriel *batwé bané* (224, 225).

Le premier de ces mots s'entend aussi avec le pluriel *be-*, tout comme les néologismes *bakolo* jambes et *baókõ* bras (cf. ci-après).

10. Catégorie *lo / be*

De rares substantifs se classent ici. Ils sont mentionnés dans la catégorie précédente, car ils s'entendent au pluriel soit avec le préfixe *ba* ou *be*, soit avec *m*, d'après les dialectes: *lokolo* jambe et *lõõ* ou *lõókõ* bras: *bakolo*, *bekolo*, *nkolo* et *baókõ*, *béõ(kõ)*, *mbókõ*.

11. Catégorie *bo / n*

Cette catégorie ne m'est connue que des Ngõmbé à Múná 157, où les substantifs (tous ?) qui ailleurs appartiennent à la classe *lo-* sont munis du préfixe *bo-*, tout en conservant *n* pour le pluriel. Exemples *bofiko* (*mpiko*) foie, *bõbeu* (*mëu*) lèvres, *bosáá* (*nsáá*) plume, *bowulú* (*mulú*) case, *bõleke* (*nëke*) tisserin, *bõlo* (*njõlo*) nez.

De même pour les accords: *bonáw'õwulú* ta case, *bowulú w'õkúmé bolekí* la cas du patriarche est très grande.

Les mots *bõbõ* bras et *bokoo* jambe s'entendent aussi avec le préfixe du pluriel *be-* dans ce même dialecte, comme ailleurs avec les singuliers *lõbõ* et *lokolo*.

12. Catégories mixtes

Je range ici les vocables pour "mâle". Même en excluant le mot *mpáme* des Mbóle, Ikóngó, Bongandó et Ndengésé, il existe une notable variante dialectale pour l'autre forme: *jwende* ou *jende* ou *twende* pluriel *baende* (O, N-O, Ekota, Bosaka, 105, 106, 107, 108, 120, 134, 135) *jwele* ou *lwele* ou *lwee* pluriel *beele* (142, 143, Bakutu, Boyela), *mwele* pluriel *meele* (136, 137, 227 à 229), *mwele* pluriel *beele* ou *mwee* pluriel *mee* (224), *londo* ou *lono* pluriel *beele* (1, 117, 133, 222, 225, 226, 242, 245, 246, 251 à 255, Ekonda), pluriel *baende* (7),

pluriel *beene* (110 à 113). Le mélange des deux thèmes *ende / ele* et *mpáme* se trouve en 132: *mpáme* pluriel *beelee*.

Un autre exemple, plus compliqué, est fourni par les mots utilisés pour chose palpable; surtout aliments: *yomba* pluriel *tóma* (N-O, N, 111a, 113, 134, 135), *yomba-biomba* (222, 227 à 229), *yomba-biomba* (225), *yomba-biomba* (226), *iomba-biomba* (Ekonda), *liomba-tóma* (192), *liomba-jomba* (254), *yomba-byóma* (136, 137), *yoma-joma* (132), *éma-tóma* (105, Mbóle, Ikóngó, Boyela, Bakutu), *éma-lioma* (142, 143, 245, 253), *éma-jomba* (252, 255), *iéma-tóma* (Bongand O-N), *yema-lioma* (133), *yemba-biomba* (224), (*y*)*éma-nyima* (238, 239, 242).

On notera qu'il a déjà été question de ce mot pour la tonalité dans la Phonologie V.A.

Dans la longue liste donnée ici, certains petits détails phonétiques ont été négligés. Ont été omis également les dialectes qui ont comme correspondant singulier de *tóma* ou *tóma* des mots d'une structure toute différente tels que *itate* ou *bofambe* (Bosaka, Bongandó).

Concernant l'accord, il faut noter qu'il est normal pour *tóma*. Mais pour les autres variantes, il y a des irrégularités dans quelques dialectes méridionaux. Ainsi *biomba bene bele mbili* (225) ces aliments sont bons, contre *biomba biné bile bilóti* en 228, *biemba biné bile diló* en 224.

Le préfixe *y-* du singulier peut être considéré comme relevant de la classe 7, expliquant ainsi *yomb'ene ele mbili* en 225 et *yemb'ene ntéboŋgɔ* en 224.

13. Accords mixtes

J'ai noté quelques cas d'accords que j'appelle mixtes parce que les divers mots dépendants n'ont pas la forme du préfixe correspondant à la classe nominale. Les documents ne permettent pas de décider s'il s'agit d'une règle ou bien de négligences individuelles dans le parler. Les cas rarissimes proviennent de l'E: *loolu wane lɔkɔ ɔne* (184) voici sa maison, *yeɔ laa'tende loleka binikemi* les richesses qu'il possède surpassent les miennes (173), ou en 174: *yeɔ laa'tende bileka bikami*. Rappelons les accords exceptionnels ci-dessus en 2.

II. SUBSTITUTIFS

A. Structure

Comme variantes dialectales il y a :

(1) *emí* (N-O, C, E) / *lemí* (110 à 113, 117, 132, 245, 252) / *omí* (131, 141, Ikóngó) / *mí* (S);

- (2) *wě* (N-O, N, E, S) / *vé* (222, S) / *ě* (Bongandó) / *ǎ* (Bosaka) / *ɔé* (141, 144) / *awú*, élidé *wú* (224);
- (3) *endé* (N-O, Bongandó) / *ëndé* (Ekota, Bosaka) *ǎndé* (1, 6, 7, 22, 135, 136, 176, Boyela) / *ndé* (136, 137, 141, 144, 169, 222, 224, 225, 226, 227 à 229, Ekonda) / *né* (Mbóle, S) / *indé* (7), / *iné* (117, 132, 134, 252);
- (4) *ísó* (O, N, E, 222, 252) / *ihó* (228) / *só* (224, 225, 242) / *hó* (226) / *ńsó* (Ekonda);
- (5) *ínyó* (N-O, N, E, C, 222, 228, S) / *ínó* (Ikóngó, Bongandó) / *nyó* (S-O);
- (6) *ís* (N-O, N, Ekota, Bosaka, Bongandó, Boyela, 117, 131, 132, 134, 135, 136, 137, 142) / *ibó* (Mbóle S, Ekonda) / *íwó* (108, 118, 222, 251, 252, Bakutu, Ikóngó) / *iwá* (Mbóle N, Bakutu, 108a, 116, 145, 149, 150) / *bó* / *vó* (224, 225, 226, 242, 252).

Beaucoup de ces variantes ne sont que des applications de réalisations phonétiques ou d'alternances exposées dans la Phonologie. De toute façon, elles se rattachent visiblement chacune à la même souche, même *awú* des 224 frontaliers.

De tous les dialectes notés, seuls les Ntómbá 227 à 229 n'ont pas le substitutif propre de la 3^e personne du pluriel, qui est remplacé par le pronominal de référence *-lókó*.

B. Elisions

Dans le domaine des élisions, on observe aussi des différences dialectales, tant dans l'élision proprement dite que dans l'aphérèse. Des exemples se trouvent dans Gr. II, p. 166. Ainsi on entend *l'emí* ou *la'mi* avec moi, *ěk'ísó* ou *náka'só* (132) chez nous, *l'ís* (10) ou *lǎ'ís* (233) avec eux.

L'élision porte aussi sur la finale: *em'óné* (12) me voici, *w'ótéféláki* (N-O) c'est toi qui parlais, *end'óá bóna* (N-O) lui le fils, *íny'ánkó* vous voilà, *iy'ányí* (11) les voilà, *ěki'm'ókendáká* ou *ěk'em'ókendáká* quand je parlais, *belemo béy'ís'ókambaka* (N-O) ou *béyá's'ókamaka* (131, 132) les travaux que nous faisons.

Le substantif *wě* (toi) précédé de *wína* donne: *wín'ě* ton compagnon (Bakutu) ou, avec intercalation de *i* ou *y*: *boinie* (256), *bainaye* (257, 258; de même *awú* élidé: *mbale é wú* ton compagnon.

L'élision peut produire un changement phonétique: *asangí ndí á mwádi ó mí* (224) il est apparenté à mon épouse (*ndé na*), *bw'á baádi* (224) eux et les femmes (*bó na*).

C. Emploi

Dans un groupe coordonné par *la* (et), se référant à deux personnes dont au moins une est désignée par un substitutif, la forme correspondant au pluriel est employée là où le français se sert de la forme singulier, en d'autres mots, la personne unique est désignée par le pluriel. Exemples *átswáki ív'á isé* (118) il alla, lui et son père (*ívó*, eux, au lieu de *ěné*, lui), *osangyé iny'á S* (122) es-tu (vous) parent de S? On voit que dans pareil groupe le substitutif occupe la position antérieure et que la forme exprime le pluriel tout en désignant le singulier.

Cette structure s'entend au C chez les Mbóle, mais aussi plus à l'E: *bóna ótswáka íw'isé* (148) le fils qui va toujours, lui (litt. eux) et son père (avec son père), *aótsu íwó la wǎlí akami* (167) il est apparenté, lui (litt. eux) et mon épouse. Même les Boyela connaissent cette forme à côté de celle qui est normale au N et à l'O: *asangi íó wǎlí onámí* (197) elle est apparentée, elle et mon épouse. Ailleurs, et spécialement au N-O, le substitutif se réfère au singulier dans cette construction: *əkendaka wé l'isé* (12) va avec ton père.

III. ADJECTIFS

L'emploi de certains noms qualificatifs comme adjectifs varie fort d'un dialecte à l'autre. C'est assez compréhensible dans une situation qui résulte d'une évolution vers la substantivation (Gr. II, p. 152 et 162).

Contrairement à la note *o.c.*, p. 163, des cas d'adjectifs ont été notés dans le Sud, ce qui est d'ailleurs conforme à la thèse de l'archaïsme des adjectifs rappelée ci-devant. Vu la rareté du phénomène dans l'ensemble du domaine m'ngɔ, je pense qu'il est utile de donner les exemples connus en les limitant pourtant, dans un but de concision aux seuls adjectifs, sans les substantifs et les connectifs propres au dialecte, mais en indiquant cependant la classe respective.

Bolóki (1): 2 *balótsi*, 6 *batsítsi*, 8 *bitálé*, 9-10 *mbé*, 11 *lonéne*, 10 *néne*.

Nkóle (7): 2 *malótsi*, 5 *isali*, 6 *masali*.

Eleku (22): 2 *balótsi*, 5 *lisali*, 6 *basali*.

Yengé (108): 2 *balótsi*, 5 *'tsali*, 6 *basali*, 10 *néne*, 11 *lonéne*.

Mpenge: 11710 *inéne*.

Nkóle (136): 2 *balótsi*, 5 *inéne*, 6 *baké*, 7-8 *ntálé*, 10 *ibé*.

Mpóngó (137): 5 *ikéke*, 7-8 *ntálé*.

Imoma (137): 2 *baló*, 5-5 *ntsítsi*, 7-8 *ntálé*, *njólu*, *njúwé*, 11 *njóló*.

Nkóle-Bosaka (146): 5 *lisali*, 6 *basali*.

Moma (173): 2 *bat'álótsi*.

Losakanyi (222): 2 *babé*, *balótsi*, 3 *botsítsi*, 5 *isali*, *inéne*, 6 *basali*, 7 *ntálé*, 8 *bitálé*, 9-10 *mbé*, *njólú*, *néne*, 11 *lóló*, *lúwé*, *lónéne*, 10 *njóló*, *njúwé*.

Bolia (226): 5 *itálé*, 9 *enéne*.

Ntómá (228): 1 *mólóti*, 2 *balóti*, 5 *liké*, 6 *maké*, 7 *ntálé*, 8 *bitálé*, *byúbé*, 9-10 *mbé*, *njilo*, *ndóti*, 11 *lotálé*, *lóló*, *lólú*, *loubé*, 10 *njúbé*, *njóló*, *njólú*, *inéne*.

Bólóngó (252): 7 *etálé*, 8 *ítalé*.

(253) à (255-256) *bakeke*.

Pour la classe 4, les exemples ont été omis parce que le préfixe peut relever aussi bien du pluriel de substantif comme tel qu'éventuellement d'un adjectif. Il n'existe en effet aucune différence formelle (Gr. II, p.653). De même pour la classe 3, les préfixes sont identiques de part et d'autre.

On remarque que les mots qui se présentent spécifiquement comme adjectifs sont ceux qui ont été signalés dans Gr. II, p.151.

Les textes de 222 donnent encore quelques cas de substantifs employés adjectivement tant pour la forme que pour l'absence du connectif: *nsé njiké* beaucoup de poissons. Et comme prédicatifs: *biomba byali ník'a'ilótsi* les aliments sont certainement bons, *bawandá bayali batsítsi* les taches sont petites, *nsol'inámi iyali njilo* mes cheveux sont noirs, *lówókó loyalí lotále* le bras est long, *isála iyali inéne / isali* le champ est grand / petit, *mpekwá inávé iyali mbé* ton raphia est mauvais, *ntelé ené efoyalí néne* cette banane n'est pas grosse.

Mes textes des Ntómá 227 à 229 donnent des exemples d'adjectifs sans connectif: *ikóndó inéne* une grosse banane. Egalement des cas de leur emploi prédicatif, mais à côté de prédicats qui ont les préfixes des substantifs: *ile inéne* et *ile bonéne* il est grand.

De nombreux autres exemples se trouvent dans Mamet 1, p. 20 et, pour 226, dans Mamet 2, p.24.

La rareté des cas confirme la conclusion déjà donnée *o.c.* Mais, mes documents n'étant pas exhaustifs, de nouvelles applications peuvent être découvertes.

On peut encore remarquer que les vrais adjectifs se trouvent principalement à l'Ouest: 1, 2, 3, 222, 226, 228, et dans les dialectes plus éloignés dont la parenté avec les occidentaux est manifeste (surtout 7, 22, 136, 137). Ceci peut être rapproché de la situation de leurs voisins Mpámá (223), Bobangi (391), Eleku (296). Aussi pourrait-on supposer que ce phénomène localisé de cette manière est un emprunt aux parlers riverains du fleuve, tandis que les tribus éloignées à "l'intérieur" l'auraient obtenu de la même source, directement ou non.

IV. PRONOMINAUX

Il ne peut être question ici d'exposer toutes les variantes des nombreux pronominaux, tant dans le domaine phonétique ou morphologique que dans le lexical.

Les interrogatifs, le connectif avec les possessifs, le groupe présentatif sont traités extensivement dans des études publiées dans les *Annales Aequatoria* 14(1993)322-377

A. Préfixes

Les dialectes se divisent en deux groupes pour le ton des préfixes *o* et *e*. Une partie les a bas, là où les autres les ont hauts. L'autre partie a un ton uniforme à tous les préfixes. Ainsi: *bɔkɔ* et *békɔ* pour tous, mais *ɔkɔ* et *ekɔ*, respectivement *ɔkɔ* et *ékɔ* dans les autres dialectes.

A défaut d'une enquête appropriée, je ne peux exprimer qu'une impression: le ton bas semble avoir la préférence au C et au S, l'uniformité tonale pour toutes les classes se trouvent plutôt vers le N-O.

Evidemment les pronominaux qui demandent le ton bas par nature, ont ce même ton à tous les préfixes uniformément.

B. Connectif

Ici plusieurs formes existent, qui peuvent se classer en deux groupes. un groupe se compose du simple préfixe conforme à la classe; l'autre consiste en un mot particulier, muni normalement du préfixe d'accord. Cette dernière sorte, beaucoup plus usitée, se présente sous plusieurs formes: *a*, *ka*, *nka*, *na*, *nda*, *ki*, *nki*.

Chacune de ces formes est en usage soit exclusivement soit en concomitance avec une autre, selon les dialectes. Seules les variantes qui ont la voyelle *i* ne se rencontrent qu'en concomitance avec une seconde forme.

La plupart des dialectes emploient deux structures, comme on verra en détail ci-après. Cette coexistence s'accompagne généralement d'une distinction sémantique. Mais ce n'est toutefois pas le cas dans certains dialectes, de sorte qu'on a l'impression de se trouver là devant une simple concomitance, peut-être issue de voisinages historiques. On trouvera plus de détails ci-dessous en 2.

1. *Forme unique*

a. Préfixe

L'emploi exclusif du préfixe pronominal dans la fonction de connectif est limité à quelques dialectes méridionaux, tels que 142, 143, 239, 245 (plus le groupe fort éloigné 187) D'Autres dialectes l'emploient aussi avec une seconde forme (cf. ci-après en 2. a).

Le connectif-préfixe peut différer légèrement du préfixe pronominal proprement dit. Ainsi en 142 et 143: *ye* et *yi* au lieu de *e* et *i*.

b. a.

Cette forme purement vocalique occupe la majeure partie du domaine. D'abord le bloc N et N-O, en excluant les Riverains 1 et 22, mais en englobant 67 et 84, ainsi que les dialectes isolés 117, 132, 133, 141, 157, 238, 251, 252. Pour 56 à 88, ma documentation n'est pas complète; pourtant on y observe *-a* à côté de *-ka* pour 71 et 74. En suite on trouve *-a*, généralement de pair avec une autre forme souvent prépondérante (cf. ci-dessous) dans les dialectes suivants: (Mbóle, Bakutu, Ikóngó, Bosaka en majeure partie, Bongandó. Cette forme s'entend en dehors du domaine, par exemple dans les dialectes fluviaux 396 à 398. Son aire est donc très vaste.

c. ná.

Cette variante est également très répandue. D'abord comme unique connectif en 1, 22, Ekota 100 à 104, 106, 108a, 111a, 116, 119, 134, 135, 175, 222, 239, 242, et dans la variante phonétique *ndá* chez tous les Boyela (183 et suivants). Ensuite, conjointement avec une autre forme, comme il sera exposé ci-après.

d. ká.

Notée seule uniquement au N en 60 et 75, ainsi qu'en 137, qui sont territorialement fort distant l'un de l'autre, cette forme se trouve ailleurs en concomitance avec une autre (cf. plus loin). Elle est précédée de la nasale en 227-229. Son ton est bas en 224. Comme elle est largement connue dans l'art oral au N-O, son aire globale n'est pas tellement exiguë.

L'observation directe ainsi que son emploi fréquent dans l'art oral et comme élément constitutif de possessifs indiquent comme foyer de cette forme le N du domaine, dans les tribus assemblées maintenant entre les affluents du Lopoli: Bolombo et Ikókálá (Gr. II, p. 171).

Pour le ton du préfixe selon les dialectes et les classes, on peut se référer à l'ouvrage cité *l.c.* A ajouter seulement que *-nká* a le ton montant, mais bas avec les préfixes *o-* et *e-*.

Une forme homonyme (probablement même pour le ton qui m'est inconnu) se trouve chez les Bongandó 218 (cf. F.1). Avec le préfixe de la classe 1, on a une particule syntaxique correspondant à "que" (cf. VIII. C.7).

e.

Les formes allongées, surtout dissyllabiques, s'emploient conjointement avec une variante monosyllabique; elle sont exposées ci-après.

pour le ton, il faut noter que *-aka* est entièrement bas avec les préfixes *o-* et *é-*. Les préfixes de *-náká* et *-ánáká* sont hauts, mais *o-* et *e-* sont bas.

2. Deux formes

La coexistence de deux formes se trouve dans de nombreux dialectes selon qu'il s'agit de la possession ou d'un simple rapport d'ordre général; le second sens est exprimé d'ordinaire par la forme la plus simple, donnée en premier lieu. En voici les détails.

(a). Préfixe + *ká* (136, 224), + *nká* (227 à 229), + *ki* (Ekonda), + *nki* (225, 226). En 224 se trouve encore *-a*, à côté de *-ká* pour la possession (cf. ci-dessous).

(b). *a + ná*: 7, 10, 91, 93 à 98, 107, 108, 110, 111, 112, 113, 115, 118, 119a à 129, 184, 252, Bongandó.

(c). *a + ká*: 34, 39, 71, 74, 89, 90, 149, 164, 171, 173, 174; plus 224 (ci-dessous en a).

(d). *a + aka*: Ikóngó (144, 147, 148, 163, 166 à 169).

(e). *a + náká*: Bakutu.

(f). *a + ánáká*: 131.

(g). *ná + ká*: 99, 176, 177.

La situation présentée sous c vaut très probablement aussi pour tous les groupes qui habitent au nord de la Lüwó et pour un certain nombre vivant dans l'entre Ikelemba-Lológó-Lüwó.

Dans le cadre de mes documents, la forme citée en premier lieu s'emploie dans tous les cas pour le rapport général, la seconde pour la possession proprement dite.

Il convient de remarquer que plus d'un dialecte connaît la forme simple en *-a* à côté d'une structure à consonne, mais seulement avec certains mots, de sorte qu'on a l'impression de se trouver devant des archaïsmes ou des groupes plus ou moins figés par le sens du substantif déterminé. Cela se constate spécia-

lement au C et au S, par exemple 115, 117, 118, 119, 120, 132, 241, 242, 245, 256, 258. Des recherches ultérieures pourraient clarifier ce point particulier.

Ajoutons à titre d'exemple la situation en 224. Pour la possession proprement dite, on y trouve aussi bien *a* que *ka*, sans nuance sémantique ou syntaxique connue. Le préfixe s'emploie pour les autres relations, ainsi que devant les substitutifs pour former les possessifs et ceci exclusivement, donc aussi pour la possession ; *lowuú lóka / lóá nkúmu* la maison du chef, *lowuú ló mí* ma maison, *ntaba á ngó* la chèvre de ma mère, *ntaba ě mí* ma chèvre, *itíá yá ng'émí* le champ de ma mère, *moté mǒ wěmbú* un arbre dur. La répartition des formes atteste un certain flottement: *nkási í makalí* (Mbélo) ou *nkási bíka bakalí* (Mpénge) les feuilles des raphias.

3. Formes spéciales

(a). Ci-devant en 2.a, il est question des formes qui contiennent la voyelle *i*. Elles ne sont connues qu'au S-O, où elles s'emploient exclusivement avec le sens possessif, et en concomitance avec le simple préfixe pour le rapport général. Ces formes rappellent singulièrement le radical verbal de la copule et la désinence parallèle pour l'expression du prétérit.

(b). Comme l'explique Gr. II, p. 178, la forme *-leka* s'emploie avec une nuance spéciale à côté d'une des formes mentionnées. Certains dialectes expriment une certaine préférence dans l'emploi plus fréquent et plus général ; ainsi 105, 106, 161. Pour la variabilité tonale, cf. *I.c.* Rappelons que ce morphème s'emploie encore pour le possessif (ci-après C.3.g) et comme auxiliaire relatif (plus loin VII.A.3.a).

Les Boyela septentrionaux (193 à 199) connaissent une variante vocale: *o* remplaçant *e*. Comme les exemples notés sont élidés, la voyelle finale demeure inconnue: *batɔna balok'omanga* (193) les taches de la genette. Cette forme entre aussi dans la structure du possessif, cf. ci-après C.3.g.

4. Remarques sur la forme *-a*

Il reste à signaler encore quelques différences dialectales mineures concernant la forme *-a*.

La forme *-a* se présente dans deux tonalités: basse avec les préfixes *o* et *e*, haute avec les autres. Dialectalement, les deux premiers sont maintenus avec le ton montant, donnant *ǒa (ǒâ)* et *ěa (ěâ)* à l'Ouest; mais dévocalisés, donnant donc *wa* et *ya* plus à l'Est, à partir de la haute Ikelemba, plus les Bombwanja 10 (Gr. II, p.173).

En 224 *-a* est bas, mais le ton haut du préfixe cause l'assimilation progressive: *lóá, yá, má*, etc.

La coalescence vocalique engendre une variante chez les Mbóle 108 à 113 avec les préfixes contenant la voyelle *o* ou *e*: *oá / ɔ́, loá / lɔ́, eá / ě*, cf. Huls-taert 3, p. 218.

Des différences dialectales existent encore dans l'emploi du connectif avec ou sans préfixe (Gr. II, p. 173); exemples: *belel'á nkélé* (171) limites de la palmeraie; ainsi que dans le ton du thème sous l'effet de la dévocalisation du préfixe (*o.c.*, p. 174), exemples *bǎ* ou *bá*.

L'élision peut donner lieu à un changement phonétique: *boté bó babéké / boté wú'ábéké* un arbre à épines (233).

Un cas étrange se trouve dans les documents de 225: *ekot'ejɔɔ* fourrure de civette, *ikots'a baɔɔ* fourrure de civettes.

L'élision totale (Gr. II, p. 177) est plus ou moins fréquente selon les dialectes. A cause de l'aphérèse avancée chez les Bongandó (cf. Phonologie VI.E), on y entend des phrases comme *ane bot'élɔ* c'est un homme blanc (181).

C. Possessifs

1. Généralités

Dans tous les dialectes, les possessifs sont en relation étroite avec les substitutifs, de sorte qu'on peut les interpréter comme composés du connectif et substitutif. On les comprend spontanément comme des composés plutôt que comme des formations autonomes à l'instar des possessifs européens, bien que dans de nombreux dialectes l'élément connectif ne soit pas en usage comme tel (Gr. II, p. 192), car la conscience populaire semble bien leur attribuer ce sens (Gr. II,I, p. 135 n° 5, 2, 5).

La multiplicité des formes connectives se retrouve dans les possessifs. Mais la forme employée dans tel dialecte n'y sert pas automatiquement comme élément formatif du possessif. Fréquemment, c'est la forme utilisée par un autre dialecte. En outre, le connectif employé n'est pas toujours la forme qu'on attendrait dans la séquence de deux formes, c'est à dire celle qui exprime proprement la possession. Enfin, plus d'un dialecte connaît deux variantes du possessifs, selon la nature du connectif. La différence n'apparaît pas toujours, et on a l'impression de se trouver devant un simple mélange dû au contact, actuel ou passé, avec d'autres dialectes. D'autres fois cependant, la distinction se fait pour le connectif: possession ou rapport général. Tous cela apparaîtra clairement dans l'exposé des détails qui suit.

L'élément formatif pronominal est égal à l'un des morphèmes connectifs exposés ci-devant en B, mais on y distingue les catégories suivantes: (1) cet élément est identique au connectif utilisé dans le dialecte en question; (2) il est

l'un des connectifs utilisés dans ce dialecte; (3) il n'y est pas employé comme connectif, mais se retrouve dans un autre dialecte.

Sérons donc les cas, tout en distinguant les dialectes qui ne connaissent qu'une variante de possessifs et ceux qui en emploient plus.

(N.d.l.r.: Voir sur ce sujet l'étude de l'auteur: Connectifs et possessifs, dans *Annales Aequatoria* 14(1993)334-344)

2. *Forme unique*

a. *Préfixe.*

Un premier groupe de dialectes a comme élément pronominal simplement le préfixe. Cette structure, préfixe + substitutif, n'a été notée dans notre domaine comme formation unique qu'en 224: *mwádi ò mí* mon épouse, *bambale bǎ wú* tes compagnons. Elle pourrait être attribuée à l'influence des voisins occidentaux (cf. Whitehead, p. 24). Elle existe encore à l'autre extrémité géographique, en 187, dialecte exclu du domaine étudié. Partout ailleurs, elle ne se trouve que conjointement avec une autre structure, comme il sera exposé ci-après en 3.

b. *-a.*

Cet élément est l'égal du thème connectif usuel. L'emploi comme possessif unique est limitée à 141, 145, 146, 150, 162, 164 (sauf l'exception signalée plus loin sous h), 184, 255. Exemples de 141: *wamí, bamí, jě, jǎndé, wǎndé, yjísó, jísó*; de 184 (sans tons): *lindome yami* ma hutte, *mpekwa yee* tes fils de raphia, *lolu wane* sa maison, *basala baiso* nos champs, *litoo linyo* vos habits. Ce dialecte omet fréquemment le préfixe: *likat'ami* ma main, *liyo'ane* son cheveu.

Pour les personnes du pluriel, le connectif est généralement élidé, comme dans les groupes de mots (Gr. II, p. 175).

L'emploi côte à côte avec une autre structure sera examiné plus loin en 3. a. et b.

c. *-ka*

s'emploie comme formatif unique dans les dialectes qui ont la même forme comme thème du connectif, soit seul soit en même temps qu'une autre forme (cf. ci-devant B 1. b. et 2). Ceci a été noté d'une part en 61 et 75, d'autre part en 34, 39, 60, 71, 74, 75, 90. Malgré l'absence de documents directs, il paraît légitime d'attribuer cette situation à toutes les tribus "Ntombá" de la Bolumbo.

La même forme existe pareillement dans le reste du grand bloc N-O où le connectif est *-a*, avec l'inclusion de 99a, mais en excluant 10, 24, 99, qui connaissent deux formes pour les possessifs (cf. ci-après 3. b).

On doit y ajouter la section orientale de ce bloc, où cependant le connectif est *-ná*: 93 à 102.

Cet ensemble attribue aux possessifs un vaste territoire couvrant de grandes parties des aires de *-a* et de *-ná* et la presque totalité de *-ka*.

d. -ná

Cet élément est identique au thème connectif unique connu en 1, 22, 106, 108a, 111a, 134, 135, 222, ainsi que chez les Boyela dans leur variante phonétique usuelle *-ndá*: *onámi* (1, 22), *bonám* (135), *enáwě* (108a), *banándé* (222°), *benísó* (111a), *bondínyó* (198), *lindís* (189).

En outre il est égal à l'un des deux connectifs (*a* et *na*) chez les Bongandó septentrionaux: *eně* (204), *onándé* (203), *banísó* (213), *binínó* (204).

Il remplace le connectif *-a* chez les Mbóle méridionaux 120 à 130, en 117 et 133: *onámi* (120), *banísó* (125), *enásó* (117, 127, 133); de même au S, par exemple 242: *-námi*, *-náwé*, *-nándé*, *-násó*, *-nányó*, *-nawó*; pareillement en 252, mais *-náwě* et *-násó*; ainsi que (sans tons) en 245, 256, 258: *onami*, *onande*, *tonaso*, *inac*.

e. -aka

seul sert chez les Ikóngó et assimilés, aussi bien ceux qui ont les deux connectifs *-a* et *-aka* (147, 148, 163, 166, 167, 168, 169) que 144, dont le connectif s'exprime seulement par *-a*. Cette dernière situation se retrouve en 157: *w-aka-mí*, *-aka-ě*, *y-áká-ndé*, *b-áka-ísó*, *l-áka-ínyó*.

f. -náká

est propre aux Bakutu, où il est égal à l'un des deux connectifs: *onáká-né*, *linákáwě*, *bonákíwá*; cf. Hulstaert 4, p. 20.

g. -ánáká.

C'est du moins ainsi que je crois pouvoir interpréter les exemples de 131: *bankaká bánákaisó* nos ancêtres, *baíneé bánákainyó* vos compagnons, *beúngá byánákāné* ses fautes. Mon opinion se fonde sur ce dernier exemple, car les deux autres pourraient se comprendre également comme des emplois de *-náka* (cf. ci-devant f). Un second argument se trouve dans le connectif usité dans ce parler à côté de *-a*: *ánáka* (ci-devant B.C.6). Une difficulté résulte du parallèle *baíneé nákaé* tes compagnons, que je ne sais pas expliquer, mais qui ne me paraît pas suffisant pour écarter l'interprétation proposée.

h. -la.

Ce morphème possessif n'est noté que très localement, dans trois petits groupes: Bóólí 143 et villages Inkaka (de 122) et Nsámhá (de 123). Exemples du premier, selon les personnes: *ólami*, *lólé*, *bóláné*, *bálísó*, *lólínyó*, *bélísó*. Il ne m'est pas connu comme élément du connectif ni d'aucune autre forme.

Y aurait-il quelque rapport avec la forme signalée ci-après en 3 h?

i. -nki.

Cette structure n'a été notée comme possessif unique que chez les Bóólí 138 et 142, sans doute est-elle connue pareillement des autres sections de cette tribu 139 et 140.

Une particularité remarquable se manifeste ici: le préfixe pronominal est prolongé par la nasale *n*, suivie à son tour de la voyelle du préfixe. Ainsi on a comme possessif complet: préfixe *n* + voyelle + *nki* + substitutif. Exemples *onónkimi*, *banánkimi*, *bonónkuwé*, *enénkísó*, *benénkiné*.

On remarque le remplacement de *i* par *u* devant le substitutif *wé*, ce qui peut être comparé au cas analogue constaté en 10 (cf. plus loin VIII.A.3.b.).

D'autres cas de pareille forme initiale à redoublement vocalique sont mentionnés ci-après en 3.c. et plus loin en VII. A.2.d.2°.

Le même morphème *-nki* est employé pour le possessif en 225 et 226, où il sert encore comme connectif, mais sans le redoublement initial et côte à côte avec le préfixe; il en sera donc question ci-après en 3. f.

3. Deux formations

Une seconde classification peut s'établir à partir de l'emploi de deux formations qui coexistent soit avec des nuances sémantiques soit par simple coïncidence de fait (cf. ci-devant sous 1).

a. a et na.

Les exemples sont nombreux au S, là où le connectif s'exprime par le thème *-a*. Mais il ne s'en dégage aucune conclusion pour la fréquence de leur emploi ou pour d'éventuelles nuances sémantiques. Ainsi (sans marques tonales) en 251: *ntaa enawe* ta chèvre, *lopa lonanyo* ce n'est pas le vôtre, à côté de nombreux exemples de l'élément *-a* (la plupart sans préfixe): *lo'ami* mon bras, *ngon'awe* ton champ, *ngon'aso* nos champs, *too lyangyo* vos habits, *liom'ao* leur nourriture. La situation est pareille en 253 et en 254 (*onande* et *yende*, *onami* et *ami*).

Chez les Mbóle septentrionaux, la situation n'est claire que dans les classes où le préfixe se prête à la coalescence: *o* + *a* et *e* + *a*, donnant *o* et *é*:

loulu l5mi (111) ma maison, *e6to 6w6* (112) ton parent. D'autres cas font plutôt penser à la présence du seul préfixe: *loulu loiny6* (113) votre maison, *tofak6 tois6* (112) nos couteaux. Cf. Hulstaert 3, p. 218.

Pour 118 il n'y a aucun doute. A côté du très commun *-na*, on entend aussi *w6nk6né w'emi* (ou *wemi*) mon cadet, *l6kw6 l'6mi* (ou *l6mi*) mon ongle; cf. Hulstaert 2, p. 20.

En 115 et 116, les deux formes sont connues, tout comme pour le connectif, mais *-na* est également très majoritaire.

Des cas ont été notés plus au S en 119, 119a, 120 et 121, mais je ne peux en tirer une règle.

Pour 132, mes notes donnent: *-n6mi*, *-n6né*, *-n6s6* à côté de *-66*, *-6ny6*, *-66*.

Selon ma documentation, c'est la structure *-na* qui est la plus usitée dans les dialectes divers mentionnés ci-dessus.

La forme plus simple (*-a*) a été notée çà et là à côté d'une forme à consonne, mais si rarement qu'elle y fait figure d'intruse ou plutôt de vestige. Ainsi *l6kw'ami* (242) mon bras, seul cas noté à côté des nombreux exemples en *-na* (ci-devant 2. d.).

b. a et ka

ne me sont connus que de 146: *yami* et *ikemi* mon. Pour la présence de la voyelle *e*, cf. ci-après en c.

c. na et ka

se rencontrent en 10 (cf. Gr. II, p. 193). Mais comme on l'a signalé *l.c.*, la forme en *-na* est de loin la plus commune, l'autre étant réservée à certains contextes spéciaux.

Les deux structures se trouvent aussi plus à l'E dans les dialectes avec lesquels 10 montre une affinité particulière: 24, 99, 102, 105, mais pour le premier on ne peut exclure un emprunt aux Riverains voisins 22, et pour les deux derniers, à 108a et 111a, d'autant plus qu'une partie de la population y a certainement quelque parenté.

Les deux structures sont signalées dans les documents sur chacun des groupes méridionaux des Bongand6 (où ne manque que 172). Mais partout la voyelle *a* de *ka* est remplacé par *e*, là où il n'y a pas élision. Je ne trouve aucun sens particulier à la différence des deux formations. Paradigmes: *l6kemi*, *6k6*, *b6kend6*, *6k6s6* (182), *b6k6n6*, *b6k6s6*, *6nam6*, *6n6*, *6nand6*, etc.

Tout au S se trouve un mélange spécial chez les Iy6mb6 occidentaux. En 238 on a: *lonami* et *lokwami*, ainsi que *lwami*. En 239, la partie méridionale se

range avec 238: *lonami, onane, et okwami*. Mais la section septentrionale dit: *enemi, inimi, lonomi, onone et ikomi, okomi*.

A remarquer en 239 l'assimilation vocalique de l'élément *na* au préfixe.

L'élément *ko / kw* n'a été observé dans aucun autre des dialectes examinés. Toutefois on peut rappeler qu'il sert de connectif possessif chez les Pygmoïdes A.2, cf. Hulstaert 8, p. 25.

d. Préfixe et -na.

Cette structure a été notée seulement dans quelques villages de 6 et de 7. Comme ces groupes comprennent en réalité plusieurs dialectes à cause de l'origine hétéroclite des lignages, Elinga-Eleku et Bolóki, Ekonda, Nkóle avec leurs mélanges, et que d'après les générations on assiste à des extinctions, la situation y est si compliquée qu'il m'est impossible de présenter un tableau clair, d'autant plus que la documentation est fort incomplète. Exemples *mpoké liwé* ou *inésé* tes pots, *wánkúmé onándé* ton cadet, *bol'ónís* leur clan.

A remarquer cependant que ces exemples pourraient se rapporter à la formation complexe exposée ci-après en 4.

e. Préfixe et -ki.

Les deux formes se trouvent chez les Ekonda: *wáli ómí* (233) ou *okimí* (234) mon épouse, *lokulá lókimí* (234) mon couteau, *bakata bākiyé* (235) tes mains, *bakata bākindé* (235) ses mains, *wánkúm'ókíndé* (241) son cadet, *njá ekābó* (234) leur clan.

La même situation existe dans quelques familles demeurées sur les bords de la Loilaka (7), mais il n'est pas exclu que les exemples notés se rapportent à la formation décrite plus loin en 4.

f. -nki

Préfixe et *-nki*. Ce double emploi est propre aux 225 et 226. Exemples des premiers: *lína inkýé* quel est ton nom? et sans tons: *lopei lomi* ma machette, *mwankune onde* son cadet, *babunga bankinde* ses fautes, *baswa bankiso* nos haches. D'autres exemples se trouvent dans Gilliard 1, p. 18. Pour 226: *bón'onkimí* mon fils, *mbwá ěnkindé* son chien; les exemples abondent dans Mamet 2, p. 29-30.

Tout comme chez les Ekonda (ci-devant e), le substitutif de la deuxième personne du singulier est élié.

g. -leka.

Ce morphème utilisé comme connectif (ci-devant B. 3. b) se retrouve comme élément du possessif à côté d'autres formations. Dans ces dialectes, il

comporte la même nuance que dans son emploi comme connectif. Il est affectonné spécialement en 90, 91, 96, 105, 106, 107, 108, 149, 150, 161. La variante à voyelle *o* a été notée en 184, puis en 193, 194, 195: *bana balokiso* (184, 194) nos enfants.

h.

Il reste à signaler l'emploi, à côté de *-a*, d'une forme qui ne m'est connue que des seuls 164: *-le* + substitutif. Cette formation pourrait être rapprochée de *la* (ci-dessus 2.h). Mais on peut aussi l'interpréter comme une dérivation de la copule, de sorte que *ólèmi*, *béléándé*, *báléísó* signifieraient simplement: étant avec moi, avec lui, avec nous. Les informateurs donnent à cette formation la signification d'une possession stable, ou d'une habitude, en opposition avec la seconde forme en *a*: *wámí*, *yándé*, *bísó*.

i.

Enfin il faut signaler une forme très particulière usitée à côté de celle à *na* en 256 et 257. Les exemples sont rares pour le premier groupe, mais abondent dans le second, ce qui donne l'impression que le premier l'a plutôt empruntée. Voici la liste pour 257, selon les personnes et avec les préfixes des classes: *onko*, *banko*, *yanko*, (2) *beko*, *jékɔ*, *yeko*, *tseko*, (3) *ondeko*, *bendeko*, *jendeko*, *tsendeko*, (4) *ʼsoko*, *tosoko*, (5) *tsoko*, *yoko*, *yenyoko*, *kyɔkɔ*, (6) *lɔkɔ*, *yeoko*, *tsíɔkɔ*. Avec un substantif: *jína jékɔ* ton nom, *ísɔ kyɔkɔ* votre père, *ísɔ tsíɔkɔ* leur père.

4. Systèmes complexes

Par ce terme je désigne les possessifs dont le paradigme ressortit à plus d'une sorte d'élément formatif: à tel substitutif correspond tel morphème, à tel autre tel autre morphème. Ce système existe dans deux groupes de dialectes éloignés territorialement mais possédant une affinité particulière évidente.

D'abord les Ntómá 227 à 229, qui ont la série: *-mí*, *-wě*, *-nándé*, *-haikó*, *-nyainyó*, *-balókó*. On y constate trois sortes de structures. Pour les deux premières personnes du singulier, seul le préfixe entre en jeu. La troisième personne emploie le connectif *-na*. Les deux premières personnes du pluriel ont *a* précédé des consonnes du substitutif. La troisième personne emploie simplement le préfixe devant le démonstratif de référence (cf. ci-dessus II.A). Ce système spécial n'a été observé nulle part ailleurs dans le domaine môngo. Ex: *motú mó-mí* ma tête, *lɔbókɔ lɔwě* ton bras, *motéma mónándé* son coeur, *baákúmé báhaihó* nos cadets, *isé enyainyó* votre père. D'autres exemples se trouvent dans Mamet 1, p. 18 et passim.

Le second système complexe se trouve en 136 et 137, deux dialectes qui ont pas mal d'éléments communs avec le premier groupe, sans doute à cause d'un voisinage ancien prolongé. Ici aussi les deux premières personnes du singulier emploient simplement le préfixe. Mais pour les autres personnes, il y a une divergence totale avec le premier groupe: toutes ont recours au connectif *na*, inconnu dans leur parler, mais largement utilisé ailleurs (cf. ci-dessus 2.d. et 3.a et c). Exemple *motú mǒmí* ma tête, *liso iwě* ton oeil, *molóko mǒnǎndé* son coeur, *itoo inísó* nos vêtements, *masála mǎninyó* vos champs, *esé ěnís* leur village.

Observons encore ici que si le préfixe seul est employé comme connectif, par contre *-na* n'y est pas connu dans cette fonction, qui est exprimée par *-ka* (ci-devant B.2.a).

Avec de vieux Nkóle de Bokúma (7), j'ai noté en 1937 (à présent il ne doit plus rester beaucoup de locuteurs de ce dialecte) la même formation complexe, dans la limite des exemples: *mwǎnkúmé ómí* mon cadet, *mǎna mǎmí* mes enfants, *moólo mǒmí* mon nez, *elongi ěmí* ma face, *nkongyá lǐmí* mes sourcils, *lǒókó lǒwě* ton bras. Mais pour d'autres personnes: *liso linǎndé* son oeil, *mimekú mǐnísó* nos mentons, *mbókó linínyó* vos bras, *bitóo binís* leurs vêtements.

5. Variantes mineures

Quelques variantes dialectales mineures (contractions, ton du préfixe, omission de la finale du connectif devant la voyelle initiale du substitutif) sont mentionnées dans Gr. II, p. 192. Ainsi on entend: *-kámí* (3) et *-kímí* (7) et *-kemí* (145), *likáísó* et *líkísó*, *wámí* (146) et *wemí* (161) et *wěmí* (120), *-nísó* (10) et *-násó* (252), *-akawě* (157) *-nákéé* (156), *-nǎwě* (22) et *-ně* (7, 135), *bǎkámí* (N-O) et *bákámí* (Ekota).

Une contraction se trouve encore dans *benó* (117) et *inó* (133) leur.

L'intercalation de *-i-* est notée en 145 et 146: *lókiané* (son) et *líkiá* (ton) contre *líkemí* (mon). De même pour la deuxième personne du singulier au S-O (Ekonda, 225, 226), où l'on peut écrire *kié*, *kíyé*, *kyé* (ci-dessus 3. e et f). Dans ces derniers dialectes cette intercalation s'accompagne de l'omission de la consonne de substitutif pour la deuxième personne.

Des exemples de cette aphérèse sont mentionnés encore pour 141 et 184 en 2.b.e.g.h.

L'élision du préfixe pronominal s'observe en *wǎli wámí* / *wǎly'ámí* (145) mon épouse, *louú lákawě* / *louú ákawě* (144) ta maison, *ělí yakáísó* / *ělí akáísó* (144) notre champ.

Le formatif *ka* a deux variantes mineures: *-kwa* (238 et 239 S) et *-ko* (239 N), donc *-kwami* et *-komí* (mon), cf. 3.c.

6. *Emploi spécial*

Les Bongandó: présentent au possessif un démonstratif quand ils l'emploient de manière autonome en l'absence du substantif cité auparavant: *lôhá lóko lókinó* (181) ce n'est pas le votre, *lisála likéné yátekola liko likemí* (176) son champ est plus grand que le mien, *ók'ókemí bonéne* (182) le mien est grand, (*lisála*) *lin'inami* (203) le mien, *bɔn'onami* (207) le mien (cf. ci-après D.6).

7. *Graphie*

Comme les possessifs sont manifestement en grande majorité composés d'un connectif et du substitutif sans changement formel important, on pourrait les écrire disjoints aussi bien qu'unis en un seul mot. Cela vaut spécialement pour les dialectes où l'élément connectif ne diffère pas de leur connectif proprement dit, que celui-ci ait une forme unique ou deux. Ainsi *wamí* ou *wa'mí*, *bísó* ou *b'ísó*, *o mí* ou *omí*, *bonáwě* ou *boná wě*, littéralement: de moi, de nous, de toi.

Là où le connectif et le possessif se servent de formes différentes, la graphie unie me semble mériter la préférence, car il y a là une évolution, au moins ébauchée, vers la formation de vrais possessifs de plein droit, quelle que soit l'incidence sémantique plus ou moins consciente du sens originel.

8. *Conclusion*

La nature des possessifs dans les divers dialectes môngɔ, tout en offrant un mélange passablement compliqué, constitue en même temps un facteur de compréhension mutuelle. En effet, les diverses formes sont ainsi connues dans la majorité des subdivisions. Les locuteurs de différents dialectes ont tôt fait d'établir le rapprochement des morphèmes étrangers avec des équivalents ou des similaires dans leur propre parler. Ainsi le dialecte A peut utiliser pour le possessif le morphème employé pour le connectif dans le dialecte B. Le locuteur du connectif *a* et du possessif en *ka* reconnaît immédiatement le connectif *ka* et du possessif formé avec *a*. Si en outre il connaît un second connectif, par exemple *na*, il a une vue presque complète de tous les dialectes dans ce domaine particulier.

Cet avantage est renforcé par l'art oral, qui emploie souvent une forme exclue du langage journalier, mais courante dans un dialecte parfois fort éloigné, voire inconnu traditionnellement. De ce fait la connaissance active et les variantes sont connues d'une grande partie de la population.

Pour voir jusqu'où peut aller cette connaissance des locuteurs coutumiers, il n'y a qu'à lire le dicton suivant connu dans le Nord: Bolúmbú *bondá*

tombátombá wă likonja liká boóla ófaókol'olúmbú, où l'on relève trois variantes de connectifs: *ndá* (= *ná*, cf. B.1.c), *á* (B.1.b) et *ká* (B.1.d). Traduction: Epouse de rang, impossible à dépister, qu'un pauvre en valeurs dotales ne peut prendre comme épouse de rang.

D. Démonstratifs

La variabilité dialectale des pronoms démonstratifs est relativement faible. Elle affecte surtout celui de la deuxième position.

1. *né*

Comme l'indique Gr. II, p. 180, le pronom de la 1^e position a une forme abrégée: *é*, notée en 2, 3, 8, 11, 17, 19, 28, 31, 102, 135, 144, 175. En outre la voyelle *ɔ* du préfixe influe sur le thème, ce qui a été observé chez les Bongandó, ainsi qu'en 146, 164, 166: *loka lɔɔ*, *bɔk'ɔɔ*. / *botómba'ɔɔ* ce rat.

L'harmonie vocalique du préfixe ne s'applique pas ici en 225 et 226; pour ces derniers, cf. Mamet 2, p. 32. Donc *oné*, *ené*.

2. *nko*.

Dans cette forme, le démonstratif de la 2^e position se trouve abondamment au N et au N-O (dialecte principal), chez les Ekota, 91, 99, 105, 162. La sous-variante *ngo* s'entend en 106, 107, 118, 119, 119a, 120, 121.

La voyelle finale est *u* en 224: *moto óku* cette personne.

Les variantes dialectales se présentent dans une forme soit allongée soit abrégée. Les voici.

La nasale peut être simplement omise, causant un allongement de la voyelle du préfixe. Ce cas s'observe chez les Bongandó, en 67, 89, 90, 147, 150, 161, 165, 169, 224, et en 110 à 113 avec des préfixes contenant la voyelle *o* (Hulstaert 3 p. 219): *bóko*, *béko*, *lóko*, *éko*, *báko*. En 224, on a la variante phonétique: *óku*, *báko*, *lóku*. Les Ekonda ont ce même système, excepté pour la cl. I *úko* et *baiko*. Une sous-variante se trouve en 141 dans les classes *e*, *i*, *li*, dont les préfixes d'accord donnent ici: *kéko*, *yéko*, *jéko*.

Un autre groupe de dialectes remplace *n* par *i* (S, C, E). Mais il existe des sous-groupes déterminés par la nature de la dévocalisation des préfixes. Ainsi on entend *bíko*, *líko*, *íko*. La majeure partie dévocalise *be*, *li*, *e*, *i*, mais contracte ceux qui ont la voyelle *o* avec *i* pour donner *u*: *úko*, *búko*, *lúko*, *túko* (par exemple 1, 17, 117, 133, 136, 137, 143, 222, 245, 252, 253, 254). La même situation existe en 132, excepté qu'on dit *bont'íko* cette personne, forme qui se retrouve en 238, 239, 242. On pourrait penser à une élision du préfixe, si l'on n'avait l'ordre inversé *ik'ónto* dans ces mêmes 132 et 242.

En 242 même, tous les préfixes sont dévocalisés. Cependant *ba + i* sont fusionnés en *be*: *běko*.

Pour le S-E, mes documents sont insuffisants. Cependant j'y trouve: *bont'uko* (245, 253, 254) cette personne, *banto'iko* (245) et *bant'aiko* (253) ces personnes, *em'iko* (253, 254) cette chose, *ileng'iko* (253, 254) ce jeune, *em'eko* (255) cette chose, *ekete eko* (256, 257, 258) cet aliment, *tye luko* (245) et *tea toko* (256) ce feu.

Dans plusieurs phrases, le présentatif est employé là où d'autres dialectes utilisent le démonstratif; cela se trouve en 256, 257, 258.

Un autre groupe ne dévocalise pas; ayant donc *oiko*, *boiko*, *eiko*, *liiko*: 122 à 129, 135, 146, 158, 159, 223. (Cependant on entend aussi la dévocalisation de *e-* chez les Mbóle: *mpám'iko* ce mâle). Dans ce groupe se rangent encore les Bakutu et les Boyela. Mais les premiers ont également les variantes *o + i* (voir ci-dessus) et chez les seconds on entend aussi *bón'iko* cet enfant, *lwele liko* cet homme, *tóma tiko* ces aliments.

Les formes longues sont propres aux Mbóle septentrionaux: *-niko* (110 à 113) et *-ningo* (108), à préfixe bas.

De ces données se dégage l'impression que ces formes longues sont originales et que d'elles dérivent les autres variantes, celle en *n* et celle en *i* formant les intermédiaires vers *-ko*. Cette hypothèse pourrait rendre compte du ton montant du préfixe pour les formes brèves.

3. *nyi*

Ici nous n'avons que les variantes mineures d'ordre purement phonologique: *ní*, (par exemple 117, 118, 137, 143, 147, 150, 155, 222, 242), *nji* (132), *i* par omission de *n* (cf. ci-devant *-né*) en 146, 165, et au N (exemples ci-après en J. I.c). La variante *nji* ou *nci* est signalée en 132 à côté de *nyi*. Des informateurs m'ont expliqué chez les lálá (Salonga) que celle-ci se dit pour une position plus éloignée, et la première forme lorsqu'on parle en pointant le doigt. Ou est-elle simplement plus ancienne? Le ton haut du préfixe s'entend en 143, 226, 228 et chez les Bongandó.

L'allongement de la finale pour désigner un éloignement très grand a été observé dans divers dialectes, mais je n'y ai pas accordé une attention spéciale. Il n'a été noté qu'au N-O et S-O (par exemple 224 et selon Mamet, en 226 et 227 à 229).

4. *so*

Le démonstratif qui se réfère aux matières non-palpables, simple ou allongé au moyen de *ko*, se trouve identique partout.

5. *kɔ*

Ce pronom n'est pas un démonstratif au même titre que les autres (Gr. II, p. 184 ss.). Il se réfère directement au sujet de la conversation: celui-là même. C'est pourquoi il lui est donné le nom de pronom de référence.

Comme variante (hormis le ton du préfixe), je ne connais que *-hɔ* pour les Bongandó et *-lɔkɔ* chez les Ntombá de Bikólo, qui l'emploient également comme substitutif pour la 3^e personne pluriel tant pour les personnes que pour les choses (cf. ci-dessus II.A.).

6. *ná*

Comme variante de *né*, ce démonstratif a été noté chez certains Bosaka et Bongandó: *ntangé ené / iná* (145) ce / ces lit(s); *iyánǎtôme iná* (145) cet enfant.

On la trouve encore dans d'autres dialectes du C, par exemple dans la locution *boná iná* (156) ce jour-ci, notée aussi comme *bon 'iná* chez les Bongandó 213, et dans la prononciation locale propre *on 'iná* en 182. Walling p. 34 connaît ce groupe *bon 'iná* pour aujourd'hui, mais ne mentionne pas *-na* parmi les démonstratifs.

E. Le présentatif

Ce nom est donné à un groupe de mots qui sert à présenter un être ou, mieux, à le désigner à la manière du français "voici, voilà" (*o.c.*, p. 231).

Bien qu'il s'agisse d'un groupe de mots, le présentatif est traité ici, d'une part parce que le présent travail ne comprend pas une section consacrée à la syntaxe, d'autre part parce que au moins un des mots qui composent le groupe est un pronominal.

Le groupe présentatif est constitué de deux éléments. Le premier désigne l'identité de l'être présenté, au moyen du substitutif pour les personnes ou du pronom de référence (Gr. II, p. 184) pour les non-personnes; et cela même quand le "sujet" ainsi désigné est nommé dans le contexte avant le groupe (Gr. II,I, p. 6.1.2).

Le pronom de référence est dialectalement remplacé par une forme pronominale analogue et parallèle qui ne sert que dans le groupe présentatif. Ceci est explicité plus loin.

Les pronominaux démonstratifs et les substitutifs offrent les variantes dialectales qu'ils ont en tout entourage. On n'y doit plus revenir. La variabilité à relever regarde la forme du premier élément et le degré d'isolement (*o.c.*, p. 229).

(N.d.l.r.: Voir l'étude de l'auteur dans: *Annales Aequatoria* 14(1993) 322-333.)

1. Les substitutifs

Concernant les substitutifs, il faut signaler que pour la 3^e personne du singulier une forme légèrement différente de la forme "ordinaire" s'entend par exemple au N-O: *ané* au lieu de *endé* (cf. *o.c.*, p. 228 et Gr. II, p. 165).

Chez les Ekota et les Nsámhá voisins (93), j'ai noté l'assimilation vocale régressive du substitutif de la 1^e personne singulier *emí* au démonstratif: *em'ón'ótswá* voici que je m'en vais. Le même fait se trouve chez les Boyela: *em'ón'áata* voici que j'ai. Pour les particularités de la 2^e personne singulier décrites *o.c.*, p. 477-478, je ne connais point de variantes dialectales.

2. Les remplaçants des substitutifs

Deux mots formellement très semblables prennent la place des substitutifs de la 3^e personne pour les non-personnes. Ce sont *-kɔ* et *-ka*. Le premier est le pronom de référence régulière. Le second a la même fonction dans le groupe présentatif, mais n'est pas connu dans d'autres constructions. Bien qu'il soit homonyme du connectif *-ka* (B.l.d.), je ne vois aucun rapport étymologique.

Les thèmes sont hauts. Le ton bas qui s'entend parfois est un phénomène d'assimilation régressive devant le démonstratif de la deuxième position; cf. Gr. II, I, p. 228-229.

Le ton du préfixe est variable selon les dialectes. Les détails suivent.

a. La forme -kɔ

Les documents disponibles sur 225, 238 et 245 ne font aucune distinction entre les phénomènes à et ɔ. Toutefois, comme partout le pronominal a la voyelle de la 3^e aperture, on peut raisonnablement supposer qu'il en est de même ici.

1. Ton inconnu

La documentation de certains dialectes n'indique pas le ton: 11, 20, 30, 31 à 37, 39 à 42, 45, 46, 51, 52, 54, 67, 74, 84, 97, 98, 99a, 116, 117, 134, 135, 138, 148, 151, 166, 170, 171, 173, 174, 177 (probablement identique à 176), 181-183, 184, 203, 204, 207.

Pour un certain nombre d'entre eux on peut raisonnablement opiner que la tonalité est pareille à celle des dialectes voisins apparentés: ainsi 31-37 semblables à 29, les quarante semblables entre eux, 97 et 98 pareils à 94 et voisins, 148 à 147, 151 à 156, 166 à 167, 170 à 175, 177 à 176, 181, 182, 203 à 207 aux limitrophes.

2. Ton douteux

Quelques dialectes se trouvent dans la documentation tantôt avec les préfixes bas, tantôt avec les préfixes hauts. Tels sont: 21, 121, 125, 129, 149, 158. S'agit-il de notations déficientes? ou de mélanges réels sur le terrain? On pourrait trouver un argument pour cette dernière supposition dans le cas des 120, vu la quantité des dialectes voisins présentant cette situation incertaine et la multitude des documents pour 122 et 123.

3. Ton haut

Dans ce groupe il est question des dialectes qui ont toujours le préfixe haut. Ils sont une minorité en regard de ceux qui ont également la tonalité haute à l'exception du préfixe *e-* (voir ci-après 4). Ici se trouvent 7, 10, 13, 23, 50, 100-104, 119, 131, 137, 142, 146, 156, 157, 159, 175, 178, 179, 180, 233 à 241; plus 99, 143, 145, qui ont à la fois *kɔ* et *ka*. Les numéros montrent clairement que cette minorité est éparpillée sur le terrain.

Exemples de 10: *lɔkɔ lɔné, lɔkɔ lɔnko, lɔkɔ lonyi*; de 50: *likɔ linko, ék'ényko, ék'ényi*; de 175: *tɔkɔ tɔko, lɔkɔ lɔko*.

4. Ton bas

Celui-ci est présent dans de grandes aires: 1, 2, 3, 4 (en partie), 8 (partiellement), 9, 11, 12, 15 à 19, 22 à 28, 47 à 49, 93 à 96, 100 à 102, 105 à 108a, 110 à 113, 115, 119a, 120, 122, 123, 126, 127, 147, 149, 161 à 163, 176. Exemples de 27: *ek'éné, ek'ényi, bak'áne, ik'iné, tɔkɔ tóné*.

5. Tonalité mixte

Ce terme indique ici que les préfixes sont hauts, à l'exception de *e* qui est bas. (Cette règle s'applique à d'autres pronominaux et vaut également pour le préfixe *o*, mais ce dernier ne se trouve pas dans le groupe présentatif, puisqu'il appartient à la classe 1 réservée aux personnes qui dans le groupe sous examen sont désignées par les substitutifs).

La situation mixte a été notée en: 3 (cf. aussi 5), 4 (en partie), 8 (en partie), 12 (en évolution), 13 (en partie), 29, 99, 118, 119a, 132, 143, 144, 145, 146, 157, 159, 167, 168, 180, 222, 226. Exemples de 3: *ek'éné, ekɔ enyi, lɔkɔ lɔné, lɔkɔ lonyi, lɔkɔ lɔnko*.

Quelques rares dialectes ont aussi le ton bas pour le préfixe *i*: 3, 8, 145. Les 118 Nkengo ont *i* bas pour la classe 19, mais haut pour la classe 10: *itoko ik'iné* voici la cuiller, *nyoku ik'inyi* voilà les éléphants.

Sur la base de ces cas, on pourrait construire la règle que le ton bas vaut pour les préfixes monophones-vocaliques, mais avec cette restriction que le préfixe nasal de la cl. 10 se conforme à sa nature consonantique.

b. La forme *-ka*

Le ton de préfixe est tantôt haut, tantôt bas, tout comme pour *kɔ*.

1. Localisation

Cette forme est employée par plusieurs dialectes. Un coup d'oeil produit l'impression qu'elle est connue surtout dans les tribus septentrionales et orientales, avec cependant des enclaves au centre, dans les dialectes dont les accointances pointent plutôt vers le Sud, comme les Bɔólí.

La situation n'est pas claire au S, où pourtant on trouve en 254: *ika ine* et *eka ne* à côté de *bok'one*, *bek'ene* (sons et tons exacts inconnus).

Quelques dialectes utilisent cette forme conjointement avec *kɔ* (cf. ci-après).

Il semble que ça et là, *ka* a été conservé comme archaïsme, ainsi que je l'ai entendu à Bokúma: *jiká jiné*, à Wafanya (21) et à Bolímá, conjointement avec *kɔ*, noté comme plus moderne en 29.

Il s'agit de ne pas perdre de vue la possibilité d'erreur provenant de l'intercalation de *a* dans l'élision utilisée par certains dialectes (cf. Gr. I, p. 153, note). Ainsi (*lisála*), *liká'iné* pourrait être interprété comme étant *liká liné*, si les autres formations n'attestaient: *likó liné*, donnant en élision *lik'á'iné* (voici le champ).

Le ton du préfixe est tantôt haut tantôt bas, tout comme pour *kɔ*.

2. Ton inconnu

Dans quelques dialectes le ton est inconnu, par exemple 71, 133, 203; ou incertain, les deux tonalités se trouvent dans la documentation: 146, 149. Pour ces deux-ci, il y a une probabilité que le ton haut soit propre aux villages habitant au S, ce qui pour 149 correspond à ceux qui, avant la réunification, étaient établis dans le bassin de la Lömela.

3. Ton haut

Le ton a été noté en 22, 29, 99, 132, 143, 145, 149, puis chez les Boyela (tous?). Voici des exemples de 194: *bék'éné*, *ek'éné*, *ik'éné*, *lóká líko*, *liká líko*, *liká liné*, *bák'áiko*, *tóká tiko*, *tóká tɔné*, *ek'iko*, *ik'iko*, *lóká ɔné*. Cf. Hulstaert 7, p. 98.

4. Ton bas

Le ton bas est employé en 21, 22 (partie, cf. 3), 90, 91, 150, 161, 162, 164, 165. Exemples *lóká'ɔné*, *loká'óko*, *iká iko*, *toká tɔné* (164 et 165).

c. *ka* et *kɔ*

Le mélange des deux formes existe dans quelques dialectes. Il peut s'agir de mélanges actuels résultant des influences maternelles ou de la modernisation (soit par l'influence de la langue commune, soit par évolution interne, si l'hypothèse de l'archaïsme de *ka* est confirmée (cf. b.5).

La présence simultanée est signalée en 21, 22, 29, 90, 91, 96, 99, 132, 133, 143, 145, 149, 161, 162, 203, ainsi que dans la généralité des Boyela.

Voici un exemple du mélange qu'on peut rencontrer, noté en 150: *boté bok'óné / bóká'óné, benkándá bék'éné, étóo ek'éné, litóo líká'iné, lisáa líká'iné, basáa bák'áné, nyama ek'éné, nyama ik'iné, lokási lók'óná, nkási ik'iné, ifaká ik'iné, tofaká tóká tóné*. Les informateurs ajoutaient que dans la classe 19 on n'employait pas *tóká tóné*, mais uniquement *ká*.

Dans d'autres dialectes, l'existence simultanée des variantes *kɔ* et *ka* pourrait se comprendre comme une application de l'harmonie vocalique. Ainsi en 132; *botámhá bóká bóné / bók'óné, lokásá lóká lóné / lók'óné, tofaká tóká tóné / tók'óné*. Cette interprétation peut être corroborée par '*tóo 'ká 'né*, où la présence de *ka* seul suggère cette variante comme "l'originelle". Traduction des substantifs: arbre, feuille, couteaux, tissus.

d. hɔ / ha

Cette variante consonantique propre aux Bongandó septentrionaux a été notée sans tons dans les dialectes suivants. Comme *hɔ*: 210, 213, 218, mais avec assimilation vocalique (cf. ci-après); mélangé avec *k*: 207; *ha* et *hɔ* conjointement: 220 et 217. Dans ce dernier on signale même une assimilation vocalique dans le préfixe de *ha*: *laha lóné, laha lonyi*.

e. Autres formes

Quelques particularités sont à noter encore. D'abord la documentation de 224 ne donne que le seul démonstratif *-né* pour rendre le présentatif. Est-ce une erreur d'interprétation? Ou ce groupe y est-il rendu réellement ainsi? Une recherche spéciale devra fournir la réponse.

Ensuite il convient de signaler la structure utilisée par les Ntómhá 227, 228 et 229. Elle diffère des autres dialectes par le pronom de référence, qui est chez eux: *-lóká*. Il est intéressant de noter que les parlers apparentées de la Loí-laka (136 et 137) ont cette même variante du pronom de référence, mais qu'ils ne l'emploient pas dans le groupe présentatif.

Enfin 141 présente une formation totalement divergente. Malheureusement mes documents ne contiennent que les deux exemples suivants: *tofaká iyá tóné* voici les couteaux, *lokási iyá óné=íy'óné* voici une feuille. Spécialement étrange est la présence d'un mot invariable avant le démonstratif.

3. L'isolement

Une des caractéristiques les plus remarquables du groupe présentatif est le degré avancé d'isolement, qui s'exprime par trois phénomènes: (1) l'assimilation vocalique, (2) les élisions, (3) l'absence d'accord à l'intérieur du groupe. Il en a déjà été question dans Gr. II, I, p. 229. C'est ici le lieu de détailler cette manière dans son aspect dialectologique.

a. L'assimilation vocalique

L'application de ce phénomène décrit en Gr. I, p. 35 consiste ici en ce que l'aperture des voyelles *e / ε* et *o / ɔ* du démonstratif se communique au pronom de référence. Comparez: *lɔkɔ lɔné* à *lokó lónko lɔkɔ* se calquant sur *-ne* (celui-ci) et *lokó* sur *-nko* (celui-là). De même: *ek'éné* et *ek'ényi*.

Ce phénomène a été noté, e.a. en 2, 3, 22, 24, 34, 35, 37, 39, 40, 51, 74, 93 à 100, 105 à 113, 116, 117, 119a à 123, 126, 127, 131, 134, 135, 137, 138, 142, 143, 144, 146, 151, 156 à 159, 166, 174, 181, 182, 184, 204. La même situation prévaut pour la variante Bongandó (ci-devant 2. d). Exemples (93 à 96): *ek'éné*, *bɔk'ɔné*, *lɔk'ɔné*, *ek'ényi*, *ek'énko*.

Remarquons que l'ensemble de ces dialectes couvre la majeure partie du domaine pour lequel nous disposons de renseignements. Et rappelons en même temps que ceux-ci font défaut pour une grande quantité de dialectes. Leur absence dans cette énumération ne signifie pas que le phénomène y est inconnu. (Cette remarque vaut aussi pour les autres subdivisions de la présente section 3).

L'assimilation vocalique pratiquée lorsqu'il y a deux démonstratifs a été signalée dans Gr. II, I, p. 477-478: *w'ɔn'ɔn'óóyá* te voici venu, *w'ɔn'ónk'ótswá* voilà que tu t'en vas.

En résumé, le phénomène examiné s'observe presque partout au Nord et au Centre, mais il est absent e. a. à l'Ouest de la Loílaka et en outre, évidemment, là où le premier élément du groupe est *-ka*, la voyelle *a* rompant l'harmonie (Gr. I, p. 36). Pour le secteur méridional, la documentation est absolument insuffisante.

Terminons en signalant un fait qui m'a été communiqué par l'excellent informateur A. Elenga, mais qui n'a pu être soumis à une enquête approfondie et extensive. Il a attiré mon attention sur l'assimilation vocalique en rapport avec le substantif précédent: *botámá bokó'ónko* voilà l'arbre, mais: *bɔkólí bɔkɔ'ónko* voilà une liane. On voit que l'assimilation ne joue pas à l'intérieur du groupe, mais par contre avec le substantif. Il serait très intéressant de rechercher l'extension dialectale de ce phénomène.

b. Les élisions

Le groupe présentatif donne lieu à certaines élisions, inusitées dans d'autres combinaisons. C'est le cas pour les initiales des préfixes *lo-* et *to-* (cf. Gr. II, I p. 229). A noter toutefois que l'élision de *l* se trouve dialectalement dans certains entourages; de ce fait, l'élision *lók'óné* du groupe *lók'óné* pourrait s'expliquer aussi bien comme *lók'óné*, si à côté on n'avait par exemple *lók'ónyí*, l'élision ordinaire de *l* seul donnant *lók'ónyí*. Serions les applications.

1. Le préfixe *lo-*

Les exemples abondent: 3, 16, 18, 23, 31, 96, 99, 100, 105, 106, 107, 108a, 115 à 123, 126, 127, 129, 131, 132, 135, 137, 138, 142, 149, 151, 156, 157, 158, 159, 162, 166, 183, 222, 245. Cet ensemble couvre une grande partie du domaine môngo, comme l'a déjà signalé Gr. II, I, p. 230 et note.

Un détail y est ajouté sur l'élision de *b*, selon les situations individuelles. La même remarque peut s'entendre au préfixe *lo-*.

En 137 j'ai même noté: *mók'óné* (*mo* est la forme dialectale de *bo*, mais normalement l'élision ne s'y applique pas).

2. Le préfixe *li-*

Dans nombre de dialectes disséminés sur le territoire môngo, le préfixe *li-* et, dialectalement, son équivalent *bi-*, élident la consonne mais sans élider la voyelle précédente, excepté lorsqu'il y a intercalation de *a* (cf. Gr. I p. 155). Des applications se présentent aussi dans le groupe présentatif, mais comme il s'agit d'un phénomène général, on ne doit pas insister ici. Exemples *lik'ínyí* (137), *bik'íné* (67), *litóo lík' lík' íné* (16) ces tissus, les voici.

La chute complète du préfixe (*l.c.*) est omise ici, car elle n'apporte aucune particularité pour le groupe présentatif. Exemples *'kó'né*.

Ce qui intéresse notre sujet est l'aphérèse de *li* (*bi*) unie à l'élision dans le chef du pronom de référence. Ce phénomène, étant propre à notre groupe, est donc une preuve de son isolement. Exemples *bífeko bik'íné* (30) voici les armes, *lisála lík'íné* (97) voici le champ.

Cette élision avancée a été notée en 30, 97, 98, 99, 102, 156, 168, 169, 175, 180, 241. Exemples: *lík'íné* (97, 99, 102), *lík'íné* (156, 168, 169), *líkw'íní* (144). Il s'agit donc principalement des Nsongó, Ekota. Pour ces derniers, il faut se rappeler qu'ils poussent très loin les élisions, qui portent même sur *b*, tant du préfixe *bi-* que de *bo-* dévocalisé: *bisén'ík'íné* (180) voici les tissus.

3. Le préfixe *to-*

L'aphérèse de ce préfixe est usitée exclusivement dans le groupe présentatif dans un certain nombre de dialectes. Comme le dit Gr. II, I, p. 229-230, elle

s'entend, à côté de la forme complète, dans plusieurs dialectes. Notre documentation la signale en 3, 10, 11, 13, 16, 19, 20, 22, 31, 34, 35, 37, 39, 93, 94, 96, 97, 98, 99, 102, 105, 106, 107, 108, 108a, 111a, 112, 115 à 123, 125, 127, 129, 131, 132, 151, 156, 159, 162, 163, 167, 168, 169, 245. Ces dialectes occupent une grande partie du domaine: Nord, Nord-Ouest, Nord-Centre (Ekota, Nsongo et assimilés), Centre (Mbóle, Bakutu, Ikóngó). Exemples *tək'óné*, *tok'oniko*, *tók'ónyi*.

4. Le préfixe *e-*

Dans plusieurs dialectes centraux, ce préfixe prend le ton descendant après élision du pronom de référence, contrairement à la règle générale (Gr. I, p. 165). Le fait a été noté en 105, 106, 108a, 118, 122, 123, 126, 127, 129, 143, 145, 161, 162. Exemple *ek'éné*, *ek'èni*. (Il convient d'ajouter que cette tonalité se retrouve aussi hors du groupe présentatif, du moins dans certains de ces dialectes, par exemple *en'éfeko* cet outil en 122, 126, 127 et 129. Quant aux autres, mes documents ne permettent aucune conclusion et il faut donc attendre de nouvelles recherches).

5. Le préfixe *i-*

Un seul cas a été noté en 197, où le préfixe *i-* de la cl. 10 a le ton haut en cas d'élision, contrairement à la règle générale qui demande le ton descendant et qui est observée pour *i-* de la cl. 19. De ce fait ces deux classes sont maintenues nettement distinctes. Ce cas unique mérite d'être soumis à une enquête extensive.

6. Elision de *-kɔ*

Presque partout, le pronom de référence est sujet à l'élision simple, c.à.d. la chute de la voyelle. Cependant j'ai noté quelques cas du remplacement de la voyelle par la semi-voyelle *w*. Ainsi 27: *ekw'éné*, *ekw'éngo*; 67: *bakw'ané*, *ikw'ine* (sans tons); 137: *ikw'ine* (sans tons); 144: *bákw'áni*, *lók'w'éné*, *lók'w'èni*, *livéli* 'ikw'iné voici les champs.

Cette sorte d'élision est d'autant plus remarquable qu'elle se retrouve dans d'autres entourages uniquement avec la voyelle *u* (Gr. I, p. 137). Cependant *kɔ* est dévocalisé en *kw*, comme infixe de la 2^e personne singulier (Gr. II, p. 315) et marque du statif passé (*o.c.*, p. 424). Tout cela suggère d'interpréter ce fait moins comme une élision que comme une dévocalisation et constitue ainsi un argument en faveur de l'isolement du groupe.

c. L'absence d'accord

Ce phénomène est également signalé dans Gr. III, p. 230. Il consiste en ce que le démonstratif ne se conforme pas à la classe du premier élément, mais prend le préfixe *o* ou *e* indistinctement, ce qui paraît bien un comble de l'isolement de ce groupe essentiellement pronominal. En voici quelques exemples, séries selon, les dialectes: 1 *ik'óné, bak'óné*; 2 et 3 *ikónyí, ifaká* (couteau) *ik'ényí, ik'éńko*; 7 *iko enyi*; 29 *ik'ene* (sans tons); 49 et 50 *lik'ene* (sans tons); 99 *tók'ene* (sans tons); 117 *ik'one, ek'iko* (sans tons); 123 *ik'ókò, ek'ókò*; 137 *lik'óné, mák'óné, ék'óní*; 222 *ik'óné, bák'óné, ok'óné, ek'ókò, ek'ónyí*; 245 (sans tons) *ek'one, ik'one, bak'one* (toutes classes).

Finalement, signalons un phénomène rarement noté: le remplacement du préfixe du démonstratif par *a*: 156 et 166 *lók'áné*; 161 (*litóo*) *lik'ányí*, 253 (*nsi-kí*) *ik'ane*, à côté des autres classes toutes conformes au modèle nkundó. les tons suggèrent cette interprétation plutôt que *-ka* + démonstratif sans préfixe, qui d'ailleurs paraît a priori totalement improbable.

258 offre un mélange de présence et d'absence d'accord: *ik'ine, tók'one, bek'ene, ekete ek'ene* mais *'kete k'one, emata ek'ene* mais *mata jók'one*. En 257 de même: *ekete ek'ene* mais *'kete k'one*.

d. Redoublement

Ce phénomène n'a été noté que chez les Riverains 7 (Lósélinga, Lóngá jw'ónéne): *ntaa ik'in'óné* (voici les chèvres), *tók' tón'óné, lók' lón'óné*. A remarquer le double démonstratif, dont seul le premier exemplaire a le préfixe d'accord, le second se conduisant comme ci-dessus en c.

Ce fait est à distinguer des groupes à double *-kò*, car dans ce cas le premier est le pronom de référence exprimant l'identité du substantif.

Le démonstratif s'observe répété dans une proposition présentative en 148: *myo'óko láyé óko* voici que je viens; *iw'áko báfénde ndáé áko* les voilà qui passent la rivière.

e. Tonalité d'intensité

La documentation contient quelques rares exemples d'une tonalité divergente, contraire à celle qui s'entend communément. Ainsi: *ik'ine* et *bók'one* notés en 10 et 13. La divergence consiste dans l'abaissement tonal dans les deux éléments: *kò* au lieu de *k'ò* et *ne* au lieu de *né*. Les informateurs l'affirment comme normale et lui attribuent une fonction d'intensité ou d'insistance.

f. Particularités

Selon L. Gilliard 1, p. 62, le démonstratif prend des préfixes particuliers en 225: l'accord selon la classe + *e*, en contact avec la voyelle précédente, ce qui

donne: 3 *buene*, 5 et 10 *yiene*, 6 et 8 *bene*, 7et 9 *kiene*, 11 *luene*. Pour les autres positions, il ne cite que 9 et 10 *kieko* et *yiko*. On pourrait rapprocher ici ce qui se trouve dans mes notes de 224: *esaka kiene* (réceptif) et *mpalo kiene* (outil).

Ma documentation pour le S contient les exemples suivants qui rendent le français “voici la personne” et que je copie tels quels: *bonto nok'one* (245), *bonto nd'okone* (256), *bonto ndokone* (257), *ndokone* (258) et pour le pluriel: *banto yak'one* (245), *banto iwok'ane* (256), *iok'ane* (257), *iwak'ane* (258). Malgré la graphie défectueuse, je pense reconnaître comme premier élément du groupe, outre le substitutif, le pronom de référence *-ko* (ci-dessous 2), de sorte que le premier élément du groupe est présent deux fois.

Il s'agirait donc d'une sorte de répétition, ce qui est corroboré par les exemples (pour désigner le copal): *itwa ikakine* ou *ikokine* (256), et pluriel, *batwa bakakane* (254). Je les analyse ainsi: *ika-k-ine* = *ika ika ine*, *iko-iko-ine*, *baka baka bane* donnant *bak'ak'ane*.

Cette interprétation me semble confirmée par les faits de 141 (qui ont longtemps voisiné avec les tribus plus méridionales mentionnées): *w'ök'öko otákendé* te voilà qui es en marche, *ny'ák'áko batákendé* vous voilà en marche.

Rappelons ici le double pronominal pour la 2^e personne singulier au N-O (Gr. II, I, p. 477 n° 6.2.4).

Une structure particulière est en usage en 224. La voici pour la première position et selon les classes: 1 *ndó nd'óné*, 2 *bó b'áné*, 3 *mó m'óné*, 4 *myó miné*, 5 *yó yiné*, 6 *mó mané*; 7 *kyó kyéné*, 8 *byó biné*, 9 *kyó kyéné*, 10 *yó yiné*, 11 *ló loné*. L'informateur Bandua ajoute que cette structure employée par son groupe Mbélo présente dans la section Mpenge une variante dans le premier élément, qui a la voyelle *e* au lieu de *o*: *ké*, *mé*, etc.

4. La proposition

Comme décrit en Gr. II, I, p. 477, le verbe prédicat du groupe présentatif se trouve soit au relatif soit à l'absolutif. Aucune enquête dialectale n'a été menée pour ce point. Voici cependant les faits constatés chez les Boyela. D'abord pour l'emploi de l'absolutif, voici un exemple avec le radical *-át-* (posséder), paradigme de 193: *m'iko ndáta* ou *m'ónd'iko ndáta*, *w'ónd'ik'óáta*, (*ándé*)*and'ik'aáta*, *ísó'aiko tóáta*, *ínyó'aiko loáta*, *íy'áiko baáta*. Pour le relatif: *bont'iko and'ik'osémbi* (197) voilà cet homme en marche, *emí m'ik'óyi* me voici qui viens (198).

5. Conclusions

Dans sa réalité dialectale, le groupe présentatif môngo fait apparaître quelques phénomènes particulièrement intéressants, spécialement dans le domaine de l'assimilation vocalique et de l'isolement.

La variabilité phonologique n'est pas grande dans l'ensemble du groupe, malgré la différence dans la tonalité. La répartition géographique produit bien une impression de complexité, mais elle n'a pas ce caractère pour les autochtones. Au contraire, elle facilite la compréhension et ne rebute donc pas; au lieu de paraître étrange, elle a un air de familiarité.

L'intelligibilité est accru par le contexte et la situation, qui limitent très fort les possibilités d'erreur ou d'incompréhension.

Quant à la présence de *-ka* au lieu du pronom équivalent du substitutif, il serait fort instructif de connaître l'origine de cette forme et de son alternance avec *-ko*, mais une recherche dans ce sens ne me semble pas possible à l'intérieur du domaine môngo.

Un autre détail intéressant est la différence tonale du préfixe entre *-ko* employé comme simple pronom et ce même morphème comme élément du groupe présentatif: haut dans le premier cas, bas dans le second. Cette différence se trouve seulement dans quelques dialectes occidentaux, tandis que dans une quantité d'autres le ton est égal de part et d'autre (cf. Gr. II, I, p. 228 n° 2. 3).

F. Les interrogatifs

Il n'est question ici que des interrogatifs pronominaux, à l'exclusion des invariables. (N.d.l.r.: Voir l'étude de l'auteur publiée dans *Annales Aequatoria* 14(1993)345-377.)

1. L'identité

Dans tout le domaine, je n'ai trouvé qu'une seule forme pronominale, -*káli*, avec préfixe haut, signalée par l'instituteur Bokombola de Yakaa (87): *lina liné likái* quel est ton nom? *bosóngó'ókó bókái* quel est cet arbre?

Cet interrogatif est dit "d'identité" parce qu'il correspond exactement à *ná* et parallèles employés dans le même entourage.

Une forme similaire (*-ka*) se trouve dans mes phrases A pour les Bongandó septentrionaux, mais uniquement devant la particule interrogative *nányi / náí* (plus loin VIII. A.1.a.1.3). Nulle part elle n'est employée seule et elle n'est donc pas un interrogatif à part entière. Tous les exemples sont dans les classes 1 ou 5. Il n'y en a avec *ntsína* dans la question portant sur le motif. En outre les phrases n'utilisent pas cette forme dans chacun des dialectes représentés. Ainsi (nulle part il n'y a de marques tonales): *lina line lika nanyi* (203, 218, 220) et *lina line nanyi* (204, 207, 213, 217) quel est ton nom? Autres exemples: *ɔnɔleka ntela oka nanyi* (203, 207, 217, 218) qui a mangé la banane? *bot'onalanga ε oka nanyi* (203, 207, 213, 217, 218, 220) qui aimes-tu? *yoi yalanga ε lika nanyi* (les mêmes tous) qu'aimes-tu? *bomen'otumba oka nanyi* (213, 218, 220) qui est le

propriétaire de la maison? Les autres dialectes notés omettent le pronominal dans ces phrases et il est absent dans toutes les neuf pour 204. Un cas cité aussi par Walling, p. 10.

2. La spécification

La question posée pour spécifier recourt à des formes différentes d'après les dialectes.

a. -yá

(Gr. II, p. 199) couvre la partie N-O du domaine, avec limite méridionale approximative à l'Ikelemba. Mes notes ne contiennent pas assez d'indications pour les groupes situés plus au Sud. La forme pourrait s'y trouver en 25, 26 et surtout 24. Elle a été abondamment signalée en 29, mais pas en 30 et 31. Elle a été aussi notée par un informateur du village riverain de Bolingo (7 d), mais on ne peut savoir s'il représente le dialecte local ou s'il est dû à une influence étrangère. Elle n'a pas été notée dans chacun des dialectes, car pour quelques-uns je n'ai pas de documents bien localisés. Toutefois la grande homogénéité de cette région du N-O rend très probable sa présence partout, avec l'inclusion de 93 à 102. On note cependant la présence en 40-42 d'une autre forme (ci-après e).

En dehors de cette zone, -ya se trouve en 71, 74, 84, 87, 89, 91, 105, 106, 107, 108, 108a, 111a, 118, 119, 119a, 120, 149, 159, (les 158 voisins ne renseignent que *ná*), 162, 163, 164, 165, 168, 171, 173, 175, 176, 177, 204, 210, 211, 213, 217, 220.

Les textes ne donnent généralement que des exemples munis du préfixe *e-*, qui est bas, ou ne marquent pas les tons. Le ton haut avec le préfixe *bo-* se trouve en 105, 108a, 111a, tandis qu'il est bas en 93, 97 et 102.

Ce même pronominal s'emploie aussi en 145 et 146, mais avec une particularité tonale: le préfixe *e-* prend le ton descendant après élision d'une voyelle haute. Ce dernier dialecte fait encore précéder le substantif par le même pronominal, qui est ainsi dit deux fois: *ey'ésik'éyá* quel temps?

Le pronominal se trouve devant le substantif, mais sans répétition, en 167, 168, 178, 179, 180, 181, 182.

Le substantif est généralement précédé du pronominal -né dans quelques dialectes: *en'ésik'éyá* quel temps?, en 171 et 175; de même en 87: *iné ntaa eyá* quelle chèvre?, *bon'ósóngó bóyá* quel arbre, *on'ót'oyá* quelle personne?

On pourrait inclure ici, comme variante phonétique, -yé de 114 à 116: *louú lóyé* (114) quelle maison, *bont'óyé* (115) quelle personne?

b. -nyí

La forme phonologiquement égale au démonstratif de la 3^e position, mais à préfixe haut, s'observe en 110 à 114, (cf. aussi a)132: *bont'önyí* quelle personne?

c. -ké

Mes notes donnent le préfixe haut pour 157, montant pour 119 à 129, mais avec les deux tons en 122 et 123, selon la classe: *bont'oké* quelle personne? *lyói né 'ké* quoi? Ceci couvre le groupe méridional des Mbóle, plus les voisins 157.

Les seuls exemples notés en 141 se trouvent dans la classe *e-*, le préfixe est absent.

d. -sɔ

Cet homonyme du démonstratif (cf. D) n'est signalé comme interrogatif qu'en 257: *mbóji kesɔ* quelle chèvre? *bosóngó bɔsɔ* quel arbre? *bont'ɔsɔ* quelle personne? *wéj'ɔsɔ* quelle direction?

e. -lenko

Ceci est la forme propre au S de la rivière Ikelemba, limite pourtant approximative, comme il appert de ce qui est écrit ci-dessus (a) et de sa présence signalée en 40, 41 et 42.

En outre elle s'observe telle quelle en 137 (et probablement aussi en 136), ainsi que chez les Boyela (avec tous les tons hauts).

On la trouve en plusieurs variantes mineures qui correspondent à la phonologie locale, ce qui donne des contractions: *'énkó* (Bakutu), *'enko* (142, 143), *-éénkó* (Ekonda), *-enko* (tons inconnus) en 253, 254, 255.

La tonalité du premier élément du thème varie localement de la même façon que pour le relatif de la copule *-le* (Gr. II, p. 200, 485).

Ceci permet de supposer que la présente forme résulte de l'union de la copule et de l'interrogatif de lieu *nkó*. Toutefois les parlars qui allongent la voyelle de cette particule (cf. plus loin VIII.A.3.c) ne le font pas dans ce composé.

La nature isolée de cet interrogatif est confirmée par les parallèles qui emploient une autre particule, notamment 134 et 135: *'léwá* (cf. VIII.A.31); 227 à 229: *'lóbé* (cf. VIII.4.3 k); ainsi que les Ełeku 396 à 398: *-léé*.

L'autonomie de plein droit de cette forme est encore appuyée par son emploi chez les Bakutu, qui ignorent le radical *-le* (cf. VI.A.1 et Hulstaert 5, p. 24).

f.

Une formation originale s'observe en 245: la particule interrogative est précédée non de la copule, mais du préfixe d'accord. Exemples sans tons; *bun'ono* quel jour? (Ceci est à rapprocher du Bobangi 391: *buna bo wani* quel jour? *elemb'e wani* quel temps?)

g.

Une autre forme, où je crois reconnaître également la copule, *-lénkáni*, ne m'est connue que de 105.

3. La quantité

L'interrogatif de quantité utilisé par la presque totalité des dialectes, *ngá*, est particulièrement uniforme, avec seulement les variantes suivantes.

Le ton haut, très général, est remplacé par le ton bas chez les Ekonda et en 226. Le ton descendant a été noté en 111.

La variante phonétique mineure *'nká* (cf. 1^e Partie, II.B.6) est signalée en 60, 89, 90, ainsi que conjointement avec *'ngá* en 135, 148, 165.

La variante allongée *-ngámá* se trouve en 107, 108, 111 à 113, 117, 123 à 129, 131, 132, 133, 142, 143, 147, 161, 245, 252. Il est possible qu'elle existe aussi dans les dialectes voisins fort apparentés. Pour 242, j'ai noté *-ngámá* et en 105 *'-ngámó* (authentique? erreur?). L'inversion des syllabes, *'mángá*, est connue de 257.

Le pronominal de quantité est remplacé par un invariable en 222: *kwá*. C'est la seule exception connue, de sorte qu'on peut supposer un emprunt aux voisins Mpámá (225) et Bobangi (391).

G. Numéraux

Le système décimal qui est en usage partout est divisé en deux par les Bongandó, qui recommencent le comptage à partir de six: cinq et un, etc.

Pour le système particulier des 225, qui comptent par soixantaines, cf. Gilliard 2, p. 13.

Selon les dialectes, seuls les cinq ou les six premiers numéraux sont des pronominaux. Les autres sont de nature nominale. Cependant pour être complet et simplifier, ils sont traités également ici.

Un

Le numéral pour l'unité se présente dans une forme plus ou moins longue. La plus courte (*-mɔ*) semble la plus répandue, peut être la plus ancienne; les

plus longues seraient alors des allongements (cf. 1^e Partie III.F). La plus longue est rare, connue uniquement de l'extrême O. (2,3): *-mōnkóló* ou *-mōkóló*, mais aussi simplement *mō(n)kóló* (3 S).

La forme *mōkō* pourrait être comprise comme d'origine emphatique (cf. Phonologie III.F). Toutefois de nombreux dialectes l'emploient normalement sans idée de mise en évidence. D'autres pourtant la connaissent comme telle à côté de la forme plus simple, par exemple 10, Mbóle-N, Bakutu, Ikóngó, Bóólí, 117, 118. Cette variante est connue au N, inclusivement des Ekota, Bosaka, Bongandó. Elle s'entend avec deux tonalités: *-mōkó* et *-mōkō*, rarement *mōkō* (Bongandó). La finale *a* est très localisée en 22, 107, 108, 110 à 113, 134 et 135 (qui ont voisiné avec 22 pendant longtemps), voire en 184.

La forme *-fōkō* est propre aux Boyela.

La forme la plus simple *-mō* est largement répandue: 1, 6, 7, 91, 93, 136, 137, 153, Mbóle, plus les dialectes mentionnés ci-devant comme connaissant deux formes.

Tous mes documents sur le Sud à partir de 222 ont *-mō* (ou *mō* sans indication du ton). Mais *-mō* est donné pour 226 et *-mō* pour 227 à 229 (cf. Mamet 1, et 2).

Les Ikóngó 147 ont la variante phonétique *-ngō*, allongée comme *botámbo'ngō*, *bont'ōngōkō*, *bont'ōkōngōkō*, *kits'ekēngōkō*.

Deux

La forme employée presque généralement est *'fé*. Elle semble être la contraction d'une forme plus ancienne, connue encore par quelques dialectes: *'felé* (225- 228) ou, nasalisée, *'fendé* (130, 131, 143, Bakutu, 252, 257) ; d'où *'feé* -117, 133, Mbóle S, 141, 142, 157, 222, 226, 242, Ekonda), enfin *'fé* (N, N-O, Bosaka, Ekota, Mbóle N, Boyela, Bongandó). Pour le S le ton est généralement inconnu. Cependant j'ai *'fé* ou *'feé* pour 224, et (à côté de *'pelé*) en 227 à 229 (cf. Mamet 1, p. 19), mais *-peé* en 226 (Mamet 2, p. 26).

À côté de ces formes on trouve les rares *-fetsi* (Bosaka, connu encore ailleurs dans l'art oral) et *-alé* des 136 et 137, à relater avec *'balé* des dialectes du fleuve.

Trois

La variante *-sáso* a été notée en 157 et chez les Mbóle, Bakutu, Ikóngó, Bongandó. La forme *'sató* se trouve ailleurs, même en 117, 132, 133. Le ton descendant *'sáto* s'entend en 145, 146, 176. La contraction *bááso* a été notée en 145 (Iténdé) et 156 (aussi *tóáso*). En 233 j'ai entendu *báhátóó*. (cf. Batswá A 2 : *básátóó*).

Quatre

Pour “quatre” mes documents ont uniquement et partout *ˈnei*.

Cinq

Ce nombre est exprimé par *ˈtâno* (prononcé bref *ˈtâno* en 67) partout, à l'exception de Bongandó et des Bosaka acculturés par eux (pourtant 176 a conservé *ˈtâno*). Comme ils ont la numération quinaire ils disent *lióké* (cf. ci-dessus).

Six

Seule une partie des dialectes connaît un pronominal: *ˈsamalo* et ses variantes phonétiques: *ˈsamao*, *ˈsamamo*, *ˈsama* (224), qu'on entend au C et au S, avec l'inclusion de 22, 23, 24, 27, 67, 91, 134, 135, 141, Ekota, Mbóle, Ikóngó, Bosaka.

Ailleurs on emploie un substantif: *botóá-botóbá-botówá* (N, N-O, Bakutu, Boyela, 222, 228, 136, 137, 142, 157).

Sept

Hormis les exceptions signalées à la fin de ce paragraphe, ce nombre est partout exprimé par un substantif: *nsaambo* (67, 136, 137, 143, 222, 227, Bakutu), *bonsáálé* (22, 134, 135, Ekota), *lisóma* (Bosaka), *bosiyé* (105, 106, 107, 108, 119a), *boamae* et variantes phonétiques *bosameε / esameε* (Mbóle), *esambyale* ou *esambyele* (Mbóle-S; Ikóngó). Dans le bassin de la Lokenyé il existe des variantes dans le préfixe de ces deux dernières formes. En 225, 226 et 227 elles sont même pronominales, selon Gilliard n° 2 p. 12, Mamet n° 2 p.26, Goemaere p.18 (forme *-tsambe*); phénomène qui pourrait exister encore dans d'autres dialectes de cette région.

Huit

Ici nous avons le substantif *bonânei* ou *enânei*, augmentatif manifeste de *-nei*. Seule la tonalité est étrange. Une variante tonétique existe chez les Boyela *bonanei*. Ils ont encore la variante phonétique *eneneni*. les Bolia 226 ont *enânai*.

Seuls les Bakutu ont un substantif *moambi*, comme les Riverains du Fleuve, dont ils ont même la forme *mo* du préfixe, cas absolument unique dans leur parler.

A noter encore la locution *bitóo bolimb'ifé* de 67, que je crois pouvoir comprendre comme: tissus (avec) manquant deux (cf. ci-après pour *neuf*).

Neuf

Ce nombre est exprimé par un substantif de la classe 5: *liboá* avec ses variantes locales *iboá*, *'boá*, *libwá*, *liwá*, *'boá*.

Ici il existe des locutions: *bosámbájóm* (23, 24, 25, 26, 27) ou *bosám-bantúkú* (28) manquement à dix; *bosengomǝ* (67) manquement d'un.

Dix

Pour ce nombre on rencontre principalement deux substantifs, utilisés côte à côte dans de nombreux dialectes: *jómi*, *jómu*, *jóm* (autres variantes phonétiques *lyómi*, *dyómi*, *lyómu*) et *lotúkú* ou *ntúkú*.

La majorité des dialectes n'emploie que ce dernier pour le pluriel, mais on trouve aussi *baumu* (Gilliard 2, p. 12), *baómi* (147) ou, dans une autre classe, *nyómi* (132, 147, Bakutu, Mbóle), *nyómu* (143). Il en est de même pour la forme clairement archaïque *likómi*, *bakómi* (131, 132, 145, 147) ou *bakómo* (147, 149) ou encore *ikómu*, *tokómu* (67).

C'est la forme *jóm(i)* pour le singulier qui est en train de supplanter les autres, réservant *lotúkú* pour les dizaines et, un autre mot, anciennement très répandu: *nkámá* ou *bonkámá* pour cent. Ce dernier mot est encore normalement en usage pour dix chez les Boyela et, avec omission de *n*, chez les Bongandó.

Enfin le mot *engúlú* n'est connu que des Riverains 1 et 6, tandis que *boóné* ne m'a été nommé en 1927 qu'en 180 et chez les Iténdé, Ngonda et Mpango de 145.

Onze

Terminons en signalant que la vieille génération se rappelle encore les numéraux anciens, notés à l'O: *esátesáto* (10) six, *eneyesáto* ou *enei l'esáto* (5, 10, 19, 23, 25, 27) ou *enei l'eháto* (226, 230, 233) sept, *enei l'enei* (226, 230, 233) ou *eneyenei* (19) huit, *etánenei* (5, 22, 136) ou *etáno l'enei* (6, 10, 19) ou *enei l'etáno* (226, 230, 233) neuf. Au lieu de ces formes à préfixe indéfini on dit aussi le préfixe de la classe à laquelle appartient le substantif déterminé.

H. Indéfinis

Comme le dit Gr. II, p. 202 il y a quatre pronominaux indéfinis, dont voici les différences dialectales.

1. -káká

Comme on peut le lire *l.c.*, ce pronominal signifiant "appartenant à autrui" est remplacé par *-nkáni* ou *-nkányí* (pour ce détail phonétique cf. Phonolo-

gie II. B. 8.) au C et au S, sans doute encore ailleurs, mais ma documentation est insuffisante pour donner plus de détails.

2. -*mǎ*

Cette forme du pronominal pour “quelque, aucun” est la plus brève de la série utilisée par les divers dialectes, pour autant que porte ma documentation: -*mǎ* (1, 228), -*mǎ* (O, S, Ekota, Mbóle, Bǎólí, Bosaka), -*mǎ* (224, 227), -*mǎ* (tons, 225, 256, 257, 258), -*mǎí* (136, 137, 145, 146, Bakutu, Bosaka, Bongandó), -*mǎlí* (Boyela), -*mǎtsí* (N, 158, 222), -*mǎta* (tons, 132), -*ímǎ* (110), -*nímǎ* (108, 116, 118, 159), -*numǎ* (tons? 117), -*ímǎtsí* (111), -*nímǎtsí* (118, 151). En 224 la finale de -*mǎ* est nasale *ǎ* son observé encore dans quelques rares mots de ce parler.

Avec cette liste on peut se rendre compte aisément de la marche évolutive tant pour les sons que pour les tons.

Ajoutons ici le très remarquable *ǎkǎmǎí* pluriel *bákǎmǎí* employé par les Bongandó pour “compagnon”. Le mot est manifestement composé du pronom de référence -*kǎ* (lui, elle) et l’indéfini -*mǎí*. On pourrait traduire littéralement: l’autre, les autres, mais spécifiés par l’emploi de -*kǎ*, “ce même, (latin: *ipse*).”

Cette explication semble corroborée par la variante *ǎkǎmǎ* notée en 173 et *ǎmǎmǎí* entendu en 171, ce dernier contenant le démonstratif de la 1^e position.

3. -*nkíná*

Pour ce pronominal ma documentation est pauvre, surtout au S. Comme variante locale je ne vois que -*mǎí* précédé du démonstratif -*né* en 143, 144, 147, 176, et Bongandó.

4.-*umá*

A part la variabilité du ton du préfixe signalée en Gr. II, p. 202 nous avons encore le ton de *u* bas ou descendant par assimilation progressive (par exemple 91, 93, 99, 149, 150, 156, 157, 161, 162, 164, 165). La conservation de *k* / *nk* (cf. 1^e Partie II. D.3) existe abondamment (1, 10, 24, 60, 67, 71, 91, 93, 102, 116, 117, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 141, 142, 222, 224, 225, 226, Mbóle S, Bakutu, Ikóngó, Bosaka S, Boyela, Ekonda, S-E).

Les variantes phonétiques dans la finale sont rares: *nkume* (238 cf. 1^e Partie I B.2) / *nkumwá* (132), / *nkumǎ* (257, cf. 1^e Partie I. B.18). De même l’alternance *ng* en 258: *ngumwa* (cf. 1^e Partie II. B.6).

L’addition d’une syllabe finale autre que *ka* intensif se trouve chez les Boyela *nkumélá*.

Mbóle S, Bakutu, Ikóngó, Bǎólí et Boyela aiment à faire précéder cet indéfini par le substitutif, respectivement le pronom de référence.

Des formes totalement différentes sont connues chez les Mbóle N: *ʼsíká* (105 à 108, 118 à 121) et *ʼkómá* (110 à 113), et chez les Bongandó: le substitutif ou le pronom de référence + le pronominal *-tsúu* ou *túu*. Exemples: *botʼendʼótsúu* l'homme tout entier, *bokonda bokʼotsuu* toute la forêt, *lokási lókó lontsúu* la feuille entière, *esénda eká ntsúu* tout le tissu. La variante *-toto* a été notée seulement en 175. Dans le N la variante *-há* est courante à côté de *-hó*: *totúnda tóhá totsúu* toutes les nattes. Comme le montrent les exemples les deux pronominaux ont la concordance avec le substantif; cf. aussi Walling p. 20. Cependant *-kúmá* subsiste chez les Bosaka acculturés 176 et *-kumá* précédé du pronom de référence en 182.

I. Antécédence des pronominaux

Dans le grand bloc du N-O et beaucoup d'autres dialectes les pronominaux suivent le substantif. L'ordre inverse exprime la mise en évidence (Gr. II, I, p. 137). Cependant dans certains dialectes cet ordre renversé est habituel, soit seul soit à côté de l'autre façon. La suite distingue les deux cas.

Ce phénomène se constate avec les démonstratifs et avec l'interrogatif *-yá*.

1. Démonstratifs

C'est ici que les exemples sont les plus abondants, en partie à cause de la multiplicité des pronominaux. En voici des exemples: *ɔnʼóntʼápʼɔlɔ* (252) cette personne n'est pas bonne, *bɔnʼólemo* (119 à 122) ce travail, *bɔné bondéngé* (67) ce fruit, *enʼésiké* (156) ce temps-ci, *inʼíanana* (150, 157, 161) ce bébé, *ókʼonto* (127, 129, 145, 144) cette personne, *ónkʼonto* (157) cette personne; *íkʼonto* (132, 242) cette personne, *bóko wáto* (123) cette pirogue, *liko lyóí* (150, 157, 161) cette chose, *liko losango* (126) cette nouvelle, *tiko teyá* ce feu, *onyʼónto* (169, 179) cette personne-là, *likó likamo* (147) cette affaire, *lɔsɔkɔ losango* (132) cette nouvelle.

Le mélange des deux ordres a été noté surtout chez les Mbóle méridionaux. En général il se trouve dans la région centrale avec une pointe vers l'Est.

Ma documentation de 251 offre quelques exemples, mais comme ils se trouvent dans les phrases interrogatives il n'est pas exclu qu'il s'agit d'une mise en évidence: *linko lioi nɔ* quelle est cette affaire? *ukʼonto nɔ* quelle est cette personne?

Il est possible que l'un ou l'autre exemple sert de fait à une mise en évidence. Mais la quantité de faits contenus dans ma documentation est trop grande, surtout proportionnellement, pour leur attribuer cette signification et si l'on considère le phénomène de pronominal double qui est exposé ci-après.

Quelques cas ont été notés où le pronominal antécédent diffère de la forme subséquente ou normale par le timbre des voyelles: *boné boiná* (127, 129) ce jour-ci, à côté de *bóné boiná*; *on'ónto* (148) cet homme, à comparer à *ɔn'ónto* (126); *en'éfeko* (122) cette arme; *ené ntámá* (122) à côté de *etám'éné* (127) ce moment, *bon'iná* (176) à côté de *boín'ɔɔ* ce jour-ci.

2. Interrogatif

L'interrogatif de spécification *-yá* (Gr. II, p. 199) connu au N et à l'E se rencontre en position antécédente dans quelques cas: *ey'ésiké* (167, 168, 169, 178, 180) quel temps? Comme on le voit les exemples sont rares et limités aux Ikóngó et aux Bongandó. Cf. aussi le double pronominal en J.

J. Double pronominal

Dans les dialectes qui connaissent l'antécédence du pronominal on rencontre fréquemment l'emploi d'un double pronominal, l'un avant et l'autre après le substantif. les cas se présentent presque exclusivement avec les démonstratifs, rarement avec l'interrogatif *-yá*. Les deux groupes de pronominaux sont traités ensemble, puisque le phénomène est identique de part et d'autre.

Dans les exemples qui suivent on remarquera des situations différentes. (1) Les deux pronominaux sont identiques excepté parfois pour le ton; (2) le premier pronominal diffère légèrement du second; (3) le premier diffère du second par le timbre de la voyelle; (4) les deux pronominaux sont totalement différents. Sérions les exemples en commençant par les démonstratifs, selon leur ordre de position.

1. Pronominal identique

Dans le premier groupe je range les cas où de part et d'autre apparaît un pronominal identique

(a) *ɔn'ón'ɔné* cet enfant-ci (146, 147, 148, 166), *bɔn'ólem'ɔné* ce travail (126, 129, 163), *ben'étsw'éné* ces jours-ci (144), *'né lyói'né* cette chose (122 à 129), *en'éfek'éné* cet outil (161), *tóné tsá tóné* ce feu (167), *ené mpík'éné* (144) ou *in'ɔk'iné* (123), 146) ou *in'ɔkw'iná* ce manioc-ci (145). Au sujet de ce dernier on remarquera la variante à finale *a* (cf. ci-devant IV.D. 6).

L'avant-dernier exemple laisse place à un certain doute à cause de l'élosion du premier pronominal, qui donc pourrait être, théoriquement, *iná*, mais cela me paraît peu probable, pour 123, où cette variante n'a pas été notée, voire même pour 145. Considérant *ná* comme simple variante, on peut ranger ici encore: *iná mb'iné* ces fruits de palme (174).

(b) Il n'est pas toujours certain que les deux démonstratifs ont le même ton. Les exemples les moins douteux sont (notés en 169): *lik'ikulá'iko, lóko lokási lóko, ik'itɔk'iko, tóko tɔtɔk' tóko* (traduction des substantifs: flèche, feuille, natte, nattes). Le doute provient de l'élision *lók'ekás' èko* notée pour le très apparenté 168.

(c) *eny'èw'á náé ení* (163) de ce côté-là de la rivière. D'autres exemples sont fournis par 146 dans toutes les classes: *oy'ònt'oi* cette personne, *bay'ánt'ai* ces personnes, *bey'èsóng'èi* ces arbres, etc.

(d) *lík' lisála lík'* (173) ce champ; et avec une tonalité légèrement différente les exemples des Bongandó méridionaux: *bík'iséndá'ík'* ces tissus, *lók' lokási lók'* cette feuille, *ék' mpoké ék'* ce pot.

D'autres cas sont incertains à cause des élisions: *bák'át'ák'* ces personnes (173).

(e) *ɔs'ont'ɔsɔ* cette personne, *bas'ant'asɔ* ces personnes; seuls cas notés (169).

(f) Pour l'interrogatif je n'ai qu'un exemple: *ey'èsik'éyá* (145) quel moment?

2. Deux -ko en position différente

Dans le second groupe se rangent les cas où les deux pronominaux sont -ko tout en différant légèrement par les éléments antérieurs, le premier pronominal constitué de ce thème muni du simple préfixe, le second consistant dans le démonstratif de la deuxième position dans sa forme locale habituelle: *ók'ont'oiko* (122) cette personne, *báko bampáme baiko* (129) ces mâles, *tóko tóma toiko* (127) ces aliments, *tóko tɛyá túko* (123) ce feu, *éko mpám'énko* (108a) ce mâle.

La différence peut consister uniquement dans le ton, mais cela est suffisant pour admettre qu'il s'agit de deux pronominaux différents: *liko yói liko* (175) cette chose, *ko lyói liko* (127) cette chose, *liko likambo liko* (91, 150) cette affaire, *iko má iko* (122 à 129) ces fruits de palme, *lók'w'etómo ákamí éko* (144) cet ordre à moi.

Dans un grand nombre d'exemples on n'a aucune certitude à cause des élisions; ainsi: *ók'ont'òko* (147, 149, 167) cette personne, *éko mpám'èko* (110, 111, 113, 123, 145) ce mâle-là.

3. Différence de timbre

La différence de timbre dans le thème se trouve fréquemment:

(a) *on'ònt'óné* (146, 147) cette personne, *bon'òin'óné* (123) ou *bon'in'óné* (Bongandó) ce jour-ci, *ben'ètámb'éné* (146) ces arbres, *ené nteá ené*(123) cette banane.

(b) *éke mpám'éko* (144) ou *éke mpám'énko* (129) ou *éke mpám'iko* (122, 123, 127) ce mâle. Puis avec *i*: *iki mpám'iko* ces mâles et *liki lyóí iko* cette chose, notés tous deux en 144.

4. Pronominaux différents

De part et d'autre se trouvent des mots entièrement différents:

(a) *-ne* ou *-n'* et *-nyí*: *ené nsiki ení* (123, 127, 129) cette maison-là. Malgré l'élision je crois pouvoir ranger ici: *on'ónt'oní* (147) et *on'ónt'onyí* (167, 168) et *on'ót'onyí* (171, 203) cette personne; *ban'ánt'anyí* (131) ces personnes.

Ce dernier exemple pourrait aussi être une élision de *bané*; de toute façon il y a deux mots nettement différents.

(b) *-k* et *-ne*. A cause des élisions la voyelle de *-k-* demeure inconnue: *ik'íanana iné* (123) ce bébé. par contre elle est claire dans: *ekó mpám'ené* (129) ce mâle.

(c) *-ko* et *-kɔ*. Dans tous les exemples connus l'élision ne permet pas de spécifier la voyelle du thème du premier pronominal; toutefois la voyelle du préfixe prouve qu'elle diffère de celle du second pronominal: *ok'ót'ókó* (Bongandó S) cette personne, *bók'otámb'ókó* (147) cet arbre, *ek'ésénd'ékó* (174) ce tissu.

A remarquer le cas unique: *eká mpok'ékó* (174) ce pot.

(d) L'inverse des phonèmes s'observe dans *ok'ón'òko* (144) cet enfant.

(e) *-ne* et *-ya*. Quelques cas ont été notées en longandó: *bon'in'óyá* (87) quel jour? *en'ésik'éyá* (171) et, complètement, *ené esiké eyá* (172, 175, 203) quel moment?

Toute cette matière se présente comme passablement compliquée. L'explication dépasse les données de la dialectologie locale. On peut seulement remarquer la présence d'un pronominal antérieur qui montre une certaine ressemblance avec les démonstratifs "ordinaires", et cela même en compagnie de l'interrogatif, tout en s'en séparant phonologiquement dans plus d'une direction.

Entre-temps l'attention est attiré sur certains auxiliaires relatifs de structure semblable à consonne *n* ou *k*, et dont il sera traité ultérieurement (VII.A.3).

V. ELEMENTS DU VERBE

A. Le radical

1. Radicaux CV

a. Liste

La variabilité dialectale se manifeste principalement dans le nombre et dans la structure des radicaux CV, ainsi que dans la façon dont ils se présentent dans la conjugaison (ce dernier point sera explicité plus loin).

A la liste de cette sorte de radicaux donnée Gr. II, p. 210, certains dialectes ajoutent:

bá ou *wá* posséder (Mbóle, Ikóngó, 132, 141, 157, 224, 255, 256, 257, 258); *há* (227-229), remplacé par *háka* (Mamet 1, p. 103); *lɔ* (226) tresser; *lwé* se battre (Ekonda, Mbóle, 136, 142, 224, 225, 226, 242, 253, 254); *nwá* boire (141, 144, 148, 168, 169, 179, 181, 182, 184, 256, 257, 258); *-sá* défectif avec le sens de “déjà”; *-sa* (sans tons) donné par Gilliard avec le sens de “désirer”. Pour les détails de ces deux derniers, cf. plus loin sous 4, e et f; *tsá* débrousser (Ikóngó, Bongandó, 164).

Dans plusieurs dialectes, surtout du S-O, , quelques-uns de ces radicaux CV ont comme voyelle *ɔ*, qui remplace en même temps *w* de la séquence de consonnes. Ainsi: *kɔ* tomber, *lɔ* se battre, *lɔ* vomir ou pleuvoir, *tɔ* fructifier, au lieu de (respectivement) *kwá* / *kwé*, *lwé* / *jwé* / *jwá*, *twá* / *twé*. Les exemples se trouvent ci-après en c.

Le radical *lɔ* (Mamet 2, p. 182: *lɔɔ*) ne m'est connu que par cet auteur et pour 226, avec le sens de tresser, bâtir.

Un des radicaux CV se présente dialectalement sans la semi-voyelle *w*: *tá* pour *twá* / *twá* aller. De même la caducité de *b* donne *bwá* / *wá* mourir.

Le radical noté par Mamet 2, p. 202 comme *tée* semble se rattacher aux *té* donnés dans Hulstaert 10, p. 1747.

b. Voyelle

Certains radicaux CV ont *a* ou *ɛ* d'après les dialectes. Pour les distinguer de ceux qui ont partout *a*, la graphie reçue les écrit avec *ɛ*.

Cette variabilité se trouve même à l'intérieur du grand groupe N-O (cf. Gr. II, p. 210). Les éléments affectés par ces variations sont différents selon les dialectes.

La différence entre *a* et *ɛ* se trouve d'abord dans la voyelle-désinence, donc dans les formes où la désinence se confond avec la voyelle radicale, celles donc qui n'ont d'autre désinence que la voyelle radicale.

La grande majorité des dialectes a la voyelle *a*. La voyelle *ɛ* a été notée en 1, 7, 10, 20, 21, 54, 136, 137, 138, 142, 143, 224, 225, 226, 228, 242, Ekonda, donc surtout au S (pour cette partie du domaine ma documentation est incomplète). Ainsi on entend selon les dialectes: *álá* et *álé* il mange, *ndálá* ou *ndélé* manger, *ɔkwá* ou *ɔkwé* tu tombes, *jéfa líkyá* ou *líkyé* le jour point.

Ces radicaux CV refusent dans les affixes antérieurs et dans les suffixes les voyelles de la deuxième aperture, même là où la finale est *a* (Gr. II, p. 210). Ici je ne connais aucune exception dialectale.

C'est dans les désinences que la variabilité joue. Ainsi dialectalement la désinence *a* est remplacée par *ε* (cf. ci-devant); les désinences dissyllabiques *aka* et *ake*, *aki* sont remplacées par *εke*, *εki*, *εke*. Les dialectes qui ont la désinence *a* peuvent avoir *aki* ou *εki*; de même pour *aka* et *ake*. Comparez: il ne tombera pas: *áfwakwêki* (22, 146, 136) et *áfwakwâki* (150, 173).

Ici il y a place pour une grande variante de détails, dont l'exposé exhaustif doit être réservé à une étude spéciale. Qu'il suffise de noter pour l'impératif du radical "manger":

léké 1, 6, 10, 20, 22, 24, 90, 91, 99, 102, 134, 135, 136, 137, 143, 146, 164, 165, 183, Boyela, 225, 228, 233, 239, 241, 245, 253, 254, 255;

léká 2, 3, 8, 11, 19, 21, 23, 25, 171, 175, 179, 182, 203, 204, 213, 238, 257, 258;

láká ou *lâka* 28, 67, 93, 96, 97, 98, 105, 107, 108, 111, 112, 145, 149, 150, 158, 161, 10, 220;

lyáká 129, 132, 144, 147, 155, 156, 157, 166, 167, 168, 169, 252 (*jáká*).

Ces quelques exemples offrent une vraie mosaïque géographique, qui se retrouve aussi pour les autres désinences.

A la règle de l'obligation des voyelles de la troisième aperture dans les affixes de ces verbes, j'ai pourtant noté quelques exceptions pour *lá* (manger): *lôle* mangez (Mbóle), *atale* il n'a pas encore mangé (Mbóle, Ikóngó, Bongandó, 159, 184), *tótólé* nous ne mangeons plus (226, cf. Mamet 2, p. 49.)

c. Radicaux à combinaison C + wε

Les radicaux dont l'élément consonantique est une séquence à *w* et qui en même temps demandent les voyelles de la 3^e aperture dans les affixes changent *w* et *ɔ* devant certaines désinences ou avec elles. Il y a ici une grande variante dans les quelques dialectes (surtout les Ikóngó et apparentés, les méridionaux et linguistiquement voisins) qui offrent cette particularité. Ainsi:

(1) au lieu de la désinence *e* (*w* + *e* > *lwá*): (pleuvoir): *mbúla émbólǎ* (226) il pleuvait, *élw* (226) qu'il pleuve, *áfálǎ* il ne pleut pas (141), *atálǎ* il n'a pas encore plu (141, 147, 157), de *mwá*: (boire) *tónɔ* buvons (141, 144, 256); de *kwá* (tomber) *tókɔ* que nous tombions (147), *boté bókɔ* (226) l'arbre peut tomber; de *lw* (tresser 226) *ámǎǎlǎ botúmbá* il bâtissait une maison. Ainsi encore en 141; *atálǎ* il ne pleut pas encore, *otánɔ* tu n'a pas encore bu, *batákǎ* ils ne sont pas encore tombés.

(2) devant *i* (*wa* + *i* > *ɔi*): de *kwá* (tomber) *ńkói* je suis tombé (132, 142, 143, 147); de *tswá* (fructifier) *dibá 'né 'tói má* ce palmier a produit des fruits de

palme (117), *betó bétóí* les chenilles sont produites '147); de *lwé* (pleuvoir) *elóí omi* il pleuvait hier (123, 132, 133), *ntélóí* il n'a pas plu (117); de *lwá* (vomir) *alóí* il a vomi (147).

(3) devant la désinence *ka* (harmonisée en *kɔ*); de *lwé* (se battre) *bólókó* (224) ou *lólókó* (233, 241) battez-vous, de *kwá* (tomber) *batákó* ils ne sont pas tombés (141), *mókó lóí* je tombai hier (142, 143), *ntɔkɔ* pour ne pas tomber (238); *mbú-la epólókó* (126) s'il avait plu, *ntepólókɔ* (126) s'il ne pleuvait pas.

(4) devant la désinence *ki*: *nkɔki* je tombais (138); *mbúla élóki lóbi* (126) la pluie qui tombait hier; *ókóki* (126) celui qui tombait.

(5) autre finales: *nkókó áyé* je suis tombé il y a peu de temps (142, 143).

(6) à la place de la désinence *a*: *nsókó* je suis tombé (142, 143), *mbúla nténgóló* (224) il ne pleuvra pas, *mbúla éló* (224) il pleut *basi ba nɔɔ* eau pour boire (257, 258). Toutefois ce dernier exemple pourrait être pris aussi comme une application de l'alternance *w-ɔ* après nasale, à comparer à 1^e Partie I.B.18.

(7) Les Ekonda participent de cette même particularité, mais d'une manière légèrement différente. D'abord ils n'ont pas le radical *mw*, remplacé par *mel* (boire). Demeurent donc *kw*, *lw* et *tw*. Ensuite *lw* ne se range ici que pour le sens de "se battre". Pour cette tribu donc il existe une différence nette entre deux radicaux que d'autres dialectes confondent formellement.

Ainsi on dit: *mbúla élwá* il pleut, *élwáki* il pleuvait, *épolwé* il ne pleut pas, *télwa* et *télwá* il n'a pas plu aujourd'hui / hier, *lwá* vomis. Comme *w* est fortement vocalisé, il a son propre ton. Aussi les Ekonda écrivent *lua* et le gérondif est *ndúlwa* vomir.

Par contre le sens de "se battre" demande la voyelle *ɔ*. Les exemples suivants ont aussi les deux autres radicaux. Ils se réfèrent à: l'arbre tombe, les hommes se battent, les chenilles se produisent. Nous les multiplions parce qu'il n'y a pas d'autres documents publiés et qu'ils sont importants pour la comparaison avec les dialectes centraux, dont il est traité ci-dessus.

Formes affirmatives

Présent simple: *boté bókó, banto báló, betó bétó.*

Présent initiatif: *bóókó, báóló, bétó.*

Parfait récent: *bóngókó, bángóló, béngótó.*

Parfait éloigné: *bókóó, bálóó, bétóó.*

Passé récent: *bómbókó, bámbóló, bémbótó.*

Passé éloigné: *bókóki, bálóki, bétókí.*

Futur immédiat: *bókó, báló, bétó.*

Futur général: *bóngókó, bángóló, béngótó.*

Habituel: *bókóke, bálóke, bétóke.*

Subjonctif: *bókó, báló, bétó.*

Impératif: *kókó, lókó, tókó.*

Gérondif: *nkókó, ndóló, ntótó.*

Formes négatives

Présent: *bópókó, bápóló, bépótó.*

Parfait: *tókó, táló, tétó.*

Inaccompli: *tóðkóï, tálóï, tétóï.*

Futur: *tóngókó, tángóló, tēngótó.*

Habituel: *bópókóké, bápólóké, bépótóké.*

Subjonctif: *tókóké, tálóké, tétóké.*

Impératif: *tókóké, tálóké, tétóké.*

De tout ces exemples on peut conclure que *o* remplace tant *a* que *e* et *e* comme finale et dans les désinences dissyllabiques.

d. Radicaux à combinaison C + wa

Les radicaux dont l'élément consonantique contient *w* mais dont la voyelle est *-a*, et dont les affixes n'ont pas les voyelles de la 3^e aperture, ont dialectalement *u* au lieu de *we*: (*áyótswé*) *áyótsú* il est en train d'aller, (*ábwe*) *ábu* ou *áwu* qu'il meure. Ce phénomène s'observe chez les Nsongó, Ekota, Bosaka, Mbóle, Bakutu, Ikóngó, Bongandó, Ekonda, 22, 67, 93, 117, 133, 141, 157, 184, bassin de la Lokenyé (Gr. II, p. 333).

Dans ces formes on ne constate aucune distinction entre les variantes dialectales notées ci-devant en *a*: *átu* (228) qu'il aille, *ámbořwú* (226) il mourrait.

Ce même phénomène apparaît aussi devant la désinence *-i* dans quelques-uns de ces dialectes: *atsúi* il est allé (123), *tosawui* (254) nous ne sommes pas mort, *ntiwui* (241) je ne suis pas encore mort. De même là où *i* est précédé de *l* avec cette sorte de radicaux: *átsúli* (147, 148, 155) il est allé, *awúli* (147) ou *áwúli* il est mort, *ńtúli* (226) je suis allé, *ńtítúli* (226) je ne suis pas encore allé, *ntiwuli* (224) je ne suis pas mort.

Rarement on trouve le maintien de *w* devant la désinence *i*: *ńtsíwí* (143) je ne suis pas encore mort.

D'autres dialectes, surtout au N-O, ont la voyelle *e* devant la désinence *-i* (Gr. II, p. 212).

e. Le Radical lá / lyá

Il existe plusieurs variantes dans la consonne du radical manger. Dialectalement on a *l* ou *ly*; cette dernière variante est représentée aussi par *j* (Mbóle C et S, 141, 252) chez les Bongandó, Boyela, Bosaka, Ekonda, S-E, S, 13 à 143. La consonne palatalisée se rencontre au C (Mbóle, Bakutu, Ikóngó, 117, 133, 141, 157, 184, 252).

f. Le radical *ya*

Ce radical, signifiant venir, s'entend haut ou bas selon les dialectes. En général le ton haut est propre au N-O (avec cependant quelques exceptions comme 1, 2, 3, 4, 11, 15, 87, 24, 25, 26.)

La plupart des autres dialectes prononcent bas. Dans une partie d'entre eux (comme les Mbóle) le ton varie d'après les formes. La situation est géographiquement très compliquée.

Quelques dialectes disent *-a* au lieu de *-ya*: *wáki* (148) tu venais, *bák'áko* (149) ils viendront, *bámà'óno* (Mbóle N) ils sont venus ici, *ámoáké* (112) il venait, *áe* (13) qu'il vienne, *asóa* (113) il est venu.

Les désinences dissyllabiques contenant la consonne *k* sont parfois doublées, surtout chez les Bakutu, les Ikóngó, les Bongandó, les Boyela: *óyakaki ná* -156, 157) qui est venu? *áyákáki* (157) il venait, *báyakake* (175) qu'ils viennent, *toyakáké* (147, 173) ne viens pas, *bámboyakaka* (183, 193) ils sont venus, *takáké* (162) ne viens pas, *ntákáki* (161) elle n'est pas venue, *ákake* (164) qu'elle vienne, *bákáki* (166) ils venaient. Ce phénomène se retrouve encore en 225, pour *ya* et pour *ka* (donner), cf. Gilliard 2, p. 34.

On notera que les formes semblables des Ntomba 227 à 229 par exemple *áyákáki* (il venait) sont à comprendre comme relevant de la variante allongée *-yák-* plutôt que de *-yá.*

Une autre particularité de ce verbe est qu'il remplace la désinence *e* par *i* dans certains dialectes: *nyóyi* (115) je viens, *ayói* (116) il vient, *nyáyi* (132) je suis en train de venir, *nkoyi* (117) je venais, *tóyóyi* (117, 121, 132, 183, 184) ou *tóyáyi* (146, 149) nous sommes en train de venir, *báyáyi* (116, 126, 127, 129, 132, 145, 146, 164, 166, 167, 169, 170, 175) ils sont en train de venir, *áyí* (132) qu'il vienne. Parfois on entend l'intercalation de *y*: *táyí* (123, 150, 163) nous sommes en train de venir.

Ce phénomène est signalé e.a. pour le subjonctif en 115, 116, 127, 146; pour le continuatif en 115, 116, 117, 122, 123, 126, 127, 132, 145, 146, 149, 150, 161, 163, 164, 167, 169, 170, Bongandó et Boyela et 184.

La désinence *i* peut même évincer *e* qui remplace la désinence *a* dans les autres dialectes: *óyi ná* (21) qui est venu, au lieu de *óyéi*. Cf. aussi pour la désinence *-ili* en VI. J.1.

Enfin la voyelle *é* remplace *a* au S-E: *ayéki* (257) il venait. De même - (graphie incomplète): *omboyeka* (257, 258) tu es venu, *oyeka* (256) viens.

2. Radicaux CVC

Les radicaux qui se présentent dialectalement dans une forme allongée ont été traités ci-devant, 1^e Partie III. A. Mais il y a encore certains cas spéciaux.

D'abord le radical *-séy-* remplace *-éb-* pour “savoir” dans de rares dialectes qui forment un groupe: 106, 107, 108, 108a, avec une influence en 105 (où s'emploie aussi le radical général *-éb-*) par exemple *íséya* tu sais, *m páséyá* je ne sais pas, *nsóséya* je saurai, *totáséyá* nous ne savons pas encore.

Ensuite les Bongandó connaissent un certain nombre de radicaux commençant par *b* mais qui perdent cette consonne dans l'une ou l'autre forme conjuguée. Walling (p. 39 et 43) les range dans une conjugaison propre. Ainsi sont: *banda* lire, *báka* attacher, *búnga* se tromper, etc. Ces radicaux sont donc traités partiellement comme VC, partiellement comme CVC, alors qu'ailleurs ils sont entièrement CVC.

Un verbe qui présente pas mal de particularités est “donner”. Il y a deux radicaux dans le domaine *móngo*, qui se présentent sous des formes brèves ou longues: *ka*, *kaa*, *kaya*, *kaaya* d'une part et *fa*, *faa*, *fata*, *faya* d'autre part.

Le groupe à *k* est septentrional et occidental; le groupe à *f* se trouve principalement à l'Est et au Sud. On trouvera des exemples ci-après.

Les variantes allongées par l'addition d'une consonne (*y* ou *t*) coexistent dans le même dialecte, sans que je trouve une différence de sens, sauf peut-être une nuance d'emphase.

La distinction entre les formes les plus simples, *ka* et *fa* d'une part, *kaa* et *faa* d'autre part, se fait sur la base des tons, des désinences et des élisions. Les exemples donnés dans Gr. II, p.216 ne représentent qu'une partie infime du domaine.

D'abord on observe selon les endroits le ton haut ou le ton bas pour l'une comme pour l'autre des deux variantes consonantiques. Ainsi on a: *bámaká* (132, 147) et *bámaka* (117, 119) ils leur ont donné, *ńkoká* (90, 121, 147, 168) et *ńkoka* (163), je te donne, *ásonká* (162, 169) et *ántsóka* (156) il m'a donné, *ńyokoká* (168) et *ńfokoka* (99) je te donnerai.

Les variantes à voyelle courte, monotonique, ou à voyelle longue, ditonique, correspondant donc à deux syllabes, ont été signalées dans Gr. II, p. 216. La distribution géographique me paraît fort emmêlée, mais cette impression peut être due dans une certaine mesure à une transcription défectueuse. Exemples *bámonká* (110, 129, 132, 141), *ámónká* (119a) et *ámónkaa* (1) il m'a donné, *bámosóká* (157) et *bámokaa* (Mbóle) il a donné, *báfánká* (108a, 132) et *báfonkáa* (11, 12) et *báfónkáa* (10) ils ne me donnent pas. Ces derniers exemples montrent aussi la variabilité tonale. De même: *ásokaa* (114, 118) et *ásókáa* (146, 161) et *ásókáa* (167) il lui a donné; *batátakáa* (149, 161) ils ne leur auraient pas donné, *ntánkaa* (127) il ne m'a pas donné, *ntángókokaa* (123, 129, 102) je ne te donnerai pas. Autres exemples avec des désinences dissyllabiques: *ntánkaáki*

(108) et *ntánkáákí* (91, 98, 146) il ne me donna pas; *ámonkááké* (113) et *ámonkááké* (105, 108, 111a) il me donnait.

La forme *kaya* ou *kaaya* présente les mêmes variantes tonales: *baólo-káaya* (135) et *básókáyá* (145, 176) et *báolokaya* (111a, 197) ils lui ont donné; *ámónkáyá* (102) et *ámonkayá* (119) il m'a donné; *ámonkáyáké* (108, 108a) il me donnait, et *ntímonkayáké* (118) il ne me donnait pas, et *ámonkáyaka* (102) il m'a donné.

La forme à la consonne *f* présente les mêmes sortes de variabilité. Dans ma documentation les exemples sont relativement peu nombreux et souvent sans indications tonales. Forme brève: *básófa* (143) ils ont donné, *ngókofa* (222) je te donnerai, *ńkofá ɔlɔ* (137, 142) je te donnerai aujourd'hui, *nongokohá* (171) je te donnerai, *bámáfá* (220) ils leur ont donné, *bapaki* (241) ils lui donnaient, *njokopa* (253, 255) je te donnerai, *ompake* (257, 258) donne-moi, *ntamp'ema* (142) il ne m'a rien donné, *ayokopa* (256, 258) il te donnera. Variante longue: *bádómofaá* (137) ils lui donneront, *onkí vĕ ofaáké iwóké nɔ* (222) à qui as-tu donné le paquet? Forme dissyllabique: *básófaáata* (142) ils leur ont donné, *áfótofaáté* (143) il ne nous donne pas, *ayopate* (253, 254) il donnera, *apata* (245, 251) il donne, *bámoyoháya* (173, 175) ils lui ont donné, *ayopaya* (257) il donnera.

Le mélange des formes à *k* et à *f* a été noté en 222; elle est due sans doute à une influence extérieure (dans ce cas-ci, relativement ancienne): donne-moi *ómpaá* est remplacé par *ónkaá* pour insister, expliquent les informateurs.

La désinence régulière *e* signalée dans Gr. II, p. 216 est rare: *ákae* (16) qu'il donne, *áfókayé* (193) il ne lui donne pas, *ónkáyé* (164) et *ónkái* (176) donne-moi. Forme brève: *áhóhé* (173) il ne lui donne pas, *ńkofe* (137) que je te donne, *ótoké* (159) donne-nous. La voyelle longue peut disparaître entièrement devant *e*: *ónkéé* (159) donne-moi, *ótoféé* (136, 137) donne-nous.

La variabilité est encore illustrée dans les exemples suivants de la 2^e personne singulier du subjonctif avec infixe de la 1^e personne singulier (donne-moi): *ónká*, *ónkáá*, *ónkaá*, *ónkayá*, *ónkáyá*, *ónkáyé* (164), *ónkaáyá* (135) *ómpá* (242), *ómpaá* (1, 222, 233, 238), *ómpáté* (142, 245, 251), *ómpaáté* (252) *ompae* (227), *ómpé* (220), *ómpéé* (137, 138, 228). Les variantes *ónká*, *ónkáá*, *ónkaá*, *ónkáyá*, *ónkayá* sont le plus abondamment représentées dans mes notes.

Voici des exemples de l'élision attestant la forme brève: *ónk'ókókó* donne-moi une canne à sucre (97, 117, 134, 135, 141, 157, 176, Mbóle, Bakutu, *ntamp'ema* (142) il ne m'a rien donné.

3. Dérivation

Parmi les détails à signaler ici, il y a d'abord le redoublement total cité dans Gr. II, p. 230 pour 10 et qui se trouve plus fréquemment au S et à l'E. Ain-

si: *baominyamina* (213) ils ont pulvérisé, *yok'onalimyalimy'iso* (218, 220) tout comme nous pardonnons. Cf. aussi Walling, p. 38.

Un cas tout particulier se trouve dans les radicaux qui désignent l'action de s'asseoir: *-kis-* (O), *-kisas-* (203, 207), *-kiyans-* (133), *-kinans-* (251). Ailleurs on entend la locution *-kis + (ba)nsé* (O, 217) ou *-kiny- + (ba)nsé* (252). En 143 les deux formes ont été notées. Tout cela suggère l'idée que la locution est à la base du verbe proprement dit.

4. Verbes défectifs

Quelques verbes ne s'emploient qu'à certaines formes. Ils sont de deux sortes. Il y a d'abord des radicaux CV qui ne connaissent que l'impératif. Quelques autres ne sont utilisés que dans l'une ou l'autre forme conjuguée.

a. Radicaux CV

Ces radicaux ont été décrits dans Gr. II, p. 451 à 454. Ils ne s'emploient qu'à l'impératif simple ou renforcé, singulier ou pluriel.

La désinence de la forme renforcée a le ton bas, tout comme la forme simple finit bas. En effet le ton est double: haut-bas.

La voyelle de la désinence de la forme intensive s'adapte aussi phonologiquement à la voyelle radicale, non seulement *a*, mais aussi *e* et *ɔ*, comme il ressortira de l'exposé détaillé qui suit. Toutefois aucune enquête systématique n'a été menée, sauf partiellement pour *ntsɔ*.

La voyelle est soit *a*, soit *e* ou *ɔ*.

(1) Avec *a* il y a: *kwá* (écoute) et *má* (voici, accepte). Ce dernier s'entend aussi *ndá* (E) ou *ná* (10).

Pour le ton, j'ai noté le pluriel *lómaka* en 120 (voici), mais plus généralement *lomáka*.

(2) Avec la voyelle *e* on a: *tê* (laisse faire, forme polie). La désinence pour la forme renforcée s'adapte à la voyelle: *lotêke* laissez. Au N-O on entend un redoublement: (*lo*) tête.

(3) Avec *ɔ* on a *íɔ*, pluriel *líɔ* ou *jwíɔ* (silence). Le renforcement se fait normalement par *kɔ*. Même pour s'adresser à un groupe de personnes, on entend le singulier: *íɔ lokwá te* (2) silence, écoutez donc! Ce verbe ne m'est connu qu'au N-O.

(4) L'impératif *pars, va-t-en*, est largement répandu dans un grand nombre de variantes. D'abord *ntsɔ́*, *ntsɔ́kɔ* avec le préfixe pluriel à *lɔ* ou *lo* (22, 27, 118) connu sur un vaste territoire: N-O, 117, 119a, 233. Ensuite sans nasale: (*lo*)*tsɔ́kɔ* 105, Mbóle, 133, 149, 157, Bakutu, 162. Avec la nasale haute, de même que le préfix pluriel *lɔ́*, et la voyelle basse (noter pourtant que la tonalité demeure inchangée) *ńtsɔ́(kɔ)* 1, 22, 24, 90, 93, Ekota, 105 partie, 108, 108a, 118, 119, 131,

132, 142, 150, 161, 222. Avec cette même tonalité, mais sans nasale: *:lɔtsɔkɔ* 142 (l'exemple de 116 est dépourvu de tons). La variante *nsɔ* est signalée en 145, 162, 225, 227, 228, 176 (*bónsɔkɔ*), 178. Sans nasale, *sɔ* se trouve en 156 et 159: (*lɔ*)*sɔkɔ* ou *lɔsɔkɔ*; cf. Hulstaert 4, p. 32. Enfin il y a des variantes à initiale *i*: *isɔ(kɔ)* 144, 149, 168, 169, 173 et *isɔ(kɔ)* notée en 179 et 182 (avec l'adverbe *áni* pour le pluriel, cf. ci-après, C.7). *Ntsɔ* noté en 256 est dépourvu de marques tonales.

La désinence de renforcement peut être doublée: *ntsɔkɔkɔ*.

b. Tetu / totu

Pour donner l'ordre de venir, il existe dialectalement (C et S), soit à côté soit à la place de la forme "régulière" du radical *-ya*, les formes *tétu* ou *tótu* (avec palatalisation plus ou moins prononcée de *t* dans la seconde syllabe, cf. 1^e partie II. A. 10). Exemples *tótsu tókene* (133, Mbóle 113, 115, 116, 117, 119, 122, 123, 125, 129, 132) partons, *totsu totena* (sans tons) viens, allons voir (256), *tótsu bõno* (117) viens ici, *lótótsu tótólene* (129, 132, 156) venez, allons regarder. Au lieu du pluriel en *lo-*, on recourt au subjonctif du radical *-ya*: *tótsu* pluriel *lóye* (133, 141, 142, 143, 157, 132 partie), *tótsu yóndaké* viens m'enseigner et *lóye yálondaké* venez m'enseigner, en 143.

La variante à voyelle *e* se trouve en 137 (*botét(s)u tókende* venez partons), *tetu* (sans tons, en 225, 238, 239, 245). D'après Gilliard 2, p. 34 le renforcement se fait au moyen de *ku*: *tetuku*. Une forme subjonctive est employée pour l'habituel: *tetuake* (o.c. p. 35).

Une légère variante s'observe (sans tons) en 253, 254, 255, 257, 258: *tetwu*. Elle se trouve de concert avec *tewu* en 253 et avec *yaka* en 258 et *yeka* en 257.

Enfin *téu* est la forme des Ekonda, pluriel *lotéu*. Elle est écrite *tewu* (sans tons) pour 253. A rappeler ici encore: *téw'õno* viens ici, avec pluriel *láy'õno* venez ici, en 242 (à comparer avec *tótsu / lóye* ci-devant). Toutefois, dans ce même 242, j'ai écrit aussi *téu yólake* viens enseigner et *lotéu lólake* venez enseigner. Finalement en 241 on donne pluriel *lotéu* à côté du singulier *téu*.

c. oli

Une toute autre sorte de verbe défectif est *-oli* (aller), qui ne m'est connu que pour l'indicatif présent et le subjonctif simple. Malgré la désinence *-i*, le sens et la tonalité ne correspondent pas au statif.

Ce verbe n'est signalé qu'à l'extrême O: 1, 222, Ekonda, et 136, apparenté au précédent (en outre, chez les Pygmoïdes A 2).

Indicatif présent, affirmatif paradigme: (1) *njoli, wóli, áolí, tóli, lóli, báolí*; (136) *naolí* (je), *oolí*(tu), *aolí* (il) *tooli* (nous); (222, 233) *tooli* (nous); ici les tons sont conformes au statif.

Indicatif présent négatif: *mpoli, ofoli, tofoli* (1, 136, 222, 233).

Subjonctif: *tolí* (1) allons; c'est le seul cas noté.

d. kátsi

Le statif *kátsi* se trouve tant à l'affirmatif qu'au négatif avec le sens d'avoir au C, à l'E et au S. Ainsi *akátsi* (il a) en 117, Mbóle, Bóólí, Boyela, Ekonda, 242. Variante tonale notée: *akátsi* (156, 157).

La variante vocalique *aketsi* (sans tons) est signalée en 256, 257, 258.

Le négatif *mpakátsi* a été noté en 110 à 113, 116, 157. Variantes: *mpakátsi* (141), *mpakátsi* (132), *mpokátsi* (Boyela), *mpokátsi* (Bóólí); sans tons: *mpokati* (238, 241).

e. sá

Le radical CV *-sá* n'a été observé qu'au parfait, conformément au sens de "déjà". Il est toujours suivi de l'infinitif ou du gérondif.

Les exemples ont été notés à l'infinitif: *bámósá lifénda* (Ekota) ils ont déjà traversé, *winá bómosá nkyá* (141) ou *bósosá nkyá* (167, 169) ou *bósosá nkyá* (169 pour hier) le jour a déjà point, *bámósá nkenyá* (141, 166) elles ont déjà dansé, *básósá nyasi* (143) ils ont déjà cherché, *ásósá mbóti* (142) elle a déjà accouché.

Je crois que nous pouvons ranger ici (de 225) *as'ile* il a fini de manger (Gilliard 2, p. 21).

f. sa

Le même auteur donne un autre verbe "auxiliaire" *-sa*, toujours suivi du subjonctif, avec le sens de "désirer": *tosa totu* nous désirons partir, *nsa ntepele* je désire parler. Et avec le sens étendu: *ntaba es'ewu* la chèvre va mourir (Gilliard 1, p. 27 et 2 p. 30).

g. bóí

Sur les défectifs *-bóí* (ne pas vouloir), *-áts-* (être intermédiaire, entre), connus seulement au statif et au relatif présent, sur l'auxiliaire *singi* toujours au statif présent affirmatif, sur l'auxiliaire *-táfá* (seule forme connue), je n'ai d'autres données que celles qui se trouvent dans Gr. II, p. 391, 223, III p. 313 et

314 respectivement. Je ne possède aucun renseignement sur leur présence en dehors du bloc N-O.

h. hák

Les Ntómbá 227 à 229 ont le radical *-hák-* (aller) employé uniquement pour une action présente, avec préfixe et désinence à ton bas. Paradigme: *aháka, oháka, aháka, toháka, boháka, baháka* (cf. aussi VI.B.3).

B. Les extentions

Ici il y a peu de particularités dialectales.

1. Le suffixe *-am-*

Ce suffixe du statif-inchoatif et du passif est dialectalement maintenu tel quel, même avec les radicaux qui contiennent la voyelle *a*: *ámama* (145, 146, 171, Bongandó) être déposé, *-yaama* (22, 24, 145, 164, 166, 167, 169) ou *yalama* (217) être. Chez les Bongandó, c'est une règle. Un cas isolé a été noté en 165: *-afama* être posé au-dessus; ce pourrait être une contamination, car dans tous les parlers apparentés on dit *-afema*.

D'autre part on entend *nkófémé* (1) accrocher, au lieu de *nkófámá* ailleurs. Par comparaison avec les voisins (225, 226, 227), il apparaît que cette forme résulte de l'harmonie vocalique (cf. 1^e Partie I. E): *ntéléémé* (228) se tenir debout, *-yékeme* (225) s'appuyer, *-lɔɔneme* (226) être en lutte. Il y a d'autres applications probablement des dialectes parallèles de ces parages méridionaux. Cependant en 224 on trouve *alédi ko ndéléamá* il est suspendu librement.

2. Le suffixe *-an-*

Selon les ouvrages de Mamet, la même règle vaut pour le suffixe *-an-*: *-énene* (225, 228) être visible (lonkundó: *-énana* se voir).

Le verbe *-íma* (venir de), employé au N-O, est synonyme de *ímana* (s'en aller) chez les Mbóle, Bakutu, Boyela, Bongandó, 143, 150, 164, 165, 166, etc.

Chez les Bongandó le causatif *-kitanya* remplace ce *kitela* descendre.

3. Le suffixe *-el-*

Il peut s'ajouter au suffixe *-ol-* alors que d'autres dialectes remplacent cette séquence par *ol + y* donnant *oj* ou *oy* (Gr. II, p. 293). Ainsi: *tóntókóléé* (157) va puiser pour moi, mais *tóntókójá* (183) et *tóntókóyá* (223, 241); *ímolela* (189) enlever pour quelqu'un.

Dans certaines dialectes le suffixe *-el-* n'a pas le sens applicatif. La base qui l'inclut est un simple synonyme du radical. Ainsi descendre se dit *-kitel-* (N-

O, Mbóle N, 157) ou *-kit-* (22, 90, 141, 184, Mbóle S, Ikóngó, Boyela). De même *-kanel-* (penser), forme très répandue, est remplacé par le radical *-kam-* en 141 et 147 (sans doute aussi dans d'autres groupes parlant losikóngó).

Dans certaines dialectes, *l* est caduc: *kwéla* (N-O) tomber sur ou dans, s'entend *kwea* (ε bas) en 107, 108a, 121 à 129, 132, 159, 168.

Chez les Bongandó, ce suffixe comporte le sens spécial d'habitude: *bi-kambwa binakambel'iso* les travaux que nous faisons habituellement; *átswélé l'isé* (175) il va toujours avec son père.

En 227 à 229 ce suffixe est remplacé par *en-* avec les radicaux qui se terminent par une nasale: (*kún*) *kúnen-* avoir de la rancune contre, *umoyena* enlever pour, *hónene* décorer pour; cf. Mamet 1, p. 23.

4. Le suffixe *-ol-*

Ça et la on trouve le radical muni de ce suffixe sans que ce dernier comporte l'un des sens habituels (Gr. II, p. 272). Ce complexe remplace simplement le radical pur employé ailleurs. Ainsi pour puiser: *-tók-* (E,S, 143), *-tókol-* (N-O, Bakutu, Mbóle, Bosaka), ou encore *-tókel-* (Ikóngó). Autre exemple: *-ból-* (casser) se dit *-bólol-* (233) ou, abrégé, *-ból-* (142).

5. Le suffixe *-y-*

Ce suffixe, qui a le sens général du causatif, peut provoquer la chute de la consonne finale *l*: *-síl-y-* (finir) donnant *-síy-* (Mbóle, Ikóngó, 222, 235, 254, 257, 258) à côté de *-sily-* (106, 111a, 157, 253, 256, etc.), *-sij-* (N-O, 183).

Quelques verbes se trouvent avec le suffixe causatif dans tel dialecte alors qu'ils en sont dépourvus dans tel autre: *-singya* (148) danser, contre *-singa* ailleurs; *-tútsia* (148) soigner un malade, contre *-túta*; *-kəkɔlya* (173) diminuer, contre *-kəkɔla*.

Inversement là où par exemple le N-O a le suffixe causatif, d'autres dialectes omettent ce suffixe: *-fɔfya* (éteindre), *-fɔfa* (Nsongó, Ekota, Bosaka N, Mbóle, 133); *-sisoja* (punir), *sisola* (137) ou *sisoa*; (133) *-sumya* (planter), *-suma* (222).

Ce suffixe ajouté à *-el-* donne *-ely-*, représenté dialectalement par *-ej-* (N-O, etc.) ou par *-ey-* (10, S, Bongandó), cf. 1^e Partie II, C. 3 b. Ainsi agréer: *imelya* / *imeja* / *imeya*. On entend même *imea* en 113. Pareillement: *kitelya* / *teja* / *teya* (descendre); *téfelya* / *eja* / *eya* (parler).

Les Ntómá 227 à 229 remplacent *elya* par *enya* dans certains mots (cf. ci-devant 3): *imenya* agréer, *kitenya* descendre. On a encore *énenya* (montrer) en 239 contre *éneja* (N-O) et *éneya* (10, 238).

Voici enfin une autre variante rare: *-s-* au lieu de *-y-*. Pour montrer: *énesa* (141), *énesya* (144, 147); pour agréer: *tófaimelisa* nous n'agréons pas

(157). A ce forme on peut comparer la désinence *-isa* (Gr. II, p. 334) et le suffixe *-is-* d'autres langues bantoues.

C. Les préfixes

Les préfixes primaires qui se rapportent aux personnes et aux êtres assimilés (Gr. II, p. 303) présentent de différences de forme dans de rares dialectes. Ils varient surtout dans le domaine de la dévocalisation. En voici le détail dans l'ordre des personnes, d'abord pour le singulier, ensuite pour le pluriel.

1. *n-*

Il existe une grande variété de formes dévocalisées, par exemple *nj*. (O, 1, 138, 222, 224, 225, 226, 233, 239, 241, 253, 254, 255), *ny* (Mbóle, 117, 133, 141, 142, 226, 238, 242, 245, 251), *nd* (*n*) (N, 84, 93, 99, 102, 138, Ikóngó, Boyela, 184), *l* (N, Bosaka, Ekota, 67, 93, Bakutu, Bongandó). Il faut ajouter que ces variantes sont à divers endroits très emmêlés, soit sous l'effet d'influences étrangères, soit qu'elles alternent selon les formes de la conjugaison, spécialement chez les Mbóle et les Ikóngó. Une grande variabilité s'observe encore au Nord pour *nj* et *nd*.

On remarque que ça et là deux variantes coexistent, par exemple en 226 (cf. Mamet 2, p. 43).

En 2, 3 et partie de 4 on entend *nd-* devant la marque *-o-* (VI.B.115) tandis que dans d'autres entourages on emploie *nj-*, comme tous les dialectes qui connaissent cette sorte de dévocalisation: *ndôtéfela* j'ai parlé, mais *njóka* j'entends.

La forme *na* ne se trouve que dans les dialectes qui présentent d'autres points d'apparentement avec les parlers riverains du fleuve: 136, 137, 227 à 229, 224. Pour ces derniers, *na* ne se trouve pas dans les renseignements fournis par le P. De Boeck, mais bien dans les notes des Mbélo, qui sont probablement influencés par leurs voisins Baténdé et Banunú, cf. plus loin en 4. Cependant, avec une base vocalique, même cette subdivision connaît *njóka* à côté de *náyóka* j'entends.

2. *o-*

Les dialectes qui ont comme substitutif de cette personne la voyelle *ä* peuvent l'employer pour remplacer *o*: *älekí* pour *olekí* tu surpasses (145).

Ailleurs le préfixe est totalement absent. Ainsi tu vois *éne* (1), *éna* (222).

La dévocalisation ne joue pas de 227 à 229: *óéne* tu vois.

Les Bongandó remplacent *o* devant un radical vocalique par le ton bas, donnant ainsi *éna* tu vois. Toutefois Walling écrit *ɔena* (p. 44). Ces deux possibilités se trouvent aussi dans ma documentation: *éya* et *óéya* (tu sais) au N (203, 207, 210, 211, 213), *úta* tu fais encore (220).

Pour le subjonctif, je trouve de même *a* comme seul élément préfixé: *átsike* que tu laisses (207).

Dans le présent à marque *á*, celle-ci est simplement allongée: *áátswá* tu vas (ce qui fait la distinction avec la 3^e personne, qui est brève: *átswá*). Toutefois au N j'ai noté le maintien de *o*: *oampima* (207, 210) tu me refuses.

3. a-

Devant une voyelle, le préfixe *a* est éliminé, mais attesté éventuellement par le ton. Cette règle subit des exceptions: *áéna* il voit, *áise* qu'il cache en 1, 6, 7, 136, 137, 148, 151, 169, 184, 222, 225, 227, 233. Ici encore le préfixe est localement absent ou présent chez les Bongandó: *áétama* (207) ou *étama* (210) il se couche.

4. to-

La dévocalisation de *to* donne les formes suivantes: *t* (N, Mbóle, Bakutu, Bongandó, 117, 141, 146, 150, 161, 162, 165, 222, 252), *ts* (2, 3, 4, 135, O, N), *tw* (20, 93, 226, 242), *tsw* (10, 12, 13, 102, 135, 137, 138, 143). Elle est absente e.a. en 6, 7, 228.

Le remplacement de *to* par *lo* (*lodiki* nous étions) se trouve chez les Mbéls de 224, sans doute sous l'influence des Baténdé voisins. Ailleurs on entend *to*. Cf. ci-devant 1.

5. lo-

Le préfixe *lo* s'entend dévocalisé en *l* (N, Mbóle, Bakutu, Boyela, Ikóngó, Bosaka, 22, 84, 117, 141, 222, 252), en *lw* (22, 24, 93, 117, 143, 242, Ekota), en *lw* ou *j* (O).

La variante *bo*, qui rappelle les parlors fluviaux, se trouve en 136, 137, 222, 224, 225, 228). Sa variante phonétique *wo* est signalée en 256: *wopatwu* vous n'allez pas, et 257: *wɔyɛka* veuillez venir. Des exemples de dévocalisation ont été notés en 122 et 123: *ínyó wéni* vous avez vu.

Précédé du substitutif, le préfixe peut élider sa consonne: *íny'ofákendé* (141, 164) ou *ín'ófátsú* (144) n'allez-vous pas? *ny'ófókendé* (185) vous ne partez pas, *ny'ofosembi* (196) vous ne marchez pas.

Il n'est pas exclu qu'il y ait ici une séquence de substitutif + 2^e personne sing, car les Ikóngó connaissent des cas indéniables de cette formation: *ínó oténa* (144, 148) vous n'avez pas vu. Des exemples ont été notés dans des dialectes

tes voisins (164, 166, 167, 149), voire en 158: *ínyó ntótswá* n'êtes-vous pas allés?

Cette formation s'entend beaucoup chez les Bongandó. D'ailleurs ce groupe emploie facilement le substitutif devant le verbe conjugué, même sans emphase.

6. *ba-*

La présence ou l'absence de la dévocalisation du préfixe *ba* suit le même patron que pour le *a* du singulier, cf. ci-devant 3.

Au S-E une forme très spéciale est signalée pour la 3^e personne pluriel par exemple nos ancêtres s'habillaient de tissus: *banka iwote (iwotaka) too* (256) ou *iolote (iolotaka) tsenja* (257) ou *babayi iolota too* (258) à côté de *balotaka* (257) et *balotake* (258).

7. *-ni*

Les Bongandó emploient pour la 2^e personne pluriel une formation inconnue ailleurs dans le domaine m'ngɔ, mais courante par exemple chez les Ngombe: la forme du singulier suivie de *ni*: *ókáswáni* vous n'allez pas (182). Cette formation est surtout utilisée pour l'impératif (cf. VI.M.2). Comme Walling ne semble pas la connaître, elle est peut-être limitée au S. Pour une formation semblable employée uniquement à l'impératif, cf. VI.M.

8.

Les préfixes secondaires suivent pour la dévocalisation le même modèle que les préfixes pronominaux (cf. IV.A).

D. Les marques

1. Généralités

Quelques variantes mineures sont décrites dans Gr. II, p. 309 ss. D'autres suivent ici.

Dialectalement il existe une grande variété dans ce domaine, tant pour la forme des marques que pour leur nombre. D'une manière générale, celui-ci est nettement inférieur au N-O, où on a l'impression de se trouver devant une simplification caractérisée, qui fait penser à l'évolution des langues européennes, par exemple des langues romanes modernes en regard de l'ancêtre latin, et de leur stade médiéval. Ce qui se précisera dans l'exposé de la conjugaison.

La variabilité propre à l'extension de l'harmonie vocalique a été traitée dans la 1^e Partie I. E.

Selon les dialectes, les marques sont sujettes à la variabilité tonale, tout en conservant la même signification.

Un autre point de variabilité se trouve dans l'attribution d'un sens différent à telle marque formellement identique selon les dialectes.

A côté de la marque *-o-* très employée, on trouve dialectalement, mais très rarement, les autres marques vocaliques *i* et *e*.

Les marques composées de plus d'une syllabe sont souvent une séquence de marques différentes, chaque constituant apportant sa connotation propre. Ces marques "doubles" et surtout "triples" s'observent particulièrement en dehors du bloc N-O.

Plusieurs marques ne sont que des variantes dialectales l'une de l'autre. Parmi elles on remarque spécialement la présence ou l'absence de *y* entre voyelles égales, comme *foo / foyo* (VI.B. 115 et 182 et VI.C. 43) ou *o / oyo* (VI.C.20 et 27) ou *ló / lóyó* (VI.B.33 et 34)

2. Dévocalisation

La dévocalisation a diverses formes selon la nature des tons. Sa présence aussi varie selon les dialectes (*l. c.*). Ainsi la marque négative *-fo-* est dévocalisée sous la forme *-f-* au N-O, en 117 et 252, mais *-fw-* en 137 et 242, *-pw-* en 228. Elle n'est pas dévocalisée en 136 et dans une partie de 137. Ainsi on a: *ɔ́fɔ́éne, ɔ́fwéne, ɔ́féne, ɔ́pwéne* tu ne vois pas.

De même la variante *fa* est dévocalisée, par exemple en 148, mais pas en 147 et 182.

La marque *ta* est maintenue telle quelle en 1, 6, 146. La variante *to* s'entend chez les Boyela et les Bongandó pour les parfaits et les passés, ainsi qu'en 133, 254. On notera que chez les premiers *ta* est remplacé à toutes les formes par *to*, dans le cadre de l'alternance vocalique (cf. VI. B. 167. a et f, 168, 174, 175; C. 60.c et 1^o Partie I. B.4).

Sa variante *tsi* ne s'emploie pas uniquement à la 1^o personne singulier mais s'étend dialectalement sous la forme *ts*: *totsófea* (127) nous n'avons pas oublié. D'autre part, la 1^o personne peut aussi avoir *ta* (*o.c.* p. 308; autres exemples: 169, 256, 257, 258).

Ces généralités seront explicitées cas par cas dans l'exposé des détails de la conjugaison.

3. Inversion

L'inversion de la marque, c'est à dire son déplacement devant le préfixe (*o.c.* p. 310) se trouve abondamment au N-O, où elle est employée plus ou moins fréquemment selon les tribus et aussi d'après la nature du radical, CVC ou VC (cette dernière sorte ayant manifestement la préférence par exemple en 2,

3, 4). En outre, cette inversion se rencontre au S-O, chez les Boyela, les Bosaka, les Mbóle, les Bakutu.

Dans les cas d'inversion, la marque est précédée d'une nasale dans de nombreux dialectes, tandis que d'autres la prononcent telle quelle. Le premier cas est fort répandu, le second est plutôt propre aux dialectes méridionaux et apparentés, avec pourtant des exceptions.

Voici des exemples du premier: *ntabatepela* (225) ils n'ont pas parlé, *ntáéba* (226) il n'a pas su, *ntókanda* (165) tu n'a pas saisi, *ntatóoma* (22, 102) nous n'avons pas tué, *ntaténa* (155) nous n'avons pas vu, *ntawókea* (127, 129) ou *ntokela* (224) ou *ntókea* (117) tu n'a pas fait, *ntáyaá* (157) il n'a pas été, *ínyó ntoótswá* (158, 159) ou *ntalotswa* (133) vous n'êtes pas allés, *ntatolala* (238, 239) nous n'avons pas dormi, *ntaloyena* (239) ou *ntaléná* (156) vous n'avez pas vu.

Voici des exemples avec des préfixes secondaires: *bolemo ntabóonga* (10, 11, 74, 90, 91, 93) ou *ntwonga* (245) ou *ntóbongó* (233) le travail n'a pas été possible, *botámbá ntókwá* (2, 3, 12) l'arbre n'est pas tombé, *mbúla ntétangá* (143) il n'a pas plu.

Second cas: *tatswétama* (137) nous n'avons pas couché, *tatówoma* (222) nous n'avons pas tué, *tákisá* (222) il ne s'est pas assis hier, *tatókihá* (228) nous ne nous sommes pas assis, *tótóngá* (230) tu n'a pas tressé, *tatwene* (241) nous n'avons pas vu, *tatósangá* (136) nous n'avons pas dit, *bolemo tabóonga* (6, 7) le travail n'a pas réussi.

D'autres exemples se trouvent dans la conjugaison avec les diverses formes.

L'absence de la nasale initiale s'observe fréquemment dans l'art oral des dialectes qui ont *nta* dans le langage journalier (Cf. G. Hulstaert, *Proverbes Móngó*, p. 9 et Gr. II, p. 311).

Un mélange des deux variantes se trouve par exemple en 233 *ntaáyaki* ils n'étaient pas, *tatwámema nd'ítokó* nous n'avons pas couché sur la natte.

4. Comparaisons

Il a été fait allusion ci-devant à la multiplicité des marques qui, jointes à diverses désinences et avec l'appui de la tonalité, permettent l'expression de nombreux aspects de l'action. En voici des exemples pris en 143.

Avec la désinence *a*: *ásosélya* il a terminé aujourd'hui, *ásosélya* il a terminé hier, *ámósélya* il a terminé depuis longtemps, (hier ou avant), *tómósélya lói* nous avons terminé depuis hier.

Avec la désinence *e*: *nyotókené* je vais m'en aller, *átókené* il va partir, il est sur le point de s'en aller, *áyókené* il est en train d'aller, *áyókene* il ira,

ásòkené il est parti, *nsòkené* je suis allé depuis longtemps et continue d'aller, *osàkené* tu es resté parti longtemps.

5. Etymologie

La distinction de sens entre les marques *tó* et *yó* se trouve partout où elles sont employées conjointement, *to* comportant la nuance d'aller vers, *yo* celle de venir. Ainsi en 155: *átótsú* il marche en s'éloignant, *áyótsú* il marche en venant. De même *áyótúme* qu'il vienne, *átótúme* qu'il aille montrer. Cf. Mamet 2, p. 48.

Ces marques présentent en outre des ressemblances formelles avec d'autres morphèmes, à tel point qu'on a le sentiment de se trouver devant un lien génétique. Ainsi *to* et *yo* (ça et là *ta* et *ya*) pourraient être mises en relation étymologique avec les radicaux *-tá* (*-tswá*) aller, et *-ya* venir, spécialement dans les formes où ces verbes portent le même sens, comme subjonctif (VI.C.60.b et e et 67 b et e) et impératifs (VI.M. 32 et 37).

De même, la marque *-so-* employée pour le parfait fait penser au radical CV *-sá* (ci-dessus A.4.e).

Ainsi encore la marque *-fa-* ou *-fo-* fait penser à la copule négative *-fa*.

Toutefois, dans la majorité des cas, il n'apparaît pas de pareil lien et il m'est donc difficile de suivre Gilliard (2, p. 19 ss.) et Mamet 1, p. 32 et 2, p. 40.

E. Les infixes

Les variantes dialectales sont sériées d'après les personnes, singulier et pluriel.

1 n.

L'infixe suit le modèle du préfixe dans les grandes lignes. En cas de dévocalisation on a donc: *nj* (O, 71, 74, 84, 93, 99, 134, 135, 137, 165, 217, 220, 224, 225, 253, 254, 257, 258), *nd* (N, 90, 91, 157, Ikóngó, Boyela, 184, 224, 228, 256), *ny* (Mbóle, Bakutu, Bosaka C, Ekonda, 117, 133, 141, 142, 143, 222, 224, 238, 239, 241, 242, 252).

Les dialectes qui ont *na* pour le préfixe, emploient cependant *n* pour l'infixe (228, 136, 137).

Tout-à-fait particulière est la forme *mb* lorsqu'elle s'emploie même avec les radicaux VC purs, comme *-én-* voir, *-il-* placer: *ámbombíléla* il a mis pour moi. Cet emploi est noté dans les phrases de divers Bongandó: 170, 171, 175, 178, 179, 180, 181, 182, 203, 204, 210, 211, 213, 217, 218. Ma documentation atteste dans le même contexte: *oyonjina* (217), *ombina* (204) et *onámbiná* (220) celui qui me hait. Cf. aussi Walling, p. 37, qui limite cette forme aux seuls radi-

caux qui ont *mb* au gérondif, les autres ayant *nj*, tandis que mes notes contiennent des exemples de *mb* pour de vrais radicaux VC également, mais seulement dans certaines formes conjuguées.

Cette particularité se retrouve en 137, soit sous forme de *mb* soit sous forme de *m*: *ámóméne* et *áméneké* il m'a vu, *ámbétaká* il m'a appelé, *bámбина* ils me détestent, *ómuná* celui qui me hait.

2. *ko*

La dévocalisation de *ko* en *k* ou en *kw* est distribuée dialectalement d'une façon irrégulière, même à l'intérieur du bloc homogène N-O. La préférence pour *k* est marquée au C et à l'E. Le S préfère *kw*, mais a aussi des cas de *k* (253, 255). Enfin 239 garde *ko* suivi de *y* intercalaire devant les radicaux vocaliques.

3. *o*

Devant les radicaux CV, l'infixe *o* est dialectalement remplacé par *w* (10, 93) ou maintenu, mais suivi d'une consonne: *w* (N-O, 47, 114, 118, 126, 138, 156, 158, 222, 252, cf. Gr. II, p. 318), *y* (22, 134, 135, Mbóle, 145), *l* (213). Même devant ces radicaux vocaliques *o* peut être conservé tel quel en 105, 113, 117, 126, 133, 144, 156. Un mélange de ces formes se trouve ça et là: *y* et *w* en 118, *w* et absence en 156.

Dans les formes qui n'ont pas de marque, l'infixe dévocalisé est précédé de *o* à la 1^e personne singulier (Gr. II, p. 318). On entend aussi dialectalement *w* seul: *mwéni* (118) je l'ai vu.

L'intercalation de *w* se trouve aussi devant l'infixe, pour séparer celui-ci de la marque; par exemple en 10 (Gr. II, p. 319).

Les dialectes apparentés aux parlers fluviaux ont aussi une forme propre pour cet infixe: *mo* dévocalisé en *mw* (136, 137, 228).

Chez les Ekonda est signalée la variante *bo*, tout comme ils ont *ba* pour le pluriel (De Boeck, p. 99). Ces formes consistent avec *o* et *a* (233, 234).

Mes notes sur les Bongandó contiennent des formes divergentes au parfait: *bamofa* (210, 211, 213) ou *bamolofa* (217, 218) ou *bamomofa* (203, 204, 207) ils lui ont donné; *mómema* (203, 204, 207) je l'ai vu.

Le même phénomène se retrouve pour la 3^e personne pluriel

4. *to*

L'infixe de cette personne suit exactement le patron du préfixe.

5. *lo*

Ici apparaît une grande variété de formes dialectales.

La forme qui me paraît la plus commune est conforme au préfixe: *lo*, avec les mêmes différences de dévocalisation: *lw, l, jw, j*. Elle peut être précédée de *o* à la 1^e personne singulier, donnant ainsi *njolo* (O, 159). Ailleurs (surtout N, Ekota, Mbóle, Bakutu, 90, 91, 93, 105, 135, 146, 157, 222, 233, 238, 239, 241, 245, 253, 255) on a simplement *n+* *lo* donnant *ndo* ou *no* ou *njo* ou *nyo*. Ceci vaut également pour la variante *lalo* (ci-après).

La forme dévocalisée (*lw, l, j, jw*) peut être pareillement précédé de *o*: *njójwěnáki* (12) je vous ai vus, au lieu de *nđwěnaki* (93). De même *lólwěnéki* (138, 143), le préfixe *l* étant la forme dévocalisée de la 1^e personne (cf. ci-devant).

Le remplacement de *lo* par *e* se trouve ici tout comme pour les préfixes verbal et nominal; il est usuel en 2, 3, 4, 11, 30, 110 à 113.

Devant les voyelles, les dialectes occidentaux 2, 3, 4, 11, 30, voire 23, font suivre *e* par *by*, donnant *-eby-*: *běbyěnáki* (23) ils vous ont vus (Gr. II, p. 318). Les autres dialectes qui ont *e* le font suivre de *-y-* devant les CV, tout comme ils font avec les autres infixes vocaliques *o* et *a* (Hulstaert 3, p. 222).

La consonne de l'infixe peut être éliée comme dans les préfixes: *báo-lendáki* (102) ils vous regardaient. De même *to + lo* donnent *to*, comme *n + lo* donnent *no*: *ntósangéé* que j'aille vous dire (158, cf. Hulstaert 4, p. 23).

La variante *nwělé* (117) j'aimerais te dire pourrait s'expliquer à partir de *n-lo* donnant *no-* (par exemple *noélé* 132), puis par dévocalisation donnant *mw-*. Ceci est confirmé par 143: *nweélé*.

L'infixe complexe *lalo* ou *lao* (avec chute du second *l*) se trouve en 16, 17, 18, 21, 24, 102 (Gr. II, p. 317 et 318): *nđáosangélé* (102) je voudrais vous dire, *tólaloónda* (18) nous vous attendons, *ndolaosangela* (21) je vous dis, *atá-lacjwěna* (16) il ne vous a pas vus.

La variante *bo*, parfois dévocalisée en *bw*, se trouve en 227 à 229: *nam-bôboéne* je vous voyais. Elle est identique au préfixe utilisé dans ce parler (cf. ci-dessus C. 5).

De rares dialectes ont pour la 2^e personne du pluriel le même infixé que pour la 3^e. En cas de besoin, la distinction est faite par l'addition du substitutif respectif. Voici les exemples notés: *tómayénáké* (*inyó*) nous vous avons vus (22), *lásangéé* (67) ou *nambéélé* (141) je voudrais vous dire.

Enfin, un nombre assez important de parlers ont au pluriel la même forme qu'au singulier. Au besoin on fait la distinction par l'addition du substitutif. Ce phénomène a été noté en 122 à 129, 133, 145, 146, 149, 150, 161, 162, 164, 165, 166, 256, 257, 258 et chez les Bongandó. Au lieu du substitutif on entend aussi l'adverbe de conjugaison *áyi* (cf. C.8).

6. a

L'infixe le plus généralement employé est *a*. Ci et là, il est précédé de *y* (après certains morphèmes seulement?). Ainsi en 118: *tóyáwéte* va les appeler, à côté de *tâétákí* nous les avons appelés. De même *kóyasímáké* va leur dire et *tâwéákí* nous les connaissions, en 144. En outre: *oyaseɛ* (217) salue-les, *batfya-ká* (150) ils ne leur ont donné.

Ailleurs cette fonction est remplie par *w*, tout comme avec l'infixe *o* (Gr. II, p. 319): *áfówalangé* (10) il ne les aime pas, *tawayokéláké* (222) ne leur dis pas.

Comme avec l'infixe *o* (ci-devant 3), *a* est séparé du morphème vocalique suivant par *w* ou par *y*: *nyawení* (116) je les ai vus, *tómawéta* (126) nous les avons appelés, *tómbāwéte* (222) nous les appelions.

D'autres dialectes intercalent *y* ici comme avec les autres infixes vocaliques *o* et *e* (ci-devant 3 et 5): *táyétákí* (22, 108, 111, 111a, 118, 119) nous les appelions, *táyénaki äye* (123) nous les avons vus aujourd'hui, *tómayéta* (119a) nous les appelâmes, *tómayénáké* (22) nous les avons vus.

Là où les dialectes du N-O et autres dévocalisent le morphème qui précède *a*, d'autres ne le font pas: *bangoapa* (225) ils leur donneront, *bamoapa* (239) ils leur ont donné.

La variante *ba* s'observe en 224, 225, 227, 233, (à côté de *a*), 238.

Tout comme pour l'infixe de 3^e personne singulier (ci-devant n° 3) les Bongandó ont plusieurs variantes ici aussi: *amomafa* (203, 204, 207) ou *amolafa* (217, 218) ou *amafa* (210, 211, 213) il leur a donné, *lomolaena* (213) je les ai vus.

7. L'infixe réfléchi

L'infixe réfléchi s'entend principalement sous deux variantes, *ya* et *a*, cette dernière donc homonyme de l'infixe de la 3^e personne pluriel

La première variante s'observe à l'O (1 à 21, 23, 25) chez une partie des Mbóle (115, 116, 119, 122 à 132) 157, 222, 228, 242, 244, 245, 252, 254, 256, 257, 258, plus les grands groupes Ekonda, Ikóngó, Bosaka, Boyela, Bongandó S. Mais les Bongandó N ont la variante vocalique *yo*, notée en 203, 207, 210, 211, 213, 217, 218, 220.

La variante *a* se trouve au N (54, 71, 74, 84), en 22, 24, 90, 93, Ekota, 105, Mbóle N (110 à 120) 117, 118, 132, 135, 136, 137, 142, Bakutu, 168, 169, 253.

Tout comme dans les autres infixes, nous avons relevé partout le ton bas. La tonalité prise au gérondif sera traitée plus loin en VI.N.

La dévocalisation de *ya* semble rarissime (e. a. 10).

Si j'interprète correctement un texte de Mamet 2, p. 44, et quelques exemples épars ailleurs, les Bolia auraient comme infixé réfléchi *ka*, tout comme 225 (Gilliard 1, p 42) et 224, où nous avons noté *ng'okalanga aw'ondwa* comme tu t'aimes toi-même. Ceci est confirmé dans une lettre de E. Sulzmann qui mentionne pour 226: *tókabáatáki mí l'ón'onki mí* nous avons eu un démêlé, moi et mon fils, *tóokabáata mí la wé* nous avons une affaire, moi et toi. L'infixe y a donc en même temps le sens réciproque.

F. Les désinences

Des variantes dialectales s'observent dans les sons et dans les tons. Les généralités sont données ci-dessous, tandis que les détails sont réservés à l'exposé de chaque forme dans la conjugaison.

1. La désinence *a*

La désinence *a* est dialectalement soumise à la règle de l'harmonie vocalique et donc remplacée par ϵ ou par \circ respectivement avec les bases qui ont l'une ou l'autre de ces voyelles. Ce phénomène est propre aux dialectes méridionaux, mais ma documentation ne permet aucune conclusion sur son extension, vers le S-E. En effet mes renseignements précisés se limitent à 1, 6, 136, 137, 143, 226, 227 à 229, Ekonda. Exemples: *njééne* (1) voir, *ásóléné* (1) il a vu, *ongóéne* (136) tu verras, *tongwéne* (137) nous verrons, *ntáketé* (137) il n'a pas coupé, *mbólémé* (143) s'approcher, *kókende* (226) pars, *nyénéne* (228) voir, *nkékende* (233) aller, *bósófonó* (1) il est pourri, *kósóló* (136) arrange, *ésótó* (137) c'est bien fait, *nyósóló* (143) arranger, *átóngóló* (226) il ramassa, *ntóbongó* (233) ce n'était pas possible (Cf. Gr. p. 332).

Certains radicaux CV remplacent toujours le désinence *-a* par \circ , comme on l'a expliqué ci-devant en A.I.c.

Je crois pouvoir ranger ici un verbe que je ne connais qu'en 224 et dont les formes notées ont toutes la désinence \circ : *násóló* je m'en vais, *asóló lóóbí* il est parti hier, *amósóló léné* il est parti aujourd'hui, *tásóló* il n'est pas parti, *sóló* va-t-en.

2. La désinence *e*

Un grand nombre de dialectes remplacent *e* par *a* avec les bases polysyllabiques et avec les bases à suffixe *w* ou *y*, dans les formes à tonalité contrastante et au subjonctif simple (Gr. II, p. 332, 349, 392 et 425). Exemples *áyótéféle* / *áyótéféla* il est en train de parler, *áfófatsé* / *áfófatsá* il ne calomnie pas, *ng'ó'is'ófóféjé* / *ng'ó'is'ófóféjá* comme nous pardonnons, *áfényé* / *áfénya* il n'est pas visible, *áfóyángané* / *áfóyánganá* il ne nie jamais, *ambotéféle* / *ambotéféla*

elle peut parler, *ěki nd'ólembwé / ěki nd'ólembwá* puisqu'il est las, *běmye / běmya* au'ils dressent, *śtswe / śtswa* qu'il entre.

La variante *a* semble prédominer largement. Les exceptions avec *-e* ont été notées en 1, 8, 9, 10, 12, 13, 14, 15, 19, 20, 21, 28, 30, 90, 96, 136, 137, 141, 151, 159, plus les Boyela. Ci et là on peut trouver un certain mélange; ainsi j'ai noté en 90 *yóntókójé* va me puiser et *ńkatsa* pour que je prépare.

On peut rattacher ici: *lőnenesa* (141) venez me montrer.

Un autre cas isolé a été noté en 52: *ńpóáta* je ne possède pas, pour *ńpóáte* qui est très répandu ailleurs.

Ce phénomène se retrouve encore au présent négatif du verbe *-éb-* savoir: *mpéá* (2), *ńpéyá* '49, 184), *ńpáséyá* (105 à 108, 119a).

Le remplacement de *e* par *a* avec le verbe *-ka-* donner et avec certains radicaux CV a été traité ci-devant (sous 2, cf. aussi Gr. p. 333).

Les radicaux CV à voyelle *ε* ou *ο* (A.1.c) conservent celle-ci sans addition de *-e*.

Dans la plupart des dialectes la désinence *e* suit les règles de l'harmonie vocalique. Des exceptions se rencontrent au S-O, précisément là où la désinence *a* s'y conforme (ci-devant en 1): *ámǵkǵté* (222) il a coupé, *ámǵketé* (228) il a coupé, *ńápwéne* (227) je ne vois pas, *áyǵpelwé* (226) il vient en titubant, *tótswéne* (Ekonda) allons voir, *tǵkǵse* (233) va prendre, *onókáwéné* (142) celui qui a vu.

C'est par l'exception à la règle de l'harmonie vocalique, donc pour le maintien de *e* comme désinence avec les radicaux contenant une voyelle de la 3^e aperture, que les dialectes distinguent les deux désinences *e* et *a*.

La même observation vaut pour la désinence *ake* (ci-après 6).

Le remplacement de *e* par *i* est connu dialectalement. (cf. n^o 3).

3. La désinence *-i*

Cette désinence est beaucoup utilisée, surtout pour les parfaits et les statifs.

Elle est encore employée comme substitut de *e* dans quelques dialectes, avec des bases terminées en *y* ou *n* (représenté alors par *ny*, telles que *én* voir, *ya* venir, par exemple dans le continuatif, le subjonctif affirmatif, le présent négatif (cf. aux formes propres).

Cette désinence influence phonétiquement la voyelle des radicaux CV. Elle s'ajoute à ceux dont la voyelle est soit *ε*, soit *-a* tout en exigeant les voyelles de la 3^e aperture dans les affixes (cf. Gr. II, p. 212 et ci-devant A. 1.b.). Elle cause le changement de *a* en *e* et de *wa* en *ο* (A.1.c): *áyéi* il est venu, *tǵléi* nous avons mangé, *ákǵi* (142) il est tombé.

Des exemples sont donnés avec les formes à désinence *-i*.

Celle-ci peut même remplacer la voyelle: *ólíi* (132) pour *óléi* qui a mangé?

4. La désinence *-isa*

Elle remplace *-i* avec certaines bases régulièrement (Gr. II, p. 334), et en outre dialectalement dans d'autres entourages, comme en 67; mais mes documents sont insuffisants pour un exposé plus précis.

On trouvera plus de détails dans l'exposé des formes qui sont munies de cette désinence. Pour son influence sur les radicaux CV, elle ne diffère pas de *-i* (ci-devant).

5. La désinence *-aka*

Cette désinence polysyllabique est sujette à l'harmonie vocalique à l'égal de *-a* dans les mêmes dialectes: *eke* avec la voyelle radicale *e*, *ɔkɔ* avec *ɔ*: *aketéké* (1) il coupait, *atóngókó* (1) il médissait, *apwénéké* (226) s'il avait vu, *epolókó* (226) s'il avait plu, *ntsínyɔmólókó* (143) je n'ai pas molesté, *nkwénéké* (143) je voyais, *nátéeméké* (137) j'étais dressé, *bányókɔlókó* (137) ils molestaient, *bálékéke* (228) ils mangent (factuel). Cf. Mamet 1, p. 32.

6. La désinence *-ake*

Ici encore l'harmonie vocalique opère dans les mêmes dialectes, mais la finale n'est influencée totalement qu'avec la voyelle radicale *e*: *tawénéké* (1) ne vois pas. Toutefois ceci ne se produit pas partout où se trouve cette application de l'harmonie. La désinence est alors *eke*, comme dans: *ntímókohónéléké* (226) si je ne t'avais écrit, *tolékéké* (228) ne mange pas, *bóbekéké* (228) apportez toujours.

Avec la voyelle radicale *ɔ*, cette désinence a la forme *óké*: *nkókɔsóké* (143) je prenais, *tótóngóké* (1, 136) ne médis point, *ípɔndɔke* (228) que cela continue de pourrir, *álɔɔke* (226) qu'il construise. Cf. Mamet 1, p. 32.

7. La désinence *-aki*

Toujours dans ces mêmes dialectes (tous?) l'harmonie donne à cette désinence la forme *eki* et *ɔki*. Ainsi *boté bōketéméki* (226) l'arbre qui a été coupé, *wénéki* (228) tu as vu, *nyenéki* (143) je voyais, *énéki* (233) il voyait, *bátéméki* (137) ils étaient debout, *bálótóki* (233) ils s'habillaient (Cf. aussi Mamet 1, p. 41).

La désinence *aki* varie тонаlement selon les dialectes. Pour le passé d'aujourd'hui *aki* ou *áki*. Pour le passé d'avant aujourd'hui: *áki* ou *áki*. De toute façon, comme on le voit, la voyelle *a* demeure identique dans chacune des deux

variantes tonales, de sorte que la distinction temporelle est préservée. Des détails supplémentaires se trouvent dans Gr. II, p. 366.

VI. LA CONJUGAISON

A. La copule.

1. Le présent affirmatif

La forme complète *-le* est largement répandue (O, N, C, Bosaka, Ikóngó, Boyela, 224 à 229, 239, 252, 253, 254, 257, 258). Pour les dialectes méridionaux, mes notes sont généralement dépourvues de marques tonales. Cependant j'y trouve le préfixe haut dans *ále* (257).

La chute de *l* entre la voyelle du préfixe et la fin *le -e* (cf. 1^o Partie II. D. 4) s'observe çà et là par exemple 21, 22, 67, 93, 155, 161, 192, 197: *nde, oe, ae, toe, loe / boe, bae*.

La forme brève, avec absence totale de *l*, donc limitée à la voyelle *e*, avec la quelle les préfixes ont la forme dévocalisée, se trouve principalement au S, mais aussi chez les Mbóle méridionaux, qui la font suivre normalement de l'adverbe d'intensité *né* (ou *ndé*). Ainsi: *we, te, be, ye, ie, etc.*, plus *né* (122 à 129); *we, twe, bie, be, lwe, ie, ye* (233, 238, 241, 251). De même 161; *boté we botálé* l'arbre est haut, *loolo le bóló* le fer est dur.

Certains dialectes ont ici le préfixe haut. Ainsi 117: *wê, bê, tê, jê, lê, yê, wě wê né* tu es; *bún'óné wě mpé* ce jour-ci est froid; mais *fafá e ná nganda* papa est au campement. La même tonalité se trouve en 132, 242 (paradigme: *le, wê, ê, twê, lwê, bê*).

En 257 les deux variantes, longue et brève, coexistent. La dernière semble jouir de la préférence dans les phrases interrogatives: *e n'á mpé* où est-il? *e lě á mpé* où es-tu? *e lě la 'kéte 'mángá* combien d'objets as-tu?

La variante consonantique *-ne* a été notée en 110, 111, 111a, 118, 123, 251 dans une phrase interrogative: *ane nká* où est-il? (cf. Hulstaert 3, p. 223).

Cette variabilité se retrouve dans l'interrogatif de spécification qui dérive manifestement de la copule (cf. ci-devant IV.F et Gr. II, p.200).

La variante vocalique *-lo* n'est connue que de 136 et 137, mais ces derniers la remplacent facilement par *-le*, sans doute sous l'influence de leurs voisins. La présence de cette forme est un argument en faveur de la tradition qui fait état du passage de leurs ancêtres près du Fleuve dans les parages du poste de Makanja, où cette forme est très employée. Quant aux 256, *-lo* y est également signalé, mais je n'en connais pas le ton ni l'emploi exact. Un certain doute est corroboré par la présence de *-le* en 257 et *-e* chez les voisins.

Des mélanges de formes existent ça et là. Ainsi, chez les Boyela, à côté de la forme complète mentionnée au début se trouve la variante courte. Comme le montre le paradigme *nde, wê, ae, toe, loe, bae* et, avec des préfixes secondaires, *boe, ee*, la tonalité est particulière et il se produit un mélange des deux formes brèves. De même en 150: *bonto ale bonéne* la personne est grosse, pl *banto bae* ; *boté we n'otaté* l'arbre est haut, *beté ye* les arbres sont; *etóo ye né ngɔɔ* le tissu est bon, *totúná toe* les nattes sont; etc.

Un autre cas particulier se trouve chez les Bongandó. Pour exprimer "avoir" on emploie *-le*, mais avec le préfixe haut à la 1^e est à la 2^e personne pluriel: *nde, ole, ale, tóle, bóle, bale*. Exemples: *ale (la) nkási óte bálá* il a des feuilles comme le Pentaclethra. De même pour la localisation: *ale má botsúmbá* elle est dans la maison. Mais pour l'identité, on remplace la copule par le simple préfixe suivi de l'adverbe d'intensité *ndé*. Quant au ton, il varie selon les dialectes, mais je n'en ai pas fait l'observation systématique. Ainsi: *mí nde bôyöme* je suis jeune, *o ndé, a ndé, to ndé, bo ndé, ba ndé*. Mais d'autre part *nde, ô, á, tó, bô, bâ* (175, 177). Souvent la 2^e personne pluriel ajoute le substitutif: *in'ô ndé*. Ces observations valent pareillement pour les préfixes secondaires: *li, i, be, bi*.

Cette forme est encore observée ailleurs: *tõma tóné to nd'ólótsi* (144) cette nourriture est bonne; *tsä to nd'ólinga* (167, 168) le feu est (donne de la) fumée; (108a) *to né, o né*.

La copule est suivi de l'adverbe *ékó* (*y* dans plusieurs dialectes), même dans une construction où d'autres ne l'emploient pas (Gr. II, I, p. 408). Ainsi *al'ékó la bokáná* il a un arc (120), *tol'ékó nk'ólótsi* ils sont vraiment bons (141), *bóbó bol'ékó botáé* le bras est long (157), *al'ékó eóto ya wáli* il est parent de l'épouse (146, 162), *bal'ékó totsila* ils sont menus (185), *eket'ek'ene el'eko boko* cette chose-ci est bonne (258), *al'ékó la mpeku* elle est dans le creux (257, 258). De même, en 150, à côté de *nde l'ókó*, on entend *nd'ékó l'ókó* j'en ai un.

Cet adverbe peut communiquer l'harmonie vocalique au préfixe de la copule (Gr. I p. 40, n° 4.3.2): *ból'ékó* (213).

Quelques dialectes ont une forme que je présume due à l'élision de la variante brève suivi de *ékó*. Ainsi *wéli w'ékó* (242) il y a clair de la lune, *lodwé w'ékó n'ípoko* (253) l'abeille est dans le creux, *t'ékó ntei* (117) nous sommes jeunes, *bakulá b'èkó* (126) il y a des flèches, *fafá èkó etéyá nsiki áno* (123) papa est dans la maison. Tous ces exemples proviennent du C.

Un certain nombre de dialectes remplacent régulièrement la base *-le / -e* par le statif de *-yal-* (être). Ainsi les Bakutu dans la variante *-alé* (Hulstaert 4, p. 24) et 222 dans la forme *-yali*. D'autres emploient ces formes conjointement à *-le*, et de préférence à cette dernière forme, dans un certain nombre de contextes;

ainsi 115, 116, 132, 133, Mbóle S, Bóólí; Boyela, Bongandó; dans la variante -yalisa: 67 (cf. ci-après K.1).

Un mélange très spécial de formes diverses s'observe en 117. D'abord -le, dans une construction renversée qui donne l'impression d'un relatif à préfixe autonome (cf. Gr. II, p.650): *elé só ntei* nous sommes jeunes, *búnto el'éné* (ou: *elë né*) *ná ntsíki* la femme est dans la maison. Ensuite *e: ifaká yè nd'óló* le couteau est bon, *tsä tê ndé bóló* le feu est violent. Puis *e + ekó: beele b'ekó l'etá* les hommes ont des arcs. Puis encore *e + ni: lono lèni* l'homme est, *we ni, ye ni*, etc. Enfin -lš, dont la nature exacte m'échappe: *búnto elšó* la femme est, *lono elš* l'homme est, *jóma diné lš kó bóló* ces aliments-ci sont vraiment bons.

Sur 133 plus proche parent de 117 dans ces parages, ma documentation ne permet pas un exposé précis.

Un mélange moindre se trouve en 251: *we, be, aye, loye*, puis: *papa ene nke* où est papa?

Pour "avoir" plusieurs dialectes n'emploient pas l'équivalent de "être avec", mais le statif du verbe -kát- (-ket- en 256, 257, 258) tenir. Le fait est noté en 117, 132, 133, 156, 157, 184, 238, 241, 242, Boyela, Mbóle S. L'observation vaut tant à l'affirmatif qu'au négatif. Cf. V. A.4.d.

La copule est aisément remplacée par la particule *wáte* dans de fort nombreux dialectes (Gr. II,I, p. 463). Ailleurs *əkó + é* ou *əkóné* est employé dans ces sortes de propositions nominales. Ainsi chez les Bakutu: *bási əkó é elungú* l'eau est chaude, *tsiá toiko əkóné belinga* ce feu donne beaucoup de fumée, *w'šəkóné bolumu lšfšó* tu parles trop. Comme on le voit, cette structure comporte souvent un sens superlatif.

En 256, 257, et 258, une forme analogue, mais pronominale, est signalée dans de pareilles phrases (mais malheureusement dans une graphie défectueuse): *okone, bakane*, etc.

2. Le présent négatif

La forme la plus largement répandue est -fa, même chez les Bakutu qui n'ont pas d'autre radical-base simple pour la copule (cf. ci-dessus 1). Le préfixe est généralement haut, on le trouve bas au S: 136, 222, 226, 242, 252 (pour plusieurs dialectes méridionaux les tons ne sont pas marqués).

La base-radical -mbé précédée de la marque négative *ti-* / *ta-* se trouve au S.O. en 224, 225, 227 à 229: *tímbé, tómbé, tatómbé, ntabámbe, ntabémbe* etc.

Une particularité se trouve en 224, qui se divise en deux groupes comme ci-devant (3) et pour de nombreuses formes: les Mbéš ont un statif spécial -tíngi muni de la marque négative -tá-: *títíngi na yemba* je n'ai rien, *talótíngi*

nous ne sommes pas, *mokeé tamótingi diló* l'oeuf n'est pas bon, *minkeé tamítín-gí diló* les oeufs ne sont pas bons.

A côte de *-fa* / *-ha*, les Bongandó ont *-hana*: *toha na toma* nous n'avons pas d'aliments (170), *mpan'itate* je n'ai rien (177), *béhan'óló* (171, 180) ils ne sont pas bons, *šhan'ato'iké* (182) vous n'êtes pas nombreux, *m̄p'olombeli* (173) je ne suis pas patriarche, *tóha bangólosombo* (175) nous ne sommes pas vieux. On ne voit pas clairement si dans les premiers exemples il s'agit bien de *-fa* + conjonction ou d'une forme unique *-fana* / *-hana*.

Tout comme à l'affirmatif (ci-devant n° 1), l'adverbe *ekó* peut s'ajouter après intercalation de *l*: *báfalekó* (141) ils, *nafálekó* (157), *tófolekó* (141) nous ne sommes pas.

Tout comme à l'affirmatif, le statif *-yali* se rencontre plus ou moins abondamment selon les dialectes, surtout chez les Mbóle S, Bóólí, Bakutu, Bongandó. Le fait s'observe avec les variantes ordinaires de la marque, tant phonétiques que tonales: *ofoyali* (142, 143, 222), *báfayali* (Mbóle S, 141), *tofayaji* (132), *lófayali* (105, 126), *lófaali* (158), *m̄paale* (155).

La variante à désinence *-isa* de 67 se retrouve ici: *m̄payalisa* je ne suis pas, cf. ci-devant en 1 et K.1. Cette forme s'y trouve à côté de *-fa*, qui pourtant semble moins commune.

Pour "ne pas avoir", le statif de *-kát-* tenir, s'emploie dans les dialectes mentionnés ci-dessus en 1, mais avec la marque négative: *mpokátsi* (143), *m̄pokátsi* (197), *mpokati* (238, 241, sans tons), *mpakátsi* (132), *m̄pakátsi* (Mbóle, Boyela, 157), *mpokátsi* (242).

A côté de *-fa*, 67 connaît une autre forme spéciale: *-fafisa* ne pas avoir: *m̄pafisa yómba* ou *m̄pa la yómba* je n'ai rien, pluriel *tófafisa baúmbá*.

3. Les passés affirmatifs

Pour la clarté il convient de traiter à part le passé d'aujourd'hui et celui d'hier.

a. Le passé d'aujourd'hui

Pour aujourd'hui la base *-ki* n'est employée que dans une partie du domaine: N, N-O, Ekota, Bosaka, Ikóngó partie. Les Bongandó se différencient par le ton montant: *-kí*.

La forme longue *-liki* se trouve (à côté de *-m̄bóyalé*) de 227 à 229. Elle s'entend encore chez les Mbélo de 224: *nādiki* j'étais, *ódiki* tu étais. plus au centre du groupe 224, on forme le passé proche de *-yal-* comme dans de nombreux dialectes méridionaux (ci-après et C.36.c).

Ailleurs on conjugue le radical *-yal-* ou *-ya-* tout comme les autres radicaux. Ainsi *ómböyalé* (1, 222, 233), *omoyalé* (224, 225, 241), *ómoyala* (Bongandó), *ómböyaaka* (Boyela), *nköyalé* ou *nköyaáké* (143), *ómoyaáké* (Mbóle), *ómöyaálá* (117, 242), *öyaaká* (136, 137), *öyaaki* (127, 129, 132, 137, 141, 147, 157), *wáki* (144, 148, 161), *ókyaki* (67).

b. Le passé d'hier

Pour le passé d'hier, le radical *-ki* est usité plus largement que son parallèle bas ne l'est pour aujourd'hui, s'étendant aux Boyela, Bongandó, 1, 7, 67.

La forme *-líki* se trouve chez les Ntómá 227 à 229, parallèle à la forme pour aujourd'hui (ci-devant en a). Le fait se retrouve chez les Mbélo de 224: *nadiki* j'étais, *odiki* tu étais, tandis que les autres subdivisions emploient la forme ordinaire (F.1.h).

Ailleurs on recourt aux radicaux *-yal-* ou *-ya-* avec les affixes correspondants.

Il n'y a à signaler que la variante courte, *wáki*, *táki* en 144 et *ńkoki*, *tá-koki* en 148.

4. Les passés négatifs

Les passés négatifs suivent le patron des affirmatifs, mais avec addition de la marque négative *-ta-* / *-tsi-* (cf. Gr. II, p. 340).

Exemple pour le passé d'aujourd'hui: *ntsiki*, (N-O, 67) *ntsíyaaki*, *ntsímböyalé*, *ntsíyala*, *ntímoyaáké*, *ntsíyaake*, *ntóki* (Boyela), *ntsíyaaká* (143), *ntáka* (168), *ntáyala* (220), *ńtáki* (222), *ntákoki* (148), *tiliki* (228), *batáki* (Bongandó).

En 224 on observe la même règle, mais avec le particularité qu'il y a, ici comme dans de nombreux autres cas (cf. ci-devant en 3), deux sections. Les Mbélo ont *tabádiki* et, pour le passé éloigné *tabádiki* tandis que les autres disent *ntáyala* et *ntáyala* ils n'étaient pas.

Pour le passé d'hier: *ntsiki*, (N-O) *ntáki* (N, 67) *ntíyaákí*, *tíyalá* (228), *ntíyalá* (241), *ntamoyaaka* (132, tons?), *ntíyalaka* (224, tons?), *ntákoki* (144, 148), *ntóki* (Boyela), *ntáki* et *ntáká* (Bongandó).

5. Autres formes

Pour toutes les autres formes, tous les dialectes recourent au radical *-yal-* employé avec ou sans *l*, muni des affixes propres à la forme.

B. Les formes à désinence -a

Les formes à désinence -a sont fort nombreuses car elles diversifient selon le ton du préfixe et selon que la marque est simple ou composée.

L'exposé suit l'ordre alphabétique de la marque. Les marques phonétiquement identiques sont classées selon le ton: haut, descendant, montant, bas; puis, dans chaque groupe, selon le ton de la désinence: haut, bas.

Le trait (-) placé devant la marque remplace le préfixe. Il porte l'accent aigu si le préfixe a le ton haut. Le trait long (—) placé entre la marque et la désinence remplace la base. La désinence est inscrite pour la clarté.

Comme un certain nombre de formes phonétiquement et sémantiquement similaires me semblent être des variantes d'une même forme fondamentale, elles ont été groupées en séries. Cette disposition se retrouve dans chaque section de ce chapitre.

Comme les différences sémantiques de plusieurs formes sont subtiles pour l'Européen, il peut être utile de juxtaposer certaines formes en ajoutant l'explication donnée par les informateurs.

En 132: *álámata* il mord (simple mention de fait), *élámata* il mord habituellement, *áyólámáté* et *átólámáté* il est en train de mordre en venant ou en allant respectivement, *ámólámata* il a mordu récemment, narratif, *ámólámata* il a mordu autrefois.

Bongandó: *áátswá m'éyá? látswá m'ókonda* où vas-tu? je vais en forêt (continuatif); *óótswá, lótswá* où vas-tu (maintenant)? je vais maintenant; *áátswáki* tu allais, *átswáki* il allait; *látswáki lúta/lóya* je suis allé et je reviens, je viens (maintenant); *latswáki mûta/móya* je suis allé et je suis revenu, je suis venu.

Pour le remplacement de -a par -e ou -ɔ, cf. ci-dessous V.A.1.c.

1. - — á

(a) Comme telle, cette structure n'est relevée qu'en 224 pour le parfait d'hier: *nabéké moté* j'ai coupé un arbre, *nayéné nkwi lóbi* j'ai vu un léopard hier, *bantómyá moto* on m'a envoyé quelqu'un.

(b) Cette forme a encore été notée en 222, mais toujours précédée de la particule *lina* pour désigner l'aspect de l'action appelée inaccomplie par Mamet 1, p.44: *lina alá* il n'a pas encore mangé, *lina asangá* il n'a pas encore dit, *lina mwá* je ne suis pas encore mort, *lina tēwá* nous ne savons pas encore.

2. ´ — a

Cette forme se trouve sous deux variantes tonales:

(a) La première conserve le ton radical et désigne le présent simple sur la majeure partie du domaine linguistique. Au N-O, elle exprime en outre le fait pur remplaçant la forme 3, excepté ça et là, comme en 19. Exemple: *átéfela* elle parle, *éngela* elle inspecte. La désinence suit les règles de l'harmonie vocalique, cf. ci-devant V.F.I.: *nyéne* (231) je vois.

En 142 et 143, le sens est simplement factuel, sans connotation temporelle, cf. plus loin 182,d.2.e Cette forme s'emploie encore abondamment un peu partout pour le futur, accompagnée d'une détermination temporelle, adverbiale le plus souvent.

Chez les Bongandó, la dévocalisation des préfixes est particulièrement avancée à la 2e personne singulier: *éya* tu sais, *éna* tu vois. Mais avec les préfixes on entend aussi le contraire: *bíná bólla* le soleil se couche (203) à côté de *bíla* (203, 204, 213)

(b) La seconde variante finale abaisse le ton radical et est l'équivalent local de la forme tonalement semblable $\acute{ } - e$, donc un subjonctif, dont elle suit les règles tonales (cf. ci-après C.2). Elle s'entend avec les bases à suffixe *-y-* ou *-w-* dans les dialectes du N-O au N de la Jwafa, avec l'inclusion de 67, 93, 99, Ekota. Au S elle s'observe en 2, 3, 4, 5 ainsi que dans l'art oral, tandis que les autres ont toujours *e* (cf. C.2). En outre on la trouve encore en 105, chez les Mbóle, en 132, 133, 134, 135, 141, 142, 143, 147, 149, 157, 161, 164, 165, 169, 171, Bongando N, 222, 224, 233, ainsi qu'en 10 avec des bases à suffixe *-ey-* quand il y a un infixe (cf. Gr. II, p.425). Exemple: *átosókójá* qu'il nous envoie, *ámbya* qu'il dépose, *iyámbyá* qu'il la dépose, *wólángányá* (29) terrasse-le, *níkatsa* (20) je voudrais cuire, *bótswa* (2, 3) qu'ils entrent, *bêmya* (233) qu'ils dressent, *ónjénéýá* (10) montre-moi.

La désinence *-a* se trouve encore avec le verbe *-kaa* donner en 10 (Gr. II, p.426) et son synonyme *-paa* en 226 (cf. Mamet 2, p.58). Enfin, cette variante est signalée en 224: *bátoka* qu'elles puisent, *leká ónsómbyá* va m'acheter. Mais les dialectes plus centraux (Mpéngé) ont la désinence *-e*: *bátoke*.

3. - a

Cette forme se rencontre au N-O pour exprimer le fait sans aucune autre connotation (Gr. II, p.341). Elle a été notée encore en 143 et chez les Bongandó méridionaux. Sans doute existe-t-elle encore ailleurs, mais aucune enquête n'a été menée sur ce point.

Elle sert aussi comme invitatif dans certains dialectes: *otsíkala* demeure exprimant l'adieu, *onyéta* appelle-moi. C'est le cas en 117, 132, 141, Mbóle-S, alors que l'immense majorité a la désinence *-aka*. De même *wosísa* salue-le, en 149, à côté de *wosísaka*. Cf. plus loin F.1.g.

Les Ntombá de Bikoló ont cette forme pour le défectif *-há-k-* aller, employé uniquement là pour exprimer le présent simple (cf. V.A.4.h). Mamet 1, mentionne cette forme dans un exemple: p.34 et dans le lexique p.103. Cependant dans 3 p.9 il la signale comme variante occasionnelle de *- aka* (F.1.g): *toháka* nous pouvons aller; par contre dans mes notes elle a le sens factuel: nous allons.

Les riverains 7 emploient cette forme précédée de l'adverbe *lino*. Exemple: *lino otá* tu n'est pas encore allé, *lino mbwá* je ne suis pas encore mort, *lino tséa* nous ne savons pas encore.

4. *á — áá*

La lettre double de la finale indique une voyelle longue. Celle-ci est soumise à l'harmonie vocalique: *twénéé* (228) nous avons vu.

La forme désigne une action accomplie hier ou avant: *álekáá* (228) il passait; *átúngamáá* (229) il était emprisonné. Mamet 1, ne renseigne pas cette forme, mais il l'a découverte dans 3: *nákeláá* j'ai fait, en lui attribuant simplement le sens du passé, en p.6. Il la cite aussi en 2 p.46 pour 226: *ńkeláá* j'ai fait il y a un certain nombre de jours, mais pas trop éloignés.

Ce sont les seuls dialectes où cette forme m'est connue.

5. *á — a*

Cette forme des Bongandó: exprime l'action présente, en cours, mais sans insister sur la continuité.

La marque est toujours longue, probablement à cause de la dévocalisation du préfixe. Paradigme des Bongandó (couper): *lákota, ákota, ákota, tákota*, (*in'*) *áákota, bákota*. *Lisile lákitela* (173) le lémurien descend, *ńkónyi yáhete* (171) le feu flambe, *lokuka láy'ɔlɔ* (175) le bateau vient aujourd'hui.

On notera la deuxième personne singulier à initiale montante, attestant le préfixe élidé bas, tandis qu'aux autres personnes le ton atteste le préfixe haut.

Suivie d'une détermination temporelle appropriée, cette forme s'emploie aussi pour le futur. La même forme est signalée encore en 144 et en 161: *látswá* je vais, *tátéfela* nous parlons, *mbúla yálwá* il pleut.

L'abaissement tonal se constate chez les Bongandó à la deuxième personne pluriel. *in'éena* vous voyez. On remarque ici la disparition de la marque devant une base vocalique, ce qui se retrouve au singulier: *éena* tu vois. Pour les autres personnes, mes notes ont *láóka* j'entends (182), *áéya* (182) il sait, *óámpímá* (210, 213) tu me refuses, *mbúlá éálwá* (207, 211, 213) il pleut.

6. - ángó — a

Pour cette variante voir *-nyángó — a* (plus loin 112).

7. - ángö — a

Avec le sens de “faillir” cette forme n’a été notée qu’à l’ O: *wǎngǒkwá* (4) tu as failli tomber, *njángina* (5, 11, 15) j’ai failli me noyer. J’ignore si cette forme est encore utilisée ailleurs. On notera que la graphie et l’interprétation de Gr. II,I p.315 doivent être corrigées sur le modèle donné ici.

8. - e — a

Notée en 132, cette forme est un habituel, mais la nuance précise m’est inconnu: *tékela belemo* nous faisons les travaux; *nkanga ésinga* le féticheur danse la guerre (c’est son habitude, sa profession).

9. - enyo — á

Chez les Bongandó on emploie cette forme avec un sens continuatif (en train de). Elle s’y présente sous plusieurs variantes: *bényotswa* (173) ils sont en train d’entrer, *ákenyosingá* (175) danser, *bákinosálá* (171) travailler, *ikinǒlwá* vomir, *bákonokátá* (176) tenir.

Je pense pouvoir y rattacher (sans tons) *benyosala* ils travaillent et *taenyotwa ma eli* nous allons au champs, ainsi que *enyokuma* tonner, notés en 181. Toutefois la voyelle *e* suivie de *o* pourrait indiquer un auxiliaire *-eny-* suivi de l’infinif. Mes notes ne permettent aucune conclusion.

10. - fá — a

La marque à voyelle *a* du subjonctif négatif a été observée en 119; Cf. les formes à marque *-fo-* plus loin aux numéros 43, 44, 46, 48, 49. Il est probable que la forme phonétiquement semblable notée en 106 a cette même tonalité.

11. - fa — a

La marque basse n’a été notée que dans le groupement Ianji des Mpóngó (137): *ófaótala* de peur que tu ne te blesses.

12. -fâi — a

Cette forme est le conditionnel négatif en 22 et aussi dans une partie de 24: *bafâiyala* s'ils n'étaient pas.

13. ˘faiyo — a

Cette forme n'a été entendue qu'en 167 et 168 pour le futur négatif: *mpaiyokea* ou *mpayila* je ne ferai pas.

14. ˘fâkô — a

Cette forme est employée comme négatif du futur chez les Mbôle N: 108, 110, 111, 112, 113, 115, 116, 118, 118a, 119, 120: *mpâkôkena* (111, 118) je ne partirai pas; cf. Hulstaert 2, p.32 et 3 p. 228. En 118a j'ai noté le renforcement avec désinence *-aka*.

15. ˘fâkô — a

Variante tonale de 14 employée en 119a.

16. -fako — a

Transcrite sans tons, cette structure s'emploie dans une apodose négative en 132b: *bafakakafea* ils ne leur auraient pas distribué.

17. ˘fângó — a

Cette forme a été notée en 111, 112, 118 comme négation du futur, mais j'ignore la nuance sémantique exacte.

18. ˘fângó — a

A cette forme les informateurs de 162 attribuent le sens de négation absolue, mais j'y vois aussi une nuance future: *bolemo bofângónga* le travail ne réussira pas du tout. Cf. les autres formes phonétiquement semblables.

19. -fângo — a

Cette variante est signalée en , 149, 150 et 162 pour le futur négatif. Les informateurs de 150 lui attribuent une nuance de l'habituel: *afângängana* il ne nie jamais. De même en 162: *bafângěya* ils n'en savent rien.

20. ˘fǎngó — a

Cette variante tonale du futur négatif ne m'est connue que des Eleku 22. Cf. 17, 19, 21.

21. ˘fangó — a

a) Cette forme exprime le négatif futur immédiat en 122, 123, 127, 129, 131, 132: *áfangókèna* il ne va pas partir, *nípangóétoa* (131) je ne recommencerai pas.

Les Bakutu l'emploient également (Hulstaert 4, p.30), mais ils connaissent pareillement la variante avec *õ* montant. En 132 on m'a confirmé le sens d'immédiat en comparant avec ˘fê - a (cf. n° 35): *áfangúnga* il ne va pas se tromper. Devant un radical CV, *õ* est descendant: *áfangóba* il ne va pas avoir (cf. ˘fongó — a n° 63).

b) Au N-O cette forme est connue comme exprimant la négation d'un futur progressif ou (selon l'expression de Mamet 1, p.44) terminatif. Ainsi en 10 *ófangén'olá* tu ne verra plus ton village (Gr. II, p.402).

22. ˘fangô — a

Cette variante tonale de *o* s'entend dans les mêmes dialectes Mbóle que ˘fangó — a (n° 21). J'ignore s'il existe une différence de sens: *nípangêtoa nkyá* (123) je ne recommencerai plus à faire.

Ajoutons les exemples sans tons: *mbula apangɔlo* (257, 258) il ne pleuvra pas, *afangunga* (256, 257, 258) il ne se trompera pas.

23. ˘fangóyó — a

Cette triple marque est employée en 157 pour le futur négatif: *nípangóyówútoa* je ne retournerai pas. En 127, 129, 131 *nípangóyétoa* je ne recommencerai pas, peut se ranger ici ou être interprété comme ressortissant à ˘fangó — a (n° 21) devant une voyelle.

24. ˘faó — a

Cette forme de futur général négatif est largement employée dans le grand bloc du N-O et du N, où se trouvent cependant quelques exceptions (en 1, 6, 22). Dialectalement la marque perd sa seconde voyelle *-fa-* même devant des radicaux à *b* caduc. Cf. Gr. II, p. 400.

25. *ʼfasamo — a*

La triple marque a été notée en 132a, dans l'apodose négative: *áfasamakafea* il ne leur aurait pas distribué; cf. *ʼfaso — a* (n° 27).

26. *ʼfasó — a*

Ce négatif du futur s'emploie en 106, 107, 108, 108a: *nípasówá* je ne mourrai point.

27. *ʼfaso — a*

En 132 (b et c) cette structure exprime le conditionnel négatif, tant dans la protase que dans l'apodose: *báfasoyaa bɔɔ báfasakafea* s'ils n'étaient pas bons, ils ne leur auraient pas distribué. On entend aussi l'insertion de *y* devant une voyelle: *báfasoyakafea*. Cf. aussi *ʼfasamo — a* (n°25).

28. *ʼfáto — a*

Cette combinaison a été observée chez les Mbóle méridionaux 122 et 129: *áfátótaa* de peur qu'il ne se blesse (là où il se rend).

29. *ʼfató — a*

cette forme remplace *ʼfasó — a* en 119a, 120, 121: *mípatówá* je ne mourrai point. On peut penser ici à l'alternance *s / t* (cf. première partie B.11).

30. *ʼfato — a*

Cette forme du conditionnel négatif dans l'apodose se trouve en 119 et 120a: *báfatakafea* ils ne leur auraient pas distribué.

31. *ʼfato — a*

En 126 on emploie cette forme dans l'apodose du conditionnel négatif: *báfatakafea* ils ne leur auraient pas distribué. Mis à part le ton du préfixe, on pourrait la classer avec *ʼfato — a* (N) 30).

32. *ʼfáyó — a*

La marque double avec le premier élément pourvu de la voyelle *a* (cf. ci-devant 10 et plus loin 43, 69, 70) a été observée comme variante pour le subjonctif négatif futur chez les Mbóle et les Ikóngó: 108, 108a, 110, 113, 132, 144, 147: *áfáyótaa* de peur qu'il ne se blesse.

33. - *fáyo* — *á*

En 146 cette forme s'emploie pour le négatif du futur. Le ton haut de la désinence se réfère à l'emploi dans une phrase: *afáyoúngá belelo* il n'ignorera pas les limites. Sinon il est bas.

34. *ʼfayö* — *a*

Cette forme qui rappelle un peu *ʼfaó* — *a* (n°24) et désigne le futur négatif se trouve de 122 à 129: *mípayökea* je ne ferai pas.

35. *ʼfê* — *a*

Cette combinaison d'affixes exprime un futur négatif absolu en 132: *mípêkea* je ne ferai jamais, *mípêkalwa'kea* je ne le ferai jamais plus, *mípêkena* je n'irai absolument pas.

36. *ʼfíkó* — *a*

Cette forme s'emploie côte à côte avec *ʼfákó* — *a* (n° 14) en 115, 116, 118; cf. Hulstaert 2, p.32: *tófikóbéla* (115) nous n'appellerons pas.

37. *ʼfíyó* — *a*

Cette variante du subjonctif négatif futur n'a été notée qu'en 150: *ófiyóimwá* afin que tu ne t'achoppes pas.

38. - *fíyó* — *a*

En 169 on entend cette tonalité pour le subjonctif négatif futur: *ofiyótaa* afin de ne pas être blessé, *ofiyókwá* que tu ne tombes.

39. *ʼfíyo* — *a*

La tonalité spéciale des affixes pour désigner le futur du subjonctif négatif se trouve en 163: *ófiyótaa* pour que tu ne te blesses pas, *ófiyókwéla* afin que tu ne tombes dans...

40. *ʼfíyo* — *a*

Cette forme a été notée pour le futur négatif en 121. En 118 j'ai noté le sens du futur progressif-terminatif: *áfíyofanga nyaa* il ne supportera plus la faim.

41. *ʔfiyo — a/á*

Cette forme désigne le futur négatif en 145: *afiyóungá* il ne se trompera pas, *mpiyutá nkelá* je ne le ferai plus. Probablement la désinence est basse en fin de phrase..

42. *ʔfiyo — a*

Pour le futur négatif cette structure s’observe en 144: *éfiyɔlwá* il ne pleuvra pas.

43. *ʔfó — á*

La désinence haute caractérise une variante locale du subjonctif négatif (cf. n° 44). Il est signalé en 93, 98, 158, 161, 162, 171, 175, 179, 252. il est pourtant possible que ce ton haut se trouve seulement à l’intérieur de la phrase: *ópó-kínwá ‘bakú* (252) de peur que tu ne heurtes un obstacle.

Avec la variante *-pó-* cette forme se trouve pour 226 dans Mamet 2, p. 55 comme répondant à l’apodose d’une proposition conditionnelle: *bápókelá* ils auraient fait. De même *mpówátá* (230) j’aurais (cf. 140b).

44. *ʔfó — a*

Avec ces affixes on exprime le subjonctif négatif: “afin de ne, de peur que “ etc... Cette forme est observée au N-O y compris les Nsongó, Nsámhá et Ekota, chez les Mbóle, Bakutu, 105, 136, 137, 141, 143, 144, 145, 146, 147, 149, 150, 161, 162, 165, 166, Bongandó: (175, 179, 218), Boyela, 184: *ófómwa* (137) afin que tu ne heurtes, *áfóimana* (135) pour qu’elle ne se blesse, *báfókúnjwa iakú* (12) de peur qu’ils n’achoppent, *ófóétaa* (149) et *ófátala* (145) ou *ófótala* (22, 134, 122, 129) que tu ne te blesse. Devant un morphème vocalique il y a insertion de *l* au N-O et de *y* en 10: *ófólótala* et *ófóyótala* pour ne pas blesser. Cette dernière forme est employée ailleurs avec une nuance différente, cf. ci-après n° 69. L’exemple: de 254 est sans tons.

45. *-fó — á*

Cette structure est signalée chez les Ekonda pour le conditionnel passé: *mpótóngá* (230) si j’avais tressé, *opóyéyé* (230) si tu avais vu.

46. *-fó — a*

En 157c j’ai noté cette variante du subjonctif négatif. Je l’ai trouvée encore en 194: *ɔfókwá* pour que tu ne tombes, et en 168: *ɔfókwela lifoku* que tu

ne tombes dans la fosse. *Ofóótala* (168) que tu ne te blesses, paraît se ranger ici, mais pourrait aussi être interprété comme *-fóó — a*.

47. - *fō — á*

Mamet 1, p. 45 et 3 p.8 donne à cette forme le sens de conditionnel passé: *napóyalá* si j'avais été, j'aurais été; cf. ci-après 50.

48. - *fō — á*

Cette structure se présente avec différents sens d'après les dialectes.

(a) Elle s'emploie au lieu d'autres variantes tonales pour le subjonctif présent négatif en 145, 150, 157a, 163: *ófókwá* (145) que tu ne tombes, *ófókúlá iakú* (150) que tu ne t'achoppes. La désinence est haute dans la phrase.

(b) En 141 on attend cette forme pour le négatif du futur: *mípóánga* je ne ferai pas le projet. Elle peut être prolongée par *-aki*: *mípóétoaki* je ne recommencerai point.

Pour les Ekonda elle désigne le conditionnel présent tant dans la protase que dans l'apodose: *mípótonga boléke mípówáta nsí* (230) si je tressais une nasse j'aurais du poisson.

49. - *fō — a*

(a) Avec le sens conditionnel présent, cette forme s'observe en 136 et 137: *afókúla* il aurait frappé. De même en 227 et 229 selon Mamet 1, p. 31 et 45, puis 3 p.8: *napókela* je ferais, si je faisais. Toutefois pour ces derniers mes notes prises en 1939 avec des élèves à Bamanya ont une tonalité différente (cf. ci-après 50). Mais les faits de 136 et 137 plaident pour Mamet, surtout si l'on tient compte de l'affinité remarquable des deux groupes.

(b) Avec le sens du subjonctif négatif, cette forme se trouve comme variante tonale eb 167 et 168. Chez les Ekonda on trouve le sens d'une action qui a été sur le point de se faire: *mpótonga* (231) j'étais sur le point de construire, *opóyéne* (231) tu as failli voir.

50. - *fō — á*

Cette tonalité m'a été donnée par les élèves de Bamanya pour le conditionnel passé de 227 à 229: *apóyalá...apwěbá* s'il avait été...il aurait su. Cf. une autre tonalité ci-devant en 47. Peut-être y a-t-il une différence locale avec le S (227) d'où vient la majorité des renseignements utilisés par Mamet.

51. *˘fö — á*

La marque fait penser à une coalescence de *faó* (n° 24), d'autant plus qu'elle se réfère à la même négation du futur en 105, 159, 252: *m̄pókea* (105) je ne ferai pas, *épólwá* (105) il ne pleuvra pas, *m̄pótswá* (159) je n'irai pas. On pourra aussi écrire *foó* s'il n'y avait des cas de dévocalisation comme *m̄põuta* (105) je ne retournerai pas.

52. *˘fö — a*

Selon Mamet 2, p.55, cette forme exprime le conditionnel de l'apodose en 226: *bápókela* ils feraient.

53. *-fö — a*

(a) Dans ma documentation cette forme est le conditionnel présent en 1 et de 227 à 229. Pour ce dernier groupe, elle contredit Mamet, comme on l'a expliqué plus haut en 49. En 230, précédée de *eenté*, elle est comprise comme une expression de regret: *eente m̄pótónga ah!* si j'avais construit, *eent'õpõyéne ah!* si tu avais vu! (pour ce sens cf. Gr.II, p.348 n°3.14.3).

(b) Chez les Boyela cette forme sert de subjonctif négatif: *ofóbáana iakú* de peur que tu n'achoppes (194), *ofótala* (193, 197) que tu ne te blesses.

54. *˘fo — á*

Cette forme affirmative du subjonctif, dont la nuance précise m'est inconnue, se trouve chez certains Ikóngó et Bosaka. La marque est longue. Exemple: *m̄pokatsá* (150, 161) que je cuise, *m̄põmeá* (161, 162, 166) que je boive. *m̄pokosúmólá* (145, 146, 163, 168) j'aimerais te parler, *m̄polámbá* (163) que nous mangions. En fin de phrase la désinence est basse: *tõfolya* () que nous mangions, *m̄põmea* (161, 162, 166) que je boive.

55. *˘fo — a*

Cette forme notée en 222 exprime le futur général: *õfókenda* tu iras.

56. *-fo — a*

Les Ekonda ont tous les affixes bas pour le conditionnel: *afoyala ntépeli afotolámbela nkókó inkumá* (233) s'il était un notable il nous aurait préparé toutes les poules.

Mamet 2, p. 54 signale la même forme en 226 comme hypothétique présent: *aponjóka* s'il m'écoutait, *mbúla epolõ* s'il pleuvait. Les notes de 225 ont la même forme mais sans indication des tons dans Gilliard 2, p. 24 et dans ma do-

cumentation fournie par A. de Schaetzen. Pour les tons bas, on peut comparer encore -fo — aka (cf. plus loin F.8).

57. ˘fókó — a

(a) Mamet 2, p.65 signale cette forme en 226 avec le sens de “cesser l’action, ne plus faire”: *bápókómína* ils ne boivent plus. Elle y est connue dialectalement.

(b) Cette forme est encore la variante phonétique du futur négatif en 118, à côté de -fákó — a. J’ignore s’il y a une différence sémantique (Hulstaert 2, p.1).

58. -fókó — a

Cette forme usitée par les Bongando: exprime un futur éloigné. Le sens précis m’est pourtant inconnu, mais j’ai l’impression qu’il s’agit d’une action consécutive à une autre: *mpókósílya bolemo* (171, 173, 203) je terminerai le travail plus tard, *afókótswá* (173) il ira plus tard, demain par exemple: Pour le parallèle récent, voir n°56.

59. ˘foko — á

Avec cette tonalité, les affixes désignent un futur récent, que je comprends comme le parallèle de -fókó — a (ceci devant n° 58), donc comme un subséquent employé par les Bongandó: *mpokosílya bolemo* je finirai le travail après, mais prochainement. Certains exemples me paraissent comporter une nuance subjonctive: *mpokosá* (175) puis-je prendre? *mpokiásá* (173) puis-je m’asseoir? En fin de phrase la désinence est basse: *mpokosílya*.

60. ˘fókóyó — a

La marque allongée s’emploie dialectalement en 226 à côté de la marque ordinaire (54) avec le même sens: *ápókóyúéba lókelá ndé* elle ne sait plus que faire (cf. Mamet 2, p.65). L’auteur ajoute que l’exemple: est pris dans une fable; il pourrait donc être propre à l’art oral plutôt que de nature dialectale.

61. ˘fóngó — a

Cette formation se trouve dans 91 et 93 comme négation absolue: *báfóngéya* ils ne savent pas, ils en ignorent tout.

62. - fǒng — a

A cette variante tonale de 58 les informateurs de 150 donnent le sens d'habituel négatif: *áfǒngǐya* il ne vole jamais. Et ils ajoutent qu'il y a une différence sémantique avec la forme 19, mais sans expliquer en quoi elle consiste.

63. ˊ fongó — a

Cette structure s'emploie pour la négation du futur, mais j'en ignore la nuance exacte dans la plupart des dialectes, à savoir: 74, 90, 158a, 165, Boyela: *áfongótswá* il n'ira pas. Mais la nuance d'immédiateté est connue en 122, 123, 126, 129: *bolemo bófongólongana* (122) le travail ne réussira pas, *éfongólwá* (127) il ne va pas pleuvoir. Cf. la variante avec *fa* n° 21.

64. ˊ fǒó — a

La nuance sémantique particulière de cette forme est très incertaine. J'y vois une sorte de continuatif du subjonctif négatif, employé en 111a, 112, 129, 136, 137, 146, 151, 161. Dans la forme de ˊ fǒóy— a notée devant un radical vocalique, je considère y comme simplement intercalaire: *áfǒóyátala* que tu ne te blesses noté en 146, 171, 175, 220 avec la désinence haute dans la phrase.

65. ˊ foó — a

Cette forme du subjonctif négatif a été notée en 1, 22 et 137: *ófoókúnjwa iakú* (137) de peur que tu n'aïles t'achopper, *ófoótala* (22c) que tu ne te blesses. Il n'est plus sûr que la marque longue -ó- (n° 43) aie une différence sémantique avec la marque courte.

On pourrait écrire aussi *fǒ*, mais le double *o* est préférable ici non seulement pour indiquer la durée mais aussi à cause de la dévocalisation: *ófǒusa* ou *ófǒusa* pour que tu ne jettes.

66. ˊ fǒú — a

Mamet 2, p.42 décrit cette forme sous le nom de terminatif, désignant une action qu'on cesse de faire: *ápótílé* il ne mange plus, *mǐpótíkela* je ne fais plus. Je pense que, tout comme à la forme analogue de 10 (- *fangó* — a n° 21), les Bolia y attachent aussi une nuance future.

67. ˊ fǒtó — a

La combinaison de ces deux marques joint la négation au subjonctif motionnel ou distanciel "aller": *áfǒtólángana* qu'il n'aïlle s'achopper (132),

ófótótaa (127) que tu ne te blesses. Avec un glissement tonal: *ófótótaa* (155) que tu n'aïlles te blesser.

68. *˘foto — a*

En 122 et 129 j'ai noté cette forme pour le conditionnel négatif dans l'apodose: *báfotakafea* ils ne leur auraient pas distribué.

La même structure se trouve encore pour le subjonctif négatif avec nuance d'éloignement. L'exemple: pourvu d'un radical vocalique, ne permet pas de décider si le deuxième élément de la marque est *to* ou *tó*: *báfótótala* (137) pour qu'elles n'aillent se blesser. Une autre tonalité a été notée dans le même parler (qui comprend pas mal de différences minimales): *ófótótala*.

69. *˘fóyó — a*

Cette forme exprime le négatif du subjonctif avec la nuance future au N-O y compris les Nsámhá et Ekota La nuance est soit future, soit surtout motionnelle ailleurs: 105, Mbóle (107, 108a, 110, 111, 111a, 119a, 121, 122, 127, 131), 132, 137, 143, 149, 150, 157, 158a, 161, 162, 164, 165, 166, Bongandó: *ófýyókwea 'poku* (122, 127) que tu ne tombes dans la fosse, *ófýyótala* (93) ou *ófýyótaa* (149) ou *ófýyétala* (164, 165) ou *ófýyátala* (179) que tu ne te blesses.

La désinence haute (dans tout entourage?) a été observée aussi: *ófýyókwehá lifoku* (149) de peur que tu ne tombes dans une fosse. Le même ton a été noté en 220.

Les documents n'ont pas d'indications tonales pour les Boyela (183, 189, 192, 193 etc.) et au N pour 84.

70. *-fóyó — a*

Avec le préfixe bas cette forme du subjonctif négatif futur se dit en 142 et 157c: *ófýyókwehá* de peur que tu ne tombes; aussi *ófýyókwehá* (168).

La variante *ófýyótaa* (167) pourrait être comprise comme un effet de glissement tonal.

71. *˘fóyó — a*

Cette variante a été notée en 1, 22, 25, 26, 93, 99, 141. J'y vois un futur du subjonctif négatif. Je pense qu'un cas comme *ófýyótala* (22, 99, 141) pour que tu ne te blesses, s'y rattache

72. *-fóyó — a*

Pour le futur du subjonctif négatif, 167 et 168 emploient cette forme (cf. *-fó-*, n° 49b) *ófýyókwehá lifoku* (167) afin de ne pas tomber dans la fosse.

73. *ʔfõyõ* — *a*

Pour le motionnel du subjonctif négatif, 150 emploie cette forme, comparable à celle du n° 49: *áfõyõtaa* afin qu'il ne se blesse.

74. *ʔfõyõ* — *a*

Munie de ces affixes, cette forme de subjonctif négatif motionnel ou futur a été observée en 136 et 137: *ófõyõtala* pour que tu ne te blesse. En principe on pourrait l'analyser également *ʔfõyo* — *a* le ton montant de *yo* provenant de l'initiale du radical *-otal*- Il faudrait d'autres exemples pour trancher.

75. *ʔi* — *a*

Cette marque est propre à certains groupes septentrionaux: Nsongó, Nsámhá, Bosaka N. Elle désigne un parfait récent: *ílátsa* (150, 165) il est déchiré, (*jéfa*) *lílila* (89, 91, 93, 94, 99) le soleil est couché.

Les radicaux vocaliques exigent un *l* intercalaire, comme le montrent les exemples. En 50a, cette forme est signalée sans tons: *jefa liikya* le jour point.

Ces exemples montrent que la marque est traitée comme si elle était consonantique.

76. *-ifo* — *a*

Employée abondamment au N et au N-O, cette forme exprime l'action future, au sens général, mais certaine (Gr. II, p. 370). A la première personne singulier, le ton du préfixe se combine avec *i* de la marque dans certains dialectes, mais ne pas dans d'autres.

77. *ʔindó(kó)* — *a*

Mamet 1, p. 44 donne cette forme comme un terminatif, traduisant "ne plus" au passé: *báindó(kó)yalanga* ils ne s'aiment plus, ont cessé de s'aimer. Ce me semble donc plutôt être un parfait. La syllabe *kó* peut être omise.

78. *ʔindõ(kó)* — *a*

Cette variante tonale de la forme précédente désigne le présent: *náindõ(kó)mina* je ne bois plus. Pour les deux temps l'initiale peut être absente, ajoute l'auteur: *bándóóka* ou *bándóóka mpiɔ* ils n'ont plus froid.

79. *-ingó* — *a*

Cette forme notée en 24 et 102 (groupes voisins) pour le futur, semble être une simple variante phonétique de (n°91) *-lingo* — *a* employé en 134,

groupe qui a été longtemps le voisin des précédents. Cf. aussi *-singó — a* (n° 125).

80. - *iso* — *a*

La marque - *iso* — est peu répandue. Elle a diverses variantes tonales. Toute haute et avec le préfixe également haut, elle est connue des Ekota pour le parfait d'hier: *twísíma* (102) nous sommes partis, *isónjéna* (93) il m'a vu. Quelques exemples ont la désinence haute: *isónkamb'él'ólemo* il a fait un travail pour moi. Pour *tswísóómá ómí* j'ai tué hier, et *ísókta ómí* il a coupé hier, tous deux de 102, les informateurs expliquent que le ton haut est employé par les vieux. Mais d'autres (94, 95) pensent qu'il expriment un temps éloigné: il y a longtemps.

En 161 la variante haute exprime pareillement le parfait d'hier, tandis que la variante à -*iso* - vise aujourd'hui: *bísálá nkólí* ils ont râpé des lianes, *bísosílá mpéná* ils ont fini de traverser.

La finale haute jointe à - *isó* est propre à 117: *íséná* il a vu; *lísálá* j'ai raconté (radical *-al-*). La forme est expliquée comme désignant un parfait passé: *lísóyálá bolaki* j'ai été instituteur (mais je ne le suis plus). Cf. cette marque jointe à la désinence *-aki* (plus loin en I.8).

En 118 cette marque entièrement basse s'étend pour aujourd'hui, à côté de *í-miso-* (cf. Hulstaert 2, p.28). Elle a encore été notée, mais sans tons, en 184 pour le parfait tant d'aujourd'hui que d'hier: *baisotswa* ils sont allés, *toisœna* nous avons vu. De même à la troisième personne singulier on la trouve à côté de *asotena* il nous a vus. Pour la première personne singulier on a *nso* - à côté de *iso*: *isounga* je me suis trompé et *nsœna* je l'ai vu. En 91 j'ai noté tous les affixes bas. Pour *í-ito — a*, on se reportera à - *to — a* 167e.

81. *í-kó — a*

Cette forme s'entend en 90, 175 (S), 163, pour désigner le futur affirmatif certain.

82. - *kó — a*

Cette combinaison d'affixes s'étend en 93 pour exprimer le conditionnel, à côté de la forme fort répandue *-ta — a* (B 137). Ces mêmes affixes, ont été notés, mais sans tons, pour le conditionnel en 132: *akoyaa* s'il était.

83. *ʔ kô — a*

Mamet 2, p. 64 signale que cette forme précédée de la particule *mpa* et désignant le terminatif est connue dialectalement en 226, à côté de *ʔ pótí -a* (63) et *ʔ pókó -a* (54): *mpa tókókela* nous ne ferons plus.

84. *- kô — a*

Cette forme désignant le conditionnel n'a été notée qu'en 22 et en 24.: *akôyem 'okulaka akôtolámbela nkókó* (22) s'il était notable il nous aurait préparé une poule.

Ailleurs au N-O cette forme correspond au français: presque faillir: *nkôwá* j'ai failli mourir, cf. Gr. II, p. 390.

85. *ʔ kô — a*

En lontomba de Bikoro cette forme a le sens de futur d'aujourd'hui (Mamet 1, p. 42): *ókókende* tu iras.

Elle est encore commune pour le futur chez les Boyela, où la nuance exacte m'est inconnue. On y entend une variante avec insertion de *-o-*: *áokôsisolya* (194 à 198).

86. *ʔ ko — á*

Ce futur est connu en 131, 148 et 168, mais j'en ignore la nuance précise.

87. *ʔ ko — á*

La désinence est basse à la fin de la phrase, mais haute si un mot suit encore. Ainsi en 146: *ákonýúfólá jói* il te demande quelque chose, *ákonýúfóla* il te questionne, *ákéna* il te voit, *ókéyá bonto* connais-tu cet homme?

Cette forme est un présent simple, connu des Bosaka 145, 146, 176 (cependant acculturés par les Bongandó limitrophes), 161, 162, 164. Ainsi encore: *ókéya* (176, 145) tu connais, *ókoyaká nkéma* (161) tu tues des singes, *tókókela* (149, 161) nous faisons, *ńkasa* (164) je cherche.

J'ignore la différence de sens entre cette forme et le n° 3 connu dans ces mêmes dialectes.

En 245 existe une forme avec la marque *ko*, mais l'absence de tons dans mes notes ne permet aucune précision morphologique ou sémantique.

Pour *- koso - a*, on se reportera à n° 109.

88. - líkó — a

Cette forme est propre aux Riverains 1, 6, 7, comme synonyme du futur proche *’ō - a*. Exemple cf. Gr. II, p. 376.

Les cas notés en 20 semblent se rattacher ici, comme la présence du préfixe et la phonétique générale de ce dialecte le suggèrent, mais rien ne peut être assuré définitivement en l’absence des tons.

89. - líkó — a

Cette tonalité a été notée en 197 sans précision de la nuance pour le futur.

90. *’* líkó — a

Avec le sens d’être sur le point de faire, cette forme est utilisée par les 1, 6, 7, donc les mêmes qui emploient la variante 88 avec le sens voisin de futur proche: cf. Gr. II, p. 376.

91. - língo — a

Cette forme a été notée en 134 sans tons, mais je crois que c’est une variante de 77. Cf. aussi *síngó - a* (126).

92. Série incluant - mbo / mo-

Cette marque, sous l’une ou l’autre variante (Cf. 1^e Partie II.C.1.a), est amplement employée, surtout au C avec de nombreuses variantes tonales. Mais comme toutes ont entre elles des affinités sémantiques il me semble utile de les grouper sous un même numéro.

La variante *mo* est normale au C, *-mbo-* l’est ailleurs, soit au N, soit au S (253, 256, 257, 258). Il y a un certain flottement chez les Ekota et les Boyela, ces derniers ayant même *-bo-*. Ci-dessous il n’est plus tenu compte de ces variantes phonétiques; la désinence est soumise à la règle de l’harmonie vocalique.

Le sens général est une sorte de parfait, soit débutant soit accompli. Les variantes tonales servent même à l’intérieur du même dialecte pour exprimer de menues différences, souvent très subtiles à saisir.

(a) *’* mó — a

Mes notes ont cette variante tonale pour le parfait éloigné: avec la désinence haute dans la phrase en 111, 112, 113, 123, 132, 141, 142, 143, 145; avec la désinence basse en 119, 119a, 120, 120a. Les exemples de 155, 156, 257 ne permettent pas d’identifier le ton, parce qu’il s’agit de radicaux CV.

Les exemples de 224, 251, 153, 154, 256, 258, qui ne portent pas de marques tonales, se réfèrent au parfait éloigné (hier ou avant).

La marque est dévocalisée: *wéné* (143) il a vu, *totima* (257, 258) nous sommes partis. Mais on a aussi *tomoima* (256).

Les radicaux vocaliques hauts abaissent le ton après la marque dévocalisée de 122 à 129: *ámêmáá* (122, 123) et *ámômáá* (127, 129) il s'est mis debout; de même *mên'áyé* j'ai vu il y a quelque temps; *ómên'ómi* as-tu vu hier?

Comme le montrent ces derniers exemples, la même forme tonale s'applique à des temps proches ou éloignés, d'après les adverbes qui suivent. En 125 j'ai cependant noté: *lómên'áyé* (aujourd'hui) et *lómên'ómi* (hier).

Chez les Bakutu cette variante se trouve côte à côte avec celle à marque montante, dans la même phrase (cf. Hulstaert 4 p. 26).

Les Bombwanja 10 connaissent cette forme avec le sens de l'action faite malgré tout (loi, obstacle, etc.), mais hier. Pour le même sens, mais aujourd'hui, la marque est montante; cf. Gr. II, p. 360-361.

En 141 cette forme a le sens permissif, qui presque partout ailleurs exige la désinence *-e* (cf. C.37a): *ámbotéfela* il peut parler.

Précédée de *ngá* ou de *ńko*, elle est hypothétique en 159: *ng'ámémwa* s'il se lève.

(b) - mó — a

Cette variante tonale est plus répandue dans la même région que la variante à marque basse (d), mais les deux aires ne se recouvrent pas. La marque montante se trouve aussi chez les Ekota et les Nsámhá (93 à 104).

L'intercalation de *l* s'observe en 117: *tómóllímá* nous sommes partis.

La désinence est haute à l'intérieur de la phrase mais basse à la fin chez les Ekota et les Mbóle septentrionaux.

Ces mêmes dialectes n'emploient la forme qu'avec les bases consonantiques. Avec les bases vocaliques, ils la remplacent par la forme *-moy-*, en rejetant éventuellement le ton haut sur la voyelle qui suit: *lómoyéna* (105) vous avez vu, *bámoyúta* (97) ils sont retournés, *bámoyáka* (102) on leur a donné.

Le ton bas après *y* a été noté *ámoyimélya* (1109) il a consenti. Mais on a d'autre part en 105: *bámoyónka* ils m'ont donné. J'ignore la raison et le sens de cette différence.

La forme s'emploie pour le parfait présent ou comme narratif: *ámókéna* (106) il est parti. Le sens précis n'est pas très clair dans les exemples disponibles, surtout chez les Mbóle méridionaux. Ainsi *teyá tómókyá bolinga* (125) le feu donne trop de fumée, *ámókwea áyé botámá* (125) il est tombé sous un arbre

aujourd'hui, *bámósila mpéná* (121) ils ont fini de traverser, *bámàkayá* (125) ils leur ont donné (on remarque la désinence haute).

Chez les Boyela, on entend non seulement les variantes phonétiques de la marque (-*mo-*, -*mbo-*, -*bo-*), mais aussi la dévocalisation côte à côte avec l'insertion de *y*: *ámboyúnga* / *ámbuga* il s'est égaré, *litóo liboyátsa* / *libátsa* les habits sont déchirés. Mes informateurs affirment que la première variante est ancienne et la seconde moderne.

Pour les Boyela cette forme exprime le parfait d'aujourd'hui, tandis que celui d'hier emploie -*o-* (cf. plus loin 114a): *likóli limbósila* la discussion est terminée; *ntaa imbólota* les chèvres ont fui.

En 10 la variante -*mó* - désigne une action faite malgré un obstacle (Gr. II, p. 361; cf. ci-devant a).

Précédée de *ngá* si, elle a le sens hypothétique: *ng'ómófelya* (156) si tu désobéis.

(c) -*mo* — á

Dans une proposition subordonnée, cette forme est hypothétique, surtout si elle est précédée de *ńko* en 122, 123, 125, 126, 127, 131, 132, 144, 145, 150, 161. Ainsi *yá aměmá* (161) quand il chantera.

(d) -*mo* — a

Cette variante est largement employée au C: Mbolé (Hulstaert 2, p. 29, 3 p. 223), Bakutu (id. 4 p. 26), Ikóngó, 195, 117, 141, 145, 150, 164, 252, ainsi qu'à l'E: Boyela, Bongandó. Pour le S, rien ne peut être dit à cause de l'absence de marques tonales dans ma documentation (voir ci-après).

Le sens me paraît différer selon les dialectes. Le plus fréquent semble être un parfait récent ou débutant. Dans côte à côte cas, la désinence est parfois haute dans la phrase: *ámokeá lyói* (120) face à *ámokea lyói* (106) il dit quelque chose.

Dans certains dialectes, la marque n'est pas dévocalisée: *ámoe^mwa* (122) il est levé, face à *ámemwa* (125).

Tout comme d'autres variantes formelles du parfait récent, on trouve cette forme dans une proposition subordonnée hypothétique introduite par *ngá* ou *nkó*: *ng'ómókona* lorsque / si tu seras malade (122 à 129), *ng'ómofelyá* si tu désobéis (158), *ńk'ámoétswa* s'il se lève (146), *ńk'ómólá* si tu manges (150).

Lorsque la marque est dévocalisée, il est impossible de déterminer si elle a un ton bas ou montant devant un radical dont la voyelle initiale est haute: *áměmaa* (117) il s'est mis debout, *bámwánga* (148) ou *bámānga* (107) ils ont fait le projet aujourd'hui. Le contexte peut permettre de trancher.

Les détails concernant les Bongandó reviennent ci-après.

En 252 apparaît un *l* intercalaire: *mólēna ntónó* j'ai vu auparavant.

En outre, dans ce dernier dialecte ce parfait peut s'employer pour les deux temps. J'ai en effet noté *mipotépea* j'ai parlé, suivi aussi bien de *lómí* hier, que de *bún'óné* ce jour-ci.

Chez les Bongandó la situation est passablement complexe du point de vue morphologique. D'abord il y a intercalation de *l* avec les bases qui sont classées par Walling dans la 1^e conjugaison (p. 45) et qui correspond aux radicaux qui dans la majorité des dialectes débutent par *b* (cf. ci-dessus V.A. 2). Dans mes notes prises au S de 173 à 179 je trouve: *ámolándama* (garrotter), *ámolākama mbákáná* (attacher), *ámolũmbá mpoké* elle a couvert le pot. Ce phénomène s'observe encore devant les infixes vocaliques: *bámolaháyá* (175) on leur a donné, *ámolátá* (176) il le possède.

Pour les radicaux vocaliques, j'ai: *tómímá bosáná* (220) nous sommes partis depuis longtemps; *báméná lóí* ils ont vu hier, mais *bómená áhé* vous avez vu il y a quelques temps, *móka* j'ai entendu. Ceci atteste l'abaissement tonal pour l'action d'aujourd'hui. De même: *bámangá* ils ont fait le projet, *ámekama* il s'est appuyé.

On constate en outre que les bases monosyllabiques ont la désinence haute lorsqu'elles sont suivies d'un autre mot, mais basse en fin de phrase. Cela se produit tant avec les radicaux vocaliques, comme dans les exemples cités, qu'avec les consonantiques, tels que *bámóhóná ngólí* ils sont allés chercher des lianes. Ce n'est pas le cas pour les bases polysyllabiques: *ámekama njékámá* il est mis en travers, *bámontómela boto* on m'a envoyé quelqu'un.

Enfin on remarque l'assimilation progressive qui engendre le ton montant sur la voyelle haute suivante: *ámolátala* elle s'est blessée.

En 135 on trouve cette forme avec le sens de permissif ou / et (?) d'inefficacité: *ámasa* il cherche, *ámotéfela* il parle.

Pour plusieurs dialectes, les tons ne sont pas connus. C'est le cas de 184. Si nous insistons sur ce dialecte, c'est qu'il présente une particularité. En effet mes documents contiennent quelque cas de 1^e personne singulier: *lamoima* je suis parti, *lameema* je me suis dressé, *lamoitsatsa* je me suis assis, où l'initiale *la* employée dans la forme - *ka* — *e* (ci-après C. 28) suggère qu'il pourrait s'agir d'une variante du préfixe employée avec la marque -*mo*-.

Le sens semble bien être le parfait récent, comme pour -*mo*-: *em'one lamotswa* vioci que je m'en vais.

En 224, je trouve la désinence tantôt haute, tantôt basse, sans que j'aperçoive une nuance dans le sens général de parfait récent: *námoyáá ané* j'ai

été ici, *námobwá mbatá* je lui ai donné une gifle, *námɔyéne* j'ai vu, *ómobá yem-ba* as-tu eu quelque chose?

(e) Remarques sémantiques

La nuance sémantique précise de ces formes est souvent incertaine. Il est clair qu'il s'agit d'un parfait éloigné lorsque la désinence est haute ou qu'elle est suivie d'une détermination temporelle claire comme *lómí* (hier), ou encore *tómú má esii* (145) nous avons quitté depuis fort longtemps. D'autre part l'addition d'un adverbe comme *ɔ́ɔ* (et variantes) pour aujourd'hui ou *áyé* (il y a quelque temps, mais aujourd'hui) indique clairement le parfait récent.

Le sens attribué aux variantes tonales varie dialectalement, si nous nous référons à la documentation. Ceci n'exclut pourtant pas de menues nuances, qui ne pourront éventuellement être découvertes que par des enquêtes plus approfondies. Ainsi *mo* — *á* en 126, 127, 129 et *mo* — *a* en 122, 123, 167, 169, toutes deux suivies de *áyé* qui signifie: depuis quelque temps. D'autre part j'ai noté en 123a: *mén'áyé* j'ai vu il y a quelque temps aujourd'hui et *ómén'ómi* as-tu vu hier?

Beaucoup de variantes ont le sens temporel, aujourd'hui et hier respectivement: *níména* / *níméná* j'ai vu (123), *ámonyílea* / *ámónyíléá* (127, 132) ou *ámonyílea* / *ámónyíléá* (157) ou *ámonyílela* / *ámónyílélá* (164) il a mis pour moi; *bámokula* / *bámókulá* ils ont râpé (141); *móléna* / *móléná* je vous ai vus (176) *móyala* / *móyálá* j'ai été (117); *míma* / *mólimá* je suis parti (117).

La différence peut être moindre, par exemple pour récent: il y a peu de temps et il y a déjà des heures, quoique encore le même jour: *bámosíla mpéná* (maintenant) et *bámósílá áé mpéná* (ce matin) ils ont traversé (132).

On comparera encore en 120: *ómótswá nké* où vas-tu? compris comme synonyme de la variante tonale de 120.

On observera encore les cas suivants, notés en 123a: *boíná bómokya* le jour a point (aube), *bómokya iáné* le soleil perce, *bámosáa tsáa* ils ont travaillé au champ. Et pour le temps éloigné: *ámóky'áyé lompíá* il a fait froid, *ámótsw'áyé* il est parti depuis longtemps, *ámólw'ómi* il a plu hier, *ámókóná iyílá* elle a été malade autrefois, *ámólyak'ómi nyoku* il a tué hier un éléphant, *ámók'ómi nkányi* il a été malade hier, *ómén'ómi* tu as vu hier, *ómén'áyé* tu as vu il y a un certain temps, *ámém'ómi* elle a chanté hier.

Les nuances sémantiques propres à ces diverses variantes ne pourront être fixées définitivement que par des enquêtes plus poussées.

D'autres informateurs associent *mo*- à « maintenant », *mó*- à « depuis des heures », ce matin tôt, *mó* - *áyé* à aujourd'hui mais depuis plusieurs heures,

tandis que la variante à abaissement tonal exprimerait le parfait récent d'aujourd'hui, ce qui ne concorde pas avec les exemples donnés ci-devant.

Selon des informateurs de 120, on aurait *mó*: aujourd'hui récemment ou sur le champ; *mío*: aujourd'hui depuis un certain temps. La première forme sert aussi de narratif. Ils citent encore: *ómokea mó* comment dis-tu? Cette explication a été donnée en 106 également.

Voici encore deux phrases: *bámoy'áyé mǐsa wě ko bāmǒken'áyé* ils sont venus après toi et ils sont partis depuis un certain temps (106); *míoyíma n'ósálá ko mótsw'ólá tsínea* j'arrive du travail et je vais chez moi immédiatement (120).

D'autres nuances remarquables se trouvent par exemple: dans *ómóbóka nkéma* as-tu tué le singe? Réponse: *míobóka* je l'ai tué (120a).

Les variantes tonales peuvent aussi être de nature proprement dialectale. Ainsi on a *ng'ómǒfelya* (120a) et *ng'ómofelya* (122) dans la même phrase pour: si tu désobéis. On peut comparer: *bómǒkyá, bómíla* (le soleil) se lève, se couche (156) et *bómǒkyá, bómíla* (157).

Voici encore une double manière de traduire: je suis très malade - je meurs de maladie: *lówá nkángi* ou *míowá nkángi*. Les deux phrases se disent péle-mêle en 120.

Des flottements apparaissent dans ma documentation sur un même dialecte. Ainsi pour le parfait d'hier en 141: *bámókulá nkǒjí* ils ont râpé des lianes; *lóméná* avez-vous vu? *bámǎngá'ómí* ils ont fait le projet hier; *bámǒntswéla bon-to* ils m'ont introduit quelqu'un. Il n'est pas exclu qu'il s'agisse là d'influences étrangères, ou bien de sous-dialectes, surtout si l'on se rappelle les déplacements successifs de cette tribu et leur voisinage avec des dialectes de nature très divergente, comme les Lokaló, les Bǒólí, les Ndengesé.

93. *ǎ mbóó* — a

Cette structure ne m'est connue que des dialectes occidentaux, avec le sens de parfait continuatif (Gr. II, p. 380): *ombóólela* tu pleuras indéfiniment.

94. *ǎ miso* — a

Cette forme qui a le sens de parfait, tant d'aujourd'hui avec la double marque basse, que pour hier avec marque et désinence hautes, est communément employée en 118 là où les voisins disent *ǎ mosó* -. Cf. Hulstaert 2 p. 28.

La même marque a été signalée en 115, 116 et 118a, mais sans tons.

95. *ǎ mokó* — a

Cette double marque a été notée en 123 et 125 dans une proposition subordonnée introduite par *ngá* lorsque: *ng'ámokéma* lorsqu'il chantera, *ámokó-*

bétswa quand il se lèvera. Cependant ce peut être un parfait, forme souvent employée dans cette sorte de phrases.

96. *˘mosó* — *a*

Le composé de *-mo-* et *-só-* est très localisé, mais très employé pour un parfait récent et / ou un narratif en 107, 108, 110, 113, 157, et Bakutu. En 108 il se trouve dans exactement le même contexte que *-mó-*.

En 242 j'ai noté deux tonalités: *ómóšówéna* l'as-tu vu? *ámosólyaka* il a sûrement tué (aujourd'hui).

97. *˘motö* — *a*

Cette double marque est rare, notée seulement en 252: *ámoitákaloja* il leur a répondu; *mótókota bosóng'á mpendu* j'ai coupé un arbre au matin. On pourrait donc supposer qu'il exprime un parfait, valant au moins pour aujourd'hui.

En 168 j'ai trouvé *níbóténa* je viens de voir; c'est le seul exemple noté, ici ou ailleurs.

98. *˘moyó* — *a*

Avec cette tonalité la double marque exprime un parfait intensif: *bámoyóka* (107) ils lui donnèrent, *ámoyóntómea* (106) il m'a envoyé.

On peut rapprocher ici *moyóomá* j'ai bien tué, noté en 119a voisins.

99. *-moyö* — *a*

Cette double marque a été notée en 106. Le sens est douteux, mais j'ai l'impression que'il s'agit d'un parfait avec la nuance de: déjà.

100. *ˆngó* — *á*

En usage chez les Bongandó, ce futur a encore été noté en 167, 168: *šngéná língá* (220) tu verras un jour.

Des notes venant de 217 et 220 donnent aussi *˘ngó - á*. Serait ce une erreur de transcription?

Il est possible que les exemples notés en 210, 211, 213 (sans tons) se rattachent ici: *ng'angemba* s'il chante. Mais ils peuvent aussi bien se ranger avec *˘ngó - a* (102).

Mes notes prises en 1939 sur 173 et 179 donnent le préfixe descendant, la marque haute, la désinence basse: *bāngótswa* ils entreront, *šngólanga* tu voudrais, *šngómátsa* il débutera; mais *nóngoyá* je viendrai.

Le ton descendant du préfixe pourrait être un ton de liaison. Le même phénomène se présente avec la voyelle des radicaux vocaliques en fin de phrase: *nóngéna* (173) je verrai, mais *nóngéná nyama* je verrai un animal.

101. ˘ ngó — ǎ

Chez les Bolia (Mamet 2, p. 41, 52), cette forme est très employée comme passé immédiat: *ángóétamǎ* il vient de se coucher. La désinence suit la règle de l'harmonie vocalique: *etúk'e mbá éngwélě* le régime palmiste est mûr.

102. ˘ ngó — a

Pour le futur général, cette forme s'observe en 22, 112, 135. Précédée de *níko*, elle exprime l'hypothèse dans une proposition subordonnée en 173: *ník'ángétswa* s'il se lève, *ník'óngólé* si tu manges. Voir cependant aussi n° 100.

103. - ngó — a

Cette forme du futur est connue de 87, 132, 137, 222: *ongwěna* (132) ou *ongóéne* (137) tu verras, *ngókofa* (222) je te donnerai.

En 132 j'ai noté aussi la marque descendante: *isúa ingóyá* le bateau viendra.

Au S-O, la même forme se trouve en 226 et 228 pour le futur éloigné, selon Mamet 2, p. 53 et 1 p. 42: *ngókela lóbi* (226) je ferai demain, *bongwéne* (228) vous verrez. Mais en 3 p. 8, il qualifie l'époque comme indéterminée. Il est probable que *angotepela* (il parlera) de Gilliard 1, p. 50 peut se ranger ici.

La même forme a été notée en 231 à côté de la suivante.

Cette même structure est connue des Bongandó pour le futur. C'est la seule renseignée dans Walling. La désinence est haute dans la phrase, mais basse à la fin, phénomène fréquent chez les Bongandó.

Sur le plan sémantique, la présente forme diffère de la forme 100 par le fait qu'elle se rapporte à aujourd'hui: *nongókokáyá ɔlɔ* (175) je te donnerai aujourd'hui, *nongúta* (179) je retournerai.

Des variantes s'observent dans ce grand groupe, non seulement pour le ton de la marque, mais en outre: *bánongóyá* (179) ils viendront, *nongókofá* (218, 220) je te donnerai.

Des paradigmes de Walling, p. 47 se dégage la conclusion que la 1^e personne singulier ajoute à la nasale la voyelle *o*, qui est absente aux autres personnes.

104. - ngô — a

Cette forme exprime le futur général chez les Ekonda: *angôsisolya* il punira. Les radicaux vocaliques exigent l'insertion de *y*: *bangôyündola* ils reviendront, *angôyéne* il verra.

On entend aussi - *ngó* - (n° 103).

105. - ngõ — á

Avec cette tonalité en un *l* intercalaire, le sens de futur certain se trouve en 252 *angõléná jói* tu verras quelque chose (tu seras puni).

106. - ngõ — a

Cette tonalité est signalée par Mamet 2, p. 41 et 52 pour le futur rapproché: *ngókela la ikolo* je ferai ce soir.

L'intensité est exprimée par la désinence *-aka*.

Cette même forme a encore été notée en 155: *bakiló bángókèna longo lénkó* quand partiront les alliés?

107. - ngo — á

Cette variante tonale n'a été notée qu'en 161: *ngët'ânto lóbi* j'ai appelé des gens hier; *ángokeá* il a fait. Le sens n'est pas précisé, mais il semble s'agir d'un parfait d'hier.

En 252 j'ai noté les deux temps, aujourd'hui et avant, distingués par le ton de la désinence: *ángoétama* il s'est couché, et *óngojáká* tu as tué, respectivement.

Mais la même forme sert de futur général en 143: *ángosisólyá* il punira certainement

Elle est encore notée en 149, 150, 161, 162, 163, mais là le sens est moins certain; parfois on a l'impression qu'elle exprime un présent.

108. - ngo — a

Cette forme est un parfait dont la nuance demeure imprécise. On la trouve en 7, 225 (cf. aussi Gilliard 2, p. 21 et 24), 251; mais partout sans indication des tons. Un exemple de 251 a la désinence *-ake*.

Une seconde marque est ajoutée en 224: *angosontikela* il m'a laissé; et 251: *angoswemaa* il s'est mis debout.

En 224 on connaît une variante synonyme de cette double marque: *akosontikela* il m'a laissé.

Il convient de noter qu'un certain nombre de documents contient cette forme, mais sans indication des tons, de sorte qu'on ne peut y voir qu'un sens futur général. Ainsi 224: *ongoyene* tu verras, 225 *ngoitia* retournerai, 239 *ngokopa* je te donnerai, 241 *ngoyitia* je retournerai, 251 *angoya* il viendra, 154 *ngokopate* je te donnerai. On a l'impression que cette marque est seule ou avec une seconde marque, très répandue au S.

109. $\hat{}$ ntó — a

Cette forme est propre aux Bakutu, qui l'emploient comme parfait d'aujourd'hui: *ántóbúnya lokoo* (158) il s'est cassé la jambe. La variante - *ntsó* - s'entend plus fréquemment, notamment en 155, 156, 159. La variante tonale - *ntô* - se trouve en 151 et 157 (avec désinence haute). Le ton montant est donné par un informateur pour 158 et 159. L'absence de *n* se rencontre en 158. L'exemple *ántěmaa* (155) il s'est dressé, est douteux pour la transcription comme pour l'analyse.

Les informateurs de 158a distinguent tonalement -*ntó*- pour aujourd'hui et -*to*- pour hier.

110. $\hat{}$ nto — a

Chez les Ikóngó se trouve cette forme qui est égale à la précédente, à cela près qu'elle a la marque basse; je la considère comme une variante de la forme $\acute{}$ *ito* / $\hat{}$ *to* (cf. 167e): *ěntokea wěli* (144, 168) il fait clair de lune (depuis quelque temps aujourd'hui).

111. - nto — a

D'après Gilliard 2, p. 24, cette formation (sans tons) comporte le même sens que -*nta*-: passé négatif, mais elle exige un sujet bien déterminé.

Elle se trouve encore dans mes documents de 254 et 255 et dans la variante -*ntso*- en 253, mais tous les exemples sont notés sans tonalité.

112. - nyángó — a

Cette marque indique le futur subordonné (nuance "lorsque", Gr. II, p. 373). Employée au N-O, elle perd le *n* initial en 10, et est même réduite à - *ángó* en 10 S. Comme beaucoup de formes, elle peut être renforcée par - *aka*.

Localement, cette forme est employée comme futur général, par exemple: en 6, 153.

La désinence haute est signalée en 146.

113. - *nyángo* — *a*

Cette variante tonale de - *nyángo* - *a* pour le futur subordonné s'emploie en 1, 70, 136: *anyángoémba* (136) lorsqu'il chantera. On remarque l'absence de dévocalisation.

114. - *nyóngó* — *a*

Ceci est une variante de la forme 112 au sens de futur subordonné en 146: *anyóngémbá* quand il chantera.

115. Série - *o* — *a*

Cette formule se rencontre avec des tonalités variées, tant pour le préfixe que pour la marque, tandis que la désinence est régulièrement basse, excepté dans plusieurs dialectes où elle est haute pour le temps révolu (hier ou avant).

Ces formes sont soumises à l'intercalation de *l* devant un morphème vocalique (cf. V.D.1).

La majorité des variantes exprime l'une ou l'autre sorte de parfait. D'autres désignent un futur proche.

L'exposé détaillé commence par les formes du parfait, qui semble bien constituer un groupe à part. Le reste suit selon l'ordre adopté dans cette étude.

a) Marque basse ou descendante.

Cette variante est écrite tantôt \grave{o} - *a* tantôt \acute{o} - *a*. En effet, comme les deux voyelles se suivent sans hiatus, les temps s'assimilent insensiblement l'un à l'autre, le préfixe bas devenant partiellement haut et la marque commençant haute. Ainsi la mélodie tonale demeure inchangée et la graphie est donc accessoire. D'ailleurs à la 1^o personne singulier (*njókenda* je suis allé), seul le ton descendant s'entend. Ce phénomène me semble marqué plus ou moins selon les dialectes; mais ce détail minuscule peut être négligé dans la pratique.

Cette forme est largement répandue au N et au N-O, avec inclusion des 90 et 99, ainsi que des Bosaka septentrionaux. Elle est très employée en *lomongo* commun, tant pour le parfait d'aujourd'hui que comme narratif (Gr. II, p. 352): *áokenda* il est parti.

A côté d'elle et souvent dans des groupes limitrophes on entend plutôt le préfixe haut. Ainsi j'ai noté ce dernier cas en 1, 22, 24, 91, 93, 99, 102, 135, 136, 137; le préfixe montant bas en 7, 23, 25, 90, 111a, etc.; les deux côte à côte en 1, 22, 136, 137, 165.

Mes notes provenant d'étudiants originaires de 228 et 229 donnent préfixe et marque hauts, tandis que Mamet 1, p. 40 donne bas-haut dans tous les exemples, tout en notant que localement les deux éléments sont hauts, ou encore

haut et bas respectivement. Cette dernière position est donnée dans sa révision (Mamet 3 p. 5) pour le parfait et (surtout à mon avis) pour le narratif: *áokákola* il décrocha, *nóháka* je pars (la contraction du préfixe personnel se fait excepté à la 3^e pers.).

Après la marque, *l* est intercalé devant un morphème vocalique (Gr. II, p. 350). Quelques dialectes pratiquent là l'assimilation tonale progressive: *njólěmala* (22) je me suis mis debout, *íolima* (102) nous sommes partis. De même en 10, 23, 24, 99, 111a.

Comme narratif, cette forme a la désinence haute en 2 et 3 et sur une grande aire dans l'art oral.

Pour les Boyela, *ʼ o — a* sert à exprimer le parfait d'hier (celui d'aujourd'hui se servant de *-mbo-*): *báčkenda* ils sont partis, *áolota* il a fui. L'assimilation tonale joue sur la marque. Ainsi dit-on *ńdókota* j'ai coupé. De même avec les préfixes secondaires: *ntaa yólota* les chèvres ont fui. Après le préfixe *e*, la marque *-o-* disparaît, mais le ton est maintenu: *ewa êlota* l'animal domestique a fui.

En 136, 137, 164, cette variante s'emploie pour le parfait présent avec les bases consonantiques: *áotá* (136) il est allé. De leur côté, les bases vocaliques recourent à la marque *-so-*.

Les Ekonda connaissent cette structure avec préfixe haut pour le futur immédiat: *ńjotónɡa* (230) je tresserai de suite, *ókunda* (230) tu vas enterrer? Devant un morphème vocalique la marque est omise (mais avec conservation du ton) ou maintenu avec intercalation de *y* (cf. 127 f): *ńjěne* ou *ńjýyěne* (230) je verrai sur le champ.

Précédée de la particule *ńkó*, cette même forme exprime chez ces mêmes Ekonda l'aptitude et est ainsi synonyme de l'extension *-ey-* (Gr. II, p. 267): *ńkó ńjotónɡa* (230) je suis capable de tresser.

(b) Marque haute

Au N-O la marque haute se réfère au parfait éloigné (hier ou avant). Le préfixe est également haut: *wáto bóóleka* (8) la pirogue est passée.

L'assimilation tonale progressive (1^e Partie, V.D.2) s'entend fréquemment au N: *áólúta* (22, 23, 25, 26, 71, 91, 93, 97) il est retourné.

La désinence est basse, mais haute en 227 à 229, sans pourtant influencer les syllabes supplémentaires: *áótúngamá* il est fait prisonnier, *áóbólemé noyá* elle est près de venir, *áńgó* il s'est endormi. Mamet 3, p. 6 donne la même structure: *náókelá* j'ai fait. Il rectifie ainsi sa position de 1 p. 40, où se trouve le préfixe bas: *baólotá* elles s'enfuient, *aóhá* il est parti (récent). Cette forme est difficilement compatible avec 1 p. 40. Là il donne deux formes: *-ó - a* et *-ó - á*

comme parfait absolu ou narratif et parfait passé respectivement: *baólota* et *baólotá* elles s'enfuirent. Mais il ajoute que, pour le premier parfait, certaines fractions ont le préfixe haut et la marque basse, tandis qu'ailleurs les deux sont hauts.

La variante à préfixe bas et finale haute s'entend cependant chez les Riverains 1, 6 et 7 (cf. Gr. II, p. 357).

Mamet 3, p. 5 et 6 assigne le sens futur aux deux variantes qui ont les affixes antérieurs également hauts; la désinence basse pour le "parfait d'action immédiate", la désinence haute pour le futur aussi bien que pour le parfait passé. Cette nuance est connue aussi ailleurs, par exemple: Au N-O (Gr. II, p. 353). Dans tous ces cas, il s'agit bel et bien de parfaits dans mon opinion: l'action est vue comme parfaite, avec insistance de certitude absolue, qu'elle soit effectivement présenté ou encore à venir.

Cette forme avec son emploi s'étend loin au-delà de l'aire occupée par la forme parallèle pour le parfait d'aujourd'hui (ci-devant a). Elle apparaît ainsi en 111a et de même en 102 (avec finale haute) et chez les autres Ekota: *áóléna* (hier) a côté de *ámoyéna* (aujourd'hui) il a vu; chez les Boyela *báoluta* (hier) et *bámبúta* (aujourd'hui) ils sont retournés.

(c) Sans indication des tons.

Mes notes contiennent de nombreux exemples de formes à marque -o- dépourvue de tons. Ainsi pour les Bongandó, au sens du parfait récent: *aombilela* il a mis pour moi.

Les exemples donnés pour 253 et 254 ne sont pas pourvus de signes tonals: *aontsikela ilenge* (254) il m'a laissé longtemps.

116. ô(y) — a

La marque ô, avec insertion éventuelle de -y- devant un morphème vocalique et avec préfixe bas, exprime un futur indéterminé. Mes notes prises en 127 ajoutent *óó* pour aujourd'hui et *'ómi* pour demain. Seuls les deux premiers préfixes sont dévocalisés: *lôyéna* je verrai, *baôyéna* ils verront. On remarque la tonalité du radical, comme si y était la dévocalisation de yó; mais je n'ai aucun exemple d'un radical consonantique. Cf. Cependant -yó- en 182c.

117. -ô — a

Cette forme exprimant un futur immédiat est bien connue au N-O.

Localement, la marque est omise devant un morphème vocalique, avec conservation éventuelle du ton: *tóuúsa* nous jetterons, *likambo jóuúta* le procès va reprendre.

Mais en 10 on intercale *s*, qui donne le ton montant à la voyelle qui suit: *ásěmba* il va chanter, *tósăba* nous allons répondre.

Ailleurs, comme à Bokúma et dans la région de Bokóté, on intercale *y*. Cf. Gr. II, p. 375.

En 137 et 242, cette forme s'emploie pour le parfait présent: *bá ǒ téeme* (137) ils se mirent debout.

118. - ǒ — á

Le préfixe est dévocalisé, ce qui donne le ton montant à la marque, et la désinence est haute. Cette forme remplace celle de 117 chez les Ekota: *lwǒkëndá* vous êtes sur le point de partir.

Devant un morphème vocalique est intercalé un *f* qui donne le ton descendant à un morphème bas suivant, mais maintient le ton haut; *wǒfétá* tu es sur le point d'appeler, *bǒfút'ólá* ils vont rentrer chez eux. Cf. Gr. II, p. 376.

119. - ǎ — a

Avec le préfixe dévocalisé (dont le ton se projette sur la marque), cette forme est connue sous deux selon les dialectes.

(a) Elle exprime une sorte de parfait général, que nous traduisons habituellement par le présent français, mais la forme *móngo* vise une situation commencée et persistante, donc parfaite au sens propre.

Elle s'entend ainsi au C et à l'E: Bakutu (Hulstaert 4 p. 26), Mbóle (Hulstaert 3 p. 223), Bongandó (*lǒtswá* je vais, *tǒtswá* nous allons). En outre *ǒwa* (113, 156) il meurt; *nyǒwá nkángi* (107, 113, 117, 119a) ou *lǒwá nkángi* (111, 120, 159) je meurs de douleur, maladie; *bǒwá nyaa* (108, 111) ils meurent de faim. Ailleurs on emploie le parfait ordinaire ou narratif (*nǒwá, mǒwá, mǒwá, náowá, ndǒwá, nsowá, ámowá l'osaá* (157).

(b) Ailleurs cette forme exprime un futur rapproché. Exemple: *ńdǒtswá* (24, 96, 183) j'irai, *ńyǒkoká* (149, 150, 161) ou *lǒkoká* (164) ou *lǒkoka* (97) je te donnerai, *wǒtswá* (127) tu iras, *ǒtswá* (93, 96, 164) il ira, *tǒtswá* (129) nous irons, *bǒyá* (150, 161) ils viendront, *bǒfusa* (123) ils planteront. En 150, un cas a été noté avec le préfixe non dévocalisé. De même en 98: *wǒéna* tu verras.

Voici la marque avec les préfixes en 129: *lǒ, wǒ, ǒ, tǒ, lǒ, bǒ*.

En 67 les tons sont absents: *aoya* il viendra.

120. - ǎǒfo — a

Les 222 emploient cette forme pour un futur immédiat (ailleurs: - ǎ — a 117). La marque est dévocalisée: *báǎǒfotswa* ils sont sur le point d'entrer. On

entend aussi la variante de la marque sans *o* initial: *báfěna* ils sont sur le point de voir, ce qui indique le ton descendant de *o* est dû à l'assimilation progressive.

121. ˊ okimô — a

Notée uniquement en 155, cette forme complexe exprime un futur immédiat: *tókímòkèna* nous sommes sur le point de partir. Sous le ton descendant dans *-mô-*, on pourrait penser à un verbe conjugué suivi d'un infinitif.

122. ˊ ombo — á

Cette forme se dit chez les Bongandó pour l'action inefficace: *tómbohóná* (220) nous avons cherché en vain., *njombohóná* (220) je ..., et de même avec d'autres radicaux de sens identique: *-kemb-* (210, 211, 213), *-lúng-*(218). Walling (p. 45) lui attribue deux sens: permissif et inefficace, tout en la nommant présent progressif.

123. La marque -oyo-

Avec cette marque on trouve des formes de sens variés.

a. ˊ óyó — a

Cette double marque haute n'a été signalée qu'en 141 pour un futur, sans explication de la nuance précise: *áóyókóká* il te donnera.

b. ˊ oyô — a.

La dévocalisation des préfixes donne le ton descendant sur le premier *o* de cette forme employée dans un futur en 122, 123, 125, 126, 127, 129: *wáyěna* tu verras.

c. ˊ oyo — a

Notée chez les Mbóle S, cette forme exprime un continuatif, mais la nuance de "venir" me semble également présente, surtout que les exemples s'appliquent à *-ya* (venir): *tóyoya* nous sommes en train de venir.

Les exemples donnés en 122 et 123 ont été expliqués comme un futur éloigné: *bóyoya* ils viendront. On ne voit pas clairement s'il s'agit de divergences dialectales véritables ou bien d'interprétations erronées.

Mamet 3, p. 5 présente cette forme comme un parfait narratif pour les bases vocaliques, où elle équivaut à ˊ *o* — *a* (115) (b): *áoywěne epekele* il vit une souche d'arbre.

124. - *sákó* — *á*

Cette forme ne m'est connue que de 224 pour un duratif au passé: *losákókendé* nous étions en marche. Cf. le parallèle présent en 125.

125. *á* - *sákó* — *á*

Connue seulement de 224, cette forme désigne le parfait intensif "déjà": *ásakósóló* il est déjà parti, *lásakókékwá kalaa* nous avons déjà quitté depuis longtemps. Cf. le parallèle - *só* - *a*, dont la différence sémantique m'est inconnue, si tant est qu'elle existe (voir n° 127. C.10).

126. - *singó* — *a*

Ces éléments comportent le sens du futur en 97 en 102, et sans doute aussi chez les autres Ekota. Cf. - *lingo* - (91) et *ingo* - (77).

127. Série à marque -*so*-

Cette marque est abondamment employée sous diverses variantes, elle est associée à des tons différents sur le préfixe et, dans une moindre mesure, sur la désinence.

Ces formes peuvent être groupées ensemble parce qu'elles expriment toutes l'une ou l'autre sorte de parfait et que, partiellement du moins, elles constituent des expressions purement dialectales d'une forme foncièrement unique.

La désinence suit la règle de l'harmonie vocalique.

(a) *á* - *só* — *á* / *a*

Avec la désinence dialectalement haute ou basse, cette forme s'emploie pour le parfait d'hier et est ainsi synonyme de la forme *á* - *ó* - *a* (115b) employée ailleurs (Gr. II, p. 355).

La désinence est haute en 91, 114, 118, 145, 146, 147, 149, 162, 164, 167, 169, 176. Elle est notée basse en 105, 107, 108, 111a, 119a, 137, 222, et en outre là où elle est limitée à la 1^e personne singulier, comme en 10, 22, 29, 49, 50, 51, 67, 71, 74.

L'intercalation de *l* devant un morphème vocalique (*o.c.*, p. 350) s'observe au N-O, par exemple en 22, 29, 49, 50, 51, 67, 71, 74, 222, et dans l'art oral (*o.c.*, 358).

Dans les autres dialectes, la marque est dévocalisée (-*s*- ou -*sw*-) ainsi dans les deux séries énumérés ci-dessus à l'alinéa 2 : *áswéne* (142) ou *áséna* (162) tu as vu.

Parfois elle est maintenue inchangée: *ásóuta* (105) il retourna, *básóafáta* (143) ils leur ont donné, *básóanga* (148) ils ont fait le projet.

Le sens futur (avec une nuance de parfait?) a été notée en (avec dévocalisation -s-) en 102, 108, 108a, 110, 111, 111a, 121. Comparez - só — a

(b) - só — á

Cette variante tonale du parfait éloigné a été notée en 6 et en 137. La désinence suit la règle de l'harmonie vocalique. La marque est toujours dévocalisée. Exemple: *oséné* (6) tu as vu.

Il est probable que la même forme se retrouve en 136, dont les affinités avec les voisins 137 et avec 6 sont manifestes.

J'ai noté de même en 224: *nasólendá* j'ai été voir (hier).

(c) - só — a 1°

Cette forme s'entend pour le parfait d'aujourd'hui en 99. Elle a été notée encore en 224: *lósókende* nous sommes déjà partis.

- só — a 2°

La même forme exprime le futur certain ou général: Mbóle N (105, 106, 107, 108, 111, 111a, 112, 113), Bakutu, 147, 157. Exemple *nsókoka* (106) je te donnerai. Mais ces dialectes ont aussi d'autres variantes tonales, sans que je puisse en spécifier les différences sémantiques. Cf. aussi (a).

Un exemple noté en 156 a le préfixe descendant: *ásóya* il viendra.

- só — a 3°

Cet homonyme des formes affirmatives (ci-devant 1° et 2°) se trouve en 252: *asójaka* il n'a pas tué, *ntasójaka* nous n'avons pas tué; *nsó* - je, *osó* - tu.

Il est probable que *ntsoyaka* (253) je n'ai pas tué, se classe également ici.

(d) - sô — a

Avec le sens de parfait éloigné, cette variante s'observe en 105, 106, 108, 108a, 110, 111a, 115, 157a: *ásókéna* (106) il est parti. Dans ce dernier dialecte, comme en 108 et 110, *y* est inséré devant un phénomène vocalique: *ósóyéna* (108) tu as vu, *ásóyíma* (110) il est parti.

(e) - sô — a

Le préfixe bas et la marque descendante remplacent la variante -o- pour le parfait d'aujourd'hui en 6.

Comme elle s'emploie seulement avec les bases vocaliques, -sô- est une réfection. L'harmonie vocalique s'exerce sur la désinence: *osééne* tu as vu.

En 222, il y a intercalation de *l*: *asólóka* il a entendu, *tsóléna* nous avons vu.

Au N de la Jwafa et en 10, cette structure est utilisée seulement pour la 1^e personne singulier du parfait récent, avec intercalation éventuelle de *l*: *nsóléna* j'ai vu; cf. Gr. II, p. 355.

(f) *˘ só — a*

Cette forme exprime un futur en 10 avec les radicaux vocaliques, en pratiquant une dévocalisation. Aussi peut-elle être interprétée comme constituée de la forme *˘ ó — a* avec intercalation de *s* devant une voyelle (cf. Gr. II, p. 372 et 375).

Au N-O, elle s'emploie encore aujourd'hui dans l'art oral (Gr. II, p. 358).

Chez les Ekonda elle exprime une action parfaite, même commencée depuis plusieurs jours, mais continuant encore: *imá bohálá bǝmǝ lá lɔlɔkɔ n̄sótónɡa beléke bénei* (230) depuis lundi jusqu'aujourd'hui j'ai tressé quatre nasses. La marque est soit dévocalisée, soit suivie de *y*: *ǝswéne* ou *ǝsǝyéne* tu as vu.

(g) *- só — a*

Cette forme a été notée pour le futur en 108 à côté de la forme à marque haute (cf. c): *asólanga* elle voudra.

(h) *˘ so — á*

Cette structure (avec dévocalisation de la marque) a été notée avec le sens de parfait récent en 145, 146, 147, 149, 162, 176. Exemple: *básosilyá* (162) ils ont fini, *lǝséná* (162) vous avez vu.

En 164, elle s'entend à la fin de la phrase (dans la phrase la finale est basse).

Elle exprime le parfait d'hier en 1, avec insertion de *l* devant un morphème vocalique (cf. Gr. II, p. 356).

(i) *˘ so — a 1°*

Cette variante tonale existe en 105 pour le parfait éloigné, à côté de *- só — a*. La marque n'est pas dévocalisée: *tósoima* nous sommes partis.

Elle s'emploie encore pour le parfait récent en 136 et 137, avec les bases vocaliques, tandis que les bases consonantiques utilisent *˘ o — a* (cf. 115a). Elle est d'un usage général avec ce dernier sens, et la marque est abondamment dévocalisée en 101, 114, 118, 119, 138,

143, 144, 145, 146, 147, 149, 167, 169: *ásosélya* (143) il a terminé. En 148 j'ai noté la marque non dévocalisée.

Le sens de parfait éloigné lui est donné en 156.

˘ so — a 2°

Avec l'abaissement tonal propre du subjonctif, cette forme connue en 132 spécifie la motion de départ: *ńsɔlya* je veux aller manger. La différence sémantique avec les formes ˘ *soyō* — a et ˘ *to* — e m'est inconnue (cf. 133 et C. 60.g).

On peut vraisemblablement ranger ici *ńsokwěéla yói* (142) je voudrais te dire quelque chose, *ńsɔkene* (143) je m'en vais; *ńtsɔlya* (156) pour que j'aille manger (cf. Hulstaert 4, p. 9: B. 3).

(j) - so — a·

Cette structure est employée pour le conditionnel en 117, 132, 141, 143. Exemple:: *asoyala nkúmuńsímé asotólámela nkɔkɔ* (143) s'il était chef, il nous préparait une poule.

(k) Remarques générales.

Les formes à marque *so* comportent des sens différents. Cependant la plupart désignent l'une ou l'autre variante de parfait, dont la nuance exacte est parfois difficile à saisir.

Dans un grand nombre de parlers, ces formes me paraissent préciser plutôt l'état parfait de l'action par rapport au commencement, donc comporter la nuance de "déjà". Mes documents sont insuffisants pour pousser plus avant les distinctions cas par cas.

Certains dialectes ont *-so-* tant pour le parfait d'aujourd'hui que pour celui d'hier. Les tons, respectivement bas ou haut, marquant la différence. Exemple: (144, 146, 150, 165): *ásotóla* / *ósotólá* (insulter), *ńséna* / *ńséná* (voir). De même 144: *ásowá* / *ásówá* il est mort.

Divers documents donnent des formes à marque *-so-* pour le parfait, mais sans indication du ton. Ainsi, pour le parfait éloigné: 116, 184, 225, 238, 245. Pour le parfait récent: 115, 138, 151, 157, 184, 238, 239, 241, 242, 245, 251, 253. Et avec dévocalisation en *-sw-*: 142.

128. - *sókó* — a

Employée par les Bakutu et leurs voisins Ikóngó et 157, cette forme renforce le futur en insistant tant sur la proximité de l'action que sur sa certitude: *ńsókókókíla* (167) je te suivrai certainement et sans tarder. En 145, la désinence

est haute dans la phrase, et l'élément *ko* est descendant: *isókôyá* (le bateau) viendra. En 145, un cas a été observé avec l'élément *sô* montant. Enfin cette marque se trouve en 132, mais la nuance exacte m'y est inconnue: *ńk'osókótswá* si tu iras.

129. ˘ *soko* — a

Cette forme s'emploie dans la protase du conditionnel chez les Bongandó. La désinence est basse en fin de phrase, mais haute au milieu: *ásokoyalá bolombeli* s'il était un notable.

130. - *sóngó* — a

La double marque est employée pour désigner le futur en 105, 111a, 146, 165: *osóngótswá* tu iras. Exemple (146): *a -ngô-*.

Sans tons, mes notes contiennent encore *nsongoyaka* et *nsongoye* pour "venir" en 253 et 255 respectivement.

131. - *sôngó* — a

Cette forme est synonyme de - *mbôó* - *a* (ci-devant n° 93) et elle s'emploie en 10: *basôngósiswa* ils sont punis et restent (resteront) punis. Cf. Gr. II, p. 380.

132. ˘ *soto* — a

Chez les Bóólí, la seconde marque *-to-* ajoute à la première la nuance de mouvement, aller ou venir, n'importe, disaient les informateurs en 1942. Exemple *ásotompâta* il est déjà venu / allé me donner.

133. ˘ *soyô* — a

L'ensemble de ces affixes, joint à l'abaissement tonal du subjonctif, ne m'est connu que chez 132: *ásongókatsa* qu'elle aille cuire. Cf. ˘ *so* - *a* n° 127 i (2°).

134. - *tá* — á / a

La marque *-ta-* avec la désinence *-a* indique la négation du parfait. Le ton de la désinence distingue le temps: bas pour aujourd'hui, haut pour avant, cf. Gr. II, p. 395.

Pour l'inversion des préfixes et de la marque, cf. ci-dessus V.D. 3. Exemple: (de 227 à 229): *tikela* je n'ai pas fait, *tabákela* ils n'ont pas fait, *tatókelá* nous n'avons pas fait; etc; par exemple chez Mamet 3, p. 11 et 12. Il en est

encore ainsi dans d'autres dialectes de ces parages, comme en 224: *tiyéba* je ne savais pas.

Cette formation, employée partout, est remplacée à certains endroits par *to* ou *tsi* ou *ti*; au S, aussi par *so* (cf. aux endroits propres). Mais *ta* reste largement majoritaire, allant même jusque en 257 et 258.

Quelques dialectes précisent le parfait proche en ajoutant la marque *-mo-*, ce qui donne donc *-tamo-* (cf. 148).

Certains dialectes méridionaux font concorder la désinence avec l'harmonie vocalique: *tatswéne* (137) nous n'avons pas vu, *ntsinyomolo* (142) je n'ai pas provoqué; *tatswéne* (143) nous n'avons pas vu. Pour ce dernier, on remarque en même temps l'assimilation tonale progressive partielle.

La distinction entre les deux temps se reconnaît dialectalement par le ton de la marque. Ainsi, avec les radicaux CV pour aujourd'hui et hier respectivement: *ntálá* et *ntála* (145) je n'ai pas mangé.

Pour *-ya-* (venir), c'est la règle générale qui est observée là ou ce radical est ordinairement bas; on a donc *atáya* et *atáyá* (144) il n'est pas venu.

En 117 s'observe une tonalité très spéciale, mais je n'ai fait aucune enquête pour reconnaître la règle. Voici cependant les cas observés avec le radical *-dyak-* (tuer) j'ai noté: *ntádyaka* et *ntádyáká* ou *ntádyáká*; avec le radical *-yal-* (être) j'ai *ntsiyala* et *ntsiyála* pour aujourd'hui et hier.

Les documents de 224 contiennent de nombreux exemples de cette forme, avec les deux tonalités pour la désinence. Le sens est tantôt parfait, tantôt simple présent, ce qui me paraît être la raison de l'abondance des exemples. Devant un morphème vocalique, *y* est intercalé: *tiyóka* je n'entends pas, *tikolangá* je ne t'aime pas, *tikeyéne* (*eféti*) je ne le vois pas ou je ne l'ai pas vu (couteau), *tádyaka* ou *tádyaká* il n'a pas tué, *talóyamba* ou *talóyambá* nous ne croyons pas, *talómayéne* nous ne les avons pas vus, *tabálangá* elles ne veulent pas, *tabáyéba* yé ils ne savent point.

135.-*tá* — *a*

Avec l'inversion de la marque, comme c'est habituel chez les Ntomb'okolo (227 à 229), cette forme désigne le subjonctif négatif: *tiátala* de peur de me blesser, *tóátala* (tu), *tatótáa ibakú* de peur de nous achopper. Mamet 1, p. 48 donne comme marque *ta + ó*: *yómba téókita* pour que la chose ne tombe, *tíópónɔ* afin qu'elle ne soit mouillée. C'est ainsi que se fait la distinction avec le parfait récent négatif, contrairement à la situation représentée dans mes notes, où la distinction repose sur la présence des formes respectives dans une proposition indépendante ou subordonnée.

136. - *tâ* — *a*

Le subjonctif négatif est exprimé par cette forme en 222. On notera les variantes produites par la contraction, selon les personnes: *ntsîwimbana* de peur de m'échopper, *tatô* nous, *tôlôtala* que tu ne te blesses, *tôkwá* que tu ne tombes.

137. - *ta* — *a*

Tous les infixes bas désignent le conditionnel, soit dans la protase, soit dans l'apodose, soit (généralement) dans les deux pour les dialectes fort nombreux: N-O, y compris 93, 99, 157, Ekota, Mbóle, Bakutu, Ikóngó, Bosaka. Exemple *atayala* ou *atayaema* ou *atayaama* -169) s'il était. Cf. Gr. II, p.383.

138. - *táé* — *a*

Tous les exemples notés ont la marque intervertie avec le préfixe et ce dernier est à la 2^e personne singulier, de sorte que l'ensemble se présente comme *ntawé*—. Cette forme est propre à 117 pour le subjonctif négatif: *ntawéfoma 'bakú* de peur que tu ne heurtes un achoppement, *ntawékwá* que tu ne tombes, *ntawéyótaa* pour ne pas te blesser (je suppose que y est intercalé devant la voyelle). Cf. n° 139.

139. - *taétó* — *a*

La combinaison avec *-to-* ajoute au subjonctif négatif de 117 la nuance de distance (cf. n° 138): *ntawétótafama 'bakú* afin que tu ne heurtes un obstacle, *ntatétótaa* de peur que nous nous blessions. On observera l'inversion de la marque *-ta-*, mettant le préfixe entre elle et les autres marques *-e-* et *-to-*.

140. - *táfö* — *a*

(a) Cette double marque exprime l'aspect de l'action que Mamet (1 p. 44) nomme inaccompli et qui répond au français "ne pas encore". Elle est largement employée au N-O. cf. Gr. II, p. 407, et aussi chez les Boyela N: *totáfëya* (196, 197, 198) nous ne savons pas encore, *atáfölá* (2, 3, 29, 189, 193 à 195) il n'a pas encore mangé.

Devant une voyelle, y peut être intercalé: *totáföyëya* (74, 185, 192) nous ne savons pas encore.

Comme dans d'autres formes, *-ta-* peut être remplacé par *-ti-*, cf. ci-après 163.

Cette forme s'emploie aussi en 1, mais j'y vois un emprunt aux terriens voisins 2.

(b) Pour les Ekonda, cette forme désigne le conditionnel passé: *ntsípōtóngá beléke nípówátá* nsí (230) si j'avais tressé des nasses j'aurais des poissons, *tatópōyéne* (230) si nous avions vu.

141. - táfo — a

Avec ces affixes, 222 exprime le conditionnel négatif: *táfokúla* s'il avait frappé. Mes notes ne contiennent aucune distinction des temps proche ou éloigné.

142. - tafo — á

En 226, Mamet 2, p. 63 note cette forme pour le négatif conditionnel d'hier dans la protase.

143. - tafo — a

Ecrite sans tons, cette forme a été signalée en 182 dans une apodose négative: *batahokokahela* ils ne t'auraient pas distribué.

En 137 une forme identique a été notée également sans tons, avec les mêmes sens et emploi: *tabafoakafela* ils ne leur auraient pas distribué.

En 225 nous trouvons la même forme, également sans tons: (*ntumbe*) *ntabapwakafela*.

144. - tákó — á

Cette combinaison d'affixes exprime le négatif du conditionnel en 93: *batákóyalá* s'ils n'étaient pas.

145. - tákó — a

Pour les Ntómá de Bikólo, Mamet 1, p. 44 signale cette forme comme terminatif futur: *tabákótépela* ils ne parleront plus. Mais en 3 p. 13 il donne le ton montant (*kō*) pour une action qu'on ne fera pas, parce qu'on en est empêché, tout en lui appliquant le même nom de terminatif futur: *tíkōmina iikáyá* je ne fumerai pas (plus...).

Pour les Ekonda 230, la marque m'est donnée comme *táókó* —: *tókóyéne* tu ne vois plus, *ntsiókótonga* je ne tresse plus (mais l'action future n'est pas exclue).

A rapprocher ici *tatókótwá* (238) nous n'allons point.

146. - tákô — a

Entre un morphème vocalique et la marque, *-l-* est intercalé dans cette forme qui exprime le conditionnel négatif, noté avec une nuance passée dans l'apodose en 22: *ntākôlakafela* ils ne leur auraient pas distribué.

Cette forme est encore connue en 10 S, tant avec ce sens et cet emploi, que dans une proposition indépendante avec le sens de "à peine", ce qui en fait un synonyme de *l* — *áká* précédé de *mpángá* (cf. F.1 a).

147. -táko — á

Forme signalée rarement pour l'habituel négatif (sans nuance propre connue): *atákoótá* (146) elle n'engendre point, *ntákotswá* (164) elle ne va point.

148. - támo — a

La double marque, pour le négatif et le parfait récent, se trouve chez les Mbóle et au S-E: *ntátómámema* (108, 111) nous n'avons pas couché; *bolemo botámɔbɔnga* (106, 107, 108, 110, 111a, 115, 116, 120, 121, 256, 257, 258); le travail n'a pas été possible; *ntómotswá* (120) tu n'es pas allé.

Pour 224, j'ai un seul exemple, avec marque haute: *talómóyaá ané* nous n'avons pas été ici.

149. Série incluant - tango -

(a) - tángó — á

Pour 226 et de 227 à 229, Mamet 2, p. 62 et 1 p. 43 signale cette forme comme futur éloigné négatif, distinct du futur rapproché (d) par le ton haut de *ó*. Exemple: *tóngóbúngá* tu ne tromperas pas.

(b) - tángó — a

Les Mbóle S (122, 123, 131) connaissent cette forme future, mais j'en ignore la nuance exacte: *atángéma* il chantera.

Pour les Ntómá de Bikólo, Mamet (3 p. 14) donne le sens de subjonctif futur: *nálota títgópɔndɔ na mbúla* je crains d'être mouillé par la pluie.

(c) - tángô — á

Cette tonalité a été notée chez les Ekonda à côté de *tango*: *ntángóbúngá* (133) il ne se trompera pas.

(d) - tángo — á

Cette forme du futur négatif est employée dialectalement comme suit: *ntángokitá* (1) il n'arrivera pas, *totángosangélá bonto* (6, 7) ou *totóngoélá* (142) nous ne le dirons à personne, *mbúla téngotangá* (143) ou *ntěngotangá* (137) il ne pleuvra pas, *tǎngǎkwá* (222) ou *tǎngǎkǎ* (235) il ne tombera pas, *tingokelá* (228) je ne ferai pas, *tatóngohangélá bonto* (233) nous ne le dirons à personne, *ntingunwá* (241) je ne reviendrai pas. Dans Mamet 1, p. 43 et 2 p. 62, cette forme de futur rapproché se distingue du futur éloigné par le ton de -ngo-.

(e)

Plusieurs exemples ont été notés sans tons, tous avec le sens du futur négatif: *tangobunga* (239, 251, 255) il ne se trompera pas; *atangǎɔ* (253, 255) il ne pleuvra pas; *ntengǎbongǎ* (241) (le travail) ne réussira pas; *ntingotepela* (224) je ne parlerai pas; *ntatongotepela* (225) et *tatongotepɛɛ* (238, 239), nous ne parlerons pas, *ntsingokenda* (133) je n'irai pas, *ntatongo* (245).

150. - tángoyó — á

Cette triple marque est connue en 143 à côté de la double - tángo —; et encore en 253: *ntsingoyóútsá* je ne retournerai pas.

151. - táó — a

Au S ces affixes désignent le subjonctif négatif dans une proposition subordonnée (malheureusement tous mes exemples sont à la 2^e personne singulier): *ntótaa* (242) que tu ne te blesses, *ntǎókǎ* (235) de peur que tu ne tombes. Avec y intercalaire: *ntóyótala* (233, 241, 245) ou *ntóyótaa* (252) que tu ne te blesses, *ntóyámana* (233) pour ne pas t'achopper.

Cependant Mamet 1, p. 48 donne des exemples à d'autres personnes: *nálota tíǎpǎndo* (227) je crains d'être mouillé, *lendá yǎmba téókita* (229) veille à ce que la chose ne descende.

En 3 p.13, il donne le ton bas pour o: *nálota tíǎpǎndo* je crains d'être mouillé.

Il donne des exemples de la marque allongée -oyo- avec la nuance motionnelle: *tabáoyolba* qu'ils ne viennent voler.

En 230 la marque est signalée entièrement haute: *ntsiótónɡa, tóó-, táó-...* que je ne tresse pas, tu, il, ...; *ǎntǎmbé ndé njá ntsiýéne bekáli* mène-moi au village pour que je ne voie plus de mânes, *lendá bǎlǎti tǎǎkǎ* regarde bien pour ne pas tomber, *taléké lokombo talóólíma* ne mange pas pour que la clôture ne devienne stérile, ne soit violée.

Et sans tons: *ntobolwana iwakú* (238, 239, 242) pour ne pas t'achopper; *ntoyamba mpota* (225) de peur de te blesser.

152 A. - tápó — á

Avec ces tons, Mamet 2, p. 64 note le passé du conditionnel négatif dans l'apodose en 226; *ntipókelá* je n'aurais pas fait.

152 B. - tápö — a

J'ai noté cette forme en 228 - 229 pour le conditionnel négatif, tant dans la protase que dans l'apodose, la distinction étant faite par la position antérieure ou postérieure et, éventuellement, par les particules *lá* et *ntiki* respectivement: *típópoma* je n'aurais battu; de même: *tó* tu, *tá* il, *tató* nous. Mais Mamet 1, p. 46 écrit d'autres tons: *tí*, *tó*, *tá* etc., la marque *pô*, la désinence basse pour aujourd'hui mais haute pour hier. La même tonalité est reprise dans Mamet 3 p. 13: *tabápókela* et *tabápókelá* ils n'auraient pas fait.

En 226, Mamet 2, p. 63 signale la même forme pour le conditionnel négatif d'aujourd'hui dans l'apodose: *ntatópókela* nous ne ferions pas.

153. -tapo — a

a) Les 226 connaissent cette forme basse pour le négatif du conditionnel d'aujourd'hui dans la protase (o.c. p. 63): *ntapolámba* si elle ne cuisinait pas.

b) La désinence haute marque le passé: *ntapolámbá* si elle n'avait pas cuisiné.

154. -táso — a

Cette double marque désigne le conditionnel négatif (apodose) en 117: *ntásakafea* il ne leur aurait pas distribué, *ntatósokúla* nous n'aurions pas battu.

Cette forme se trouve encore (mais avec ou sans la nasale selon les cas, comme de coutume) en 142: *tásoafâta* ils ne leur auraient pas donné, *ntóso* -(tu), *talóso* - (vous); *ntósoyala...ntósoκκoκo* si tu n'avais pas été...tu ne serais pas malade.

155. -tasó — á

Notée pour le parfait éloigné négatif en 252: *ntasótépéá* il n'a pas parlé; en 132: *ntasámémá lóm n'ítokó* il n'a pas couché hier sur la natte.

Ntasena et *ntasolaa* (245) se rattache probablement ici, malgré l'absence de tons; sens: il n'a pas vu, il n'a pas dormi.

Mamet 2, p. 61 signale une forme dialectale rare et en voie de disparition avec la désinence basse: *ntóhómína* tu n'as pas bu.

156. -taso — a

Notés sans tons, ces affixes sont utilisés en 224 pour exprimer le subjonctif négatif (simple ou motionnel?): *ntosokita ok'ipoku* afin que tu ne tombes dans une fosse.

157. -tasongo — a

Signalée sans tons en 255, cette forme désigne le futur négatif: *tasongoela* il n'appellera pas.

158. -táta — a

Au N-O, la marque *-tá-* spécifie le négatif du conditionnel, qui est synonyme de *-tató-* (qu'il semble évincer) et qui se trouve par exemple en 20, 21, 24; en 10 seulement dans la protase, cf. Gr. II, . 411 et III p. 689.

Cette forme s'observe encore en 99, 107, 108, 108a, 110, 111, 111a, 112, 113, 115, 121, 135, 137, 147, 150, 155, 157, 158, 159, 167, 169: *ntátaakafea* (105, 110, 112) ils ne leur auraient pas donné, *atátakúla* (169) il n'aurait pas frappé.

159. -táto — a

La marque *-tá-* forme le négatif du conditionnel au N-O: *ntátokúla* (1, 25, 26, 71) s'il n'avait frappé. Elle est signalée encore en 169: *atátokúla* il n'aurait pas frappé. Des détails sont donnés en Gr. II, p. 409.

160. -táyó — a

Pour exprimer le subjonctif négatif avec mouvement (aller ou venir), 226 emploie cette forme, selon Mamet 2, p. 66: *ntáyótá* que tu n'aïlles pas, *ntéyókó* qu'elle ne tombe, *ntiyópɔndɔ* de peur qu'elle ne soit mouillée. A la p. 62 il donne à la même forme aussi le sens de parfait négatif ou de prohibitif.

En 254 a été noté ceci, qui me semble être la même forme, malgré l'absence de tons: *ntoyɔkwe* de peur que tu ne tombes.

161. -tayo — a

Comme négation absolue du parfait, cette structure se trouve en 225 (Gilliard 2, p. 25, malheureusement sans tons): *ntoyotepela* tu n'as nullement parlé. Pour la 1^e personne singulier on dit *nti-*. La structure est probablement identique à la précédente.

162. -tí — a

Cette structure remplace localement *-tsi-*, soit, sur une grande aire, à la 1^o personne singulier (cf. V.D.2), soit, dans quelques dialectes, à toutes les personnes: *botiɔngá* (91, 97, 162) n'a pas été possible, *atiómá* (150, 162) il n'a pas tué (hier), *atioma* (150) il n'a pas tué (aujourd'hui).

Les tons distinguent les deux temps: *atiátá* ou *atiátá* il n'a pas eu (149).

La tonalité montante n'a été trouvée qu'en 118: *ntilyá* je n'ai pas mangé, *lotĩswá* vous n'êtes pas allés.

163. - *tifõ* — *a*

Cette simple variante phonétique de la marque *-tá-* a été notée en 71: *atifõlá* il n'a pas encore mangé, *totifěa* nous ne savons pas encore.

164. -*timo* — *a*

Cette double marque exprime la négation du parfait d'aujourd'hui chez les Mbóle N: *atímolyaka* (114, 118, 119) il n'a pas tué, *ntsimoóka* (108) je n'ai pas tué.

165. - *tíó* — *a* (*tsi*)

La marque s'entend tantôt *tíó* tantôt plutôt *tíyó*. Cette forme remplace *-ta* — *a* dans quelques dialectes. Le ton de la désinence distingue le temps: *totiyófena* (150) nous n'avons pas traversé, *atíyóyá* (149) il n'est pas venu (hier), *atíyéya* (149) il n'a pas eu (maintenant).

Dans la variante *-tsi-*: *atsiyooma* / *atsiyoomá* (164) il n'a pas tué aujourd'hui / hier; *atsióka* / *atsióká* (131) il n'a pas tiré aujourd'hui / hier; *totsiámema* / *totsiámémá* (131) nous n'avons pas couché aujourd'hui / hier; *otiyotswá* / *otiyótswá* (161, 163) tu n'es pas allé maintenant / hier; *ntioéba* (163) je n'ai pas su (maintenant); *totiétámá* (149) nous n'avons pas couché.

166. - *tisa* — *a*

Cette double marque du conditionnel négatif ne m'est connue que de 118: *atísakokúnya* il ne t'aurait pas frappé.

167. La série à *-to* -.

Diverses formes sont groupées ici avec des sens différents. Pour la variante *-to-* de *-nto-*, cf. n^o 111.

(a) - *tó* — *a* 1^o

Ce futur général s'entend dans une fraction des Mbóle: 115, 116, 119, 119a, 120, 121, 123; puis en 143, 144, 148 et 168. Un cas provient de 252:

tɔtʃkené nous irons. Les exemples *ntóútoa* (144) je retournerai, *ntókoyêla* (168) je t'apporterai, sont donnés avec la nuance de futur subséquent: ensuite.

La dévocalisation a été notée: *ɔtswéne* (143) tu verras.

Le ton montant de la marque est signalé à côté du ton haut en 114, 115, 116, 118, 119, 119a, 120, 121. Les exemples de 118 expriment un futur certain, mis en parallèle avec la forme *-ifo-* (Hulstaert 2, p. 29).

(b) -tó — a 2°

Cette variante phonétique du n° 134 se trouve en 133, et surtout chez les Boyela: *atólyáká* il n'a pas tué (hier).

On l'a aussi (sans tons) en 254: *ntoyala* je n'ai pas été. Avec dévocalisation, on a: *totswetama* (253) nous n'avons pas couché.

(c) ˘ to — a

Selon les informateurs de 122, 123, 127 et 129, cette forme désigne le futur avec mouvement au sens d'aller, tandis que *-yɔ-* s'applique à venir. La même explication m'a été donnée en 166 et 169.

(d) ˘ to — á

Cette forme a été notée avec le sens de subjonctif affirmatif, que je n'ai pu préciser davantage: *átotyá* (123) qu'il vienne, *ńtɔlá* (119a) ou *ńtɔjá* (122, 127, 129) ou *ńtɔlyá* (123) je voudrais manger, *ńtokatsá* (116, 117, 122, 129) pour que je fasse cuire, *ńtokosímyá* (123, 148) afin que je te dise.

(e) ˆ to — a / ˘ ito — a

Il s'agit manifestement de deux variantes de la même forme, la première étant une contraction de la seconde.

D'après mes notes, le sens correspond à un parfait, récent avec tons bas, mais éloigné avec tons hauts: *wíná bɔtɔ́kyá*, *bɔ́tíla* (144) le jour s'est levé, couché; *lɔ́tɛ́na* / *lɔ́tɛ́ná* (168) vous avez vu; *átɔ́tɛ́ná* / *átɔ́tɛ́ná* (144) il nous a vus; *átɔ́tswá* / *átɔ́tswá* (144) il est allé; *áitɔ́ndíleá* / *áitɔ́ndíleá* (144) il a mis pour moi.

Cette forme est propre aux parlers losikongo. En 168 elle a été déclarée synonyme de *ásotswá* de 167.

(f) - to — a 1°

Comme dans d'autres marques, les Boyela remplacent *a* pour *o*: *atoyala* s'il était.

Cette même variante a été notée, à côté de *-ta-*, en 122 et 129.

(g) - to — a 2°

Les exemples sont rarissimes. Ils désignent le parfait et, divergent tonalement. Les voici: *otoáta áyé boyá* (129) où as-tu obtenu la ceinture, il y a peu de temps aujourd'hui? *otôbá bók'oyá nké* (127, 132) où as-tu obtenu cette ceinture? (à côté de *ómôbá* dans la même phrase). L'information de 132 donne à cette forme la nuance de "mouvement vers": où es-tu allé obtenir.

(h) - to — a (noté sans tons)

En 225 a été noté *otonokwana* de peur de t'achopper.

Il est possible que la forme *ototala* (pareillement sans tons) de 210, 211 et 213 se range également ici.

168. - tófö — a

Ceci est la variante de 140 chez les Boyela, en conformité avec leur phonologie spéciale: *ntófëya* (183) je ne sais pas encore, *atófölá* (193) il n'a pas encore mangé, *ntófölá* (185) je n'ai pas encore mangé. Cependant la variante - *táfö* - y est connue aussi au N.

169. - tókó — a

Notée en 144, cette forme future semble être une simple variante de - *sókó* — a (n° 128). Elle se trouve en 144: *atókósisolya banto b'óbé* il punira les méchants.

170. - tóngó — a

Selon l'alternance des consonnes (1° Partie II.B.10), cette forme peut être considérée comme une simple variante phonétique de - *sóngó* — (n° 130).

Je l'ai notée en 122 (futur éloigné), 126 (futur simple), 123 et 127, sans nuance connue.

171. - tóngó — a

Chez quelques Bongandó (210, 211, 213), cette forme exprime un subjonctif négatif que je comprends comme distanciel: *otongohomwa* pour que tu ne te heurtes, *otongotala* pour ne pas te blesser. L'informateur n'a pas donné les tons.

Mes notes de 220 cependant donnent la tonalité indiquée ci-haut: *ótongókhwéla* pour que tu ne tombes dans...(j'attribue le ton *h* de la désinence à l'emploi dans la phrase).

172. - tóngoyó — a

Cette triple marque caractérise un subjonctif négatif, probablement avec une nuance motionnelle: *ótongoyóhomwa* pour que tu (n'aïlles, ne viennes) heurter, *ótongoyátala* pour ne pas te blesser. De ces deux exemples notés en 173, il me semble pouvoir rapprocher les parallèles notés sans tons en 207 et 210, et *atongoyokwa* (tomber) de 203, 204, 207, 210, 211, 213.

173. - tósoko — á

Ce complexe d'affiches exprime le conditionnel négatif dans l'apodose chez les Bongandó: *batósokakahéla* (179, 180, 181) ils ne leur auraient pas distribué.

174. - tóta — a

Cette double marque se trouve chez les Boyela (rappelons leur préférence pour *o* au lieu de *a*) pour le conditionnel négatif: *atótaáta* il n'aurait pas eu; *batótakafela* (183, 185, 192) ils ne leur auraient pas distribué. Cependant il n'est pas exclu que le *a* final de la marque soit un infixe et que cette forme se réduise à *-toto-* (n° 175).

175. - tóto — a

Les Boyela connaissent cette marque, qui répond à leur préférence pour la voyelle *o*. Cf. aussi *-tóta — a* (n° 174).

176. - tsí — a

Ceci est une réalisation locale de *- tí — a*, qu'elle remplace dans la majorité des dialectes (cf. ci-devant n° 162 et 1^o Partie II. A. 10): *bolemo botsílongána* (122, 123, 126, 127, 129) ce travail n'a pas réussi (hier); *botsílongana* idem, aujourd'hui; *atsíoma* (162) il n'a pas tué (aujourd'hui).

Devant un morphème vocalique, *y* est intercalé: *ntsíyêya* (162) je n'ai pas su, maintenant.

Comme on le voit, cette marque équivaut à *-tá-* pour les parfaits, soit à la 1^o personne singulier, soit à toutes les personnes selon les dialectes; cf. Aussi Gr. II, p. 308.

177. - tsikó — a

Ce futur, dont la nuance exacte m'est inconnue, est employée en 169: *ntsikóya mbúsa* je viendrai plus tard, *otsikóya áye* tu viendras aujourd'hui.

Je pense malheureusement sans les tons qui, sinon, pourraient donner la certitude.

178. - *tsio* — a

Cette forme me semble une simple variante du n° 176, utilisée en 163: *atsiɔlyá* il n'a pas mangé, *atsiowisá* il n'a pas tué (hier).

179. - *yá* — a

Cette marque qui me semble être une variante de -*yo-* (n° 182a) se trouve en 165 dans une proposition subordonnée avec sens futur: *áyáétswa* lorsqu'il se lèvera, *ńík'óyálé* quand (ou si) tu mangeras.

Un autre emploi se trouve en 157 dans une proposition indépendante: *áyákoká* il te donnera.

L'addition de -*o-* à la marque en 134 donne *ng'oyaotswa* (sans tons) lorsque (ou: si) tu iras.

180. - *ya* — a

Cette forme à tonalité basse se trouve en 132: *oyanyéta* appelle-moi, *oyatsikaa* adieu. C'est clairement un inventif, mais j'ignore la nuance qui le distingue de la forme sans marque (n° 3). Ce pourrait être un mouvement d'approche.

181. - *yángó* —

Ceci est la variante de 10 pour -*nyángó* — a (n° 112), cf. Gr. II, p. 373. Elle se trouve encore en 121, 123a et 157: *oyángótswá* lorsque tu iras.

182. La série - *yo* -

Je groupe ici un nombre de formes caractérisées par différentes variantes de la marque *yo*, avec des sens variés.

(a) - *yó* — a

Ceci est l'une des formes futures des Bóólí (142, 143). Elle est connue encore de 148, 132, 133: *áyókoká* il te donnera.

En 222 la désinence est haute.

En 111, 112, 118 cette forme désigne le futur immédiat: *áyótswa* il est sur le point d'entrer.

Chez les Ekota et 93, ainsi que les voisins 108a et 107, cette forme, généralement précédée de la particule *ńiko* ou *ngá*, exprime l'hypothétique: *óyófèja* (97) ou *óyófelya* (107) si tu désobéis.

Dans le N-O, la même forme est un parfait éloigné renforcé, avec intercalation éventuelle de *l*: *áyóléta* (12) il a appelé. Cf. Gr. II, p. 360.

(b) - yô — a

Cette forme désigne le parfait récent intensif au N-O: *toyôsanga* (13) nous avons dit certainement, par exemple malgré l'opposition. Il y a insertion de *l* devant les morphèmes vocaliques: *toyôlétaka* (10) nous avons appelé. Cf. Gr. II, p. 360.

(c) ′ yô — a

1°. Cette structure remplace localement ′ *ô* — a (n° 117) pour le futur immédiat. La marque est dévocalisée en *y* (Gr. II, p. 375).

2°. Chez les Boyela, la structure s'emploie comme un parfait récent, à côté de la forme ′ *mbô* — a: *likôli llyôsila* la discussion est finie.

3°. Au N-O, une forme homonyme a le sens de futur éloigné, surtout pour une action qu'on projette d'accomplir plus tard: *âyina* il ne manquera pas de submerger un jour. Cf. Gr. II, p. 372. Remarquons que cet exemple pourrait s'analyser aussi en ′ *yo* - a.

4°. La structure joint la notion de futur à la nuance de mouvement pour venir en 122, 123, 127, 129, 166, 169.

Devant un morphème vocalique, les exemples de 117 sont ambigus, car il s'y produit d'une part l'insertion de *l*, d'autre part la simple dévocalisation: *báyôtswa* ils sont sur le point d'entrer.

5°. Dans ce même dialecte, la forme précédée de *ńiko* exprime l'hypothétique: *ńik'âyěmwa* s'ilo se lève.

6°. Avec la tonalité abaissée, la forme désigne un subjonctif distanciel, noté en 144 et 146 pour une action à accomplir ici, donc avec le sens de venir auprès du locuteur; *âyôtokamélá* qu'il vienne nous aider ici. A comparer avec ′ *yô* - e (ci-après C. 67.e).

Le cas *âyôtokamea* noté en 150 est douteux; il pourrait s'agir du subjonctif *áye* (qu'il vienne) + infinitif *ôtokamea* (nous aider).

(d) - yô — a

Cette forme est employée en 135 comme exprimant un habituel (dont la nuance précise ne m'est pas connue): *isúa iyôséma ané* le bateau accoste ici habituellement.

(e) ′ yo — a

1°. Au N-O cette forme exprime le futur éloigné: *ńjokotsingoja* (12) je te l'expliquerai, cf. Gr. II, p. 37.

Ailleurs, la nuance précise demeure incertaine: *nyokoyèla* (168) je t'apporterai, *áyoya* (169) il viendra, *báyoya* (132, 141) ils viendront, *áyoéne* (143) il verra, *isúá iyoya ló* (167) le bateau viendra aujourd'hui, *báyotswá* (146, 169) ils vont entrer, *áyoétswa* (143) il est sur le point de se lever, *ng'áyoémba* (137) quand il chantera. Le premier exemple a un parallèle en - *tó* — *a* (167a).

Avec la même particule qu'en 137 la même forme se trouve encore, pourvue d'une nuance plus ou moins hypothétique, en 126, 141, 143. Dans les deux premiers parlars, il y a dévocalisation. Malgré l'absence de tons, on pourrait tenter d'y rattacher *nd'ayemba* de 253 à 255.

2°. Chez les Bóólí 142 - 143, cette forme s'emploie pour une action actuellement présente, tandis que *é* — *a* se dit pour le factuel, sans connotation temporelle (cf. 2a).

Je pense que le dernier sens se retrouve dans *óyodyaka nkéma* (224) tues-tu des singes?

3°. Il est possible que la forme homonyme de 226 soit plus ou moins synonyme, quoique certains exemples suggèrent la nuance de "venir": *báyobobéela* ils viennent l'appeler (Mamet 2, p. 48).

(f) - *yo* — *a* 1°

Cette variante tonale, entièrement basse, se trouve dans mes notes de 147: *oyotswá* tu iras, *oyéna* tu verras.

(g) - *yo* — *a* 2°

Au N-O, ces affixes s'emploient avec les mêmes tons et les mêmes sens fondamentaux que les formes - *o* - *a* (115), mais avec une nuance d'insistance sur la réalité de l'action. L'intercalation éventuelle de *l* se retrouve ici, ainsi que les deux variantes tonales, pour distinguer le parfait d'hier et d'aujourd'hui, respectivement *éyó-* et - *yó-*.

(h) *yo* — *a* 3°

Avec la désinence *a* désignant le continuatif, nous avons noté les tonalités suivantes: préfixe bas avec marque haute (1) et préfixe haut avec marque montante (197). Mais quelques exemples ne sont pas suffisants pour engendrer la certitude, surtout face aux cas notés pour la forme - *ó* — *e* (C. 45).

(i) - *yo* — *a/e* (sans tons)

Au S, plusieurs exemples de cette marque ont été notés avec le sens futur, mais sans indication des tons. Ainsi pour "je te donnerai": *njokopa* (253,

255, 256, 258); il viendra: *eyoya* (253, 254, 255, 257, 258); tu verras: *ɔyɛna* (256, 258); ils retourneront: *bayokola* (258).

Avec désinence *e* (ɛ?): *ayopaye* (255) ou *ayopate* (253) il donnera, *eyoye* (251, 256) il viendra. Avec finale *ɔ*: *njokao* (256) ou *njokalo* (257) je retournerai. Je crois pouvoir classer ces cas ici et considérer ces désinences extraordinaires comme des variantes phonétiques. Des enquêtes approfondies devront faire la clarté ici (comme dans beaucoup d'autres cas).

183. – *yóngó* — *a*

Cette forme pour le futur certain n'a été notée qu'en 91, comme simple variante phonétique de *yángó* ou de *nyóngó*.

184. - *yoto* — *a*

Des exemples de 251 sont interprétés par l'informateur comme désignant une action future (*yo*) à distance (*to*), amis les tons demeurent inconnus: *bayotolála* ils iront dormir, *nyotɔlya lioma* j'irai manger.

185. *Aperçu comparatif.*

Pour montrer la variabilité des formes verbales, voici comment on prend congé en disant "je m'en vais": *njókenda* (N-O, Ekota, 93), *nsókenda* (10, 26, 90, 99, 165), *ńsókenda* (91), *nsókene* (142), *ńsokende* (143), *ńdókenda* (Boyela), *ńbókenda* (Boyela), *lótswá* (Bongandó), *ńbókenda* (141, 144), *lókenda* (Ekota), *ńótswá* (Mbóle N), *ńotswá* (117, 119, Mbóle, Ikóngó, Bosaka, Bakutu, 157, 252), *ń'ón'ómókená* (118), *ńókende* ou *náöta* (137), *ńótswá* (163). Et sans tons: *njo-* (253, 254), *nso-* (N, 138, 184, 192), *mo-* (133, 251, 115, 116). On remarque que les deux radicaux *-kend-* et *-tswá* (*tá*) s'emploient partout côte à côte.

Pour le futur les informateurs Bóólí m'ont donné les interprétations suivantes:

- 1) *áyómpá* il me donnera, *nyókofá* je te donnerai: futur subséquent;
- 2) *áyompáta* il est sur le point de me donner, *áyokende* il est sur le point de partir, *áyoémba* il est sur le point de chanter;
- 3) *áotómpáta* peut-être me donnera-t-il, nuance dubitative;
- 4) *áyótómpáta* peut-être ira-t-il me donner (distance);
- 5) *áotókendé* il va partir immédiatement.

Pour le parfait, en 143 (finir):

- 1) *ámósélya* il a fini (hier ou avant), *tómósélya lói la nketí* nous avons coupé hier;
- 2) *tósósélya* nous (parfait d'hier);
- 3) *tósosélya* nous (parfait récent, d'aujourd'hui);

4) *ásósá mbóti* elle a déjà accouché (aujourd'hui);

5) *átoétswá* il est levé (parfait, mais action à distance du locuteur).

Les informateurs 155 distinguent diverses formes de parfait pour rendre "il est parti": *ámókenda* (en général), *ámósókenda* (en route depuis quelque temps), *ántókenda* (aujourd'hui), *ántsókenda* (hier ou avant), *ásókenda* (déjà parti).

Quant aux marques -mo- et -so-, quelques dialectes les emploient pour distinguer les deux temps du parfait. Ainsi toujours avec le préfixe haut:

	aujourd'hui	hier
105	mó — a	so — á
111a	mǒ — a	só — a
119a	mó — a	só — a
167	mo — a	só — á

Par contre, 143 emploie *ś só — a* pour aujourd'hui et *ś mó — a* pour hier.

Chez les Ekota, nous avons: *mǒ* pour aujourd'hui et *ísó* pour hier. En 117: *ś mo — a* et *ś isó — á* respectivement; ainsi il a vu: *áména* et *íséna*.

C. Les formes à désinence -e

Les formes à désinence -e sont de deux sortes, indicatives ou subjunctives, distinguées par le comportement tonal du radical.

La voyelle -e est dialectalement remplacée par -a avec certaines bases et dans certaines formes. Toutes sont traitées ici comme ayant normalement -e (cf. V.F.2).

La substitution locale de -e à -o a été décrite en V.A.1.c.

I. - — é

Le thème muni du préfixe bas désigne le statif présent affirmatif dans les dialectes centraux. La désinence est parfois employée telle quelle, mais plus souvent, précédée de *y-ye*. En d'autres termes, la désinence produit la palatalisation de la consonne précédente. Certains dialectes ont les deux variétés, soit avec le même verbe, comme *asémé / asémyé* (242) il est en marche, *yéké-yékyé* (132) il est appuyé; soit avec des verbes différentes comme *nkisé* je suis assis et *lémyé* je suis debout, en 157; *akáké* il est suspendu et *akɔfyé* il est accroché, en 144; *atsiké* il reste et *akotsé* il est perché, en 132.

Cette formation se trouve chez les Mbóle S, Bakutu, 157, Ikóngó, et au S: 238, 242, 245, 257. Ex. *akotsé* il est perché et *lémyé* je suis debout, chez les Bakutu; *némyé* (148) je suis debout, je suis debout, et *nkisyé* (147) je suis assis, chez les Ikóngó. On notera que la palatalisation du dernier exemple peut être une

application de la tendance générale à laquelle est exposé *s* dans ces dialectes, cf. 1^e Partie II.A.9.

Une bonne partie de ces dialectes n'accordent pas le timbre de la désinence avec celui du radical. Ainsi *ékýé* (Mbóle) - *ékyé* (Bakutu) il est appuyé, mais ici la situation me semble passablement complexe.

Pour la variété parallèle à désinence *-i*, cf. D.3.

2.2 — e

(a) Avec ces affixes joints à des règles tonales propres, on exprime le subjonctif affirmatif simple. Le ton du radical est toujours bas, même s'il est haut dans les autres formes. Toutefois dès qu'il y a un infixé, le ton revient au niveau "normal" et la désinence, ainsi que les syllabes supplémentaires éventuelles, sont hautes. Ces règles valent même là où dialectalement la désinence est *-a* (cf. Gr. II, p. 426), ou suit la règle de l'harmonie vocalique. La nature particulière des tons dans cette forme, ainsi que dans les autres formes affirmatives du subjonctif à désinence *-e* ou *-ake*, n'admettent aucune exception dialectale, aussi loin que va ma documentation, qui montre l'universalité de cette forme dans le domaine.

La désinence *-e* est généralement maintenue avec toutes les bases dans les dialectes du bloc N-O (hormis les exceptions citées pour *é — a*, cf. B.2.b). C'est le cas en 1, 8, 9, 12, 13, etc. au S de la Jwafa, et de 10 en partie (cf. 1.c). En outre on la trouve universellement, sans l'exception signalée ci-dessus, en 144, 146, 148, 149, 151, 159, 164, chez les Boyela et les Bongandó septentrionaux 207, 210, 211, 213, ainsi qu'en 245. Pour le S, mes documents sont trop incomplets.

Ex. *átsike* qu'il laisse, *óntsiké* laisse-moi; *ńtefele* laisse moi parler, *átóté-féjé* qu'il nous parle; *óke* qu'il entende, *áóké* qu'il les entende; *wámbe* réponds, *ónjambé* réponds-moi; *ásokole* qu'il envoie, *tóte* (1, 222) allons, *ńyè* (123) que je boive, *ómpalé* (137, 143) attends-moi, *úse* (165, 193) qu'il jette, *ásoe* (150) qu'il lave, *ndúte* (25, 26) j'aimerais retourner, *ńje* (12, 13) puis-je venir? *áwe* (10) ou *ábu* (226, 228) qu'il meure, *átu* qu'il aille (233).

La désinence n'admet pas l'harmonie vocalique chez les Ekonda: *ńyene* (230) que je voie, et de 227 à 229 (Mamet 1, p. 47 et 3, p. 8-9): *áonge* qu'il dorme.

Elle est *-u* ou *-e* ou *ɔ* avec les radicaux CV qui exigent ces voyelles: *átu* qu'elle aille, *tóle* mangeons, *tónɔ* buvons (256), *boté bókɔ* que l'arbre tombe (226) (cf. V.A.1.c et d). Pour le remplacement local de *-e* par *-i*, cf. E.1.

(b) Cette forme a été signalée en 171 et 177 comme exprimant l'inefficacité: *tólunge* nous avons beau chercher.

Elle s'entend redoublée avec le même sens: *ńjásé ńjásé* (165); *ńdásé ńdásé* (193-199) j'ai beau chercher.

(c) Mamet 3, p. 4 cite cette structure comme présent motionnel: *áémbe* il chante en passant à une certaine distance. Ainsi elle ressemble à la forme *-ó—e* (plus loin n° 45), dont je la considère comme une variante liée aux bases vocaliques.

3. — e

Mamet 1, p. 41 mentionne une forme à désinence *-e* (avec ton contrastant), et sans marque, comme passé immédiat, employé rarement sans particule précédente. Pour le sens, les exemples donnés rappellent la forme — — *áká* (F.1.b), du moins en partie.

Avec ou sans la particule *mpé*, cette forme me paraît constituer un narratif, semblable à la forme *-ó — e* (cf. n° 45). Avec *kilô*, on exprime l'action faite pour la première fois: *kilô mpé nalé* jusqu'à maintenant je n'avais jamais mangé.

4. ´ á — e

Cette forme a été notée en 144 pour exprimer l'inefficacité de l'action: *tákemé* nous cherchons en vain.

La même forme s'observe encore comme variété tonale de ´ a — e (n° 5).

5. ´ a — e / ´ á — e

Cette forme a été notée avec le sens continuatif: *láyé* (144) je viens, *tát-su* (148, 149) nous allons, *ákíté* (150, 161) il tient, *tátú* (162) nous allons. Sans tons et sans dévocalisation des préfixes en 184: *toaye* nous venons, *baakenya* ils dansent.

En 150 j'ai noté une variante tonale de la marque: *ńyáleké* je passe, *tát-sú* nous allons, *ńyákokíme* je te suis.

En 149 j'ai noté côte à côte: *nyáyé* (je viens), *táyé* (nous), *báyé* (ils), et: *ááféne* il traverse, *báátóngé* ils tressent. Nous constatons donc la présence de variantes tonales.

En longandó cette forme est signalée à côté de celle qui a la marque *-ya-*: *báákenyá* (176, 217, 218) ils dansent.

Il me semble possible de rattacher ici une structure un peu divergente notée en 141, quoique je n'aie d'exemples que pour le radical *-im-* (venir de). Ce qui est remarquable, c'est la répétition du sujet au moyen du substitutif ou pronom (tous les cas traduisent: d'où vient): *isúa ik'áyime imá nké* (d'où vient le bateau), pl. *basúa bák'áyime* (bateaux); *bont'òko* (cette personne) *nd'áyime* plu-

riel: *bant'áko íy'áyé óyangá nǒ* ces personnes, que viennent-elles faire? Remarquez l'intercalation de *y* devant le radical vocalique.

6. *´a — e*

C'est ainsi que je pense pouvoir analyser une forme notée en 161: *láko-kímé*, que je comprends comme un subjonctif simple: je voudrais te suivre.

Pour les Bongandó, j'ai quelques exemples de subjonctifs (non marqués tonalement) pourvus d'une marque *-a-* avec la désinence *-e*: *atsike* (207) que tu laisses; *lakofe* je veux te donner; *lakokile* je veux te suivre; tous deux de 210, 211, 213; *lale* (210, 211); je voudrais manger, laisse-moi manger. Ici l'infixe me paraît comparable à l'emploi relevé avec *´á -a* et *´á - aka* (cf. B.5. et F.2).

7. *- á — e*

Ces affixes dénotent l'action vaine en 155 et 156: *nyákembé* je cherche en vain, *nyáotéfélyá* je lui ai parlé en vain. Ces exemples pourraient toutefois être analysés avec *-ya — e*, (cf. ci-après n° 63. e).

8. Serie à *-ambo- / úmbó — e*

(a)

Ces affixes donnent le sens d'inefficacité de l'action: on an beau à faire, c'est en vain. La forme est connue au N-O. Ailleurs, elle est remplacée soit par de variantes phonétiques ou tonales, soit par d'autres structures. La transcription pourrait être aussi *´ ambó -*, comme dans Gr. II, p. 386, mais la présente graphie est préférable pour la comparaison dialectale. Elle a été notée ainsi en 24, 26, 84 et en 97.

Elle se retrouve sans doute chez les autres Ekota et Nsámá, dont les données sont dépourvues de tons et attestent fréquemment la variante *-amo-*, (cf. 1^e Partie, II.C.1.a).

(b) *´ ambó — e*

Cette variante de (a) est connue en 1 et 25 pour exprimer l'inefficacité. Le ton haut du préfixe se communique à la marque.

La finale *-a* notée dans certains dialectes se trouve aussi dans l'art oral, cf. Gr. II, p. 388).

(c) *´ ambö — e*

La menue différence tonale observée par rapport à (b) spécifie la continuité de l'effort vain au N-O, cf. Gr. II, p. 387.

En 99 (*-amó-*), le double sens d'inefficacité et de permission a été notée.

d) - ámbö - e

Cette forme exprime l'inefficacité de l'action en 99 et 102.

En 141 elle sert de permissif: tu peux faire.

(e) - ambo — e

Cette structure, avec ou sans *b*, est connue comme permissif au N-O, y compris 1. En 10, elle a en outre le sens d'inefficacité. Donc là, dans ce dialecte donc, comme dans d'autres, les deux sens s'expriment par la même forme. Des exemples ont été notés encore en 23, 25, 28. Par contre la distinction formelle entre les deux sens est signalée en 22, 24, 26, 93, 97, tandis qu'elle demeure douteuse pour 159, 192, 233.

Chez les Mbóle, la plupart des exemples ne permettent pas de décider s'il s'agit de *ambo* ou de *mbo*. Toutefois la situation est claire pour: *wamotsú* (118) tu peux aller.

(f) sans tons

Sans tons, cette structure a été signalée pour exprimer l'inefficacité ou/et la permission en 71, 84, 148, 183 (*namase* j'ai beau chercher, à côté de *tomase* nous...).

(g) - ambo — e ou - mbo — e

Un certain nombre d'exemples de ma documentation peuvent être compris comme ayant l'une ou l'autre de ces deux marques, parce qu'ils sont à la 3^e personne, dont les préfixes *a/ba* ne permettent pas une analyse sûre dans tous les cas où *a* ne comporte pas de ton double, par exemple chez les Mbóle, Bakutu, 135, 141. On peut donc trouver un certain flottement dans l'exposé de ces structures. La ressemblance qui se présente avec de nombreux exemples du N-O à propos de *-ambo-* milite pour cette forme-ci; la similitude offerte avec certains exemples de *mbo(mo)* et *-má-* est en faveur de cette dernière structure.

9. Série a -fa-

(a) - fá — e

Cette structure, dont la désinence a le ton contrastant décrit dans Gr. II, p. 330, exprime le négatif présent de l'action, soit qu'elle se déroule au moment même, sans insister sur cette actualité, soit qu'elle se présente d'une manière générale sans préciser le temps.

Elle est très répandue au C, où elle remplace la forme *-fo-* employée ailleurs, notamment chez les Mbóle, Bakutu, Ikóngó; Bosaka, Bongandó, 141, 157. Elle pousse quelques pointes vers le N, voire l'O: 22, 67, 93, 99, Ekota, 134, 135.

Pour l'alternance *e/a*, cf. V.F.2.

La marque peut être dévocalisée, mais on trouve aussi l'insertion de *y* devant une voyelle: *tófáyée* (105) nous ne savons pas, *bófáyóngé* (217) ce ne réussit pas.

Cette forme présente quelques particularités dialectales. Certaines ont été citées plus haut (1.c.) et, pour la coalescence, dans la 1^o Partie, I.G.

Une autre particularité est constituée par le ton descendant de la marque en présence du radical *-tswá* (aller): *lófátsú* à côté de *lófákené*, tous deux en 126 avec le même sens: vous n'allez pas, de même *tófátsú* (148, 167) nous n'allons pas.

Pour le remplacement de *e* par *i*, cf. *ʼfá-i* en E.5.

Pour la conjugaison périphrastique où figure cette forme, cf. plus loin P.6.

(b) - fá — e

Avec le préfixe bas, cette forme a le même sens que la suivante qui a le préfixe haut. Elle s'entend en 145, 146, 149, 150, 161, 162, 164, 165, 257: *ba-fáwngé* (145) ils ne conviennent pas, *bafálingé* (149) elles ne veulent pas, *afáundé* (165) il ne grimpe point.

Ici aussi on trouve la marque à ton descendant, comme avec *ʼfá - e*: *tofátsú* (150, 161, 162) nous n'allons pas.

La marque peut être dévocalisée: *mpáyěye* (145) à côté de *mpěye* (150, 161, 165) je ne sais pas, *tofimélyá* nous n'admettons pas.

En 165 j'ai noté côté à côté *lofátsú* (aujourd'hui) et *lofátsú* (demain) vous n'allez pas.

(c) - fa — é

Cette structure exprime le statif négatif présent dans les dialectes qui ont la même désinence à l'affirmatif correspondant, avec la palatalisation locale de la consonne précédente (cf. ci-dessus 1). On la rencontre chez les Mbóle (119, 119a, 122, 127, 129) et en 144, 148, 159: *báfasangyé* (122) et *báhasangé* (179, 180) ils ne sont pas apparentés, *báfælyé* (147) il ne sont pas semblables, *áfakot-sé* (159) il n'est pas perché.

Cette structure se retrouve identique avec des bases CVC monosyllabiques à ton bas pour le négatif du présent simple (ci-devant :a).

(d) *´fa* — e 1°

Avec la désinence basse, on exprime le statif négatif présent (synonyme de *´fa é*, ci-devant c) dans d'autres dialectes centraux: *´fatúngye* il n'est pas prisonnier (111, 112, 113, 118, 157, Bakutu). En outre, on l'observe conjointement avec la désinence haute en 122 à 129.

Il n'y a de confusion possible avec une forme homonyme (cf. ci-devant a) qu'en présence d'une base CVC monosyllabique haute (contraire du cas signalé ci-devant en e).

(e) *´fa* — e 2°

La marque basse, avec préfixe haut se trouve en 132 à côté de *´mpátú* je ne vais pas. Il conviendrait de reconsidérer cette situation.

(f) *Forme spéciale*

Mamet 2, p. 59 signale, comme négatif de l'indicatif présent, une forme qui est dialectale en 226, mais d'usage général dans l'art oral. De fait, elle est manifestement composée d'une particule *mpa* et d'une forme conjuguée *´ — e* (à tonalité contrastante, donc indicative). Il s'agit très probablement de la même forme que celle qui a été signalée par Gilliard 2 p. 27 (1).

10. - *fáko* — e

Cette marque de la négation absolue se trouve en 146 (à comparer l'affirmatif correspondant en B. 87) dans deux exemples qui ont la désinence *-a*, mais avec le ton qui correspond à *-e*. Je pense donc pouvoir ranger cette forme ici: *´afákɔkɔtá* il ne coupe point, *´afákoángáná* il ne nie jamais, signalé sans tons en 217, se rattache ici.

Il est possible que *´afákɔkɔte* il ne coupe jamais, signalé sans tons en 217, se rattache également ici.

11. *´fakó* — e

Cette structure exprimant la négation absolue a été rencontrée en 132: *bolemo bófakólongáná* le travail ne va pas du tout, *báfakángé* elles ne veulent nullement, *tófakókinásá* nous ne nous asseyons nullement.

Plusieurs phrases contenant cette forme suggèrent clairement le sens de passé récent: *tófakókoté* nous n'avons pas coupé, *´mpakósómóá* je n'ai pas provoqué, *´afakóke* il ne t'a pas donné, *tófakényí* nous n'avons pas vu (on remarque la désinence particulière), *tófakámémá la nkésá* nous n'avons pas couché ce matin (on remarque le ton descendant du radical).

12. ˘fáó — e

Cette structure, qui inclut une désinence à ton contrastant, désigne le négatif absolu: *tófáótsúle* (127) nous ne forgeons jamais, *áfáóbúnge* (115, 116) il ne se trompe nullement, jamais.

La dévocalisation fait disparaître -o-: *báfáíbyá* (119) ils ne montent jamais.

Je crois pouvoir rattacher ici la forme suivante, où il y a dévocalisation avec insertion de y: *áfáyángáná* (113, 116) il ne nie jamais.

13. ˘faso — e

Cette forme n'a été notée qu'en 113 pour la négation absolue: *m̄pasotsu* je ne vais nullement. On remarque l'abaissement tonal du radical, cf. Hulstaert 3, p. 227 n° 3 c.

14. ˘fátá — e

La voyelle *a* dans les deux composantes de la marque s'entend en 141, 157a pour la négation absolue (cf. n° 15): *áfátátsú* (141) il ne va jamais.

15. ˘fátó — e

Avec le sens de négation absolue, cette forme est signalée chez les Mbóle 115, 116, 118, 118a, 119, 119a, 121, 132: *m̄pátótsú* je ne vais aucunement.

16. ˘fáya — e

Cette marque a été observée en 164 et 165, côte à côte avec -fáa-: *lofáyatsú* - *lofáatsú* vous n'allez jamais.

17. ˘fayá — e

Cette combinaison se trouve chez les Mbéle 177 acculturés par les Bongandó: *tóhayátsú* nous n'allons pas du tout.

123 donne un exemple de la même combinaison phonétique, mais il est noté sans tons: *lofayatsu*.

Walling p.51 donne un futur négatif avec ces affixes, mais sans tons: *tofayatsu* nous n'irons pas, *m̄payene* je ne verrai pas.

18. ˘fáyó — e

Je crois pouvoir interpréter ainsi les exemples à dévocalisation: *áfáyángáná* (108, 144, 157) il ne nie jamais.

19. ˘fayo — e

Cette structure s'observe en 113 et 115: *tófayotsu* nous n'allons pas du tout.

20. Serie à -fo -

(a) ˘fó — e

Cette forme est très employée au N-O pour exprimer le présent négatif général. En outre, on l'observe en 90, 91, 117, 135 (à côté de ˘fa — e), 136, 137, 142, 143, 222, 226, 227 à 229, 236, 242, 252, Ekonda, Boyela, cf. Gr. II, p. 392.

Mes notes de 228 et 229 ont les deux tons pour la marque, Mamet 1, p. 42 explique que le ton bas caractérise une réponse.

Dans les dialectes du S-O, la désinence fait exception à la règle de l'harmonie vocalique: *nápwéne* (228, 233) je ne vois pas, *ópwéne* (230) tu ne vois pas.

Au S-E, la dévocalisation donne -pw-: *bápwébe* (233) ils ne savent pas.

En ajoutant l'adverbe *lino*, on désigne en 1 l'action non encore faite: *tóyéye lino* nous ne savons pas encore.

(b) ˘fǒ — e

Le préfixe bas identifie ce présent négatif en 2, 3, 90, 91, 132, 143, 161, 162, 163, 252 (à côté de ˘fó -): *tofóáte* (2) nous n'avons pas, *toféá* (3) nous ne savons pas. Pour le ton de ce dernier exemple cf. Gr. II, p. 394.

Tout comme beaucoup de locuteurs au S, les Bɔ́ɔ́lí dévocalisent la marque en fw: *bafwée* (142) ils ne savent pas, *mpwéne* (143) je ne vois pas.

(c) ˘fǒ — e

Ecrite conformément à la prononciation locale, cette forme est donnée par Mamet 2, p. 54 (226) comme désignant une action qui s'est faite en dernier lieu: *apókíté* il est arrivé en dernier lieu, *opôime nko* d'où es-tu arrivée dernièrement?

(d) ˘fǒ — e

Cette formule n'a été notée que chez les Imoma. L'autre partie de 137, Mpóngó, a le préfixe bas. Ainsi on a: *ófóte* et *ofóte* tu ne vas pas.

(e) ˘fo — e

La désinence toujours basse, qui s'oppose à la tonalité contrastante des autres formes indicatives, se trouve avec la marque *-f-* en 151 pour désigner le statif présent négatif: *báfosange* ils ne sont pas apparentés; cf. ci-dessus 9. d.1°.

(f) *fa / fǒ — e* (sans tons)

De nombreux exemples de ces formes parallèles pour l'indicatif négatif présent se trouvent dans ma documentation du S. Marque *-fa-*: 225, 239 S, 253, 256, 257, 258. Marque *-fo-*: 238, 239 N, 245, 251, 254, 255.

Avec les radicaux vocaliques, il est impossible de décider si la marque (dévoquée) est *fa* ou *fo*.

21. Série incluant -foo-

Les formes dont la marque a le ton double telles que celles du n° 20.c et d, pourraient être rangées aussi ici.

Quant au sens, toutes les formes données ici sont très proches, voire synonymes, car elles visent une action continue ou absolue.

(a) *ǎ fǒǒ — e*

La double marque, que j'analyse comme *-fo-* négatif et *-o-* continuatif (cf. ci-après 45), désigne la combinaison de ces deux sens, exprimant la négation continue et donc absolue. Elle est employée abondamment au N-O, où cependant existent d'autres variantes locales, mais aucune enquête spéciale n'y a été consacrée. On l'entend encore chez les Mbóle N. Ex.: *báfǒǒbundé* (23) ils ne grimpent jamais, *lǒfǒǒtsú* -96) ou *lǒfǒǒtswé* (84) vous n'allez jamais, *tǒfǒǒtsu* (112) nous n'allons jamais.

La graphie emploie deux *o* à cause de l'analyse mentionnée ci-devant et pour marquer la longueur particulière. En cas de dévoquée, *o* devient bref et le ton haut de la seconde composante se projette éventuellement sur la voyelle suivante: *áfǒǒmǎǎ* il n'est jamais d'accord.

(b) *ǎ fǒǒ — e*

Cette forme, utilisée en 22, m'a été présentée comme un futur immédiat négatif, bien qu'elle ait l'air d'un présent: *mǎpǒǒtswé* ou *mǎpǒǒkǎndé* je ne vais pas partir sur-le-champ. On pourrait penser à *-fǒ-* négatif et *-ǒ-* futur (B 117).

(c) *ǎ fǒo — e*

Cette variante du négatif habituel est moins fréquente. De fait, je ne l'ai noté qu'en 111 et 118: *mǎpǒǒtsú* je ne vais nullement ou jamais.

(d) *ǎ fǒo — e*

Cette variante tonale remplace *˘fóó - e* ça et là dans le bloc N-O. Ce qui a été dit ci-devant pour la variante *fóó* (a) vaut également ici, tant pour la graphie que pour la dévocalisation: *tófoásangélé jói* (3) nous ne leur disons jamais rien.

Cette forme a encore été notée en 153: *mípoótsú* je ne vais aucunement; en 137 (Imoma) *ófoóté* tu ne vas pas.

(e) *foó — e*

Le préfixe bas avec la marque *-foó* - ne m'est connu que des Mpóngó (137), qui sur ce point se distinguent des Imoma voisins (cf. ci-devant d), bien que les deux parlars différencient peu dans l'ensemble: *ófoóté* tu ne vas jamais.

22. *˘fótó — e*

Cette forme désigne la négation continue ou absolue de l'action en 117, 142, 143: *tófótókené* nous n'allons jamais. Cf. aussi la forme suivante.

23. *-fótó — e*

Le préfixe bas distingue cette variante notée en 242: *mpótswéne* je ne vois nullement.

En 142 - 143 je l'ai notée aussi pour la négation d'une action qui dure pendant longtemps, des journées: *mpótswéne* je ne le vois pas du tout malgré une longue recherche, *afótsúlélé* il ne grimpe jamais, *afótswángané* il ne nie jamais.

24. *˘fótó — e*

En 136 cette variante tonale remplace les formes 22 et 23 employées chez les voisins: *afótóté* il ne va jamais.

25. *˘fóyá — e*

Cette double marque est une variante de plusieurs autres combinaisons de *fo +* . Elle s'entend chez les Bongandó: *áhóyá - tsú* (176, 179) elle ne va jamais.

26. *˘fóyǎ — e*

De cette variante, je n'ai qu'un exemple en 121: *áfóyǎtúle* il ne forge point.

27. *˘fóyó*

La double marque indique la négation absolue. Elle s'observe au N-O, y compris les Nsámhá et les Ekota, chez les Mbóle N, en 105, Bakutu, Boyela. Au

N-O elle est représentée seulement dans certains dialectes, tels que 2, 3, 11, 15, tous groupes apparentés, cf. Gr. II, p. 403: *áfóyóundé* (22, 24, 158) il ne grimpe jamais.

La dévocalisation donne *áfóyángáné* (11, 120, 135, 151, 155, 156, 189, 195) ou *áfóyángáná* (24, 74, 84, 91, 93, 102, 105, etc.) il ne nie jamais.

La marque descendante a été notée avec le radical *tswá: tófóyótsu* (111, 111a) nous n'allons jamais.

On trouvera plus de détails dans Gr. II, p. 403.

28. *´ká — e 1°*

La marque est dévocalisée *k*. La forme se trouve en 117, côte à côte avec *- kó - e* (n° 31), sans que je puisse voir une différence de sens: *nkákúke* j'ai couvert, *nkákúke* je les ai couverts.

En 184 se trouve une forme semblable, mais mes documents ne donnent pas les tons. Cependant la similitude des sens peut arguer en faveur de l'identité des formes. Le préfixe de la 1^e pers. sing. est partout *la*.

Les exemples expriment une action accomplie aujourd'hui et sont souvent accompagnées de l'adverbe *lɔlɔkɔ: tokeete banto* nous avons appelé des gens; *tokene* nous avons vu; *akateete* il nous a appelés; *tokalene* nous vous avons regardés; *okaye* tu es venu; *lakakwe* je suis tombé.

Tous les cas contenus dans mes documents proviennent de 184. Ce groupe, nommé Watsi par les voisins Boyela, est dit apparenté aux Bankutsu de la Lokenyé dans un rapport administratif de 1923. Son parler le différencie grandement des voisins. Selon ceux-ci, il serait proche du dialecte des Riverains d'Ikela, sur lequel malheureusement je ne possède aucun document.

29. *´ká — e 2°*

Cette forme n'a été notée que dans deux dialectes Bosaka, avec la tonalité subjunctive: *nkáute / okáute* (164) je saisirai ensuite, *nkákokimé* (149) je te suivrai ensuite; aux autres personnes: *okáko / akáko*-. Les informateurs l'assimilent au subjonctif consécutif à particule *mpángá* du lomóngo commun (Gr. II, p. 430), pour une action qu'on propose de faire après une autre. Cf. aussi *´ká — e* (n° 30).

30. *´ká — e*

Deux exemples me semblent présenter cette structure. Le sens est clairement celui de subjonctif simple: *níkauté* (146) que je revienne, *níkáyi* (146) que je vienne, *níkăkokimé* (145) je te suive. On y comparera la forme *- ká — e* (29).

Il convient d'ajouter que le ton du premier exemple n'est pas conforme à la règle tonale du subjonctif affirmatif. Y aurait-il une erreur de transcription?

31. ˙ kó — e

Cette forme de passé récent se trouve en 117, 132, 133, 138, 142: *okóté-féá* (117) tu parlais, *akówú* (133) elle mourait, *akéte* (132) il appelait, *akótsú* (138) elle allait, *okóyalé* (143) tu étais.

En 117, elle a été donnée dans une phrase où l'on attendrait celle de l'inefficacité: *nkásé* (trouver), *nkóéelá* (appeler).

32. ˙ má — e

La marque haute constitue une variété dialectale de - *ma* — *e* (n° 35) usitée en 111, 112, 113, 145 (*amátéfélé* il peut parler, *omántóle* tu as beau m'insulter), 146 (*tomálinge* nous cherchons en vain).

33. - mǎ — e

Notée en 146 et 164, cette forme exprime la permission: *omátsu* tu peux aller.

34. ˙ mǎ — e

(a) Des informateurs de 156 interprètent cette forme comme une expression de l'inefficacité au présent (*ya* étant réservé au passé): *tómákembé* nous avons beau chercher.

(b) Le préfixe bas distingue la variété des Mbóle de N-O (111 à 113) et, comme néologisme selon les informateurs, en 167 et 168. Pour les premiers, cf. Hulstaert 3, p. 226.

35. - ma — e

La marque est longue et pourrait donc s'écrire *maa*. Elle s'emploie chez les Mbóle septentrionaux: 108, 108a, 111, 111a, 112, 113, 115; 116, 118, 119a et en 145. Je pense qu'on peut y ajouter 116, dont l'exemple n'a pas de marques tonales. Cette forme désigne l'inefficacité de l'action: *tomaaluke* nous cherchons en vain.

Les exemples de 141 ont été notés sans tonalités: *tomakembe* nous cherchons vainement.

36. Série incluant - mbo / mo-

La présence de *b* étant un simple phénomène de réalisation dialectale, il n'en est pas tenu compte ici, tout comme en B.92; cf. 1^e Partie II.C.1a.

(a) -mbó — e

Cette forme ne m'est connue qu'en 141, avec un infixé, pour le passé tant éloigné que proche, dont la distinction est faite par la situation ou par un déterminant: *níbókúle* je l'ai frappé: *lɔ́* aujourd'hui, ou *ndéendée* autrefois.

Pour la forme munie des mêmes affixes, exceptée la désinence -a, employée dans ce même dialecte, cf. B. 92a.

Quant à *ámóntóna* il peut me détester, noté en 155, cet exemple se range parmi les cas entendus ci et là comme variante phonétique de -mó — e permissif.

(b) - mbo — e

La marque descendante jointe au préfixe bas est la variété des Ntomb'ókólo (227 à 229) pour le passé récent. La désinence ne se conforme pas à l'harmonie vocalique: *ambòketé* il coupait, cf. Mamet 1, p. 40 et 3 p. 7. D'après mes notes personnelles, il y a homonymie avec la forme qui désigne l'inefficacité et la permission: *ombòbóye* tu peux détester; *nambòkombé* j'ai beau clôturer.

Ces mêmes sens se trouvent en 222: *mbòtsilé* j'ai beau chercher, *ambòwóya* il peut détester.

(c) -mbö — e 1°

Cette forme est employée en 1 et chez certains autres Riverains du Ruki pour le passé proche: *amböyé* il est venu, *ömbêne* tu as vu (Gr. II, p. 367). Elle s'entend pareillement chez les Ekonda, en 222 et en 226 (Mamet 2, p. 41 et 51): *amböfalémé* (222) il était couché (aujourd'hui), *mbúla émböló* (226) il pleuvait, *ambölö botúmbá* (226) il construisait une maison, *ambötéeé ibakú* (226) elle achoppait.

Cette forme correspond souvent à l'imparfait français pour désigner une action présente dans le passé: *mbötónge itókó etá w'önjéte* (230) j'étais en train de tresser une natte quand tu m'appelais. Chez les Ekonda, la dévocalisation de *ömbwêne* peut être remplacée par l'insertion de y: *ömböyéne* tu voyais.

La variante phonétique -mō - e a le même sens et s'entend chez d'autres Riverains de la même région (Gr. II, p. 367). Son caractère local est signalé aussi pour 226 (Mamet 2, p. 51). Elle se trouve en outre en 242: *ámönyéte* elle m'appela, *mötéfé* je parlais. Dans ces dialectes méridionaux, la finale ne suit pas l'harmonie vocalique: *bómöketémé* il était coupe (226; on remarque *mo* qui se soustrait aussi à l'harmonie vocalique), *tómðköté* (242) nous coupons.

(d) - mō — e 2°

Cette structure a été notée également chez les Mbóle et les Bakutu pour le permissif. Le ton haut de la marque a été noté en 155. La désinence *-a* est signalée en 108.

(e) - *mo* — *e*

Avec les affixes antérieurs bas (la désinence a le ton contrastant), cette structure s'emploie comme permissif en 121: *lomǎkené* vous pouvez aller.

(f)

Beaucoup de dialectes méridionaux ont une forme à marque *-mo-* et désinence *-e*, mais mes documents ne sont pas munis de tons. Les exemples se rapportent à un passé récent en opposition avec des formes à désinence *-aki* ou *-aka*: ainsi 224, 225, 238, 239, 245. Les Ekonda ont la variété *mbo*.

Il en est de même pour le permissif ou l'inefficace en 137: *tombwase* nous cherchons en vain.

37. - *mboya* — *e*

Cette double marque se trouve chez les Bongandó septentrionaux, comme 210, 211, 213, 217, pour l'action inefficace: *tomboyakembé* nous avons beau chercher.

Certains cas notés pour *-mboyo-* n° 38 pourraient se ranger ici, mais la pénurie d'exemples ne permet pas de trancher. Seule la prépondérance quantitative de la variante *-yo-* fait pencher la balance en sa faveur.

38. - *mboyo* — *e*

Plusieurs emplois de cette double marque ont été notés pour l'action inefficace: *amoyasé* ou *amôyasé* (22) elle cherche vainement. Et sans tons: *tomboyoke* nous avons beau parler; *tomboyase* (71, 74) nous avons beau chercher. Il convient toutefois qu'on se rappelle la remarque faite à la fin de *-mboya* — *e* (n° 37).

39. - *mě* — *e*

Cette structure n'a été rencontré qu'en 117 pour l'expression de l'action permise ou/et inefficace: *ámětéféd* il peut parler, *meyase* je cherche en vain (tons absents).

40. - *nă* — *e*

D'après les informateurs de 167 et 168, cette forme est en voie d'être évincée par *-mă* — *e*.

41. - ngó — e

Pour exprimer le subjonctif futur, les Bolia 226 et des Ntomba 227 à 229 connaissent une forme spéciale (avec l'abaissement tonal du radical), que je n'ai notée nulle part ailleurs: *ángotombe* (226) qu'il porte (demain ou plus tard), *nángoisie* (227) que je vienne plus tard. Cf. Mamet 2, p. 58, 1 p. 47, 3 p.9.

42. - nyángófó — e

Comme le montre clairement la combinaison des marques, cette forme est le négatif du futur subordonné (B. 112). Ainsi que le dit Gr. II, p. 401, elle est d'un emploi bien plus rare et elle est géographiquement moins répandue que l'affirmatif correspondant.

43. - ó — e 1°

Cette forme est notée chez les Ekonda pour une action qu'on va faire dès qu'on aura fini celle qui est en cours. Ainsi en 230: *njónyé* je vais venir, *bóóyé* ils vont venir, *njótóngé*, je vais me mettre à tracer. Cette forme a le même sens que l'un des emplois de - ó — e (ci-après n° 45) tel qu'il se trouve chez les voisins Nkundó: *njónyé* je viens, j'arrive, comme réponse à un appel (Gr. II, p. 347).

44. - ó — e 2°

Avec l'abaissement tonal propre au subjonctif, ces affixes expriment au N-O l'action continue ou à distance, cf. Gr. II, p. 430. On l'entend encore en 71, 74, 90, 91, 111, 119, 137, 141, 145, 147, 151, 158a, 159, 165, 166, ainsi que chez les Boyela et les Bongandó 210, 211, 213, 218. Elle a encore été notée en 238: *átúle* (12) qu'il aille forger.

La marque est dialectalement remplacée par d'autres, surtout -to- et -yo-, moins souvent -so-.

45. - ó — e

Cette forme, dont la désinence a le ton contrastant (Gr. II, p. 333), se trouve surtout dans le bloc N-O avec le sens continuatif, mais aussi habituel et, dans certaines constructions, comme narratif vif (*o.c.*, p. 347).

Elle est signalée aussi en 167: *baótsu* ils vont, où le radical a le ton basse, ce qui se retrouve encore ci et là avec la variété synonyme - yó — e (67a).

Un grand nombre de dialectes la remplacent par l'une ou l'autre forme qui a la même finale mais d'autres marques: -so-, -ta-, -to-, -ya-, -yo-.

En 10, y remplace o devant les bases vocaliques (*o.c.* p. 349).

La finale peut être aussi -a, mais rarement, (p.ex. 2, 3, 93, 96).

Le préfixe est haut en 7, 20, 21, 25, 111a, 165, 222, 228, chez les Baku-tu, Mbóle, Ekota, et généralement dans le N.

Pour les Ntómá de Bikólo, j'ai noté le préfixe haut (*áóleké* il est en train de passer) mais Mamet 1, (p. 31 et 39) donne le préfixe bas: *naókelé* je suis en train de faire. Toutefois en 3 p. 4 il donne le préfixe haut: *naókelé* je fais.

Ce même ton bas se trouve en 137: *naóté* je vais, *naótééme* je me mets debout.

Les Ekota dévocalisent le préfixe en allongeant la marque: *lóyé* je suis en train de venir, *tóyé* nous, *bókombé* ils clôturent, *bólingétsá* ils encerclent, *bótsú* ils marchent.

Avec le préfixe haut et précédée de *ngá* (si, quand), cette forme s'emploie dans une proposition subordonnée en 113: *ng'óófelyé* si tu désobéis.

46. *´óândó — e*

Cette forme ne m'est connue qu'au N-O, et seulement dans la région entre Loílaka et Boloko. J'ignore jusqu'où elle s'étend. La voyelle initiale de la marque n'apparaît qu'à la 1^e pers. sing. Il s'agit d'une action poursuivie en dépit d'un obstacle. Cf. Gr. II, p. 386.

47. *´ombó — e*

Cette forme est employée chez les Boyela pour l'action vaine: *áombóté-félé* (197) il a beau à parler. Pour la 1^e pers. sing., j'ai cependant noté *níbó-* à côté de *ndombó-* et, pour la 2^e pers., *-ómbó-* en 197 et 199.

48. *-óyó — e*

Les deux composantes hautes avec le préfixe bas expriment en 227 à 229 le duratif, auquel *-yo-* ajoute la nuance de venir, selon Mamet 1, p. 39 - 40: *naóyóísté* je suis en train de revenir. Mais le même auteur donne une autre tonalité en 3 p.5, où il dit que c'est une forme spéciale de *´ó — e* (44) employée pour le verbe *-yá* venir, auquel d'ailleurs se rapportent tous les exemples: *tóoyóyé* nous venons. A mes yeux il y a une certaine confusion, que des recherches nouvelles devront éliminer.

49. *-pó — e*

Selon Mamet 2, p. 54, cette forme employée en 226 "désigne une action qui s'est faite en dernier lieu". Ex. *opóime nko* d'où sortais-tu dernièrement? Personnellement je ne l'ai rencontrée nulle part.

50. *-sa — e*

Les affixes antérieurs bas désignent une action inefficace et permissive en 131: *tosafóne* nous cherchons en vain; *asatéfyá* il peut parler.

La même forme est employée aussi chez les Bóólí voisins, à côté de la structure avec *-so-*. Il est possible qu'il existe une nuance de sens car j'ai noté *osatsú* et *osakené* avec le sens de tu as été parti fort longtemps, ce qui peut s'interpréter aussi comme relatif à l'absence de résultat.

51. - só — e

(a) Cette forme s'entend avec le sens duratif d'une action en cours chez les Mbóle septentrionaux 107, 108, 111, 112, 113: *múla ésólwé* il est en train de pleuvoir, *nsókoté* je suis occupé à couper, *básótéféle* ils sont en train de parler.

La marque basse a été notée en 112 et 113, sans que j'aie pu en préciser l'explication.

(b) L'emploi de ces affixes avec la tonalité subjonctive est rare. On l'observe en 108, 112, 113: *tósène* allons voir (112).

En 254 a été noté sans ton *tosende* allons regarder.

52. - so — e

Les affixes antérieurs bas désignent l'action, tant inefficace que permise, chez les Bóólí: *tososé* nous cherchons vainement, *osotéféla* tu peux parler. Un autre exemple (*nsókené* aller) a été expliqué comme relatif à une action commencée il y a longtemps et durant encore; sens qui est bien comparable au précédent (cf. n° 51).

53. Série incluant - ta -

(a) - tá — e

Cette forme, de sens duratif distanciel, se trouve chez le Mbóle S (122 à 129), en 141, 157, 256. Devant une voyelle, la marque est dévocalisée: *ntóke* j'entends. La présence de la forme à marque *-ya-* suggère la nuance de mouvement "vers". Cf. aussi le relatif objectif en VII. C.5.s.2°.

(b) - tá — e

Cette structure est un synonyme dialectal de *-ráfó-* pour une action inaccomplie et est abondamment employée sur un grand territoire: 10, 22, 24, 67, 84, 93 à 102, 105, Mbóle, 141, Bakutu, 157, Ikóngó (147, 148, 167, 168, 169), Bosaka (90, 91, 145, 149, 150, 161, 162, 164, 165), Bongandó; cf. Gr. II, p. 407 - 408. Ex. *ntatséye* (135) nous ne savons pas encore, *ntébe* (157) je ne sais pas encore, *batáye* (126) ils ne sont pas encore venus, *totátéféá* (118) nous n'avons pas encore parlé, *otákendé* (10, 132, 135, etc.) tu n'es pas encore parti, *atálé* (22)

il n'avait pas encore mangé, *otátsú* (207) tu n'étais pas encore allé, *ntáwú* (110) je ne suis pas encore mort.

224 connaît cette forme: *tóyitié* tu n'es pas encore retourné, *léló ntíwé yé* je ne suis pas encore mort, à côté de celle qui a la désinence *-ili* (plus loin J.1).

L'insertion de *y* est notée en 115 et 116: *totáyébe* nous ne savons pas encore, et de *l* en 116: *totáléye* (même sens).

Un certain nombre de cas se trouvent sans indication de tons dans la documentation sur les dialectes méridionaux. Pour aller: *totatswu* (256, 257) nous, *wotatswu* (257) tu, *lotatswu* (258) vous. Pour mourir: *ntawu* (156, 157) je. Pour manger: *atale* (256, 257, 258) il. En outre en 238 et 239: *niwu* je ne suis pas encore mort, *ntotu* tu n'es pas encore allé.

En 226 cette structure est donnée par Mamet 2, p. 65 pour désigner le subjonctif négatif simple: *ntaákelé boyoko* qu'ils ne fassent pas de tapage.

(c) - tá — e

Le ton descendant de la marque donne une variante locale de - tá — e (b). On la trouve chez plusieurs Mbóle, conjointement avec - tá — e: 105, 108, 119, 119a, 120 à 132; également en 145, 146, 147, 157, 164, 167. Elle s'emploie seule chez les Bakutu, ainsi qu'en 144 et 163: *ntákoé* il n'a pas encore pris, *ntáyé* (155 à 159) il n'est pas encore venu, *totáyéle* (151, 155 à 159) nous ne savons pas encore, *totébe* (163) nous ne savons pas encore. Avec intercalation de *y*: *ntáyée* (105) je ne savais pas encore. Et avec un radical particulier: *totáséya* (106, 107) nous ne savons pas encore.

Voici quelques radicaux CV: *atátswé* (105, 119, 123, 132) et *atátsú* (122) elle n'est pas encore partie; *atályé* (155) et *atályá* (167, 168) il n'a pas encore mangé.

(d) - tá — e

Notée en 141, cette forme est employée dans une proposition subordonnée avec le sens de: lorsque (synonyme de *-nyángó-*: *ótákendé ót'ókonda* lorsque tu iras en forêt).

(e) - ta — e

La désinence à ton contrastant, jointe aux affixes antérieurs bas, s'emploie dans deux sens et deux entourages syntaxiques.

1°. Dans une proposition indépendante, elle s'entend au N-O pour une défense absolue, à la 2^e et à la 3^e personne, et normalement avec la marque intervertie: *ntalokisé* ne vous asseyez point, *ntásangé* il ne peut pas dire; *ntotútámé* n'approche point. Cf. Gr. II, p. 439. Je n'ai pas d'exemples d'autres dialectes.

2°. Cette forme de sens conditionnel est employé dans la protase négative. Elle est habituellement précédée de la particule négative *lakó*: *atayaé* (150, 161) ou *atayalé* (N-O, 97, 164) s'il n'était pas, *taloyalé* (142, 143) si vous n'étiez.

La particule *ńko* s'entend en 165 et 167: *ńko batayaámé* s'ils n'étaient.

La forme suivante de 239, écrite sans tons, et précédée de la particule *le* me semble relever de cette structure: *le ntaboyale* s'il n'était.

Il me semble qu'il en est de même du texte suivant, noté dans une graphie imparfaite: *na Pakala tambale po tabopombaata ame* (227) si Pakala ne m'avait épousée, vous ne m'auriez pas ici. Cette forme n'est pas mentionnée dans Mamet 1.

54. - *tafo* — *e*

Notée sans tons en 225, cette forme s'emploie comme protase négative après la particule *le*: *ntabapoyale* s'ils n'étaient pas.

Cf. aussi la phrase à la fin de 53 pour 227, où la désinence *-a* est explicable par la nature dissyllabique de la base.

55. - *tákô* — *e*

Forme notée en 117 pour la narration d'une action en voie d'accomplissement: *mbúla etákôlwé bújá nyálé* (je raconte que) la pluie est en train de tomber au-delà de la rivière (d'où je reviens).

56. - *támǒ* — *e*

Cette forme désigne le négatif du passé récent *-mbǒ* — *e* (36 c) des Riverains 1, 6, 7: *ntámǒǎne* il n'a pas vu, *ntsímǒkelé* je n'ai pas fait. Cf. aussi *-támǒ* — *e* (57). Ce négatif est à comparer à l'affirmatif aux mêmes affixes, hormis le négatif *-tá* -.

57. - *támǒ* — *e*

Signalée par Mamet 2, p. 62 comme passé récent négatif, dialectalement et rarement employé en 226, cette forme me paraît correspondre entièrement à *-támǒ* — *e* (n° 56), la présence ou l'absence de *b* étant une variété minime dont la répartition est dialectale (cf. B. 92).

Cette variante phonétique s'entend aussi le long du Ruki: *otámǎne* tu n'as pas vu (Gr. II, p. 399).

58. - *támo* — *e*

Avec cette tonalité, 117 exprime le passé récent: *ntámǎkwé* tu n'es pas tombé, *ntalámǎkwé* vous n'avez pas coupé.

Cette forme a été notée aussi dans des phrases où l'action est clairement future: *niémolwé* il ne pleuvra pas, *niatómoélé* nous n'appellerons pas.

59. *í táto — e*

La double marque pour le conditionnel négatif se trouve au N de la Jwa-fa, où certains informateurs le comprennent comme un prétérit; cf. Gr. II, p. 412.

60. *Série à - to -*

(a) *í tó — e 1°*

Avec le sens de duratif général, cette variante abonde dans un autre nombre de dialectes: 114, 116, 117, 118, 108a, 119a, 121, 129, 132, 133, 142, 143, 156, 158, 159, 225, 226, 242, 245, 252, 253. Ex. *bátókanyá* (117) ou *bátókiinyá* (156, 158) elles dansent, *ntótsú* (156) je m'en vais, *tótólúwá* (121) nous nous déplaçons, *ntótóngé* (230) je suis en train de tresser, *ótówéne* (230) tu es occupé à voir.

Elle sert aussi de narratif: *átóttié* (226) il retourna (Mamet 2, p. 48).

À côté du préfixe à ton haut, le même ouvrage (p. 49) donne encore une variété à préfixe descendant, que l'auteur nomme "consécutif restrictif": *bátóminé nko báhi* ils ne boivent plus que de l'eau. Il ajoute qu'elle sert aussi de narratif.

Pour 117, cette forme a uniquement le sens duratif avec éloignement: *átókené* il est en train de s'en aller en s'éloignant. Cf. ci-après.

(b) *í tó — e 2°*

Cette formule, qui a la tonalité subjonctive, exprime la nuance motionnelle d'éloignement, à côté d'une autre forme (p. ex. *í yó — e* n° 67a) chez les Mbóle (118, 119, 119a, 122 à 129), 137, 141, 142, 143, 144, Bakutu, 157, Ekonda: *átótume* (155) qu'il aille montrer, *tóténe* (119) allons voir, *ítótle* (141) je voudrais aller manger, *ítókatse* (156) que j'aille cuire, *tótswéne* (233) allons voir.

(c) *- tó — e 1°*

Selon leur règle phonétique générale, les Boyela emploient cette variante au lieu de *- tá — e* (cf. 53 b) conjointement avec *-tófö — a*, surtout dans les dialectes septentrionaux 194 à 199: *átókendé* il n'est pas encore partie, *atúlámé* il n'est pas encore assis, *atówé* il n'est pas encore mort. On l'entend pourtant aussi plus au S: *ntóyé* (189) il n'est pas encore venu, forme qui s'entend aussi en 184.

(d) - *tó* — e 2°

Cet homonyme de la forme précédente se trouve en 117 pour une action en train de s'accomplir à distance et à vue: *mbúla etólwé* il est en train de pleuvoir (là-bas).

(e) ˘ *tö* — e

Mamet 2, p. 58 donne cette forme comme subjonctif motionnel d'éloignement: *nítölambe* que j'aïlle cuire. Comparez ˘ *yö* — e n° 67 e.

(f) - *tö* — e

Signalée dans un seul cas en 143: *ontöle litói* tu as beau m'insulter. La présence de cette forme côte à côte avec celles qui ont -*so-* (52 d) et -*sa-* (51) suggère l'existence de nuances sémantiques.

(g) ˘ *to* — e

Jointes à l'abaissement tonal propre au subjonctif, ces affixes expriment la motion d'éloignement dans de rares dialectes. Ainsi *tótoende* (141) allons regarder, *átotokamyé* (121) qu'aïlle nous aider. Avec dévocalisation: *tótswene* (137b) allons voir. Enfin avec la variété -*i* pour la désinence: *tótényi* (132) allons voir.

(h) - *to* — e

Les dialectes du N-O qui emploient cette variante phonétique du conditionnel négatif, soit conjointement avec -*ta* — e, soit à sa place, n'ont pas été identifiés. Certains informateurs lui attribuent la nuance de prétérit, surtout au N. Cf. Gr. II, p. 412.

(i) - *to* — e 2°

La désinence à ton contrastant, jointe aux autres affixes bas, désigne le négatif du subjonctif distanciel en 197 (et chez d'autres Boyela?): *otoótálé* pour ne pas te blesser, *otobááné* de peur de t'achopper.

61. ˘ *tókó* — e

Cette forme à double marque n'a été notée qu'en 257: *ótókótú ótá mpé* où vas-tu? On dit aussi, affirment les informateurs, avec le même sens: *ngátú ótá mpé*, mais je ne puis expliquer la forme verbale.

62. -*y* — e

Les exemples d'une marque dévocalisée -*y-* ne permettent pas par eux-mêmes qu'on les attribue à l'une ou l'autre forme où figure cette semi-voyelle

en décidant de quelle marque elle est la réalisation: *yo*, ou *ya*, ou remplaçante de *o*. Ainsi en 98: *báyûté litóola* ils retournent peler (le contexte suggère le déplacement). De même en 164. En 10, il est clair qu'il s'agit du simple remplacement de *o*, puisque ce dialecte ne connaît pas *yo* ou *ya* devant une base consonantique.

D'autres cas se trouvent dans des phrases où le verbe semble indiquer une action inefficace. Ainsi *toyasé* (150, 90) *tóyóne* (105), *nyásé* (150), *nyasé* (90), *nyóne* (105) pour: nous cherchons et: je cherche vainement. De même pour la double marque en 99: *nyóasé* je cherche en vain, à côté de, *toyasé* nous.

63. Série à -ya-

(a) -yá — e

Cette variante du continuatif s'emploie en 126, 127, 145, 147, 149, 157, 164, 165, 176 et chez les Bongandó: *báyáyé* (145, 157, 165) ils viennent, *báyáú-tóá* (157) ils reviennent, *isúa iyáíme Boéndé* (157) le bateau vient de Boende.

Pour les Bongandó, Walling (p. 44) donne la marque dévocalisée -y-. Ainsi *láyûté* je reviens peut s'interpréter de cette façon en 161, mais pourrait également se rattacher à la forme $\acute{a} — e$ (n° 5) si l'on ne considère que les exemples de bases consonantiques dans ce groupe. Il en est de même pour *nyûté* je retourne en 150, ce qui est corroboré par *isúa yáyíme* le bateau vient de ... (150, 161).

La désinence -e est souvent remplacée par -i.

Cette forme peut aussi être comprise comme exprimant l'inefficacité de l'action. En effet, persister à accomplir ou accomplir longuement équivaut souvent à l'absence de résultat, du moins rapide. Le glissement du sens me semble ainsi explicable.

La nuance d'inefficacité a été notée expressément en 149, 150, 161, 163, 167, 168, 175, 217: *tóyákemé* (163) nous cherchons en vain.

En 147 et 148, cette forme s'emploie aussi avec le sens permissif. Les informateurs de 147 m'ont assuré que les deux tonalités -yá- et -ya- sont en usage chez eux.

Généralement précédée d'une particule à sens conditionnel ou temporel *ngá* ou *ńko*, cette forme s'emploie pour exprimer l'hypothèse: *áyáfelyá* s'il désobéit (144, 146, 148, 157, 162, 164).

(b) $\acute{a} y\grave{a} — e 1^\circ$

Variante tonale de $\acute{a} y\grave{a} — e$, cette forme a été notée avec le même sens continuatif en 91, 145, 146, 164.

(c) ˘ yǎ — e

Cette structure se trouve en 155 (*áyákemé* il cherche en vain) et 157 (*áyátéféé* il peut parler).

En 164, cette forme a été notée avec le sens hypothétique: *ng'óyátsú* si tu vas.

(d) ˘ yǎ — e

Avec ces tons, les informateurs expriment l'action inefficace passée en 156, face à ˘ *mǎ* - e pour le présent (cf. 35c).

(e) - ya — e

les affixes bas exprimant la permission ou se rapportant à l'action inefficace ont été notés en 91, 105, 108, 119a, 123, 127, 132, 134, 157c, 158, 159, 161, 162, 164, 165: *ayatéféé* (108) il peut parler, *nyafóne* (127) et *nyaóne* (132) j'ai beau chercher, *oyantóle* (132) tu as beau m'insulter.

La finale -a a été notée en 158a: *toyakemá* nous cherchons en vain.

Une nuance sémantique particulière (pour l'Européen) se trouve dans *boyakyé áyé ané*, *ómokisáké búyá* (106, 118, 120) quoique le jour ait point depuis déjà un certain temps, où te trouvais-tu?

64. ˘ yandó — e

Ceci est la variante du parler 10 pour la forme ˘ *óándó* — e (cf. ci-devant 46). A la 1^e pers. sing. il y a assimilation progressive du ton du préfixe. Cf. Fr. II p. 389.

65. ˘ yaó — e

Avec la tonalité spéciale du subjonctif, ces affixes expriment le subjonctif motionnel en 22, 24, 134, 135: *áyaótokámbólé* qu'il vienne nous délivrer.

66. - yasó — e

La double marque a été notée pour le permissif en 132: *oyasóntolé* tu peux m'insulter tant que tu veux, *oyasókené* tu peux aller, *toyasófóné* nous avons beau chercher. On remarque la désinence haute dans tous les exemples, en opposition avec la règle de tonalité contrastante pour la désinence -e à l'indicatif.

67. Série munie de - yo —

(a) ˘ yó — e 1°

Cette forme remplace - ó — e (45) dans de nombreux dialectes. Selon les dialectes, le ton du préfixe est haut (21, 23, 24, 26, 27, 94, 96, 97, 98, 132, 133, 143, 144, 167, 168, Mbóle N, Bakutu, 222, 238, 239, Bongandó) ou bas (22, 105, 117, 118, 134, 135, 158). On trouve même des mélanges, comme en 91, 93, 22.

Dans certaines régions, les formes à *yo* et à *o* se côtoient même dans les dialectes voisins, où elles sont l'un des rares éléments distinctifs. Dans le lomóngo commun, elles s'emploient pêle-mêle, tout comme dans certains dialectes. Ainsi j'ai noté *toyoye* / *tooye* (204), *toyóyé* / *toóyé* (22, 93, 105, 135, etc.), *tóyóyé* / *tóóyé* (222). Ainsi encore chez les Bakutu: *nyóyé*, *tóyóyé*, *báyóyé* (156) et *tóóyé* (158, 159).

Dans mes notes sur les Boyela, le ton du préfixe est parfois haut, mais plus souvent bas: *ayóyí* (197) il vient.

Gilliard (1, p. 6 et 2, p.27) ne donne pas de tons pour 225. De même, mes notes de 251: *ayopene* il traverse, *bayokanya* ils sont en train de danser.

Les Ekonda ont *o* montant et intercalent *y* comme le parler 10 (ci-devant): *isúwa yóyúme* le bateau vient de...

D'après Mamet 2, (p. 48), le préfixe est haut en 226 et la forme exprime le duratif avec nuance d'arrivée. Avec le préfixe descendant, elle est nommée par l'auteur "consécutif - restrictif"; mais dans les exemples qu'il donne elle est employée comme narratif (*o.c.* p., 49).

La marque est montante en 10: *áyókambé* elle est en train de travailler.

(b) - yó — e 2°

Avec l'abaissement tonal spécifique, cette forme exprime en 10 le subjonctif affirmatif continué devant les radicaux vocaliques, où elle subit la dévocalisation de la marque: *áyókunde* qu'il continue de battre.

Elle remplace généralement la marque -o- pour exprimer le sens continuatif p.ex *áyóndúké* (1) qu'il pagaie pour moi (longue durée), *nyówu* (120) dois-je mourir maintenant?

En 67, j'ai les deux marques -o- et -y -, mais sans tons.

La nuance de mouvement se trouve dialectalement (Gr. II, p. 43). J'ai ainsi noté en 1, 71, 84, 91, 93, 97, 105, 106, 107, 110, 111, 116, 120, 135, 144, 146, 147, 161 à 165, 168, 169, 184, et chez les Bakutú, Boyela, Bongandó: *áyótokambélé* qu'il vienne nous aider, *tóyéne* allons voir.

Pour les dialectes méridionaux, les exemples sont dépourvus de tons: 224, 238, 239, 241, 245, 253, à 258. Plusieurs dialectes distinguent la direction du mouvement et appliquent cette forme au mouvement de "venir" (songez au verbe -ya venir). Je l'ai noté chez les Bakutu, Mbóle (108, 112, 113, 115, 116,

119 à 129, 132), 117, 132, 141, 142, 143, 157, 161. Par exemple en 155: *áyótume* qu'il vienne montrer, et *átótume* qu'il aille montrer.

Les exemples des dialectes méridionaux (224, 238, 239, 241, 245, 253 à 258) sont dépourvus de tons. Comme ils s'appliquent à l'action de venir, on ne peut savoir s'ils spécifient cet aspect ou s'ils se rapportent au mouvement en général. La spécification n'est sûre qu'en 253 et 255, où *ayotokambele* qu'il vienne nous aider est mis en parallèle avec *totende* allons voir; cf. - *to* — *e* (n° 60). A comparer encore la forme intensive -*yó* — *ake* en G. 19.

(c) - *yó* — *e* 3°

Cette forme comporte la nuance d'hypothétique, surtout si elle est précédée de *ngá* ou de *níko*: *ník'óyófelyé* (110) si tu désobéis, *áyémwá* (108a, 119a) s'il se lève, *ník'áyembe* (117, 119) s'il chante, *áyóétswe* (90, 99) ou *áyétswe* (Boyela) s'il se lève.

Là où cette forme est homonyme de celle qui exprime la continuité de l'action (ci-devant), ce même sens peut être maintenu et l'hypothétique, attribué à la particule ou au contexte, d'autant plus qu'en 113 j'ai noté une situation analogue pour la forme - *ó* — *e* (45).

(d) - *yó* — *e*

Précédée de *níko*, cette structure a été notée dans une proposition subordonnée mi-temporelle, mi-hypothétique en 117: *ník'oyótsú* lorsque tu iras.

(e) - *yó* — *e*

Avec la marque à ton montant, cette variété de *yó* — *e* 3° (ci-devant c) désignant le subjonctif affirmatif distanciel se trouve en 144 et 146: *áyótokamélé* qu'il vienne nous aider là-bas; cf. la différence avec - *yó* — *a* en B. 181 b. 6°.

Les Bolia 226 ne l'emploient que pour le mouvement d'approche: *áyókele* qu'il vienne faire, cf. Mamet 2, p. 58. On y comparera - *tó* — *e* (60, e).

(f) - *yo* — *e*

Précédée d'une particule telle que *ngá* ou *níko*, cette forme s'emploie comme hypothétique en 115, 116, 117, 119, 119a; *ng'áyěme* s'il chante.

68. - *yombo* — *e*

Cette double marque (à comparer avec - *ombó* — *e* ci-devant 47) s'entend chez les Bongandó du N. pour l'action inefficace. La désinence -*a* a été notée à côté de -*e* en 203, 204, 207.

69. *éyóyó* — *e*

Une double marque *-yo-* se trouve en 4, 5, 11, 15: *áyóyósengúmé* il est en train de progresser en glissant.

70. Remarques générales.

Pour le continuatif ou duratif, on trouve de même plusieurs formes dialectales qui ont toutes la désinence *-e* avec contraste tonal, mais qui varie selon les marques: *-o-*, *-yo-*, *-a-*, *-ya-*, *-to-*, *-ta-*, *-so-*, où de plus la tonalité varie localement. Plusieurs dialectes, surtout centraux, ajoutent un sens de mouvement et distinguent ainsi les nuances d'aller et de venir, respectivement: *-t* - pour aller et *-yo-* pour venir. Cette paire se trouve entre autres en 114, 117, 118, 118a, 119a, 132, 133, 156, 159. Ainsi *áyóyé* (il vient vers ici) et *átóféné* (il traverse là-bas) en 114 et 118.

On trouve d'autres couples: *-yo-* et *-so-* en 117, par exemple.

La nuance de déplacement dans l'un ou l'autre sens a été fréquemment affirmée par les informateurs, p. ex. en 117, chez les Mbóle, etc. Les locuteurs 132 m'ont fait la distinction suivante: *-yó* exprime l'action présente, à laquelle on assiste; *-to-* désigne l'action racontée. Cela correspondrait donc aux deux sens que le dialecte principal N-O donne à son unique forme à marque *-o-*: duratif général et narratif (Gr. II, p. 347-8).

Les informateurs de 238 expliquent *-to-* comme exprimant la distance et *-yo-* la présence.

D. Les formes à désinence - *εε*

La préférence donnée à la graphie avec double voyelle repose sur la longueur renforcée de la désinence, qui est rarissime, limitée aux Ekonda et voisins immédiats, jusqu'à plus ample information.

La désinence *-εε* est remplacée par *-oo* après certains radicaux CV, cf. V.A.1.c: *áwéé* (235) elle est morte (par exemple. hier), *báyéé* (235) ils sont venus (depuis hier ou avant), mais *boté bókóó* (235) l'arbre est tombé.

I. *é* — *éé*

Cette forme exprime une action parfaite, commencée parfois depuis hier, mais plus souvent depuis bien avant: *tíméé ndélé* (233) nous sommes partis depuis fort longtemps.

2. -' — εέ

Pour le futur (pas mieux spécifié), cette forme des Ekonda est employée aussi chez les Bonbwanja 10 voisins, où cependant elle est en voie de disparition (Gr. II, p. 371). Elle se retrouve encore dans l'art oral (cf. *Poèmes Môngo Anciens*, Tervuren 1978, p. 71 v. 12 et 13; p. 73 Notes 12; p. 81, Notes 11). Selon l'informateur Ilonga Mpóngó, cette forme comporte la nuance d'action à faire après une autre: *ńtóngéé* (230) je tresserai (lorsque j'aurai fini ceci).

3. - ngó — εέ

Cette forme exprime un parfait dont l'action a commencé il y a peu de temps et perdure encore: *bángwálee nkóli* ils ont commencé et continuent de râper des lianes, *mbúla éngólweé* il pleut depuis quelque temps, *lóngwéneeé* vous voyez, *bángóyeé* ils sont venus, *búná bóngókyeé* le jour a point, *bángwápeé bósóló* ils leur ont donné de l'argent (cf. aussi J.De Boeck, p. 102). Un exemple a été noté aussi en 251 (sans tons): *angotswe otosoma* elle est allée acheter. On remarque l'harmonie vocalique dans le préfixe.

4. - ngó — εε

Cette forme est utilisée pour une action terminée, selon l'informateur Ilonga de 235: *óngótóngεε* tu as fini de tresser, *ńgwéneeé* j'ai fini de voir, j'ai déjà vu.

E. Les formes à désinence -i

Elles sont moins nombreuses que celles en -a et -e. Cette désinence sert avant tout à l'expression de statifs et de parfaits, sens par ailleurs voisins. Au négatif on la trouve encore pour l'action inaccomplie. Avec certaines radicaux, elle remplace -e, cf. V.A.1.f. Il est inutile d'y revenir ici.

1. - — i subjonctif.

La désinence -i sans marque tonale mais avec les règles tonales du subjonctif, s'observe avec le sens subjonctif dans quelques dialectes et avec certains radicaux: *áyí* (128, 132, 213) qu'il vienne, *ńanga lóéni* (151) ou *ńyanga nyóényí* (132) je veux le voir. Ainsi cette forme particulière, qui n'a pas fait l'objet d'une enquête poussée, remplace la forme très générale à désinence -e.

2. — *i parfait*

Pour exprimer le parfait, cette désinence se présente avec des tons différents et unie à des préfixes distincts тонаlement, ce qui entraîne des différences sémantiques dans le domaine du temps.

Cette désinence et les formes qui la caractérisent s'emploient différemment au N-O et au C.

Dans le bloc du N-O, elle est limitée à certains emplois syntaxiques et comme narratif pour exprimer une longue durée ou une opposition. Elle s'entend surtout dans l'art oral. Les temps d'hier et aujourd'hui se distinguent par le ton haut ou bas de la désinence. On trouvera plus de détails dans Gr. II, p. 362.

Au C, cette désinence est très employée, mais elle se distingue par une longueur caractérisée et, en outre, par le sens, qu'il m'est difficile de préciser exactement. Elle désigne une action passée, mais avec une nuance de parfait, peut-être avec une répartition dialectale.

Le ton est haut pour hier ou avant, bas ou descendant (parfois montant) pour aujourd'hui. Le ton du préfixe varie également pour les deux temps et d'après les dialectes. Sérions les cas notés.

(a) Désinence basse avec préfixe bas: *lěni* (127) j'ai vu; *obái* (127) tu as obtenu; *bokái* (127) ils lui ont donné; *lɔwěni* (129) je l'ai vu; *nkěnyi* (132) je t'ai vu. *Akwéi* il est tombé (126) pourrait se ranger ici, mais je pense que c'est une simple adaptation graphique de *akwéi* (plus loin).

(b) Désinence basse avec préfixe haut: *nyěni* (118) j'ai vu, *wěni* ou *wěni* (122) tu as vu, *lěni* (123) et *lěni* (144) j'ai vu, *tóeli* (144) nous avons appelé.

(c) Désinence descendante avec préfixe bas: *lobětsi* (125) je l'ai frappé, *lěni* (126) j'ai vu, *oyi* (126) tu es venu, *batsimi* (126) ils ont creusé, *atswi* (126, 127) il est allé, *tolyaki* (127) nous avons tué.

(d) Désinence descendante avec préfixe haut: *nyěni* (111, 141) j'ai vu.

(e) Désinence montante avec préfixe haut: *atswi* (131) il est allé, *nyóbíngi* (131) je l'ai rossé.

(f) Désinence haute

Dans mes notes, tous les exemples ont le préfixe également haut.

L'aire de cette forme dépasse largement celle de sa pareille à désinence basse. Ainsi: *bátsi lómi* (24, 111a) ils sont retournés hier, *lwěni* (102) vous avez vu, *ńkeni* (108) je suis parti, *bási* (112) ils ont cherché, *báwútóli* (108, 110) ils sont retournés, *táéti* (110 à 113) nous les avons appelés, *těni* (118) nous avons vu, *ányíléli* (108a) il a mis pour moi, *lěni* (122, 123, 126, 127, 129) j'ai vu, *atswi* (123) il est allé, *lobětsi ómi* (125) je l'ai frappé hier, *bóni* (126) ils ont cherché, *átóti* (132) elle a accouché, *ákendí* (132) il est allé, *lókúli* (133) je l'ai battu, *bálolendí* (141) ils vous ont regardé, *nyóki* (143) je l'ai battu, *nyěni* (143) j'ai vu,

ánéni (144) il m'a vu. En 143 encore, *báfátsi* ils leur ont donné, est donné comme parallèle du parfait éloigné à côté de *básófáta* pour aujourd'hui.

(g) Les radicaux CV présentent quelques rares particularités. Les voici (les distinctions de temps peuvent se reconnaître aux tonalités expliquées ci-devant):

bá (obtenir, posséder) s *óái* (131) *oái* (147);

fwé (étriper): *afokí* - *áfokíí* (147);

ká (donner): *akái* (147);

kwé (tomber): *akóí* (127, 147), *akwéí* (126);

lé (manger): *ɔlíí* (132), *aléí* (147);

lwé (vomir): *alóí* (147);

nwá (boire): *anɔí* (117, sans marques tonales!);

tswá (aller): *atswí* (126), *átswíí* (126, 127), *átsúl* (123), *átswéí* (110);

tswé (produire): *betó betóí* (147) les chenilles sont produites (sur les arbres):

wá (mourir): *áwíí* (123), *áwíí* (126);

ya (venir): *áyí* (122, 123, 126, 127, 129, 132, 143), *nyíí* (132), *áyéí* (111);

yé (cuire à point): *tóyéí* (147), *tóma tóyéí* (147).

Ces particularités se remarquent spécialement en losikongo, dont le parler 147 a fourni beaucoup d'exemples, parmi lesquels le très étrange *-fok-* pour *-fwé*.

(h) Quelques dialectes ont d'autres exemples, mais sans indications de tons: *mɔyeni* (238) j'ai vu, *ɔenyi* (256) tu as vu. Et surtout 184: *lakeni* je t'ai vu, *aneni* il m'a vu, *taeti* nous les avons appelés, *akɔti* il a coupé. Tous les cas sont présentés comme parfait d'hier.

(i) Quelques exemples ont la désinence allongée pour exprimer un parfait très éloigné dans le passé: *wátsíí* (125) tu as obtenu, *lóbétsíí* (125) je l'ai battu, *nyéníí* (141) j'ai vu, *bátsímíí* (132) ils ont creusé, *nyakíí* (133) j'ai tué, *átúngólíí* (147) il a libéré.

(j) D'autre part des informateurs de 132 m'ont expliqué que l'accent dynamique se place sur la désinence aux deux temps, ce qui est un argument pour écrire deux *i* dans chaque cas.

(k). Gilliard 2, p. 30 signale une forme de passé à désinence *-i*, sous deux variantes temporelles, proche ou éloigné, distinguées par "l'accent". Il s'agit vraisemblablement de la forme décrite ici pour les dialectes plus septentrionaux. Il estime probable (*o.c.*, p. 32) que la désinence connue en 225 est une contraction de *-ili*, tant à cause de la quantité que du sens, cf. ci-après sous J. Cette hypothèse reçoit un argument supplémentaire du fait que *-i* et *-ili* s'emploient comme variantes selon la structure du radical (cf. ci-après en J).

3. — *i* statif.

La désinence *-i* est caractéristique du statif dans toutes ses formes affirmatives et négatives, comme on le verra avec les marques *-fo-*, *-ko-*, *-ta-* et *-yo-*.

Toutefois elle est remplacée localement par *-e* ou *-ye*, cf. C. 1, 9 c. On trouve parfois un mélange des deux, comme en 132 et Mbóle N.

La forme sans marque exprime le présent affirmatif. La désinence est haute et le préfixe, bas: *aétsí* (2) il est couché, *nkisí* (3) je suis assis, *anyélélí* (10) il se trouve vis à vis de moi, *batongányí* (10) ils voisent, *alingitányí* (110) il est entortillé, *batákányí* (161) ils sont assemblés, *nkiisí* (173) je suis assis, *ekóhámí* (175) elle est accrochée. Cf. Gr. II, p. 418.

Toutefois dans un certain nombre de dialectes de N-O, les bases polysyllabiques ont *-i* bas, tandis que les syllabes supplémentaires sont hautes: *batsík-wányi* ils sont différents. En 226 aussi, certains radicaux hauts exigent *-i* bas (Mamet 2, p. 53).

Cependant la situation n'est pas aussi simple dans une région particulière. Ainsi on entend *akítsi* il tient en 2, 3, 4, 5, 11, 15 à côté de *akítsí*, p. ex. en 12, 13 et ailleurs.

Mamet 3 p. 10 note que la désinence est par exception basse dans *naódi* je veux, et *nabóyi* je ne veux pas (pour ce dernier cf. Gr. II, p. 391 n° 3.21).

Cette forme stative est largement répandue. Elle se trouve au N-O, y compris 1, 7, 22, 71, 74, 93, 99, 105, Ekota, Bosaka, Boyela, Bongandó, Mbóle N (106, 107, 108, 110, 111, 112, 113, 115, 116, 120), Bóólí, 133, 136, 137, 141, 168, 169; puis au S: 222, 224 à 229, Ekonda, 239, 245, 252, 253. Le cas de 256 est incertain.

Le verbe défectif *-olí*, employé uniquement au statif dans quelques dialectes, a le préfixe haut en 1, 222, Ekonda: *ńjolí* (1) je vais, *báyolí* (222) ils vont, *wólí* (241) tu vas; mais bas en 136: *naolí* je vais, tout comme en *lòtswá* A 2: *toolí* nous allons.

Pour les Ekonda, j'ai encore le négatif présent *mpooli* je ne vais pas, et le parfait négatif (paradigme): *ntióli*, *tóoli*, *táoli*, *ntatóoli*, *ntalóoli*, *ntawóoli*.

On notera que *o* est long.

4. *áko* — *i*

La marque *-ko-*, précédée de *-a-* pour désigner le passé d'aujourd'hui du statif affirmatif, a été notée en 161: *lákokisi* j'étais assis, *wákémi* tu étais debout.

5. *áfá* — *i*

Le présent négatif a la désinence *-i* au lieu de *-e* dans quelques dialectes après certains radicaux (cf. V.F. 3), mais aucune enquête n'a été faite pour savoir précisément lesquels. Ainsi *tóféni* nous ne voyons pas en 119, 123, 127, 129, 155, 156, 157; (avec un abaissement tonal partiel) *ńpéni* je ne vois pas en 122, 123a, 127, 132, 157.

J'ai encore noté *bófɔngí* (132) il ne réussit pas, *bófálongani* (127, 129) il ne convient pas, mais le premier de ces deux cas pourrait être un statif (cf. n° 1). Et sans marques tonales: *apɛnyi* (256, 257) il ne voit pas (cf. Goemaere p. 47), *topebi* (239) nous ne savons pas.

6. ˊfa — i

Cette variante tonale du statif présent négatif s'observe abondamment (parfois conjointement avec la variante à désinence basse). Ainsi chez les Ekota, les Mbóle (105 à 113, 115, 116, 120, 122, 126, 132), 117, 134, 135, 105, 157, 146, 161: *áfokotsi* il n'est pas perché, *áfayali* il n'est pas, tous deux de 126; *tófakátsi* (157) nous ne tenons pas, *báfasangí* (146) ils ne sont pas apparentés.

7. ˊfa — i

Avec cette structure, on exprime le négatif du statif présent dans un certain nombre de dialectes qui ont cette variante de la marque négative. Ainsi 22, 93, 99, 105, Ekota, Bosaka, Bongando, Mbóle N (partie), 127, 117, 132, 141: *báfasangi* ils ne sont pas parents, *áfatúngi* il n'est pas prisonnier.

Un ton haut placé sur une syllabe supplémentaire se trouve chez les Bongandó: *m̀pakiisi* (203, 204, 210, 211, 213, 217) je ne suis pas assis.

8. ˊfo — i

Ces affixes désignent le négatif du statif présent dans la majorité des dialectes: N-O, 90, 91, 97, 156, 161, 164, 165, Boyela, Bongandó (partie), 222. Exemple: *báfosangi* ils ne sont pas apparentés, *áfúnyi* il n'est pas plié. Cf. Gr. II, p. 422.

9. -fo — i

Avec tous les affixes bas on forme le négatif du statif présent dans quelques dialectes: 136, 137, 138, 142, 143, 222, 238, 245, Ekonda.

Des notes de 239 donnent (sans tons) *mpokati* je ne tiens pas et *tofokati* nous ne tenons pas.

10. ˊfoyo — i

La double marque ajoute à la désinence *-i* du statif les deux sens négatif et continuatif: *báfoyɔngi* ils ne sont pas solidement insérés, *áfoyotsiki* il n'en reste absolument rien.

Cette forme ne m'est connue qu'au N-O. Cf. Gr. II, p. 423.

11. ˊka — i

Cette structure ne m'est connue qu'en 146 dans deux exemples: *tókaétsi* et *tókâétsi* nous étions couchés. J'ignore si la différence de tonalité indique une différence de temps ou de dialecte, les exemples ayant été entendus respectivement au S et au N de ces Bosaka-Nkólé.

12. *˘ kó — i*

A l'affirmatif du statif passé éloigné, cette forme est employée seulement dans un nombre limité de dialectes, les autres remplaçant par le passé ordinaire ou par le parfait. La dévocalisation donne soit *-kw-* soit *-k-* (surtout au N).

La forme se trouve dans le bloc N-O, cf. Gr. II, p. 422. Je l'ai notée encore en 144 en chez les Bosaka 145, 149, 150, 161, 162, 165. Ex.: *ákámbi* (22, 71, 74, 84, 96, 99,93) il était couché, *ákémi* (144, 145) ou *ákwémi* (135) il était debout, *ákáétsi* (135) il était couché. Chez les Bongandó, on signale *akemali* (sans tons) il était debout, soit aujourd'hui, soit avant.

13. *˘ ko — i*

Ces affixes dénotent le passé présent du statif affirmatif, utilisé dans les mêmes dialectes que son parallèle *˘ kó — i* (n° 12). Ex. *ákwěmi* (135) il était debout, *ákwămbi* (102) ou *ákámbi* (150) il était couché, *ákokisi* (10) il était assis.

14. *- ó — i*

Chez les Ntómá 227 à 229, Mamet 1, p. 38 donne cette forme pour le statif affirmatif parfait: *naótúngi* je suis prisonnier. Je l'assimile au continuatif *˘ yo — i* (cf. n° 22). Le même auteur donne pour cette forme la variante *˘ o — i* en 3 p. 10: *mólóngó mólótléi* la colonne est arrêtée. Peut-on la considérer comme propre à l'art oral? ou est-elle une sous-variante dialectale?

15. *- sa — i*

Ces affixes (les tons manquent!) se trouvent en 254 dans une forme qui exprime l'action inaccomplie: *tosawui* nous ne sommes pas encore morts. Cf. aussi *- tá — i* n° 17.

16. *- só — i*

Ce synonyme de *- sa — i* se trouve avec le même emploi en 252, où la situation est assez compliquée. En effet les informateurs affirment que (pour le radical *-én-* voir) *nsényi* est la 1^e pers. sing. et *ntényi* couvre la 2^e et la 3^e pers. sing. Voici deux autres cas avec *-só-*: *nsókényi* je ne suis pas encore allé et *tósléi* nous n'avons pas encore mangé.

17. - tá — ĭ

Cette structure indique l'action qui n'a pas encore été faite. Elle est propre aux dialectes méridionaux, où cependant il existe certaines désinences divergentes. Ces pourquoi il faut sérier les cas.

La désinence *-ĭ* se trouve telle quelle en 242: *ntikenĭ* je ne suis pas encore parti, *ntškenĭ* tu n'es pas encore parti, *tátoébi* nous ne savons pas encore. Avec un radical CV, la désinence n'est représentée que par le ton: *ntitũ* je ne suis pas encore allé, *ntálĕ* il n'a pas encore mangé.

En 142, j'ai noté partout *ĭ*: *ntškenĭ* tu n'es pas encore parti, *ntsíwĭ* je ne suis pas encore mort, mais avec des variantes tonales: *ntáleĭ* il n'a pas encore mangé, *tatswĕĭ* nous ne savons pas encore, *ntsĕyĭ* je ne sais pas encore.

Chez les voisins et parents 143, j'ai trouvé, à côté de *ntsíwĭ*, les différences suivantes: *totswĕĭ* nous ne savons pas encore, *ntškenyĭ* tu n'es pas encore parti, *ntsileĭ* je n'ai pas encore mangé, *ntátĕni*, il ne les a pas encore coupés. On notera qu'il n'est pas exclu que ces exemples soient à ranger avec la forme *- tá — i* (n° 18).

En 137 j'ai trouvé *ntátlĕĭ* il n'a pas encore mangé, *tatswĕĭ* nous ne savons pas encore. D'autres verbes sont pourvus de *-ilĭ* (cf. plus loin J).

Les Ekonda donnent en 235: *tókundĭ* tu n'as pas encore enfoui, *twĕnĭ* tu n'as pas encore vu, *ntsiólĭ* je ne suis pas encore sorti; en en 233-234: *ntškendĭ* tu n'es pas encore allé, *tatswĕbi* nous ne savons pas encore. En 241 ont été notés encore (sans tons): *tatwebi* (savoir) et *ntiwui* (mourir).

La désinence s'ajoute aux radicaux CV munis de leur voyelle: *ntátlĕĭ* (233) il n'a pas encore mangé, *boté bókšĭ* (235) l'arbre n'es pas encore tombé. La voyelle "radicale" est transformée de *a* en *e*: *ntáwĕĭ* (234) il n'est pas encore mort; ou de *wa* en *u*: *mbũla télũĭ* (235) il ne pleut pas encore.

La situation de 117 est passablement compliquée. J'y trouve diverses tonalités à la désinence; *ntškenyĭ* tu n'es pas encore allé; *ntatĕni* nous n'avons pas encore vu; *ntáleĭ* et *ntálĕĭ* il n'a pas encore mangé; *ntatĕyĭ* et *ntatĕĭ* nous ne savons pas encore. Avec les radicaux CV en *wa*, la situation est la même qu'en 242: *ntsibũ* je ne suis pas encore mort, *ntótsũ* tu n'es pas encore allé.

Mes documents contiennent d'autres exemples qui me paraissent rattacher ici, malgré la graphie imparfaite. Ainsi *totwebi* (238) nous ne savons pas encore, *ntiebi* (241) je ne sais pas encore, *ntileĭ* (245) je n'ai pas encore mangé, *ntiwai* (245) je ne suis pas encore mort, *tškeni* (245) tu n'es pas encore allé, *ntowai* (253, 255) tu n'es pas encore mort. Et avec des radicaux CV: *ntotu* tu n'es pas encore allé, *ntiwu* je ne suis pas encore mort, tous deux notés en 238 et 239.

18. - tá — i 1°

La marque *-ta-* différencie cette forme comme négatif de l'affirmatif qui a la même désinence. Les deux temps sont marqués par le ton de la désinence, comme à l'affirmatif (ci-devant 2). Pour les variétés inhérentes à la marque, cf. V.D.2 et 3. Ex.: *ntíkisi* (108a) je n'étais pas assis, *batáutsi* (119a) ils n'ont pas saisi, *ntólei* (134) tu n'as pas mangé, *tatókinyasi* (143) nous ne sommes pas assis, *ntáyí* (145) et *ntáyí* (149, 168, 171) il n'est pas venu, *ntsímí* (117) je ne suis pas parti, *ntsóxodi* (117) je n'ai pas questionné, *atásómi* (119a) il n'a pas acheté.

Certains dialectes ne distinguent pas les formes, mais se limitent à ajouter un adverbe: *tóténi áyé/lómi* (22 à 129) nous n'avons pas vu aujourd'hui/hier.

Tout comme à l'affirmatif correspondant, la désinence pourrait être comprise comme une contraction de *-ili* ou *-eli* (cf. plus loin J).

19. - tá — i 2°

Au négatif du statif présent, quelques dialectes emploient cette structure: *tabásangi* (224) ils ne sont pas apparentés, *ntátúngi* (226) il n'est pas prisonnier (Mamet 2, p. 42), *tabáwngi* (229) ils ne dorment pas (Mamet 1, p. 39). Mes notes de 228 et 229 ont *tátótúngi* nous ne sommes pas prisonniers.

Pour 225 j'ai (sans tons) *ntatokati* nous n'avons pas, *ntatolali* nous ne sommes pas couché (cette même structure apparaît encore en 238 et 239).

20. - ta — i

Cette variante de *-ta — e* se trouve en 257 avec un radical terminé en *n*: *ntenyi* je n'ai pas vu (Goemaere p. 47).

21. - táko — i

En ajoutant la marque négative *-tá-* aux affixes *-ko-* et *-i*, on exprime la négation du statif passé. Le ton de *-ko-* distingue les deux temps, tout comme à l'affirmatif (n° 12 et 13). Ex. pour aujourd'hui: *totákwětsi* (23, 102) nous n'étions pas couchés, *totákámbi* (96, 99, 150, 161, 162) nous n'étions pas couchés; pour avant: *ntatókámbi* (24, 90, 93) nous n'étions pas couchés.

En 144, 148, 163, j'ai noté *-ko-* bas aux deux temps, distingués par le ton de la désinence, bas pour aujourd'hui, haut pour avant: *totákoláli* ou *totákoláli* nous n'étions pas couchés.

Une variante tonale a été observé en 164, avec omission de *k*: *totáwětsi* nous n'étions pas couchés, le ton haut sur *é* désignant le passé éloigné.

22. - yo — i

La marque *-yo-* indique la continuité de l'état: *báyoyaji ané* ils se trouvent toujours ici, *óyokisi ngámó* que restes-tu assis tout le temps? Cette forme stative continuative n'est connue qu'au N-O, cf. Gr. II, p. 421.

De 227 à 229, Mamet 3 p. 10 connaît cette forme avec addition de *o* et avec la désinence haute, *áoyoiní ó lokolé* il est penché sur le tam-tam! Il s'agit donc d'un mélange de la présente forme et du n° 14.

F. Les formes à désinence *-aka*

La désinence *-aka* est généralement soumise à l'harmonie vocalique, selon l'extension de ce phénomène dans chaque dialecte.

Elle se présente dans une grande gamme de formes auxquelles elle confère surtout les sens d'intensité ou de fréquence, constituant ainsi des itératifs et des habituels.

1. Série sans marque

(a) - — *áká*

Avec le sens de passé éloigné, cette forme se trouve en 136 et 253 à 257: *nákúkáká* (136) je les ai couverts, *nátééméké* (136) je me mettais debout.

En 136 et 137, précédée de *mpángá*, elle a le sens de passé immédiat: *mpángá námináká* je viens à peine de boire. Elle est alors synonyme de la forme parallèle à préfixe bas (ci-après b).

Chez les Bongandó elle a été signalée comme habituel avec la désinence redoublée: *átswákáká* (79) il va habituellement.

Au N-O et ailleurs elle exprime l'hypothèse. Ainsi: s'il se lève *átswáka* (1 à 102, 135), *étswáká* (117, Boyela), *émwáká* (Mbóle-N, 118), *áemwáká* (155, 169); s'il entre *átswáká* (135, 252); si tu vas *ótswáká* (99) et *otaka* (225, sans tons !).

(b) - — *áká*

La désinence se conforme à l'harmonie vocalique. Cette forme est propre aux Riverains 1, 6 et 7, et autres de la Loilaka: *atóngáká* il tressait, *aénéké* il voyait. Elle exprime un passé éloigné.

Elle m'est connue avec le même sens aussi en 117: *étámáká* il couchait. Et en 224: *ayémááká* il se mettait debout, *bankaká básó balátáká bisénda bí nkósá* nos ancêtres étaient vêtus de tissus de fibres.

Dans le bloc N-O, cette forme n'a d'autre emploi que syntaxique: 1) dans une proposition subordonnée avec le sens de: chaque fois que; 2) précédée d'une particule pour désigner l'action qui vient de se passer. Cf. Gr. II, p. 369. Dans ce contexte, elle s'emploie aussi dans les dialectes cités ci-devant: *mpángá mmeléké* (1) je viens de boire.

(c) ˘ — aká

Cette forme est employée en 137 pour le passé récent. La désinence suit la règle de l'harmonie vocalique: *náyokaká* je disais, *bátéeméké* ils se dressaient, *bányókolóks* ils maltraitaient. Il est possible qu'elle suit la même nuance que ˘ — *akā* (e), les deux formes pouvant alors être considérées comme parallèles.

(d) - — aká

Le ton bas du préfixe différencie cette variante de la précédente. Elle est employée avec le même sens chez les voisins 136: *osangakā* tu disais, *atāká* il allait.

(e) ˘ — akā

Cette forme est signalée par Mamet 1, p. 41 comme passé continuatif: *nátómbakā* je portais habituellement (comme l'imparfait des grammaires françaises). La désinence est soumise à l'harmonie vocalique.

Il n'est pas exclu que ce soit cette forme que décrit Gilliard 2, p. 33, X, puisqu'il spécifie que le *a* final (écrit *á*), est "un peu gras". Il l'explique comme "un passé proche, moins proche que -i (D. 2. k) mais n'allant pas jusqu'à hier".

(f) ˘ — aka

Cette forme a été notée pour l'intensif du présent: *óomaka* (97, 146) *tues-tu?* ou comme présent duratif (avec harmonie vocalique): *bálékeke* (228) ils en mangent (fait persistant); ou comme habituel: *ótswáka* (91, 93, 99) tu vas habituellement.

Mamet 1, p. 31 la mentionne comme un présent continu, mais il ne l'explique pas davantage.

En 141 on signale le sens de passé éloigné: *bálstaka* ils s'habillent. De même en 203 j'ai trouvé *bákembaka* ils poursuivaient.

En 146, précédée de *koko*, elle constitue un passé immédiat: *koko áyaka* elle vient seulement de venir.

(g) - — aka

Cette forme est répandue partout, hormis quelque exception rarissime (cf. ci-après 2), pour exprimer une invitation, un conseil, parfois une obligation aimable. Selon les dialectes, elle a la nuance intensive ou non. Ainsi, dans beaucoup de dialectes, elle est la seule forme de l'inventif.

Elle sert encore comme factuel simple (131, 132, 137, 147) ou renforcé (N-O). D'autres sens et emplois sont décrits dans Gr. II, p. 344. Mamet 2, p. 45

la nomme obligatoire, tout comme moi (6 p. 138); en réalité son emploi est multiple aussi selon lui: dans les salutations, les souhaits.

Chez les Ntómá, le même auteur (3 p. 9) lui donne le nom de consécutif, en expliquant qu'elle englobe l'obligatif, le permissif, le prévisif et l'intentionnel. Cependant il s'agit manifestement de la même forme: *opalemaka* tu peux rester, reste (en guise d'adieu).

En 141, on signale le sens habituel: *nyökaka wäle l'ótswé* j'ai toujours mal à la tête.

Malgré la tonalité de la base, cette forme est encore employé comme subjonctif subsécutif chez les Ekonda: *rihombé mbá ndámbara bingúnjá* (230) je veux acheter des fruits de palme pour préparer des épinards. Egalement, du même informateur Ilonga Mpóngó d'Ilebó-Wélo: *nyéneke* pour que je voie, *nkohoko* pour prendre.

h) La plupart de mes documents concernant le S sont dépourvus de signes tonals. Ainsi pour le passé éloigné: *boyenke* (224) vous avez vu, *benaka* (256) ils ont vu, *nyenaka* (257) j'ai vu, *antsikaka* (257) il m'a laissé, *atwaka* (258) il est allé, *balotaka* (258) ils se vêtaient, *tóyalaka* (224) nous étions.

En 255, *antsikyaka* a été interprété comme :il m'a laissé hier (-*aki* étant réservé à un passé fort éloigné).

2. ˘ á — aka

Ceci me paraît être la forme renforcée de - á — a (cf. B. 2). Elle exprime l'inventif. Je n'ai d'exemples qu'à la 2^e pers. sing., tant pour les Bôngando, N et S: *ámámbélelaka* appelle-moi, *áátsikalaka* (demeure) adieu; que pour 161: *wányé-taka* appelle-moi, *wábaaka* regarde bien, fais attention, *wátsikaaka* adieu.

3. ˘ a — aka

Cet habituel ou continuatif est signalé en 113: *tóatswáka* nous allons toujours ; cf. Hulstaert 3, p. 226 (f).

4. ˘ fú — áká

Cette forme s'entend en 220 pour l'habituel négatif: *áfángánáká* il ne nie jamais. Je crois que d'autres exemples notés sans tons chez d'autres Bôngandó septentrionaux (204, 207, 210, 211, 213) peuvent se ranger ici.

5. ˘ faó - áká

Exprimant le négatif de l'habituel fort, cette forme s'entend en 146: *ba-fúléáká* on ne monte point.

6. -fó — áká

Avec la marque longue (-fóó-), les Ekonda expriment le conditionnel passé: *mpóyéwáká eente mpötá* (231) si j'avais su, je ne serais pas allé, pour la dernière forme, cf. B. 53a.

7. -fo — áká

Avec la variante phonétique *p*, cette forme est donnée par Mamet 2, pour l'hypothétique passé en 226: *apokeláká* s'il avait fait. Cf. n° 8.

8. -fo — aka

Cette forme a été notée en 222 pour le conditionnel en général: *afoyalaka* s'il était. J'ignore s'il existe là plus d'une forme pour exprimer cet aspect de l'action.

La même structure, mais dépourvue d'indication tonales, se trouve en 225: *la apoyalaka nuani ntumbe apotolambela nkɔkɔ inkuma* s'il était un notable, il nous aurait cuisiné toutes les poules.

Mamet 2, p. 54 donne cette forme comme variante de la forme simple à désinence -a (B. 53): *apokelaka* s'il faisait, employée dans la protase.

9. -fóó — aka

Cette forme (dont la marque se dévocalise en -fo — áké (cf. G. 5). Cf. Gr. II, p. 405: *tófoémbaka njémbo* nous ne chantons point (habituellement).

10. -fóŋ — aka

Ceci est l'intensif de la forme simple (Mamet 2, p. 65): *tópótikelaka* nous ne faisons plus jamais. On voit clairement l'affinité avec le futur progressif.

11. -fóyáó — aka

La combinaison de -yáó- avec la marque négative -fó- désigne l'habituel négatif en 10: *nípóyáómelaka bakáyá* je ne fume jamais. Cf. Gr. II, p. 405.

12. -ifo — aka

La désinence ajoute la nuance d'intensité à la forme simple (cf. B. 74). L'action est présentée comme durant au futur.

13. Série à -ko- .

(a) ˘ kó — áká

Chez les Bolóki (1) cette forme exprime l'habituel: *ákólekáká* il passe (ici) habituellement, souvent.

(b) - kó — áká

Cette forme est employée en 132a pour le passé récent: *tokókótáká* nous coupions. D'autres Yongo emploient la forme - kó — e cf. C 31).

(c) ˘ ko — áká

En 164 et 165 cette structure désigne l'habituel: *ńkoomáká nyama* je tue des bêtes.

(d) - ko — áká

Cette forme paraît très rare. Je ne l'ai notée qu'en 117, et aussi en 133 (très apparenté à 117) mais sans tons. Le sens est intensif, pour le parfait d'aujourd'hui. La marque se dévocalise en -k-, Ex. *akětámáká* (117) il était couché.

14. - loko — aka

Cette forme n'a été signalée qu'en 224 (sans tons): *olokolyaka nkema? o ndokolyaka* tues-tu (habituellement) des singes? oui, j'en tue.

15. Série à -m(b)o-.

(a) - mbó — áká

Cette forme exprime l'inefficacité de l'action avec la nuance de passé (cf. ci-après: d) chez les Ekonda 230: *ombókundáká* tu as beau enfuir, *ombóyěnéké* tu as eu beau voir.

(b) ˘ mó — aka

Cette variante tonale est employée dans le parler 10 comme pendant intensif de la forme à désinence simple ˘ mó — a (B. 92a): *ámótánaka* il trouve malgré tout (Gr. II, p. 362). Je n'ai aucun exemple de la variante temporelle à marque montante.

(c) - mbó — aka

Cette forme a été notée en 222 après la particule *nkáko* (synonyme de *nkundó mpángá*) avec le sens de: je voudrais faire plus tard quand même. Elle serait une sorte d'insistance pour cette particule suivie du subjonctif (Gr. II, I p.

748): *nkáko mbóyokaka* laisse-moi donc parler quand même, *nkáko mbóyáka* je viendrai ensuite quand même.

(d) - mbó — aka

Les Ekonda 230, pour désigner l'action inefficace récente, emploient cette variante tonale (cf. ci-devant: a): *ɔmbóyěneke* tu as beau voir; ou, dans une subordonnée: bien que tu voies...

(e) - mbo — aka 1°

Pendant intensif du parfait présent, cette forme est employée dans les mêmes parlars que la forme simple à désinence -a (B. 92. d), notamment dans les parlars 24, 93, 94, 98, Boyela: *ámbololendaka* (93) il vous a regardés, *míbénaka* (185, 193, 194) j'ai vu, *bámbotsimaka* (197) ils ont creusé.

Chez les Ekota, la désinence est haute dans les phrases: *tómbětáká banto* (93, 98) nous avons appelé les gens.

La variante phonique apparaît chez les Nsámhá 93 et les Ekota méridionaux (96, 97, 98, 102), en 24, 118, 134, 135, 252: *tóməkɔtaka* (24) nous avons coupé, *míməkendaka* (96) j'allai, *motépeaka* (252) j'ai parlé aujourd'hui ou avant.

Le sens de cette forme est un peu flou, allant du parfait au passé. De toute façon il s'y trouve une nuance d'insistance.

(f) - mbo — aka 2°

Cette variété du parfait renforcé d'aujourd'hui s'entend avec deux tonalités chez les Boyela: *lómbəkɔtaka* avez-vous coupé? Réponse: *tómbəkɔtaka* certainement, nous avons coupé.

La tonalité basse s'emploie aussi pour une communication ordinaire, mais insistante. Le ton montant se trouve tant dans la question que dans la réponse, toujours avec la nuance d'intensité: *ámbóyaka* est-il bien venu? Réponse: *ámbóyaka ané* certainement il est venu ici.

(g) - mbo — aka

Notée sans tons chez les Ekonda, cette forme exprime l'action inefficace: *mbotilaka* (241) je cherche (cherchais) en vain. Cf. aussi J. De Boeck p. 103, qui écrit *mbo*, j'ignore pourquoi.

16. - moyo — aka

En 252 cette forme exprime l'inefficacité de l'action: *mimoyónaka mpoáta* j'ai beau chercher, je n'obtiens pas.

17. - ngo — áká

Notée en 162, cette forme pourrait être l'intensif de *-ngo — á* (cf. B. 108). Exemple: *óngoomáká* as-tu tué? Mais d'autre part elle est clairement habituelle dans d'autres exemples du même dialecte, comme dans *tóngotswáká* (149) nous allons habituellement.

18. Série à -o-

(a) 'ó — áká

Cette forme haute indique une action habituelle réitérée partout où l'occasion se présente. Elle est généralement employée avec ce sens au N-O. (Gr. II, p. 378).

Le sens habituel, mais sans cette nuance particulière, se retrouve en 119, 119a, 156, 158, 144, 168, 169, 242, et sans doute encore dans d'autres subdivisions des Mbóle, des Bakutu, des Ikóngó.

(b) 'ó — aka

En 242 j'ai noté *éoutaka* il prend habituellement. Je pense pouvoir interpréter ainsi *lýakaka* noté en 171 pour: je viens habituellement. Peut-être peut-on ranger ici *lokaka* (256) et *njokaka* (257) pour j'entends continûment, formes notés sans tons.

(c) - ó — áká

Cette forme se dit après la particule *nkáko* en 222 pour exprimer le passé immédiat: *aóyáká* il vient d'arriver, *njómeláká* je viens à peine de boire.

(d) - ó — aka

Cette structure me semble être un intensif du continuatif - ó — e (cf. C. 45): l'action se développe de plus en plus (Gr. II, p. 381). Elle est connue avec ce sens au N-O.

Les cas notés en 137 semblent plus généralement habituels: *isúa yóyáka yóšěmeke* le bateau arrive et accoste fréquemment ou habituellement.

(e) 'ö — áká

Cette forme me semble être un synonyme dialectal de 'ó — áká (a). Elle est notée en 136.

(f) 'ö — aka

Je ne connais cet habituel qu'au N-O, cf. Gr. II, p. 381.

(g) - ö — aka

Cette forme a été notée en 141 pour un habituel, mais sans indication de la nuance: *nyókaka wále* j'ai mal habituellement.

(h) - o — áká

Cette forme a été notée chez les Bongandó: *báotsímáká* (220) ils ont creusé. Mais la nuance précise m'est inconnue. Dans ce grand groupe, de nombreux exemples sont signalés sans marques tonales (204, 217, 218), de sorte que rien ne peut en être déduit pour les tons et le sens.

(i) - o — aka

C'est le parfait intensif d'hier chez les Boyela, qui ont la marque *-mbo* pour la forme d'aujourd'hui. Ainsi: *lókotáki?* avez-vous coupé. Réponse: *tókotaka* bien sûr, nous avons coupé.

(j) - o — aka

Aux deux temps du parfait utilisés au N-O, la désinence *-aka* ajoute la nuance d'intensité (Gr. II, p. 359): *báúlútaka* (25, 96) ils sont sûrement retournés. En 1, la désinence s'adapte à la voyelle radicale: *áóléneke* il a vu.

19. - só — aka

Cette forme semble bien être l'intensif du parfait éloigné en *-só* (cf. B. 127a): *ósóomaka* (105) as-tu tué? *tósótswaka* (10) nous sommes certainement allés.

20. - só — áká

Cet intensif du passé éloigné négatif se trouve localement en 132: *nsóyaáká* je n'étais pas, *lósódyaká* vous n'avez pas mangé, *losímédýáká* vous n'avez pas agréé.

21. - sô — aka

La désinence ajoute la nuance d'intensité à la forme correspondante munie de la désinence *-a* pour le parfait récent en 10 et au N: *tosókelaka* nous avons certainement fait.

22. Série munie de -ta-

(a) - tá — áká 1°

Pour exprimer le négatif du parfait éloigné intensif, cette forme se trouve ça et là: *ntsíyákáká* (162) je ne suis nullement venu; *ataangaka* (67, sans tons) il

ne voulait pas; *tatóátáká* (142) nous n'avions pas; *totetamaka* (255 sans tons) nous n'avons pas couché.

Mamet 2, p. 61 nomme cette forme "passé continuatif": *nikeláká* (226) je n'ai pas fait.

L'harmonie vocalique englobe la désinence en 143 :*ntsínyomólókó* je n'ai pas provoqué, *tatóléké* vous n'avez pas mangé.

(b) - tá — áká 2°

Un tout autre sens est bien plus largement répandu: le négatif habituel absolu rendant ce qu'on ne peut jamais faire, ou ce qui ne se fait jamais. Avec ce sens, cette forme s'emploie pratiquement toujours à la 3^e pers., surtout du pluriel, pour "on"; cf. Gr. II, p. 406.

Elle a été notée ainsi partout au N-O, chez les Nsongó, Ekota, Mbóle, Bakutu, Ikóngó, Bosaka, Boyela, Bongandó; ainsi qu'en 117, 132, 141, 157, 222, 238, 239. Pour le S, les documents sont inexistantes ou douteux. Manque encore le parler 133, mais on peut y supposer la même forme qu'en 117, vu la grande affinité des deux dialectes.

A remarquer encore l'abaissement tonal du radical chez les Mbóle méridionaux: 122 à 129.

(c) - tá — áká 3°

Un autre homonyme connu au N-O est l'hypothétique négatif: *ntawátá-náká* si tu ne les trouve pas. Cette forme se distingue aisément parce qu'elle ne s'entend que dans une proposition subordonnée; cf. Gr. II, p. 409.

(d) - tá — áká 4°

De 122 à 129, la forme m'a été présentée comme un intensif de la forme imitative à désinence basse, qui est donnée au n° suivant (e).

(e) - tá — aka 1°

Cette forme est un inventif à distance, noté chez les Mbóle S 122 à 129: *otálenaka* fais attention (là où tu vas).

(f) - tá — aka 2°

Exprimant l'intensif du parfait proche, cette forme s'emploie dans de rares dialectes: *ntaétamaka* (141) il n'a pas été couché; *táyaaka* (143) ils n'étaient pas.

(g) - ta — aka

Comme dans beaucoup de formes, *-aka* ajoute au conditionnel simple la nuance intensive (cf. B. 137 et Gr. II, p. 384): *atayaaka* (112, 127, 129) ou *atayalaka* (150, 161) s'il était.

23. - tãko — áká

La désinence intensifie la forme simple de l'habituel négatif fort (cf. B. 147): *batãküéláká* (146) on ne grimpe jamais.

24. - támo — áká

Désignant le parfait récent renforcé, cette forme est employée chez les Mbóle: *ntãlómotswáká* (108) vous n'êtes pas allés.

25. - tángo — áká

Cette forme se trouve dans Mamet 2, p. 62 comme synonyme de *-tángo-á* pour le futur rapproché négatif.

26. - tángökö — aka

Cette forme complexe est connue en 226 (Mamet 2, p. 65) comme synonyme de *-fótí - aka* (ci-devant 10): *ntíngökökelaka* je ne fais plus jamais.

27. - tángoó — áká

On pourrait aussi noter la marque *-tángö-*, mais la longueur spéciale de *o* milite pour la graphie adoptée ici. Le sens est le négatif du futur absolu et définitif. La forme m'est connue chez les Ekonda, où je l'ai notée en 230: *ntsín-goókundáká* je n'enterrerai plus jamais, *tíngöóyéénéké* tu ne verras plus du tout.

28. - tapo — áká

Ceci est l'intensif du conditionnel négatif d'hier *-tapo—á* (cf. B. 153 b).

29. - tapo — aka

La désinence basse caractérise le conditionnel négatif d'aujourd'hui, intensif, dans la protase, cf. *-tapo—a* B. 153a.

30. - táta — aka

Ceci est une forme intensive qui a la nuance du passé conditionnel: *ntá-taakafeaka* (122, 127) il ne leur aurait pas donné.

31. - tsí — áká

Cette forme a été notée en 127 pour un passé éloigné: *lotsíswáká* vous n'êtes pas allés.

32. - tó — áká

En 116 et 119a, j'ai noté cette forme comme invitatif, sans précision supplémentaire.

En 132, une forme phonétiquement semblable est donnée avec le même sens pour un informateur, mais sans indication de tons.

33. - to — aka

La désinence exprime le renforcement de la forme conditionnelle simple (B. 167 f) en 122 et 123: *batoyaaka* s'ils étaient.

34. - yá — áká

Cette forme est un intensif de celle qui expriment l'inefficacité (´yá — e cf. C.63a). Elle a été observée en 122 et 127: *lónyántóáká* vous avez beau m'insulter continuellement.

35. ´yá — aka 1°

La désinence basse se trouve en 126 et 129. J'ignore s'il y a une différence de sens avec la désinence haute ou s'il s'agit simplement d'une variante dialectale. Il y a un phénomène analogue pour la désinence *-ake* (G.17 et 18°).

36. ´yá — aka 2°

En 169, précédée de *kilóo* (Gr. II, p. 369 et 579), cette forme désigne le passé immédiat, synonyme de ´ — áká (ci-devant 1): *kilóo áyáyakaka* c'est à peine qu'il est venu.

37. ´ya — aka

Cette forme a été notée en 171 avec le sens invitatif: *áyalendaka* fais attention. La marque me semble indiquer un mouvement, comme le suggère sa présence dans une phrase comportant le sens du déplacement vers quelque chose.

En 111, j'ai trouvé le sens habituel avec *áyatswáka* il va souvent.

38. -ya — aka

Avec tous les affixes bas, les formes expriment l'inefficacité en 126, 127 et 129. J'ignore la nuance sémantique qui intervient dans les formes à affixes antérieurs hauts. Peut-être s'agit-il de la distinction entre inefficacité et permission: *ayatéfeaka* (parler).

Sans tons, cette forme est notée en 166: *nyakemaka* je cherche en vain. Mais comme la forme simple en 167 (parler fort apparenté) a les affixes antérieurs hauts, on pourrait supposer la même tonalité ici.

39. ´yai — aka

Cette forme n'a été notée que chez les Boyela pour un habituel: *oyaijakaka? njailyakaka* (197) tues-tu? je tue habituellement.

40. ´yáó — aka

La double marque -yá- + -ó- se trouve en 10 pour l'habituel (Gr. II, p. 382).

41. ´yaó — aka

Cette variante tonale est connue dans les parages de Bokóté (22, 102, 111a) et en 135 (dont les locuteurs ont longuement habité là): *báyaótéfelaka* (22) ils parlent habituellement; cf. Gr. II, p. 382.

42. ´yáyó — aka

Avec la marque dévocalisée, cette forme équivaut à ´yáó — aka (n°40) devant une base vocalique: *áyáyélaka* (10) elle écope habituellement

43. ´yayó — aka

Il s'agit d'une variante de: ´yáó — aka (n° 41): *njayóomaka nkéma* (102) je tue (souvent) des singes.

44. Série munie de -yo-

(a) ´yó — áká

Cet habituel est connu de 132: *oyóókáká* tu tues habituellement.

La même forme s'emploie en 123 pour le permissif: *loyóntóáká* vous pouvez m'insulter.

(b) ´yó — aka

Au sens d'habituel, cette forme est largement répandue, surtout au C: *tóyótswáka* (121) nous allons habituellement, *óyóókaka* (117) tu tues habituellement, *nyóomaka* (105) je tue souvent, *áyóyakaka* (169) il vient fréquemment. Il en est ainsi ailleurs encore, chez les Mbóle, Bakutu, Ikóngó, en 157.

Au N-O, elle est comprise comme le parfait d'hier renforcé. Contrairement à la forme "simple", elle n'y a pas de *l* intercalaire: *báyímanaka* ils sont certainement partis. Cependant, dans ce bloc dialectal, on l'entend souvent aussi pour une action habituelle ou fréquemment posée (Gr. II, p. 361).

(c) - yó — aka

Cette forme se fonde sur une interprétation hypothétique de *toyímanaka* (91, 162) nous sommes partis. Elle semble désigner un parfait renforcé et l'exemple se réfère à une action passée depuis longtemps. On peut la comparer à la forme analogue qui a le préfixe haut et probablement le même sens (ci-devant b).

(d) - yô - aka

Cette forme est l'intensif du parfait récent renforcé *-yô — a* (cf. B.182 b): *ayósangaka* il a certainement dit. Cf. Gr. II, p. 361.

(e) - yô - aka

Largement répandue au N-O pour l'habituel parfait, cette forme inclut la nuance que l'action est présente d'une manière habituelle. La marque est dévocalisée en *-y-*. Cf. Gr. II, p. 381: *báyěkolaka* (8) ils étudient.

(f) - yô - aka

Les Bolia 226 connaissent cette forme comme permissif: *oyókelaka* tu peux faire (Mamet 2, p. 45).

(g) - yo - aka

La marque basse s'entend également pour un habituel: *óyowókáká* (167) tu tues habituellement, *nyoyakáká* (168) je viens habituellement.

(h) - yo - aka

Avec tous les affixes bas, cette forme exprime l'inefficacité chez les Mbóle méridionaux 122 à 129: *ayobéaka* il a beau appeler.

Au N-O, employée dans une proposition subordonnée, elle a le sens de "depuis que", cf. Gr. II, p. 389.

45. Sans tons.

Les dialectes méridionaux connaissent un nombre important de formes à désinence *-aka*, mais les exemples sont dépourvus d'indications tonales. On peut cependant tenter de les rapprocher des formes phonétiquement semblables. Les voici, avec la proposition d'un sens possible: *antsikelaka* (257, 258, éloigné), *amontsikelaka* (257, 258 aujourd'hui), *bambotsimaka* (256, 257, 258), *basolendaka* (255) ou *basongolendaka* ou *basangolendaka* (253, 255), *menaka* (258), *lamenaka* (257), *namenaka* (256). Les radicaux sont *-tsik-* (laisser), *-tsím-* (creuser), *-lend-* (regarder), *-én-* (voir).

Pour l'E, il y a dans ma documentation plusieurs exemples pareillement dépourvus de tons, mais avec le sens évident d'habituel, ainsi *tatswelaka* (203, 207, 217) nous allons, *oayakaka* (218) tu viens, *toyatswaka* (184) nous allons.

G. Les formes à désinence *-ake*

La désinence *-ake* comporte spécialement le sens itératif, soit telle quelle au subjonctif, soit combinée avec une marque négative à l'infinitif. D'une manière générale, l'harmonie vocalique ne s'entend à cette désinence qu'avec les radicaux CV à voyelle *ε*. Au S, ce phénomène s'observe aussi avec les autres radicaux, mais uniquement pour *a*, la finale demeurant *e*, ce qui garde une distinction formelle avec la désinence *-aka* dans ces dialectes (cf. F et V.F.6). on en trouvera des applications plus loin, p. ex. en 10.

1. ˘ — áké

Cette forme, toujours précédée de la particule *mpa*, est donnée par Mamet 2, p. 60 comme exprimant le présent négatif continuatif ou habituel: *mpa bákapáké* ils ne partagent jamais.

L'auteur ajoute qu'elle tend à être remplacée par la forme ˘fó— áké (ci-après 5).

Des exemples notés en 225, mais sans tons, me semblent pouvoir se rattacher ici: *mpa bayilelake* on ne grimpe jamais.

2. ˘ — ake

Avec la tonalité subjonctive, la désinence exprime l'habituel ou l'itératif, tant à l'indicatif qu'au subjonctif: *atongake* qu'elle tresse (continuellement, plusieurs fois, etc.), *ńikosangéláké* je voudrais te dire, *bána bálwake* (235) les enfants vomissent toujours, cf. Gr. II, p. 432.

Cette forme verbale est employée partout, sans aucune exception dans ma documentation, même au S, de sorte qu'elle peut-être considérée comme une

des très rares formes jouissant de l'universalité dans le domaine, si l'on omet évidemment les adaptations de l'harmonie vocalique, comme *bóbekeke* (228) apportez - toujours, *ipɔndɔke* (229) que cela continue à pourrir, *tókeneke* (143) continuons de marcher, *bálɔke* (235) qu'ils battent.

Mamet 1, signale cette forme également comme subjonctif (p. 47). Mais dans 3 p. 4 il la donne comme "indicatif présent d'habitude": *álekeke njô* il mange du serpent.

Son premier ouvrage cite une variante tonale comme présent d'habitude dans la liste de la p. 31, mais dans l'exposé qui suit il n'en est plus question. Oubli? Erreur sur le ton?

3. ´fá — áké

Ceci est une simple variante phonétique de ´fó — áké (n° 5), avec le même sens. On l'observe en 93 et, sans doute, dans certains dialectes voisins; cf. Gr. II, p. 405.

4. -fa — ake

Cette forme conditionnelle notée sans tons s'emploie dans l'apodose négative chez les Bongandó septentrionaux: *bafakafelake* (213) et *bafakafoelake* (218) ils ne leur auraient pas distribué.

5. ´fó — áké

Fort employée au N-O (y compris 1 et 22) pour l'habituel négatif, avec une nuance d'insistance dans une interrogation, cette forme ressemble à un intensif de la négation simple ´fó — e (C. 20 a). Cf. Gr. II, p. 402. Elle s'entend encore en 111, 112, 113, 134, 135, 146, 169, 175, 222 et chez les Ekonda: *mípwénéké* (230) je ne vois pas (habituellement), *áfótéféláké* (12) elle n'a pas l'habitude de parler. Et, sans dévocalisation, en 136, 137, 163: *áfóángánáké* il ne nie jamais.

Chez les Ntóbá de Bikólo, Mamet 3 connaît aussi cette forme, avec le même sens: *bápóléléké* on n'en mange jamais. En 226, le même auteur (2 p. 60) la signale comme moderne, remplaçant *mpa* + ´ — áké (n° 1).

6. -fó — áké

Cette variante tonale de l'habituel négatif s'entend en 156, 165, 241: *mpéáké* (156) je ne sais point.

7. -fo — áké

Les Ntomba 227 - 229 ont cette tonalité pour l'habituel négatif: *nápoté-nákáké* je ne coupe jamais. Mamet 1, ne la mentionne pas.

8. -foto — ake

Sans indication de tons, cette forme est donnée en 245 comme négatif habituel.

9. -fóyó — áké

La double marque est soit un renforcement de la variante simple, soit une variante dialectale utilisée au N-O pour l'habituel négatif: *áfóyómóngáké* il ne reste jamais absent longtemps. Cf. la même variété de la marque avec la désinence -e (C. 27°).

10. -kó — áké

Cette forme est propre aux Bóólí pour le passé récent. La première voyelle de la désinence se conforme à la règle de l'harmonie vocalique, mais la finale *e* demeure inchangée: *nkótéféláké* je parlais, *nkúwáké* je volais, *nkókwóké* je cherchais, *nkwénéké* je voyais.

L'existence simultanée de la forme à désinence simple pose la question de la différence sémantique. Je crois que *-áké* exprime l'intensité ou la répétition.

11. Série munie de -m(b)o-

(a) - mbô — áké

Cette structure est donnée par Mamet 3 p. 7 pour le passé continuatif correspondant à l'imparfait français: *nambôkeláké* je faisais. Son grand ouvrage de lontómbá ne la mentionne pas. J'y vois un intensif de la forme *-mbô — e* (C. 36 b).

(b) - mbö — áké

Signalée en 226 par Mamet 2, p. 41 et 51 pour exprimer un imparfait équivalent à peu près à l'imparfait du français, cette forme pourrait être comprise comme un intensif de *-mbö — e* (C. 36 a).

(c) ˘ mǒ — áké

Cette forme est signalée par Mamet 2, p. 41 et 51 comme variante dialectale de ˘ mbǒ - áké (b) pour un imparfait en 226.

(d) ˘ mo — áké

Cette forme est amplement employée chez les Mbóle pour le passé récent. On l'entend encore en 2, 24, 135, sans doute sous l'influence mbóle, cf. Gr. II, p. 367. Ex.: *boyakyé áyé ané, ómokisáké búyá* (106, 118, 120) le jour a point déjà depuis un certain temps, or où étais-tu?

(e) ˘ mo — áke

Cette variante tonale se trouve chez les Bakutu, comme équivalent sémantique à de la forme à désinence haute (d), cf. Hulstaert 4 p. 27.

12. Série munie de -o-

Deux formes me sont connues selon le ton de la désinence.

(a) ˘ — áké

Mamet 3 p. 6 donne cette forme comme “continuatif”, “un parfait ou passé d'habitude” désignant une “action qui a lieu tous les jours”: *áoléláké niko bilelo* (227) elle ne fait que pleurer. Tous les exemples sont accompagnés de l'adverbe *niko* (seulement) soit avant le verbe, soit après lui.

Plus loin (p.9) se trouve la même structure pour le subjonctif continuatif: *náokeláké* que je fasse toujours. Cette forme ne m'est pas connue ailleurs.

Au même endroit se trouve la variété à marque allongée -oyo-. Mais, comme le seul exemple cité avec un radical vocalique, on pourrait supposer qu'il y a là une adaption phonologique remplaçant la dévocalisation: *báoyuémbáké* ils chantent sans trêve.

(b) ˘ ó — áke

Jointe au ton du subjonctif, la désinence ajoute aux autres affixes la nuance itérative: *báótokolake* (197) qu'elles aillent puiser plusieurs fois, *l'óóleke* (10) vous devez venir ou aller manger plusieurs fois, *áótokambéláké* (145, 165, 179, 193) qu'il vienne nous aider, cf. Gr. II, p. 433. Cette forme est employée au N-O, chez les Boyela, etc., et aussi en 258. D'autres variantes ont la marque -yo-, cf. ci-après n° 19.

13. Série munie de -ta-

(a) -tá — áké

Avec le sens de passé éloigné négatif, cette forme s'entend chez les Bakutu: *ntatámémáké* (151) nous n'étions pas couchés, *ntsíyááké* (159) je n'étais pas.

Remarquons que cette désinence se trouve localement avec le synonyme *-áké* dans cette même tribu; cf. Hulstaert 4, p. 29 - 30.

Ailleurs cette forme exprime le négatif de l'habituel fort, qui presque partout est muni de la désinence *-aka* (F). Ainsi *tabúléláké* (136, 233, 241), *tabáíléláké* (137), *íyéláké* (145), *batúwéláké* (146), *batúléáke* (147, 148) et *ntíléláké* (162) on ne grimpe jamais.

Mamet 3 p. 11 donne le même sens: *tabálekéké* (227) on ne mange point; il la prend comme synonyme du n° 5. D'autre part, en 3 p. 14 et 1 p. 48, il la cite comme subjonctif continuatif, donc comme synonyme dialectal de (d).

(b) - tá — ake

Parallèle à la forme à désinence haute, cette forme désigne le passé proche chez les mêmes Bakutu: *ntatóyaake* (155, 156) nous n'étions pas.

(c) - tâ — áké

Connue seulement des locuteurs 123, cette forme correspond à *-tâ* — *áki* des locuteurs voisins 122 (cf. I 13) pour exprimer l'action inaccompli: *atâbáké* il n'a pas encore obtenu.

(d) - ta — áké

Avec le sens d'habituel négatif, cette forme s'entend en 90, 123, 146, 162, 165, chez les Boyela, et avec abaissement tonal du radical, chez les Bongandó. Ex.: *atóngóláké* (165) il ne chaparde jamais., *atíyáké* (193) et *atíyáké* (173) il ne vole jamais.

Chez les Ekonda, elle constitue un subjonctif négatif habituel, ce qui la différencie de *í-fó* — *áké* (n° 5), qui a la nuance indicative. Ainsi en 230: *ntsitóngáké* ne puis-je pas tresser? *tatwénéké* que nous ne voyions pas (habituellement), *takundáké* qu'elle n'enterre pas.

Cette même forme s'entend encore dans une grande aire (peut-être même partout, ou du moins à peu près) avec le sens prohibitif (cf. Gr. II, p. 436): *batíbáké* (Mbóle) ils ne peuvent absolument pas voler, *taléké* (141) il ne peut aucunement manger, *atakátáké* (228) qu'il ne tienne pas du tout, *ntaakeláké* (226) on ne peut nullement faire, *ntowaibóláké* (238) ne les questionne pas du tout, *atatútámáké* (12) qu'il n'approche pas du tout.

Dans le groupe du N-O, cette forme n'a souvent pas cette nuance de prohibition formelle et absolue qu'elle a par exemple en 228 (Mamet 1, p. 48) ou

qu'à l'impératif (son homonyme à la 2^e pers. sing. et pl.); elle exprime plutôt la défense d'exécuter ou de continuer une action déjà projetée ou entamée.

14. - támbõ — áké

Les Bolia (226) connaissent cette forme que Mamet 2, p. 42 et 62 nomme imparfait. J'y vois le synonyme du passé récent des Mbóle (cf. 16).

15. - tá mó — áké

Selon Mamet 2, p. 42 et 62 cette variété dialectale de - támbõ — áké (14) est le négatif de - mó - áké pour l'imparfait, cf. 11 b.

16. - támo — ake

La combinaison des deux marques exprime la négation du passé récent affirmatif correspondant (cf. 11 d) chez les Mbóle N (107 à 121), avec des points en 22 et 105.

17. - ya — áké

Cette forme a été notée en 162 comme intensif de l'inefficace: *nyaasáké* j'ai beau chercher.

18. - ya — ake

Cette formation est notée sans tons en 254 dans une phrase où l'en attend un négatif habituel.

19. - yó — aka

Cette variante exprimant le subjonctif affirmatif distanciel ou/et continuatif, employée au C-E et au S dans un grand nombre de dialectes, se partage le domaine avec la forme parallèle à marque -o- (cf. n° 12 b): *báyótokeake* (169) qu'elles puissent, *óyásímóláké* (167) dis-leur, *áyótokambéláké* (146, 149, 169, 171, 173) qu'il vienne nous aider, *tóyéñake* (149, 179) que nous voyions.

Les exemples de 245, 253, 255, 256 ne sont pas pourvus d'indications tonales.

H. Les formes à désinence -akεε

Elles sont rarissimes, limitées à deux intensifs de formes plus simple à désinence -εε (section D). Ce fait constitue un fort argument pour l'analyse des

désinences *-aka* et *-ake* comme composées de *-ak-* plus voyelle finale, lequel s'ajoute à celui qui résulte de la valeur sémantique de cette finale.

1. ˘ — *akéé*

Ceci est la forme renforcée du futur — *éé* du parler 10 (cf. D. 2). L'action est présentée comme durant au futur. Elle est probablement connue également des Ekonda. Cf. d'ailleurs la forme suivante.

2.- *ngô* — *akεε*

Cette forme future (cf. ci-devant n° 1) est interprétée par Ilonga Mpóngó avec une nuance d'habituel: *ongótóngakεε* (230) tu t'habitueras à tresser, *ongôyěnekεε* tu verras.

I. Les formes à désinence *-aki*

Cette désinence se trouve sous plusieurs variantes tonales, avec ou sans marque. La voyelle initiale est sujette à l'harmonie vocalique dans les dialectes du groupe méridional: *-eki*, *-ɔki*. Cette désinence se trouve aussi allongée (*-aaki*) dans de rares cas, qui seront traités après les formes brèves, plus fréquentes. A la fin de la section viendra un cas unique de la variété *-iki*.

1.˘ — *áki / aki*

Dans un grand nombre de dialectes, la tonalité de la désinence fait la distinction entre le passé d'aujourd'hui et celui d'hier. On peut les considérer comme deux variantes d'une même forme exprimant le passé, dont le sens se rapproche très fort de l'imparfait du français: action présente au passé.

Les deux variantes ne se recouvrent pas géographiquement; l'aire du passé éloigné dépasse largement celle du passé d'aujourd'hui.

(a) Le passé d'aujourd'hui a la désinence basse, soit entièrement, soit partiellement. Le premier cas est commun dans tout le grand bloc du N-O, y compris de 90 à 102, 144, 145, 146, 148, 149, 150, 156, 157, 161, 163, 165, 167, 169, Boyela, Bongandó.

En outre j'ai noté *něnaki* (je voyais) et *oyaaki* (tu étais) de 122 à 129, à côté d'une autre forme de sens semblable: *-mó* — *áké* (cf. G. 11 d). J'ignore s'il s'agit d'une forme nettement différente ou d'un emprunt. Cette dernière interprétation est contredite par le ton bas du préfixe, qui ne se trouve pas dans le grand bloc mentionné ci-dessus.

En 2 et 3, la désinence abaisse le ton des radicaux CV: *njaki* je venais. En 157, la voyelle radicale est abaissée: *lěnaki* je voyais.

Le ton bas du préfixe est encore noté en 177: *lénaki áhé* j'ai vu il y a quelque temps, tout comme au passé éloigné (cf. ci-après: 2).

La désinence partiellement basse s'entend en 10: *-aki*. Elle a encore été notée en 127 avec le préfixe bas avec un radical CV: *obáki* tu as obtenu.

(b) La désinence haute désigne le passé d'hier et plus éloigné. Elle est totalement haute dans tout le bloc signalé pour le passé récent. Elle s'entend en outre chez les Mbóle, Boóli, Bakutu, Ikóngó, Bosaka, Boyela, Bongandó.

Elle s'entend *-áki* en 156, 159, 228, Ekonda: *rikundáki* (231) j'ai enterré, *mbúla éluáki* (235) il pleuvait, *báláki* (235) ils se battaient, *bátépéláki* (227) ils parlaient (cf. Mamet 1, p. 41 et 3 p. 7).

En 222 j'ai noté deux variantes tonales: *áfalémáki* et *áfalémáki* elle était couché, respectivement: autrefois et hier.

(c) Pour l'harmonie vocalique, voici des exemples: *bálótókíeption* (143) ils étaient vêtus, *bátééméki* (137) ils se dressaient, *nyénéki* (30) ou *náénéki* (229) je voyais, *mbúla élóóki* (226) il pleuvait. De même en 225: *nyeneki* (sans tons) je voyais.

L'abaissement tonal du radical VC accompagne cette désinence en 171, 175: *lokáki lói* j'ai entendu hier, *lenáki* (175) j'ai vu. Mais *lénáki* (177) et *lénaki* (176). On comparera (en 175) un radical CVC: *báluóngáki* ils cherchaient et un passé récent: *lénaki* j'ai vu.

Cet abaissement partiel se constate encore, non seulement en 176, mais aussi en 126: *nókáki* (j'ai entendu) et *néndáki* (j'ai vu).

(d) Les tons sont inconnus pour 67 et pour la plupart des dialectes méridionaux. Les cas notés comportent le sens de passé éloigné, en parallèle avec les formes - *mō* — *e* (C 36 c 1^o) ou *´* *mō* — *áké* (G. 11). C'est ainsi en 225, 238, 239, 242, 245, 253, 254, 255, 257, les trois derniers opposent ce cas-ci à *´* — *áká* (F. 1) comme fort éloigné dans le passé.

2. - — *áki*

Cette structure se trouve avec des sens différents.

D'abord elle désigne le passé éloigné en 137, 143 et chez les Bongandó: *balótáki* (171, 175, 220) ils s'habillent.

Ensuite au N-O, elle désigne une action inefficace retirée, ce qui implique la répétition du verbe dans des propositions coordonnées. J'ignore si cet emploi noté en 10 et dans les tribus de l'Ikelemba se trouve dans tous les dialectes de ce groupe. La forme n'est pas signalée avec cet emploi dans Gr. II.

Encore au N-O (exception 10), dans une proposition subordonnée antécédente, cette forme exprime un serment de refus: *ndéki yomb'iné*: si jamais je mange cette chose... Cf. Gr. II, p. 390.

Enfin en 10 cette forme sert dans une proposition subordonnée comme passée immédiat répondant au français “dès que”. Cette nuance n’est peut-être pas absente dans l’emploi précédent. Cf. Gr. II, p. 369: 3.8.3.5.1.

3. *z — ákĩ*

Cette forme exprime l’hypothétique en 195: *škenákĩ* si tu vas.

4. - — ákĩ

Avec le préfixe bas, on trouve le même sens en 137: *aémbákĩ* s’il chante, *otákĩ* si tu vas.

5. - a — aki

Cet ensemble a été noté en 144, 148, 161 et chez les Bongandó. Pour ces derniers, la plupart des exemples sont à la 1^e pers. sing. La tonalité s’adapte au temps: bas pour aujourd’hui, haut pour hier ou avant: *tákěnakĩ* (144, 161) nous vous avons vu, *lásómákĩ* (144, 161) j’achetais; *tákotákĩ* (144, 148, 161) nous avons coupé; *látswákĩ* et *latswákĩ* (173) j’allais, *lákwěkĩ* et *lakwěkĩ* (176) je tombais.

6. *z fa — aki*

Cette expression du futur négatif est connue largement au C et vers l’E, avec des pointes en 22, 93, 84, 67. On la trouve chez les Ekota, Nsongó, Ikóngó, Bosaka, Bongandó, 105, 111a, 132, 134, 135, 141: *áfasangakĩ* il ne dira pas, *áfalwákĩ* (169) ou (93) *éhalwakĩ* (179) il ne pleuvra pas, *áhakakakĩ* (173) il ne viendra pas.

La dévocalisation est fluctuante (ou vraiment dialectale?) chez les Bongandó: *m̄pilakĩ* (171, 207) ou *m̄p̄yilakĩ* (207, 220) je ne ferai pas.

7. *z fo — aki*

Cette forme exprime la négation du futur général (parfois aussi le négatif absolu “jamais”, comme en 10); elle est employée en 10, 91, 217, 218.

Les exemples de radicaux vocaliques causant la dévocalisation ne permettent pas d’identifier la voyelle de la marque; ainsi *m̄putakĩ* (117) je ne referai plus; mais l’existence de la marque *-fo-* pour le présent négatif suggère *o*.

8. *í isó — áki*

Cette forme, dont la marque se retrouve dans une autre forme (B. 78), exprime un passé éloigné. Elle n'a été notée qu'en 117: *ísémááki* il était debout; *bisóloolenáki* ils vous regardaient; *lísákúkákí* elle les couvrait.

Un cas d'insertion de *y* a été noté: *ísóyímáki* elle est venu.

Comme le montrent les exemples, l'élément *-so-* se trouve avec deux tons différents, phénomène qui demeure inexpliqué.

Une variante brève a été noté dans le même dialecte: *í i — áki*.

9. *í mo — aki*

L'union de ces deux éléments est rare. Mes notes l'ont en 127 et 158 pour un passé récent, sans spécification ultérieure. Un exemple de 210 et 211 (sans tons) est interprété par les informateurs comme ressemblant au parfait: *lomoyalaki / lomoyala*.

Une double désinence a été notée en 102: *í mo - akákí*, mais les informateurs la déclarent archaïque et remplacée maintenant par *í mo — áké* (G 11 d).

10. *í ó — ákí / aki*

Pour exprimer le passé continuatif, cette forme est connue au N-O, les deux tons de la désinence distinguant le passé éloigné ou récent respectivement. Exemple: cf. Gr. II, p. 368.

11. *- ô — áki*

Cette forme n'a été notée qu'en 16 et 17 comme narratif (Gr. II, p. 348): *ndôyáki* je vins.

12. *- tá — aki*

Cette structure est le pendant négatif de la structure affirmative à désinence *-aki* et elle appose les mêmes tonalités pour distinguer les temps (cf. ci-devant n° 1, où l'on peut se référer aussi pour l'extension dialectale).

Voici quelques particularités complémentaires. La marque à ton montant se trouve en 165: *atǎfalaki* il n'attendait pas, *toténaki* nous n'avons pas vu, *totǎféndáki* nous ne traversions pas.

Il n'est pas exclu que le ton montant provienne de la contraction de *-talá-* (cf. ci-après 14).

La tonalité *-áki* s'entend pour le passé éloigné en 1 et en 222 au négatif, tout comme elle s'observe pour l'affirmatif ailleurs (cf. 1.b): *ntatóyokáki* (1)

nous n'avons pas parlé. Rappelons dans ce dialecte l'affirmatif correspondant à la désinence *-áká*.

Pour le passé proche (désinence basse), cette forme s'emploie sur un vaste territoire, N-O, Mbóle S (122 etc), Bakutu, Ikóngó, Bosaka: *totáláaki* (141) nous ne dormions pas, *otsilámbaki* (127) tu n'a pas cuisiné, *totáénaki* (146) nous n'avons pas vu, *totáyaaki* (168) nous n'étions pas, *ntáyaaki* (159) ils n'étaient pas.

La variante *-aki* s'observe en 137: *ntákelaki* ils n'ont pas fait.

La forme est plus répandue pour le passé éloigné que pour le passé proche, comme le montre clairement la comparaison des formes en 117, chez les Mbóle, les Riverains du Ruki (Gr. II, p. 399), etc. Voici des exemples: N-O, Mbóle, Bakutu, Ikóngó, Bosaka, 117, 137, 242, 252, *toténaki* (93) nous n'avons pas vu, *ntalúkúmwáki* (105) vous n'avez pas couru, *ntsíyaáki* (122) je n'étais pas, *ntsikinyásáki* (127) je ne suis pas assis, *totálááki* (144) nous n'avons pas dormi, *lotákéndáki* (146, 150) vous n'êtes pas allés.

Pour les Bongandó, j'ai trop peu d'exemples sûrs.

Sur la conjugaison périphrastique où figure cette forme cf. P. 6.

13. - *tâ* — *áki*

Cette structure n'a été signalée qu'en 122 pour l'inaccompli: *atábáki* il n'a pas encore obtenu.

14. - *talá* — *áki*

Cette combinaison n'a été notée qu'en 146: *bolemo botaláwngáki* le travail n'était pas possible.

15. - *táo* — *aki*

Cette forme exprime la négation de l'action habituelle dans le passé. Elle correspond à l'affirmatif *-á ó* — *aki* (ci-devant 10) auquel s'ajoute simplement la marque négative *-tá-*.

Le ton haut de la désinence distingue le temps éloigné, le ton bas désignant l'action d'aujourd'hui, comme dans les autres formes qui expriment le passé.

Cette forme es connue du N-O (Gr. II, p. 399).

16. - *tasoko* — *aki*

Ce groupe d'affixes a été noté sans tons en 210 et 211 dans l'apodose négative: *batasokolakafelaki* ils ne leur auraient pas distribuée. On remarque l'insertion de *l*.

17. - *tó* — *aki*

La voyelle *o* remplace *a* chez les Boyela, ici comme dans de nombreuses formes: *totóféndáki* nous traversions (hier), *batókelaki* ils ne faisaient pas (aujourd'hui).

18. *´* *yó* — *aki*

Cette forme a été notée en 105 avec le sens de passé éloigné, mais j'en ignore la nuance spécifique: *áyóymáky'ómi ngeé* il est venu hier d'en aval.

19. - *yo* — *áki*

De cette forme exprimant un futur, je n'ai d'exemples qu'en N-O, où elle n'est employée que dans certaines situations déterminées. Bien qu'elle soit affirmative, elle a un sens négatif: on met en doute la réalité future de l'action (Gr. II, p. 374). L'absence d'exemples de divers dialectes peut s'expliquer par la nature très spéciale de cette forme, dont je ne connais d'ailleurs pas de synonymes dialectaux.

20. *´* — *aáki*

Cette structure couvre un petit groupe de formes à désinence *-aki* dont la voyelle initiale est particulièrement longue et doit donc s'écrire redoublée. Tous les cas notés ont la désinence haute avec début bas.

Avec le préfixe haut, je n'ai noté qu'un exemple en 90: *jéfa likyááki* le soleil s'est levé. Est-ce un narratif ou un parfait renforcé? voire un simple passé? Ce n'est pas clair.

21. - *o* — *aáki*

La forme du parfait à marque *o* basse et à préfixe soit montant soit haut (cf. B. 115) se trouve munie de la désinence *-aáki* pour ajouter la nuance intensive au parfait récent (Gr. II, p. 361) en 10, 16, 17, 18, 91, 165. Ex. *áondílelaáki* (91) il a mis pour moi, *áolaéneyaáki* (16) il leur a montré.

22. *´* *mõ* — *aáki*

Avec la marque *-mõ-* (dévoicalisée), la désinence *-aáki* s'emploie en 10 avec les basses vocaliques (o.c. p. 361) pour insister sur la réalité de l'action exprimée par la forme *´mõ* — *a* (B. 92 b).

23. - *só* — *aáki*

En 10 cette forme remplace - o — *aáki* (ci-devant 21) pour la 1^e pers. sing., à l'instar de ce qui se passe avec la forme simple - *sô* — *a* (B. 127 e).

24. -so — *aáki*

Cette variante est connue de 164 comme synonyme de 21 et de 23.

25. - tá — *aáki*

Avec la marque renversée, j'ai noté cette forme en 91 pour la négation absolue et durable du parfait: *ntabóɔngaáki* (travail) n'a nullement réussi.

26. - í — *iki*

Je range ici cette forme unique à désinence -*iki*. Le seul cas rencontré dans l'ensemble des dialectes a le sens de passé éloigné et a été noté en 132: *báhóniki* ils cherchaient.

J. Les formes à désinence -ili

La désinence -*ili* n'est connue qu'au C et au S, globalement dans les régions où l'on entend aussi -*i* long ou -*ii* (E.2), qui pourrait être considéré comme une abréviation de -*ili*. Une autre abréviation, -*li* ou -*di*, se trouve ça et là, la dernière notamment en 224. La variante -*eli* se trouve dans certains exemples.

Les radicaux en C + *wa* ont la représentation -*uli*, tout comme ils ont -*u* pour *w* + *e* (cf. . V.A.1.d).

Conformément à la position méthodologique adoptée dans ma Grammaire (Tervuren n° 57), les radicaux sont posés sous la voyelle finale, qui est considérée comme formant la désinence ou comme en faisant partie, sinon on pourrait prendre la présente désinence comme -*li*, ce qui serait plus commode, compte tenu de la variété des voyelles initiales (cf. Ci-après).

I. - — *ili*

Chez les Bakutu, cette désinence s'emploie pour le parfait d'hier, avec la finale basse, mais haute au relatif.

L'initiale est variable dialectalement: *i* en 151, 155, *i* ou *e* en 156, 158 et 159. La dernière variante demeure inexpliquée.

La même tonalité, mais avec l'initiale *i* seulement, a été notée en 156: *búsili* ils ont jeté, *ákotili* il a coupé.

Le seul exemple noté en 224 s'applique au radical -*ya*: *bayili nkela be* que sont-ils venus faire? (donné sans tons).

Les Bolia 226 distinguent le temps par le ton du préfixe: *njili* et *njili* je suis venu (hier, aujourd'hui). De même *nkelli* j'ai fait, *wénili* tu as vu; mais pour hier: *áminili* il a bu.

Les radicaux CV ont *e* ou *i* pour *-ya* (venir): *áyili* (151); 156), *áyéli* (159); *i* pour *-lyá* (manger): *báyili* (156). D'autres exemples se trouvent dans Hulstaert 4 p. 27.

Des Mbóle viennent les cas suivants, avec des radicaux CV: *áyéli* (118) il est venu, *akweli* (118a, sans tons) il est tombé. La même initiale se trouve en 225: *aleli* il a mangé (o.c., p. 32). Et pour le radical CVC *-fel-* (apporter), on a les parfaits: *amompeli* (116, sans tons) il m'a apporté; *ampéli áyé* et *ampéli ómí*, tous deux de 126, pour: il m'a apporté aujourd'hui ou hier. De même en 132 (sans indications tonales) *ampeli lomi*.

Les radicaux *-wá* (mourir) et *-tswá* (aller) exigent l'initiale *u*: *áwúli* il est mort (159). De même en 147, où cependant cette formation remplace la désinence *-i* avec les deux tonalités et les deux sens temporels: *awúli* il est mort, *atsúli - átsúli* il est allé (toutefois les Engana conservent *-ili* dans ce dernier cas). Il en est de même en 225: *ntuli* je suis allé, *awuli* il est mort (o.c. p. 33).

Au S-O on a le même phénomène, mais la finale est basse dans les deux temps qui se distinguent par le ton du préfixe: *nútili* et *ntúli* je suis allé, *áwúli* et *awúli* il est mort (Mamet 2, p. 46). Je pense pouvoir rattacher ici, malgré l'absence de marques tonales, les mêmes formes de 225 (Gilliard 2 p. 33).

En 159 la voyelle *u* se trouve encore avec *-kwe*: *ákúli* il est tombé.

En 225 le radical *-pa* (donner) donne *oyopali* tu lui as donné (o.c. p. 32), ce qui rappelle la variante de 224: *babapadi* ils leur ont donné (aujourd'hui), *amompadi* il m'a donné (avant).

Finalement il faut signaler une forme exceptionnelle pour "venir", qui pour nous prend souvent la nuance de "être présent". Elle apparaît sous deux variantes tonales, pour aujourd'hui ou pour hier respectivement: *líli* (128) je suis venu, *tíli* (122) nous, *bíli* ou *baíli* (127) ils ou *baéli áyé* (123). La finale à ton haut a été notée en 127: *baíli* (éloigné). La même forme est notée sans tons pour aujourd'hui en 122: *bili banga* combien sont venus? Les deux tons se trouvent également en 147 pour aujourd'hui et hier: *áíli* et *aíli* (on remarque le préfixe bas), qui est la forme pour *-ya* (aller), tandis qu'on observe *-uli* pour *-wá* (mourir) et *-tswá* (aller); *-i* pour les autres radicaux (cf. ci-devant et E 2).

En 137 j'ai noté *ayokili* et *tswasili* pour exprimer l'inefficacité: il a beau parler, nous avons beau chercher. Mais vu le sens attribué généralement à cette désinence, il est probable que la nuance qui apparaît dans le contexte provient plutôt de ce dernier et n'est pas propre à la forme même, comme dans les deux cas suivants.

Voici deux exemples de ce même dialecte 137 avec des bases à extension: *batéémili* (ils se sont mis debout) et *batúmóli* (ils ont provoqué) s'appliquent à une action parfaite commencé il y a quelque temps aujourd'hui et encore en cours. Les informateurs l'opposaient à un parfait et à un passé, tous deux d'hier. On remarque dans ces deux exemples les deux désinences parallèles: *-ili* et *-i*, respectivement. Pour en savoir d'avantage, il faudrait une enquête appropriée.

2. - tá — ill

La variante la plus répandue pour la voyelle initiale de la désinence est *i*, mais on entend également *e*.

Cette forme exprime l'action non accomplie dans certains dialectes. Ainsi Mamet 1, p. 31: *ntikelili* je n'ai pas encore fait. De même chez les Bolia 226: *ntaba télotili* la chèvre ne s'est pas encore sauvée, *tatóbaénili* nous ne les avons pas encore vus. Et pour les radicaux CV: *ntáléli* il n'a pas encore mangé, *ntitéli* je n'ai pas encore heurté, *ntitúli* je ne suis pas encore allé.

Et dans les parlers apparentés, tel 136: *ntótíli* tu n'es pas encore allé, *tatwéili* nous ne savions pas encore, *ntátíli* il n'a pas encore mangé. De même en 137: *ntótíli* tu n'es pas encore allé, *ntáléli* il n'a pas encore mangé, *ntsíwíli* je ne suis pas encore mort, *ntséyíli* je ne sais pas encore.

On notera que dans ces deux derniers dialectes on entend aussi *ntáléí* il n'a pas encore mangé, ce qui pourrait indiquer que *-í* est une abréviation de *-illí* (cf. aussi - tá — í, E 17).

Mamet 1, p. 45 et 3 p. 12 donne *-iní* après le radical *-én-* voir.

Contrairement à Mamet (ci-devant) et à des textes sans tons des Rive-rains de 227, mes notes ont *-eli* au lieu de *-ili* en 228 et 229: *tóhangelí* tu n'as pas encore dit, *táléli* il n'a pas encore mangé, *tatwébelí* nous ne savions pas encore.

Pour 224 j'ai (sans tons chez les Mpenge) *ntiyebili* je ne sais pas encore, *ntosili* tu n'es pas encore allé, *ntaleli* il n'a pas encore mangé; et chez les Mbélc: *tíyébí yé* je ne sais pas encore, *tálédí* il n'a pas encore mangé, *talólédí* nous n'avons pas encore mangé.

En 225 (cf. Gilliard 2, p. 33): *ntakitili* il n'est pas encore arrivé, *ntotuli* tu n'es pas encore allé, *ntiwuli* je ne suis pas encore mort.

En 3, p. 12, Mamet donne la variante contractée *-ii*: *móinda ntamótúbii* la lanterne n'est pas encore trouée, et même *-i*: *tábútóli* il n'a pas encore répondu, ce qui peut se comparer à E. 17 et 18.

3. - tá - ili

Correspondant à *-i* dans certains dialectes, cette désinence comporte le même sens fondamental qu'à l'affirmatif (n° 1) Exemple: *ntályilli* (156) il n'a pas mangé, *ntályakéli* il n'a pas tué.

En 119a j'ai noté: *atáyéli* il n'est pas venu, *atátswéli* il n'est pas allé, *ntá'déli* je n'ai pas mangé, tous radicaux CV; à comparer à *atásómi* il n'a pas acheté. Les informateurs originaires des villages Iléngé, Lokúla, Bonyeka et Itúkúantáka signalaient que *ntá'déli ómi* était remplacé dans cette dernière localité par *ntá'd'ómi* (ci-devant B. 134).

Mamet 2, p. 61 ne connaît cette forme que dans certains dialectes des Bolia: *nikelili* je n'ai pas fait. Il y constate donc pour cette désinence une disproportion entre l'affirmatif et le négatif, tout comme je la trouve dans des dialectes plus septentrionaux.

Gilliard 2 p. 33 signale la même formation: *ntaleli* (225) il n'a pas mangé (sans tons).

K. Formes à désinence -is-

Je groupe ici deux structures, l'une à finale *-a*, l'autre à finale *-i*, car, malgré la divergence sémantique, elles me paraissent fondamentalement apparentées, la finale ajoutant des nuances qui se retrouvent encore dans d'autres formes (cf. sections B et E).

1. - — isa

Cette désinence, haute pour hier et basse pour aujourd'hui est un emploi rare, plus ou moins selon les dialectes. Au N-O, les cas sont limités à certains radicaux (on trouve dans Gr. II, p. 364 plus de détails).

Quelques cas ont été notés au C, avec des bases semblables (finales *s*, *w*, *y*, *-ka*), le ton de la désinence distinguant les deux temps. Ainsi en 126: *bokaisa áyé* et *bokaisá'ómi* ils lui ont donné aujourd'hui / hier; 132: *bákalwisá* ils ont échangé, *bokwikisa* il t'a sauvé (d'autres groupes de 132 ont *bákalwí* et *bokikyí*); 147: *lóúsísá* vous avez tué; 123: *ampis'ómi* il m'a apporté hier (radical *-fe(1)-*).

La désinence *-isa* s'observe encore comme remplaçante de *-i* statif dans quelques dialectes du N-O avec la nuance intensive. Le ton est localement bas (11, 12, 13) ou haut (10). Cette formation ne s'observe qu'avec certains radicaux. Cf. ci-devant et Gr. II, p. 420.

L'emploi est encore courant en 67 avec le radical *-yal-* être (cf. ci-devant A. 1). Comme la consonne finale est caduque (1^e Partie, II, D. 4), on a: *njalsa la*

nsúfé wíké j'ai beaucoup de poissons, *oyáisa bónǒlu* tu es jeune. Et au négatif: *nsúfé ifayáisa aná ntando* il n'y a pas de poissons dans le fleuve.

2. - — *isi*

Cette désinence qui a le sens d'action inaccomplie, ne m'est connue que chez les Mpóngó (137 b): *tatwéisi* nous ne savons pas encore. Tous les textes fournis par des informateurs sont dépourvus de tons et se rapportent au radical -*é(y)*- savoir: *tateyisi* (nous), *tatsweisi* (nous), *ntseisi* (je).

Cet affixe rappelle *-ili* (J.1), employé dans ce même dialecte avec le même sens, et *-isa* (ci-devant 1).

L. Formes à désinence -ite

Cette désinence ne m'est connue des Bongandó 181 et 182 pour le statif présent.

1. - — *ite*

Ceci est la forme affirmative. Aucun exemple ne porte d'indication de tons. Tous les exemples notés ont une base à suffixe, qui est maintenue devant la désinence: *akǎhamite* il est accroché, *emalite* il est dressé debout, *balekanite* ils sont passés, *yekamite* elle est appuyée.

2. *ʼfa* — *ite*

La marque négative ajoute la nuance de négatif au statif présent décrit ci-devant au n° 1: *ahakotamite* il n'est pas perché, *tohaetamite* nous ne sommes pas couchés, *bahasanganite* ils ne sont pas apparentés. Tous ces exemples viennent de 182.

M. Formes impératives

Les formes de l'impératif sont groupées ici dans une section spéciale parce qu'elles ne font partie de la conjugaison qu'imparfaitement, puisqu'elles ne se présentent qu'à la deuxième personne.

Les affirmatifs sont formellement distincts des négatifs en ce qu'ils n'ont de préfixe qu'au pluriel.

Pour la plupart des formes, le singulier est reconnaissable à l'absence du préfixe personnel.

Il y a plusieurs sortes d'impératifs, tant affirmatifs que négatifs, et il existe un nombre important de formes dialectales. L'ordre suivi ici est basé al-

phabétiquement d'abord sur les marques, ensuite sur les désinences, puis sur les subdivisions provenant du ton, respectivement haut, descendant, montant, bas.

Certaines formes sont munies du préfixe personnel, même au singulier. Cependant elles sont rangées ici, non seulement à cause de leurs sens et emploi nettement impératifs, mais avant tout parce qu'elles ne se disent qu'à la deuxième personne. Telles sont les formes 4, 5, 20, 24, 25, 26, etc.

1. — a

Cette forme caractérisée par la base plus la désinence -a, est l'expression la plus simple d'un ordre donné à une personne. La désinence suit les règles du contraste tonal (Gr. II, p.442): *kúnda* (3) frappe, *kundá* (2) enterre, *téfélá* (20) parle. Elle se conforme à l'harmonie vocalique totale dans les dialectes méridionaux: *kendé* (Ekonda, 143) va, *otó* (136) entre, *ongó* (228) dors, *téémé* (137) mets-toi debout, *londóló* (224, 225) expose.

Pour l'extension de cette forme de l'impératif, je ne connais aucune exception géographique. Elle est l'une des très rares formes employées universellement dans le domaine môngo.

Les radicaux CV ne suivent pas ce modèle; ils sont toujours munis de la désinence -aka (cf. Ci-après 3), excepté dans de rares dialectes; ainsi au C.: *já* (118) et *dyá* (126) mange; et même au N: *lé* mange, noté en 35 et 36; cf. Aussi Ruskin 1, p.127.

En dehors d'un groupe spécial (cf. Gr.III, p.560 pour le N-0), l'impératif de -*tswá* ou -*tá* (aller) n'est usité que par certains dialectes du C, du S et de l'E: *tswáká* (Mbóle, Ikóngó, Bongandó, 90, 146, 149, 150, 157, 164), *táká* (225, 241) *tswáká* (162), *twaka* (sans tons: 67, 257, 258). Il est remplacé très largement par un verbe défectif (V.A.4a (4).

La forme simple n'est entendue que rarement: *tswá* (173), *tswá* (157, 164).

2. - — a

Avec le préfixe de la deuxième personne pluriel, l'impératif simple s'adresse à plus d'une personne: *loleká* (12) passez, *lěta* (161) appelez, *běmbálá* (220) ou *wónáá* (257) mettez-vous debout, *lōkendé* (143) allez, *bōongó* (228) dormez. Le préfixe haut a été noté en 151, 156, 163, 164, 165.

Ce pluriel de l'impératif simple est remplacé par une forme subjonctive par exemple au C et au S: Mbóle (115, 118, 119, 119a, 120 à 132), 141, 142, 143 ; ainsi: *étámá / lětame* (132) couche(z), *já / lóle* (118) mange(z), *béélá* ap-

pelle / *lóbéélé* appelez-le (127), *kená* / *lókene* (251) va, allez, *émáá* / *lêmee* (253) dressez-vous, *étámá* / *lótama* (254) couchez-vous.

A côté de cette façon d'exprimer le pluriel, plusieurs dialectes Mbóle ont aussi la forme impérative simple avec le préfixe du pluriel, mais je crains qu'il s'agisse de néologismes.

Quelques dialectes emploient le singulier, se contentant d'ajouter le substantif pluriel: *ínó béa* (144) appelez, *ínyó éta* (149) appelez, *séa iny'áfé* (157, 163) ou *séla iny'áfé* (166) ou *ínó áfé* (167, 171, 175) vous deux battez-vous, *iny'émáá* (162) dressez-vous.

A côté de *ínyó émálá* (161) on entend aussi *ínyó wémálá* (150) levez-vous.

Chez les Ikóngó et les Bongandó voisins, on entend *ái* ou *áni* après la forme du singulier sans préfixe (cf. VIII.H.4). Cette particule est indispensable pour distinguer le pluriel. L'opposition entre les nombres peut être renforcée pour le singulier par le particule *fáa* facultative.

En 238 et 239, à l'impératif *yemaa* (noté sans tons) lève-toi, correspond le pluriel *hwemaa*. On peut se demander si le singulier ajoute y ou si c'est le pluriel qui élimine la sémi-voyelle.

3. (-) — *áká*

Sans préfixe pour le singulier et avec le préfixe *lo* (*bo*) pour le pluriel, cette forme exprime l'impératif renforcé (pour les emplois, cf. Gr. p.444).

Dans les dialectes du groupe méridional, la désinence s'harmonise avec la voyelle radicale: *lókendéké* (143) allez, *otókó* (136) entre, *énéké* (230) vois.

Avec les radicaux CV pourtant, cette forme est l'impératif simple: *yáká* (NO) ou *yaká* (CE) viens, *lóléka* ou *boléké* (228) mangez. Au singulier elle est l'une des rares qui soit universellement utilisés dans le domaine, tout comme le parallèle simple (n° 1). Par contre le pluriel offre des variantes dialectales.

En effet, tout comme pour l'impératif simple (ci-devant), certains dialectes emploient comme pluriel une forme subjonctive correspondante: *yaka - loyake* (251, 252, 253, 254) viens - venez. Les radicaux CV forment l'impératif renforcé avec une seconde désinence *-aka*: *yakáká* (145) viens, *ínó yakáká* (166) venez, *lékéké* (228) mange.

Plusieurs exemples des Bongandó attestent l'abaissement du radical, tout comme dans d'autres formes. Ainsi: *emáláká* (171) lève-toi, *bemáláká* (179) levez-vous, *eták'ósó* (171, 175, 179) passe devant.

Tout comme pour l'impératif simple (ci-devant 2), certains dialectes distinguent pluriel et singulier respectivement par les particules *ái* et *fáa* (VIII.H.4).

4. *í-fâ — e*

En 146, j'ai noté cette forme pour désigner l'impératif négatif, à côté de la forme généralement employée *ta* - — *áké* (n° 24). Elle a l'air d'un indicatif négatif. C'est d'autant plus plausible que la dernière forme est couramment employée pour exprimer une interdiction sévère (Gr. II, p.293). Mais d'autre part ce dialecte connaît — *fá* - *e* comme présent négatif de l'indicatif (cf. C. 9b).

5. *í-fa — aka*

Cette forme est synonyme de l'impératif négatif *ta* - — *áke* (24) utilisée chez les Mbóle septentrionaux 106 à 116, 118 à 122 (ces derniers à côté de *ta* - — *áké*, n° 24), et aussi dans les parlers voisins influencés par eux: 22, 24, 105, 108a, 111a. Exemple: *ófasímaka* (119) ne dis pas, *lófalenaka* (107) ne regardez pas. Devant un morphème vocalique: *ófökak'ómá* (105) n'aie pas peur.

6. *hô — a*

Sous le terme d'impératif processif, Mamet 2, p.57 donne cette forme avec le sens d'une action à faire avant une autre: *hóyala mpèni* demeure d'abord là, *lohókela* faites d'abord. L'auteur ajoute un exemple au préfixe *to* de la première personne pluriel, ce qui suggère que ce serait à la fois une forme personnelle et un impératif (à cause de l'absence du préfixe à la deuxième personne singulier).

7. *íko — a*

Cette forme est donnée comme exprimant un ordre plus ferme que — *a* et — *áká* (1 et 3). Ainsi en 169: *meká*, puis *mekáká*, puis *íkomeka* (en insistant) essaie, *íkondámbya* (144, 169) laisse-moi. Je n'ai aucun exemple du pluriel.

Une variante tonale est connue des Bakutu: *ikóyá* (155) viens, *ikóntsika* (155, 159) laisse-moi. Le pluriel noté en 155 (*ikáoya* venez) pourrait être analysé comme *ika* - *lo* - *ya* ce qui donnerait la marque *iká-* plutôt que *ikó-*.

Un exemple de 148 est noté sans tons: *ikontsika* laisse-moi.

Les exemples signalés en 256 sont également sans indications tonales: *ikole* mange, *ikoye* viens, *ikotongeniela dianya* viens nous enseigner le moyen. Mais on remarque ici la désinence *-e*.

8. *ikósö — a*

Un seul exemple de cette double marque a été noté: *ikósönyámyá* (156) laisse-moi donc.

9. *kô — a*

Mamet 1, p.37 présente cette forme comme un impératif exhortatif sémantiquement proche de la forme *-áká* (ci-devant 3): *kôlenda* (228) mais regarde donc, *bokôkela* faites donc.

Le même auteur (2 p.57) donne une variante tonale *kô — a* comme synonyme en 226: *kökende* va donc, *lokökela* faites donc. Gilliard 1, p.22 donne un homonyme (sans tons). Il est peut être l'équivalent de *iko — a* (7). La traduction qu'il en donne peut avoir ce sens, mais aussi exprimer une insistance moindre. Cette interprétation est confirmée par Wanja qui ajoute la tonalité (subjunctive): *kôtepela* je t'en prie, parle.

10. *kô — ake*

Ces éléments indiquent le renforcement ou l'itératif de l'impératif motionnel *ko — e* (11): *köveake* (144) va appeler. *könénésyaké* (144) viens me montrer.

La désinence *-ake* peut ainsi se joindre à toute sorte de radicaux, cf. *to — e* (32).

11. *ko — e*

Cette formation de l'impératif motionnel, couvrant les deux directions du mouvement n'a qu'une extension limitée aux Ikóngó 144, 147, 148, 166, plus les méridionaux 257 et 258. On remarque que le ton de la marque est flottante. Personnellement je considère le ton montant comme le plus probable. Exemple: *kóee* (144) va appeler, *könténéé* (144) viens me couper, *kôsومه* (147, 148) viens acheter, *kôsíméé* (148, 166) va lui dire. Au S, les précisions phonétiques et toniques manquent. En 257: *koyetame* viens coucher, *kontekye basi* va me puiser de l'eau, *koyasimye* va leur dire, *koyose* viens chercher, *konyenye janya* viens m'enseigner la manière de faire. En 258: *konsombe* va m'acheter, *koyasimele* va leur dire, *koyete* va appeler. En 256 on trouve la forme *yokondubwe* à côté de *ondubwe* viens me couper. Serait ce un composé de *yo-* et *ko-*?

12. *lö — e*

Cette formation est le pluriel de l'impératif distanciel en *yǒ-* ou *ǒ* au N-O, C et chez les Boyela. Elle est notée ainsi partout, notamment en 22, 105, 142, 143, 146, 149, 150, 151, 156, 162, 165, 242. Les mélanges avec *lǒyó* sont donnés ci-après.

L'initiale est remplacée régulièrement par la variante locale *bo-* du préfixe de la deuxième personne singulier en 137, 222, 228, Ekonda, Bongandó et, sans tons, 67.

La variante *lwǒ-* a été notée en 24, 102, 110 à 113. Chez plusieurs Mbóle il y a mélange avec *lǒyó-* (ci-après 13). Je l'ai noté en 107, 108, 108a, 118, 120, 122, 126, 127, 129, 131, 132. D'autre part *lǒ-* se trouve, dans ce grand groupe également en 106, 11a, 123. En 132a j'ai noté un cas de désinence *-a*: *lǒtonaká* venez nous instruire.

Ce phénomène a encore été observé avec les bases à suffixes *y* et *w* dans certains dialectes, dont j'ai cependant oublié de noter l'identité.

13. *lǒyó* — e et variantes tonales

L'initiale se trouve comme variante de *lǒ* chez les Mbóle et en 117, 134, 135, 141, 145, 157 ; avec la variante du préfixe *bo-* en 222 et chez les Bongandó: *bóyónténélé* (220) venez me couper.

Pour 253 et 254, les exemples n'ont pas d'indications tonales. Comme variantes minimales, j'ai noté: *lǒyo-* (169), *lǒyó-* (97, 135, 137), *lǒyǒ-* (193, 194): *lǒyókelé* (226) venez faire, *lǒyétame* (97) venez coucher, *boyóndaké* (137) venez m'enseigner.

14. *nsɔ* — a

Cette forme impérative porte la nuance d'insistance chez les Ekonda. On note que la voyelle de la marque est toujours *ɔ*: *nsɔtǒnga* (231) tresse donc ! Il n'y a pas de dévocalisation: *nsɔóla* (231) sors donc ! Le pluriel intercale le préfixe bas: *nsɔlotonga* (230) tresse donc ! *nsɔlwěne* (230) voyez donc !

Le degré d'aperture, non motivé par la base, et les autres phénomènes mentionnés suggèrent l'hypothèse d'une accointance avec l'impératif spécial *nsɔ/ntsɔ* (aller) ; cf. V.A.4a (4). On pourrait proposer la graphie disjointe *nsɔ* (*lo*)*tǒnga*.

15. *nsɔ* — áká

Cette structure ajoute l'emphase au sens de la forme à désinence *-a* (14). Elle comporte une nuance de moquerie: fais mais tu ne réussiras pas:

nsɔ́lóngáká (231) essaie de construire, ça n'ira pas. La désinence est sujette à l'harmonie vocalique: *nsɔ́énéké* (230) essaie de voire.

Au pluriel: *nsɔ́lwóláká* essayez seulement de sortir.

16. *ǒ — ake*

Cette forme intensive - itérative s'emploie pour l'impératif motionnel dans les dialectes qui ont *ǒ — e* pour la forme simple *ǒyétake* (193 à 196) va appeler. On note l'interaction de *y*, comme chez les Boyela.

17. *ǒ — e*

Ceci est la variante des Boyela pour l'impératif distanciel en général (ailleurs on a *tǒ — e* (n° 32) et *yǒ — e* (n° 37).

Le pluriel a le préfixe *lǒ-*: *ǒndaké* va ou viens m'enseigner, *lǒndaké* venez m'enseigner.

Devant une voyelle on intercale *y*: *ǒyête* (183,185) va appeler.

Toutefois il y a un certain flottement dans mes documents. Ainsi j'y trouve aussi *yête* (199) va appeler, et pour cette même direction d'éloignement: *tótoke básí* (189, 192 à 196) va puiser de l'eau. S'agit-il là de variantes locales? ou de néologismes?

18. *óyó — ake*

La désinence *-ake* ajoute la nuance intensive ou itérative à la forme simple *oyo — e* (19): *óyolakake* (167, 173, 195) viens m'enseigner, *óyǒsake* (167) viens prendre, *óyélelake* (171) va l'appeler.

19. *óyó — e*

La marque double est la variante des Bongandó pour l'impératif distanciel: *óyólele isé* va appeler ton père (220, 203, 207), *bóyótóke básí* (217, 220) allez puiser de l'eau, *óyásúmólé* (207, 217, 220) va leur dire, *bóyóndaké* (193) venez m'enseigner.

La variante *yo-* a été notée également dans ces mêmes dialectes, mais j'ignore s'il y a des nuances sémantiques.

20.(-) *sǒ — a*

Le sens de cette forme impérative est plutôt invitatif ou permissif; d'après les informations elle est l'expression la plus faible: *sǒétama* couche-toi tranquillement, continue de dormir sans crainte (132), *sǒya féé* viens un peu (106),

sõntsika (106, 107, 108, 110, 112) veuille me laisser tranquille, il s'agit d'une prière plutôt que d'un ordre.

Cette forme s'observe chez les Mbóle, les Bóóli et au S : *sõnyámbya* (141) et *sõntsika* (147, 158a) laisse-moi tranquille, *sõyá* (252) viens, *sõtók'ási* (254) veuille puiser de l'eau, *sõkene n'ókona* (142) va tranquillement en forêt.

Le ton haut sur *-so-* a été noté en 106: *sóya feé* viens un moment, *sõnsangyé áye* (107, 108) va lui dire pour moi de venir.

Les Bóóli donnent la désinence haute lorsque l'interpellé est tout près: *sõnyámbyá* laisse-moi.

Pour 224, j'ai noté une variante tonale : *sóyá* viens, *sóyémáá* arrête-toi, attends un peu. Au Centre: *osotama* couchez-vous (sans tons). L'informateur ajoute que la forme exprime une invitation pressante: *bóóóló* battez-vous, même à contrecœur, *bóóólé* mangez quand même.

Gilliard 1, p.22 ne donne pas de tons pour *sotepela* parle complètement. Les exemples du pluriel sont rares: *losóyá* (252) venez, *lõsoétámá* (132) dormez tranquillement.

21. *sõ — e*

Pour exprimer l'impératif distanciel d'éloignement, on trouve rarement ce substitut de *tõ — e* (32) qui a le même ton subjonctif. Je le connais chez les Mbóle septentrionaux 107 à 113. Exemple: *sõtókoe* (110 à 113) va puiser, *sěte* (113) va appeler. On entend aussi *-so-*: *sáélé* (112) va les appeler, *sósome* (107, 108) va acheter. Au pluriel on a noté: *lósosome* (108) allez acheter, *losěte* (113) va appeler, avec *y* intercalé, *lósóyěte* (107).

Aux deux extrémités géographiques, la forme a été notée sans tons: *sotokoe* (67) va puiser, *swásangéé* (67) ou *swaele* (254) va leur dire.

22. *sokó — a*

La double marque est présentée comme une insistance, un renforcement de la marque simple. Cette forme a été notée chez les Yóngo et les Bóóli: *sokwétama* (132) dors tranquillement, *sokóntsika* (132) laisse-moi, *sokwémala* (142, 143) arrête-toi. Pluriel: *losokwétámá* (132) dormez, *lósokoyá* (132) venez.

23. *sõyó — a*

Connue des Bóóli, cette forme est plus insistante que *sokó*-(22). Voici les interprétations notées en 142 pour les diverses formes impératives où se trouve la marque *sõ-* avec les radicaux *-lek-* passer et *-betam-* se coucher :

- (1). *sōleka* invitation polie ou pressante (moi je ne passe pas, à toi de passer), *sōétama* moi je ne me couche pas, que cela ne t'empêche pas de te coucher.
- (2). *sokóleka* est plus fort: passe, je ne m'y oppose pas, *sokóétama*, tu peux te coucher en paix.
- (3). *sōyóleka* (viens passer), plus fort que le précédent et avec la nuance de venir, *sōyóétama* viens te coucher
- (4). *sótswétama* comme 3, mais avec mouvement d'éloignement: va te coucher en paix.

Pour le pluriel j'ai noté :*sāloleka* et *sāloyóleka*.

Les informateurs ajoutaient que ces formes sont moins fortes que l'impératif simple, par exemple: *sokónala* (on remarque le glissement tonal) *ńsokwélá lyói* moins fort que *ónálá ńkweélé lyói* arrête toi que je te dise quelque chose. Ils affirmaient même que l'impératif est moins insistant que le subjonctif: *lónálá ńwélé* moins fort que *lónale* arrêtez-vous, que je vous parle. Cependant les informateurs des autres dialectes pensent généralement le contraire.

24 .*ta* — *áké*

Ces éléments désignent l'impératif négatif habituel, qui est largement répandu (cf. ci-après). La variante *to* — *áké* (n° 29)s'y rattache morphologiquement. Cependant en 10 elle est traitée comme forme autonome, comme il sera exposé ci-après (n° 31). L'harmonie vocalique s'observe au S-O: *talóténdké* (233) ne médisez pas. Cette forme « originelle » se maintient telle quelle, devant les morphèmes vocaliques pour le singulier et en toute position pour le pluriel. Exemple: *tawasáké* ne cherche pas, *tawengéláké* n'inspecte pas, *talotéféláké* ne parlez pas.

Elle s'entend encore là où il y a un *y* intercalaire devant une voyelle, comme en 133: *ntayókáké* n'entends pas. Chez les Bongandó, elle est générale: *taténdáké* (173) ne médise pas, cf. Walling p. 43 (la forme *to-* y est dite « objective », c'est à dire incluant l'infixe de la troisième personne singulier, de sorte que ce *to-* est *-ta-*+ *-o-* et qu'il ne s'agit donc pas d'une forme autonome). Cette forme s'observe encore en 162.

La consonne initiale du préfixe pluriel est fréquemment omise: *taotéféláké* (10,222) ne parlez pas. L'ordre respectif des préfixes antérieurs est dialectalement variable pour le pluriel.

Talo- se trouve spécialement au N-O, 117, 133, 138, 141, 142, 143, 149, 156, 158, 222, 225, 226, 245, 254, 255, Ekonda et aussi chez les Bakutu (contraction cf ci-après). De même *tabo-*: 136, 137, 228. D'autre part, *lota-* s'observe notamment en 24, 90, 99, 145, 165, Mbóle S. (122 à 131) et, avec le préfixe *bo-*, en longandó.

Ajoutons qu'ici encore certains dialectes emploient la forme du singulier pour le pluriel également, en précisant généralement le sens au moyen de *in(y)ó* vous (127, 144, 150, 156, 161, 164, 256, 258,) ou *ál* (144, 168, 169) ou *áni* (182), cf. n°2.

La chute de l'initiale *l* du préfixe pluriel cause l'assimilation régressive de la marque (-*talo-* = -*tao-* = -*too-*) chez les Bakutu: *tooyáké* ne venez pas, *tókenáké* ne partez pas. La marque *to-* s'observe encore comme variante propre chez les Boyela (cf. aussi 167 b et 168): *lotokeláké* (183, 197) ne faites pas.

La marque est précédée de la nasale dans plusieurs dialectes méridionaux: *ntalomináké* (226) ne buvez pas, *ntalonkutumake* (238 sans tons) ne me battez pas.

En 224 on entend la finale -*a*, donc la désinence -*aka*, sujette à l'harmonie vocalique: *tabótólókó* ne médisez pas. Pour le singulier correspondant, cf.31.

Cet impératif figure parmi les rares formes verbales connues sur presque la totalité du domaine ; la seule exception connue étant le groupe septentrional des Mbóle: 106 à 116, 118 à 122, plus les voisins influencés 22, 24, 108a, 110a, 105.

25. - *tú* — *e*

L'ordre donné est rarement observé comme c'est le cas par exemple à l'O avec des radicaux vocaliques: *otséte* (12) n'appelle pas. Le plus souvent, les affixes antérieurs sont intervertis, *nta* — *e*. La désinence a le ton contrastant. Cette forme s'emploie uniquement à la deuxième personne et à la troisième personne, et à cette dernière rarement. Elle désigne une prohibition absolue (Gr. II, p.439).

Elle m'est connue au N-O, au C (Mbóle, Bakutu) et au S. Par exemple: *ntósangé* (3, 11, 120, 159, 239, 242) ne dis pas, *ntüólé* (91, 106, 135) ne questionne pas, *ntawósangéé* (188, 156, 158) ne lui dis pas, *ntókendé* (135) ne va pas, *ntóyé* (159) ne viens pas, *ntalókisé* (11) ne vous asseyez pas, *ntalóténe* (108, 156, 157) ne médisez pas, *ntalóke* (159) n'entendez pas, *ntásangé* (13) qu'il ne dise pas.

Un cas rarissime de la troisième personne pluriel a été noté à l'O: *ntaákolelé* (12) qu'ils ne te pleurent pas.

Mamet 1, p.38 nomme cette forme impératif négatif formel et donne la marque sans nasale, conformément à la règle des Ntombá 227 à 229: *tóbúnge* ne te trompe pas, *tóngé* ne dors surtout pas, *tabótépélé* ne parlez à aucun prix.

Dans l'art oral, on a noté des cas de désinence -*a* avec les bases à suffixes -*w-* ou -*y-* (cf. V.F.2).

26. *ta* — *é*

La marque précède le préfixe, mais rarement au pluriel . Cette forme est un prohibitif propre au N-O, où il n'est employé que par la vieille génération et dans l'art oral (Gr. II, p.449): *tokelé* ne fais pas, *talokelé* ne faites pas. Avec dévocalisation: *tawasé* ne cherche pas, *tajwísé* ne cachez pas. Cette forme est de plus en plus remplacée par l'intensif *ta* — *áké* (24).

En 10 la marque et le préfixe singulier sont considérés comme un affixe unique, comme le montre le traitement devant une voyelle: *tswasé* ne cherche pas (-*ta*-+*-o*-=-*to*-=-*tsw*-). A comparer la même position pour les formes *ta* — *áké* (24) et *to* — *áké* (31).

Les Mbóle et les Bakutu emploient encore couramment cette forme: *tóténé* (122) ne médis pas, *taíwé* (158) ne questionne pas, *tonkúlé* (159) ne me bats pas, *lotaténé* (115, 119, 129) ne médisez pas. Avec un infix: *totíwé* (158) ne nous questionne pas, *tonkúlé* (159) ne me bats pas, *lotaténé* (115, 119, 129) ne médisez pas. Avec un infix: *totíwé* (158) ne nous questionne pas. En 255 on a (sans tons) *lotetame* ne vous couchez pas.

Cette forme ressemble si fort, tant pour la structure que pour le sens à *-ta—e* (n°25), qu'on croirait à leur identité, et si l'on n'en était empêché par la différence de la tonalité et de leur existence simultanée dans les mêmes parles.

27. *ta* — *kó* — *a*

Avec la marque négative basse précédent toujours le préfixe haut, ce prohibitif continuatif ne m'est connu que chez les Ekonda et leurs voisins 10: *tókótóngá* ne tresse plus, *talókótóngá* ne tressez plus (233), *tswákólela* (10) ne pleure plus, *talókókénda* (10) n'allez plus. Cf. Gr. II, p.451.

28. *tó* — *a*

Il ne semble y avoir qu'une faible différence de sens avec la forme en *só* (n°20). D'après certains informateurs il y aurait ici la nuance d'aller: *tólenda* (120) va regarder, *tóntsíka* (120, 123) laisse-moi. Mais ceci semble interdire *tóyá* (118, 120, 123) viens. Aussi d'autres opinent-ils pour la nuance de proximité. Comme pluriel j'ai noté *lótsoya* (123) venez.

29. *tó* — *áké*

Cette structure ajoute l'emphase à la forme simple *tó* — *e* (n°32): *tóyéńáké* (230) va donc voir. D'autres exemples peuvent se déduire de ceux de la forme simple.

30. *tõ* — *ake*

La désinence *-ake* jointe à *tõ*- (et ses variantes, cf. 32) exprime la nuance d'insistance, de répétition ou d'habitude: *tõlukake* (120,136) va chercher, *lõtola-kake* (242) allez enseigner, *lõtobeake* (129) allez appeler, *tõnsómyáké* (242) va m'acheter. La tonalité est subjonctive.

31. *to* — *áké*

Cet impératif négatif figure parmi les formes les plus largement répandues, comme il appert de ce qui suit. L'initiale *to*- résulte de la contraction de la marque négative *ta*- avec le préfixe de la deuxième personne singulier *o*-, comme le montrent le pluriel *talofekáké* ne prohibez pas, et surtout la dévocalisation dans *tawětáké* n'appelle pas, *tajwěmbáké* ne chantez pas, cf. *ta—áké* (24).

To- est traité comme une marque à titre propre dans les rares cas où il y a dévocalisation devant un morphème vocalique: *tswasáké* (10) ne cherche pas, *twěnéké* (230) ne vois pas, *ntwětáké* (242) n'appelle pas, ainsi qu'en 22, 24, 26, 134, 135, 137, 144.

Il y a par contre des cas où la dévocalisation se fait sans changement de consonnes, p.ex. *tőkáké* n'entends pas, noté abondamment: 93, 99, 135, 137, 143, 144, 185, Bakutu, Bosaka, Boyela, Bongandó, S-E. Cf. le pluriel: *talőkáké* (251).

La structure paraît intensive sur le plan formel, mais de fait l'interdiction est moins forte que dans la forme simple *ta — é*, sans doute parce que celle-ci est d'un emploi plus rare, cf. Gr. II, p.451. La marque négative est dialectalement précédée de la nasale: *ntolendáké* (225) ne regarde pas, *ntokeláké* (226) ne fais pas, *ntokutumake* (238, sans tons) ne me bats pas, *ntolonkutumake* (239) ne me battez pas, *ntwětáké* (242) n'appelle pas. La nasale se trouve aussi en 224, cf. ci-après.

Partout ailleurs la nasale initiale est absente: *tokúndáké* (N-O) ne me frappe pas, *toétáké* (136) ne m'appelle pas, *tosangáké* (général) ne dis pas, *tonkúláké* (6, 7, Ekonda etc.) ne me frappe pas.

Pour le S, mes notes n'ont pas d'indications tonales: *tondyakake* (254) ne me tue pas, *tõtendake* (253, 254) ne me dis pas, *tolendake* (257 etc.) ou *tendake* (253, 254, 255, 256, 258) ne regarde pas. Ici comme dans certains dialectes du groupe S-O: *tolékéké* (228) ne mange pas, *tõtóngóké* (1, 136, 137) ne médis pas, *tókenéké* (142, 143) ne va pas.

En 224 la désinence est *-áká*, qui se conforme à la règle de l'harmonie vocalique totale: *tolendáká* ne regarde pas, *tondyakáká* ne me tue pas, *tõtólókó* ne médis pas de moi. Les divisions centrales préposent la nasale: *ntolendáká* ne regarde pas, *ntombóláká* ne me frappe pas, *ntótólókó* ne médis pas.

Pour l'extension géographique, cf. la variante « originelle » *ta — áké* (24).

32. *tó — e et variantes*

Avec la tonalité du subjonctif, cette forme est usitée dans de nombreux dialectes centraux et méridionaux pour l'impératif distanciel, en rapport avec l'action de s'éloigner et en opposition avec *yó — e* (cf. 37).

Sous ses diverses variantes, elle est employée chez les Mbóle, les Bakutu, les Boóli, les Boyela, les Ekonda, en 117, 133, 137, 141, 157, 225, 226, 238, 239, 242, 251, 252, 253, 255. Ex.: *tólake* (117,118) va enseigner, *tólalaké* (117, 152) va leur enseigner, *tónsomyé* (242) va m'acheter, *tête* (119a) va appeler, *táéélé* (132) va les appeler, *tóntókélé bási* (141) va me puiser de l'eau, *tómwélé* (137) va lui dire. Et avec *y* intercalaire : *tóyête* (233) va appeler, *tóyéne* (230) va voir.

On observe la variante tonale *tó-* chez les Mbóle, Bakutu, Boyela, Boóli: *tóbeele* (121, 123, 127, 157) va appeler, *tábyéé* (129) va les appeler, *tótokole* (142) ou *tótokoe* (157) va puiser, *tótoke bási* (Boyela) va puiser de l'eau, *tónt-sóméé* (156) va m'acheter, *tókele* (226) va faire. Avec dévocalisation: *tswête* (137) ou *twête* (143,251) va appeler.

La forme a été appelée sans tons dans les cas suivants: *tokokole* (225) va convoquer, *twete* (238) ou *toyete* (239) ou *toete* (253, 255) va appeler, *totoke* (256) va puiser.

Pour le pluriel nous avons: *lótólaké* (242) allez enseigner, *lótosome* (118) allez acheter, *lotête* (114, 115, 116, 158, 159) ou *lotobee* (127, 129) allez appeler, *lotosome* (252) ou *botosome* (137) allez acheter.

Avec *l* intercalaire: *lotólete* (117) allez appeler.

L'inversion du préfixe et de la marque s'observe en 142-143: *tólwétame* allez coucher, *tálótosómélé* allez nous acheter ; en 251 : *tolwete* (sans tons) à côté de *lotwete* allez appeler.

Ma documentation a trois cas à marque *tó-* avec un infixé personnel, séparé de la marque par *k*: *tókâmbélé* (141) va leur dire, *tókôsangéé* (157) va lui dire, *tókâsangeé* (157) va leur dire. A première vue, on pourrait songer à une marque double *tókó*. Mais les nombreux exemples en *to-* notés en 141 et 157 suggèrent la solution admise ici: *k* intercalaire devant un morphème vocalique.

33. *tókó — a*

Chez les Ekonda, cet impératif négatif interdit de continuer l'action: *tókótonga* (230) ne tresse plus, *tókóyéne* (230) cesse de voir.

34. *yǒ* — *áká*

Cette forme, que je ne connais qu'au N-O, exprime un ordre à exécuter à plusieurs reprises et à plusieurs endroits (Gr. II, p.448): *yǒlakáká* va enseigner ça et là, partout où l'occasion se présente.

Le pluriel a le préfixe *lo-*: *lǒsoóláká* allez converser. Avec dévocalisation on trouve *loy-* ou *l-*: *loyásáká* allez chercher partout, *loémbáká* allez chanter.

On entend aussi les variantes tonales *yó-*, pluriel *loyó-*, dévocalisées en *y-* et *loy-*: *yólendáká* va regarder, *yásáká* va chercher, *loyólakáká* allez enseigner, *loyimóláká* allez enlever ; cf. Gr. II, l.c.

35. *yǒ* — *áké*

Cette désinence ajoute l'emphase à la forme simple à désinence *-e* (n°37) *yǒyéndáké* (230) viens donc voir.

36. *yǒ* — *ake*

Avec la désinence *-ake*, l'impératif distanciel *yǒ* — *e* (n°37) a la nuance intensive ou itérative. Elle peut s'appliquer à n'importe quel exemple donné pour la forme simple: *yǒlakake* (3, 150, 164, 165, 169, 120, etc.) viens enseigner, *yǒleke* (10,12) viens manger, *yǒyetake* (135) va appeler, *yásangéláké* (164, 165, 194) ou *yasímóláké* (179) va leur dire, *lǒyonténéláké* (167) venez me couper, *boyèlengake* (176) allez appeler, *lǒntúmyáké* (179) venez me montrer.

37. *yǒ* — *e* et variantes

Avec la tonalité du subjonctif, cette forme intime un ordre à exécuter avec déplacement. Au N-O, la direction n'est pas spécifiée, elle est orientée vers le locuteur, la direction d'éloignement s'exprimant au moyen de *tǒ-* (voir n°32).

La forme unique du N-O s'étend jusqu'en 93 et les Ekota ; elle est en usage aussi chez les Ntómá (227 à 229), ainsi que chez les Bongandó et les Boyela, quoique généralement sous une forme légèrement différente ; aussi chez les derniers on a *ǒ* (cf.17) à côté de *yǒ-*(193, 194). Exemples: *yǒkole* (13) viens ou va prendre, *yǒtokole* (98) va ou viens puiser, *yǒnsómbélé* (90) va m'acheter, *yǒle* (10) viens manger, *yǒte isó* (135) va appeler ton père, *ywélenge* (146) va appeler, *yǒndaké* (1,117) viens m'instruire, *yete* (148, sans tons) va appeler, *yǒene* (228) viens voir.

La marque à simple ton haut se trouve notamment en 2, 3, 10, 15, 145, 146, 155, 157, 222, 226: *yásangélé* (10,222) ou *yásangéé* (157, 161, 164, 166) va leur dire, *yókǒhe* (226) viens prendre.

De nombreux exemples, surtout du S. sont dépourvus d'indications tonales: 182, 184, 185, 239). Chez les Boyela, la situation semble confuse. Dans la plupart des exemples, généralement avec la variante *õ* — *e* (cf. 32), le sens est indifférent à la direction, ne distinguant pas éloignement et rapprochement: *õsombe* va ou viens acheter. Toutefois il existe aussi une forme *tõ* — *e* pour l'éloignement, cfr 32.

Avec le seul sens de déplacement vers le locuteur, cette forme s'emploie chez les Mbóle, Bakutu, 67, 136, 137, 141, 142, 143, puis au S: 225, 226, 238, Ekonda. Exemple: *yõnténélé* viens me couper, *yõkoe* viens prendre, *yõnsimyé* viens me dire, *yõkõse* (225, 233) viens prendre. Et sans tons: *yotene* (67) viens couper. Chez les Ekonda, on note l'insertion de *y* devant une voyelle: *yõyéne* (231) viens voir.

Avec l'adverbe du pluriel: *yõsombe ái* (169) venez acheter. En 225 existe la variante *iyõ-*: *iyõtenakele* viens me couper. Dans les dialectes méridionaux, j'ai noté comme valant uniquement pour le mouvement d'approche: *yõkõse* (252) ou *yõfõse* (242) viens prendre, *téu yõlake* (242) viens enseigner.

Les autres dialectes de cette zone sont notés sans tons: 238, 239, 245, 251, 253, 254, 255, 256. Cf., pour le mouvement opposé *tõ* — *e* (n°32).

N. Les gérondifs

Les gérondifs ou substantifs verbaux sont formés au moyen du préfixe nominal *n-* et d'une désinence *-a* ou *-i* selon les dialectes. (cf. Gr. II, p.454). D'après les dialectes, le préfixe *n-* est dévocalisé en *nj-* ou *ny-* ou *nd-* (cf. V.C.1)

La formation qui inclut le préfixe *n-* ne se trouve pas dans ma documentation sur les Boyela où il n'y a que l'infinitif à préfixe *li-* (ci-après O). Le gérondif n'admet un infixe personnel qu'exceptionnellement; le seul dialecte connu pour l'avoir est 141: *mbaúfólá* les questionner, *ntouúfólá* nous questionner.

Toutefois l'emploi de l'infixe réfléchi dans le gérondif est général. Les différences dialectales se situent au niveau des tons.

A la règle du ton haut de la finale, je ne connais comme exception que 252: *nyátsínwa* se pousser.

L'infixe a le ton descendant dans la plupart des dialectes (Gr. II, p.458): *njásolá* se laver. Le ton triple a été observé de 122 à 129 et en 165, 252: *njásolá*. Le ton bas se trouve aussi: *njasongá* (173) ou *njasolá* (Boyela) ou *nyasolá* (146) se laver. En 169 j'ai noté *njăkaná* se repentir (tout comme chez les pygmoides A 2). L'emploi de l'infixe n'a été constaté que dans la seule forme à désinence *-a*.

Les différentes formes sont classées ici dans l'ordre alphabétique des désinences (d'abord *-a*, *-aka*, et *-ka*, formant un groupe, puis *-i*) et dans l'ordre des tons, haut ou bas.

1. *n — a*

La principale différence dialectale se trouve dans la nature simple ou double de la base et éventuellement dans le caractère total ou partiel du redoublement ainsi que dans la nature de la voyelle radicale du premier terme de redoublement.

Partout la base polysyllabique est maintenue telle quelle et la désinence ainsi que les syllabes supplémentaires sont hautes. La désinence s'adapte à l'aperture de la voyelle radicale dans les dialectes qui connaissent ce phénomène pour la désinence *-a* des formes conjuguées (cf. ci-devant B).

Les bases monosyllabiques se trouvent soit redoublées soit simples. Ce dernier cas se présente au C (Mbóle, Bakutu, Ikóngó, 141) et au S, chez les Bongandó: *mpéná* traverser, *ndelá* (22, 173, 135) ou *ndeá* (169, 252) ou *neá* (108, 150); *mminá* (112, 116, 119, 122, 126, 131, 132, 245) ou *melá* (22, 161, 162, 175, 220) boire; *njángá* (179) ou *nyángá* (150) ou *nángá* (169) ou *nxángá* (132) faire un projet; *nyiná* (122, 150) ou *niná* (169) haïr; *nyɔsá* (127) ou *ndɔsá* (169) prendre.

En 224 on trouve *ndutá nkuka* souffler avec le soufflet de forge à côté du redoublement *ndúuduta* (voir ci-après).

Comme on le voit la désinence est partout haute. La désinence basse n'a été notée qu'en 117: *ntána* trouver, *nkɔsa* prendre, *nyina* haïr.

Le redoublement partiel, portant sur la première syllabe, s'observe dans les autres dialectes: N-O, Bɔ́lí, Ekonda, 136, 137, 146, 165, 222, 238.

Il existe une différence dans la voyelle du premier terme du redoublement: tel dialecte la maintient et tel autre la transforme éventuellement en *a*. Ce dernier cas s'observe principalement dans le bloc N-O au N de la Jwafa, y compris 71, 74, 84, 90, 91, 93, 99, Ekota, 146, 165. Au sud de cette rivière, on tend à maintenir le timbre de la voyelle radicale: *ndélela* (1, 7, 10, 11, 12, 13, 20, 222) pleurer, *mmémela* (12, 13, 20, 134) ou *mmémele* (233, 241) ou *mmimina* (137, 142, 224) boire, *ndúuduta* (224) souffler, *nkéketé* (137, 138) ou *nkókotɔ* (241) couper, *ntótóngɔ* (1) médire. Dans la région d'Ingende, il y a un certain flottement d'après les lieux et les générations.

Les radicaux vocaliques redoublent soit la voyelle initiale, soit la voyelle initiale plus la consonne ou la séquence de consonnes suivantes: *njáanga* (N-O, 1, 11 etc.) ou *njángánga* (10, 228) ou *nyángánga* (243) faire le projet; *njééna* (13) ou *njééne* (1) ou *njénéna* (10) ou *njénéne* (228) voir; *njúumba* (7, 40, 71, 74, 165) ou *ndúumba* (31, 32, 34, 40a, 45, 84) ou *núumba*

(35, 36, 37, 39, 42, 45, 46, 48, 49, 50, 54) ou *njumbúmba* (10) ou *numbúmba* (51) terrasser; *njǒɔnga* (137) ou *nyɔngɔngɔ* (228) dormir.

Les exemples montrent que le redoublement est haut pour les radicaux hauts, mais montant pour les radicaux bas. Mais dans le redoublement de la voyelle avec les consonnes, la première voyelle est basse et la seconde syllabe est descendante: *njutúta* (10,102) retourner.

Le pré-redoublement est plus poussé au S-0 où il ajoute *-a-* après la voyelle radicale redoublée: *miamina* (225, sans tons, probablement *miámina* comme en 228) boire, *mbúábúna* (226) briser, *mbuábuta* (226) saisir, *nkiákiha* (228) s'asseoir. En 226 et de 227 à 229, devant cet *-a-* intercalaire la voyelle s'entend plus ou moins comme *i*: *ndiáleka* passer.

En 222 apparaît le redoublement de la voyelle des radicaux vocaliques avec le préfixe: *njánjána* faire un projet, *njinjina* haïr.

Le redoublement total se trouve aussi au S-O après le préfixe. Deux exemples (sans tons) viennent de 224: *mminamina* boire et *nkelakela* faire (mais le sous-groupe Mbélc donne *lósi ló mmimina* eau pour boire). En 226 et de 227 à 229, avec des radicaux vocaliques: *njókáóka* (226,228) entendre, *nyináina* (229) haïr. Une autre variante de redoublement complet a été notée en 108, 108a, 111, 118, 155: *nyinányina* haïr.

Les Bongandó mettent *b* entre la nasale préfixée et les radicaux vocaliques qui ont *b* dans plusieurs formes conjuguées: *mumbá* (175) ou *mbumbá* (203, 207, 210) terrasser (Cf. *njumbá* 204, 220, et Walling, p. 36-37).

Les radicaux CV se redoublent totalement: *ndálá* (2, 24, 26, 28) ou *ndélé* (10, 7) manger, *nkyákuyá* (3, 102) poindre, *njáyá* (9, 10, 12, 138 etc.) ou *nyáyá* (143) venir, *ntswátswá* (4, 10, 12 etc.) ou *ntátá* (1, 7, 137, 233) aller.

Cette formation est générale au N-O (Gr. II, p.455) et à quelques représentants au C et au S-0.

Ailleurs se trouve le radical simplement muni de préfixe: *njwá* (168) vomir, *nkyá* (141, 147, 151) poindre, *nyá* (133) ou *ná* (111) manger, *nnywá* (141, 168, 169, 179) ou *nmwá* (144, 155) ou *nmó* (257, 258) boire, *ntswá* (108, 122, 163, 203) ou *ntwá* (253) aller, *njá* (22,176,203) ou *nyá* (116, 132, 133, 144, 145, 151, 156, 184) venir. Mes documents ne donnent pas d'exemples pour d'autres radicaux CV.

Une formation spéciale a été notée en 224 avec une désinence intensive: *ndéléké* manger.

On notera qu'il y a un risque de confusion dans les dialectes qui contractent des bases monosyllabiques après l'élimination de *l*. Le redoublement y est maintenu. Ainsi en 224: (*kela*) *kya*: *nkyänkya* faire, (*lela*) *dya*: *ndádyá* pleurer.

2. *n* — *áká*

Le gérondif intératif désignant une action exercée à plusieurs endroits ne m'est connu que dans certains dialectes, après des verbes d'excès. Exemple *oleki ntúmóáká* (161, 162) ou *ólekyé ntómóáká* (157) tu provoques toujours et partout. On notera que cette forme ne se confonde pas avec la forme homonyme des radicaux CV *n* — *ká* (n°4) qui est partiellement homonyme.

3. *n* — *aka*

La désinence exprime l'action réitérée mais sans la pluralité d'endroits (cf.2). Elle n'est connue que dans quelques dialectes: *oleki nyomwaka* (110, 113) tu provoques toujours.

4. *n* — *ká*

Cette désinence n'a été observée qu'avec les radicaux CV dans quelques dialectes: *ntswáká* (22) aller, *nyaká* (161, 251) venir. Elle apparaît surtout chez les Bongandó: *ntswáká* (213, 217) aller, *njaká* (204, 207, 213) venir. Walling p.38 présente cette forme comme étant d'application générale à tous les radicaux de cette sorte: *-fa* donner, *-la* manger, *-sa* se quereller, *-wa* mourir, *-ya* venir (cet auteur ne note pas les tons).

5. *n* — *i*

Le gérondif constitué du radical précédé de la nasale et suivi de la finale *i* ne se trouve que dans les dialectes du S-O 222, et de 225 à 229 ainsi que dans les dialectes apparentés, tels que ceux des Riverains 6 et 7; des Bóólí et, tout au N, 67. Entre le Ruki et les Ntomba et les Ekonda, ainsi qu'entre Ikelemba et Busira, ce gérondif se trouve rarement: il y est limité à certains endroits et à certains verbes, plus fréquent dans l'art oral que dans le langage quotidien, de sorte qu'il fait l'impression d'être archaïque et en pleine régression. On l'entends moins rarement en 2 et 3, surtout après des verbes conjugués exprimant un superlatif (Gr. II, p.460).

En général il s'observe, plus ou moins fréquemment selon les dialectes, comme complément d'un verbe conjugué, par exemple 222: *bolemo vá ndutsi nkuka* le travail de manoeuvrer le soufflet; 227: *mái má mmíní* eau potable; 226: *lobulú ló ndáli* chambre à coucher, ainsi que dans un groupe connectif (pour les détails, cf. plus loin Gr. II, p.460) et les références qui y sont données). Voici quelques exemples provenant de ma documentation: *mpéndi* (143) ou *mpénji* (2, 3, 222) traverser, *mméli* (222, 241) ou *mmíní* (225, 226, 228, 142) boire, *nketi* (225, 227) ou *nkotsi* (222) couper, *nyali* (142) être, *njátóli* (226, 228) dé-

chirer, *nyasi* (142) chercher, *ndéi* (222, 225) manger, *nkéi* (143) ou *nkyái* (142) ou *nkyéi* (222) poindre.

Mes notes du parler 67 ne donnent pas de tons: *baasi ba meli* de l'eau à boire, *oeki nkeli* tu fais trop, *bafaange ntongi* elles ne veulent pas tresser, *efaange ntenyi* ne convient pas pour couper.

Comme le montrent les exemples, la désinence *-i* est toujours haute, ainsi que les syllabes supplémentaires: *nyémáli* (142) se dresser. Mamet I, p.34 donne la tonalité alternante, mais mes notes ont partout le ton haut, ce que le même auteur indique aussi pour 226 (Mamet 2, p.67).

O. Les infinitifs

Les formes infinitives ont principalement la finale *-a*, qui se confonde avec l'aperture de la voyelle radicale dans certains dialectes.

Le préfixe (inerte) prend des formes diverses d'après les dialectes: *i*, *li*, *no*, *o*, *yo* (avec les dévocalisations éventuelles). Il peut être allongé avec un élément comparable à une marque. Les désinences intensives (*-áká*, *-aka*, *-áké*) s'observent également. La désinence *-e* qui est exceptionnelle, est présentée à la fin de ce paragraphe.

Les désinences *-aka* et *-ake* ont l'air de simple intensifs et, si l'on accepte l'analyse *-ak-a* et *-ak-e*, elles peuvent se réduire à *-a* et *-e* respectivement.

Ca et là apparaît un certain flottement, voir un mélange de formes. C'est spécialement le cas chez les Bongandó, où mes notes donnent, rien que comme complément du verbe "aller": *õsonga* laver, *yóétama* se coucher, *oyôélenga* l'appeler, *ótsíma* et *oyótsíma* creuser. Les infinitifs servent de complément à une forme verbale conjuguée (Gr. II, p.462 et III, p.307).

Les différentes formes sont classée ici alphabétiquement selon la désinence, puis selon le préfixe (inerte), ensuite selon la marque éventuelle, finalement selon le ton.

I. *i* — *a*

L'infinitif à préfixe *i-* a été noté dans pas mal dialectes: 10, 22, 93, 99, 134, 135, 137, 165, 184, 225, 226, 238, 242, 253, 254, Boyela. Il est souvent précédé de la proposition *la* dans l'un ou l'autre dialecte, tel 10 (Gr. II, p.465). Ailleurs, on le trouve mêlé à *li* — *a*. Il me semble d'ailleurs que *i* — *a* est ça et là l'abréviation de *li* — *a* (cf n° 10). Devant l'infixe vocalique, il y a parfois intercalation de *y*: *iyáúola* (99) les questionner. Cette insertion s'observe même entre un infixe et le radical: *ibayúola* et *itoyúola* (225, 238) nous les questionner.

La structure s'emploie aussi inchangée: *iaúola* (137,197) ou *iaýúwola* (134) ou *iaýúola* (135) les interroger. Il y a en outre des formes homonymes qui me semblent se rattacher plutôt à *io-* ou *yo-* (n° 2,5,6). Cette variante s'emploie comme complément général des verbes conjugués: *ámbya itsúwa* (157) ou *falá itúola* (137) cesse de nous interroger, *ámòsila ifumbwa* (197) il s'est déjà envolé, *ayeba ikoma* (Gilliard 2, p.26) il sait écrire.

2. *io* — *a*

Dans la documentation la séquence de voyelles initiales se trouve tantôt sans tons, tantôt comme *io-* ou comme *ió-* ou encore comme *io-*. Je crois qu'on pourrait aussi écrire *yo-* (4), la distinction entre la présence et l'absence de la semi-voyelle étant souvent subtile, cf. 1ère partie II.A.13.

Les exemples se trouvent surtout comme complément de verbes qui ont le sens de mouvement d'éloignement, ce qui peut être considéré comme un argument en faveur de l'influence de *io-* = *yo-*. Ce cas a été noté en 117, de 122 à 129, en 133, 137, 147, 157, chez les Bakutu, Boyela, en 238, 239, 241. Avec d'autres verbes: *ámbya iotúoa* (144, 148, 151, 156, 157, 158) ou *ambyá iotúfolá* (163) cesse de nous interroger, *fal' ímpengóló* (136) cesse de me réprimander, *fal'ionjúola* (136) cesse de me questionner.

Un argument en faveur de l'équivalence *io-*=*yo-*=*yo-* apparaît dans *ambyáká yaúfolá* (163) cesse de les interroger.

3. *itó* — *a*

Cette variante s'observe avec le sens d'aller: *náótá itóása* (137) je vais chercher; ce même en 123, 127, 133, 141, chez les Bakutu.

La finale haute se trouve en 136, 226, 253, 254: *tókende itólendá* (226) allons regarder (Mamet 2, p.67).

Tous les affixes ont été notés hauts en 242.

Gilliard 2 p.26 ne donne pas de tons pour l'exemple: *ata itoyokunda* (225) il va l'enterrer, où *-yo-* est l'infixe de la 3ème personne singulier.

4. *iyó* — *á*

La finale haute semble propre au S. Cette forme a été rencontrée avec divers sens. On a ainsi chez les Ekonda: *ámbya iyótúwólá* cesse de nous interroger, *úta iyókelá* elle recommence à faire; ensuite, pour exprimer le mouvement d'approche: *yáká iyótépélá* viens parler.

Il en est de même chez les voisins: *ntiyá iyókókólá* (226) je ne suis pas venu convoquer (Mamet 2, p.67), *yaka iyóle biomba* (225, Gilliard 2, p.26) viens manger.

5. *iyó — a*

Selon les dialectes cette forme s'emploie avec toutes sortes de verbes ou avec la nuance motionnelle générale ou avec le seul sens spécial de mouvement d'approche (venir).

Le premier cas a été noté uniquement devant un morphème vocalique et pourrait donc être réduit à *i — a* (1): *út'iyôtoa* (157) il commence à l'écorcer.

La nuance motionnelle générale se trouve en 144, 145, 147, 148, 151 et chez les Boyela: *átswá iyétama* (145, 183) il va se coucher, *bátswá iyósola* (192) elles vont laver, *áya iyókela* (166) il vient faire. On fera le rapprochement avec *liyó — a* (n° 11).

6. *iyó — a*

Cette forme infinitive pourrait n'être qu'une simple variante graphique de *io — a* (n°2). Je l'ai notée avec divers verbes (cesser, recommencer, aller, venir): *iyotifoa* (131,151) nous interroger, *iyotoola* (22) écorcer; avec "aller" en 166, 189. En outre: 133, 135, 137, 157. Et sans tons: 253, 254.

7. *j — a*

Comme cette consonne est dans beaucoup de dialectes la représentation normale de *li-* (10) nous pouvons la considérer ici de la même façon. Ainsi *kómá jaífoa* (132) ou *ámbya jaúola* (71, 93, 94, 98) cesse de l'interroger, *tsíka jasa* (22, 24) cesse de chercher, *ámǒfota 'jěla* (118) elle feint d'écoper.

Toutefois elle se présente aussi devant une voyelle dans tel ou tel dialecte qui ne connaît pas le préfixe infinitif *li-*: *fongá la jasa* (10) continue de chercher. (Gr. II, p.465).

8. *jó — a*

Le préfixe *jó-* précédé de l'occlusive glottale est propre aux Mbóle septentrionaux pour les divers nuances: *fongá 'jólá* (110) continue de manger, *bámósía 'jéma* (113) ils ont fini de chanter, *m'póótsú 'jôyéta* (112) je ne vais pas l'appeler, *bámǒy 'óno 'jókýá é nké* (118) que viennent-ils faire ici? De même en 111,114,119,132.

9. *jǒ — a*

Généralement précédé de la préposition *la*, ce préfixe s'emploie couramment en 2,3,4 là où les voisins disent *ǒ-*, donc avec toutes les nuances, comme complément de verbes divers: *ǎomanga la jǒtéfela* elle commence à parler, *ǎotswá (la) jǒtsíma tókó* elle est allée déterrer du manioc (cf.Gr. II, p.465).

10. *li* — *a*

Cet infinitif est largement répandu, surtout au N, mais aussi au C. et à l' E. Il s'emploie comme complément de divers verbes, mais pour le motionnel il est remplacé par d'autres préfixes (tels que *yo-* et *to-* et composés, cf. ces préfixes).

Selon les règles dialectales générales, le préfixe *li-* peut être représenté par *i* -(surtout au S-O) ou par l'occlusive glottale. Quant à la dévocalisation, cf. n° 7.

La forme complète *li-* se trouve par exemple au N de la Jwafa (23, 24, 48, 67, 71, 74, 84, 91, 93, 99, Ekota), chez les Bosaka, Ikóngó, Boyela, Bongandó: *ámbya lilela* cesse de pleurer, *isika liaífolá* (213) cesse de les interroger, *áfólangé linsangela* (71) il ne veut pas me dire.

Le remplacement de *li-* par l'occlusive glottale (I.A.1.a) se trouve pour ce préfixe tout comme pour le préfixe nominal homonyme (cf. I.A.4) en 105 et tous les Mbóle: *bámosía 'péna* (110) ils ont déjà traversé, *tsika 'tóbɔɔ* (113) cesse de nous interroger, *áfáangé 'ntsangea* (119) il ne veut pas me dire, *aleki 'kena* (106) elle marche trop, *ámá 'lela* (117) cesse de pleurer.

En 255 s'observe également l'absence de *li-*, mais les documents ne donnent aucune indication sur les tons ni sur l'occlusive: *ambye tifa (yaiifa) yoi* cesse de nous les questionner.

Cette forme s'observe fréquemment dans l'art oral, même dans des dialectes qui ne l'emploient pas dans le langage quotidien, comme de 2 à 20, phénomène qui témoigne d'un certain archaïsme; cf. Gr. II, p.465).

11. *liyó* — *a*

Ceci me semble être la variante complète de *iyó* — *a*, que je considère comme une variante abrégée dialectalement. La forme complète se rencontre, avec la nuance de mouvement d'approche, au N en 71, 78 et au S en 242.

12. *nó* — *a*

Cette forme ne m'est connue que des Ntómbe de 227 à 229 pour exprimer le mouvement: *aháka nǎngɔ* elle va dormir, *áháki nǎlenda meléke* il est allé inspecter les nasses. Cf. Mamet I, p.33 et 3 p.14.

13. *no* — *a*

Les Ntomba de 227 à 229 connaissent cette structure pour l'infinitif servant de complément verbal, sauf après les verbes qui expriment le mouvement

(cf.n°12): *babói notóka mái* elles refusent de puiser l'eau. Cf. Mamet 1, p.33 et 3 p.14.

14. *nyó — á*

Notée seulement en 161, cette forme me semble être une simple variante de *yó — a* (n°26) avec le sens de mouvement: *bâyé éy'éndoko nyókamba níké* que viennent-ils faire ici? *ísotswá nyótsímá íkók* elle est allée déterrer le manioc.

15. *ó — á*

Les deux affixes hauts caractérisent cette forme infinitive en 6 et 7 (Gr. II, p.463), 141, 145 et chez les Bongandó. Les premiers l'emploient pour le complément s'il n'y a pas de mouvement. Chez les autres, elle a été notée comme complément motionnel d'approche: *áyake ótokambélá* (175) qu'ils viennent nous aider. En outre, les Bongandó la connaissent aussi comme complément d'autres verbes, tel *-sil-* finir. Pour le négatif, cette tonalité s'entend en 2,3,4: *nk'ókelá* sans faire, cf. Gr. II, p.467.

16. *ó — a*

Cette structure n'a été observée que rarement dans l'entourage ordinaire: *ámbya ótéfela* (91, 170) cesse de parler, *úta ótoola* (161) il recommence à écorcer, *nípótsú óyéta* (22,135) je ne vais pas l'appeler, *átsw'ólá* (150) il va manger, après *-ya* (venir) aussi en 22, 134, 136, 217, 224.

Par contre précédée de *nkó* (sans) elle est largement connue au N-O, mais à cause de l'élision il est impossible de décider si le préfixe est *ó-* ou *ó-*, cf. Gr. II, p.466. Toutefois vu la présence de *y-* devant une voyelle, on penche en faveur de *ó-*, cf. n° 25 et *o.c.* p.467.

17. *ó — a*

Cette forme infinitive a un emploi général, quel que soit le verbe auquel elle sert de complément, au N-O, où elle est géographiquement mélangée avec celle de dialectes qui font usage du synonyme *li — a* (n° 10). Ainsi je la trouve en 1, 4, 5, 7, 8, 9, 11 etc., 22, 23, 25, 26, 49, 50, 51, 54, 84, 102, 162, 171, 175, 183: *áosil'ófénja* (1) il a déjà traversé, *áotswá ófénja* (22) il est allé traverser (la rivière), *tsíka ótúola* (171) cesse de nous questionner, *yaká ólá* (165) viens manger, *áolut'ótéfela* (12) elle recommence à parler.

A l'O (2,3,4 par exemple) on fait souvent précéder cet infinitif de la préposition *la*, cf. Gr. II, p.463.

18. o — a

Avec tous les affixes bas, cet infinitif n'a été observé que dans certains dialectes et pour certains emplois. Ainsi:

(1) Précédé de *la*: *ámbya la otúola* (20) cesse de nous questionner (*y* — *a* devant une voyelle);

(2) Chez les Bongandó également comme complément d'un verbe conjugué (cesser, vouloir, aller, etc), mais avec la désinence haute au milieu de la phrase: *tsika otúola* cesse de nous questionner, *tsika onjúólá baóí* cesse de me questionner, *ámotsw'óhus'ékélé* (199) elle est allée planter des boutures; et devant une voyelle avec intercalation de *y*: *tsika oyúólá bǒlí* (175) cesse de questionner la femme.

(3) Précédé de *ńiko*, et après un verbe conjugué qui a la même base, pour exprimer l'exclusivité: *aótéfélé ńík'otéfela* (12) elle ne fait que parler, *báyá ńík'oyá* (13) ils continuent de venir malgré tout; cet emploi ne se trouve dans ma documentation que pour le N-O, cf. Gr. II, p.468 et III p.322.

(4) Précédé de l'auxiliaire *-kong-*: *akongá otéfelea* il a peut-être parlé, noté seulement à l'O, où cependant on dit aussi en 2 et 3 *jǒ — a* (n°9), cf. Gr. II, p.468, III p.312.

Quelques exemples se trouvent sans marques tonales dans mes notes, de sorte qu'il est impossible de les classer. Par exemple, avec le verbe pour "cesser" en 182, 189, 207, 210, 217 et 245. Puis, avec "aller", en 184.

Enfin chez les Bongandó, j'ai noté quelques cas d'absence du préfixe: *aúola* (171), *aúfola* (210) *úhola* (210, 211, 217) (les) questionner; cf. aussi *li — a* (n° 10).

19. ósó — a

Cette forme ne m'est connue qu'en 224: *leká ósótóka lǒsi* va puiser de l'eau, *leká ósóbatépéla* passe (va) leur parler. Il est plausible qu'ici le *t* de *ótó-* (voir ci-après) soit simplement remplacé par *s* conformément à l'alternance constatée ailleurs (1ère partie II.B.10)

20. ótó — á

Cette forme m'est connue chez les Bóóli (138,142,143) après un verbe exprimant le mouvement d'éloignement: *leká ótókundólá kongá* (142) va déterrer le cuivre, *ásotswá ótóná betémé* (143) elle est aller planter des boutures. Les notes de 251 et 256 donnent la même structure, mais sans indication de tons.

21. óyó — á

Chez les Bóóli de 142 et 143, cette structure s'emploie après un verbe qui désigne le mouvement d'approche: *ásóyá óyóketé* il est venu couper, *áyí óyú má má* il vient couper des fruits de palme. Ce dernier exemple a été noté aussi en 257. D'autres cas provenant de cette même région méridionale (224, 258) sont dépourvus de tons.

22. oyó — a

Avec ces tons, ce préfixe infinitif composé se trouve pour le mouvement tant d'approche que d'éloignement en 145 et 176: (*tswá*) *oyóelenga* (aller) l'appeler.

Chez les Bongandó 193 et 197, j'ai noté *ámotsw'óyókota* à côté de *ókota*, sans différence de sens. Je pense que la marque composée est préférée devant les bases vocaliques: *ámotswá oyúmbá mbá* il est allé couper des fruits de palme.

Le ton de la désinence est haut ou bas d'après la position: dans la phrase ou à la fin (1ère Partie V.E.). Cependant cette forme s'entend aussi avec d'autres verbes: (*síla*) *oyótombola* (finir) de le peler (220), (*tswá*) *oyótsima* (203, 213) aller creuser. Ce dernier exemple a été noté aussi en 257; on pourrait supposer la même structure en 258, dont l'exemple ne porte aucune marque tonale.

23. tó — a

Cette forme infinitive n'a été signalée que chez les Mbóle et en 238 après les verbes de mouvement dans les deux directions: *áime tólyá* (120) il vient de manger, *átswá tólyá* (114) il va manger.

24. 'tsó — a

Cette structure a été notée chez les Mbóle septentrionaux 108 et 113: *mótswá 'tsólá tóma* (108) je vais aller manger. On remarque l'occlusive glottale, qui pourrait indiquer qu'il s'agit d'une variante de 'jo- (n°8).

25. y — a

Devant un morphème vocalique, *y-* se trouve abondamment, à côté des préfixes *yo-* ou *o-* ou *li-(i-)* employés devant une consonne. La structure apparaît après toute sorte de verbe conjugué, avec ou sans connotation motionnelle. Ainsi pour *yo-* (avec diverses tonalités): divers Mbóle, 97, 222 etc...; pour *ó-* en 1, 7, 22, 50; pour *ó-* après *nkó* en 10 (Gr. II, p.467); pour *li-i-* en 117, 22, 27, 105, 108a, 131, 135, 137, 146, 157, 164, 167, 169, Boyela, Bongandó: Exemple:

yaíola (197) ou *yaífa* (255, sans tons) les interroger, *yímola* (146) ôter, *tsíka yóka* (116) cesse d'entendre, *áosíla yísa* (22) elle a déjà caché, *ámá yaóxoa* (117) cesse de les interroger, *ámuta yaóbbɔɔ* (111) il recommença à les questionner.

26. *yó — a*

Avec le sens de mouvement d'approche, cette forme se trouve en 22,24,102 (avec désinence haute), 105, 108a, Mbóle, 117, 132: *bámoya yókama ná* (108) que viennent-ils faire?

Pour l'éloignement, j'ai 78, 91, 93, 96, 97, 102, 105, 108a, 146, 162: *áotswá yótsím'íkó* (91, 93, 97) ou *ámótswá yótsím'íkó* (105) ou *yótsímá yókó* (102) elle est allée déterrer le manioc. Pour les deux directions de mouvement: 10 (Gr.II p.464). Avec toute sorte de verbes, j'ai encore: 105, 157.

27. *yǒ — á*

Joint à la désinence haute, le préfixe *yǒ-* se trouve chez les Nsámhá (93) et les Ekota avec les verbes qui expriment le mouvement d'aller ou venir: *bátswá yótsímá yókó* elles vont déterrer le manioc. Cependant en fin de la phrase la désinence est basse; on peut comparer: *yǒfekyá mpao* et *yǒfekya* chasse aux filets, cf. 1ère partie V.E. Toutefois mes notes montrent un certain mélange avec *yó — a* (n°26).

La tonalité est fixe après tout verbe indistinctement en 222: *nípóté yǒvétá ndé* je ne vais pas l'appeler, *ámbya yótúwólá* cesse de nous interroger.

28. *yǒ — a*

Avec le sens motionnel général, cette forme s'entend couramment au N-O (Gr. II, p.464). Il en est de même de 227 à 229, à côté de *nó-* (Mamet I, p.33); selon mes notes, c'est spécialement le cas en 228. Le sens motionnel couvrant "aller" et "venir" se trouve encore de 93 à 102, en 105, 135, chez les Bosaka. Pour "venir", j'ai noté les parlers 112, 114, 117, 120, 127, 131, 132, 163, 167, Bosaka et, partiellement, Boyela et Bongandó. Avec d'autres verbes encore mes notes ont des attestations en 99, 122, 123, 163. Il y a ça et là quelque incertitude sur le ton du préfixe, qui est tantôt haut, tantôt montant.

29. *yo — a*

Avec tous les affixes bas, cet infinitif se trouve pour le mouvement d'éloignement en 123a: *tsókɔ yobéela isɔ* va appeler ton père.

Avec divers verbes non motionnels j'ai relevé: *ámya yotíboa* (122, 123, 127, 129) ou *yotífoa*(126) ou *yotíoa* (147) ou *yotoúboa* (157c) cesse de nous questionner; *nanga yowéna* (123, 176) je veux le voir: *wúta yotóla* (195) tu recommences à insulter.

30. *Désinence -áká*

Les divers éléments initiaux des variantes infinitives se présentent aussi avec la désinence *-áká* pour désigner l'action répétée à plusieurs endroits (cf. Gr.II, p. 469); ce cas se compare à d'autres applications de la même désinence, par exemple en F. 18a.

Pour 226, Mamet 2, p.67 donne: *átaake itólendáká* elle allait inspecter. Cette forme est nommée par lui "infinitif d'habitude"; à mon avis, elle a exactement le même sens que dans le bloc N-O. Il ajoute n'avoir pas rencontré la forme parallèle à préfixe *iyó-* pour le mouvement d'approche, mais croire à son existence. Quant à la distribution géographique, elle n'a pas fait l'objet d'une enquête approfondie mais la quantité d'exemples me paraît suffisante pour conclure qu'elle est générale. Exemples: *báskendaka ólakáká* (N-O) ils allaient enseigner partout, *átswáki yóbináká* (10) elle alla danser (partout), *áyáki óyásúmóláká* (145) il venait leur dire, *átswá 'tóténáká* (106, 120) il va couper, *áya yásáká* (164, 165) elle vient chercher, *oleki óyótúmóláká banto* (222) ou *weki iyónyómśáká banto* (156) tu est toujours et partout occupé à provoquer les gens, *bántótswá itótsímáká tókó* (158) elles sont allées déterrer le manioc, *bámōya 'jókamáká* (110, 118) ils sont venus travailler, *itóónáká* (242) aller planter.

31. *Désinence -aka*

Cette désinence s'observe conjointement avec les divers éléments initiaux de l'infinitif pour y ajouter l'aspect d'habitude ou de répétition, tout comme avec de nombreuses formes conjuguées (cf.F). Pour plus de détails, cf. Gr. II, p.468.

Tout comme pour *-áká*, l'abondance de documents suggère son emploi un peu partout dans le domaine, dans l'attente d'une enquête exhaustive, voici quelques exemples: *abói škɔtaka* (N-O) il refuse de couper, *tosingí ókaolaka* (12) avant de répondre, *aleki la jšséká* (2) elle se querelle toujours, *áfšmōngáké la itéfelaka* (10) elle ne tarde jamais de parler, *tškende yásaka* (10) allons chercher, *báisu 'tšúmaka má* (106, 120) qu'ils aillent couper des fruits de palme,

aleki ótímolak'anto (135) il est toujours à provoquer les gens, *áfáangé yotókoa-ka* (123) elle ne veut pas puiser, *átswá iyótsímaka tókó* (193) elle va déterrer le manioc, *ikémbyaka bekolo* pour fortifier ses pattes (228 Mamet 1, p.66). On trouve de même *o — aka* (Bongandó) et *li — aka* (84, 93, 97, 146, Boyela et Bongandó) après diverses sortes de verbes.

32. Désinence -áké

La finale *-e* de la désinence habituelle se trouve dans certains dialectes du groupe méridional: *oleki ónyomóláké banto* (142) tu exagères à provoquer les autres.

Dans les parlers 226, Mamet 2, p.66-67 distingue les mouvements d'approche: *áy'áné iywálóláké biomba* il est venu ici chercher des vivres, et d'éloignement: *bátáka itótómbáké* ils sont allés porter. L'auteur applique le terme de duratif qu'il n'applique pas à la forme *-áká* (30).

Pour les Ntomba, le même auteur (1, p.33) donne la désinence *-áké* avec les préfixes *no-* et *nǒ-*, mais il ne cite d'exemples que de ce dernier: *nǒkeláké lotómo* faire le travail commandé. Toutefois, cette lacune est comblée partiellement en 3 p.15.

33. otó — e

Cette forme n'a été notée que dans un seul exemple contenant le passé du verbe qui correspond à aller pour un habituel passé: *batáki otólóte* (137) ils étaient vêtus.

34. to — e

Notée uniquement en 156 dans: *kómá taúóé* et *totúóé* cesse de les (nous) interroger, cette formation n'est pas clairement un infinitif. Mais d'autre part, il me paraît tout aussi contestable de la poser comme impératif négatif (cf. Mamet p.32).

35. yǎ — e

L'ensemble des préfixes rend l'interprétation de cette forme fort douteuse. Faute de critère pour la classer ailleurs, je la laisse ici, du moins provisoirement. La forme m'est connue après le verbe *-tswá* (aller): *yákembé* (144) et *yákemé* (167) chercher.

Chez les Bongandó 171, 175,204, j'ai noté dans le même contexte: *oyálúnge* (même sens).

P. Gérondifs et infinitifs

L'emploi de ces deux groupes de formes impersonnelles diffère notablement selon les dialectes. Il convient de sérier les cas selon l'entourage. Pour les subtiles distinctions générales cf. Gr. III, p.320.

1. *Sujet de la proposition*

Comme sujet d'une proposition, on emploie soit le gérondif, soit l'infinitif, d'après les dialectes. C'est le premier cas qui est le plus fréquent, de sorte que l'infinitif fait figure d'exception.

Chez les Mbóle, je l'ai noté côte à côte avec le gérondif au N et surtout au S. J'ai l'impression que l'emploi de l'infinitif y est ancien, tandis que le gérondif pourrait être un emprunt. Exemples: '*kɔta betámá ale bolemo wă mpáme* couper les arbres est le travail d'homme (123), *yoyútoa ené mpaa* revenir est bon (123), '*ja bolá ale bosaá* venir chez soi est agréable (105), '*dáma tóma* préparer la nourriture (119).

Les Boyela donnent: *likatsa tóma ae ndé bolemo bon'ómoto* (183) préparer la nourriture est un travail de femme.

Les Bongandó méridionaux ont: *oláma tóma ane ekamwá en'áyôto* (182) préparer la nourriture est un travail de femme, *oswá olá an'osalangano* ((181) rentrer chez soi est plaisant.

Les groupes septentrionaux de 203 à 220 donnent partout le gérondif. L'infinitif se trouve encore dans cette construction en 135: *likatsa tóma*, cuisiner, *liy'ólá* venir chez soi, et en 146: *liya m'ólá ale bolótsi* venir chez soi est bon, *likola bofambe bók'ánto ale bow,é* prendre le butin de quelqu'un est mauvais, *yóvsola eténá ale bolótsi* arranger l'emplacement est bon.

En 227, j'ai noté: *nolámba ele lotómo ló bainto* cuisiner est le travail des femmes.

2. *Dans un groupe prépositionnel*

Il s'agit ici de la présence du gérondif ou de l'infinitif dans une phrase telle que: *éfóngé (ndá, la) nkăkɔta* (gérondif) ou *likɔta* (infinitif) (cet outil) ne convient pas pour couper (un arbre etc.). La nature du verbe (*-bɔnga, -longana, -bɔta*) et de la préposition (*ndá* ou *la* ou une variante locale) n'est pas directement significative pour notre propos.

A première vue les deux formes impersonnelles sont employées plus ou moins à égalité. Voici les dialectes qui ont l'infinitif: 90, 91, 93, Ekota, 105, Mbóle, 135, 137, 146, 164, 165, Boyela (*li-*), 255 (*i-*), 227 (*no-*), 241 (*iyó-*), 238 et 239 (*i-*).

Le gérondif est largement répandu ailleurs, surtout au N-O et au S, ainsi que chez les Bongandó septentrionaux, tandis que les méridionaux ont l'infinitif en *o-* (175, 177, 179, 182). A côté de l'infinitif noté en 241, les Ekonda connaissent aussi le gérondif, noté en 133. Quant aux 222, ils emploient le gérondif en *-i*.

La présence ou l'absence de la préposition est un phénomène dialectal. Dans ma documentation, l'absence de la préposition se trouve tant avec le gérondif qu'avec l'infinitif. Le premier cas est signalé en Mbóle S, 43,144, 150, 157, 161, 162, 166, 169, 207, 224, 245, 253, 255, 256, 257, 258. Le second cas, en 24, 108, 111, 117, 119, 137, 146, Boyela, 225.

Quant à la nature de la préposition, mises à part les variantes locales, on trouve *ndá* (locatif) et *la* (moyen). Dans le langage quotidien, les deux s'entendent souvent sans qu'il soit possible d'y voir une différence sémantique importante. Toutefois, en principe, chacun des deux prépositions conserve son sens propre, cf. Gr.III, p.388.

3. Dans un groupe connectif

Le verbe impersonnel qui sert de support au groupe connectif (Gr. II, I p.233) se présente principalement dans la forme du gérondif. Exemple: *na bokó-bo bó njémyá bisio* (224) dans le but de dresser des pieux, *bási bá mmámela* (N-O) ou *bási bá meá* (Bakutu) ou *bá miná* (Mbóle) ou *baná mmémela* (222) ou *lósi ló mímína* (224) de l'eau pour boire. Au S-O, on a le gérondif en *-i*: *lobulú ló ndáli* (226) ou *ló nyóngi* (228) chambre à coucher. En 225, Gilliard 2, p. 31 donne cette forme à côté de la structure à redoublement: *ikóndo i ntumbi* et *i ntuatumba* une banane à cuire.

Une minorité de parlars emploient l'infinitif sous l'une ou l'autre variante: (*bási bá*) *limela* eau potable, en 132, 134, 135, 142, 143, 144, 146, 149, Boyela, (*ba*) *omela* (Bongandó S). Pour: moyens d'abattre, j'ai noté: (*wányá wá*) *yumba* 91, 105, 107, 146, 149, Boyela; *iyumba* 134, 135; *oumba* 93, 97, Bongandó; '*juma* 113, 119a, 120, 121; '*ju*'*ba* 110; '*kota* 117; *yawa* 111a. Pour le travail qui consiste à employer le soufflet de la forge j'ai noté: (*bolemo wá*) *liluta* 90, 134, 146, 149, Boyela; ou '*duta* 105, 107, 108, 111a, 113, 119, 119a, 120, 121; ou *iyoluta* 129; ou *ekamwá en' ólutá* Bongandó S.

4. Complément direct d'un autre verbe

Les groupes verbaux consistant en un verbe conjugué suivi d'une forme impersonnelle sont fort nombreux, avec divers sens et emplois, comme je l'ai exposé dans Gr. II, I p.297 (gérondif) et 307 (infinitif).

Dans le présent paragraphe, il est question de formes impersonnelles qui servent de complément direct à un verbe conjugué, et proprement de la différence que

les dialectes font dans l'emploi de l'un ou de l'autre de ces formes. Parmi les nombreux verbes qui peuvent se présenter ici, je choisis certains types représentatifs. Pour la clarté, les exemples sont placés d'après le verbe qui forme la tête du groupe.

(a). *ámbya* (et synonymes *tsika*, *kóma*, *kota*, *fal(y)a*, *kakya*, *lem(b)wa*: presque partout suivi de l'infinitif, pour traduire :cesse de les (ou nos) interroger. Par exemple *kóta mwaífóli* (142) ou *nyaífóli* (143) *tsika maúwá* (161), *kakya mbaífólá* (141), *twényá ndiwúá bó* (224), *lemwáká nyaífóla* (145), *ámya nyífoa* (133), *kómá nyaúólá* (162). En outre: *ámya nelá* (252) cesse de pleurer. En 131 j'ai noté côte à côte: *kómá nyífoá* et *iyotífoá* cesse de questionner/nous questionner, donc gérondif et infinitif respectivement.

(b). Le verbe *-langa* (vouloir, aimer) est suivi de l'infinitif, soit du gérondif, soit d'une forme conjuguée du subjonctif. L'infinitif se trouve dans la forme dialectale propre chez les Mbóle, en 93, 117, 134, 135, 137, 146, 164, 176, Boyela, Bongandó:, 225, 227, Ekonda, 238, 256, 257. Elle apparaît encore ça et là dans plusieurs groupes du grand bloc N-O, à côté du subjonctif (Gr.II, p.466).

Le gérondif est signalé, soit seul, soit de pair avec un infinitif en Mbóle S, Bakutu, 141, 145, 146, 150, 161, 162, 163, 166, 167, 169, Bongandó, 224, 245, 253 à 258, 222 (en *-i*).

Le subjonctif s'emploie largement: au N-O (souvent mêlé au groupe à l'infinitif), chez les Bakutu, 142, 146, 148, 157, 161, 165, 168, 171, Bongandó nord, Ekonda, 222, 238.

(c). Avec le verbe exprimant l'excès, comme *-lekola* (*-leki*) et *-féndá*, très répandus, *-byá*, *-séki* (Bongandó), etc. c'est surtout l'infinitif qui est employé. Le gérondif est apparu en Mbóle, 144, 157, 159, 161, 162, 169, 252, 256, 257, 258.

(d). Avec le verbe *-sila* (finir) pour désigner une action parfaite (déjà) et avec le radical CV dialectale *-sa* (même sens), l'emploi le plus répandu semble revenir à l'infinitif. Le gérondif a pourtant aussi de larges domaines: Mbóle S (122 à 132), Bakutu, 141, 144, 145, 147, 148, 150, 161, 162, 163, 167, 168, 169, 184, 224, 253 à 258; sous la forme à désinence *-i*: chez les Boóli (142,143), en 222, 226, 228.

(e). Avec les verbes signifiant recommencer, réitérer, etc. (*-uta*, *-kal(w)a*, *-étoa*, *-unwa*, *-útsa*), la majorité des dialectes emploient l'infinitif. Les gérondif sont rares: Mbóle S, 141, 144, 147, 148, 157, 158a, 161, 162, 163, 167, 168, 169; gérondif en *-i*: 142, 222.

(f). Les verbes de mouvement (aller, venir) sont presque partout suivis d'un infinitif approprié. Les exceptions notées se trouvent au S, où l'on a le gérondif: 224, 252, 253, 254, 255 et, pour la forme en *-i*: 222.

5. Compléments divers

Dans un groupe de deux verbes dont le second est une forme impersonnelle le second se présente aussi comme complément soit de manière ou de circonstance, soit d'intensité. Du point de vue formel, ces deux sens se caractérisent comme suit: pour le premier les deux bases sont différentes, pour le second elles sont identiques.

a. Bases différentes

De nombreux exemples, incluant ou non une des particules *la* (avec) *nkó* (sans) ou *ô* (seulement), sont donnés dans Gr. III, p.301 ss. Au niveau dialectal, j'ai très peu d'exemples qui indiqueraient des variantes. On remarque pourtant que, pour les Ntómá de 227 à 229, Mamet 3 p. 15 donne un seul exemple: *baháka níko nyambámá* ils vont en tâtant.

b. Bases identiques

Dans un groupe composé d'un verbe conjugué, d'un particule *ô* ou *níko* (uniquement) et d'une forme impersonnelle de la même base, la dernière forme est soit le gérondif, soit l'infinitif. Entre les deux formations, il y a une minime nuance sémantique, mais je ne connais d'autres différence formelle que celle qui découle de la forme dialectale employée (cf. Gr. III, p.299 et 322). Les deux formes se trouvent aussi en 226 et de 227 à 229, selon Mamet 2, p.67-68, n°73 et 76, et 3 p.15 n°55.

Ici encore je n'ai pas d'exemples de variantes dialectales. Il faut seulement remarquer deux choses pour les parlars de 226 à 229. D'abord dans ce groupe paraît le gérondif *n — a* (cf. N.1), même de 227 à 229, alors que dans d'autres contextes on emploie le parallèle à désinence *-i* (cf. N.5). Ensuite, pour 226, l'auteur donne la formule *níko — a* et l'exemple *álenda níko lenda* il regarde continuellement, il ne fait que regarder. Il considère même cette forme comme une contraction: *níkooliaka (níko boliaka)*, sans pourtant nous éclairer sur la structure *bo — a* qu'il ne signale nulle part ailleurs. En 3 p.15, n°55, il donne la même formule mais écrit: *báolota níkolota* ils s'enfuient, *álenda níkolenda* il regarde. Pour ma part, j'estime que la forme en question est identique à l'infinitif *o — a* (cf. O.18).

6. Formes périphrastiques

Sous ce terme sont rangés ici des groupes verbaux qui constituent une sorte de "conjugaison périphrastique", présentant une certaine analogie avec les formations nommées "figées" dans Gr. III, p.318.

(a). La copule au présent statif, suivie de l'infinitif intensif en *li-*, se trouve chez les Boyela avec le sens d'habituel: *toyalf a ikendaka* nous allons habituellement (noté aussi en 184), *wíná boyali likyáka* le jour se levait habituellement. Avec une forme relative: *óyala ikendaka* (185, 196, 197) celui qui va habituellement.

La copule peut-être remplacée sans autre changement de sens qu'une intensification par *-buna* (se battre): *tóuna litwáka* (93) nous allons fréquemment.

(b).La copule du passé, suivie de l'infinitif, désigne l'habituel passé: *báki yókáká* (146,164) ils s'habillaient, *báki lilolendaka* (84) ils vous regardaient, *tóki litwáka* (93) nous allions. Ailleurs j'ai noté le gérondif pour cette construction: *báki ndótáká* (91) ils étaient vêtus, *báki ntéféláká* (162) ils parlaient.

(c). Les verbes *-tswá* (aller) et *-ya* (venir), dans une forme parfaite habituelle ou passée, servent aussi à exprimer l'habitude passée de l'action désignée par l'infinitif qui suit, cf. Gr. III, p.319; par exemple: *bátswáki iyólotaka* (189,195) ils étaient vêtus; cf. aussi O.33 .

(d). Ces mêmes verbes, au subjonctif négatif présent, sont suivis de l'infinitif dans sa variante locale pour désigner le subjonctif négatif motionnel (cf Gr. III p.319). Des exemples de cette formation ont été notés en N-O (cf *l.c.*) ainsi qu'en 67, 71, 74, 90, 91,93, Ekota, Mbóle, 135, 136, 137, 159, 192, 218, 257.

(e). L'infinitif habituel (cf. O.31) se rencontre abondamment comme complément d'un relatif de la copule (au présent, au statif, à l'habituel) pour exprimer une habitude (la plupart des exemples n'ont pas de tons): *aik'áyaá wé ikendaka* (197) là où tu vas habituellement, *bondenge boyaak'iso ikaka* (196) l'arbre dont nous vivons, *belemo beyali is'a'ikambaka/ísó likambaka* (192, 193, 194) les travaux que nous faisons. Un autre exemple vient de 165: *belemo bëyaake ísó likambaka* les travaux que nous faisons habituellement.

7. Avec un sens négatif

Le gérondif s'emploie comme complément d'un verbe de sens négatif, notamment pour exprimer la négation du conditionnel: *esá osámá nyaá* (132a) ou *es'asáma nyalí* (142) s'ils manquaient d'être = s'ils n'étaient pas. Ailleurs on entend l'infinitif après une forme absolutive: *batosámá iyala* (197) ils n'auraient pas manqué d'être.

Q. Forme thématique

En dehors du bloc N-O, mes notes contiennent peu d'exemples de cette forme (Gr. II, p.471). Voici les principaux, qui concernent tous "parler" ou "dire" (je ne cite que le thème simple): *téfélá* (149, 164, 165, 167, 171, 182), *téféá* (159, 162, 166, 169, 233, 241, 245, 256, 257, 258), *ténda* (Bongandó), *súmólá* (146), *yoká* (137); radical vocalique: *asásá* (137) chercher.

Voici un cas sortant du commun: *téfee téfee* (147).



DIALECTES MONGO

LEGENDE

Cours d'eau : Ruki
 Localités : BASANKUSU
 Groupements : NTOMBA

Source : G. Hulstaert 1933

1 = 20 Km

KALLE Jeef
Ou Joseph Kabasele Tshamala
Biographie et œuvre d'un chanteur congolais

“La musique nous montre les vertus du dialogue débouchant sur l’harmonie dans la mesure où, avant le concert, chaque musicien doit accorder son instrument”

(Sylvain Bemba, Cinquante ans de musique du Congo-Zaïre...p.24)

Introduction

Kabasele Tshamala Joseph est mort en 1983. Peu de temps après (deux ans), un ouvrage est sorti des presses: *Hommage à Grand Kallé* (Kinshasa: éd. Lokole, 1985, 100 p.; coll. Témoignages.) L'ouvrage reprend les discours des responsables politiques congolais de la Culture et des Arts, l'homélie du cardinal Malula Joseph et une série de témoignages éloquentes sur l'artiste, ainsi qu'un répertoire des chansons dont quelques-unes sont transcrites en lingala et traduites en français. Le livre est agrémenté de plusieurs photos.

Nous croyons faire oeuvre utile en approfondissant et en complétant certaines informations pour une meilleure approche de Kallé Jeef et de son oeuvre. *L'hommage à Grand Kallé* donne un avant-goût de la découverte, et le présent texte voudrait nous inviter à l'exploration qui va s'effectuer en quatre parties dont la dernière en annexe. Les trois premières commenceront par une introduction et se termineront par une conclusion.

La première partie est la biographie de l'artiste. La vie de l'homme dans son environnement permet de mieux pénétrer son oeuvre et d'expliquer certaines situations. La biographie retiendra quelques points saillants qui ont eu des répercussions sur le musicien et sa production. Elle va signaler les événements importants qui l'ont marqué.

La deuxième partie étudiera l'homme et l'œuvre. A la lumière de la biographie, un éclairage sera fait sur l'homme. Quelle a été sa pensée, que cherchait-il, comment concevait-il sa carrière musicale ? De l'homme à l'œuvre, la liaison sera vite établie; l'œuvre, partiellement du moins, ne peut que traduire l'homme. De la biographie à l'homme, et de l'homme à l'œuvre. Le mouvement aller-retour du faisceau éclairant ira ainsi de gauche à droite et de droite à gauche. Et dans l'œuvre, à l'aide de quelques exemples, il faudra scruter la pensée et l'idéal artistique de Kallé Jeef. Certaines chansons nous serviront d'appui pour ce faire.

La troisième partie, l'impact social, essaiera de déterminer et de montrer l'influence de Kabasele dans sa société et auprès de ses contemporains. Quel héritage leur a-t-il laissé, comment l'a-t-il apporté ? Qu'est-ce que ses contemporains ont compris et retenu de lui et de son oeuvre ? Et les générations futures, retireront-ils de cet héritage culturel la substantifique moelle ?

Enfin, la dernière partie, en annexe, répertoire et quelques chansons de Kallé, donnera d'abord une liste non exhaustive des productions de Kabasele, avec l'orchestre et l'année en ordre chronologique.

C'est en cherchant la réponse aux questions posées dans la troisième partie que nous avons voulu présenter ce texte. Ouvrir des perspectives nouvelles qui sommeillent dans le patrimoine culturel congolais afin de progresser vers la culture universelle.

1. Biographie

Le 16 décembre 1930, à Mpalabala, à 15 km de la ville portuaire de Matadi, naissait Kabasele Joseph. Il est appelé Joseph, en mémoire de Joséphine une de ses sœurs qui venait de décéder. Plus tard, il ajoutera un autre prénom comme le voulait le mode à l'époque: il s'appellera Joseph-Athanase.

C'est ainsi qu'on peut retrouver pour les gens de sa génération, Patrice-Emercy, Justin-Marie, etc... Une semaine après la naissance de son 7^e enfant, le couple Tshamala André et Malula Orthence s'installe à Léopoldville (Kinshasa). C'est là que le jeune garçon est inscrit à l'école chez les Pères de Scheut en 1938. Il fait partie des chantres de la chorale au collège St Joseph jusqu'en 1948. C'est certainement à cette époque qu'il fut initié au chant. "Les influences conjuguées l'ont contraint à un acadé-

même perceptible dans ses premières compositions. La phrase, courte, est ciselée avec soin.” (Bemba S., p. 103).

Après les études primaires, il embrasse l’Ecole Moyenne Saint-Raphaël. Certains auteurs disent que se serait toujours chez les Pères de Scheut. Quelques années plus tard l’on entendra Kabasele et son African-Jazz dédier des disques (sic) aux anciens étudiants de l’ECOMORAF” (Lonoh M., 71).

Ces études moyennes, Kabasele ne les terminera jamais; la troisième promotion dont il fait partie est punie et toute la classe renvoyée pour indiscipline. Le jeune Kabasele se trouve versé malgré lui sur le marché de l’emploi. Grâce à ses notions de sténodactylo, il travaille temporairement dans certaines sociétés de la capitale.

En 1950, Kabasele débute effectivement dans la musique qu’il courtisait bien auparavant. Il est alors âgé de 20 ans. Il noue des relations amicales avec des personnalités déjà célèbres de la musique: Doula Georges, Laboga Marcelin et Yambayamba Albert dit Kabondo. Grâce à eux, il fourbit ses armes et perfectionne l’art de chanter. C’est le début de Kabasele chez Benatar dans Opika.

L’on raconte que ses admirateurs l’appelaient “Kallé de l’inspiration”. Ce surnom de Kallé, diminutif de Ka(base)le auquel se joindra la diminutif de Joseph, Jeef, lui restera désormais : Kallé Jeef ou encore plus tard Grand Kallé pour le distinguer d’entre les musiciens de l’époque.

L’année suivante, 1951, marque un grand tournant dans la vie de Kabasele Joseph. Le jeune adolescent est sollicité par Doula Georges dans le groupe O.T.C. de la voix de la Concorde (Radio-Léo) qui tourne un film publicitaire. Une séquence de chant parfaitement réussie attire l’attention sur lui. Dans l’entre-temps Jhimmy et d’autres artistes produisent à la maison OPIKA de Moussa Benatar.

La même année, Kallé est courtisé par Jhimmy, dit Tino-Baroza (Tshilumba Baloji Emmanuel). Ce dernier lance sur le marché deux chansons où la voix de ténor de Kabasele joue un rôle déterminant. Le succès de “Onduruwe” et de “Maboko likolo” enivre littéralement le jeune Kabasele. Il commence à voir grand et à croire en l’avenir.

“Arrivé tout jeune dans cette écurie, Kabasele, qui n’avait pas encore vingt ans, devait devenir vedette principale de cette édition, laquelle a bénéficié de la précieuse contribution de Fud Candrix, le plus grand saxophoniste que nous ayons jamais entendu sur les deux rives du

Congo” (Bemba, p. 97). L’arrivée de Fud Candrix, de nationalité belge, coïncida avec la passation de service entre Jhimmy et Kabasele.

En 1951, avec certains amis, Kabasele décide de créer l’embryon de ce qui deviendra l’ensemble African Jazz. Parmi les créateurs de cet orchestre, on peut noter les noms suivants : Nicolas Kasanda, Roger Izeidi Monkoy, Willy Kuntima Mbembe, Charles Mwamba, Déchaud, Menga, Toumani, Kaya Antoine Dépuissant et Baskin Diluvila. L’orchestre sortira officiellement en 1953.

L’initiative de la création d’un orchestre est louable et sonne le glas pour les artistes qui se produisaient jusque là solo ou en duo dans les différents studios de Léopoldville.

En 1963, Kabasele introduit l’usage du tam-tam dans la musique congolaise moderne. Cette innovation instrumentale aura une grande portée pour l’évolution des productions musicales futures.

Dans la foulée, l’artiste noue des relations professionnelles avec de grands noms que sont Lutula, Casino, Manu Dibango, Pepito, Damoiseau. et d’autres. L’avantage qu’il en tire est l’échange des expériences et l’enrichissement dans la recherche artistique.

Le contact avec des musiciens étrangers lui a été bénéfique? Il a pu connaître et travailler avec le saxophoniste belge Fud Candrix, l’organiste belge Pilaeis, le saxophoniste camerounais Manu Dibango et plus tard le drumeur belge Charly, le flûtiste afro-américain Don Gonzale. Joseph Kabasele eut ainsi l’occasion de se familiariser non seulement avec des rythmes différents mais également avec des instruments divers.

Le résultat ne se fait pas attendre: en 1955, Kallé est honoré d’une distinction artistique (“Le Prix Osborn”) pour avoir introduit le tam-tam dans la rumba congolaise. On dit que c’était le tam-tam tetela. C’est encore lui qui introduira plus tard l’usage de la “batterie” et des trompettes dans la musique congolaise moderne. Les jeunes ensembles des années 1970-1980 s’inspireront de ces innovations pour “révolutionner” leur époque: Isifi-Lokole, Viva la Musica, Minzoto Welawela.

De 1951 à 1953, avec l’appui du savoir-faire de Kasanda Nicolas et Mwamba Charles Déchaud, Kabasele Joseph rayonne avec des chansons célèbres telles que: “Kallé Kato”, “Ambiance”, “Para Fifi”, “Tika makelele na ndako”, “Nzela mosika”, Bolingo lokola like”... chansons qui ne font que le confirmer davantage dans la carrière musicale.

“Para Fifi” et “Kallé Kato” de Kabasele ont traversé l’Atlantique et sont revenus en 78 tours interprétés par un ensemble sud-américain. Le

créateur de "Para Fiji" chantait en ces termes madame Félicité Safouesse, première speakerine de Radio-Brazzaville" (Bemba, p. 114-115). Et quant à "Kallé Kato" il s'agit de l'union, de l'amour entre Kallé et Kato (Catherine), sa célèbre compagne qu'il épousera en 1963.

En 1955, l'orchestre atteint sa vitesse de croisière et "se crée un style propre". L'harmonie est atteinte entre Kallé (voix), Nico (guitare solo), et Déchaud (guitare accompagnement).

A cela s'ajoute la création de la maison Esengo qui remplace Opika. Avec l'influence bénéfique de Jhimmy, l'African Jazz est pris en charge par le studio des éditions Esengo de Antonopoulos. De même que deux autres ensembles qui venaient de voir le jour: le Rock-a-Mambo et le Congo Jazz.

L'année 1956 voit la création d'un orchestre qui sera le pendant de l'African Jazz, l'autre école musicale: l'OK Jazz. Cet ensemble est créé par Luambo François conseillé par Oscar Kashama Cassien, propriétaire du bar dans lequel il se produisait avec d'autres musiciens. La naissance de l'OK Jazz va entraîner la concurrence et l'émulation entre les deux grands ensembles. Deux écoles musicales, deux styles différents pour une cause commune. Kabasele encouragera toujours l'émulation. C'est ainsi quand il créera sa maison d'édition Surboum African Jazz, la première du genre au pays, il vendra les enregistrements de l'OK Jazz. Et Franco n'a jamais oublié ce geste. Il le dira en témoignage: "Avec l'argent qu'avait rapporté la vente de mes premiers disques sortis sous le label "Surboum African Jazz", Kallé avait décidé l'achat de mon premier équipement musical. Et je vous assure que pour moi, c'était beaucoup" (*Hommage à Grand Kallé*, p. 47).

De 1956 à 1958, l'African Jazz organise une tournée qui le conduit dans les grandes villes du pays et à Brazzaville. L'occasion est offerte à l'ensemble de se faire connaître. L'orchestre s'enrichit l'année suivante de la voix de Tabu Pascal Rochereau. Le 6 juin 1959, au bar Vis-à-Vis, Kallé se retrouve seul avec l'orchestre, les chanteurs étant introuvables. Menacé par les propriétaires du bar, il fait appel au jeune Pascal Sinamoy Tabu pour que le concert ait quand-même lieu. Le jeune homme montra ce dont il était capable à la satisfaction de tous. C'est la première prestation de Tabu Pascal. Le jeune talent apporte non seulement sa voix, mais également de nombreuses compositions qui seront arrangées et interprétées par Kallé.

L'année 1960 est une année d'ouverture pour l'African Jazz et ses musiciens. Une longue tournée en Afrique de l'Ouest permet à l'orchestre de se produire à l'extérieur et se faire apprécier. Il en profite pour exporter "son style".

A Bruxelles, les politiciens du Congo belge parviennent à se mettre d'accord à la Table Ronde politique. Le Congo deviendra indépendant le 30 juin 1960. Kabasele et l'African Jazz sont invités par les frères Kanza. A cette occasion, il compose dans l'improvisation l'historique chanson "Indépendance cha-cha". Cette composition de Kabasele " a été reprise dans tout le continent africain et même en Amérique latine, jusqu'à devenir l'hymne de tous les mouvements de libération africains à l'aube des indépendances" (Bemba, p.1) : "cette chanson va cristalliser l'espérance populaire autour de quelques paroles banales mais significatives pour tous ceux qui ont vécu cette actualité tourmentée" (Bemba, p. 112).

De la Belgique l'orchestre passera en France. Le périple européen donnera l'occasion à l'African Jazz de se produire dans un court métrage. Encore un regain de succès et de popularité. En France, "la soirée parisienne de l'African Jazz, marquée par l'enthousiasme des étudiants africains, est retransmise par un jeune et déjà célèbre poète, Tchicaya U'Tamsi, radio journaliste dans l'émission "*Une nuit au Congo*" (Bemba, p. 112).

En Europe, Kabasele en profite pour diffuser lui-même les disques de son orchestre. Encore un grand virage dans l'histoire de la musique congolaise moderne. Les voyages forment les hommes, dit-on; ils instruisent également et permettent des "ouvertures". Ce qui a permis à Kallé de comprendre ce qu'il en était réellement du circuit de commercialisation des disques et des droits d'auteur.

Au retour du périple européen et de la Table Ronde, Kallé revient avec un drummer belge, Charly. Celui-ci ajoutera de son expérience à la forme musicale de l'African Jazz. Encore un apport à l'instrumentalisation de la musique congolaise: l'introduction non seulement du "drum", mais également des trompettes.

L'on fera appel à l'African Jazz pour célébrer l'accession à l'indépendance du Congo français le 15 août 1960. Une présence remarquable lors des manifestations à Brazzaville, était celle de l'écrivain André Malraux alors ministre du gouvernement français.

De 1958 à 1962 l'African Jazz et Kallé vivent l'apogée de la gloire, volent de succès en succès et se taillent une célébrité incontestable.

Voyages à l'intérieur du pays, voyages en Afrique, voyages en Europe... bref, comme l'affirme une de leurs chansons: African mokili mobimba", l'African dans le monde entier.

Kallé qui avait déjà 4 enfants, se marie à Kato en 1963. Alors qu'on s'attendait à ce que l'African Jazz agrmente la soirée nuptiale, on recourt plutôt aux services des Bantous de la Capitale de Brazzaville. Et pour cause, Kallé venait d'être abandonné par ses compagnons. En effet, au mois de juillet 1963, suite à une crise de confiance entre ses membres, l'African Jazz se disloque après 12 ans d'existence. Tous les musiciens quittent l'orchestre: Mulumba Joseph Mujos; Izeidi Monkoy Roger, Kasande Nicolas, Mwamba Charles Déchaud; Tabu Pascal Rochereau, Kuntima Willy et Mwena Joseph Desoin. Kabasele est pratiquement resté seul.

Les dissidents créent un autre ensemble: l'Africa Fiesta, une véritable doublure de l'African Jazz. En d'autres mots; l'African Fiesta, c'est l'African Jazz sans Kallé. Durant trois ans, cet ensemble brillera dans le ciel musical des deux Congo. Les artistes ayant atteint une maturité artistique, une expérience éprouvée, leurs productions (particulièrement celles du jeune Tabu Rochereau) sont des oeuvres de qualité: "Rendez-vous chez Là-Bas", "Jaloux-jaloux", "Dit Coco", "Permission"...

En 1965, l'African Fiesta éclatera en deux ailes, l'aile Nico: African Fiesta Sukisa, et l'aile Rochereau: African Fiesta National, et plus tard Afrisa International, et enfin Afrisa. Ainsi se désintégra l'étoile qu'a été l'African Jazz "mokili mobimba" de Kabasele Joseph-Athanase, dit Kallé Jeef.

Après l'éclatement de 1963, Kabasele tentera de reconstituer l'African Jazz en 1966, mais c'est réellement en 1966 qu'il parviendra à homogénéiser l'ensemble si bien que mal avec un groupe de musiciens, notamment: Bombenga Wewando Jeannot, Nodule Papa Noël, Kouka Célestin, Mulumba Joseph Mujos, Mosi Jean Kwamy, Armando Rolly, Kambite André Damoiseau, et Alexis. Ils auraient eu l'idée de recréer l'orchestre African Jazz, dit-on, à Costermansville (Bukavu) et seraient venus la concrétiser ensuite à Léopoldville (Kinshasa). On a cependant assisté à un sursaut avec des tubes comme "B.B.69". L'aventure ne durera pas longtemps.

L'orchestre effectue une tournée en Europe et en Amérique latine. Ce qui ne consolide rien car les germes de la division continuent à agir. En 1967-68, un groupe de dissidents avaient quitté l'African Jazz pour créer

le G.O. Malebo qui s'appellera ensuite Les As. Il s'agit du saxophoniste Armando Louis et du compositeur Mosengo René Moreno.

L'année 1970, Kabasele Joseph, toujours à la recherche de "sa musique" se retrouve à Paris avec Manu Dibango et Don Gonzale. Ce dernier conduisait un orchestre afro-cubain en tournée européenne. Le team Kallé, Manu Dibango et Don Gonzale (African team) produisent plusieurs 30 cm de bonne qualité. A cette époque se situe la séparation conjugale de Kallé et Kato. Dans l'entre-temps, depuis 1963, trois enfants étaient nés de leur union.

Avec l'African Team, Kabasele produira alors "Cambridge mayi ya pio", "Gauche-droite débordements"...mais l'African Team ne durera que le temps d'un feu follet malgré l'appel fait à Kwamy, Mujos et Assous pour renflouer l'orchestre et envisager la reprise des activités de l'African Jazz à Paris. Ils projettent une tournée africaine, mais l'entreprise n'aboutira pas. Et les musiciens ne disperseront une fois de plus.

Kabasele cherchera alors à rentrer dans les affaires et créera à Kinshasa sa société privée Production Artistique-African General Business qui ne fera pas long feu.

En 1971, invité à la Maison de la Presse, il tient une conférence sur "La musique zaïroise moderne et l'objectif 80". Il expliquait probablement la position de l'artiste musicien dans la mouvance politique qui avait projeté les objectifs à atteindre en 1980.

De 1976 à 1977, il collabore avec la maison Authentic Music de Sam Samba du Congo. Collaboration qui entraînera bien après sa mort et celle de Samba Samba, le piratage de ses oeuvres en 1995.

Déjà la brillante étoile s'éteignait dans le firmament. Mais elle avait dardé son influence et marqué une pléiade d'ensembles musicaux: African Fiesta, African Fiesta Sukisa, Afrisa, Vox Africa, Orchestre Révolution, Les As (exemple G.O. Malebo), Les Maquisards, African Saoul, Afrizam, Festival des Maquisards, Volcan Ni Beto Ba...bref, toute une école musicale.

En 1980, Kabasele tombe malade et frôle de peu la mort. Il eut la vie sauve grâce à l'intervention du Président Mobutu avec un don de 50.000 FF. Il est accepté et soigné dans un hôpital de Paris. Il en sort deux ans après plus ou moins guéri.

Du premier au 5 février 1983, le SIMAF (Symposium International de Musique Africaine) tient ses premières assises à Kinshasa lors de la clôture de cette première rencontre internationale, deux vétérans de la

musique congolaise furent invités à se produire dans le studio de la R.T.N.C. actuellement baptisé Studio Mama Angebi. Il s'agit notamment de Kasanda Nicolas et de Eyenga Lucie.

Une semaine après, à Kinshasa, le 11 février 1983, le grand Kallé, Kallé Jeef, rendait l'âme. Kabasele Tshamala Joseph-Athanase venait de terminer sa trajectoire terrestre dans sa 53^e année d'âge et après plus de 22 ans de carrière musicale.

2. L'homme et l'oeuvre

2.1. L'homme

L'homme Joseph Kabasele dit Kallé Jeef a vécu comme il a chanté. Toute sa vie se résume en une quête d'un idéal insaisissable. Un idéal socioculturel et politique. Une enfance stable, une éducation chrétienne et une bonne scolarité l'ont beaucoup marqué. La chorale des Pères de Scheut lui fera découvrir l'art musical, et surtout ses aptitudes pour la musique. De la musique religieuse à la musique des variétés, l'homme se rendra compte qu'il est une sorte d'ange, créé pour s'exprimer et divertir les masses en les éduquant. C'est ce qui l'amènera à abandonner la burocratie pour le musique, malgré le niveau élevé (à l'époque) de ses études faites, il sera incompris par les membres de sa famille, la carrière musicale étant alors considérée comme un métier des voyous et des va-nu-pieds.

Kabasele est tenace et têtu. Il a découvert sa voie dans la voix, et sa foi dans les instruments de musique. Dans son témoignage, Tshiamala, la sœur aînée de l'artiste, dit: "Au début, la famille ne cessait de lui adresser des reproches au sujet de la profession qu'il venait de choisir. Que de critiques n'avait-il pas essuyées, mais Kallé a persévéré. Décidé à jamais à poursuivre sa voie, il s'est peu à peu confirmé. Maintenant, nous avons compris que cela était vraiment sa vocation" (HGK, p. 26).

On dit de Kallé qu'il était timide parce qu'il bégayait un peu, jovial, viveur et humoriste. Toutefois, en chantant le bégayement disparaissait.

"Certains le prenaient pour un orgueilleux", avoue Kasanda, "mais je crois plutôt que c'était simplement de la fierté. A l'époque où la musique était considérée comme la carrière des ratés, lui qui en imposait par sa

tenue et sa prestance - surtout qu'il était intellectuel- pouvait facilement prêter à cette interprétation dans tel ou tel autre milieu..." (HGK, p.31-32).

La grande préoccupation de Kali a été de se montrer digne dans toutes circonstances, par la tenue, dans le langage et le comportement. Cette dignité, il l'exigeait également de ses musiciens, aussi bien dans la vie publique (sur scène) que dans la vie privée. Kabasele, comme tout homme, avait ses défauts et qualités. Parmi les qualités, il convient de noter la sociabilité et la générosité. Il songeait à ses musiciens, mais aussi aux amis, comme le témoigne Mikima Mpia: "C'était un homme très sociable. Quand notre ami Kallé avait de l'argent, il en donnait facilement aux nécessiteux. Rares sont des amis qui peuvent affirmer qu'ils n'ont pas bénéficié de ses largesses"(HGK, p.70).

Les apparences physiques étant sauvées (la tenue, le langage, l'intellectualisme), Kallé Jeef a voulu que l'environnement socio-familial du musicien soit crédible. L'artiste musicien doit mener une vie normale, se marier et élever des enfants. Il l'a toujours conseillé à ses musiciens et encourageait ceux qui suivaient ce conseil, disait encore Kasanda. (HGK, p.32).

Enfin, pour s'exprimer valablement et pour qu'il soit entendu, le musicien doit présenter des oeuvres dignes. Des oeuvres artistiquement travaillées du point de vue de la forme (prestations et paroles) et du point de vue du fond (contenu de la chanson). En atteignant cet idéal musical, l'artiste atteindra certainement l'harmonie de la nature, pour lui-même et pour la société. Kallé a déconseillé de produire n'importe quoi, à la hâte et sans discernement. Après l'inspiration, le thème doit être appuyé harmonieusement par des paroles et des sons proprement travaillés, en profondeur et avec patience. Samu Bakula Armando fait ressortir cet aspect dans son témoignage sur Kabasele: "Kallé était avant tout conscient du fait que la signature d'une oeuvre engage son auteur. Fort de principe, il ne tolérait jamais que l'une soit en dessous de l'autre" (HGK, p.36). La conséquence en est que l'homme était très exigeant dans le travail lors des répétitions. "Il faisait reprendre dix, vingt, trente fois les passages difficiles au point que (...) tous s'extasiaient devant le résultat obtenu" (HGK, p.36). Cette recherche de l'académisme dans la composition se marquera par des phrases courtes, ciselées avec soin. Exigeant envers lui-même, Kallé l'était également dans l'appréciation des oeuvres des autres. C'est ainsi que Sam Bakula avoue qu'il a apprécié sa composition "Zola José" et l'a considérée comme sa chanson sa prédilection. Il n'a pas manqué de le lui dire.

A propos du fond, Kallé a toujours incrusté dans le contenu une morale saine. L'inspiration ne peut certes provenir que de l'environnement socioculturel, économique et politique. Pour lui, cet environnement n'est autre que Kinshasa principalement. Ville cosmopolite et hétérogène où l'on assiste à un brassage des cultures et des mentalités. Il a grandi et vécu à Léopoldville (Kinshasa), loin de l'influence du terroir kasaien et de ses traditions coutumières. Le musicien sera le héraut de cette nouvelle société et de ses difficultés, le peintre psychologique de la mentalité urbaine, résultante de la tradition et du modernisme ("Lipopo ya banganga", "Gauche-droite débordement"...)

Dans toutes ses compositions, il a utilisé avec réserve (si pas du tout) le mot Dieu, par exemple. Cela marque le respect dû à cet Etre détenteur de l'Harmonie qu'il a cherchée toute sa vie durant en esprit et en actes comme idéal.

Bref, l'on peut affirmer que Kabasele a édicté et laissé à la postérité congolaise un véritable "Code du musicien". Qui doit-il être, que doit-il produire, comment va-t-il produire?

C'est grâce à Kallé, avoue Akwesson Gérard, "que la performance, la maîtrise de l'instrument et le travail soigné, méticuleux ont été atteints par l'African Jazz" (HGK, p.55). Allusion est faite ici non seulement aux instruments nouvellement introduits mais à l'harmonie atteinte entre Kallé-Rochereau (chanteurs) et Nico-Déchaud (guitaristes). Les couples ont produit des oeuvres d'une pureté artistique incontestable.

Kabasele s'est créé un idéal de la vie à atteindre par un idéal de l'art (la musique pour le cas précis). Il était à la recherche de cet idéal. La preuve extérieure en est que son orchestre n'a jamais changé de nom. L'African Jazz est toujours resté l'African Jazz. Même aux temps forts des crises, à la reprise des activités l'ensemble a toujours gardé son appellation. African-Jazz (le jazz africain) signifie probablement la récupération du Jazz d'origine afro-américaine par l'Afrique, le cordon ombilical. En d'autres termes, le retour au bercail de l'enfant prodige (la musique africaine) qui s'est enrichi dans ses pérégrinations en Amérique et en Europe.

C'est l'épisode de Pris, avec l'African Team, qui a failli entraîner Kallé dans une autre filière. Cependant, le team temporaire Mamu Dibango, Don Gonzale et Kallé Jeef n'a pas manqué d'être bénéfique sur le plan de la créativité artistique.

Dans le fossé qui existe entre l'art (la perfection apparente) et le matériel (l'imperfection parfaite), Kallé s'est débattu, atteignant les cimes

des anges et retombant brusquement sur terre. Comme l'albatros de Charles Baudelaire, il a enduré son calvaire sur le pont du bateau qu'est la vie sur cette terre des hommes. Des hommes qui ne sont que des anges déchus.

Les musiciens congolais, particulièrement ceux de la 2^e génération, ont souvent été incapables de se convertir dans la vie sociale et n'ont pas appris un métier stable faute d'une scolarisation complète. Ils vivent de la musique, une musique qu'ils n'ont pas apprise dans un Conservatoire, mais sur le tas, et semblent avoir conclu un pacte mystique avec des pouvoirs magiques. Ils vivent comme la Cigale de la fable de Jean de la Fontaine et subissent le sort de celle-ci (Nsamba Olangi et Fuamba O.)

Une vie socio-familiale débridée (mariages, divorces, concubinages...), et une gestion désordonnée. Le "lâchage" de Kallé en 1963 par les membres de l'African-Jazz ne peut se comprendre que dans ce cadre-là: un problème de femmes et d'argent. "Les musiciens zaïrois, pour le plupart, ne sont pas dotés d'aucune aptitude pour se réorienter dans la vie (...). Habités à la facilité, aimant les faveurs et les privilèges, ils entretiennent sans scrupules une forme d'indigence et de parasitisme qui ne leur sert qu'à se tirer d'affaires" (Nsamba O. et Fumba O.). Kabasele a été président de la SONECA (Société Nationale des Editeurs, Compositeurs et Auteurs). Pendant son mandat, il lui a été rapproché une mauvaise gestion. Bref, il en est de même de beaucoup de vedettes musicales, qu'elles soient congolaises ou étrangères. Les vedettes européennes et autres confient au moins la gestion de leurs biens à des "impresarios", laissant leur vie privée décousue à la merci des journalistes.

Au regard de ce qu'il laisse à la postérité, Kallé Jeef s'exprimera: "Je suis heureux, même si par moment je suis payé par la plus belle des récompenses, c'est à dire l'ingratitude. Je considère que c'est une très belle chose, car je n'ai pas attendu pour rien: j'ai quand même eu une récompense" (HGK, p. 85).

2.2. L'oeuvre

Kabasele Tshamala s'était forgé une ligne de conduite dans sa carrière musicale. Il a été non seulement un grand chanteur, mais un grand arrangeur, et un excellent compositeur des chansons. Il a su couler et harmoniser les compositions des autres en leur donnant une forme artistique de qualité, en modifiant les paroles et en leur prêtant les sons qui conve-

naient. Il a utilisé dans la production musicale le lingala principalement, et selon les deux influences subies : l'indoubil afro-cubain et le français. Kallé a rarement - si pas du tout - utilisé sa langue maternelle, le tshiluba. Encore une preuve qu'il ne s'est pas inspiré du folklore luba-kasaï et recherchait plutôt l'universel.

En indoubil afro-cubain, il a interprété "Tremendo", "L'Amore", "Lolita", "Buena Valentina"... et en français on peut citer des interprétations comme "Timide sérénade", "Garde-moi la dernière danse", "Mon pauvre coeur", "Ma Doudou"...

Pour les musiciens de la génération des années 30 (la deuxième génération, celle de Kallé, Franco, Nico, Mujos, Vicky...) quand l'inspiration n'était pas au rendez-vous en lingala, la mode était de puiser dans le folklore national ou de se lancer dans l'imitation ou l'interprétation des Afro-Cubains et des Européens.

De l'Europe, vers les années 1955, provenaient les voix de Tino Rossi, Luis Mariano, Charles Trenet... et de la lointaine Amérique, le jazz avait atteint l'Europe pour se répercuter en Afrique Noire. Il faut également retenir les deux voyages du célèbre trompettiste afro-américain Louis Armstrong au Congo. Celui-ci effectua un voyage en juillet 1959 et eut l'occasion de visiter Léopoldville (Kinshasa) et Elisabethville (Lubumbashi) où il fut accueilli triomphalement par les populations congolaises. Et le deuxième voyage eut lieu en février 1971. Tous ces faits ont influencé l'artiste Kabasele.

L'œuvre musicale de Kallé n'est pas immense. Elle atteint à peine la centaine de compositions. Mais le peu qu'il a produit, il l'a bien fait et soigneusement. La difficulté peut se situer peut-être dans les débuts, en ce qui concerne la distinction de ses propres compositions d'avec celles des autres qu'il arrangeait.

L'approche de l'oeuvre de Kallé se fera par des chansons dont certaines sont devenues des classiques: le cadre ("Lipopo ya banganga" ou Kinshasa makambo"); l'amour: la beauté ("Para Fifi"); les sentiments ("K.J."); la déception ("Bolingi bolamu te"), "Gauche-droite débordements"); la politique ("Indépendance cha-cha"...)

2.2.1 La vie sociale

Kallé s'est attaché à faire le constat des bouleversements socio-économiques dus à l'attrait des villes, ou plus précisément de la ville-type

qui est Kinshasa la capitale. Celle-ci constitue le cadre tentaculaire et myriapode dans lequel se déroulent cette vie sociale et les événements qui lui sont corollaires. Cette ville a été évoquée par beaucoup de musiciens depuis Wendo Kolosoyi Antoine dans “Marie-Louise”:

Tokokima na yo na Kingabwa
Nous fuirons avec toi à Kingabwa

C’est en ces termes que Wendo proposait une fougue à Marie-Louise alors que Kinshasa n’était encore un bourg en Kingabwe était très éloigné.

“Polo le chippeur”, Franco? OK Jazz, 1963

Polo kangaka motema ata mokolo moko
Olingi kaka se bilengi ya Kinshasa
Supporte se serait-ce qu’un jour, Paul
Tu n’aimes que les plaisirs de Kinshasa

“Permission”, Rochereau, African Fiesta, 1964

Namekaki kaka nabima boye
Kinshasa batii ngai miso oye
J’avais essayé de sortir une fois
Tout Kinshasa avait les yeux sur moi

“Monoko na ngai nganga”, Mujos, OK Jazz, 1965

Léo Léo ya banganga e
Kins Malebo eponi nde moto te
Léo Léo ya makambo
Poto moyindo ekotinda yo oyiba
Léo, ville des connaisseurs
Kin Malebo, ville qui ne choisit personne
Léo, ville à problèmes
Cette “Europe noire” te poussera à voler

“O Madame de la maison”, Verckys, OK Jazz, 1966

Kinshasa mboka etonda lokuta
Ngai na bana na ngai nani akoleisa
Kinshasa est pleine de fourbes
Qui me supportera avec mes enfants

“Zando ya malonga”, Rochereau, African Fiesta, 1966

Omoni la vie ekomi mpasi
Awa na mboka Congo
Surtout na mboka Lipopo

*Tu vois que la vie devient chère
Ici au Congo
Surtout à Lipopo*

Telle est la description de Kinshasa, de 1957 à 1966, par différents acteurs de la vie sociale, hommes et femmes. Une ville où fermentent la trahison, la tromperie, la fourberie, où le vol permet aux gens de vivre. Kallé n'a pas manqué, lui aussi, de brosser ce cadre, d'une manière magistrale et synthétique:

*“Kinshasa makambo: Lipopo ya banganga”, 1967
O Kinshasa makambo (...)
Mboka ko moko nkombo ebele
Kinshasa, Kin Malebo, Lipopo, Léoville
O Kinshasa problématique (...)
Et la seule ville répond à beaucoup de noms
Kinshasa, Kin Malebo, Lipopo, Léoville*

A partir de la description de ce cadre, Kallé aborde incidemment divers thèmes: l'exode rural, l'argent, les femmes, l'inadaptation et le retour au village. Cette chanson est un classique certain, une perle de la musique congolaise moderne. Le locuteur a quitté son village, attiré par la ville. Il avait entendu parler de Lipopo (Léopoldville). Il y débarque, trouve un emploi rémunérateur. Cependant, l'argent qu'il gagne chaque mois ne lui promet pas de couvrir tous ses besoins. On croirait que chaque jour c'est la fête. Il n'arrive pas à économiser, les besoins et les dépenses étant supérieurs au salaire. Les fêtes (manger, boire, s'habiller...), c'est avec des femmes, de belles figures, mais combien exigeantes et rapaces.

Et ces fêtes déroulent dans des lieux précis que Kallé ne cite pas. Encore une délicatesse morale de sa part (aujourd'hui on parlerait d'éviter la publicité). D'autres artistes ont fait l'apologie de ces lieux et ont invité les gens à les fréquenter. Ces lieux que d'aucuns qualifient à tort ou à raison de “perdition”, ce sont les débits de boisson et les clubs célèbres: Ilondo, Chez-Là-Bas, Delmo, African-club, Café Rio, Cubanà, Vis-à Vis, Petit-Jean...

*O Kinshasa makambo
Mikolo nionso feti na feti nasala boni (...)
Ekomi ngai awa économie ekufi (...)*

Bilongi oyo ndenge na ndenge natiya wapi e
 Natiya mwa lomeya pembeni
 Ekobima ngai awa nakozonga welewele
O Kinshasa problématique
Chaque jour c'est la fête, que faire (...)
Arrivé ici, je n'ai plus d'économie (...)
Que ferai-je de ces différentes figures
Ayant un peu économisé
Quand je sortirai je rentrerai fauché

L'inadaptation dans le milieu urbain conduit l'homme à emprunter chez les usuriers, et le cycle infernal se déclenche. Le locuteur n'a plus d'argent et se croit maudit ou ensorcelé. La solution est peut-être le retour au village pour être exorcisé par les anciens de la famille.

Le conseil sous-entendu est qu'il faut se maîtriser et apprendre à gérer correctement sa vie selon les moyens disponibles. Et apparemment, le locuteur n'a pas une famille stable à Kinshasa. Il n'a ni femme ni enfants. Pour vivre honnêtement à Kinshasa, sans être déséquilibré socialement, il faut connaître Kinshasa ("banganga ya Kinshasa"), il faut connaître la ville et ses multiples rouages.

Kabasele a bien connu Kinshasa. "Personne en effet n'a su aimer cette ville comme l'a fait Kallé. Personne ne l'a parcouru comme lui au cours d'incessantes randonnées dans les zones en compagnies du fidèle Masibu. Et personne ne l'a chantée mieux que lui, la traitant réellement comme un amant sa bien-aimée..." (Kande D., HGK, p.20). Bref, Kallé a résumé dans "Lipopo ya banganga" (Lipopo appartient à ceux qui la connaissent) tous les aléas de la vie sociale dans le milieu urbain.

Ekobima ngai awa nakozonga welewele
 Chèque na ngai ko esila kala
 Bipai nadefaka bakanga pointage kala
 Mboka ko moko nkombo ebele
 Kinshasa Kin Malebo Lipopo Léo-ville
Quand je sortirai je rentrerai fauché
Et mon chéquier est depuis longtemps sans provisions
Là où j'emprunte on ne me fait plus de crédit
Et la seule ville répond à beaucoup de noms
 Kinshasa, Kin Malebo, Lipopo, Léo-ville

L'homme ne recourt pas aux fétiches, ni au vol, ni à l'escroquerie pour résoudre ses problèmes. Ici ressort la recherche de la bonne moralité par Kallé. Il ne conseille pas ces voies, mais exhorte plutôt le retour au village. Il aurait fallu, avant de quitter le village, obtenir l'aval et la bénédiction des anciens pour affronter la dure vie urbaine.

Nazonga natala bankoko bangai
Basukola ngai ata na lembalemba
Na miso na ngai elingi se kotala bango
*Que je rentre voir mes grands-parents !
Qu'ils me lavent ne fut-ce qu'avec le lembalemba
Mes yeux ne veulent que les (femmes) regarder
Je me fourvoie*

En ville, tout est centré sur la beauté de la ville (les rues, les maisons, l'électricité, les bars, les magasins...) et la beauté des femmes. Le lien entre les deux, c'est l'argent qui provient des sources honnêtes et/ou malhonnêtes. "Kinshasa makambo" est le point commun de la conception socio-morale de l'artiste. C'est le constat du passé et le résultat du présent. Kabasele n'a pas voulu décrire le dépérissement total de l'être dans la trahison, l'étourderie, voire la mort tragique sur le boulevard Lumumba (ex-Baudouin) comme l'ont fait les autres après lui.

"Camarades ya Kinshasa", Kwamy, Orchestre Révolution, 1968

Camarades e Camarades ya Kinshasa
O soki napesi elongi nde camarades na ngai o (...)
Nameka napesa mokongo nde ennemi na ngai o
*Camarades, amies de Kinshasa
Je suis présente alors je suis une amie
Si j'ose tourner le dos je deviens une ennemie*

"Mwana nsuka", Miyalu, Bana ya Odéon, 1981

Lukula boyei na Kinshasa
Bokula musala na Limete
Keba na pelese ya boulevard
Mundele akowela koliya midi
Soki abomi yo peledi
Nsango ekei na mboka
*Comme vous arrivez à Kinshasa
Cherchez du travail à Limete*

*Faites attention sur le boulevard
Quand le Blanc est pressé pour aller déjeuner
S'il t'écrase, tu es perdu
La nouvelle ira au village, quel malheur*

2.2.2 L'amour

Ce thème ne pouvait échapper à Kallé Jeeff. Thème universel, l'amour a été exploité par tous les artistes (musiciens, écrivains, peintres, sculpteurs...). L'amour a été vu et compris sous divers angles. De ce thème Kallé a retenu 3 aspects principalement: la beauté, les sentiments en général et la déception.

La beauté

C'est elle qui déclenche les remous du cœur que sont les sentiments. Les yeux voient et apprécient, admirent et contemplent. Les oreilles entendent et apprécient aussi. Là se trouve l'origine primaire de l'amour. ("Para Fifi", Kallé, African Jazz, 1962)

*Félicité mwana mwasi suka bolenge
Oyo ya lelo obebisi mokili awa o
Na mopanzi tala elengi ya paradizo
Namipesi nionso se na yo
Félicité, une très jeune femme
Aujourd'hui tu as bouleversé mon univers
A tes côtés on éprouve un plaisir paradisiaque
Je ne me donne entièrement qu'à toi*

Cette chanson de Kallé a connu un succès continental. Autre classique de la chanson congolaise, "Para Fifi" fait l'apologie de la beauté féminine, l'harmonie de la nature, la perfection physique de la création. L'artiste idéalise la beauté à outrance, sous le coup de l'inspiration, probablement. Les aspects physiques de la femme sont mis en évidence. Félicité est une femme très jeune; sa figure comme celle d'un ange; ses dents brillent plus que de l'or; tout son être provoque l'admiration. Bref, tout l'être est parfait. C'est le centre du paradis. Partout où elle passe, Félicité soulève des émotions.

Elongi na yo Fifi e
Anzelu mobateli e (...)
A mino na yo mama e
Pauni pembeni di e (...)
Ai mobomba na yo mama mama
Baluka namona nzoto di e
Ta figure Fifi
Ressemble à celle de l'Ange gardien
Et tes dents chérie
Plus brillantes que de l'or (...)
Ah, tout ton être, chérie
Retourne-toi que j'admire ton corps, chérie

Cette perfection entraîne chez l'homme de l'admiration, voire de l'idolâtrie. Ceux qui voient Félicité se croient au paradis. Et l'homme ne trouve pas mieux que de se donner corps et âme à cet être :

Namipesi nionso se na yo (...)
Mabanzo ma ngai na yo e
Makila matomboli e (...)
Mayele masili ngai
Ah elongi oyo ya yo e
Epesi ngai folie di e
Je ne me donne entièrement qu'à toi (...)
Mes soucis pour toi
Me tournant le sang (...)
Ma tête n'est plus à moi (...)
Ah, ton visage
Il me rend fou

Voilà un homme complètement bouleversé, le cœur battant la chamade, frôlant la folie... et pour peu que la femme le regarde, il est paralysé et comme foudroyé. Fin des fins, il n'arrive plus à se maîtriser et ne comprend pas ce qui lui arrive.

Les sentiments

L'homme est un être pensant, sentimental. Il vit des sensations et des expériences psychiques dans son être profond. Souvent il cherche à "fixer" ces expériences afin de les partager avec d'autres. Et pourquoi pas

chercher à les revivre lui-même de la même manière, quoique cela soit pratiquement impossible étant donné la relativité du temps et de l'espace.

3K.J.", 1963

Chérie e mokili ekozala ata Congo
Noki wa ngai motema
Jacquie a e soki olingi ozongela ngai
Nakufi awa na mabanzo(...)
Nakondi se mpo ya kozela yo
Chérie, puisse le monde n'être que le Congo
Ainsi, vite, toi mon coeur
Jacquie, si tu veux, reviens-moi
Ici je me meurs de soucis (...)
Je maigris parce que t'attendant.

La disparition de l'être aimé par la mort bouleverse l'amour et provoque une coupure dans la joie d vivre. Mais bien souvent l'amour se transforme en déception ou en haine contre la cause du détournement de l'être cher qui a voyagé. Il attend patiemment son retour, souhaitant que le monde soit "réduit afin que la distance n'existe plus, et implicitement le temps.

Bref, l'amour, soucis, haine et déception ont une influence sur le comportement de l'être atteint. Son cerveau se trouve conditionné et ses agissements seront conséquents du sentiment qui l'anime. Les soucis et la haine se répercutent même sur le physique entraînant l'amaigrissement du corps et parfois la folie. C'est la mort virtuelle ou la mort à petit feu. ("Naluki yo mingi", "Bolingolo lokola like", "Ngai na yo se liwa"...)

La déception

Kallé a chanté la déception et l'incompréhension dans "Bolingolo bolamu te", (1963). Les Kinois n'aiment pas qu'on leur fasse du bien. Quand quelqu'un en aime une, elle ne veut pas de lui.

Bino basi ya Kinshasa
Bolingolo bolamu te

Soki moto alingi yo
Okotala ye se mpamba
Vous les femmes de Kinshasa
Vous n'aimez pas qu'on vous fasse du bien
Si quelqu'un t'aime
Tu le regardes sans intérêt

L'accusation est directe et Kallé fustige cette mentalité du dédain, sans en dire les causes. Le *vous* est général, mais le *tu* remplace une personne anonyme que seul le musicien connaît (peut-être). Le *tu* cherche à responsabiliser chaque femme individuellement. Cette technique d'expression met le compositeur à l'abri de toute accusation fortuite.

La déception provient du refus ou de la trahison de l'être aimé. Elle peut entraîner la haine, le dépérissement physique ou la mort virtuelle. Mais l'amant peut se ressaisir et reprendre courage. Tel le cas dans "Gauche-droite débordements"):

Nakogindela yo e
Lelo ngai mpe nazui nguya e
Saint-Pauli na ngai ekende se boye na caution
Zaire na ngai ebeba se boye na caution
Nawayawaya Kinshasa kosenzele yo
Yo olimwaka ngai na Toyota ya mbanda
Je vais t'en faire voir
Aujourd'hui moi aussi j'en ai la possibilité
Mes bières Saint-Pauli se consommaient en caution
Mon argent se dilapidait en caution
J'errais dans Kinshasa à ta recherche
Toi, tu m'évitais avec la voiture Toyota du rival

Il a tout fait, cet homme, pour mériter d'être aimé. Attendant la femme à des rendez-vous non respectés, il a dilapidé son argent et s'est endetté dans la bière. Il a erré dans tout Kinshasa, espérant rencontrer celle qu'il aime. Mais la femme est introuvable, tellement qu'elle est mobile et se déplace avec la voiture appartenant à un rival.

Débordements na yo mama mpe eleka (...)
Naluka yo na mwinda na kati ya moyi (...)
Bitumba epayi bazuwa epayi
Yo mwasi ya kilo

Ambi epayi ngola epayi
 Osi oteli
 Kasi otikaka kowanze ba débordements
Tes fougues, ma chère, dépassant la mesure (...)
Je te cherche avec une lampe e plein jour (...)
Des barrages d'un côté, de la jalousie de l'autre
Tu es une femme importante
De l'ami d'une part, du kaolin rouge d'autre part
Tu es déjà brune
Mais arrête de continuer tes fougues

Fatigué par cette recherche vaine, l'homme revient à la raison. Il abandonne mais prodigue des conseils à la femme. Qu'elle cesse de se badigeonner avec des produits cosmétiques et du kaolin pour devenir plus brune, plus belle, plus attirante. Qu'elle cesse également avec les tromperies sentimentales. Le locuteur s'estime heureux de s'en être tiré à bon compte. Ce qui lui est arrivé arrivera sûrement à son riche rival actuel.

Notons que dans cette recherche de la beauté artificielle, la femme use du kaolin (produit traditionnel) et des cosmétiques appelés *ambi* (produit moderne). La rencontre de la tradition et du modernisme n'est pas heureuse. Elle produit un syncrétisme malheureux

2.2.3 La politique

Pendant les premières années de l'indépendance, les artistes musiciens se préoccupent de l'unité de l'Afrique. Ce sont sans doute les retombées lointaines et proches des Conférences de Brazzaville, le 30 janvier 1944; de Bandoeng, le 18 avril 1955; et d'Accra en 1958. Le remue-ménage de l'intelligentsia coloniale africaine a eu des effets sur les musiciens également.

Comme l'a confirmé Samu Bakula, Kallé a accordé à la politique une bonne place dans son oeuvre. C'est Kabasele et l'African Jazz qui étaient présents à la Table Ronde politique de Bruxelles. La chanson historique "Indépendance cha-cha", 1960, en est le point de départ:

Indépendance cha-cha tozui e
 O Kimpwanza cha-cha tubakidi
 O Table Ronde cha-cha bagagner o
 O Dipenda cha-cha tozui e

*Nous avons l'indépendance
Nous avons l'indépendance
Ils ont gagné à la Table Ronde
Et nous avons l'indépendance*

On a dit de Kallé qu'il était patriote et nationaliste. La table ronde de Bruxelles, la chanson "Indépendance cha-cha" et l'avènement du 30 juin 1960 faisaient de lui un nationaliste convaincu. De la politique politique, Kallé n'en a pas voulu. Il avait été pourtant attaché de cabinet du Ministre de l'Information du premier gouvernement congolais. Il a préféré "parler" du haut de la tribune qu'est la musique pour atteindre tout le monde.

Dans "Indépendance cha-cha", le musicien cite les noms de neuf partis ou cartels politiques congolais et ceux de neuf grandes figures de la Table Ronde. Il loue en eux l'entente et l'union.

Asoreco na Abako
Bayokani moto moko
Na Conakat na Cartel
Balingani na Front Commun
Bolikango, Kasavubu
Mpe Lumumba na Kalonji
Bolya, Tshombe, Kamitatu
O Esanja; Mbuta Kanza
Na MNC na Ugeco
Abazi na PDC
Na PA, African Jazz
Na Table Ronde mpe ba gangner
*L'Asoreco et l'Abako
Se sont compris comme un seul homme
La Conakat et le Cartel
Se sont ligués en un Front Commun
Bolikango, Kasavubu
Lumumba et Kalonji
Bolya, Tshombe, Kamitatu
Esandja et l'honorable Kanza
Le MNC et l'Ugeco
L'Abazi et le PDC
Le PSA et l'African Jazz
Ils ont gagné à la Table Ronde*

Il dira encore en 1966 dans “Congo-Centrafrique”:

Mpo ya kosukola motu
Loboko moko ekoka te
Biso nionso pesa maboko
Pour laver la tête
Une seule main ne peut pas
Nous tous donnons nos mains

Avant la main, il y a les doigts qui constituent la main: c’est la nation. Et plusieurs mains constituent les nations: l’Afrique. L’union fait la force. Cette union, Kabasele ne cessera jamais de la prêcher: l’union nationale, l’union africaine.

Après la chanson historique de l’indépendance, Kallé n’a jamais glorifié individuellement un politicien. Il l’a fait en corrélation avec d’autres héros politiques africains dans la vision panafricaine. Par exemple, Bokassa-Mobutu, Lumumba-Boganda, (“Congo-Centrafrique”), ou encore in memoriam Modibo Keita (“Matanga ya Modibo”), Tubman (“Président Tubman”).

L’union nationale

Elle a été une grande préoccupation de Kallé. Il a encouragé les politiciens à cultiver le nationalisme: “Indépendance cha-cha”, “Ngonga ebeti indépendance”, “Bilombe ba gagner”... Après le cha-cha-cha de l’indépendance, le pays a plongé dans des dissensions politiques et des luttes fratricides à cause de l’immaturité politique. La sécession du Katanga, celle du Sud-Kasaï, les massacres fratricides au Katanga et au Kasaï, la rébellion muleliste de 1964, les événements de Stanleyville... tous ces déchirements, Kallé les a vécus au plus profond de lui-même comme une grande déception. Les “Bilombe” (vaillants politiciens) ont déçu les attentes du peuple. Aussi n’a-t-il cessé de conseiller de d’éduquer politiquement (“Matata esila na Congo”, “Toyokana, tolimbisana na Congo”, “Toponaki bino boyokana”...)

“Toyokana, tolimbisana na Congo”
Bandeko ya ekolo monene ya Congo

Tosalisana toyokana
Soko bolingi ekolo na biso ebonga
Mpe ekumama na miso ya bato
Tosimbana
Na sima mpe tolimbisana
Na mokili oyo mindele mpe boyokani ezali te
Frères du grand pays le Congo
Entraidons-nous, entendons-nous
Si vous voulez que notre pays s'épanouisse
Et qu'il soit félicité aux yeux de tous
Tenons-nous la main
Et après réconcilions-nous
En ce monde où même les Blancs ne s'entendent pas

Kallé a fustigé les luttes fratricides qui décimaient les populations et il a conseillé la fraternité et l'entente de toutes les tribus dans toutes les provinces du pays. Que les enfants du pays ne soient pas dupes, cette fraternité et cette entente pour leur bien-être ne viendront pas de l'étranger. Elles seront leur propre oeuvre.

Le panafricanisme

Kallé a sillonné l'Afrique, "fête à Brazzaville et à Bangui, réclamé à Yaoundé et Douala, transitant par Abidjan, Dakar ou Lagos, villégiaturant à Libreville ou à Pointe Noire, il se sentait partout chez lui et ne cessait d'appeler les Africains à l'entente et à la coopération" (Kande D., HGK, p.20).

De ces nombreux voyages en Afrique, en Europe et en Amérique, avec ou sans l'African Jazz, Kabasele a senti et compris que l'Afrique noire est *une*, malgré les divergences culturelles. Le fond commun, cette particularité noire, il l'a cultivé et développé. L'identité africaine noire se traduit dans le passé commun, les aspirations politiques identiques et dans la recherche de la transculturation africaine. Pour exemple, la chanson "Congo-Centrafrique, 1966". Il a prêché la solidarité et l'union entre les différents pays africains. C'est à ce prix et à ce prix seulement qu'ils seront crédibles à l'extérieur (auprès des financiers). Il supplie alors les mânes des héros (Lumumba et Boganda) afin qu'ils inspirent favorablement Mobutu et Bokassa:

Congo na Centrafrique
 Biso lisanga
 Botika mpe tolingana
 Mobutu na Bokassa bosololi 'te
 Bana ya mboka moko
 Na kati ya l'Afrique
 Bango bandimi nionso tokoloba
 Congo na Centrafrique famille moko
Congo et Centrafrique
Nous sommes un
Laissez-nous nous aimer
Mobutu et Bokassa ont expliqué
Que nous sommes les enfants d'un même pays
Au cœur de l'Afrique
Ils ont accepté tout ce que nous disons
Congo et Centrafrique c'est une seule famille
 Bokassa na Mobutu mpe bosimbana botika te
 Oyé Congo-Centrafrique
 O molimo ya Lumumba na ya Boganda ekamba bino e (...)
 Ba financiers bobanga te boyakani totika nzela
Bokassa et Mobutu tenez bon, ne lâchez pas
 Oyé Congo-Centrafrique
Que l'esprit de Lumumba et de Boganda vous inspire (...)
Financiers, n'ayez pas peur, venez, la voie est libre

3. L'impact social

L'influence de Kallé Jeef au Congo, en Afrique et en Europe n'est pas à contester. Il est, avec Luambo Makiadi Franco, un des créateurs de la musique congolaise moderne. Non seulement nous le reconnaissons, mais il l'a dit lui-même: "Pour ce qui est de la musique, sans me jeter des fleurs, je crois que je suis la cheville ouvrière de la musique zaïroise moderne" (HGK, p. 85).

Sur le plan culturel, cet apport de Kallé est de grande importance, comme l'a souligné le cardinal Malula Joseph dans son homélie: "Il lègue au Zaïre, à l'Afrique et pourquoi pas au monde, un héritage que vous-mêmes, plus d'une fois, avez qualifié d'immortel: la musique africaine authentique. Les générations futures apprendront à travers ses oeuvres dans le domaine qui était le sien, l'amour du bon (de la bonne musique),

l'amour du beau (de la belle musique), l'amour du vrai (de la vraie musique africaine)" (HGK, p. 24).

Lita Bembo ne cache pas son inquiétude quant à la tâche difficile qui attend les musiciens congolais: "Kallé est mort, mais il nous laisse une grande responsabilité, celle de continuer à faire rayonner la musique zaïroise à travers le monde" (HGK, p.70). L'ancien président de Bana Amida, Mikina Mpia, constate qu'avec la mort de Kallé, c'est une autre histoire qui commence. Cela prouve à suffisance combien l'artiste a marqué son temps, et particulièrement les gens de sa génération: "Avec la mort de Kallé, c'est une époque chère aux hommes de ma génération qui est révolue; c'est une page qui vient d'être tournée à jamais (...). Aujourd'hui on ne compose plus de chansons que pour avoir de l'argent et on y met n'importe quoi même des trivialités, ce qui n'était pas le cas hier" (HGK, p.78).

Il faut reconnaître en Kallé cette constance dans la production artistique. L'appât de l'argent n'a pratiquement pas eu d'emprise sur lui. Il en avait besoin, certes, mais pas au prix de dépraver l'art. "Ce qu'il faut donc retenir, c'est la fidélité à la vérité, la constance à une praxis inaliénable, incorruptible. C'est en cela qu'il est un artiste engagé" (Yoka Lye Mudaba, HGK, p.82). Ce en quoi Kallé reste un bon exemple, un modèle pour les générations présentes et à venir pour ce qui est de la conception artistique.

Le célèbre chanson "Para Fifi" a immortalisé madame Félicité Safouesse, première speakerine africaine de Radio-Brazzaville. Cette composition a été reprise par beaucoup de formations musicales locales et étrangères. Dans deux bars de Bruxelles, "Wangata" et "Matiti", Lonoh Michel affirme qu'on pouvait écouter, à côté des chansons européens, des compositions de Kallé et de Franco.

Sur le plan politique, le témoignage de Yoka Lye Mudaba sur l'artiste est assez éloquent: "Le mérite de Kabasele c'est que, se trouvant à Kinshasa, au carrefour des cultures diverses, il a réconcilié les tendances les plus centrifuges et a audacieusement ouvert des perspectives inouïes dans les deux sens de qualificatif- c'est un politique, au sens étymologique d'homme de son temps et de cité, mais également au sens où il a rêvé d'une culture zaïroise compétitive" (HGK, p.81)

Le fait est que, découragé par ce qu'il vivait culturellement (la multiplicité des orchestres et la dépravation de l'art au profit de l'argent), et par ce qu'il suivait politiquement (les luttes fratricides, les coups d'état,

les dictatures...), Kallé Jeef a fini par se taire, malgré lui peut-être, impuissant devant / dans le monde qui l'entourait.

Malgré l'impact certain, l'artiste est resté incompris. L'impact social est quand même là quoique d'une manière relative. A sa mort, les responsables de la Culture et des Arts ont institué un prix: le Prix Grand Kallé qui, a-t-on dit, sera décerné tous les deux ans pour récompenser les meilleurs artistes de la période concernée. Y a-t-il eu un suivi ?

Onze ans après la disparition de l'illustre artiste, Dodjo Goal, condamnant la léthargie des artistes musiciens dans la période de démocratisation, affirme notamment: "Si aujourd'hui , nous avons la chance de remémorer la contribution ou le témoignage d'Adou Elenga, Kabasele Kallé et Lomami Tshibamba à travers leurs oeuvres, la postérité, quant à elle, n'apprendra rien de la démocratie, ni de la Conférence Nationale Souveraine" (*La tempête des Tropiques*, n° 31, 1994).

Conclusion

Nous avons dit que Kallé avait trouvé sa voie dans la voix, et précisément dans la musique. C'est en elle et à travers elle qu'il cherchait cette harmonie de la nature. Comme l'a si bien signalé Bemba Sylvain dans *50 ans de musique du Congo-Zaïre*, la musique nous montre les vertus du dialogue débouchant sur l'harmonie dans la mesure où, avant le concert, chaque musicien doit accorder son instrument" (p. 24).

Dans sa recherche de l'idéal artistique, Kallé Jeef est arrivé à la noblesse de l'art. Le peu qu'il a produit, il l'a profondément travaillé. Il a été toute sa vie à la quête de l'équilibre entre le réel et l'idéal. La perfection se trouve dans l'imaginaire, et lui il vit dans le réel ou l'imperfection. Faut-il monter vers l'imaginaire dans ce monde imparfait et subir cette perfection dans cette boue?

La recherche du vrai dans l'harmonie de la nature, le style et le ton dans les limites de la moralité, la recherche de l'universel, furent également les préoccupations des classiques français en littérature. L'œuvre de Kallé, musique et textes, répond à ces canons classiques. Et le cardinal Malula l'avait heureusement souligné dans son homélie.

La plus grande oeuvre de Kabasele est certainement l'African Jazz, qu'il a vu "mourir" avant sa mort à lui. C'est dans cet "atelier" qu'il parvenait à couler et à présenter ses créations musicales. La disparition de

cet atelier lui a été fatale et a éloigné de lui l'idéal qu'il recherchait tant. Il ne l'atteindra jamais.

Contrairement à la tradition qui veut que dans le monde de la musique les vieux musiciens ne prennent pas leur retraite, Kallé a semblé prendre sa retraite dix ans avant sa mort. Il aura toutefois eu le mérite d'avoir tracé la voie pour les générations à venir.

A la fin de l'interview accordée à Lukezo Lwansi, Kallé livra le secret de sa voix qui est restée toujours mélodieuse. Le journaliste s'était exclamé: "Voilà, le Grand Kallé, vient de nous livrer son secret, le secret de sa voix!" Et Kallé de conclure avec une pointe d'humour: "Alors ça s'appelle facture... ça doit être payé par la nation" (HGK, p.88).

Le Président de la République, Monsieur Mobutu Sese Seko, dans son message de condoléances à la famille de l'illustre disparu, a résumé ce qu'a été et ce que restera Kabasele Tshamala Joseph: "Il était appelé "Grand Kallé", il sera toujours appelé "Grand Kallé", car grande est et demeurera toujours son oeuvre immortelle" (HGK, p.13)

On ne peut mieux qualifier l'homme et son oeuvre. Nous pensons que, à travers cette analyse, voici un acompte sur la "facture" que la Nation congolaise doit à Kallé Jeef.

REPertoire DE QUELQUES CHANSONS

Ce répertoire n'est pas exhaustif. Il reprend à titre indicatif certaines compositions de l'artiste jugées marquantes.

N°	TITRE	COMPOSITEUR	ORCHESTRE	ANNEE
1	Maboko likolo	Kallé	African Jazz	1951
2	Coco wa nga	"	"	1951
3	Valérie Régine	"	"	1953
4	Kallé-Kato	"	"	1956
5	Ngonga ebeti indépendance	"	"	1960
6	Indépenance cha-cha	"	"	1960
7	Bilombe ba gagner	"	"	1960
8	Toponaki bino boyokana	"	"	1961
9	Mira keba mama	"	"	1962
10	Para Fifi	"	"	1962
11	Ba Kara	"	"	1962

12	El que siempre sumaye	“	“	1962
13	Mpasi ya mpamba	“	“	1962
14	K.J.	“	“	1963
15	Bolingi bolamu te	“	“	1963
16	Ah quelle blonde	“	“	1963
17	Ye lokola ngai	“	“	1963
18	Nabimi tolobana	“	“	1963
19	Dit Vicita	“	“	1963
20	Georgette ye ndeko	“	“	1964
21	Mbanda mbanda	“	“	1964
22	Nabanzi yo Gertrude	“	“	1964
23	Tremendo	“	“	1964
24	Mama ya lopango	“	“	1964
25	Mon pauvre cœur	“	“	1965
26	Garde-moi la dernière danse	“	“	1965
27	Timide ma sérénade	“	“	1965
28	Ma doudou	“	“	1965
29	Matata masila na Congo	“	“	1965
30	Toyokana tolimbisana na Congo	“	“	1966
31	Congo-Centrafiqne	“	“	1966
32	Mayele mabe	“	“	1966
33	Manuela	“	“	1966
34	Naluki yo mingi	“	“	1966
35	Bolingo lokola like	“	“	1966
36	Longonya yaa	“	“	1966
37	Lolita	“	“	1967
38	Matanga ya Modibo	“	“	1967
39	Zongela Henriette	“	“	1967
40	Ngai na yo se liwa	“	“	1967
41	Kinshasa makambo	“	“	1967
42	Bueno Valentina	“	“	1967
43	L'Amore	“	“	1967
44	Gauche-droite débordements	Kallé et Lutula	African Team	1970
45	Africa d'ambiance	“	“	1970
46	Cambridge mayi ya pio	“	“	1970

47	Africa Boongalo	Kallé et Manu	“	970
48	Boongalo Fontaine		“	1970
49	Miango	Kallé et Bombenga	“	1970
50	Ma Vicky ... Ya Zozo	Kallé	“	1970
51	Essous Spiritou	Kallé et Mujos	“	1970
52	Bébé Mando	Kallé et Kwamy	“	1970
53	Nzela mosika	Kallé, Baroza et Manu	“	1970
54	Mokili ngonga	Kallé-Dédé	“	1970
55	Loboko na litama	Kallé	“	1970
56	Nalongoli motema	“	“	1970
57	Ko...ko...ko qui est là	Kallé-Dédé	“	1970
58	Mpo na Gégé mawa	Kallé-Mujos	“	1970

Bibliographie

- ANONYME, *Hommage à Grand Kallé*, éd. Lokole, Kinshasa, 118 p. (Coll. Témoignages).
- BEMBA SYLVAIN, *Cinquante ans de musique de Congo-Zaïre (1920-1970). De Paul Kamba à Tabu Ley*, Présence Africaine, Paris, 1984, 188 p.
- DJODJO GOAL, “L’apport des artistes a été négatif sur toute la ligne”, in *La tempête des tropiques* (Kinshasa), n° 31, 1994
- KADDA CLOVIS, “Les oeuvres de Grand Kallé piratées”, *Le Palmarès* (Kinshasa), n° 343, février 1995.
- LONOH MICHEL, *Essai de commentaire de la musique congolaise moderne*, éd. Delroisse, Paris, 2^e éd., s.d. (1966 ?), 96 p.
- NSAMBA OLANGI et FUAMBA ONAKAYEMBE, “Le sort des musiciens zaïrois: le rançon d’une certaine mentalité et d’un certain mode de vie”, *Elima* (Kinshasa), 1986.

TSHONGA ONYUMBE

Professeur à l’Institut Supérieur Pédagogique de Mbandaka

LUTUMBA Simaro

*“Louez l’Eternel: (...). Louez-le selon
l’immensité de sa grandeur!
Louez-le avec la sonnerie du cor! (...)
Louez-le avec le tambourin et avec des danses!
Louez-le avec des instruments à cordes et le
chalumeau! (...)
Que tout ce qui respire loue l’Eternel!
Louez l’Eternel!” (Psaumes, 150: 1-5).*

Introduction

S’il y a des musiciens congolais qui ont marqué le développement de la musique congolaise moderne, le nom de Lutumba Simon devra y figurer en bonne place. Comme les Wendo Kolosoy Antoine, Kallé Jeef, Mulamba Joseph, Kassanda Nicolas, Luambo Franco, Tabu Ley...et d’autres, il a été parmi les pionniers du renouveau. Chacun de ces artistes a apporté sa pierre (sa spécificité) à l’édification de la musique congolaise moderne. Et la part de Lutumba dans cette entreprise s’avère non négligeable.

La présente approche débutera par une sommaire biographie. La deuxième partie abordera l’œuvre. Celle-ci sera vue sous deux aspects, celui des sources d’inspiration et celui des thèmes : la vie, l’amour et le mariage, et la mort.

Une conclusion viendra clore cette approche. Il est question de situer Lutumba dans son temps et dans son espace, en essayant d’extirper l’essentiel de ses enseignements. En annexe à l’étude nous joignons un répertoire non exhaustif des compositions

1. Biographie

Simon Lutumba est né le 14 mars 1939 à Léopoldville (Kinshasa), actuelle capitale de la République Démocratique du Congo. Il fait ses études primaires à Kinshasa. A l'interruption de ses études, il est engagé comme commis classeur à la Sedec. Très vite, la muse est en lui, et il joue dans un petit orchestre de Saint-Jean (Lingwala), le Nicra-Jazz, en 1958. C'est là qu'il fourbit ses premières armes. Il n'y fera pas longtemps et se retrouve par la suite dans le Congo-Jazz de Gérard Madiata. Il y compose ses premières chansons: "Mwana etike", "Simaro", et "Lisolo ya ndako" (Lonoh Michel, p. 132). C'est probablement à cette période que Simon se fera désormais Simaro, une déformation de Simon comme surnom de vedettariat.

Avec le départ de Madiata Gérard pour l'Europe, l'orchestre se trouve en perte de vitesse. Lutumba est sollicité dans l'OK-Jazz par Franco en 1961. Il débute dans cet ensemble avec quelques chansons à succès, notamment "Naboyi libala ya nkisi", "Yamba ngai na Léo", et "Gégé ebungi".

Excellent guitariste et compositeur de grand talent, Lutumba travaille profondément ses textes. Chaque composition est un joyau qui renferme une richesse variée. "Une chanson de Simaro dit toujours quelque chose. L'artiste est détenteur de la parole de sagesse dans une civilisation où l'oralité rivalise encore avec l'écrit" (Manda Tchewa, p.85).

Dans l'OK-Jazz, il jouira de la confiance totale de Franco. Il sera un des piliers inamovibles de cet orchestre jusque'en 1994 (soit 5 ans après la mort de Maître Franco). Et c'est en février 1994, suite à des malentendus et à des incompréhensions que Lutumba décidera de quitter l'OK-Jazz et de créer son propre orchestre, le Bana-OK. Ce faisant, il ne se détachait nullement de la ligne OK-Jazz, car l'histoire retiendra que Bana-OK n'était autre chose que l'une des mutuelles des fanatiques de l'(orchestre ("Bana OK babomi mboka", Mujos, OK-Jazz).

Le 13 août 1994 se tient à Kinshasa la première nuit de Ngwomo Africa, une rencontre des musiciens célèbres invités pour être primés. Le prix récompensait ce soir-là 32 musiciens africains dont 11 congolais. Lutumba Ndomanueno faisait partie de ces 11 Congolais primés dont quatre étaient absents à la soirée. Etaient présents: Kanda Bongo, Kaseya Souzy, Mbilia Bel, Lutumba Simaro, Nyoka Longo, Tshalamwana et

Wendo Kolosoy. Etaients absents: Abeti Masikini, Kabasele Yampanya, Koffi Olomide, et Shungu Wembadio.

2. L'oeuvre

2.1. Les sources d'inspiration

Même dans la fiction, il y a une base dans le magma socioculturel. Les musiciens, et donc Lutumba, ne peuvent composer que sur des faits de la vie. Celle-ci constitue un immense entrepôt de thèmes dans lequel vont puiser les artistes. Pour exemple, la chanson "Mabele" a été inspiré par un événement dramatique. Au petit matin, Lutumba revenait d'un concert qu'il avait animé. Il vit devant la pédiatrie de Kalembelembe (Commune kinoise de Lingwala) un couple dont l'enfant se trouvait dans un état désespéré. Les parents cherchaient comment atteindre l'hôpital général Mama Yemo. Malgré la fatigue, Lutumba s'arrêta et embarqua dans sa voiture les parents et l'enfant. "Il est presque cinq heures du matin quand il s'est arrêté devant la grande porte de l'hôpital général. L'enfant venait de rendre le dernier souffle" (Baruani Mbayu, p.443). Simaru venait de vivre là "une situation nettement opposée à celle qu'il a vécue quelques instants auparavant dans le bar où tout le monde était apparemment en liesse. Ce qui a fait dire au poète-musicien" (Baruani M., p. 443):

Tongo ekotana e ndeko ya makambo
Basusu na bisengo basusu na mawa
*La journée commencera avec son cortège de problèmes
Les uns seront heureux, les autres malheureux*

Les thèmes restant les même et universels, c'est la spécificité dans la forme et la présentation qui distingueront un artiste d'un autre selon le lieu et le temps.

L'on peut dénombrer chez Lutumba trois sources d'inspiration: la Vie, la Tradition et la Bible (la morale chrétienne). Dans la vie s'incruste le cadre spatial où tout se déroule. C'est l'environnement proche ou lointain dans lequel évolue le musicien. Tradition et Bible chez Lutumba sont ainsi les sous-ensembles complémentaires de la vie. Et les thèmes se comprennent et s'éclairent dans l'espace et dans le temps du producteur tout comme de l'auditeur.

Pour ses compositions, Lutumba a utilisé exclusivement le lingala. Et pour le rythme, il s'est cantonné à la tradition réelle rumba africaine, rythme de prédilection de l'OK-Jazz.

Les références à la tradition, ce sont les proverbes et les sentences utilisés, par exemple: "ebemba ya nsoso matanga te" (Pour un poulet égorgé on ne décrète pas un deuil); "eloko bolingo ezanga miso" (l'amour, dit-on n'a pas de yeux); "masuwa ekufaka libongo etikalaka" (un bateau a toujours une fin alors que le port persiste); "nakola lokola mwana nsoso" (j'ai grandi comme un poussin); "bapesi ngai melesi bapesaka na mbwa" (j'ai été remerciée comme on avait remercié le chien). Ces valeurs proviennent de la culture africaine traditionnelle (des contes, des légendes, des mythes...)

Quant à l'influence chrétienne, elle se remarque entre autres par des références à Dieu, Jésus, Caïn, au sang de sacrifice, l'eau bénite et à la trahison de Judas. Exemples: "Nzela ya paradizo etondi na nzube" (le chemin du bonheur est parsemé d'épines); "Nakomi kotelengana lokola Kaini" (Je commence à errer comme Caïn); "Kasi nkombo ya Nzambe ekotikala seko" (Mais le nom de Dieu régnera à jamais); Basokola yo na eau bénite" (Qu'on te lave avec de l'eau bénite); "baiser ya Juda" (Un baiser de Judas).

Lutumba a été le créateur de la chanson philosophique, comme l'affirme Mwin Murub Fel: "Fidélité d'entre les fidèles, il est demeuré aux côtés du Maître après les défections nombreuses qui ont failli emporter le groupe. Nommé vice-président du vivant de Luambo, il incarnait un courant poético-philosophique dans ses chansons à succès, (...) il se sent à l'aise dans un lyrisme fait d'idéaux inaccessibles (*La libre expression*, 15.10.1994).

Des idéaux inaccessibles, peut-être, mais l'on ne peut imaginer un homme vivre sans idéal. Toutefois, cet idéal doit trouver son fondement dans des valeurs humaines viables, sûres et universelles. Simaro Masiya (Masiya = le Messie) se veut le prédicateur du message du Messie, le fils de Dieu.

"Niongo na ngai Suza", 1969

Natali likolo

Nasambeli Yezu Masiya

Nakomi somele likolo se na yo

Je lève les yeux au ciel

*Je prie Jésus le Messie
Je suis chômeur par ta faute*
 “Ntoto = Mabele”, 1974
 Mokolo nakokoma mobange ngai Masiya
 Nayebi nakotambola na nzete na balabala (...)
 Mama na Lola tangelaka mwana nkombo ya tata Masiya
Un jour je serai vieux, moi Masiya
Alors j’irai par les rues me soutenant à un bâton (...)
Mère de Lola, rappelle toujours à l’enfant son papa Masiya

“Nasambeli Yezu Masiya” en 1969 et en 1974 ‘ngai Masiya’, voilà comment Lutumba s’est fait le prédicateur du Messie. Autrement dit, *il* délègue son pouvoir au *Je*. Et à l’égard de son oeuvre, l’on peut affirmer que le *Je* remplit valablement sa mission.

Simaro s’est pas intéressé à la politique. A peine y fait-il allusion dans un élan patriotique (“Inoussa”, “Banque Centrale”, “Bilonda”...).

“Inoussa”, 1973
 Nazali Zaïrois nazongi Zaïre (...)
 Nazongi Kinshasa mboka baboti ngai
Zaïrois, je rentre au Zaïre (...)
Je rentre à Kinshasa ma ville natale
 Peuple zaïrois tolinga mboka o
 Tozala ba nationalistes
 Koyinana bana ya tata mpe mama moko (...)
 Peuple na bakondji bolinga mboka e
Peuple zaïrois, aimons le pays
Soyons nationalistes
Se hair détruit le pays et c’est la misère
Nous sommes les enfants d’un même père et d’une même mère (...)
Peuple et autorités, aimons le pays
 Mboka na biso Zaïre
 Etondi na bato ya mayele ndenge na ndenge
Notre pays le Zaïre
Est plein des gens instruits diversement
 “Bilonda”, 1993
 Ebale ya Zaïre na Congo ezali lopango te
 Bilonda ezali nde nzela
 Congo-Brazza na Zaïre ezali se mboka moko

*Le fleuve Zaïre au Congo n'est pas une clôture
C'est une route, Bilonda
Le Congo-Brazza et le Zaïre sont un seul pays*

Le nationalisme, le patriotisme, l'unité de deux Congo sont des points que Simaro a effleurés, sans trop insister, dans certaines chansons. Son patriotisme l'a parfois conduit à mettre en évidence les richesses humaines, matérielles et spirituelles dont regorgé son pays.

2.2. Les thèmes

2.2.1. La vie

Pour Simaro, la vie se résume comme la vie dans la Vie. La vie, c'est celle de l'homme, une vie passagère sur cette terre dans un espace et à un moment donné ("Mabele", "Mandola"...). La vie, c'est l'éternel souffle de Dieu. Cette Vie recouvre toute la création divine, l'homme y compris. La vie dans la Vie, selon la conception de Simaro, c'est cette recherche du bonheur, de l'Harmonie que l'homme atteint difficilement si pas du tout.

Pour appréhender cette vie, Lutumba opère le mouvement inverse. Il part de constat du vécu quotidien social, ce que nous appelons thèmes (l'amour et le mariage, la mort); et il s'aperçoit qu'il est déçu. C'est alors qu'il cherche des solutions éventuelles en se référant à la tradition africaine et à la Bible. Il y extirpe des valeurs universelles et permanentes pour essayer de retrouver dans le concret la voie du bonheur

La vie et la Vie sont l'œuvre de Dieu qui est l'alpha et l'oméga. Celui-ci détient la plénitude des faits et c'est à Lui, et à Lui seul, que tout (se) réfère.

"Ntoto = Mabele", 1974

Tongo ekotana e ndeko ya makambo

Basusu na bisengo basusu na mawa

La journée commencera avec son cortège des problèmes

Les uns seront heureux, les autres malheureux

Ainsi est réglée la vie sur cette terre des hommes, comme un chronomètre. Et Lutumba a un grand respect de Dieu.

L'homme croit en Dieu parce qu'il sait que c'est lui le créateur. Et cependant il se pose quand même des questions: d'où vient-il quand il naît et où va-t-il quand il meurt ?

“Testament ya Bowule”, 1986

Est-ce que Yawé
Okoki koyebisa bango mokolo mosusu
Bayebisa biso epayi tokendeke te Nzambe
Mpo toyebi epayi towutaka te
Mais toyeba quand même ata epayi tokendaka
Est-ce que, mon Dieu
Ne pouvez-vous leur dire un jour
Qu'ils nous disent là où nous allons
Car nous ne savons d'où nous venons
Que nous sachions au moins où nous allons

Deux interrogations auxquelles l'homme ne trouve pas de réponse. Il sait une chose: il a été créé de la poussière et il deviendra poussière. On le lui avait d'ailleurs fait savoir.

“Mabele”, 1974

Nauta na mabele nakozonga na mabele
Mokolo nakokufa nayebi nakopola o
Je viens de la poussière et j'y retournerai
Après ma mort, mon corps se décomposera

Il lui reste alors à vivre, de la naissance à la mort (de la jeunesse à la vieillesse). L'homme accomplit sa trajectoire terrestre avec beaucoup de perturbations, d'incertitudes et des turpitudes: des folies de jeunesse, des maladies, des repentances hypocrites... oubliant parfois le Créateur. Curieusement, dans la joie l'homme ne pense pas à Dieu, et c'est quand surviennent les difficultés (la maladie, la vieillesse, la mort...) qu'il se rappelle l'existence de Dieu.

“Okokoma mokristu”, 1969

Nkombo ya Nzambe ebonga ntango ya mpasi
Ntango ya bisengo nani akosambelaka
Mokolo ya mpasi okomi mokristu
Le nom de Dieu est valorisé dans le malheur
Qui a jamais prié dans l'euphorie

Quand survient un malheur tu deviens chrétien
“Mandola”, 1981

Ntina nini soki moto akomi mobange
Akomi kosambela e
Kota ba ndako ya Nzambe
Otalala bilongi bikoma nde bakristu
Pourquoi quelqu'un devenu vieux
Se met-il à prier
Entre dans les églises
Observe ces visages devenus pieux

Et ces difficultés, ces embûches qui parsèment la vie de l'être humain, c'est le Créateur qui les a placées pour l'éprouver: ce que Lutumba reconnaît à travers un des personnages.

“Minuit eleki Lezi”, 1973

Nzela ya Paradizo
Etondi na nzube
Le chemin du bonheur
Est parsemé d'épines

L'homme n'arrive pas à surmonter les différentes épreuves de la vie malgré sa “petite intelligence”, et tout ce qu'il invente pour contrer les difficultés de parcours. Dieu avait béni l'homme et la femme et leur a dit: “Soyez féconds, multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-la” (Gen.1,28).

Bien sûr que Dieu a doté l'homme d'une certaine intelligence pour subvenir à ses besoins, mais cette intelligence-là réfère à celle de Dieu mais ne l'égale pas. L'homme blanc, apparemment, semble avoir trouvé certaines solutions en inventant le fusil, les médicaments entre autres, en développent la science et la technologie. Malgré ce “savoir”, il n'a pas résolu pour autant les problèmes de la vie. Bien au contraire, les données se compliquent.

“Mabele”, 1974

Mondele asala mandoki ya koboma bato
Kasi ya konoma vérité mondele akoka te
Le blanc a inventé le fusil pour tuer les hommes
Mais il s'est trouvé incapable de tuer la vérité

“Testament ya Bowule”, 1986

Nzambe asali bomoyi bwa moto
Moto akoya kokutana na maladi
Mondele mpe asali nkisi mpo moto abika
Vraiment soki ezalaki mpo ya mbongo
Mbele Bowule akufi te
*Dieu a créé la vie en l'homme
L'homme se trouvera confronté à la maladie
Le blanc a fabriqué des médicaments pour guérir l'homme
Si ce n'était que question d'argent
Alors Bowule ne devait pas mourir*

L'argent (une simple illusion) semble accroître le pouvoir de l'homme mais ne lui permet pas pour autant d'échapper à la mort.

“Testament ya Bowule”, 1986)

Mbongo eloko mpamba
Ekoki kosomba liwa te (...)
Lelo nandimi mbongo eloko mpamba
*L'argent n'est rien
Il est incapable d'acheter la mort (...)
J'accepte aujourd'hui que l'argent n'est rien*

Bref, les hommes doivent craindre Dieu. Lui seul est capable de détruire la vie. Il y donc lieu d'éviter les péchés, c'est à dire toute attitude ou comportement susceptible de susciter sa colère. L'inévitable peut arriver totalement (le déluge) ou partiellement (Sodome et Gomorrhe).

“Mabele”, 1974

Mokili ekokufa masumu eleki
Kasi nkombo ya Nzambe ekotikala seko
*Le monde disparaîtra car il y a trop de péchés
Mais le nom de Dieu régnera à jamais*

La conclusion en est qu'il faut prier Dieu, se (con)fier à Lui à tout moment. Les moyens sont divers pour atteindre cet objectif et chacun peut choisir sa voie pour vivre avec Dieu (Yawé, Dieu, Allah...)

“Testament ya Bowule”, 1986

O Yawé ndenge osala biso

Otindi biso awa na mokili
 Moto na moto azali na lingomba na ye asambelaka
 Bamisusu basambelak na Catholique
 Bamisusu basambeleka na mission protestante
 ... Armée du Salut, na ba Musumans
 ... na Kimbagueiste, na Peve ya Longo, na Marikari
O Dieu, comme tu nous a créés
Tu nous a envoyé en ce monde
Les uns prient chez les catholiques
Les autres prient à la mission protestante
 ... à l'Armée du Salut, chez les Musulmans
 ... chez les Kimbagueistes, dans Mpeve ya Longo, dans Marikari

Lutumba observe la vie à sa manière comme il l'a affirmé au cours d'une interview: "Tant pis s'il y a des gens qui ont choisi de voir les choses souvent du bon côté. Chez moi c'est l'inverse. Et, je crois que c'est la meilleure façon d'éduquer la société. Il faut lui présenter toutes ses faiblesses" (Ntondo-a-Ngoma, *Elima*, n° 21, 1982).

Simaro Masiya constate que l'équilibre de l'homme dans la vie est détruit par trois facteurs essentiellement: l'envie, l'égoïsme et l'orgueil. Ces trois facteurs déforment l'être humain et le conduisent à des comportements peu sociables. L'homme devrait avoir le cœur et les yeux tournés vers les autres, à la recherche du bonheur des autres. C'est à ce prix qu'il peut acquérir et garantir son propre bonheur.

Ntondo-a-Ngoma dit que Lutumba considère la chanson "Mandola" comme "un hymne pour l'amour du prochain" (*Elima*, n° 21, 1982). En réalité, cette chanson est plus que cela. Il s'agit pratiquement du testament de Lutumba. Outre le constat du comportement humaine, le poète met en exergue l'attitude à prendre dans la vie pour ne pas tomber dans le piège de l'envie, de l'égoïsme et de l'orgueil. L'envie se traduit sur le plan matériel quand l'homme se compare à un autre qu'il croit être "bien" sur le plan matériel. Il faut se contenter de ce que l'on est et de ce que l'on a. Le changement surviendra si Dieu le veut. A chacun sa destinée.

"Mandola", 1981

La vie na ngai ya mafu mafu (...)
 O ngai nakipaka moto te mama
 Moto na vie privée na ye
Ma vie je la mène comme ça (...)

*Je ne me soucie de personne
Chacun mène sa vie privée
Nakola lokola mwana ya nsozo
O ngai nalandaka moto te
Mokili tour à tour
Il n'est jamais trop tard na mokili
La vie est un combat
J'ai grandi comme un poussin
Je n'envie personne
A chacun son tour en ce monde
Il n'est jamais trop tard en ce monde
La vie est un combat*

L'égoïsme de l'homme le conduit à déconsidérer son prochain. Ce qui va à l'encontre de la recommandation divine. L'homme se croit être le centre de la vie et cherche à ne se (pré)occuper que de lui seul.

*Bandeko na baninga bazua bomengo
Baboyi kosalisa ngai
Nabeti ba portes Kinshasa mobimba
Boboyi kosalisa ngai (...)
Ngai oyo na bomoi nazali kobeleva
Baboyi kosalisa ngai
Des parents et des amis qui ont fait fortune
Ils ne veulent pas me secourir
J'ai frappé à toutes les portes de Kinshasa
Il refusent de me secourir (...)
Me voici vivant et suppliant
Ils ne veulent pas me secourir*

L'orgueil de l'homme le pousse à mépriser l'autre. L'être humain pousse le cynisme jusqu'à ne secourir (considérer) l'autre que quand il est mort (et encore !), et non de son vivant.

*Mama o mokolo nakufa e
Bakokunda ngai sanduku ya malonga (...)
Côtisation ekomi nde ya concurrence
Et pourtant le jour où je mourrai
Les riches se montreront
Ils m'enterreront avec un cercueil coûteux (...)
La cotisation sera à qui donnera plus*

Devant le comportement pervers de l'homme, il faut adopter une attitude sage et réfléchie. Lutumba conseille de laisser faire et de ne se fier qu'à Dieu. Un chien mort est jeté dans les immondices publiques, et pour un poulet égorgé on ne décrète pas un deuil.

Moto na vie privée na ye
Ebembe ya mbwa ata na fulu ye l'Etat
Ebembe ya nsoso matanga te
Chacun mène sa vie privée
Un chien mort est jeté dans les immondices publiques
Pour un poulet égorgé on ne décrète pas le deuil

“Mabele”, 1974

La vie na ngai oyo ya ba yankee
Falanga nasalaka ya mbenda na likaya (...)
Litoko na ngai nasomba mpo na kiliba
Tokoluka tozipa miso ntongo etana
Namesana kolata kaki lokola Lwambo (...)
O mpo nayebi e
Mokolo tokufaka tokendeke na drap ya pembe
Ata ozali moto ya mbongo te
Ma vie ressemble à celle de jeunes délinquants
Mon argent c'est pour le boire et le fumer (...)
J'ai acheté une natte pour mes pérégrinations
L'essentiel est de dormir en attendant l'aube
J'ai l'habitude de m'habiller avec un linceul blanc
Quelque riche que tu sois

Ceux qui se targuent de richesses matérielles doivent savoir qu'ils mourront un jour comme le “chien” ou comme “le poulet”. Et la société se comportera conséquemment vis-à-vis d'eux. Riche ou pauvre, l'homme ne cherche qu'à manger, s'habiller et dormir en attendant la mort. Le luxe n'y change rien. Et tous les ports sont enveloppés dans en linceul blanc. Les biens de cette terre n'appartiennent qu'à Dieu.

“Mandola”, 1981

Biloko ya mokili ezali nde ya biso te
Tozali nde ba gérants
Les biens de ce monde ne nous appartiennent pas
Nous n'en sommes que des gérants

Le matériel dont question se rattache à l'argent et à tout ce qu'il peut procurer comme "aisance" (habits, nourritures, maisons,...). L'envie, l'égoïsme et l'orgueil assaisonnés à l'argent engendrent le manque de confiance et la haine. Dieu seul jugera le comportement de chacun. C'est cette justice que réclame le poète, car la justice des hommes est corrompue.

Tokosamba tokosamba dix fléaux tokosamba
Tokotala nani akolonga ata na miso ya Nzambe
O ngai naboyi justice ya mokili
Justice ya mokili ba avocats eleki fléaux
Nous comparaitrons pour ces dix fléaux
Nous verrons qui aura raison même devant Dieu
Je ne veux pas de la justice des hommes
Cette justice est corrompue
O ngai naboyi justice ya mokili
Nasengi justice ya Nzambe
Mbongo na likunya ebebisi mokili
Naboyi kofuta avocat
Je ne veux pas de la justice des hommes
Je réclame la justice de Dieu
L'argent et la haine ont détruit ce monde
Je refuse de corrompre

2.2.2. L'amour et le mariage

L'amour et le mariage, la mort, sont vus à travers le miroir de la vie reflétée par la tradition africaine et les enseignements bibliques. Ce qui, parfois, peut conduire à des confusions entre les sources et les thèmes si l'on n'y prend garde. L'amour dans la conception de Simaro Masiya est une recommandation des Ecritures Saintes : (Matth.22,34-40; Luc 10,25-37): "...tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute t pensée et de toute ta force" et : "tu aimeras ton prochain comme toi-même".

Aimer son prochain, c'est aimer Dieu. Au vu de différentes compositions du musicien, l'amour qu'il chante est cette recherche de l'autre soi-même qui doit aboutir à l'union entre deux personnes: la complémentarité, le mariage. La recherche de cette âme-sœur n'est pas facile et sa découverte constitue une source de joie immense puisque le précepte divin s'accomplit enfin. Ici encore l'homme se bute à des difficultés: comment

“découvrir cette âme-sœur dans cette multitude des créatures humaines ? Il n'existe préalablement aucun critère pour le choix.

“Ebale ya Zaïre, 1972

Eloko bolingo ezanga miso o
Moto yo okolinga akolinga yo te o
Oyo okoboya akolinga yo mingi o
Oyo okokima akolanda yo mingi o
L'amour, dit-on, n'a pas de yeux
Tu aimes quelqu'un ? Lui ne t'aime pas
Tu détestes quelqu'un, lui t'aime à en mourir
Celui que tu évites te poursuit partout

La vie est ainsi faite des contradictions décourageantes. Et l'homme doit chercher son équilibre à travers cette forêt de contradictions. L'amour parfait n'est pas de ce monde (“Nalembi ba promesses”, “Merci bapesa na mbwa”, “Mangasa”, “Eau bénite”, “Motema libanga”...).

L'amour dans le mariage est une union entre deux personnes, avec les autres hommes comme témoins et Dieu comme Gérant suprême. Tout ce qui tend à rompre cette harmonie (l'infidélité, le concubinage, le divorce...) va à l'encontre du précepte biblique: “Que l'homme ne sépare donc ce que Dieu a uni” (Matth.10,5-6). L'union dont question ici peut être coutumière, civile ou religieuse. Elle se fait devant les hommes mandatés par le pouvoir de Dieu, donc devant et selon Dieu Lui-même comme au premier temps de la création.

Lutumba n'a jamais chanté le concubinage quoique parfois il le sous-entend comme cause. L'infidélité par contre est une source des malheurs dans une union: les rentrées tardives, les absences prolongées sans raison hors du foyer, la fuite des responsabilités (“Minuit eleki Lezi”, “Motema libanga”...)

“Minuit eleki Lezi”, 1973

Nakangi nde lopango
Nabomi mwinda o minuit eleki
Nazali se kobanga olali wapi
J'ai fermé la porte
Et j'ai éteint la lumière car minuit était passé
Je crains plutôt pour toi, où passes-tu la nuit ?

L'amour et le mariage sont décrits comme des déceptions. Et pour Lutumba la responsabilité en incombe surtout à la femme.

“Mangassa”

Basi nionso bazali se ndenge moko e
Mondele to moyindo bazali se ndenge moko
Mokuse to molayi bazali se ndenge moko
Monene to moke bazali se ndenge moko
Nzambe asala basi nionso ya mokili
Se ndenge moko
*Toutes les femmes sont les mêmes
Blanches ou noires, elles sont les mêmes
Petites ou grandes de taille, elles sont les mêmes
Grosses ou minces, elles ont les mêmes
Dieu a créé toutes les femmes du monde
De la même manière*

Allusion est faite à la première femme (Eve) qui avait désobéi, trompé l'homme et entraîné le désordre en ce monde. La femme est ainsi la source de beaucoup de problèmes auxquels l'être humain se trouve confronté.

La séparation due au voyage de l'un des partenaires provoque la tristesse et une langueur affective. Ce sentiment est atténué en pensant au jour des retrouvailles.

“Ebale ya Zaïre”, 1972

Elaka okomelaka nagi soki okomi
Nayeba bolingo abosani ngai te o
Nandimi bolingo ata ndele okozonga (...)
Ngai awa nabebi na ba soucis ya lamule o mama o
*Songe à m'écrire dès ton arrivée
Je saurais ainsi, chérie, que tu ne m'a pas oublié
Je croirais alors que tu me reviendras un jour
Ce jour-là, j'attendrai le retour du bateau (...)
En attendant, je suis bouleversé par des soucis*

En effet, celui qui voyage reviendra bien un jour. En conséquence le souhait est que ce soit le plus tôt possible. Ainsi que voyager ne signifie

pas mourir. On prodigue des conseils à celui (celle) qui voyage et l'on prie pour que Dieu le (la) protège ("Ebale ya Zaïre", "Inoussa").

"Kadima", 1979

Kadima nasengaki yo permission
Nakende mobembo sima ya sanza nakozonga
Kadima nasengaki yo ozala ngai (...)
Makambo nionso lelo ko mabulaki
Balobi na ngai obali Kadi e
*Kodima, je t'avais demandé l'autorisation
Pour voyager et rentrer à la fin du mois
Je t'avais demandé de m'attendre, Kadima (...)
Tout a changé aujourd'hui
On me dit que tu t'es marié, Kadi*

La séparation due à l'infidélité et au divorce, ou à d'autres incompréhensions sentimentales provoque des sentiments plus douloureux et plus dramatiques. La déception est d'autant plus grande que l'espoir de la reconstitution de l'union devient quasi nul. La victime se répand en lamentations, invoque le passé heureux, prend la société à témoin (si l'on a eu des enfants), implore l'autre... et demande parfois l'intervention divine.

"Niongo na ngai Suza"

Nayibi falanga nasombeli yo lopango
Nakoti boloko obali mondele (...)
Osundoli ngai na mpasi ya boloko
Okei kokumba zemi na mondele o
*J'ai volé de l'argent et t'ai acheté une maison
J'entre en prison, toi tu épouses un Blanc (...)
Tu m'abandonnes aux souffrances de la prison
Tu vas te faire engrosser par un Blanc*

"Mabele", 1974

Liabala oyo ya mwana na kati
Masuwa ekufaka libongo etikalaka
Mama na Lola tangela mwana nkombo ya tata Malsia
*Ce ménage où l'enfant sert de trait d'union
Un bateau a toujours une fin alors que le port persiste
Mère de Lola, rappelle toujours à l'enfant son papa Masiya*

"Eau bénite, 1990

Maboko ma yo matondi makila e

Makila ya motema na ngai ozokisa
Otubi ngai nde likongo e
Kende basokola yo maboko e
Epayi na sango na eau bénite
Tes mains sont souillées de sang
Le sang de mon coeur que tu as blessé
c'est avec une lance que tu m'as transpercée
Va, qu'on te lave les mains
Avec de l'eau bénite par un prêtre

“Motema libanga”, 1991

Ya solo Fely
Ngonga Nzambe ebeti lisusu
Ozali mokristu lamuka nasenga yo pardon
Lelo lomingo
Mokolo bakristu balukaka la paix du coeur
C'est vrai, Fely
La cloche de l'Eglise vient encore de sonner
Tu es chrétien, réveille-toi que je te demande pardon
Aujourd'hui c'est dimanche pour les Chrétiens
Qui cherchent la paix de l'âme

“Motema libanga”, 1991

Osukoli maboko osundoli ngai na balabala
O embrasser ngai mbala ya nsuka
Opesi ngai baiser ya Judas
Tu t'es retiré m'abandonnant dans la rue
Tu m'as embrassé pour la dernière fois
Tu m'es donné un baiser de Judas

Le comportement de l'homme dans la vie est versatile, voire pervers. Il n'arrive pas à vivre en équilibre face aux différents paramètres perturbateurs. Il fait tout pour retrouver cet équilibre mais, déçu, il plonge dans sa désolation et se résout à accepter et à “supporter” son malheur. Il remet son sort entre les mains de Dieu avec l'espoir qu'il pardonnera et lui trouvera la solution.

“Mandola”, 1981

Tina nini soki moto azxi mosolo
Achanger ba camarades
Ntango bazalaka malole toliyaka esika moko
Lelo mokili epesi bango chance
Baboyi biso ba pauvres

*Pourquoi quelqu'un devenu riche
Change-t-il des camarades
Quand ils étaient malheureux nous mangions ensemble
Quand ils étaient pauvres nous buvions ensemble
Aujourd'hui la chance leur a souri
Ils nous rejettent nous les pauvres*

L'amour pour l'amour est incompréhensible. A moins de la considérer dans l'aspect physique à tendance égoïste. Et à ce niveau-là il s'arrête à un point que l'homme lui-même qualifie de bas instincts ou de bestial.

Ce qui est vrai est que "Simaro sort parfois de la veine essentiellement amoureuse pour s'ouvrir au monde, à des questions plus larges, plus spirituelles" (Manda Tchebwa, p.85).

2.2.3. La mort

La mort, Lutumba l'accepte comme une fatalité établie par le Tout Puissant, une issue logique de la vie, même si l'homme cherche en vain comment l'éviter. Le Blanc a fabriqué des médicaments pour guérir l'homme, mais pas pour le sauver de la mort.

"Testament ya Bowule", 1986

*Nzambe asali bomoyi bwa moto
Moto akoya kokutana na maladi
Mondele mpe asali nkisi mpo moto abika
Vraiment soki ezalaki mpo ya mbongo
Mbele Bowule akufi te
Dieu a créé la vie en l'homme
L'homme se trouvera confronté à la maladie
Le Blanc a fabriqué des médicaments pour guérir l'homme
Si ce n'était que question d'argent
Alors Bowule ne devait pas mourir*

Avec l'argent, l'homme se croit puissant, mais devant la mort l'argent ne peut rien et seule règne la puissance de Dieu. C'est lui qui donne le Souffle et le retire quand Il veut. L'impuissance devant la mort, la fin de la vie dans la Vie interpelle l'homme et l'invite à "se préparer" tant qu'il est en vie.

“Mabele”, 1974

Mokolo nakokufa nayebi nakopola o
Baliyaka na ngai bakokanga zolo na nsolo
Bamelaka na ngai bakokima kosukola ngai
Ebembe ya Malsia ata bokimi e banzinzi bakolela ngai
Après ma mort mon corps se décomposera
Mes amis de table se boucheront le nez à cause de l'odeur
Ceux avec qui je buvais éviteront de me laver
Le corps de Massiya même si vous vous en éloignez les mouches me pleureront

Non seulement l'homme affiche un comportement versatile dans la vie (l'envie, l'égoïsme et l'orgueil) mais en plus il est hypocrite. Cette hypocrisie se manifeste quand le prochain est vivant; il l'évite, ne le reçoit pas et ne le secoure pas. Le prochain décédé, l'homme le fuit alors qu'il mangeait et buvait avec lui, il est incommodé par l'odeur cadavérique et évitera de laver le corps du mort.

Qu'a cela ne tienne, le poète a confiance en deux amis ici sur terre: la bière et la mouche. Avec la mouche, ils prennent la bière; et la mouche ne l'abandonnera pas, elle ne fuira pas le corps en putréfaction. Voilà pourquoi il ne se tracasse pas outre mesure.

“Mabele”, 1974

La vie na ngai oyo ya sans soucis e
Mwasi na ngai nzinzi famille na ngai mabele
Nauta na mabele nakozonga na mabele
Ma vie, je la mène sans soucis
J'ai pour femme la mouche et pour famille la terre
Je viens de la poussière et j'y retournerai

Du moment où l'homme a intériorisé la mort, la fin et la vie, il est à même de mieux comprendre la Vie et de se préparer en conséquence. On ne connaît ni le jour ni l'heure de ce moment fatal. Il reste donc à mieux gérer le matériel (qui d'ailleurs ne nous appartient pas) et de se confier à Dieu. Bref, se préparer à cette fin de la vie dès qu'on en a pris conscience et non pas attendre la vieillesse puisque nous ne sommes que des passants et les gérants des biens qui ne nous appartiennent pas. Et la remise-reprise se fera avec la génération suivante. Il ne reste qu'à profiter honnêtement et

raisonnablement du peu que la vie nous offre. Le poète laisse cependant transpirer (inconsciemment sans doute) l'égoïsme de l'être humain. Lui-même Massiya, en effet, envisage "le pillage" de ses biens par ses proches après la mort.

"Mandola", 1981

Biloko ya mokili ezali nde ya biso te
Tozali nde ba gérants
Nionso tokosomba se mpo na bana (...)
Liyaka yango ntango ozali na bomoyi
Lobi bakowela e
*Les biens de ce monde ne nous appartiennent pas
Nous n'en sommes que des gérants
Tout ce que nous achetons c'est à cause des enfants (...)
Tant que tu es vivant profites-en
, ils vont se Après toi disputer les biens*

Pour mettre en exergue l'hypocrisie des hommes, Lutumba suggère une astuce: feindre de mourir pour voir ce qui adviendra.

"Mandola", 1981

Kosa liwa otala ba nani bakolela yo
Mokolo okokufa e
*Fais le mort et observe qui te pleureront
Le jour où tu mourras*

En son temps, Tabu Ley s'était posé la même question dans "Mokolo nakokufa", 1966:

Mokolo mosusu ngai nakanisi
Naloti lokola ngai nakolala a mama a
Mokolo nakokufa
Mokolo nakokufa nani akolela ngai
Nakoyeba te o tika namilela
*Un jour une pensée m'est venue
Je me suis vu en rêve, étendu
Le jour de ma mort
Quand je mourrai qui me pleurera
Je ne le saurai pas, alors laissez-moi me pleurer*

Ni Tabu Ley, ni Simaro Masiy n'ont trouvé une réponse à la question. Et pour cause, "ils sont censés avoir changé de vie" et ne peuvent qu'imaginer ce qui pourrait être ("Mokolo nakokufa", "Mandola", "Testament ya Bowule"...). La mort est une séparation apparemment définitive, mais elle n'est pas définitive puisque celui qui meurt ne fait que précéder dans l'au-delà. Les vivants, chacun à son tour, le rejoindront un jour. Les retrouvailles se feront dans le royaume des Cieux où règne l'Harmonie.

Conclusion

Lutumba Simaro est un peintre moral de la société congolaise de son temps. Ce n'est pas pour rien qu'on l'a surnommé le pasteur. Pasteur, il l'est en tant que moraliste et prédicateur dans le contenu de ses chansons. L'aspect didactique de ces dernières est donc évident, comme m'a démontré Baruani Mbayu à propos de "Mabele" (*Zaire-Afrique*, n° 238, 1969). La chanson de Lutumba se veut pédagogique. "Cet art de savoir bien dire les choses, avec une profondeur mystique est un acquis de ses nombreuses fréquentations dans le cercle des sages de son temps" (Manda Tchewwa, p.85).

En analysant les noms et les surnoms du poète Lutumba, on arrive à cette constatation: Lutumba Ndomanueno Simon, Ndomanueno n'est qu'une adaptation phonétique du portugais Don Manuêlo = Emmanuel; et Emmanuel c'est le fils de Dieu, Jésus, le Messie. Ce qui donnera l'autre appellation de Lutumba, Masiya (= le Messie).

Pour Lutumba la vie est une trajectoire pleine de vicissitudes. Pour qu'un homme atteigne la Vie, il faut passer par la vie. Celle-ci étant un don de Dieu, il faut la vivre selon les préceptes avant de s'en remettre à Lui. Devant les déceptions de la vie, l'homme doit adopter une attitude stoïque et pragmatique. Simaro conseille de profiter de la vie et de vivre pleinement, de ne pas attendre la vieillesse. Il ne s'agit nullement de l'épicurisme, mais d'être à tout moment "conforme" avec soi-même, avec les autres et avec Dieu.

L'attitude pragmatique consiste à croire en Dieu dès qu'on a pris conscience qu'il est, quand on est jeune ou vieux, riche ou pauvre, heureux ou malheureux. Accepter, intérioriser et gérer aux mieux les déceptions (ou ce que nous croyons être des déceptions) et surtout pardonner à ceux qui sont la source des déséquilibres. Pardonner comme Jésus avait pardonné. Voilà le prix pour mériter la vie.

Lutumba prêche la tolérance et le pardon vis-à-vis des autres. La tolérance de ce qui est de vivre en accord avec les autres et avec Dieu, et le pardon pour ceux qui sont la cause des déséquilibrés (les hommes). Pardonnez comme le fils de Dieu avait pardonné à ceux qui ne l'ont pas compris, l'ont trahi et persécuté (“Niongo na ngai Suza”, “Faute ya commerçant”, “Mandola”, “Motema libanga”, “Eau bénite”,...).

“Testament ya Bowule”, 1986

O Yawé ndenge osali biso

Otindi biso awa na mokili

Moto na moto azali na lingomba na ye asambelaka

O Dieu, comme tu nous a créés

Tu nous a envoyés en ce monde

Chacun a son groupe de prière

* “Eau bénite”, 1991

Kende basukola yo maboko

epai na sango na eau bénite o mama

Vas, qu'on te lave les mains

Avec de l'eau bénite par un prêtre

Allusion au sang de Abel répandu par Caïn et au sang de Jésus répandu par les Juifs. Caïn et les Juifs ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Il faut pardonner, telle est la leçon à tirer. Et ce pardon est avalisé par Dieu.

L'œuvre de Lutumba renferme un râle de déchirement dû à la séparation par le voyage, l'absence au foyer ou la mort de l'être aimé, et la déception causée par les différents paramètres négatifs. De toutes les chansons de Simaro Masiya transpirent ces deux éléments. Le conseil du poète est simple: si l'homme ignore d'où il vient et où il va (cela dépend de Dieu), qu'il “maîtrise” au moins le temps qu'il vit sur cette terre. Cela dépend de lui, avec l'aide de Dieu.

Repertoire

N°	TITRE	AUTEUR	ANNEE	ENSEMBLE
1	Mwana etike	Simaru	-	Congo-Jazz
2	Simaro	“	-	“
3	Lisolo ya ndako	“	-	“
4	Naboyi libala ya nkisi	“	-	OK-Jazz

5	Yamba ngai na Léo	“	-	“
6	Gégé obungi	“	-	“
7	Niongo na ngai Suza	“	1	“
8	Nalembi ba promesses	“	1969	“
9	Okokoma mokristu	“	1969	Orchestre Vévé
10	Ebale ya Zaïre	Lutumba	1969	OK-Jazz
11	Minuit eleki Lezi	“	1972	“
12	Inoussa	“	1973	“
13	Mabele (Ntoto)	“	1973	“
14	Mbongo	“	1974	“
15	Radio-trottoir	“	1977	“
16	On ne vit qu'une seule fois	“	1977	“
17	Mbawu	“	1978	“
18	Faute ya commerçant	“	1979	“
19	Kadima	“	1979	“
20	Mandola	“	1981	“
21	Tala merci bapesaka na mbwa	Lutumba et Luambo	1986	“
22	Testament ya Bowule	Lutumba et Luambo	1986	“
23	Aminata	Lutumba	1986	“
24	Mangasa	“	1988	“
25	Sindo na BXL	“	1990	“
26	Motema libanga	“	1991	“
27	Bois noir	“	1991	“
28	Eau bénite	“	1991	“
29	Banque centrale	“	1993	“
30	Bilonda	“	1993	“
31	Cabinet molili	“	1995	“
32	Pillage	“	1995	Bana OK
33	Ndo Kadima	“	1997	“
34	Doeni	“	1997	“
35	Bel amour	“	1997	“
36	Mama Kulutu	“	1998	“

LE VERITABLE SENS DES SURNOMS AFRICAINS DE TIPPO TIP

Dans son Autobiographie (*Maisha*) , Hamed ben Mohammed el-Murjebi, le célèbre commerçant swahili, relate sommairement les circonstances dans lesquelles lui furent donnés plusieurs surnoms bantu. L'interprétation qu' il en propose a été différemment commentée par les éditeurs de la *Maisha* et par les historiens passés et présents.

Dans ma traduction française annotée, publiée sous le titre *L'Autobiographie de Hamed ben Mohammed el-Murjebi Tippo Tip* (c.1840-1905), Bruxelles, ARSOM, 1974, j'ai accepté sans plus l'étymologie (populaire!) de trois noms africains fournie par Tippo Tip lui-même, ainsi que d'un quatrième non mentionné dans la *Maisha* mais par des contemporains. Depuis la parution de *L'Autobiographie*, d'autres biographies ont vu le jour; citons F.Renault, *Tippo-Tip. Un potentat arabe en Afrique centrale au XIXème siècle*, Paris 1987 et I.Hahner-Herzog, *Tippu Tip und der Elfenbeinhandel in Ost-und Zentralafrika im 19.Jahrhundert*, München, 1990. A ces ouvrages, on ajoutera un travail pré-doctoral, plus modeste mais rédigé par un historien congolais: Kimena Kekwaka K., *Tippo Tip, Traitant et Sultan du Manyema*, Kinshasa, 1979. Je citerai ces études sous les noms: Renault, Hahner et Kimena. En entreprenant l'examen onomastique des surnoms bantu de Tippo Tip, j'insiste sur une distinction trop négligée jusqu'à présent par les africanistes tant linguistes qu' historiens et ethnologues à savoir celle

qui sépare l'étymologie populaire de l'étymologie que l'on peut qualifier de philologique ou scientifique. Bien qu'il soit le plus connu, j'examinerai le surnom Tippo Tip en dernier lieu quand le lecteur sera déjà quelque peu habitué à l'omniprésence des esprits ancestraux aussi dans les anthroponymes bantu commun.

1. Kingugwa

Au paragraphe 14 de sa *Maisha*, Tippo Tip raconte comment il réussit à récupérer des porteurs (*wapagazi*) fugitifs originaires de la région côtière nommée Zaramo. Il n'y alla pas en douceur, de sorte que selon ses propres dires, les gens lui donnèrent le surnom *Kingugwa*. Tippo Tip a traduit ce nom par léopard (*chui*) "car le léopard attaque tantôt ici tantôt là" comme lui-même l'avait fait en parcourant toute la région des Wazaramo. Il semble bien que Tippo Tip ait donné à dessein une traduction erronée du terme *kingugwa*. En effet, Ludwig Krapf, *Dictionary of the Swahili Language*, London, 1862, p.150 traduit *kingubua* par: "the spotted hyena". Cette variante *kingubwa* était propre à Zanzibar. Ch.Sacleux, *Dictionnaire Swahili-Français*, Paris, 1939, p. 387 donne *kingugwa* (grande hyène tachetée) et sa variante dialectale *kingubwa*. Le terme léopard étant plutôt un titre honorifique de chef, il n'est guère probable que les gens de Zaramo l'aient attribué à Tippo Tip alors que celui de hyène lui convenait parfaitement, ce fauve se nourrissant de cadavres. Ajoutons cependant que selon les croyances de certaines régions tant l'hyène que le léopard peuvent être "ancêtrestralisés", c'est-à-dire servir d'instrument à un ancêtre mécontent et vengeur. Que Tippo Tip a préféré rendre *kingugwa* par *chui* (léopard) peut nous servir de mise en garde quant aux interprétations ultérieures de ses noms africains.

2. Mkanganzara

Au paragraphe 157 de la *Maisha*, Tippo Tip nous informe que dans l'Ukosi, les gens l'ont appelé *Mkanganzara*. Il déclare que ce nom signifiait: "qui n'a peur de rien si ce n'est que de la famine peut-être, mais pas du tout de la guerre". Cette interprétation, basée sur une acception populaire de *nzara* comme *nzala* (faim, famine) est sémantiquement fautive, quoiqu'elle ait été admise sans plus comme correcte. Même Tippo Tip ne semble pas avoir saisi le véritable sens de ce double titre *Mkangwa* et *Nzala*. lequel est

un reduplicatif synonymique (deux termes lexicalement différents mais ayant le même sens) qui se rencontre fréquemment en bantuphonie.

Le nom Mkangwa (Nkanga) sous la forme Mu-kangi(ou N-kangi) se trouve déjà dans le Catéchisme bilingue (portugais-kikongo) de 1624 dans le sens de: Seigneur. Cfr F.Bontinck (avec la collaboration de D. Ndembe Nsasi), *Le Catéchisme kikongo de 1624. Réédition critique*, Bruxelles ARSOM,1978. Le même titre se donnait aux célèbres crucifix kongo désignés comme *Nkangi Kiditu* : le Seigneur Christ. Notons qu'ici aussi l'étymologie populaire a mal traduit par: le Christ attaché (crucifié), en se basant sur le verbe *ku-kanga* mais en négligeant le mode actif (attacheur). Revenons au substantif *kanga*. Comme la variante *kanza* (cfr l' hydro-toponyme Makanza), *kanga* signifie: cours d'eau, rivière, fleuve et même lac, s'il s'agit d'une rivière élargi. *Kanga* (rivière) se rencontre sous plusieurs variantes: *banga*, *vanga*, *langa*, *manga*, *manja*, *tanga*, *danga*, *panga*. Précédé du préfixe *mu* ou *m*, il se réfère à une personne, de sorte que *mu-kanga* (ou *mu-kangwa*) signifie l'homme de la rivière, le riverain. De ce sens dérive celui d'ancêtre. En effet, les ancêtres sont censés habiter, dans l'imaginaire cosmologique, un cours d'eau (*ku masa*: l'eau de là) qui sépare le monde des vivants (qui mourront) de celui des morts (les vrais vivants). Par une circonlocution très répandue, le concept "ancêtre" s'exprime par celui de Riverain (d'un Styx bantu). C'est ainsi que le terme tshiluba *mu-kalenge*, qui se traduit littéralement par: celui de la rivière (*lenge*, *langa*), désigne à la fois l'ancêtre, le chef (ancêtre le ré-inventé) et le "Blanc" (ancêtre *redevivus*). Divers noms bantu appliqués aux "Européens" lors des premiers contacts (*ndèlè*, *mzungu*, *ntangu*) signifient riverain et Riverain.

Le nom attribué à Tippo Tip (*Mkanga*, *Mukangwa*) se rencontre sous la graphie de *Mucangua*, traduite par *Principe*, prince, chef), dans un document portugais du Mozambique de 1931 (Cfr F.Santana, *Documentação avulsa Moçambicana do Arquivo Historico Ultramarino*, Lisboa, 1974, p.1 et ailleurs, cfr Index).

Signalons encore que le titre *Mkangwa* (attribué à Tippo Tip) se rencontre également dans la titulature des rois kongo, tels que celle de Dom Pedro Afonso(1622-1624) dont le titre bantu était *Nkanga a Myika*, et celle de Dom Garcia I Afonso(1624-1626), nommé Mvemba a Nkanga. Le même Nkanga se trouvait également dans le titre Nkanga Mpaka, porté par le chef de Mpalabala (près de Matadi). Le second terme, Mpaka, n'est qu'une variante de Ka-baka, le titre des rois du Buganda, signifiant lui aussi le rive-

rain et le Riverain-Ancêtre. En tant que *sultani* Tippto Tip méritait le titre de *Mkangwa*: Riverain, Ancêtre, Chef.

Passons au terme Nzara ou Nzala. Ce nom figure comme titre principal d'une *Autobiographie d'un coopérant en Afrique Centrale*, Braine-l'Alleud, 1994. En effet, son auteur, P. Raymaekers, le reçut lors d'une initiation où se donnait "un nom ... souvent emprunté à un ancêtre défunt » (p. 205). Soulignons que dans le sens de faim, famine, *nzala* se prononce avec deux tons bas, alors que le titre honorifique *Nzala* comporte un ton haut suivi d'un ton bas.

Quel est le vrai sens étymologique du titre *nzala* donné à Tippto Tip? Celui-ci remonte au radical *-ala-* qui se rapporte aux cours d'eau, et cela sous de nombreuses variantes : *sala* (cfr l'anthroponyme *Ma-sala* et l'hydrotoponyme Li-sala), *zala* (cfr Budjala) , *kala* (cfr la Lukala) , *ngala* (cfr Mongala (rivière) et Ba-ngala: riverains. *Zala* (rivière) se personnalise par le préfixe *m* ou *n* (*n-zala*) et signifie alors: homme de la rivière, riverain et dans l'imaginaire: Riverain de "l'eau d'en-bas", l' Ancêtre. Ce titre est déjà mentionné dans le *Diaire Congolais* (1690-1701) de Luca da Caltanissetta, missionnaire capucin dans l'ancien royaume de Kongo; en effet, un féticheur (*nganga*) porte le nom de Zala (Cfr F.Bontinck, *o.c.*, Louvain-Paris, 1970, p.35). Encore de nos jours, ce titre est fréquemment utilisé comme anthroponyme; citons deux noms connus: Théophile Mwene Nzala Obenga, Sophie Zala Lusiku Nkanza .

Quant à l'étymologie populaire évoquant la faim (famine), déjà en avril 1888 James S. Jameson, membre de l' E.P.R.E (*Emin Pasha Relief Expedition*) à laquelle Tippto Tip avait assuré son appui, la reprend (sans doute de lui) "afraid of hunger, in reference to an old saying of his (de Tippto Tip) that he does not mind a road where there is plenty of fighting for there is food, but a road without fighting means hunger" (*Story of the Rear Column of the E.P.R.E.*, London, 1890,p.242). Mais comme les légendes, les étymologies populaires sont immortelles, car même Renault et Hahner ont rattaché Nzala à la famine.

3. Mutipula

Ce surnom n'est pas mentionné dans la *Maisha*; il apparaît d'abord sous la plume du même Jameson sous la forme anglaise de *Mtipoor*, traduit par "foot-steps, foot-marks" (*o.c.* p. 242). "When natives come to a village which he has attacked, they look at the foot-marks and say: Tippu-Tib has

been here, it is a bad place, we will leave it". Dans J. Vandermeiren, *Vocabulaire Kîluba-Français*; Bruxelles, 1913, p. 581 le mot "empreinte" (d'une chose traînée sur le sol, ou d'un serpent) est rendu par *ki-bula* qui correspond à *poora* de Jameson. Mais les traces des pieds d'hommes se traduisent par *mayo*. Ceci insinue déjà que *bula* (*pula*, *poora*) a une autre signification. Celle-ci se déduit d'un passage des *Carnets de campagne, 1889-1897* (Namur, 2e édition, 1913, p.171) où le Commandant Oscar Michaux fait la connaissance de deux chefs, dont le second porte le nom Machipula. Ce nom est un titre de chef. En effet, il est précédé du préfixe honorifique *Ma* (abréviation de *Mana*, synonyme de *Bwana* et variante de *Mani*). Suit le substantif *pula*, précédé du préfixe *chi* (*tshi*). *Pula* n'est qu'une variante de *bula*. Ces deux formes désignent un cours d'eau, une rivière. Cfr la Luapula, Kimbula, Ki-mvula, Ngafula, etc. Une fois de plus, nous tombons sur une rivière et sur son riverain, maître (*ma*) de celle-ci (*tshi-pula*) au sens primordial. Mais appliqué à Tippu Tip, il s'agit sans doute du sens dérivé de Riverain-Ancêtre, de sorte que Mu-tshipula et Ma-Tshipula ont pratiquement le même sens. Le préfixe *ti* (*Mtipoora*) est l'équivalent de *tshi* ou *li-*, il est aussi une variante de *di*, qui précède divers termes signifiant cours d'eau, par exemple : *di-banga*, *di-aka*, *di-ofa*, etc.

La plupart des historiens ou biographes de Tippu Tip adoptent l'étymologie proposée par Jameson. Seul Kimena (*o.c.*, p.45) opte pour une autre signification: celui qui laboure. Renault (*o.c.*, p.230) essaie de faire converger les deux sens Ici comme souvent ailleurs, il importe de quitter l'étymologie populaire basée sur de proches ou de lointaines similitudes phoniques. N'oublions pas que sous une grande variété de termes, l'on découvre toujours les ancêtres omniprésents dans les noms propres et les titres. Ne parlons pas du journaliste E. Wolff qui interviewa Tippu Tip à Zanzibar en septembre 1891; pour lui Nitipola (sic) signifiait "conquérant... dévastateur" (Cfr Renault, *o.c.* p.233).

4. Tippu tip

Dans une recension fort pertinente de *L'Autobiographie*, Jan Knapert remarqua, il y a une vingtaine d'années, qu'une nouvelle édition de la *Maisha* ne pourra philologiquement faire autorité tant que l'on n'aura eu accès au manuscrit original en caractères arabes (cfr *Cultures et Développement*, 10(1978)3,490-492). Quant au surnom Tippu Tip, il dit en passant

que j'en ignorais l'étymologie. Ce qui était le cas... alors. Pour combler cette lacune, Knappert reprit une hypothèse de N. Q. King (signalée d'ailleurs dans la note 95 de l' *Autobiographie*) évoquant Tippu Sahib, sultan de Mysore(1782-1798) en Inde méridionale, lequel avait infligé une défaite aux Anglais.

A cette hypothèse on peut objecter que le nom Tippu Tip(malgré de nombreuses graphies différentes) fut donné par des Bantuphones de l'intérieur de l'Afrique que l'on peut difficilement supposer informés des exploits d'un sahib indien, portant le nom de Tippu. Quittons les étymologies populaires (clignements nerveux de Tippu Tip en colère; onomatopée des tirs de fusils de ses hommes) et l'interprétation avancé par Susi, le serviteur fidèle de Livingstone, pour qui le surnom signifierait: rassembleur de richesses.

Le nom Tippu Tip (ou Tibbu Tib selon Hermann Wissmann) se comprend sans trop de peine, par méthode comparative avec des titres semblables, comme une simplification de Timba Timba , réductif assez fréquent dans les langues bantu dans un sens augmentatif ou diminutif. Dans Timba, on découvre le radical *mba* signifiant ancêtre comme dans les variantes 1 *L-imba* (cfr *e-lima* : esprit ancestral, qui se trouve aussi dans *Kilima Nzaro* ; *kilima* se traduit en swahili par montagne mais le sens étymologique est: lieu de l'esprit. Cfr aussi *Dimba*, devenu *Dima* sur le Kasai, endroit où les remous de l'eau cachent et révèlent des esprits. Le nom Bimba ou Vimba s'est simplifié en *Bibi* ou *Vivi* pour désigner le village en face des chutes Yelala (en amont de Matadi), habitées par des esprits provoquant les furieuses vagues blanches.

Ajoutons qu'en face du Chaudron de l' Enfer se trouve le village Tshimpi. Comme *Dimba* a donné *Dima* mais aussi *Dibi* (cfr l'anthroponyme Tshidibi) ainsi aussi Timba aboutira à *Tiba*, à *Tipa* et *Tipu* ou *Tipo*. Citons un cas parallèle. Sur la côte de l'Afrique occidentale se trouvent les Sapi (célèbres ivoiristes dès la fin du XVe siècle) et le toponyme Masabi (qui n'est que le titre du chef local: Ma-Sabi); ces deux noms dérivent de Samba et se réfèrent à des esprits ancestraux. Au siècle passé au Kasai, le chef Nsapo Sap (ou Nzapo Nzap) s'allia aux premiers missionnaires. Ce titre redoublé comme celui de Tippu Tip, dérive également de Samba (*Zamba*) d'où vient Lusambo (l'hydro-toponyme sur le Sankuru). De Samba passons à Tamba connu, surtout comme titre de chef (Ma-Tamba) et comme nom de rivière (la Matamba dans la Bas-Congo) mais aussi sous une forme "simplifiée" Taba ou Ntaba (cfr Mfumu Ntaba chez les Batéké au temps de Brazza)

et même sous forme de Tabwe comme ethnonyme. Le titre de chef Taba se rencontre aussi comme Tapa; cfr le royaume du *Mo-tapa*.

Tous ces indices convergeants nous permettent de conclure que Tipo (Tipu ou Tibu) signifie également ancêtre (et de là: chef) car dérivé de Timba. Tipo Tipo (TippoTip) est un réduplicatif augmentatif: grand chef. Il évoque l'anthroponyme Pasupasu (Pasu-Pasu), dérivé de Basa dont le radical *asa* signifie « ancêtres » et se rencontre aussi dans *pasa* ou *pasi* . Pensons à l'initiation du *Kimpasi* , nommé aussi *Khimba* (au Mayombe) et *Kimpa* dans ancien Kongo (cfr Béatrice Kimpa Vita: elle avait été initiée comme *nganga Ma-rinda*). En guise de conclusion rappelons que d'autres trafiquants Arabes et Swahili arabisés. reçurent des surnoms bantu : Dugumbi, Bwana Nzige, etc. mériteraient d'être examinés critiquement. Une telle étude onomastique révélerait par exemple que le nom Nzige, interprété comme sauterelle, relève de la l'étymologie populaire.

FRANS BONTINCK, Kinshasa, 15 - 7 -1999

UNE CONFÉRENCE SUR LE LINGALA
tenue à Nouvelle Anvers en 1918:
édition du texte préparatoire de Mgr C. Van Ronslé

1. Présentation

Peu de débats coloniaux ont connu la même longévité que celui sur l'emploi des langues africaines, plus précisément celui sur la question à savoir si l'évangélisation, l'éducation et la "civilisation" des noirs devaient être effectuées en français ou en langues africaines et, si en langues africaines, en langues véhiculaires (*linguae francae*) ou bien en langues vernaculaires. Il s'agit en effet d'un débat qui a vu le jour dans les premières décennies de la colonisation et qui à la fin des années 1950 n'avait toujours pas produit l'unanimité. Surtout dans les régions où le lingala avait été répandu comme langue véhiculaire le débat était des plus animés,¹ bien que dans l'aire du kiswahili, du ciluba et du kikongo des débats similaires se soient manifestés.

Depuis les années 1880, le "bangala", comme le lingala fut appelé avant 1900 et comme il a continué d'être appelé dans l'Uele et l'Ituri bien après, était perçu par un nombre de blancs (la plupart missionnaires) comme une langue dégénérée, défectueuse et aliénante. La langue bangala avait ses origines dans la pidginisation du lobangi et d'autres langues, causée depuis 1879 par le contact entre les populations locales et les soldats et les travailleurs africains étrangers (Zanzibarites, Comoriens, Nyamwezi, Haussa, Yoruba, Krou, etc.) au service des premiers explorateurs et colonisateurs européens.² Le produit de ce processus de pidginisation était une langue caractérisée par un vocabulaire mixte (lobangi, kiswahili, kikongo, liboko, boloki, lomongo, lingombe et autres) et par une grammaire partiellement simplifiée (avant tout la morphologie nominale). Pour certains, ce pidgin incarnait l'"horreur linguistique", qui en plus était dépourvue de relation directe avec

une tribu ou un groupe ethnique. Leur conclusion était qu'il fallait abandonner l'usage de ce pidgin et se tourner vers les langues vernaculaires. Pour ces "indigénistes radicaux", seules ces langues-ci étaient des langues de culture et seules elles étaient donc capables de servir de véhicule d'éducation et de civilisation.

D'autres, les "indigénistes modérés", étaient d'accord que l'usage du français était hors question et qu'il fallait une langue africaine, mais ils étaient convaincus qu'à la lumière de la multitude "ingérable" de tant de langues et dialectes africains dans la région, l'avantage d'avoir une seule langue largement répandue était bien appréciable. Sur le sujet de la "pauvreté" linguistique du lingala, la grande majorité de ce camp-ci concordait aussi avec leurs adversaires, mais ils disaient pouvoir résoudre ce "problème" par la voie d'une intervention massive dans la grammaire et dans le vocabulaire de la langue afin d'en faire un langage tout à fait "apte" et "assez riche" pour fonctionner dans un projet civilisateur. A partir de la première décennie du vingtième siècle, ils se mettaient à la construction d'un grand nombre de nouvelles règles grammaticales et de longues listes de nouveaux mots, y inclus le nom de la langue elle-même. Ils décidaient d'utiliser cette nouvelle norme linguistique dans leurs écoles et postes de mission, ce qui leur permettait de l'imposer à des populations entières.

Le document que nous présentons ici se situe pleinement dans ce débat. L'auteur de ce texte est Mgr Camille Van Ronslé (1862-1938),³ Scheutiste et Vicaire Apostolique du "Vicariat du Congo Belge".⁴ Il s'agit de la préparation écrite d'une communication qu'il a donnée en juillet 1918 devant les missionnaires présents à une conférence à Nouvelle Anvers. Ayant localisé ce manuscrit dans les archives de la Congrégation des Scheutistes à Rome (boîte n° P.II.a.1.12), nous avons voulu le rendre accessible aux historiens et linguistes. Son contenu nous a paru d'une grande valeur pour la reconstruction historique des débats linguistiques dans la colonie belge. Effectivement, les Scheutistes y ont joué un rôle clé, car ils "occupaient" la plus grande partie du terrain.

Le journal de voyage de Van Ronslé se rapportant à la période de juillet-août 1918 signale plusieurs haltes en cour de route. Il était parti de Léopoldville le 2 juillet 1918 et il arrivait à Nouvelle Anvers le 11. Les missionnaires s'y sont réunis pour la "retraite" (exercices spirituels) qu'ils finissent le 20. Des réunions ont lieu le 22, 23, 24 et le 27 du même mois. Van Ronslé quittera Nouvelle Anvers le 29. La conférence⁵ signalée dans le document que nous présentons ici doit avoir été tenue pendant une de ces ré-

unions. Quelques temps avant cette conférence, Mgr Van Ronslé a dû avoir fait distribuer parmi les missionnaires de son Vicariat une liste de questions sur l'emploi du lingala et des langues indigènes dans les missions. Vu les difficultés de voyages qui les empêchaient d'être tous présents à la conférence, les Pères devaient y répondre par écrit. Dans sa communication orale devant les missionnaires présents à la conférence, Van Ronslé fait un résumé de ces réactions et réponses, y ajoutant ça et là ses propres points de vue, et, dans la troisième partie, quelques conclusions qu'il présente à ses missionnaires comme directives.

Le texte révèle clairement une position pro-lingala de la part de Mgr Van Ronslé. Il suit la thèse "pragmatique" des indigénistes modérés, et prend ses distances par rapport à la thèse "fondamentaliste" des indigénistes radicaux. Il est évident pour lui, qu'il n'y a pas question d'utiliser le français, ou n'importe quelle autre langue européenne, dans l'évangélisation, l'éducation, etc. des noirs.⁶ Mais, en outre, l'avantage du lingala, comme langue unique qui (après une campagne d'extension géographique et sociale) pourra être comprise sur un large territoire, est énorme: les difficultés que pose la multitude de langues, dialectes, etc. sur ce territoire ne peut être résolue qu'à travers une telle imposition. Cependant, avant d'être répandu, le lingala a besoin d'être uniformisé et d'être "enrichi". Nous voyons en effet dans ce texte un Van Ronslé qui s'inscrit entièrement dans l'interventionnisme linguistique "par en haut", c.-à-d. la tradition chez les Scheutistes "d'améliorer" la grammaire et le vocabulaire d'une langue dite "pauvre" comme le lingala, pour ensuite l'imposer de force aux masses.⁷ Dans ce texte, aucune mention est faite d'éventuelles objections contre cet interventionnisme; au contraire, Van Ronslé indique dans plus d'un endroit la direction à prendre par les "linguistes" parmi les missionnaires (ceux qui ont été choisis pour "conduire l'évolution progressive de la langue").

Notons que ce que propose Van Ronslé ici n'est pas tout à fait original, mais c'est plutôt une extension aux autres postes de mission de ce que Egide De Boeck avait déjà réalisé pour Nouvelle Anvers bien avant.⁸ Notons également que dans une dispute avec Hulstaert concernant le lingala, Mgr E. De Boeck se rappelle encore en 1940 de la conférence dont traite notre document: "En juillet 1918 feu Mgr Van Ronslé tenait à Nouvelle Anvers une réunion pour les supérieurs de mission (je n'y étais pas) pour savoir si oui ou non il fallait adopter une langue traditionnelle proprement dite. L'avis était unanime: le lingala ne pouvait ni ne saurait être éliminé; tout de même

les Pères devraient faire de leur possible pour apprendre une deuxième langue vraiment indigène, et pour améliorer le lingala tant parlé qu'écrit".⁹

Mais il n'y avait pas que des supporters pour cette thèse. Un autre observateur de la réunion de 1918, Natalis De Cleene (qui sera le successeur à Léopoldville de Van Ronslé de 1926 à 1932) critique sévèrement la position y prise quand il écrit en 1919 à Van Ronslé "le lingala ne peut quand même pas être considéré comme une langue indigène, par exemple chez les Ngombe, dans une mission comme Boso-Mondana etc...où on a dû retarder des gens pour le baptême pour cause d'ignorantia, ce qui ne se serait pas produit si on avait utilisé la langue indigène. Et alors on retourne aux *Collectanea: in virtute sanctae obedientiae...studeant vernaculum illius gentis sermonem callere* (pour dire toute ma pensée: cette réunion de Nouvelle Anvers, en ce qui concerne ce point-ci, était quand même trop unilatérale.)".¹⁰

2. Notes sur la transcription

Dans ce texte manuscrit Mgr Van Ronslé utilise plus d'une abréviation pour se faciliter la rédaction. Nous appliquons trois règles de transcription à leur égard. Pour les abréviations connues, nous retenons l'original (p.e., "P." pour "Père", "S" pour "Sainte", "R." pour "Révérend", "R.me" pour "Révérendissime etc.). Dans quelques cas non ambigus et non essentiels, nous écrivons les mots en toutes lettres. Ceci vaut uniquement pour: i) "ds" pour "dans"; ii) "tts" pour "toutes; iii) "pr" pour "pour". Dans tous les autres cas, nous indiquerons nos ajouts par moyen des signes "[“ et ”]".

Nous avons respecté le style et les tournures de l'original, même là où ils sont peut-être moins heureux et trahissent une rédaction personnelle propre à une présentation orale.

Quelques inconsistances grammaticales et orthographiques mineures ont été corrigées. Exception à cette règle est faite pour les glossonymes des langues africaines. Comme dans la grande majorité des textes linguistiques de l'époque coloniale, Van Ronslé les écrit tantôt avec majuscule tantôt avec minuscule (p.e., "Lingala" tout comme "lingala"). Nous avons estimé que ce phénomène est tellement inhérent et caractéristique de la pratique linguistique en temps coloniaux belges que nous l'avons retenu.

Les corrections grammaticales et orthographiques que Van Ronslé avait faites sur le manuscrit lui-même, par moyen de biffures ou autres, sont reprises dans leur forme corrigée dans notre transcription si elles n'ont pas

de valeur informative. Dans les cas où elles sont révélatrices, nous précisons nos interventions dans nos notes.

La numération des pages et la mise en page générale sont nôtres, mais elles tâchent de respecter le plus que possible la particularité de l'original.

3. Le texte

Laudatur Jesus Christus!

Lingala, rapport s[u]r la quest[ion]

Lingala. Conférence] N[ouvelle] Anv[ers] 1918

1° Partie: Ce qui est dit en défaveur du Lingala

L'emploi du Lingala, comme langue commune à tous les Postes de la région, met une entrave au progrès de la religion [tant] au point de vue de sa rapide extension chez les adultes notamment chez les polygames,¹¹ qu'à celui de sa pénétration sérieuse et efficace chez tous.

Et il le sera toujours: car on ne peut pas espérer que – après quelques années de sérieux efforts – on en arrivera au point où ce langage serait généralement si bien compris qu'il servirait convenablement à donner un enseignement religieux qui ne reste pas superficiel, mais qui soit sérieux, durable, de nature à convaincre suffisamment et à faire comprendre comme il convient les grandeurs de notre religion.

Les missionnaires ne peuvent donc pas se tenir exclusivement au Lingala, mais ils doivent en venir à l'emploi des langues indigènes des contrées qu'ils doivent évangéliser.

Car:

- 1. L'étude de la langue indigène] est prescrite par la S^e Eglise.¹²*
- 2. Il est dit plus haut que le lingala met une entrave à l'extension de la religion, on peut le constater par les résultats:*

l'avance dans les conversions parmi les adultes polygames et personnes d'âge avancé dans les contrées où on emploie la langue indigène, sur celles où on emploie un dialecte introduit, le lingala.

s'entend, ajoute-t-on, à partir du moment où se décide le mouvement des conversions.¹³

efficacité insuffisante] de l'instruction donnée en lingala, elle reste trop superficielle, ne pénètre pas assez dans les cœurs, elle n'est pas assez durable.¹⁴

3. *L'insuffisance et l'insuccès du lingala sont avoués constamment par les missionnaires – on ne comprend pas cette langue, – elle est impropre à instruire convenablement – il n'est pas possible d'atteindre le but – il vaudrait peut-être mieux d'enseigner le français dans les écoles,¹⁵ – on est découragé.*
4. *L'expérience de l'histoire prouve, que malgré tous les efforts, on ne parvient pas à introduire une langue étrangère dans un pays.*
5. *Il n'y a d'ailleurs pas de nécessité à introduire le lingala, il n'y a pas tant de difficultés dans l'étude des langues indigènes, une fois étudiées par un ou deux missionnaires et mises en grammaire, la question est résolue pour tous.*

Noter¹⁶: Il y a cependant à éviter un écueil: on ne peut pas se fourvoyer dans la multiplicité des dialectes voisins,¹⁷ mais il faut les réduire à l'uniformité en s'attachant à la langue dominante du pays.

On conclut donc à la nécessité de l'emploi des langues indigènes dans la région: cet emploi aurait sauvé dans le passé et sauvera dans l'avenir quantité d'âmes en plus que l'emploi d'une langue introduite.

Proposée ainsi, la conclusion s'en prend à la conscience et à la responsabilité du Vic[aire] ap[ostolique] d'abord, et ensuite aussi à celles de tous les missionnaires de la région.

La question est de la plus grande importance.

Il serait inutile de s'occuper de la responsabilité du passé; plaçons-nous uniquement devant celle de l'avenir, nous avons tous le devoir d'examiner sérieusement la question, afin de fixer nos obligations futures.

2° Partie: Diverses réflexions sur la question

Je¹⁸ résume les considérations qui ont été faites dans les réponses aux questions que j'ai proposées, et en ajoute quelques autres.¹⁹

I. *Il y a d'abord qu[el]qu[es] points sur lesquels on semble d'accord, par exemple]:*

Il est indispensable d'avoir une langue unique pour les centres cosmopolites, et cette langue ne pourrait être que le lingala, entendu dans le

sens large du mot, au moins pour tous les centres du Vicariat à partir de Léop[oldville].

Par l'emploi du Lingala l'enseign[ement] n'atteint pas suffisamment toute la population indigène, il y a bon nombre de gens qui y échappent complètement, comme s[on]t un grand nombre de femmes et de vieillards; ou qui n'en profitent pas assez, comme sont toutes personnes d'âge avancé qui n'ont pas été souvent en relation avec les blancs.

Au point de vue de l'efficacité de l'enseignement il n'y a pas doute que la langue maternelle est la meilleure pour tous, et il est à souhaiter qu'on puisse s'en servir autant que possible.

Le remplacement du lingala, comme langue générale, par une seule langue strictement dite indigène,²⁰ aurait des grands avantages pour faciliter l'enseignement de la religion, mais, dans les contrées en question, il est absolument impossible.

Le grand désavantage inhérent au Lingala, jusqu'à présent, est de ne pas trouver sa source ou sa ressource dans un élément existant, fixe et fécond auquel chacun peut recourir pour y faire ses progrès.

Les avantages qui résultent de l'existence d'une langue généralement bien comprise sont inappréciables, et si on pouvait espérer que le lingala en arrive à ce point, on gagnerait amplement plus tard ce qu'on peut craindre de perdre maintenant²¹ pendant la période d'introduction.

II. Ensuite, il y a la quest[ion] s'il y a une solution à trouver, pratiquement exécutable, qui permette l'adoption de la langue strictement dite indigène.

Une solution suggérée serait d'adopter pour chaque poste une seule langue, celle qui domine dans le pays et qui est généralement bien comprise par tous.

On objecte contre cette solution que, pour chaque rayon de mission, on peut peut-être bien trouver une langue dominante, mais non une langue qui serait généralement bien comprise qu'elle atteigne aussi jusqu'aux catégories des personnes qui échappent au Lingala; pour celles-ci, on se trouverait devant la même difficulté.²²

Mais à supposer que cela ne soit pas et qu'elle atteigne toute la pop[ulation], on se heurte à un autre obstacle qu'on dit insurmontable, c'est la rivalité, l'antipathie des races entre elles qui ne souffriraient pas la langue du voisin. L'expérience a déjà prouvé que cette difficulté est réelle.

La solution qui reste est l'adoption²³ d'autant²⁴ de langues que de races; – Pour chacun des Postes, exception faite pour m[ission] St.-Jean,²⁵ on aurait au moins deux langues, et pour toute la région 8 à 9.

Cette multiplicité constitue sans doute une énorme difficulté pour chaque poste et pour l'ensemble.

Outre la difficulté pour le miss[ionnaire] d'apprendre bien plus d'une langue elle double le travail de l'enseignement à l'église, au catéchisme, et à l'école, – elle rompt l'uniformité dans la récitation des prières, – elle dédouble somme toute tous les exercices...²⁶

Un missionnaire déplacé d'un poste à l'autre est exposé à perdre tout le bénéfice de ses études, et à se trouver devant une nouvelle tâche... or ces déplacements sont inévitables.

Cette variété de langues nécessiterait la multipl[ication] des publications de livres d'enseignement religieux et classique.

Ensuite dans le fréquent déplacement des noirs d'un endroit à un autre, il y a aussi inconvénient.²⁷

III. Différentes autres considérations

1. On a fait remarquer dans les réponses données que le lingala (sens large)²⁸ a été introduit dans les contrées en question, non pas systématiquement, mais naturellement à la suite des relations; que dans sa forme grossière il a devancé le missionnaire... qu'il prend encore journellement de l'extension... que vu les très fréquents déplacements il est à prévoir que celle-ci ira s'accroissant... qu'il est d'ailleurs, de fait, facilement accepté partout et que, à tort ou à raison, le noir fait honneur de le connaître; on est allé jusqu'à dire qu'il donne de l'influence au miss[ionnai]re.

2. Voici les princip[aux] extraits des præscriptions [sic] de la Propagande au sujet de l'étude des langues:²⁹

cum primum ad stationes sibi assignatas pervenerint, sedulo studeant vernaculum illius gentis sermonem callere, atque in id omnes nervos intendere.

Dans une Instruction donnée par la Propaganda il est dit:

Vicariis apost.[olic]is, Praefectis et Superiorib[us] mission[is] mandatur ut post sex menses ab ingressu novorum missionariorum ad suas stationes, eos ... super linguae peritia examinent ...

Quod si deprehenderit illos nequaquam, prout opus erat ... studio ... dedisse operam, in primis serio moneant, ... fa-

cultates, nisi urgeat necessitas, eis denegent, iniungantque ut elapso sex aliorum mensium spatio, se iterum examini sistant. Quo termino elapso, desidia atque socordia eorum durante, de ea S. Congr.[egationem] certiozem reddant ut valeat statuere num ... sint revocandi ... ac puniendi ... collect. I. n=504

La conclusion qu'on peut tirer de cet ordre est que le missionnaire est obligé de s'appliquer avec soin à telles langues dont il a besoin pour instruire tous ceux qui lui sont confiés.... au moins in q[uan]t[u]m possible³⁰.

Même si l'ordre n'était pas là, l'obligation découlerait naturellement de la charge du missionn[aire].

3. Le min[istre] protestant Stapleton, dans la préface à sa gramm[aire] comparée,³¹ expose "l'immense difficulté du problème des langues dans le Haut Congo".³² Il en cherche la solution dans le groupement, et sa gramm[aire] est faite dans ce but ... mais quand on examine ce livre, on s'aperçoit facilement de la quasi impossibilité de fondre ensemble les différentes langues qu'il entreprend – la résultante serait tellement arbitraire qu'elle n'aurait aucune chance d'être acceptée. Je pense qu'il s'en rend compte; et son vrai désir, je crois, c'est de s'attacher au Lingala, dont il a fait une grammaire.³³

Celle-ci est presque en tout conforme à celle du R.me P. De B[oeck],³⁴ bien que les deux auteurs ne se soient pas concertés, ni copiés – ils ont je crois fait paraître leur livre en même temps. La plus grande différence entre les deux, c'est que M. Stapleton sacrifie³⁵ la variété des préfixes pour le cas construit,³⁶ tandis que le R.me P. De B[oeck] les a conservés.

On peut en conclure qu'ils ont travaillé l'un et l'autre sur un fond objectif et réellement existant, l'arbitraire n'est que dans la façon d'améliorer ce fond, de le fixer et le rendre utile et convenable pour l'enseignement.

4. Il serait intéressant d'établir par une statistique la différence des succès de l'évangélisation dans les régions où seule la langue du pays est en usage et dans celles où on a eu recours à un langage véhiculaire.

Dans la réunion des Sup[érieurs] eccl[ésiastiques] de Daressalam³⁷, la généralisation de la langue Kiswahili fut proposée, mais aucune décision ne fut prise.³⁸

Dans le Vic[ariat] du Haut-Congo, le Kiswahili est enseigné, sinon dans toutes, au moins dans beaucoup d'écoles, et dans celles-ci on n'enseigne pas d'autre langue indigène.³⁹

Le même problème se pose dans ces missions, et on peut y voir la tendance vers une langue uniforme, comme une nécessité.

J'ai tâché d'être le plus objectif possible dans cet exposé.

A.⁴⁰ conclusions générales

1- l[angue] ind[igène]

2- ling[ala]

B. applications pratiques de ces règles⁴¹

3° Partie⁴² [Conclusions générales et applications pratiques]

[A: Conclusions générales]

Je finis par 2 conclusions générales.⁴³

1. [Langues indigènes:] Vu qu'il y a dans la région un bon nombre de païens auxq[uels] l'enseignement de la religion ne peut être donné que dans leur langue maternelle, et qu'il est très utile pour beaucoup d'autres d'entendre l'instruction religieuse dans la langue propre à leur pays, les missionnaires auxquels est confié le soin religieux de la région sont obligés de s'appliquer à⁴⁴ connaître au moins la langue qu'ils parlent au moins dans un degré suffisant pour les instruire convenablement dans la religion - sinon ils n'observeraient pas la præscription [sic] de l'église, et porteraient la responsabilité du manque d'instruction et peut-être de conversion.

2. [Lingala:] Etant donné les grands, les inappréciables avantages d'une langue unique qui serait comprise par tous et bien connue par la plupart, ... l'extr[ême] diff[iculté] de choisir une l[angue] ind[igène] comme l[angue] gén[érale], l'état d'extension qu'a pris le Lingala, la facilité avec laquelle il est accepté par les populations, le moyen qu'il y a de l'enrichir et de l'améliorer, tous les missionnaires sont obligés de faire de sérieux efforts pour bien le connaître et doivent faire tout le possible pour lui donner la plus grande extension⁴⁵.

[B.] Applications pratiques

[I. Lingala]⁴⁶

En présence des diverses opinions et manières de voir en ce qui regarde la forme à donner au Lingala et les règles à suivre et qui sont de nature à produire des discussions interminables, au grand détriment du but à poursuivre, il n'y a qu'un seul moyen de procéder avec fermeté et avec succès et c'est après conférence conv[enable], l'acceptation franche et pratique des décisions des Supér[ieurs] eccl[ésiastiques] dans la matière⁴⁷, sans doute sans préjudice pour la liberté de faire connaître des avis, proposer des améliorations en tout temps et en tout point, à ceux qu'il préposerait conduire l'évolution progressive de la langue. Non pas parc[e] q[ue] le résultat ainsi obtenu sera la perfection mais p[ar]c[e] q[ue] sans cela il n'y aura pas moyen d'en arriver au résultat souhaité. - N[on] in duas partes claudicare.⁴⁸ On ne peut pas s'inquiéter d'un meilleur inconnu, ou pour le moment au moins irréalisable.⁴⁹

Moyens pour donner une grande et solide extension au lingala.

1^{er}) et principal: Les miss[ionnai]res doivent l'étudier avec assiduité, s'exercer à l'écrire et le parler correctement, et l'enseigner.

a/ Quand les miss[ionnai]res donneront dans le Poste même de la mission des instructions en Lingala, ils s'attacheront à le parler grammaticalement, sans s'inquiéter s'ils sont compris oui ou non.

b/ Les instructions adressées à toutes les personnes présentes dans le poste, se donneront toujours en Lingala.

c/ Le lingala sera enseigné ex professo⁵⁰ dans les écoles deux heures par semaine; et si on enseigne les autres branches en langue indigène, on se servira du Lingala.⁵¹

d/ Les catéchistes recevront des leçons spéciales au moins pour la lecture – afin que la prononciation soit uniforme.

La coopération.

Le périodique (irrégulier).⁵²

2^d) Adoption d'une grammaire unique.

Partout la gramm[aire] du R.me P. De B[oeck] servira de base et de point de départ et de règle dans l'étude, l'enseignement, les écrits et imprimés.

Afin que la présente gramm[aire] puisse être complétée et améliorée, tous les Pères sont invités à proposer les changements qu'ils croient souhaitables.

Idem pour textes des prières, catéchisme, chants etc.

3) Adoption comme base et point de départ.

Le vocabulaire Français-Lingala et le voc[abulaire] Ling[ala]-Français qui a été mis en circulation dernièrement.⁵³

Les R.P. sont priés de prendre note des mots qu'ils voudraient voir introduits dans le vocabulaire commun, et d'indiquer les mots qui devraient en être rayés.

Dans l'enseignement et les écrits⁵⁴ – vocabulaire existant – nouv[eaux] mots passent par criterium. Règle dérivation.

Dans la parole: mots locaux, liberté.⁵⁵

4) Tous les Pères sont correspondants. Toutes les notes seraient envoyées à celui ou à ceux qui seraient chargés de ranger les desiderata et d'étudier les améliorations à faire.

5) Personne n'introduirait des chang[ements] non adoptés par l'acad[émie]⁵⁶. L'uniformité dans la marche est indispensable et demande des sacrifices.

[2. Langues indigènes]

La langue strict[ement] d[ite] ind[igène]– applic[ation] de la 1^{ère} conclusion.⁵⁷

Chacun des m[issionnai]res doit récolter des matériaux dans une, au moins des langues indig[ènes] en usage dans le rayon de leur poste.

Avoir sur soi un calepin où s[on]t annotés au fur et à mesure qu'ils les apprend, mots, expressions et tournures.

Inscrire au propre – repasser et contrôler en présence de plusieurs...

Formuler des règles

Faire un essai de traduction de la leçon] fond[amentale du catéchisme]

Conférer ensemble

Envoyer copie des notes contrôlées à celui qui

Charger les catéchistes à faire dans leur langue maternelle, la traduction de listes de mots, et expressions.⁵⁸

⁵⁹Budza divers, Ngombe divers, Mongwandi divers, Mondunga, Ekoi, Mbandja, Ngwaka, Nkundu, Kidoko, Boloki-Iboko-Mabali,⁶⁰ plusieurs autres langues riveraines. "Dans la langue indig[ène] on se trouvera devant les mêmes difficultés pour exprimer l'enseignement". Ceci a du poids quand on introduira un lang[age] ind[igène] étrang[er] à celui qu'on enseigne.

Sérieux efforts n'ont pas été faits. Les jeunes confr[ères] – prépar[ation] négligée.

Le lingala peut-il convenablement exprimer l'ens[eignement] relig[ieux]? Pas de doutes pourvu qu'on lui fasse faire des progrès, et qu'il tienne des formes conven[ables].

Avances: Jésuites, Trapp[istes], Rédempt[oristes], Kassai? (mauvais, D[e] B[oeck])⁶¹

Personne n'a été encouragé p[ar]c[e] q[ue] surtout personne n'a comm[encé].

Historique fondations. quisnam emergit in ista re? Hominem non habeo.⁶²

La nécessité d'avoir, dit le P. D[e] B[oeck], une langue franca dans le Kassai.

“ “ d'étudier le lingala dans Mill-Hill, Trapp[istes], Lac.

Le vocabulaire – former idioticons, propres cuique.

Faut-il regretter la situation -? Cert[ainement] oui si on considère le manque d'efforts.

Le noir s'assimile avec une facilité extrême.

Le résultat à Ibeke–Inongo–Boko[ro]⁶³ – ou cat[échisme] propre – étudie-t-on ces langues?

Annexe

Note: Le texte en latin cité par Van Ronslé dans la deuxième partie est de fait extrait d'un document plus large, à savoir un décret de la *Propaganda Fide* du 5 mai 1774. Van Ronslé omet plusieurs mots et phrases en les remplaçant par des points de suspension (et il change, ici-là, quelques mots, l'ordre de mots ou la position de virgules). Nous reproduisons ici le Décret dans son intégralité selon les *Collectanea S. Congregationis de Propaganda Fide seu Decreta Instructiones Rescripta Pro Apostolicis Missionibus*. Vol. I. Ann 1622-1866. NN. 1-1299, Romae Ex Typographia Polyglotta S. C. de Propaganda Fide, MCMVII, p. 312, n. 504. Nous soulignons les phrases sélectionnées par Van Ronslé.

Decr. S.C. de Prop. Fide 5 Maii 1774. Ad linguarum studium missionarii strictè obligantur.

Etsi pluries cautum sit ut apostolici missionarii officium suscepturi, omni diligentia et alacritate curarent, locorum ad quae ablegantur idiomata addiscere, ne ob linguarum imperitiam, in medio messis multae, contra S. Sedis expectationem, otiosi ac inutiles remanerent; nihilominus cum experientia constet nonnullarum regionum missionarios, posthabito propriae conscientiae, atque animarum ab eis divini verbi pabulum expositantium detrimento, desides in hoc, et negligentes existere: EE. PP. R. P. D. Stephano Borgia Secretario referente (in C. G. 21 Martii) e re sua esse existimarunt, facto verbo cum Sanctissimo Domino Nostro Clemente PP. XIV, omnibus et singulis, qui pro Christo in terris haereticorum, et infidelium legatione funguntur, modis omnibus, ac etiam in virtute sanctae obedientiae iterum praecipere, ut cum primum ad stationes sibi assignatas pervenerint, sedulo studeant vernaculum illius gentis sermonem callere, atque in id nervos omnes intendere. Ne vero praecipuum huiusmodi impune a quoquam violari in posterum contingat: Vicariis Apostolicis, Praefectis, seu Superioribus Missionum mandant, ut post sex menses ab ingressu novorum missionariorum ad suas stationes, eos coram duobus missionariis, si commode fieri poterit, alias per se tantum, super linguae peritia examinent, vel alteri ut examinentur committant. Quod si deprehenderit illos nequaquam, prout opus erat, addiscendis idiomatibus populorum, quibus praesto esse, et Sacramenta administrare debent, operam dedisse, in primis serio moneant ne in re tam gravi diligentiam suam desiderari permittant; facultates, nisi urgeat necessitas, eis denegent, iniungantque, ut elapso sex aliorum mensium spatio se iterum examini omnino sistant. Quo termino elapso, et missionariorum desidia atque socordia durante, de ea S. Congregationem certiore reddant, ut statuere valeat, num servi huiusmodi a bono opere torpentes, atque ad sacrarum missionum opus prorsus inutiles, ad Regularem provinciam sint revocandi, ac privatione privilegiorum, quae alias possent eis competere, aliisque poenis usque ad condignam satisfactionem puniendi.

Traduction

Décret de la S. Congrégation de la Propagande de la Foi daté du 5 mai 1774
Concernant la stricte obligation pour les missionnaires d'étudier les langues

Dans le passé on pris plusieurs fois des précautions pour assurer que les missionnaires apostoliques qui sont sur le point de prendre leur charge, apprennent avec grand soin et application les langues des lieux pour lesquels ils ont été commissionnés, pour que, à cause d'un manque de connaissance de la langue, et contre l'attente du S. Siège, ils ne restent sans occupation et inutiles, au milieu d'une grande moisson.

L'expérience nous montre qu'il existe dans beaucoup de régions, des missionnaires paresseux et négligents et qui, oubliant les impératives de leur propre

conscience, agissent ainsi au détriment de la nourriture du verbe divin intensément désiré par les âmes.

Sur information du Révérend Père Monsieur Stéphane Borgia, Secrétaire, les Eminentissimes Prélats, (en la Congrégation Générale du 21 mars) ont pris conseil et de leur propre initiative après avoir parlé avec Sa Sainteté Clemens PP XIV, ils prescrivent de nouveau, avec tous les moyens et même sous la vertu de l'obédience, à tous ceux qui travaillent pour le Christ dans les terres hérétiques ou dans une légation des infidèles, que dès qu'ils arrivent dans les postes leur assignés, d'apprendre à parler avec soin la langue des habitants, et d'y porter toute leur attention.

Pour que ce précepte ne puisse plus être négligé dans l'avenir par qui-conque, ils commandent aux Vicaires Apostoliques, Préfets ou Supérieurs des Missions que six mois après l'arrivée des nouveaux missionnaires dans leurs stations, ils soient interrogés sur leurs connaissances de la langue.

Le dit examen se fera soit devant deux autres missionnaires, si cela peut se faire facilement, soit par le Responsable lui-même ou encore par quelqu'un d'autre assigné à cette tâche.

Quand ils trouvent des gens qui, comme il était de leur devoir, ne s'appliquent pas du tout à la connaissance de la langue du peuple parmi lequel ils vivent, et ils doivent administrer les sacrements, ils doivent d'abord les réprimander de manière sérieuse pour qu'ils ne se permettent pas, en une affaire si grave, de se laisser attendre.

Ils leur dénie les facultés, sauf en cas de nécessité, et ils les inciteront à se représenter pour un nouvel examen après une autre période de probation de six mois.

Après cette période, si la paresse et la négligence perdurent, ils en rendront compte à la S. Congrégation, pour qu'on puisse décider si ces missionnaires sont à rappeler à leur province d'origine. Par cette attitude ils se sont montrés inaptes pour un travail efficace, et totalement inutiles pour le travail de la sainte mission.

En plus, après la privation des privilèges que d'autres peuvent leur reprendre, ils doivent être punis avec d'autres peines, jusqu'à une véritable reconversion.

MICHAEL MEEUWIS

Chargé de Recherches du Fonds de la Recherche Scientifique - Flandres et IPrA Research Center, Université d'Anvers

HONORE VINCK

Centre Æquatoria, Bamanya, Mbandaka, Congo

¹ Voir, entre autres, M. Meeuwis, Flemish nationalism in the Belgian Congo vs Zairian anti-imperialism: Continuity and discontinuity in language ideological

debates, In J. Blommaert (éd.), *Language ideological debates*, Mouton, Berlin, 1999, p. 381-423.

² Voir G. Hulstaert, L'origine du lingala, *Afrikanistische Arbeitspapiere* 17(1989), p. 81-114; W. Samarin, The origins of Kituba and Lingala, *Journal of African Languages and Linguistics* 12(1990), p. 47-77; M. Meeuwis, *Lingala* (Languages of the World; Materials, Descriptive Grammars 261), LINCOM Publishers, München, 1998.

³ Camille Van Ronslé était arrivé au Congo en 1889. Avec son confrère Emeri Cambier (1865-1943), qui fut membre du groupe des premiers Scheutistes arrivés au Congo en septembre 1888, il avait fondé en décembre 1889 près du village d'Iboko le poste de mission de "Mpombu", qui en 1890 fut rebaptisé "Nouvelle Anvers". Il y résidait de 1889 à 1891; de 1893 à 1899 il était à Berghes Ste Marie comme Administrateur du Vicariat et Supérieur religieux des Missionnaires de Scheut, et à partir de fin 1897 comme Vicaire Apostolique pour aller résider fin 1899 à Léopoldville. Mgr Van Ronslé se faisait un voyageur intrépide et il tenait un *journal de voyage* très précis et détaillé (conservé en copie dans les archives de Scheut à Rome; l'original serait à Boma). Lire Fr. Bontinck, Les débuts de la mission au Congo, dans: D. Verhelst et H. Daniels, *Scheut hier et aujourd'hui. 1862-1987*, Presses Universitaires de Louvain, 1993, p. 112-136 et p. 128-129.

⁴ Au moment du document rapporté (1918), Mgr C. Van Ronslé avait juridiction sur les régions suivantes: confiées aux Scheutistes: le Mayombe dans le Bas-Congo, Léopoldville, la région "du Haut Congo" à son tour divisée en plusieurs terrains confiés à des Congrégations différentes: la région de Nouvelle Anvers et d'Inongo; à Scheut, la région de Basankusu aux Pères de Mill Hill; la région de Mbandaka-Bikoro-Boende aux Pères Trappistes. Peu après, en septembre 1921, toute la région de Mbandaka-Lisala recevait son propre statut précisément sous la juridiction de Mgr Egide De Boeck. En 1924-1926, Mbandaka et Basankusu recevaient leur propre administration ecclésiastique.

⁵ Le droit canon de l'Eglise Catholique (canon 131, par. 2) prescrivait aux prêtres travaillant dans une même région de discuter régulièrement des sujets de dogmatique, de morale ou de pastoral, ainsi que des sujets plus pratiques. Des questions sur l'emploi de langues dans les postes de missions pouvaient ainsi y figurer. La conférence à Nouvelle Anvers de 1918 était une de ces réunions à une échelle plus large.

⁶ A ce propos, ce texte-ci rappelle une lettre que Van Ronslé avait écrite bien antérieurement (le 17 juin 1891) à son confrère le P. Huberlant (1853-1893): "Je suis contre l'usage du français tout simplement parce que je vois que les résultats obtenus sont très maigres, puisque tout ce qu'ils [les noirs] ont appris de la religion, ils l'ont

appris à travers la langue de Nouvelle Anvers. Je suis aussi contre, parce que je ne vois vraiment pas à quoi servirait le français à des enfants qui de toute façon ne sont pas destinés à suivre le blanc (Dieu empêche) mais à former des chrétiens. Ensuite, parce que le français, plutôt que d'être un élément d'unité, sera un élément de division. Et puis, le P. Gueluy nous a déjà dit à Berghe de nous en tenir à la langue régionale" (notre traduction du néerlandais). Cité par J. Beel, *Een kerk die durft*, Emmats, Beveren, 1981, p. 15-16.

⁷ A partir de 1900 et indépendamment de l'entreprise de "purification linguistique" des Scheutistes de Nouvelle Anvers, à 700 km au Nord Est, une action similaire se déploie, dirigée par les missionnaires du lieu, les Prémontrés de Tongerlo qui avaient la responsabilité de la Préfecture Apostolique de l'Uele. Le Père L. Derikx favorise dans ses publications religieuses et classiques une "langue lingala, purifiée et améliorée avec les années" (notre traduction du néerlandais), comme le dit J. Bauwens, De Apostolische Prefectuur van Uele, *Onze Kongo*, 4(1913-1914), p. 158. Nous avons l'intention de publier le *Handleiding tot het aanleeren van het lingala* de Derikx de 1904.

⁸ En 1911 ce dernier écrit dans: Mengelmaren: Over lingala, *Onze Kongo* 2(1911-12), p. 240, "Quant à nous missionnaires, nous ne pouvons pas hésiter: A Nouvelle Anvers et dans ses environs nous avons fait du lingala la langue officielle" (notre traduction du néerlandais). De Boeck suggère ici que la réunion n'était que pour les Supérieurs de mission mais le texte de Van Ronslé ne parle pas de cet exclusivisme. Au contraire, il semble parler à tout missionnaire indistinctement. Les Scheutistes comptaient en ce moment 8 postes de mission dans la région. Dans leur Vicariat étaient également présents les Trappistes (Coquilhatville) et les Pères de Mill Hill (Basankusu). Leur présence à la réunion n'est pas mentionnée ici et il est peu probable qu'ils y aient participé.

⁹ Lettre de E. De Boeck à G. Hulstaert, 19 août 1940. Voir H. Vinck, Correspondance scientifique Hulstaert – De Boeck, dans *Annales Aequatoria* 15(1994), p. 505-575. Citation page 525, notre traduction du néerlandais.

¹⁰ Natalis De Cleene (1870-1942), Scheutiste. Citation d'une lettre du 29 juin 1919 (Archives CICM à Rome, boîte P.II.a.1.4.2). Il est à remarquer que l'expression "*in virtute sanctae obedientiae*" qui se trouve bien dans le texte de la Propagande, ne figure pas dans l'extrait qu'en donne Van Ronslé (voir infra).

¹¹ La pointe du raisonnement suivi ici nous reste caché mais il est un fait bien connu qu'au début de la mission la conversion des adultes était rare, si non inexistante. Les polygames étaient le groupe le plus traditionnel et restaient hors des centres, lieu de propagation de la nouvelle langue qu'ils ne connaissaient donc pas. Dans le même sens nous lisons dans un rapport du Vicariat de l'Ubangi en 1935: "Une cause

incontestable du progrès dans le Bas-Ubangi se trouve dans l'emploi de la langue des indigènes pour l'enseignement du catéchisme" (*Annuaire des Missions Catholiques au Congo Belge*, l'Édition Universelle, Bruxelles, 1935, p. 316).

¹² La "législation" concernant l'usage des langues par les missionnaires, outre celles utilisées dans la liturgie, est limitée à des généralités énoncées dans les "Instructions" de la Propagande Fide, l'entité administrative du Vatican responsable pour les missions. Voir: G. von Breda, *Die Muttersprache: Eine Missions- und Religionswissenschaftliche Studie über die Sprachenfrage in den Missionsgebieten* (Missionswissenschaftliche Studien, Neue Folge, Heft 7), Westfälische Vereinsdruckerei, Münster, 1933. On trouvera ce genre de textes dans les différentes éditions des *Collectanea Sacrae Congregationis de Propaganda Fide*.

¹³ Le mouvement des conversions se comprend ici par les méthodes appliquées successivement dans l'œuvre de l'évangélisation. Au début on s'applique nécessairement à convertir des individus, mais parfois, et c'était le cas au Congo, après quelque temps se développait un véritable mouvement de masse, sous l'influence de la conversion d'un grand chef ou de l'évolution de la situation sociale globale qui faisait que l'appartenance à l'Église corresponde à un statut social avantageux.

¹⁴ R. Dries dans: *De Cisterciënzers in de Evenaarstreek, Onze Kongo* 2(1911-1912), p. 139: "le lingala qui est utilisé dans la région de l'Équateur par les blancs et les étrangers, est une amalgame composée de toutes sortes de langues de la Cuvette Centrale (et quibusdam aliis), infantile et maladroite, et ni assez souple ni assez riche en vocabulaire pour pouvoir servir comme langue d'instruction chrétienne. Mais parce que les gens qui passent seulement quelque temps dans le coin ne comprennent pas assez de lonkundo, on a essayé de former des catéchistes originaires des régions principales ou qui connaissent plusieurs langues bantoues. Et si l'on trouve encore quelqu'un dont on ne comprend pas la langue, on se débrouille avec les catéchismes des différentes régions qu'on trouve à Coquilhatville" (notre traduction du néerlandais).

¹⁵ Au moment où parlait Van Ronslé, le système scolaire était encore des plus rudimentaires. Il existait dans chaque mission une école primaire (5 années) et un système d'écoles rurales 1 ou 2 années). Seul dans les écoles situées à la mission centrale il peut être question de l'enseignement du français, mais cela n'impliquait nullement l'usage de cette langue comme moyen d'enseignement. Il n'existait pas encore une réglementation précise, à part les quelques principes inclus dans la Convention entre l'État et l'Église de 1906 et repris dans les "*Instructions aux Missionnaires*" (Éditions de 1907, 1911, 1913). Une brève mention dans une revue de propagande missionnaire des Pères Trappistes, *Het Missiewerk*, nous renseigne de manière précise sur ce point. En 1910 le Frère Jérôme Kemp qui enseignait lui-même

la lecture et l'écriture en lomongo écrit: "un Père, après la messe, enseigne le français pour ceux qui veulent devenir quelque chose à l'Etat" (p. 32). Lire aussi: Barbara Yates, The origins of the language policy in Zaire, *Journal of Modern African Studies* 18(1980)2, p. 257-279.

¹⁶ Barré dans le manuscrit: "6". Van Ronslé paraît d'abord avoir inséré ce dernier point comme un sixième élément dans l'énumération qui suit le "car". S'agit-il d'un sixième élément dans le commentaire des autres missionnaires (cf., "Ce qui est dit en défaveur du Lingala"), sinon d'un commentaire que Van Ronslé lui-même désire invoquer en ce moment, parlant de son propre point de vue?

¹⁷ L'argument a été utilisé souvent pour justifier l'adoption d'une lingua franca. Ainsi, à l'occasion d'une dispute entre Mgr Egide De Boeck et le Père Gustaaf Hulstaert concernant la même région, le Père Guilmin (1888-1966) donne des détails sur la situation linguistique de la région de Nouvelle Anvers - Lisala (entre-temps devenue le "Vicariat Apostolique de Lisala"): "*Groupes soudanais*: Ngbaka: 100.000; Banza: 31.000; Ngbandi: 30.000; Mondunga: 3.700; Total de 164.000. *Groupes bantous*: Gombe-Bagenza:105.000;Doko: 23.000; Budza: 95.000; Mongo: 77.000; Pakabete: 4.000; Likau: 7.5000; Lobala, Tanda, Bojaba, Likoka, Bomboli: 12.000; Djamba makutu: 8.000; Gens d'eau: Riverains de Nouvelle Anvers: 4.500; Balobo: 5.000; Bamolé et Dzandu (Haute Ngiri) 16.000; Divers Giri et Ubangi: 1.400; Ndolo: 3.500; Motembo: 3.600; Babali: 2.100; Bapoto: 2.7000; Divers: 6.000. Total de 315.000" (Voir *Annales Équatoria* 15(1994), p. 569-575). D'autre part nous constatons que pour la même époque, les Scheutistes à eux seuls avaient publié des livres d'école et d'église en 24 langues (Voir *Annuaire des Missions catholiques au Congo Belge*, 1924, *passim* et notre note 39).

¹⁸ Barré dans le manuscrit avant le mot "Je": "*Dans ce qui suit*,".

¹⁹ Il nous semble qu'en ce qui suit, Van Ronslé choisit de ne pas indiquer où s'arrêtent les considérations que les autres missionnaires ont soulevées en réaction à ses questions et où commencent ses propres considérations. Il préfère plutôt de les entrelacer que de les garder clairement à part. Ceci est d'ailleurs une des caractéristiques frappantes du texte entier.

²⁰ "*strictement dite indigène*" est souligné dans le manuscrit.

²¹ Barré dans le manuscrit: "*on sup[pose] une néglig[éance] compl[ète] de la [langue] ind[igène]*".

²² Essayons mieux comprendre ce qui est entendu ici par "la même difficulté": beaucoup de missionnaires opinait qu'il est impossible, ou au moins inutile, de se mettre à la recherche, pour chaque mission, d'une langue autre que la lingua franca (le lingala) et qui soit en outre plus générale que la langue locale, car les indigènes

qui comprendraient cette langue régionale comprennent également le lingala. Il n'y a du point que deux types d'indigènes: d'une part ceux qui ne connaissent que leur langue locale et d'autre part ceux qui connaissent, à part celle-ci, et le lingala et une langue régionale.

²³ L'original dit "adoption".

²⁴ Barré dans l'original: "il faudrait donc adopter autant".

²⁵ La Mission St.-Jean: fondée en 1914. A présent: Bosu-Modanda. Voir: *Annuaire des Missions Catholiques au Congo Belge*, A. Dewit, Bruxelles, 1924, p.56.

²⁶ Les points de suspension que nous retrouverons encore plus loin dans le texte, pourraient indiquer des idées que Van Ronslé a voulu laisser en ellipse dans la préparation de l'exposé, afin de les compléter oralement au moment même de sa communication. Notons que cela peut suggérer tant une certitude, c.-à-d. une grande confiance en l'évidence des choses à ajouter, que le contraire, notamment des idées sur lesquelles Van Ronslé voulait réfléchir plus amplement entre la rédaction et la communication.

²⁷ Après cette phrase sont barrés dans le manuscrit les mots suivants (à la ligne): "Enfin, si avec cela, l'enseignement du Lingala était exclu, le Noir perdrait l'avantage que peut lui procurer la connaissance de ce langage."

²⁸ Van Ronslé est très conscient de l'existence de "deux" lingala: le lingala amélioré par E. De Boeck et autres, qu'on a appelé "lingala scolaire", "écrit", "amélioré", et le lingala dans sa forme originale, donc le lobangi pidginisé. En utilisant la phrase "lingala au sens large", il veut inclure ces deux variantes.

²⁹ Voir notre annexe.

³⁰ *in quantum possibile*: "autant que possible".

³¹ Il s'agit de Walter H. Stapleton, *Comparative handbook of Congo languages, Being a Comparative Grammar of the Eight Principal Languages spoken along the banks of the Congo River from the West Coast of Africa to Stanley Falls, a distance of 1300 miles, and of Swahili, the "lingua franca" of the country stretching thence to the East Coast, with a Comparative Vocabulary giving 800 selected words from these Languages with their English equivalents, followed by Appendices on six other dialects*. Yakusu, 1903. Les différentes langues que Stapleton y cherche à "fondre ensemble", comme le dit Van Ronslé, sont ce qu'il appelle le "Kongo" (kikongo comme décrit par Bentley), le "Bangî" (lobangi), le "Lolo" (lonkundo), le "Ngala" (boloki), le "Poto" (lipoto), le "Ngombe" (lingombe), le "Soko" (lisoko), le "Kele" (lokele, parlé à l'embouchure de la Lomami), le "Swahili (kiswahili), le "Teke" (kiteke), le "Sakani" (losakanyi), le "Lomongo" (sur base du dialect parlé à

Bongandanga sur la Lopori), le “Boko dialect of Ngala” (liboko), le “Mpombo” (ngbaka) et le “Lulua” (ciluba).

³² Chez Stapleton: *“In view of the immense difficulty of the language problem on the Upper River, ...”* (p. j). Cette citation de Stapleton indique que Van Ronslé connaissait et utilisait les publications des Protestants. Était-ce le cas pour tous les missionnaires catholiques (voir notre note suivante)? Au moins nous savons que les publications protestantes leur étaient disponibles.

³³ Walter H. Stapleton, *Suggestions for a grammar of “Bangala”: The “Lingua Franca” of the Upper Congo*. Baptist Missionary Society, Bolobo/Yakusu, 1903. Une (pénible) traduction française paraît la même année: *Suggestions pour une grammaire du “Bangala” (la “lingua franca” du Haut Congo), avec beaucoup de phrases et 2000 mots bien usités*, Baptist Missionary Society, Yakusu/St Stanley Falls. En 1911, une meilleure version française est publiée, sous le titre: *Propositions pour une grammaire de “Bangala” (La “Lingua Franca” du Haut Congo) et un vocabulaire français-bangala-swahili. Survit [sic] d’un manuel de conversation*. Baptist Missionary Society, Yakusu/St Stanley Falls. La version anglaise a été révisée et élargie en une deuxième édition en 1914, après la mort de Stapleton: *Suggestions for a grammar of “Bangala”: The “Lingua Franca” of the Upper Congo, with dictionary, 2nd edition, revised and enlarged by Frank Longland*. Baptist Missionary Society, Bolobo, 1914.

³⁴ Van Ronslé utilise le singulier en renvoyant au travail linguistique de Egide De Boeck. Vers 1918, De Boeck avait déjà publié au moins six œuvres en langues européennes dans lesquelles il s’applique à la grammaticalisation du lingala — les manuels scolaires et les textes religieux en lingala non compris. (1) *Langue congolaise: Exercices de lecture. A l’usage des colonies de l’état*. J. Lebègue, Bruxelles, (s.d., mais avant 1904); (2) *Grammaire et vocabulaire du Lingala, ou langue du Haut-Congo*. (Imprimerie Polleunis-Ceuterick), Bruxelles, 1904; (3) *Notions du lingala, ou lingala du Haut-Fleuve, vocabulaire et phrases pratiques*. (Imprimerie Mission du Sacré-Cœur), Nouvelle Anvers, 1904; (4) *Lingala, petit vocabulaire et phrases usuelles*. Impr. Franc.Miss., Nouvelle Anvers, 1906; (5) *Grammaire et vocabulaire du Lingala, deuxième édition, corrigée et augmentée*. Mission du Sacré Cœur, Nouvelle Anvers, 1911; (6) *Eenige begrippen van Lingala met woordenlijst en gebruikelijke volzinnen, 3e uitgave - Quelques notions du Lingala avec vocabulaire et phrases usuelles, 3e édition*. Imprimerie Dreesen & De Smet, Bruxelles, 1914. En ce qui concerne l’éventuel interaction ou consultation qu’il y aurait eu entre De Boeck et Stapleton, aucune des préfaces aux publications des deux auteurs parues avant 1918 fait mention d’une telle interaction ou consultation. En suite, ce que Van Ronslé identifie comme simultanéité n’est pas incorrect pour ce qui est des premières éditions de chacun des deux auteurs, c.-à-d.

celles parues avant 1910. Il se peut effectivement que pendant la préparation de ces éditions, De Boeck et Stapleton ignoraient le travail de l'autre. D'autre part, nous voudrions également souligner que ce type d'ignorance n'était pas du tout générale: rappelons que Van Ronslé lui-même connaissait bien le travail de Stapleton, au point même d'en citer quelques lignes (voir note 32).

³⁵ Dans le manuscrit nous lisons "sacrifient".

³⁶ Van Ronslé fait allusion au fait que Stapleton ne poussa pas sa grammaticalisation du "bangala" jusqu'au point de lui imposer, comme le faisait De Boeck, un système d'accord des préfixes qui soit élaboré pour tous les pronoms, adjectifs, verbes, le connectif, etc. et qui opère à travers toutes les classes.

³⁷ Aujourd'hui on écrit "Dar es Salaam". Nous n'avons pas pu situer cette "réunion" des Supérieurs ecclésiastiques qui y aurait eu lieu. En 1906, ce territoire ressortait sous le Vicariat de Zanzibar méridional. Van Ronslé doit avoir eu en main le rapport de cette réunion car lui-même n'avait pas de liens directs avec cette circonscription ecclésiastique.

³⁸ Dans le manuscrit comme dans notre transcription, ces trois paragraphes suivent le quatrième point sans que la numération ne suive et ils sont clairement séparés dans la mise en page. Van Ronslé a-t-il voulu indiquer qu'il s'agit de trois réflexions qui sont strictement siennes?

³⁹ L'expression utilisée ici peut prêter à confusion. Van Ronslé vise évidemment la partie du pays en amont de Kinshasa mais strictement parlant la dénomination "Vicariat du Haut Congo" concernait la partie orientale desservie par les Père Blancs. Il est très difficile d'avoir une vue exacte sur l'usage réel des langues vernaculaires ou véhiculaires. Un des moyens pour y voir plus claire est certes l'inventaire des langues utilisées dans les publications scolaires. F. Starr, *A Bibliography of Congo Languages*, Chicago, 1908, en signale 32. L'*Annuaire des Missions Catholiques* de 1924 mentionne des manuels en 24 langues. Ce dernier ainsi que l'édition suivante de 1935 prêtent une attention toute spéciale à la situation linguistique, rien d'étonnant quand on voit que Van Wing en est le co-auteur. En 1924 nous lisons dans l'*Annuaire*: "A Libenge, chef-lieu du district, le Lingala s'est imposé et il est suffisamment compris par les populations des alentours" (p. 159). A Coquilhatville on était passé du lobangi au lonkundo et on avait refusé d'adopter le lingala pour l'enseignement comme l'écrit R. Dries dans *Onze Kongo* 2(1911-1912), p.139 (cf supra, notre citation dans note 14). Voir également H. Vinck, *Manuels scolaires coloniaux: Un florilège, Annales Équatoria* 19(1998), p. 3-166 et H. Vinck, *Manuels scolaires au Congo Belge: Méthodes d'analyse et herméneutique, History in Africa* (1998), p. 378-408.

⁴⁰ Ici on trouve en marge une “directive scénique” de Van Ronslé: “*Réserver la 3e partie après conversation*”.

⁴¹ Par les points A. et B. (ces indications sont rédactionnelles), le premier lui-même étant partagé en deux, Van Ronslé a voulu indiquer ce qui lui restait à dire “après la conversation”. C’est dans la troisième partie (qu’il avait d’abord identifiée comme “C”, voir notre note suivante) qu’il les aborde. En ce qui suit, nous insérerons, toujours entre crochets si nécessaire, ces titres avec leur numérotation “A” et “B” où ils sont applicables, afin de rendre la structure du texte plus claire. Nous devons signaler en effet qu’à partir de ce point, le manuscrit devient moins claire, l’écriture et l’organisation moins soignées, les phrases plus elliptiques, souvent énumérant les idées en style télégramme.

⁴² Dans le manuscrit, “*3e partie*” est écrit de façon oblique en haut d’un “C”.

⁴³ Barré dans le manuscrit: “*que je soumetts à votre appréciation*”. Le mot “*générales*” remplace ce texte barré. Décidément, ce qui suit n’est pas à prendre ou à laisser. Les “conclusions” de Van Ronslé ont plutôt un aspect de “décisions”, que le Vicaire veut dorénavant respectées par ses missionnaires.

⁴⁴ Dans le manuscrit, “*de s’appliquer à*” remplace le texte barré “*d’acquérir la*”.

⁴⁵ Dans le manuscrit, après “*extension*”, le mot “*possible*” est barré.

⁴⁶ Bien qu’il n’y ait pas de tel titre dans le manuscrit, le contenu des paragraphes qui suivent nous permet d’établir que Van Ronslé a inversé l’ordre qu’il suivait dans les règles formulées sous A, présentant d’abord les applications pratiques en ce qui concerne les conclusions (décisions) prises pour le lingala et ensuite les applications pratiques des conclusions pour les langues indigènes.

⁴⁷ Avec le temps plusieurs décisions concernant l’utilisation des langues sont intervenues surtout dans les diocèses dépendant des Scheutistes. Il est difficile d’en retrouver des textes. Nous n’avons connaissance d’intervention directe dans la région que dans les cas suivants: En 1942 Mgr Six impose le lingala à la région d’Inongo (Voir: H. Vinck, Terminologie scolaire du lomongo, *Annales Aequatoria* 11(1990), p. 281-325 surtout p. 292-293). A ce propos, le P. A. Rombauts, missionnaire Scheutiste chez les Ekonda, écrivait plus tard au P. G. Hulstaert: “Je lui [=Mgr Six] écrivais e.a.: abus de pouvoir criant vengeance: imposer des prières et le catéchisme en lingala aux petits Ekonda et Batswa, comme condition pour le baptême et la première communion. Si pareille chose se passait en Flandre...” (18-12-1951, Archives Aequatoria, Correspondance G. Hulstaert n°185, p.61, notre traduction du néerlandais). En 1951 ce même Père Rombauts déclancha, soutenu par le P. Van Wing, une action pour remplacer le lingala par le kikongo à Léopoldville. En réponse, l’évêque du lieu, le même Mgr Six, proposa la généralisation du lingala

pour la ville. Ceci inaugurerait une longue polémique à laquelle se mêla le neveu de Mgr De Boeck, le P. Louis De Boeck.

⁴⁸ *Non in duas partes claudicare*, traduction: “ne pas boiter des deux côtés”.

⁴⁹ Dans la marge gauche il est écrit, comme directive scénique, “*Applications en conclusion*” et “*Projets*”.

⁵⁰ *ex professo*: Déjà au programme de la colonie scolaire de Nouvelle Anvers (Ecole d’Etat) se trouvait en 1901 l’enseignement de “la langue en usage sur le Haut Fleuve” (cf. E. De Boeck dans l’introduction de sa *Grammaire et Vocabulaire du lingala*, Bruxelles, Polleunis, 1904, p.5). Mais en 1918 il n’existait pas encore de programme scolaire imposé pour les écoles des missions. Les grammaires du lingala existant à cette époque étaient destinées aux étrangers. Les manuels scolaires, autres que catéchismes et bibles, se limitaient à des livrets de calcul et de lecture.

⁵¹ “Langue indigène” signifie ici toute langue africaine, donc toute langue à part le français. L’idée que Van Ronslé exprime dans ce point c) est que si l’on décide d’enseigner des branches comme la mathématique, l’histoire, etc. dans une autre langue que le français, ce ne sera qu’en lingala.

⁵² A cette hauteur, du côté droit de la page, nous lisons la directive scénique “*Voir cahier notes projets*”. Il paraît qu’à part ce texte, Van Ronslé avait devant lui, pendant la communication orale, un de ses cahiers contenant quelques notes personnelles, prises régulièrement et en dehors du contexte de cette conférence.

⁵³ Nous supposons qu’il s’agit de E. De Boeck, *Grammaire et vocabulaire du Lingala, deuxième édition, corrigée et augmentée*. Mission du Sacré-Cœur, Nouvelle Anvers, 1911 ou de son *Eenige begrippen van Lingala met woordenlijst en gebruikelijke volzinnen, 3e uitgave - Quelques notions du Lingala avec vocabulaire et phrases usuelles, 3e édition*. Imprimerie Dreesen & De Smet, Bruxelles, 1914.

⁵⁴ Dans le manuscrit est ajouté au-dessus du mot “enseignement” le mot “écoles” et autour du mot “écrits” les mots “publications” et “imprimés”.

⁵⁵ L’uniformité à laquelle Van Ronslé tient tant n’est-elle donc à chercher qu’au niveau de la langue écrite?

⁵⁶ “L’Académie” dont question ici ne peut être qu’un usage métaphorique du terme. Il vise probablement les quelques Pères qu’il a indiqués dans le point sous 4).

⁵⁷ Dans le manuscrit, le point 5) des applications pratiques concernant le lingala est sur la même page (que Van Ronslé a numérotée “8”) suivi des mots “*La langue strict[ement] d[ite] indigène, voir p.5 ad calc.*”. Van Ronslé a séparé le bas de cette page “5”, dont le haut contient les points III.3 et III.4 de la discussion antérieure, par une ligne horizontale, après laquelle il a écrit la phrase “*suite de p.8 - La langue*

strict[ement] d[ite] ind[igène] — applic[ation] de la 1^{ère} conclusion”, que nous avons reprise ici. Van Ronslé a dû hésiter à prendre une nouvelle feuille pour les applications de la règle (conclusions générales) qu’il avait formulée pour les langues indigènes.

⁵⁸ Dans le manuscrit, cette phrase est suivie de quelques lignes blanches et ensuite les mots “*Interrogé le P. Butaye: R[éponse] je n’ai conn[naissance] d’auc[une] conv[ersion] de polyg[ames] chez moi*”. Il s’agit d’une réflexion sur les polygames en rapport avec les observations faites en la première partie. Le P. René Butaye, sj (1858-1929; au Congo de 1895 à 1929) a publié six dictionnaires et grammaires sur le kikongo (kintandu) et un grand nombre de textes scolaires et religieux en cette langue.

⁵⁹ Le texte suivant est intercalé en haut de la page que Van Ronslé a numérotée de “8” et apparaît, de cette manière, ‘entre’ les points 2) et 3) des applications pratiques concernant le lingala. Jugeant de son contenu, il nous paraît qu’il appartient aux applications pratiques concernant les langues indigènes. Le style de ce passage est des plus elliptiques, avec beaucoup d’abréviations, et paraît donc être noté de façon très hâtive et, sans doute, sous fatigue. Cela nous fait conclure qu’il s’agit de la fin de la rédaction de Van Ronslé.

⁶⁰ Van Ronslé fait ici une énumération incomplète des langues vernaculaires de la région sous la responsabilité de Nouvelle Anvers. Voir pour plus de précisions notre note 17.

⁶¹ Il est impossible de vérifier encore quelle était en ce moment la situation réelle du lingala chez les Jésuites (au Kwilu), les Rédemptoristes (au Bas Congo) ou au Kassai (ici Mgr De Boeck avait été responsable ecclésiastique de 1913 à 1916). Van Ronslé renvoie à un témoignage de De Boeck qui présente la situation comme “mauvaise” pour le lingala. Celui-ci en parle explicitement dans un texte “*Taalkwestie in Kongo*” (Question linguistique au Congo), texte daté du 4 mai 1914 (Archives CICM à Rome, P.II.B.3.6., 3 p. dactylographiées avec ajoutés manuscrites). Nous espérons le publier ultérieurement. Dans un autre texte non daté (mais certainement après 1939) de 2 pages dactylographiées se trouvant dans l’exemplaire personnel de E. De Boeck de sa *Grammaire et Vocabulaire du lingala*, 2^{ème} édition (1911) et conservé à MSC Borgerhout (Belgique), le même auteur déclare que Mgr De Clercq lui demandait en 1905 un catéchisme en lingala pour Lusambo. Chez les Trappistes le lingala n’avait pas été accepté comme le signifie le texte de Dries que nous avons cité en note 14.

⁶² *Quisnam emergit in ista re? Hominem non habeo*, traduction: “Qui surgit dans cette affaire? Je n’ai personne”.

⁶³ Mission de Ibeke, fondée en 1910; mission de Inongo, fondée en 1907; mission de Bokoro, fondée en 1909. Ce sont les trois missions existantes en 1918 dans la région de Inongo (lac Mai-Ndombe).

THE WHITE FATHERS AND LUGANDA To the origins of French missionary linguistics in the Lake Victoria region

1. Introduction¹

Luganda is one of the better documented languages in Bantu linguistics. The list of grammars and dictionaries is old and long, and is complemented with a somewhat younger but equally extensive list of articles presenting in-depth analyses of individual aspects of Luganda grammar. For obvious, historical reasons, the majority both of the grammars and dictionaries and of the individual articles are in English. In the case of the articles, the exceptions to this rule can be counted on the fingers of one hand; the most important ones are, in German Schadeberg (1987), in Russian Vinogradov & Cernicenko (1969), in French Meeussen & Tucker (1955), and in Dutch H.P. Blok (1951). In the case of the grammars and dictionaries, the exceptions are not specifically more numerous.

They are, however, of a particular noteworthiness from a historiographic point of view. Apart from at least one publication in Russian (Nosova & Jakovleva 1969), a mimeographed language course in German which displays no descriptive-scientific aspirations, and some Luganda manuals and schoolbooks *in* Luganda, almost all Luganda grammars and dictionaries with scientific ambition and in another language than English are in French. They can, moreover, all be traced back to one and the same, collective, authorship, as well as to one bounded time span in early colonial history. I am referring to the French Catholic missionary congregation of the White Fathers and to the period between 1885 and 1921. In this period, the White Father missionaries, who arrived in the Lake Victoria region in 1879, published six Luganda grammars and dictionaries in French (and one in Latin), the list of which is presented at the back of this text.

The present paper reports on a pilot study of a more encompassing and more detailed investigation into the White Fathers' work on Ugandan

languages in those early years. I want this investigation to take its place within a research project concerned with the historiography of linguistics in colonial African contexts in general. In that capacity, it links up with work reported on in Meeuwis (1998a), (1998b), (1998c), (in press), and Meeuwis & Yoka-Mpela (1998), as well as with the general course of interest which is taken by africanist journals like *Annales Équatoria*, in which the historiography of colonial linguistics and ethnology, including the edition of relevant historical documents, appears as a major hallmark. In fact, a reinvigorated interest in missionary linguistics and missionary science has over the last few years been witnessed in more than one academic circle; the edition by Hovdhaugen (1996) and conferences such as *Colonies, Missions, Cultures in the English-Speaking World* (Eberhard-Karls-Universität Tübingen, Germany, April 1999) and *Belgium's Africa: Assessing the Belgian Legacy in and on Africa* (University of Gent, Belgium & Belgian Royal Museum for Central Africa, October 1999) are but some of the testimonies to that effect. Attention in such a historiographic project is not necessarily limited to "great events", whose effects have caused capital, lasting changes or dramatic paradigmatic shifts. Historical "exceptions" and phases in history that seem to have remained unnoticed or were ignored by later and more dominating generations, prove all the more enlightening when examined for their historical and language-ideological contingencies. They can shed light on the inherent complexities of intellectual microcosms and on the ways in which these microcosms are affected, or not, by changing internal and external circumstances.

An additional purpose of this article is to inform the community of Luganda specialists, most of whom are Lugandaphones and certainly Anglophones, about the Francophone work that has been accomplished on the language which constitutes their object of study. It is indeed my hope that the non-French-speaking colleagues among them will find in the present contribution a useful complement to their own historiographic studies of Luganda grammar writing. That is also one of the reasons why, although the White Fathers produced one or maybe more linguistic materials on Luganda *in* Luganda,² my study focuses on their publications on Luganda that are written in French only, with the exception of the one Latin-Luganda dictionary (Anonymous 1912).

The language barrier is, however, not my only motivation to inform the community of Luganda scholars on the history of the White Fathers' work. I would also like to expect that my discussion of these missionaries'

œuvre can fill some gaps of a bibliographical-documentary order. Few of the standard bibliographies mention the White Fathers' publications on Luganda. Those that do, like Van Bulck (1948) and Whiteley & Gutkind (1958), contain more than one imprecision concerning author names, dates of publication, or other matters. Also, copies of the publications are quite hard to find in public libraries across the world, certainly much harder than most of the Luganda grammars and dictionaries in English. My (preliminary) findings indicate that a copy of nearly each of them can be found on the European continent, but in order to find them one has to dig deep into lesser known libraries and archives in Belgium, France, or Rome. In the major public libraries outside the European continent, only three publications seem to be available: the School of Oriental and African Studies in London has a copy of Gorju (1906) as well as of Le Veux (1917), a copy of the latter is also available in the Africana library of Northwestern University in Illinois, USA, and the library of the University of California at Berkeley, USA has a copy of Le Veux (1914). Such a paucity in available copies, together with the general deficiency of the existing bibliographical documentation, calls for a renewed study of the White Fathers' Luganda publications and their history.

A reconstruction of linguistic publications produced by missionaries is necessarily incomplete without an additional description of the wider range of language-related practices the same missionaries engaged in and of the linguistic convictions they entertained. That is to say, the grammars and dictionaries that missionaries as actors within European colonial or missionary projects produced, cannot be properly interpreted if not approached as mediated by the ways the missionaries thought about and used these languages in their daily activities in the missions. This refers not only to the actual clerical and apostolic tasks for which each of them had been called, but also to the educational and other lay responsibilities which they were committed to.

We are touching, here, on the very issue which renders the present contribution a pilot study. The focus in what follows is, dominantly although not exclusively, on the socio-historical contexts that mediated the preparation and publication of the grammars and dictionaries in question. In an encompassing historiographic project like the one I wish to embark on, it is necessary to first unveil these contextual circumstances in some detail, so as to be able to interpret the publications themselves with appropriate accuracy in a second analytical phase. Section 2 opens the account with a summarized

historical narrative of the White Fathers' mission in Buganda, which in the early years was called the "Victoria-Nyanja mission" (*Nyanja* being the local word for "lake"). In section 3, I proceed to a description of a number of explicit and hardly negotiable linguistic and humanitarian principles which the founder of the congregation of the White Fathers expected his missionaries to live by wherever they were bound to settle. These principles thus counted as "primary starting points" upon which each White Father's language-related practices and attitudes would be further constructed once he arrived in the field — it is indeed important to keep in mind that a newly arrived missionary did not design his practices, attitudes, and judgments from scratch.

Section 4 looks at the way in which all these starting points and their development manifested themselves in the concrete case of Luganda. Attention is devoted, in a first subsection, to the process of Luganda language learning by the very first group of White Fathers who arrived in the Buganda kingdom in 1879, and to the role of Kiswahili therein. In 4.2, the daily use of Luganda in the apostolic and educational tasks of the missionaries is spelled out. Here, cursory reference will be made to the existence of other White Father publications than the French ones which they wrote for linguistic-scientific purposes, such as schoolbooks, manuals, and religious texts. In 4.3, then, I venture a first investigation into the actual grammars and dictionaries. The pilot study at hand will, in this respect, be limited to a historical narrative of some of them and to a discussion of two historically important ones, i.e. the *Essai de grammaire ruganda* of 1885 and the *Grammaire luganda* of 1921. The former is the first linguistic publication on Luganda the White Fathers ever produced, offering a window onto their initial and uncorrected perception of the language's structures and mechanisms. The latter is (most probably) the last publication in the row and thus displays the end result of linguistic thinking and rethinking over a whole generation.

2. Mission history

The *Société des Missionnaires de Notre-Dame d'Afrique*, whose members are better known as "The Missionaries of Africa" or "The White Fathers", was founded in 1868 by the French Cardinal Charles Lavigerie (1825-1892). Lavigerie established the congregation's seat in Algiers, where he and his missionaries resided in the *Maison-Carrée* house and where the

first missionary activities were put to the service of the populations in the North-African desert.³ Lavigerie's wish to orient his missionary congregation towards sub-Saharan Africa came later: it goes back to the Geographical Conference of Brussels which was organized in September 1876 on the initiative of the Belgian king Leopold II. King Leopold's (officially declared) intention with this conference was to invite all the sponsors of completed or on-going explorations in Africa to join efforts and to agree to organize all future explorations along the lines of a more or less coordinated program. Its immediate result was the foundation of the "International African Association", composed of individual national committees and a central international committee presided by King Leopold himself. While King Leopold had obvious political objectives with the Association, i.e. the preparation of a partition of Africa among the European states with the best possible deal for the Belgian court, the founding act strongly emphasized a series of humanitarian goals, such as the "civilization" of the "primitive" peoples and the eradication of slavery, as well as a number of scientific ones, i.e. enlarging the existing knowledge of Central Africa across all possible disciplines.

From the beginning, Cardinal Lavigerie was most enthusiastic about this noble and encompassing mission and was convinced that it was to be complemented with a religious, Christianizing component. Religion and Christianization were, indeed, explicitly left out from the objectives in the Association's founding act, as its directors were careful enough not to evoke any friction between member-states of diverging religious tendencies (German Protestants, Belgian Catholics, Ottoman Muslims, freethinkers, etc.). Lavigerie understood that diplomacy compelled the Association to leave it at the heedful statement that "missionaries from any Church will be able, in the field, to count on the Association's protection and material assistance". But nothing seemed to prevent him from seeing in the Association's program an invitation for elaborating his own religious project in parallel, fully complementary lines. In 1877, he conceived of this in the following terms: "By clearing the way through equatorial Africa for explorers and merchants, the Association also clears the way for the Gospel, and it is in this that, without knowing it itself, the Association will find its immortal glory" ([Collection Lavigerie] 1954: 10-11).⁴

The Geographical Conference of Brussels and the ensuing International African Association were, however, not the only historical events feeding Cardinal Lavigerie's dream of a vast Christianizing project in Central Africa. Important as they may have been, Lavigerie must have brought

them in connection with the suggestions H.M. Stanley had made about a year earlier. During the very days the scientists and diplomats were gathered around the conference tables in Brussels, Stanley was in the middle of his historical traverse from East to West Africa. He had left the East-African coast in November 1874 and was now — in 1876-1877 — proceeding further on his way west, sailing down the river Congo, to reach the Congo estuary on the Atlantic coast in August 1877. But he had already reached the Buganda kingdom on the northern shores of Lake Victoria in March 1875. His stay in Buganda is an illustrious and often-cited part in the history of the African expeditions. Stanley's impression of the Baganda people and of their ruler, King (Kabaka) Mutesa, was exceptionally positive. He stayed there no less than 10 months, which given the total distance to cover in an expedition of this magnitude was unusually long, and a totality of twenty chapters in the first volume of his "Through the Dark Continent" (1878) are devoted to this period. Stanley was impressed by the refinement, discipline, and education that characterized the kingdom and its people. Otherwise notorious for his poor anthropological and linguistic observation, he devoted himself to a more than shallow inquiry of Baganda culture and political history, took the trouble of writing down a number of oral traditions, such as the Kintu myth and some animal fables, and became a personal friend to King Mutesa, with whom he discussed many religious matters (see chapter XV in Stanley 1878, vol. 1).

On the basis of these discussions, and, to be sure, on the basis of his general impression of the Baganda as an open and responsive people, Stanley concluded that here was an African king who was genuinely interested and amenable to receive Christianity. His enthusiasm was such that he wrote a letter to Europe, persuading the Western world that if the Christianization of Africa was at all on their agenda, which he thought it should be, certainly the right place to start was Buganda (see also Hambrouck 1991; Heremans 1966). Stanley wrote the letter on 14 and 15 April 1875, but for practical reasons it could not be made public to the European audience before 15 November 1875, when it appeared in the British newspaper — and one of Stanley's sponsors — "The Daily Telegraph". Stanley included a copy of this letter in his already-mentioned book (1878, vol.1: 209-210). The following lines illustrate his strong conviction in the singular openness of the Baganda king towards Christianity.

“But, oh! that some pious, practical missionary would come here! What a field and harvest ripe for the sickle of civilization! [...] He [King Mutesa] has begged me to tell the white men that, if they will only come to him, he will give them all they want. Now, where is there in the entire pagan world a more promising field for a mission than Uganda? [...] I speak to the Universities Mission at Zanzibar and to the Free Methodists at Mombasa, to the leading philanthropists, and the pious people of England. ‘Here, gentlemen, is your opportunity — embrace it! The people on the shores of the Nyanza call upon you. Obey your own generous instincts, and listen to them; and I assure you that in one year you will have more converts to Christianity than all other missionaries united can number...”

Lavigerie must have remembered Stanley’s words at the time of the Brussels conference and the foundation of the International African Association; it moreover equipped him with concrete information indicating an exact location where to start, coming from an authoritative, first-hand witness.

The first ones to react to the frame created by the International African Association and to Stanley’s urgent invitation, however, were Protestants (Anglicans): the Church Missionary Society (CMS) arrived at King Mutesa’s court in July 1877.⁵ Their prompt reaction alarmed Cardinal Lavigerie, who was now incited to quicker action. In February 1878, he succeeded in persuading the Pope to accord the entire region between Lake Tanganyika and Lake Victoria to the congregation of the White Fathers for an adjusting, Catholic missionary project. Immediately after this approval, Lavigerie sent ten European missionaries to Zanzibar, who left the East-African coast in June 1878, heading inland. Five of them were mandated to found mission stations on the shores of Lake Tanganyika, while the five other ones were to leave them in mid-course and head towards the northern shores of Lake Victoria, i.e. the Buganda area indicated by Stanley.⁶ The members of this “Victoria-Nyanja team” were Fathers Lourdel, Amans, Girault, Barbot and their Superior Father L. Livinhac. This team, together with the caravan of porters, helpers, and soldiers they had recruited in Zanzibar, reached the southern shores of Lake Victoria in December 1878. Superior Livinhac decided to effectuate the passage to the northern side in two steps: Lourdel and Amans would go first in order to proceed to a general inspection of the conditions, establish initial contact with King Mutesa, and obtain his authorization for the foundation of a mission. They arrived on the northern shore in February 1879 and in the ensuing months prepared the

ground and gathered all the necessary information (including linguistic information) as agreed, which they communicated to their Superior Livinhac on the southern shore through a number of letters. Livinhac and the three others joined them in June of the same year. (As will become clear below, this intermediate period of four months is quite important in the historical reconstruction of the White Fathers' work on Luganda.) In the years and decades that followed, more White Fathers would leave *Maison-Carrée* in Algiers and join Livinhac's Victoria-Nyanja mission in Buganda.

At first, the White Fathers were heartily welcomed by King Mutesa. Shortly after Livinhac's arrival in June 1879, he received them in his palace in Rubaga and generously granted them permission, as well as a piece of land, to commence their missionary activities. This benevolence stemmed from the less noble agenda to play them off against the already present Protestants and Muslims. Indeed, on arriving in Buganda the White Fathers happened upon the fairly well-developed missionary activities of the CMS, who, as mentioned above, had been working in the area since 1877. They also met a thorough influence of Islam in the religious, social, and mercantile lives of an important number of Baganda. Islam had been present in Buganda since the arrival, in 1844, of the first Arab trade caravans coming from East Africa (Hansen & Twaddle eds., 1984; Kasozi 1986), and had also been encountered by Stanley during his visit in 1875. Mutesa considered each of the three foreign religions in his kingdom to represent a corresponding imperial nation, and hoped to turn their mutual antagonisms to his own political benefit.

The Catholic and Protestant missionaries and the Muslims were, therefore, subjected to King Mutesa's constant changes of heart — a confrontation which would not change under the kings that succeeded Mutesa after his death in 1884. There is evidence to conclude that overall, the Baganda kings' continuous campaigns against these three powerful religious groups affected the White Fathers more than the other two parties. This was partly due to these French missionaries' constant refusal to connect Christianization to politics, i.e. to assist the kings in approaching the French government for possible colonial or mercantile advantages, and partly to the area becoming a British protectorate in the 1890s, from which the Protestant missionaries were able to benefit more. In order to overcome the difficulties, the Catholic ecclesiastical authorities in Rome tried to strengthen the position of the mission area by proclaiming it an Apostolic Vicariate in March 1883. Superior L. Livinhac was thereby named as Vicar Apostolic; in 1884,

he would travel to Algiers for his Episcopal consecration, a stay during which, as I will elaborate on below, he would see the first Luganda grammar appear in print. The ordeals for the Catholics nevertheless continued to accumulate. The worst one was probably King Mwanga's massacring of a group of Catholic-converted Baganda in May 1886, who have been known as the "Ugandan Martyrs" since.⁷ Another example was the forced division of the Vicariate in 1894, large parts of which had to be ceded to the British Catholic congregation of the Mill-Hill Fathers.

3. Missionary method and language

At the foundation of the congregation, Cardinal Lavigerie had spelled out a number of rules of conduct which each White Father was to familiarize himself with before departure. The overarching principle of these rules of conduct was non-imposition and gradual, regardful integration. Lavigerie excluded the use of harsh methods in the apostolic practice. Christianity was not to be imposed by force or coercion, but was to be imparted to the people in full forbearance and cooperation. The missionary method was to consist, not in brutal shock therapy, but in patiently explaining and listening to the people and in living together with them in the best of relationships. Lavigerie made it clear that administering other, secular, services, like charity, health care, and education, was part and parcel of the missionary's responsibilities.

Cardinal Lavigerie more than once stressed the importance of accommodation. The principle of non-imposition and gradual, regardful integration, indeed also stipulated that nothing was to be executed if not consolidated by the agreement of the people's political, legal, and moral authorities. Accommodation was, as such, not only a matter of considering the power structures in place, but was also prescribed at the level of culture. For a White Father, Christianization was in no way to be misunderstood for occidentalization. Existing cultural traditions, practices, and value standards had to be respected and to be evaluated on their own grounds, rather than from the missionary's European perspective. Bouniol (1929: 81) quotes this rule of conduct:

"Missionaries are also recommended to guard against wounding the susceptibilities of the natives in regard to their ancient beliefs, and to refrain

from criticising established customs until they have studied them carefully, and are in a position to judge them fairly from every point of view.”

Non-imposition, forbearance, and respect for cultural specificity also applied to language. Since it was not the people who should accommodate to the missionaries but the other way around, learning the language of the people where one was to work naturally ranked very high in the rules of conduct. Non-imposition involved the absolute exclusion of the use of French in mission posts. The congregation’s code included the all but mild admonitions:

“Nervousness or hesitation of speech is a great handicap to a preacher, and therefore hard study is required of newcomers at a mission; they must be prepared, at the end of six months, to undergo an examination on their knowledge of the local language” (Bouniol 1929: 84)

“The missionaries will always remain conscious of the fact that it is impossible to accomplish any seriously good work if they are not competent in the language of the natives amongst whom they are to live. They will therefore have to learn it as early as possible” (Nicq 1906: 45).

With these regulations, Lavigerie in fact only did what a founder or Superior General of any Catholic missionary congregations was, in principle, supposed to do, i.e. comply with the existing canons of the *Propaganda Fide*. Since at least 1774 — and probably earlier (see Mulders 1950: 232ff) — this Roman-Catholic institution founded during the Counter-Reformation for directing the propagation and consolidation of the Catholic faith across the world, had been divulging a whole series of decrees instructing Catholic missionaries going to exotic places to always learn the language spoken around their newly founded missions posts.⁸

But what distinguished Cardinal Lavigerie was that in his case, the requirement of cultural and linguistic accommodation was complemented with an unequivocal requirement to also obtain a reliable, scientific, and transmittable knowledge of these matters. Indeed, membership of the congregation of the White Fathers committed one to devote at least an amateur, if not a scholarly, attention to the ethnographic, linguistic, and historical particularities of the regions one was to work in. Missionaries of all denominations and cults participated greatly in the elaboration of a linguistic and anthropological research tradition in Central Africa (see the introducto-

ry observations made in section 1 above, as well as Wils 1953; Welmers 1974[1971]; Yates 1987; Fabian 1991[1983]; 1986). Also, in the first decades of this century a number of official agreements were reached between some colonial states and the Holy See regulating the state-sponsored collection and publication of such research by missionaries of any Catholic order. There are, however, indications showing that the White Fathers' obligation to engage in scientific knowledge gathering was a singularly outspoken one. Not many other missionary congregations were endowed with a founder who formulated his prescriptions for a thorough collection of reliable knowledge on the histories, cultures, and languages of the indigenous populations as early in history (before the 1890s), as explicitly, and as centralized and uniformly imposed as Cardinal Lavigerie did. To quote from Bouniol (1929: 84):

"It was the Founder's wish that all members of the Society should keep a journal, both when travelling and at the mission-post. They were to record carefully all the information they could gather about the history, habits, and customs of the natives amongst whom they were working, before the old traditions were forgotten and customs changed as the result of contact with travellers and explorers, or with the missionaries themselves. He recommended that older natives should be encouraged to talk about their ideas of God, of the origin and fall of man, of revelation, etc. [...] They [the missionaries] take every opportunity of noting facts of interest to scientists, when they can do so without loss of time, and without using expensive instruments".

To be sure, some of Lavigerie's intentions behind this urge for the systematic collection of anthropological and linguistic information must have been purely utilitarian in nature, in that they were aimed at a type of knowledge necessary for the eradication of traditional beliefs and habits practically impeding the introduction of Christianity. However, as the lines just quoted show, this must have been only part of the picture. Lavigerie was a man with an attraction to science for its own sake. He was occupied by the thought that the cultural variety in Africa was threatened by an impending acculturation of its populations, caused, to an important extent, by the presence of his own missionaries. Rather than welcoming the disappearance of indigenous traditions and customs, he pleaded, in a genuinely academic fashion, for the rapid and comprehensive collection of all forms of data "before it was too

late”, so as to at least safeguard this knowledge for generations of scientists to come.

This science-for-science attitude has to be traced back to Lavigerie’s personal enthusiasm for the idea behind the Geographical Conference of Brussels and the International African Association. As outlined above, Lavigerie was much impressed by the encompassing scientific-cum-humanitarian vocation of the Conference and the Association. However true it may be that King Leopold’s real aspirations behind the Conference and the Association were only political-imperialistic in nature, and that the scientific and humanitarian motivations were merely surface-level justifications, people like Lavigerie, who were positioned at the receptive end of all these constructions, did take such motivations seriously and gave them a genuine place in their own, individual projects.

The science-for-science attitude implied that the knowledge acquired was to be rendered permanent, i.e. “written down”. This touches upon Fabian’s analysis (1984) indicating that the first colonial and missionary expeditions were not only aimed at “discovery” and “inspection”, but also at “inscription”, i.e. recording the discovered and inspected realities in written and transmittable form. As the citation above shows, Lavigerie expected each one of his missionaries to “keep a journal” and to “record all information on the populations they met as carefully as possible”. In the case of language, this amounts to nothing less than the composition of dictionaries and grammars. The following lines bring this particular aspect more explicitly to the surface:

“the Fathers are expected to help one another in their studies, and in every mission where no text-book of the language yet exists, they spend at least two hours a day in compiling a vocabulary and grammar. As soon as possible they translate the Gospels and a short catechism” (Bouniol 1929: 84).

This brief overview of Lavigerie’s “guidelines” of how his missionaries were to position themselves in front of local cultures and languages can be concluded with the summarizing observation that a White Father leaving Europe or Algiers in order to realize his missionary vocation in the hearts of Central Africa, did not do so with an “empty mind”. Instead, a rather well-defined ideological background had already been instilled on him, constraining the range of lines of thought and action that he would be

able to implement when dealing with the human and linguistic realities encountered in the field. How all this “background baggage” and its implementation in the field manifested themselves in the concrete case of the mission in Buganda will be explained in the following paragraphs.

4. Luganda

4.1. Learning the language: The role of Kiswahili

How, first of all, did Father Livinhac and his confreres acquire an initial knowledge of Luganda? The role of Kiswahili as a mediating language was paramount in this learning process. At the time of their first contact, the White Fathers and the Baganda indeed shared a certain competence in Kiswahili, albeit, especially for the former, a fairly limited one.

Knowledge of Kiswahili in the Buganda kingdom dated back to the 1840s, when it was introduced into the region by the first Arab caravans. Indeed, the Muslim traders from the East-African coast were speakers of Kiswahili and, in some cases, Arabic as well (Kasozi 1986; Hansen & Twaddle eds., 1984). As mercantile and religious contacts between the Baganda and these traders continued to flourish after the first caravan of 1844, a certain knowledge of these two languages took root in the kingdom. This second-language knowledge was never bound or able to replace indigenous Luganda. Nor has it ever been widespread across all population segments; it was, instead, limited to the court, Islam-converted Baganda, tradesmen, and other individuals who professionally or otherwise stood in regular contact with the foreign traders. From historical sources, we know that King Mutesa himself was conversant in Kiswahili, as he was also able to read and write elementary Arabic. Stanley’s own testimony is one of the earliest sources to this effect (1878, vol.1: 209).

The Kiswahili knowledge of the White Fathers, then, goes back to the same origins as the Kiswahili knowledge of all Europeans (explorers and others) who headed for the Central-African inland in the nineteenth century. Since their necessary stop-over, coming from Europe, was Zanzibar, where at least two months had to be spent in preparation of the expedition, and since each expedition started on the East-African mainland, Kiswahili was the first African language these Europeans came into contact with. But certainly not all Europeans decided to learn the language, as it was in principle

possible to rely on the African interpreters (using mostly English) who were recruited for the caravans.

Given the White Fathers' missionary method as designed in Lavignerie's prescriptions, it should not surprise that the ten missionaries of the first caravan refused to follow this line of least resistance, and instead exerted themselves to become devoted students of Kiswahili. The journal of this caravan, published in 1954 in the *Collection Lavignerie*, witnesses how, from the first days after departure from the East-African coast, all of them applied themselves to learning the language whenever time and workload permitted (e.g., 1954: 136). Evidently, some of them proved to be more successful language learners than others. Father S. Lourdel, for instance, was well-known among his confreres for his talent and ease with languages. His biographer A. Nicq writes that during his missionary formation in Algiers, Lourdel devoted much of his free time to acquiring a basic competence in Arabic, always watchful to learn the local variant of spoken Arabic, i.e. the language as it was spoken by the local populations, rather than any written or standard variant (1906: 45-46). Similarly, on the road through the East-African inland, Lourdel studied Kiswahili, attentive not merely to learn the standard variety from textbooks, but also to acquire practical language skills by engaging in everyday conversations with native speakers. By the time the Livinhac team of five White Fathers reached Lake Victoria, Father Lourdel was more than basically conversant in Kiswahili, and he outdid his four confreres in this fluency. It was also this exceptional knowledge of the Kiswahili language which in February 1879 brought Superior Livinhac to the decision of sending Lourdel (and Father Amans) ahead to meet and negotiate with King Mutesa, while he (and the two others) would wait for Lourdel's report on the southern shore of the lake. In Livinhac's own words, "As Father Lourdel seems to have recovered well from his illness and as he knows Kiswahili better than the other missionaries, I acquiesce to his desire to move ahead of us and meet Mutesa" (Nicq 1906: 128).

As soon as he arrived on the northern shore, and during the four months of inspection and negotiation for which he was sent, Lourdel, mindful of his Cardinal's general instructions, paid quite some attention to the linguistic situation in Buganda. One of the first things he noticed was the knowledge of Kiswahili at Mutesa's court, as well as the poor knowledge of Luganda among the English missionaries he found already present there. In a letter to Livinhac on 4 April 1879, he wrote: "Mteça has insisted to meet us. He's a fine man, authoritative, very intelligent, very diplomatic. He un-

derstands Arabic and Kiswahili. [...] The English here [the Anglican CMS] use Kiswahili quite well, but they are not yet very familiar with Kiganda” (Nicq 1906: 142-143). Seemingly, the observable knowledge of Kiswahili in Buganda was for Lourdel a sign of the advanced refinement and international openness of the kingdom and its rulers. In addition, it announced a shared means of communication, which promised to facilitate the founding of the mission and any future cohabitation with the local rulers. And, this shared means of communication would also be applicable in the acquisition of the “real” native language of the people they were to integrate with, which the competing Anglican missionaries had so far not been able or willing to do.

It is evident that from the first days, the White Fathers considered Kiswahili nothing but a temporary stepping stone. In line with Lavigerie’s general principle of accommodation and respect for indigenous particularity, there was for the White Fathers no possible argument in favor of comfortably settling into the established usage of Kiswahili as a readily available lingua franca. Deprived of any immediate anchoring point in the historical authenticity of Baganda culture, this language could only be a means to an end, a necessary evil, which was to make way for the local language in as short a time span as possible. This idea was indeed fully implemented as soon as the other White Fathers had joined Lourdel and Amans in June 1879: the whole team embarked on the study of Luganda the very next month (Nicq 1906: 217).

Thanks to a number of sources, we are at present in a position to reconstruct some of the details of this Luganda study beginning in July 1879. First of all, comparison with the already mastered Bantu structures of Kiswahili was a basic ingredient in this initial language-learning process.

“In order to bring this people closer to God, it was necessary to become one with them. Immediately after his arrival in Uganda, Mgr. Livinhac became literally passionate about the indigenous language. In little time, he identified its mechanism with that of Kiswahili.” ([Grands Lacs] 1950: 12)

Another noteworthy detail is that however hard they tried, the five White Fathers were at first unable to find a *local* person who would be able or willing to teach them the language. They first attempted to use as a language teacher one of the slaves whom they had freed (bought) from slave traders in order to nurse them in their own orphanage as the “very first reci-

pients” of Christianity.⁹ These freed slaves were preferred candidates for this job for the obvious reason that they now lived under the complete custody of the White Fathers and were not in a position, and probably not particularly motivated, to deny them the favor. Unfortunately, however, a bilingual slave could not easily be found.

“From the month of July onwards, they had been striving to obtain a slave who knew both Kiswahili and Rouganda. But these efforts were in vain, as such an erudite slave was not to be found.” (Nicq 1906: 217).

The local, free, Baganda population, then, did number quite some bilingual individuals. Nevertheless, for some reasons, none of these seemed prepared to assume the role of language teacher.

“We had hoped, writes Father Livinhac, that with the Kiswahili dictionary and the knowledge of this language we had acquired during the journey, we would be able to learn Rouganda without too many difficulties, as there is here a large number of Negroes who speak the two languages; but experience has unfortunately proved us wrong. Those who could be of help to us are all more or less Muslim, and, while they are otherwise very complaisant, even to the point of flattering us in the hope to obtain presents, they have never wanted to become our teachers, despite the promises we’ve made them. They probably consider it one of greatest crimes to help us learn a language which we could then put to use to make ‘Christian dogs’ out of them.” (Nicq 1906: 217-218)

Thus, the considerable number of Kiswahili-Luganda bilinguals among the Baganda paradoxically did not allow the White Fathers, in the first year, to learn Luganda from a native speaker. They were obliged to use a foreigner from Zanzibar, who had mastered enough Luganda, to help them.¹⁰

“Who was of most assistance to the White Fathers in their study of Rouganda was the Zanzibari Mefitah. Although he was a disciple of the English [the Anglican CMS], this negro rapidly became attached to the White Fathers, voluntarily agreed to give them lessons, and in the process familiarized them with many a trait of Baganda custom.” (Nicq 1906: 219)

In other words, instead of relying, for their initial Luganda training, on a native speaker of this target language who had an additional, second-language knowledge of Kiswahili as the mediating language, the White Fa-

thers found themselves compelled to turn to a non-native speaker of the target language and a native speaker of Kiswahili.

This, it must be stressed, only applied to the White Fathers' first weeks and months in the mission. As soon as even a limited community of Christian Baganda was forming in and around the mission, informants evidently abounded.

4.2. Using the language: Luganda for religion, education, and social work

Once the Luganda language was sufficiently mastered, the White Fathers could start applying the congregation's principle of cultural and linguistic accommodation to the immediate practice of their work in the mission.

First of all, the actual evangelizing, apostolic task, i.e. introducing the people to the teachings of the Catholic faith and Church, initiating them through its applicable sacraments, instructing the catechumens, etc., was done exclusively in Luganda. One of the first feats, therefore, was the composition and publication of a number of catechisms in Luganda. The first one of these catechisms is said to have appeared as early as at the end of 1879, the first year of the White Fathers' presence in the area (Nicq 1906: 219; [Grands Lacs] 1950: 9). Numerous Luganda copies of the Gospel, Luganda prayer books, hymn books, live stories of Saints, etc. soon followed. Also, promising young men were trained as catechists to assist the missionaries in transmitting the Catholic faith in and through Luganda, bringing in all their additional effectiveness as native speakers. As is always the case, the most promising and called ones among them were encouraged to enroll for priest training in the seminaries, where the seminarists were not only "respected" in their use of, and cultural attachment to, their native language Luganda, but where their knowledge of it was also dramatically enriched by the White Fathers' instruction of music- and song-writing *in* Luganda (Bouniol 1929: 119).

Secondly, it was mentioned in section 3 above that Lavigerie — and in this he was not unique among the other heads of missionary congregations — obliged his missionaries to always combine their purely apostolic tasks with more secular services to the population, such as charity work, education, and health care. In order to accomplish this part of their vocation, the White Fathers founded varied types of schools in Buganda, from ele-

mentary education to higher schools and technical colleges. As the school is the locus *par excellence* where to implement principles such as the requirement of linguistic accommodation, it should not surprise that Luganda was employed as medium of instruction in as many of these schools as practically feasible. Writing about the mid 1920s, Bouniol reports that:

“In order to avoid the danger of snatching the children too abruptly from their normal environment, the White Fathers teach native languages only, in the elementary schools. The teaching of European languages is reserved for secondary schools, which are opened wherever conditions are favourable, and for higher schools and technical colleges, in which young natives are prepared for the examinations that qualify them to enter Government service or business houses” (1929: 87)

“Nearly all the [White Father] mission stations in Uganda possess a mission school [...]. In the elementary and primary schools, boys and girls are taught together, in their own language.” (1929: 206).

The native language was also consistently used in the schoolbooks the White Fathers produced. In addition to the countless reading and writing books in Luganda for elementary education, the White Fathers’ printing press in Bukalasa continued to produce books on history, geography, and science which were also written in the language (Bouniol 1929: 208). They even composed a grammar of Latin in Luganda, which was used for the Latin classes in the seminaries mentioned above (Anonymous 1914).

The White Fathers soon decided to publish a monthly periodical in order to inform the population better and on a more regular basis on matters of local interest in such peri-apostolic domains as education and the like. For this newsletter too, the White Fathers were conscious to use Luganda throughout. The periodical was called *Mummo*, which is Luganda for “your friend”, and was first published in 1911.¹¹

4.3. Codifying the language: Luganda grammars and dictionaries

The third step in a White Father’s responsibility to accommodate linguistically, after having learned the language and having started to apply it in all his clerical and other contacts with the population, was to write down the grammatical rules and lexical repertoire of the language. This codification

and inscription of native languages was, as I mentioned above, an essential element in Lavigerie's instructions.

The collection of words and the systematic identification of the Luganda grammatical rules already started in the first year of the White Fathers' presence in Buganda (1879). It was, from this beginning, a collective enterprise. Rather than relegating the task in its entirety to only one (gifted or exceptionally available) individual, it was expected that every White Father would be "linguistically attentive" in all his daily movements and interactions, and that he would keep written notes of his observations. On Cardinal Lavigerie's personal and repeated insistence (which I illustrate below), these notes were then systematically edited into grammars and dictionaries, which were regularly updated through new editions. This final step of preparing the manuscript and the publication was mostly taken care of by one or two of them, quite often involving the head of the Buganda mission (which until 1890 was Livinhac).

The first product was a manuscript for a grammatical sketch, which Father Livinhac finalized in 1882 and sent to the congregation's headquarters in Algiers in the same year. In the attached letter to Cardinal Lavigerie, Livinhac made it clear that he was sending him the manuscript as a token of the attention his missionaries in Buganda were devoting to scientific knowledge gathering, but that the text was far from ready for publication (Livinhac 1921: v-vi). Lavigerie's eagerness to produce published science was, however, too strong and overrode Livinhac's disclaimer. The Cardinal took personal charge of bringing the manuscript to press, and chose a printer in Paris to assure its timely publication. Livinhac, unaware of Lavigerie's promptness of action with his manuscript, was not mildly surprised when upon his arrival in Algiers in 1884, where he was expected for his Episcopal consecration, he was presented print proofs for correction. The grammar appeared in 1885 and was titled "Essay of Ruganda grammar, by a Father of the Society of the Missionaries of Notre-Dame of the Missions of Africa, of Algiers, Missionary in Niandja." (*Essai de grammaire ruganda, par un Père de la Société des Missionnaires de Notre-Dame des Missions d'Afrique, d'Alger, Missionnaire au Niandja*).

The publication thus retained Livinhac's qualification of the grammar as an "essay" (or "trial", "sketch", "proof") and it did not identify the author any more specifically than "A Father of the Society". It is clear, however, that Livinhac coordinated the work and also took care of the ultimate editing of the manuscript. The first page of this volume contains a dedication to Cardinal Lavigerie, signed by Livinhac and dated 15 October 1884. In this text, Livinhac traces back the *raison d'être* of the book to the Cardinal's initial wish for an encompassing humanitarian and scientific project.

"When Your Eminency did us the honor to send us out in order to evangelize Equatorial Africa, one of his most pressing recommendations was to study the indigenous languages. Delighted to obey to such a wise counsel, the missionaries devote all their free time to learning the dialects of the various tribes amongst which they have established themselves. The *Essai de grammaire ruganda*, the first work which has been published on this language,¹² is the product of the patient observations of those children of yours who have settled on the boards of the Niandja." (Livinhac 1885)

The book contains, in addition to this one-page dedication, xiii plus 98 pages. The first xiii pages are the introduction to the book, also signed by Livinhac. This introduction contains a general geophysical description of Buganda, an account of Baganda subsistence economy (which includes reference to the "Baima" people as the cattle-keepers for the Baganda), an overview of the political and military institutions and history of the kingdom, an identification of mercantile activities and contacts with the East-African traders, and a notice on existing religious ideas and creation myths. The final six pages of the introduction clarify the basic mechanisms of Luganda as a Bantu language using radicals, coordinating prefixes, etc., as well as a survey of the Luganda sounds with an explanation of the alphabet used for them in this grammar.

With regard to this last issue, the grammar displays an unclear perception of the respective qualities of some Luganda sounds. Both graphemes <l> and <r> appear in the spelling of words throughout the grammar (the name of the language is consistently written as "Ruganda"), but without any explanation on their distribution, and it is maintained, on p.2, that "l and r are often used interchangeably". This imprecise interpretation is most probably due to the quality of the latter, in Luganda, as an alveolar tap — which

non-native speakers are bound to mistake for the lateral approximant — rather than as an alveolar trill.

A considerable number of other particularities concerning phonology and the alphabet betray a clear influence from French. The voiced (palatalized) alveolar affricate is in almost all cases written as <dj> (e.g., *omusadja*, “man”; *djangu*, “come”), which can be explained by the fact that the grapheme <j> in French represents a voiced alveolar fricative only. The high back vowel /u/ and the labial-velar approximant remain orthographically undistinguished, both being written as <u> (e.g., *gue muene*, “you yourself”; *uano ualiuo bantu*, “here are no people”), which can be interpreted in light of the absence of the approximant in the French phonological system. Another example is the use of the grapheme <i> for the palatal approximant (e.g., *ruoie runo ruiuliseiulise*, “this cloth is torn in several places”; *aiagala*, “he wants”). The palatal nasal, finally, is consistently written as “gn” (e.g., *simagni*, “I don’t know”; *egnumba*, “house”), which also corresponds to French spelling conventions.

Double consonants appear in the spelling of some words (e.g., *nedda*, “no”; *kutta*, “to kill”), but there is no explanation of their phonemic role, and double vowels are absent altogether. Rules of morphophonological assimilation and ellipsis are identified quite explicitly. There is, by contrast, no mention of the role of tone.

Given the time at which it was written, the grammatical description throughout the eight chapters is quite thorough.¹³ There are chapters on the noun, the article, the adjective, the pronouns, the verb, the invariable particles, and on idiomatic language use. The book ends with the literal transcriptions, plus translation in juxtaposition, of two Luganda stories that were told by a native speaker: an episode from the history of the reign of “King Daura” and the fable of “Ndiakubi” and “Ndalakubi”. A word-by-word grammatical analysis of a segment of the former closes off the entire volume.

The observations done, in 1879-1882, to arrive at the compilation of this grammar *a fortiori* also generated a substantial lexicographical knowledge. During these years, Livinhac and his men were indeed also preparing a French-Luganda dictionary. A manuscript of this dictionary, containing six to seven thousand words, was finalized shortly after the manuscript for the grammar was finished, i.e. around 1883 (Livinhac 1885: xiii; 1921: v). It has, unfortunately, never seen the light. Father Livinhac took the com-

pleted and proof-read manuscript with him on his trip to Algiers in 1884. Only a few days after his arrival in *Maison-Carrée*, and before he had been able to reclaim his trunks which included the manuscript from the port customs, he was called to Carthage for an urgent meeting with Cardinal Lavigerie. The *Immaculée-Conception*, the ferry on which his trunks were sent to Carthage after him, sank before the coast of Annaba, Algeria, on 11 June 1884, taking the manuscript of the dictionary down with it. There was most probably no copy of this dictionary in Buganda or anywhere else. No dictionary would appear from the hands of the White Fathers before 1912, at least not in published form.

When Livinhac went back to Buganda in 1886, taking copies of the 1885 grammar with him, the correction and extension of this grammar were high on his priority list. He coordinated the efforts towards this new edition until 1890, when he left Buganda definitively to succeed Lavigerie as Superior General of the congregation in Algiers. Before leaving Buganda, he left all his personal notes (which included a new collection of Luganda fables and legends, told by a native speaker and literally transcribed), as well as the ones he had been collecting from his confreres, to Father C. Denoit, who had joined the mission a few years earlier, and he charged this Father with the task of preparing the final manuscript. Denoit was able to bring this manuscript to completion by the first half of 1891, upon which he immediately sent it to Livinhac. This book appeared in 1894 as the "Manual of the Luganda language containing the grammar and a collection of tales and legends, by Fathers L.L. and C.D. of the White Fathers, Missionaries in Buganda, second edition" (*Manuel de langue luganda comprenant la grammaire et un recueil de contes et de légendes, par les PP. L.L. et C.D. des Pères Blancs, Missionnaires dans le Buganda, deuxième édition*).

A number of other publications then followed, with Father Le Veux taking over, for some of them, the coordinating task from Father Denoit, who had died in May 1891 shortly after sending out the manuscript for the 1894 edition. Le Veux produced a new, adapted and expanded edition of the grammar in 1914 (Le Veux 1914). This grammar bore almost the same title as the 1894 edition, "Manual of the Luganda language containing the grammar and a collection of tales and legends by the White Fathers, missionaries in Uganda, third edition" (*Manuel de langue luganda comprenant la gram-*

naire et un recueil de contes et de légendes par les pères blancs, missionnaires dans l'Ouganda, troisième édition).¹⁴

Opinions about the usefulness of *Le Veux'* edition were not unanimous. Livinhac himself, at that time Superior General of the entire congregation in Algiers, wrote in his own introduction to the 1921 grammar by Wolters (1921: vi-vii) that *Le Veux'* book

“presupposed a certain knowledge of the language, neglecting, in more than one place, to translate the examples given as illustrations of the rules and was, therefore, not accessible for beginners”.

A much less polished expression of Mgr Livinhac's evaluation appears in a letter he wrote to Mgr Streicher, at that time the Vicar Apostolic of the Buganda mission, on 8 November 1914.¹⁵ This letter accompanied a parcel from Livinhac to Streicher containing the first printed pages of *Le Veux'* manuscript. Superior General Mgr Livinhac expresses his doubt whether this grammar is at all worth publishing!

“I have asked Father Bertel to send you what has already been printed of Father *Le Veux'* grammar. This dear confrere seems to know Luganda very well, but it seems to me that he doesn't know how to teach it.

The grammar lacks order and clarity. He mixes everything, presupposes he's talking to people who know the language very well and in the majority of the cases does not translate the examples he offers. This latter defect will render his dictionary useless for beginners. I am asking myself if we as well, are not making useless costs by printing this work.”

At the end of the 1910s, it was therefore decided to work towards yet another edition, but to produce it, not from *Le Veux'* 1914 revision, but from the older revision by Denoit of 1894. Superior General Livinhac and Mgr. Streicher charged Father A. Wolters with the preparation of the new grammar. It appeared in 1921 under the title “Luganda grammar, by the Fathers L. Livinhac and C. Denoit of the Society of the Missionaries of Africa (White Fathers), New edition revised with care by Father A. Wolters” (*Grammaire luganda, par les PP. L. Livinhac and C. Denoit de la Société des Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs), Nouvelle édition revue avec soin par le P.A. Wolters*).

With the authors so identified, the book explicitly referred to the 1894 grammar as its predecessor, and not to *Le Veux'* revision of 1914.

Thus, the Livinhac & Denoit grammar of 1894, in itself a revised version of the initial 1885 publication, must be considered as branching off into two, and not one, revised editions: one prepared by Le Veux and published in 1914 and another one by Wolters and published in 1921.

In a foreword to this 1921 edition, which is signed by Livinhac and dated 7 October 1920, he sketches the history of Luganda grammars and dictionaries preceding this publication. Again, he starts off by stating that:

“When in 1878, Mgr. Lavigerie, our Revered Founder, sent us to found the Missions of the Great Lakes, he recommended us with the most vivacious insistence to study without delay the language of the people amongst whom we would establish ourselves and to compose, as soon as possible, a grammar and a dictionary for the missionaries who would join us later. Faithful to this wise recommendation, the missionaries who in 1879 settled in Buganda, applied themselves meticulously to discover the words and rules of Luganda” (Livinhac 1921: v).

This foreword is followed by an “Extract of the preface to the first edition” (*Extrait de la préface de la première édition*), by which is meant the introduction to the grammar of 1885. (Above, I gave a brief synopsis of the main topics of this introduction.) The extract (pp. ix – xiii) is indeed a copy of a selection of paragraphs from the 1885 introduction — mainly the paragraphs in which the basic Bantu mechanisms of Luganda were clarified and, but in a much more shortened form, those in which the sounds and the alphabet were outlined.

The grammar properly speaking, then, which counts no less than 238 pages, begins with a number of “Preliminary notions” (*Notions préliminaires*) (pp. 2-7), in which the authors dig deeper into the issue of the Luganda sounds and their graphemic representation. A number of serious differences with the 1885 grammar can be noted.

First of all, although there is still no unambiguous perception of the different qualities of the lateral approximant and the alveolar tap (it is still mentioned that their respective pronunciations “often seem to be more or less the same” (p. 3)), a solid rule is explicated regulating the occurrence of their respective graphemes. It is decided that <ɫ> is to be written in word-initial position and, within words, when preceded by /a/, /o/, or /u/, while <ɾ> must be written when the sound is preceded by /e/ or /i/ within words.

The clearest influences from French on the orthography have disappeared. The “dj”-sign is abandoned altogether, the grapheme <j> now repre-

senting the voiced (palatalized) alveolar affricate in all cases except between /n/ and /i/ (e.g., *okujja*, “to come”; *nyanja*, “lake”; *bingi*, “many”). In contrast to the 1885 grammar, the orthography applied now does make use of distinctive symbols for the high back vowel (written as <u>) and the labial-velar approximant (written as <w>) (e.g., *okuvwa*, “to come from”; *okuwulira*, “to hear, to feel”). The palatal approximant is in all cases represented by the grapheme <y> (instead of the earlier <i>) and the palatal nasal by “ny” (instead of “gn”) (e.g., *okulya*, “to eat”; *naye*, “but”; *enyumba*, “house”; *tomanyi*, “you don’t know”). With regard to the approximants in general, the authors explicate the orthographic rule that they should be written in all instances where they are expected to be for grammatical or etymological reasons, including when they are not clearly heard.

Thirdly, the phonological functions of both the double consonants and the double vowels are this time part of the recognized grammatical rules. An explicitly elaborated orthographic principle (p. 3-4) states that the latter ones are to be indicated with a circumflex, but only in the case of minimal lexical and grammatical pairs where confusion might occur (e.g., *okusūla*, “to throw”; *okusula*, “to spend the night”). The former should appear always (written by doubling the grapheme), except in the first consonant of personal pronouns, and a number of other, clearly identified cases. Tone is still absent in this grammar: not only does it remain unmarked on the words and phrases presented as examples, neither the preliminary notes, nor any of the following chapters, make mention of its lexical and grammatical function.

After these preliminary notes, the rest of the volume is organized in two parts, a first one on morphology and a second one on syntax. In the first part, eight chapters deal with the noun, the adjective, the pronouns, the verb, the adverb, prepositions, conjunctions, and interjections, respectively. Each of these chapters is substantially lengthier than its counterpart in the 1885 grammar. The part on syntax is made up of seven chapters, dealing with each of the categories also discussed in the morphology part, with the exception of the interjections.

Then, a fourteen-page overview (pp. 212-225) of Luganda idioms initiates the reader to practical language use. This is followed by three pages (pp. 226-228) of idioms illustrated in the other direction, from French to Luganda (the section is titled “The following French expressions are not, or differently, rendered in Luganda”). The volume is closed off by a five-page list (pp. 229-233) of greetings and expressions of gratitude in Luganda.

5. Concluding remark

In this paper, which reports on work in progress, I have presented the beginnings of a historiographic study of the White Fathers' work on Ugandan languages as represented in published grammars and dictionaries. This consisted in spelling out the socio-historical background against which this linguistic-scientific labor took place: the history of the White Father mission in Uganda, the congregation's general missionary principles, and the way in which the missionaries employed the Luganda language in their capacity as apostolic workers and as everyday language users, rather than as linguistic observers. What the White Fathers did with Luganda *as linguists*, then, was also subjected to a first analysis.

Future research will, first of all, have to fill in the gaps in this latter analysis: the publications already discussed will be evaluated with an eye for more of its language-ideological, methodological, and pre-theoretical details than has been done here. Also, other primary and secondary sources will be brought in, in order to complete the analysis, or to correct it if and where necessary. I also foresee, as alluded to above, to bring to the surface the external influences from, and on, the publications under study. Issues such as the intellectual interaction, if any, with the parallel English tradition in Luganda grammar and dictionary writing, which started with Wilson (1882), will be tackled. Finally, the spread of the White Fathers' linguistic interest towards neighboring languages such as Ruyankole and Runyoro, and towards comparative linguistics, as well as the ambition of at least one of them to bring Luganda in relation with Latin grammar and vocabulary will be subjected to more scrutiny than I have wanted to do here.

List of Luganda dictionaries and grammars published in French or Latin by the White Fathers

UN PERE DE LA SOCIETE des Missionnaires de Notre-Dame des Missions d'Afrique, d'Alger, Missionnaire au Niandja [L. Livinhac] (1885) *Essai de grammaire ruganda*. Paris [Imprimerie F. Levé], xiii + 98pp.

LIVINHAC, L. & C. DENOIT (1894) *Manuel de langue luganda comprenant la grammaire et un recueil de contes et de légendes, deuxième édition*. Einsiedeln: Benziger & Co. 288pp.

- GORJU, J. (1906) *Essai de grammaire comparée du Ruganda au Runyoro et au Runyankole*. Alger: Maison-Carrée. vi + 42pp.
- ANONYMOUS [H. LE VEUX] (1912) *Lexicon Latinum Ugandicum, ad usum alumnorum in seminariis Vic. Nyanzae Sept., editio prima*. Bukalasa [White Fathers Printing Press]. xii + 632pp.
- LE VEUX, H. (1914) *Manuel de langue luganda comprenant la grammaire et un recueil de contes et de légendes, troisième édition*. Alger: Maison-Carrée. xvi + 476pp.
- LE VEUX, H. (1917) *Premier essai de vocabulaire luganda-français d'après l'ordre étymologique*. Alger: Maison-Carrée. viii + 1047pp.
- LIVINHAC, L., C. DENOIT & A. WOLTERS (1921) *Grammaire luganda, Nouvelle édition revue avec soin*. Alger: Maison-Carrée. xiii + 238pp.

References

- ANONYMOUS (1914) *Grammatika ey'oluladini*. Bukalasa [White Fathers' Printing Press].
- ANONYMOUS (1926) *Grammar ey'oluganda*. Bukalasa [White Fathers' Printing Press].
- BLOK, H.P. (1951) Iets over de zogenaamde "geïntensiveerde" fonemen in het Ganda en Nyoro. *Kongo-Overzee* XVII:3, 193-220.
- BOUNOL, J. (1929) *The White Fathers and their missions*. London: Sands & Co.
- BURTIN, L. (1912) *Les vénérables Charles Louanga, Mathias Mouroumba et leurs compagnons martyrs de l'Ouganda*. Rome: Missionnaires d'Afrique.
- [COLLECTION LAVIGERIE] (1954) *Vers les Grands Lacs: Journal de la première caravane des Pères Blancs d'Afrique (1878-1879)*. Namur: Grands Lacs.
- BURRIDGE, W. (1966) *Destiny Africa: Cardinal Lavigerie and the making of the White Fathers*. London: G. Chapman.
- CUSSAC, J. (1940) *Un géant de l'apostolat, le Cardinal Lavigerie*. Toulouse: Apostolat de la Prière.
- (1944) *L'apôtre de l'Ouganda: Le Père Lourdel*. Paris: Librairie Missionnaire.
- DELATHUY, A.M. (1992) *Missie en staat: Witte Paters, Scheutisten en Jezuiten in Oud-Kongo, 1880-1914*. Antwerp: Epo.
- FABIAN, J. (1984) *Language on the road: Notes on Swahili in two nineteenth century travelogues*. Hamburg: Hemut Buske Verlag.
- (1986) *Language and colonial power: The appropriation of Swahili in the former Belgian Congo, 1880-1938*. Cambridge: Cambridge University Press.
- (1991) Missions and the colonization of African languages. In J. Fabian, *Time and the work of anthropology: Critical essays, 1971-1991*. Chur: Harwood Academic Publishers, 131-153. [First published in *Canadian Journal of African Studies* 17, 1983, 165-187]

- FAUPEL, J.F. (1962) *African holocaust: The story of the Uganda martyrs*. London: Chapman.
- GOYAU, G. (1925) *Un grand missionnaire: Le Card. Lavigerie*. Paris: Plon.
- [GRANDS LACS, Revue Générale des Missions d'Afrique] (1950) *Uganda, Masaka 1879-1949: Développements de la mission fondée par Mgr Livinhac*. Namur: Grands Lacs.
- HAMBROUCK, G. (1991) "Through the Dark Continent": H.M. Stanley à travers l'Afrique centrale, 1874-1877. In S. Cornelis et alii, *H.M. Stanley: Explorateur au service du Roi*. Brussels: Musée Royal de l'Afrique Centrale - Koninklijk Museum voor Midden-Afrika, 21-40.
- HANSEN, H.B. & M. TWADDLE (eds.) (1984) *Mission, church and state in a colonial setting: Uganda (1890-1925)*. London: Heinemann.
- HEREMANS, R. (1966) *Les établissements de l'Association Internationale Africaine au Lac Tanganika et les Pères Blancs: Mpala et Karéma, 1877-1885*. Brussels: Musée Royal de l'Afrique Centrale - Koninklijk Museum voor Midden-Afrika.
- HOVDHAUGEN, E. (ed.) (1996) ... *and the word was God: Missionary linguistics and missionary grammar*. Münster: Nodus.
- KASOZI, A.B.K. (1986) *The spread of Islam in Uganda*. Nairobi: Oxford University Press.
- LIVINHAC, L. (1885) Introduction. In *Essai de grammaire ruganda, par un Père...*, i-xiii.
- (1921) Avant-propos. In L. Livinhac, C. Denoit & A. Wolters, *Grammaire luganda*, v-viii.
- LLOYD, A.R. (1921) *Dayspring in Uganda*. London: Church Missionary Society.
- MARIE-ANDRE [Sœur du Sacré-Cœur] & H. Daniel-Rops (1963) *Uganda, terre des martyrs*. Tournai: Casterman.
- MEEUSSEN, A.E & A.N. TUCKER (1955) Les phonèmes du Ganda et du Bantou commun. *Africa* 25: 2.
- MEEUWIS, M. (1998a) *Lingala*. München: LINCOM.
- (1998b) 'The colonial factor in the sociolinguistic history of western Congo'. Paper presented at the "Makerere University Linguistics Conference, theme: Linguistics and Nation-Building in the New Millennium". 27-28 March 1998. Makerere University, Faculty of Arts, Kampala, Uganda.
- (1998c) 'Language policy and linguistic ideology in the Congo (ex-Zaire) between 1965 and 1990'. Paper presented at the "Sixth International Pragmatics Conference; theme: Ideology". 19-24 July 1998. Reims, France.
- (In press) Flemish nationalism in the Belgian Congo vs Zairian anti-imperialism: Continuity and discontinuity in language ideological debates. In J. Blommaert (ed.), *Language ideological debates*. Berlin: Mouton de Gruyter.
- MEEUWIS, M. & J.-R. YOKA-MPELA (1998) The influence of English on Lontomba (Democratic Republic of the Congo). In J. van der Auwera, F. Durieux & L. Lejeune

- (eds.), *English as a human language: To honour Louis Goossens*. München: LINCOM, 252-263.
- MULDERS, A. (1950) *Inleiding tot de missiewetenschap (tweede om- en bijgewerkte druk)*. Antwerpen/Bussum: Sheed & Ward, Paul Brand.
- (1957) *Missieschiedenis*. Antwerpen: 't Groeit.
- NICQ, A. (1906) *Le Père Siméon Lourdel de la Société des Pères Blancs et les premières années de la mission de l'Ouganda (Afrique Equatoriale)*, 2ième édition. Alger: Maison-Carrée.
- NOLAN, F. (1978) *Mission to the Great Lakes: The White Fathers in Western Tanzania (1878-1978)*. Tanzania: (T.M.P. Book Department.)
- NOSOVA, O.P. & I.P. JAKOVLEVA (1969) *Kratkij luganda-russkij i russko-luganda slovar; Dikisonale entono Luganda-Lurassa n'Olurassa-Luganda*. Moscow: Sovetskaja Encikopedija.
- PIERPOINT, R.D. (1898) *In Uganda for Christ: The life story of the Rev. John Samuel Callis, of the Church Missionary Society*. London: Hodder & Stoughton.
- PILKINGTON, G.L. (1901) *A hand-book of Luganda, Reprint with a few corrections*. London: Society for Promoting Christian Knowledge. [First edition: 1892]
- RENAULT, F. (1971) *Lavigerie: l'Esclavage africain et l'Europe*. Paris: De Boccard.
- SCHADEBERG, T.C. (1987) Silbenanlautgesetze im Bantu. *Afrika und Ubersee* 70:1, 1-17.
- SSEKAMA, J.C. (1997) *History and development of education in Uganda*. Kampala: Fountain Publishers.
- STANLEY, H.M. (1878) *Through the dark continent or to the sources of the Nile around the Great Lakes of Equatorial Africa and down the Livingstone river to the Atlantic Ocean* [2 volumes]. London: Sampson Low, Marston, Searle & Rivington.
- STREICHER, H. (1925) *Les bienheureux martyrs de l'Ouganda*. Antwerp: Missionnaires d'Afrique.
- VAN BULCK, G. (1948) *Les recherches linguistiques au Congo belge: Résultats acquis, nouvelles enquêtes à entreprendre*. Brussels: Institut Royal Colonial Belge - Koninklijk Belgisch Koloniaal Instituut.
- VINOGRAD, V.A. & A.S. CERNICENKO (1969) Fono-morfologija imennyx klassov v ganda. *Voprosy Iazykoznanii* 18:2, 76-83.
- WELMERS, W.M. E. (1974) Christian missions and language policies in Africa. In J.A. Fishman (ed.), *Advances in language planning*. The Hague: Mouton, 191-203. [First published in J. Berry & J.H. Greenberg (eds.), 1971, *Linguistics in sub-Saharan Africa*. The Hague: Mouton, 559-569.]
- WHITELEY, W.H. & A.E. GUTKIND (1958) *A linguistic bibliography of East Africa, revised edition*. Kampala: East African Swahili Committee & East African Institute of Social Research, Makerere College.
- WILLIS, J.J. (1925) *An African Church in building*. London: Church Missionary Society.

WILS, J. (1953) The mission and linguistics. In E. Loffeld & J. Wils (ed), *Scientia Missionum Ancilla: Clarissimo Doctori Alphonso Ioanni Mariae Mulders, suae sanctitatis cubiculario intimo Dioeceseos Bredanae Sacerdoti missiologiae professori instituti missiologici ad universitatem Neomagensem fundatori*. Nijmegen/Utrecht: Dekker & Van De Vegt, 243-253.

WILSON, CH.-T. (1882) *An outline grammar of the Luganda language*. London.

YATES, B.A. (1987) Knowledge brokers: Books and publishers in early colonial Africa. *History in Africa* 14, 311-340.

ENDNOTES

¹ I would like to express my gratitude towards Ingeborg Vijgen, for her invaluable help with the work in the archives.

² Whiteley & Gutkind (1958) mention one such document, namely Anonymous (1926).

³ On the history of this congregation and its founder, see, among many others, Goyau (1925), Bouniol (1929), Cussac (1940), Mulders (1957), Burrige (1966), Renault (1971), and some chapters in the references included in footnote 6.

⁴ All translations from other languages than English are mine.

⁵ For a history, see Pierpoint (1898), Lloyd (1921), Willis (1925), and Hansen & Twaddle (eds., 1984).

⁶ On the history of the White Fathers Tanganyika mission, see Heremans (1966), Delathuy (1992), and Renault (1971), among others. For the Ugandan mission, see Nicq (1906), Bouniol (1929), Cussac (1944), Collection Lavigerie (1954), Nolan (1978), Ssekamwa (1997), and a thematical issue of the periodical *Grands Lacs* dedicated to this mission and published in 1950.

⁷ See, among others, Burtin (1912), Streicher (1925), Sœur Marie-André & Daniel-Rops (1963), and Faupel (1962).

⁸ For instance, a decree dated 5 May 1774 and published in the *Collectanea I* of the *Sancta Congregatio de Propaganda Fide* is titled *Ad linguarum studium missionarii stricte obligantur* ("Missionaries are stringently obliged to study (the) languages") and contains a lengthy and quite detailed instruction to that effect. Other and similar *Propaganda Fide* instructions followed in later decrees (see Mulders 1950).

⁹ The pioneer-missionaries who in the 1880s and 1890s penetrated what would later become the Belgian Congo, also devoted the first months and sometimes years in their new mission posts to the "liberation" and nursing of slaves.

¹⁰ It is Nicq (1906: 219) who identifies this informant as *Zanzibarite*. It has to be taken into account that in the nineteenth century and into the first decades of the twentieth century, many European writers used this term indiscriminately when referring to natives from Zanzibar, the Comoros, and the Tanganyikan inland.

¹¹ There is today in Kampala still a Catholic monthly bulletin with that name (ISSN 0541-4385) which I presume goes back to the White Father's historical publication. The extension of the research in progress on which I report here will have to establish if this hypothesis can be compounded.

¹² Livinhac might be overlooking English CMS publications here, such as Wilson (1882). The extent to which there existed any form of intellectual interaction between the French and the English writers of Luganda grammars in the period under investigation will be one of the questions to tackle in the elaboration of this pilot study.

At the same time, Livinhac's own words lay bare a misinterpretation made by more than one bibliographer (e.g., Whiteley & Gutkind 1958), i.e. that the White Fathers' first Luganda grammar would have appeared in 1882 rather than in 1885. This confusion is due to the fact that the *manuscript* was finalized in 1882 and that maybe during a certain time the White Fathers themselves informally referred to this grammar as "the 1882 grammar". It must be noted, in this regard, that the introduction to Livinhac & Denoit (1894) also bears the confusing note "from the first edition (1882)" (*de la première édition (1882)*). (The introduction to the 1894 book is indeed an almost verbatim copy of the introduction to the 1885 grammar.) But the *Essai de grammaire ruganda*, which is that "first edition" and which Livinhac in 1921 identifies as the first work which has been published on the language, has the year "1885" written on its cover. And, as mentioned, its dedication is dated 1884, which makes 1882 highly unlikely as the publication date.

¹³ In his *Hand-book of Luganda* (1901[1892]: v), Pilkington wrote about this grammar that "in spite of its modest title (*Essai de grammaire ruganda*), [this book] is a very good one: to it I am largely indebted".

¹⁴ The name of the author, Father Le Veux, appears on the cover of the book.

¹⁵ From the archives of the White Fathers in Rome.

MICHAEL MEEUWIS

Chargé de Recherches du Fonds de la Recherche Scientifique - Flandres
&

IPra Research Center, Université d'Anvers

LA NECESSITE DE LA PROMOTION DES MUSEES EN R. D. du CONGO

Introduction

Au village de Mbata-Buka, dans le Bas-Congo, vivait un collectionneur nommé Tsasa. Il ramassait tout objet métallique qu'il rencontrait sur son passage et allait le garder soigneusement derrière la maison. car, disait-il, il pourrait un jour servir à quelque chose. Il était formellement interdit à ses enfants de déplacer l'un de ces objets. A sa mort, les membres de sa famille furent déçus de constater que Tsasa n'avait laissé d'autre fortune que cette collection de ferrailles inutiles.

Dans cette démarche de Tsasa, il convient de noter deux des missions principales d'un musée, à savoir: collecter et conserver des objets. Même dans l'attitude de la famille, on voit bien qu'en Afrique noire, l'individu doit conserver un certain nombre de biens qu'il garde jalousement afin qu'il soit bien apprécié à sa mort. A force de vouloir conserver des objets, il arrive souvent qu'il les enterre en un endroit qui ne sera connu de personne d'autre que lui seul.

Dans les villes modernes, beaucoup de maisons ressemblent à des musées: deux postes de télévision, trois radios, deux horloges et bien d'autres objets utilitaires comme les verres, les assiettes et les marmites bien exposés dans des vitrines pour convaincre le visiteur de la richesse du propriétaire de la maison. Cette mentalité soucieuse de fortune et ostentatoire aurait dû donner naissance, au niveau régional et national, à de belles maisons de culture. Ce n'est malheureusement pas le cas.

Nous allons monter tout au long de cette étude que notre pays, bien qu'il soit une mosaïque culturelle et qu'il ait produit des biens culturels d'une variété inestimable, n'a pas encore les musées qu'il mérite. C'est ainsi que nous allons plaider en faveur de la promotion des musées en parlant tour à

tour de la notion de musée, de l'histoire de sa création au Congo, des problèmes actuels et des perspectives d'avenir.

1. Le musée: notion, missions et types

1.1. Notion de musée

Un musée est “un établissement dans lequel sont rassemblées et classées des collections d'objets présentant un intérêt historique, technique, scientifique, artistique, en vue de leur conservation et de leur présentation au public” (*Le Robert* 1994: 665). Il s'agit donc d'une institution qui rassemble, conserve et expose des biens culturels à des fins d'éducation et de délectation.

1.2. Missions d'un musée

Un musée a quatre missions essentielles, à savoir: collecter, conserver, former et faire la recherche (Ladendorf 1973; Klausewitz 1980).

Collecter signifie trouver, choisir, acheter, rassembler des objets qui permettent de garder un souvenir du passé. La collecte a pour but de sauver, de la disparition, le patrimoine culturel du passé.

Conserver signifie garder les objets trouvés ou achetés dans les meilleures conditions possibles afin que le musée devienne une sorte de dépôt d'archives des biens culturels. En conservant les vestiges de la vie passée d'un peuple, on établit un trait d'union entre le passé et l'avenir. Ainsi sont conservés dans un musée 90% des objets dans les magasins tandis que 10% seulement sont exposés.

Le musée est aussi un lieu de formation, un “*theatrum mundi*” (théâtre du monde) qui donne la possibilité au visiteur de faire une expérience artificielle du monde. Dans cette formation, il se laisse guider par des spécialistes du musée où il fait une expérience personnelle d'apprentissage devant un monde d'objets, de formes et d'images. Il y forme sa vue, y aiguise son observation et y découvre un monde de la pensée productive et de la créativité. Grâce aux cas d'exemple des biens culturels qu'il observe, il apprend à connaître son pays et à apprécier d'autres peuples. Vu sous cet angle, le musée devient une école d'apprentissage de la tolérance et du respect mutuel entre les cultures. C'est un espace de liberté et une patrie pour l'étranger, un lieu de promenade pour le vacancier et le touriste et parfois même une

salle de fête pour les habitants d'une ville. Le musée remplit sa mission de formation grâce aux expositions (Shettel 1973; Washburn 1975). La dernière mission du musée est celle de la recherche. En effet, le musée est une institution scientifique et un potentiel de recherche pour divers domaines scientifiques: anthropologie, histoire 1 géologie, zoologie, botanique, géographie, archéologie, préhistoire, etc. La recherche permet non seulement de documenter les biens culturels existant au musée mais aussi d'éclairer d'autres questions d'intérêt scientifique. Les publications des musées bénéficient normalement d'un grand crédit scientifique.

1.3. Types de musée

Les musées peuvent être catégorisés selon plusieurs critères: selon la nature de la collection, selon le statut juridique, selon la conception ou le mode d'action et selon leur importance relative sur l'échiquier national. Selon la nature de la collection, on peut avoir un musée d'histoire, un musée de l'armée,, un musée d'art, un musée d'artisanat, un musée ethnographique, un musée des mines, un musée d'automobiles, un musée du pain, un musée du bois, etc.

Selon le statut juridique, le musée peut être un établissement public (une collection de biens culturels appartenant à l'Etat) ou une collection privée. Selon la conception ou le mode d'action, le musée peut être descriptif ou participatif. Selon son importance relative par rapport à un ensemble national des musées, un musée peut être national, régional, de site ou de petite communauté.

2. Bref aperçu historique des musées en r.d.c.

Sous l'Etat Indépendant du Congo, on commença déjà à rassembler en Belgique les biens culturels provenant du Congo. En effet, l'Exposition Internationale de Bruxelles de 1897, qui présenta aussi au public européen 267 Congolais, avait une extension africaine à Tervuren. Le "Palais des Colonies", devenu à partir de 1898 "Musée du Congo", y donnait une description générale de l'Etat Indépendant du Congo, l'œuvre du Roi Léopold II. En 1904 fut entamée la construction d'un nouveau musée permanent du Congo (le bâtiment actuel du Musée Royal de l'Afrique Centrale) qui devait abriter les collections toujours croissantes et la documentation s'y rapportant.

Le musée fut inauguré en 1910 par le Roi Albert Ier. Ce musée regorge des témoignages de la production agricole, du paysage, des ressources minières, des bijoux et parures, de la flore, de la faune, de l'histoire coloniale, de l'ethnographie, de la géologie, de la minéralogie, de la préhistoire et de l'archéologie du Congo. Il reçoit en moyenne 200.000 visiteurs par an.

Deux initiatives prises en 1935 à Bruxelles et à Léopoldville (Kinsasa) allaient marquer les premiers pas vers la protection des biens culturels au Congo et la création d'institutions muséologiques. En effet, par arrêté royal du 23 janvier 1935 fut créée une "*Commission Royale pour la Protection des Arts..et Métiers indigènes*", commission qui devait se réunir à Bruxelles. Sa mission était d'étudier et de rechercher tout ce qui pouvait contribuer à la sauvegarde, à la rénovation et au progrès des arts et métiers indigènes, de faire à ce sujet toute proposition au Ministère des Colonies et de donner son avis sur les questions qui lui auraient été soumises par le Ministre des Colonies (Maquet-Tombu 1950: 29).

A Léopoldville fut créée, la même année,, une association sans but lucratif, dénommée "Amis de l'Art indigène". Cette association, qui vivait des cotisations de ses membres, était placée sous la présidence d'honneur du Gouverneur Général. Elle regroupait des magistrats, des fonctionnaires, des artistes , des hommes de lettres et des hommes d'affaires ayant manifesté leur intérêt pour l'art indigène. Cette association avait pour objectifs de contribuer à l'établissement d'ateliers spécialisés, à la création des musées locaux, au développement des échanges entre les Congolais des diverses régions du pays, à l'organisation des débouchés éventuels, au classement méthodique de la documentation, etc. (Id. : 30).

C'est sur l'initiative de Mme Jeanne Maquet-Tombu, membre de l'association, que fut créé en 1936, le premier "Musée de la Vie Indigène". La présidence fut confiée à M. Jean Vindevoghel. Le musée fut établi à Léopoldville-ouest et fut inauguré le 14 mars 1936 par M. Pierre Ryckmans, Gouverneur Général du Congo Belge. Le bâtiment, prêté par l'Usine Textile de Léopoldville (Utexléo), avait été aménagé grâce à la générosité des sociétés coloniales et de particuliers. Pour ces divers aménagements, les fonds et les dons en nature vinrent donc de toutes parts: briques, ciment, couleur, main-d'œuvre, etc. Le gouvernement ne fut sollicité qu'après l'inauguration pour solliciter son aide ultérieure.

Durant la seconde guerre mondiale, les développements ultérieurs de l'entreprise contrègnirent la firme Utexléo à réclamer aux "Amis de l'Art Indigène" le bâtiment qu'elle leur avait prêté. Heureusement qu'on trouva à

Léopoldville-Est, en un endroit très fréquenté, un hôtel à louer (l'actuel bâtiment de l'Union Congolaise des banques), dont les frais furent pris en charge par le Gouverneur Général. Les salles du rez-de-chaussée purent abriter le Musée de la Vie Indigène tandis que celles du premier étage étaient destinées aux collections géologiques. Ce musée fut inauguré en 1942. Comme la location fut très onéreuse, l'on ressentait le besoin pressant pour le musée d'avoir ses propres locaux mais aussi la nécessité de voir les musées se multiplier à travers le pays.

A l'intérieur du pays, plusieurs institutions muséologiques publiques et privées virent le jour. En 1939, sur initiative de la société du Musée d'Élisabethville (Lubumbashi), fut inauguré le Musée Léopold II. Ce musée comprenait une section de géologie, une section d'anthropologie, une section de zoologie, une section de botanique et une section d'art indigène (Philon 1939: 5).

Il faut aussi citer d'autres musées publics tels que le Musée d'Art et de Folklore à Luluabourg (Kananga), les musées de Stanleyville (Kisangani), de Coquilhatville (Mbandaka), de Lwiro et de Mushenge (Lema 1990: 82).

Les autres musées étaient des collections privées appartenant à des congrégations missionnaires ou à des entreprises privées. On peut citer: le Musée des Mines à Jadotville (Likasi), le Musée des Mines à Bukavu, le Musée de Niangara, la collection Nande à Butembo, la collection Aequatoria à Bamanya, le Musée du P. Armand Schermers, appelé aussi musée de folklore ou musée des fétiches et inauguré à Kangu en 1948. Il faut aussi citer le Musée du Diocèse de Matadi qui conserve les vestiges de la première christianisation du royaume du Kongo, le Musée de Kimpese et le Musée du Collège Albert.

Mention spéciale doit être faite du Musée de Préhistoire, collection privée des objets lithiques du frère Henk Van Moorsel qui fut transférée à l'Université Lovanium en 1956. Ce musée offre au visiteur non seulement une riche collection d'objets taillés, vestiges d'industries humaines des cinq périodes successives qui caractérisent les âges préhistoriques de la plaine de Léopoldville mais aussi un riche matériel d'étude composé de quelques dix mille objets taillés et divers, provenant en ordre principal des fouilles effectuées à Léopoldville, dans le Bas-Congo et au Lac Léopold II (Maindombe). En 1958, le professeur Daniel Biebuyck transféra sa collection ethnographique à Lovanium. Ce sont ces deux collections qui constituent aujourd'hui les "Musées Universitaires de Kinshasa". La Force Publique

disposait au Camp Léopold (Camp Kokolo) d'un service d'archives et musée militaires.

Tous ces musées étaient, pour la plupart, indiqués en bonne place dans le "Guide du Tourisme du Congo Belge".

La situation politique du pays, au lendemain de l'indépendance, a conduit à la disparition ou mieux au pillage de certains de ces musées. Mêmes les musées des congrégations missionnaires connurent le même sort. Ceux qui ont survécu étaient dirigés soit par un personnel expatrié peu rassurant soit par un personnel local ignorant ou peu fiable.

En 1970, l'Institut des Musées Nationaux du Zaïre (I.M.N.Z.) fut créé comme service de la Présidence de la République, logé provisoirement dans des hangars situés dans les jardins présidentiels. Le visiteur était effrayé aussi bien par les lions se trouvant près du portique que par les gardes républicaines. L'I.M.N.Z avait pour mission de rassembler, conserver, étudier et présenter au public les témoignages des cultures autochtones du pays. Les hangars furent construits pour servir d'entrepôt en attendant la construction d'un musée national à Kinshasa. Grâce aux fonds alloués par la présidence et à la coopération belge, une série de missions scientifiques, couvrant tout le pays, permirent de constituer, durant les cinq premières années 1970 à 1975 - une collection de 30.000 objets. Car à cette époque, il fallait faire diligence pour contrecarrer le pillage organisé par les trafiquants et sauver les objets de valeurs menacés de destruction. La collection de l'I.M.N.Z; contient actuellement 45.000 objets (Lema 1990: 83).

On aurait pu espérer que la politique de recours à l'authenticité aurait dû être l'occasion propice pour construire dans notre pays le plus grand musée de l'Afrique Centrale. Malheureusement,, cette idéologie n'avait pour but que la justification du pouvoir à vie du Président Mobutu. Les beaux discours n'ont pas encouragé la protection du patrimoine culturel. Le Ministère de la Culture et des Arts, qui était censé protéger les-biens culturels, délivrait, avec complaisance, des permis d'exportation des oeuvres d'art parfois de très grande valeur historique et muséologique.

Actuellement, il existe trois musées publics régionaux: à Kinshasa (à l'Académie des Beaux-arts), à Kananga et à Lubumbashi. Le musée de Lubumbashi comprend une section de préhistoire, de géologie et d'anthropologie.

3. Problemes actuels des musees en r.d.c.

Nous venons de voir que la création d'établissements muséologiques n'a jamais été une préoccupation de l'autorité politique sous la 2e République. C'est le problème fondamental. De plus, les rares institutions muséologiques existantes ont aussi des problèmes de fonctionnement: problèmes financiers, problèmes de conservation, de documentation et de vulgarisation.

Les musées ne disposent pas de frais de fonctionnement nécessaires à l'accomplissement de leurs missions. Le manque de moyens financiers entraîne non seulement la négligence du travail par un personnel démotivé mais aussi et surtout le vol des objets par certains de leurs gestionnaires et surtout le manque de moyens logistiques pour une bonne conservation des objets et leur restauration.

Les conditions de conservation des objets sont médiocres: lumière trop intense ou inexistante, température trop faible ou trop élevée, air plein de poussière, humidité relative élevée, moisissures, dégradation chimique (oxydation), insectes xylophages, etc. (Kanimba 1990: 101). Les mauvaises conditions de conservation - odeur dégagée par les objets en détérioration, oxydation et poussière - constituent des risques non négligeables de santé pour le personnel du musée qui n'a aucun moyen de protection et aucune assurance-maladie.

Ces musées ne sont plus en mesure d'organiser toutes les activités visant à l'amélioration de la documentation sur les collections: financement des recherches sur terrain en vue de préparer de bonnes expositions et de publier les recherches. De plus, ces institutions muséologiques sont très peu connues du public. Il se pose donc un problème réel de vulgarisation c'est à-dire d'animation culturelle pour rendre les musées non seulement des lieux attractifs pour les touristes, pour les personnes savourant leur temps libre et surtout pour les écoles.

4. Perspectives d'avenir

Ezio Bassani (1991: 14) a eu raison de dire qu'il n'y a pour le moment aucune alternative au musée. Si nous voulons sauver les biens culturels de la destruction et du vol, nous devons construire de bons musées et y conserver ces objets.

Dans notre pays, la construction de nombreux musées créera non seulement de nombreux emplois mais elle favorisera aussi le marché du

tourisme. A côté d'un grand musée national encore à bâtir, il faudra bien édifier aussi des musées régionaux, locaux ou spécialisés.

A titre purement indicatif, outre les musées déjà existant, on pourrait avoir les musées suivants:

- Musée du Peuple Congolais à Kinshasa;
- Musée de la Traite Atlantique à Banana;
- Musée d'histoire de l'Etat Indépendant du Congo à Boma;
- Musée de la Marine à Matadi;
- Musée d'Histoire Naturelle à Goma;
- Musée Agricole à Bukavu;
- Musée des Mines à Kilomoto;
- Musée de la Traite Arabe à Kindu;
- Musée de la Rébellion à Kisangani;
- Musée du Bois à Mbandaka;
- Musée du Poisson à Bumba;
- Musée de la Civilisation Pygmée à Isiro;
- Musée du Diamant à Mbuji-Mayi;
- Musée des Mines à Lubumbashi;
- Musée d'Art à Kikwit;
- Musée d'Artisanat à Mweka;
- Musée du Chemin de Fer à Kananga;
- Musée d'Histoire Militaire à Mbanza-Ngungu;
- Musée du Textile à Bunia;
- Musée de l'Habillement à Kinshasa; etc.

Il n'est pas exclu que, dans une même ville, il y ait plusieurs musées. Car les buts poursuivis par un musée d'archéologie et de préhistoire, ne sont pas les mêmes que ceux d'un musée d'histoire naturelle ou un musée d'art ou encore d'un musée des mines.

Il convient de souligner enfin qu'il ne suffira pas seulement pour l'autorité publique de manifester son enthousiasme en faveur de la création des musées pour avoir des institutions viables de conservation et d'exposition des biens culturels dans notre pays. Il faudra, pour réaliser ce programme culturel, mobiliser de grands moyens pour leur construction et leur fonctionnement.

La grandeur d'une civilisation se mesure dans la capacité de son peuple à transformer la nature pour qu'il puisse y vivre à l'aise selon sa vision du monde et selon un code de pratiques existentielles. La culture est finalement cette conception propre d'un agir efficace qui permet à un peuple de vivre dans son environnement et de se définir par rapport aux autres.

Il est donc temps qu'une culture de construction puisse s'installer en Afrique Noire. Il faudrait dépasser la construction des cases à caractère provisoire, cédant aux turbulences des intempéries et des conflits interclaniques. Il nous faudra, au 20^{ème} siècle, commencer à imiter les grandes civilisations du monde qui, depuis l'antiquité, avaient toujours construit, en matériaux durables des édifices colossaux servant de demeures d'éternité pour leurs divinités mais aussi de beaux et solides bâtiments pour l'exercice des activités culturelles et récréatives et pour la résidence quotidienne.

La construction des musées et d'autres maisons de culture garantira certainement la conservation et le développement du patrimoine culturel et fera de notre pays, un lieu intéressant de tourisme.

Bibliographie

BASSANI EZIO, "collecting, documenting, preserving, restoring and exhibiting works of African Art", in: *Arte in Africa*, 2 (1991), pp. 12-20.

EISENBEIS MANFRED, "Elements for a sociology of museums", in: *Museum*, XXIV, 2 (1972), pp. 110-119.

KANIMBA MISAGO, Conservation et restauration des objets aux Musées du Zaïre, in : *Arte in Africa* 2(1991)110-108

KLAUSEWITZ WOLFGANG, "Das Museum im Spannungsfeld seiner Aufgaben und Abhängigkeiten", in: *Museumskunde*, 4 (1980), pp. 2-9.

LADENDORF HEINZ, Das Museum - Geschichte, Aufgaben, Probleme", in: *Museum*, (1973), pp. 14-28.

LEMA, GWETE: "Acquisition et choix des objets africains traditionnels: expérience de l'Institut des Musées Nationaux du Zaïre, in: *Arte in Africa*, 2 (1991), pp. 78-86.

MAQUET-TOMBU JEANNE, "La protection des arts et métiers indigènes du Congo 11, in: *Le graphisme et l'expression graphique au Congo Belge*. Edit. par Jean Leyder, Bruxelles, S. R. B. G. , 1950, pp. 2938.

PHILON, "La naissance de notre Musée », in: *L'Informateur* (Elisabethville), (23 décembre 1939), p. 5.

REY ALAIN (dir.), *Le Robert, Dictionnaire d'aujourd'hui*. Paris, Dictionnaires Le Robert, 1994.

SHETTEL HARRIS H. "Art form or educational medium", in: *Museum News*, 52, 1 (1973), pp. 32-34.

WASHBURN WILLCOMB. "Do Museums educate?", in: *Curator*, 18(1975), pp. 211-218.

MABIALA MANTUBA

Curateur scientifique

Musées de l'Université de Kinshasa

LES TENDANCES ACTUELLES DE LA PEINTURE CONGOLAISE MODERNE

Introduction

La peinture congolaise moderne existe depuis environ 69 ans. Nous n'avons pas l'intention de reprendre ici les résultats d'excellents ouvrages sur cette évolution historique mais notre préoccupation consiste à proposer des possibilités d'analyse systématique de cette peinture conformément aux approches de la science de l'art. Il convient de préciser que l'art moderne est différent de l'art traditionnel par ce que celui-ci est un art pariétal ou rupestre faisant recours aux matériaux naturels de peinture alors que l'art moderne utilise non seulement des matériaux différents mais aussi d'autres techniques.

1. Le métier de peintre

Le métier de peintre est caractérisé par trois éléments principaux: la différence des niveaux de formation, la prédominance masculine, la pauvreté. Une distinction doit être faite entre les artistes formés dans les écoles d'art et les autodidactes. Les artistes formés dans les écoles d'art ont appris non seulement les techniques modernes de peinture mais aussi à peindre à l'euro-péenne. Ils ont donc appris à produire de la peinture académique en imitant les grands maîtres de l'histoire de la peinture occidentale. Les autodidactes sont tous ces artistes qui ont commencé à exercer le métier d'artiste sans avoir été, au préalable, formés dans une école d'art. Ces autodidactes réalisent souvent, au moyen de matériaux de fortune, des oeuvres de composition simple, des tableaux parfois sans cadre et dont les thèmes s'inspirent des aspects de la vie du peuple: scènes de chasse ou de pêche, légendes, etc.(

Bamba et Musangi 1987: 27). Parmi les autodidactes, on peut citer les artistes Moke et Nkusu Felelo

En faisant une relecture de révolution de la peinture congolaise moderne, on se rend compte que depuis 1927 à nos jours, le métier d'artiste plasticien en général, et celui de peintre en particulier, a toujours été une profession masculine.

Il n'existe, à notre connaissance, qu'une seule femme congolaise, peintre de renom: il s'agit de Moseka Yogo Ambake. Elle est née à Kinshasa le 29 août 1956 et vivait à Mont-Ngafula avec son mari, l'architecte Thierry Dartois. Elle commença sa carrière en faisant des dessins sur le mur de sa maison. Elle se forma elle-même et se perfectionna en passant plusieurs semaines chez le professeur Théo Verwilghen de l'Académie des Beaux-Arts. Cornet dit d'elle qu'elle adore les paysages habités des hommes, qu'elle aime réaliser des figures innocentes d'enfants, mêler dans une scène des Noirs et des Blancs, affronter les règles de l'anatomie, de la perspective et des proportions avec une parfaite désinvolture (Jockers et Lohse 1993: 19). Il serait utile de mener une étude sociologique pour connaître le rapport de proportion existant entre la population féminine et la population masculine étudiant à l'Académie des Beaux-arts et à l'Institut National des Arts et chercher à savoir ce que les étudiantes deviennent après leur formation artistique.

Le métier d'artiste est exercé essentiellement dans la pauvreté. La plupart des artistes vivent et meurent donc dans la pauvreté. Cette situation de clochardisation des artistes est fréquente en histoire de l'art (Mabilia 1994: 17). L'exercice du métier de peintre, comme le fait remarquer Jewsiewicki (1992a: 16), exige beaucoup plus d'argent que celui du sculpteur qui trouve souvent ses matériaux dans la nature. En effet, il faut de l'argent pour peindre: il faut acheter les couleurs, la toile, les pinceaux dont il a besoin pour son travail. Et cet argent, il ne peut le gagner qu'en vendant ses oeuvres de peinture. C'est donc un cercle vicieux puisque le public local qui doit acheter ses oeuvres est pratiquement inexistant.

2. Les techniques de production

Les artistes congolais utilisent essentiellement trois matériaux: le papier, la toile et le bois. C'est sur ce support pictural que sont réalisées les images au moyen de couleurs soit au pinceau soit par impression. Le choix des couleurs est illimité. On note cependant une préférence, à côté des cou-

leurs primaires (le bleu, le jaune et le rouge), pour des couleurs vives le plus souvent complémentaires des primaires: le vert, le violet et l'orange. Les artistes emploient à la fois des couleurs à eau et des couleurs à huile. Ils peuvent ainsi réaliser des aquarelles, des huiles sur toile, des huiles sur bois ou des huiles sur papier et des peintures sur papier au moyen de la plume et de l'encre de Chine.

Il convient de souligner également l'usage de la technique du sabléisme, technique inventée par André Masson en 1927. Cet artiste avait produit des "tableaux sur sable" . ainsi nommés parce que le sable s'épandait sur la surface redressée où de la colle retenait ses coulées et son écriture. C'est lui qui, à partir de 1940, initia les artistes américains à cette technique (Huyghe: 1985: 576). A partir de 1977, un groupe d'artistes, les "Sabléistes", se constitue au Congo et se démarque du groupe des "Avant-gardistes". Le "Grand Atelier", est composé d'artistes comme Liyolo, N'damvu, Mavinga, Lema, Mokengo et Tamba. Les artistes sabléistes, comme Mukalenge, Lenda, Bavedila, Kubongo et Mukalayi, se distinguent donc techniquement par le sablage réalisé par collage de grains de sable colorisés sur toile (Bamba et Musangi 1987: 25).

3. La composition

Ce sont les lignes et les couleurs qui sont les éléments constitutifs de la grammaire de composition (Huett 1982: 44). Certains artistes ont une prédilection pour les lignes tandis que d'autres préfèrent des couleurs intenses.

Lorsque l'on contemple "La danse", une oeuvre de l'artiste Mwenze, on constate une organisation harmonieuse de la ligne. Les larges lignes sont des hachures situées à trois niveaux différents: le fond est dominé par la couleur brune; les danseurs sont représentés au milieu par le noir et le rouge tandis que l'avant-plan l'herbe est peinte au moyen du vert. Des lignes noires serpentées renforcent l'impression de mouvement et de césure.

La "Vie sociale", oeuvre du peintre Kamba Luesa, est un exemple intéressant non seulement par le groupage comme technique de composition - l'enfant se trouvant sur l'axe médian - mais aussi à cause de l'harmonie dans l'arrangement des lignes. Cet artiste, s'étant inspiré aussi des dessins rupestres, on remarque la présence, dans son oeuvre, du décor géométrique que l'on retrouve dans l'art rupestre. Les lignes permettent aux diverses figures stylisées de constituer une unité. Le bâton et les pieds donnent une im-

pression de perspective. Le mouvement des lignes réalise des formes qui sont remplies par des couleurs.

L'oeuvre de Sadi Matamba, qui a pour thème la "Bataille", est un exemple très intéressant de la représentation des figures humaines au moyen de lignes et de points. L'artiste a réussi à visualiser la dynamique de la guerre simplement au moyen de lignes.

Les artistes Konde Bila et Mayemba ma Nkasa utilisent fortement la couleur comme moyen de composition. Si l'on observe "Le petit poisson", qui est une oeuvre de Konde, on a l'occasion de vivre l'intensité des couleurs. C'est à l'aide de couleurs qu'est renforcée l'impression du volume. Les nombreux objets, représentés sur l'espace plastique, constituent une épaisseur chromatique qui offre diverses nuances dans une composition harmonieuse.

L'oeuvre de Mayemba, qui a pour thème "Seigneur, aies pitié" et qui représente une personne handicapée en prière, est aussi caractérisée par un jeu de couleurs. Dans l'arrière-plan, on peut reconnaître une représentation allégorique du ciel et à l'aide des fleurs, on réalise une séparation entre l'handicapé et le fond.

Dans les oeuvres de Tshiboko Mputu Kabongo, représentant des thèmes religieux, on peut voir une combinaison harmonieuse de couleurs chaudes qui provoquent chez l'observateur une impression de lumière. Comme on peut le constater dans "L'offrande", le voisinage du rouge, du vert et du jaune augmente la luminosité.

4. Le contenu

Lorsqu'on fait une analyse iconographique c'est-à-dire une analyse des thèmes de représentation, on peut dégager les catégories suivantes: ordre naturel, paysage, vie quotidienne au village, sexualité, croyances, vie urbaine et faits historiques.

L'ordre naturel est représenté de façon énigmatique: lutte des animaux qui manifeste la loi naturelle de la survivance des plus aptes, animaux agressant l'homme - crocodile dans l'eau, buffle semant la panique dans le village, etc. Les scènes de la vie quotidienne sont les suivantes: femmes à la cuisine, femmes se baignant, prostituées, pêcheurs, chasseurs, danseurs, couple amoureux, etc.

La religion chrétienne constitue une autre source d'inspiration: par exemple la "Religieuse en méditation", oeuvre de Mavinga ou "Le baiser de

Judas”, oeuvre de Nkusu Felelo ou encore les “Etres de lumière” et “L'ofrande”, deux oeuvres de Tshiboko”.

Même les femmes que l'on a perdues par ce qu'elles sont mortes ou celles dont on ne peut que rêver - comme les Mami Wata (sirènes) parce qu'elles procurent bonheur et richesse constituent des sujets de représentation. Les artistes Sym Simaro, Moke, Chéri Samba et Bodo, vivant au milieu de la population de Kinshasa, se sont donnés pour tâche de peindre les problèmes de la vie communautaire dans les villes modernes: insalubrité, corruption dans les écoles, tracasseries policières, prostitution, difficultés de transport, inconscience professionnelle, promiscuité, magie, impolitesse, primat du politique, rivalités entre femmes, danger du Sida, etc. Par la satire picturale, ils veulent éduquer et plaire. C'est surtout Chéri Samba, dont les tableaux ressemblent à une bande dessinée, qui s'illustre dans la représentation de la critique sociale. Il observe minutieusement l'homme et le représente dans toute sa misère morale (Van den Bussche 1990).

L'artiste Tchibumba Kanda Matulu se distingue surtout par la représentation des thèmes historiques. Au départ, ce genre était une inspiration personnelle mais par la suite, des Européens vivants à Lubumbashi, ont dû lui proposer, sur commande certains sujets historiques qu'il réalisa, du reste avec habileté. Parmi les thèmes représentés par Tchibumba, on peut citer, par exemple: “If La chicote”. “Le 30 Juin, Zaïre indépendant”, “La mort historique de Lumumba, Mpolo et Okito”, “Mobutu: le discours historique le plus applaudi de l'O.N.U.”, etc. La description du fait historique est aussi le thème de la peinture de Lelo représentant “La traite des nègres et ses conséquences” (Jewsiewicki 1992a et 1992b).

Les messages de toutes ces dernières oeuvres sont compréhensibles même par un public non instruit parce qu'ils sont très simples et composés à peu près de façon journalistique et caricaturale. Ces peintures non académiques, appréciées même par de simples gens et donc accessibles, non pas seulement à un public restreint d'élite mais plutôt à un public plus large, sont souvent qualifiées de “peintures naïves” ou de “peintures populaires”.

Les concepts d'art naïf ou d'art populaire méritent qu'on s'y arrête un peu. Du point de vue de l'histoire de l'art, le concept de “naïf” fut d'abord appliqué, au XVIIIème siècle, à la poésie. Pour Sulzer, en effet, il fallait faire une distinction entre un poète naïf qui se donne pour tâche de peindre l'objet et le poète sentimental qui décrit son sentiment par rapport à l'objet. Appliqué à l'art, les oeuvres sentimentales sont celles qui pour prétention de moraliser la vie sociale.

Pareille distinction n'est pas pertinente si l'on réalise que l'art naïf, en voulant se moraliser, constitue également un moyen pour l'artiste d'exprimer ses sentiments sur ce qu'il trouve de pénible, d'anormal ou de ridicule dans sa société. Son acte créateur constitue donc une "opération sentimentale réflexive", une aspiration à mener une meilleure condition humaine dans la société (Pochat 1986: 465).

Jean Cuisenier (1985: 257), note que la notion d'art populaire n'émerge qu'au début du XIX^{ème} siècle dans la tradition européenne. Elle est liée au mouvement historique d'éveil des nationalités et à l'affirmation du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Sous cette terminologie, l'on classe des oeuvres dépréciées par leur rudesse, leur grossièreté, leur absence de style ou magnifiées par leur force, leur spontanéité, leur sincérité, comme le peuple lui-même. Cuisenier a souligné l'incertitude qui entoure ce concept. En effet, l'art populaire est-il celui du peuple c'est-à-dire des classes populaires par opposition à l'art des classes dirigeantes, moyennes, savantes et lettrées? Est-ce l'art d'un peuple particulier, d'une ethnie précise ou d'une aire culturelle déterminée? Est-ce l'art des non-artistes ou mieux des artistes occasionnels ou de peintres de dimanche? S'agit-il de l'art le plus répandu et vulgarisé parce qu'il répond aux goûts du plus grand nombre? Cuisenier souligne pourtant que la spécificité de l'art populaire est sa référence aux valeurs de chaque culture et non aux valeurs de la classe dominante.

Comme on le voit, il semble que pour contourner cette incertitude conceptuelle, il faudra mener des études anthropologiques pour interroger, dans chaque société, sur les critères selon lesquels certaines oeuvres sont considérées comme relevant ou non de l'art populaire.

Il est aussi utile de rappeler ici l'étude publiée par Vischer en 1897 et intitulée "Über das Erhabene und Komische" c'est-à-dire "Au sujet de l'extraordinaire et du comique". Dans cette étude, il insista sur la nécessité d'écrire une histoire de la caricature et de la satire selon le style et le contenu. L'étude devrait mettre en évidence les diverses formes de la caricature et du grotesque d'un point de vue éthique et esthétique et en comparant les diverses tendances. Car la caricature s'efforce de représenter l'événementiel (le fait momentané et instantané) et les aspects frivoles de la vie d'une grande ville. C'est dans cette optique que Baudelaire a qualifié l'artiste Constantin Guys comme étant un "peintre de la vie moderne" (Pochat 1986: 570).

Compte tenu de ce qui précède, les muséologues et les galeristes qui exposent sur la peinture congolaise moderne doivent toujours informer

les lecteurs, dans leurs catalogues, sur le contenu qu'ils donnent à la notion d'art populaire à fin que ce concept ne devienne pas un fourre-tout.

Dans notre pays, on a souvent tendance à classer dans cette catégorie toutes les peintures évoquant des pratiques collectives, des éléments de la mémoire collective et des messages sociaux. Les peintures à message religieux appartiennent également à cette catégorie, en tant que peintures à fonction d'éducation des masses (Simard 1985; Mudimbe 1992, Jules-Josette 1992).

5. Biographie de l'artiste et style

Le style étant la manière propre à un artiste de représenter ses oeuvres, la question qui se pose maintenant est celle de savoir s'il existe une relation de nécessité entre la biographie de l'artiste et sa production artistique. Il est curieux de constater, par exemple, que Pili-Pili, qui est fils d'un chasseur ait une prédilection pour la représentation des scènes du monde animal. Mwenze est fils d'un tisserand et l'on peut constater que le fond de ses tableaux est toujours décoré d'un motif en damier, semblable à une oeuvre de tissage. on pourrait approfondir l'analyse pour essayer de comprendre, par exemple, le caractère mélancolique de certaines peintures.

6. L'art et la réalité

Selon le degré d'adéquation à la nature, on peut relever cinq tendances principales: naturalisme, expressionnisme, impressionnisme, cubisme et surréalisme. Tous ces concepts doivent être appréhendés dans leur sens original en histoire de l'art (Mabiala 1994: 112).

L'effort d'imitation de la nature ne se remarque pas seulement dans les portraits mais aussi dans des oeuvres représentant le monde animal et végétal. Les peintures de PiliPili, de Bela-Bela, de Mwenze, de Chéri Samba, et en partie celles de N'damvu et de Lema Kusa, appartiennent à cette tendance. Les peintures de Tshiboko, qui donnent une impression optique de lumière, de distance et de proximité sont des exemples de l'impressionnisme.

Les oeuvres de Konde Bila, de Nkutu a Zowa et de Nduku a Nzambi qui, au moyen de couleurs, provoquent chez l'observateur une impression du corporel voguant dans l'espace, sous une présentation de divers aspects, tout en restant une forme fermée sur une surface plane, constituent des exemples du courant cubiste. Le courant expressionniste se manifeste dans des oeuvres

religieuses ou moralisantes. Les peintures de Nkusu Felelo et de Mavinga appartiennent à cette tendance.

Il existe aussi des artistes qui vont rechercher leur source d'inspiration dans le monde surnaturel ou cosmologique ou encore dans la fiction: ce sont les surréalistes. Les exemples du surréalisme sont les oeuvres suivantes de Mukalenge wa Mukalenge: "Le monde en métamorphose" et l'ascension transcendante".

Conclusion

Cette étude a montré que la peinture congolaise moderne constitue un champ de recherche assez intéressant. Des études biographiques et comparatives méritent d'être menées à fin de permettre l'analyse du rapport pouvant exister entre la psychologie de l'artiste, sa personnalité, le contexte culturel et social où il travaille et son oeuvre.

Les études comparatives sur le style, les ateliers de production, les techniques de production et l'iconographie devront nécessairement aider à mettre en lumière les tendances générales.

L'art académique pose un problème d'identité et d'originalité. Si jamais il restait trop fidèle au monde occidental, alors il risquerait de ne pas intéresser le public occidental, avide d'exotique et non plus le public africain non initié à la contemplation esthétique des oeuvres d'inspiration européenne.

Le public africain semble être plus à l'aise devant un art de la sagesse populaire et de la vie rurale, produit par des autodidactes et caractérisé par la simplicité, la facilité dans la compréhension et la pertinence du sujet représenté. Sa source d'inspiration demeure la tradition avec ses contes, ses légendes et ses énigmes mais aussi des activités de la vie quotidienne au village.

Il existe aussi un art de la vie urbaine, satirique et scriptural, dont la mission est de moraliser les mœurs de la vie moderne. Cet art calligraphique c'est-à-dire un art qui vise le Beau et le Bien n'est pas seulement typique de l'art plastique mais aussi de l'art rythmique. La musique de Luambo Makiadi Franco en est un exemple éloquent.

Il existe enfin un art historiant dont l'ambition est de représenter des faits historiques. A côté de tout cela, il y a un art individuel et émotionnel dont l'ambition est d'exprimer des sentiments individuels de l'artiste.

Il convient de noter enfin qu'il est très difficile de catégoriser les artistes selon les tendances. Certains d'entre eux n'ont pas de constance dans le style. Pour des besoins de survie, ils changent souvent de style et espèrent ainsi mieux se

vendre. Ce comportement est certes excusable par ce qu'il témoigne de la créativité de l'artiste mais il remet en cause la valeur même de l'artiste dont la personnalité est définie selon son aptitude à créer des oeuvres d'un style déterminé. L'artiste doit donc rester créatif tout en demeurant fidèle à son style.

La peinture congolaise moderne montre clairement comment l'art peut être une expression de la vie: vie dans le monde animal, coexistence entre l'homme et l'animal, vie de l'homme dans son environnement végétal et humain, vie intime et relation de l'homme avec le monde surnaturel.

Bibliographie

- BADIBANGA NE MWINE, 1977, *Contribution à l'art plastique zairois moderne*. Kinshasa, Malayika.
- BAMBA NDOMBASI ET MUSANGI NTEMO, 1987, *Anthologie des sculpteurs et peintres zairois contemporains*. Paris, Nathan.
- BENDER WOLFGANG, 1991, "Kunst versus Völkerkunde. Ausstellungen moderner afrikanischer Kunst in Europa" in: *EPD-Entwicklungspolitik*, 2 (1991), pp. 1-7.
- CORNET JOSEPH ET AL., 1989, *60 ans de peinture au Zaïre*. Bruxelles, Les Editeurs d'Art Associés.
- CUISENIER JEAN, 1985, "L'art populaire" in: *Histoire de l'art. L'épanouissement de l'art moderne du baroque à nos jours*. Edité par A. CHATELET ET B.P. GROSLIER. Paris, Références Larousse, pp.257-267.
- HUETT WOLFGANG 1982: *Vom Umgang mit der Kunst*. Berlin, Henschelverlag.
- HUYGHE, RENE, 1985, "L'art, révélateur de l'homme moderne", in: *Revue des deux mondes*, (septembre 1985), pp. 565-580.
- JEWSIEWICKI BOGUMIL, 1992a (édit.), *L'art pictural zairois*. Québec, CELAT.
- JEWSIEWICKI BOGUMIL, 1992b, *Popular Painting in Zaïre. Art Bodo Lelo - Moke - Chéri Samba - Syms Simaro. Catalogue*. Maastricht, Hotel Maastricht.
- JOCKERS HEINZ ET LOHSE WULF, 1994, (édit.): *Moseka Yogo Ambake. Catalogue*, Hambourg, Musée d'Ethnographie.
- JULES-JOSETTE, BENETTA 1992: "What is Popular? The Relationship between Zairian Popular and Tourist Art", in: *L'art pictural zairois*. Québec, CELAT, pp. 41-62.
- LEVY- TAMINAU, MONIQUE 1992: *Art africain contemporain: peinture au Zaïre. Collection Meir Levy. Catalogue*, s.l.
- MABIALA MANTUBA-NGOMA, 1994, *Méthodologie des arts plastiques de l'Afrique noire*. Cologne, Rüdiger Köppe.
- MARCHAL HENRI ET ALBARET LUCETTE, 1992 (édit.), *Congo-Zaïre. Thango de Brazza à Kin*. Paris, ADEIAO.

MUDIMBE VALENTIN-YVES 1992, "Et si nous renvoyions à l'analyse le concept d'art populaire?", in: *L'art pictural zaïrois*. Québec, CELAT, pp. 25-28.
POCHAT GÖTZ, 1986, *Geschichte der Ästhetik und der Kunsttheorie. Von der Antike bis zum 19. Jahrhundert*. Cologne, DuMont.
VAN DEN BUSSCHE W., 1990, *Chéri Samba. le peintre populaire du Zaïre*. Ostende, Provinciaal Museum voor Moderne Kunst.

MABIALA MANTUBA

Curateur scientifique, Musées de l' Université de Kinshasa

LA PRODUCTION ET LA DISTRIBUTION DE LIVRES AFRICAINS: LE POINT DE VUE D'UN MSUNGU

Deux importants éditeurs africains ont récemment adjuré leurs collègues d'améliorer la commercialisation de leurs produits et de produire de meilleurs livres. Henry Chakava de Nairobi disait dans *Logos* 8/3:

“Pour autant que j'en sois conscient, il n'y a aucun éditeur africain qui fait de la publicité avant la sortie d'une nouvelle publication. Peu s'émeuvent pour imprimer des dépliants promotionnels, seule une poignée édite un catalogue annuel. La plupart des catalogues contiennent de l'information incomplète et dépassée. Des petites annonces peuvent être arrangées avec peu de travail rédactionnel. De l'information bibliographique essentielle comme l' ISBN, l'année de publication, le prix et les spécificités de la distribution etc.. y manquent parfois.”

Chakava s'en prend également à la production même des livres. Un regard superficiel sur les manuels, dit il:

“révélera des fautes d'orthographe flagrantes, des fautes grammaticales, même dans les premières pages d'un spot publicitaire. Le papier, la forme, la mise en page et les illustrations sont en dessous du norme. L'impression et la reliure sont effroyables, affichant une mauvaise imposition par l'imprimeur, de sorte que des lignes imprimées d'un côté ne se trouvent pas sur la même hauteur que celles de la page correspondante. On les verra par dessus car les lignes n'ont pas été alignées. Un encrage inégal et mauvais repérage tourment l'impression en une feuille ornée de taches d'encre.”

Walter Bgoya, éminence grise parmi les éditeurs africains, le disait aussi carrément à une conférence à Bergen en avril 1997:

“un problème majeur des éditeurs indépendants en Afrique c’est la qualité de livres qu’on publie. Bien qu’il y ait des améliorations, ce n’est pas encore satisfaisant...peu d’attention est donnée à une belle présentation avec une couverture attractive. Correction des épreuves, élaboration d’un index sont souvent superficielles. L’imprimeur le plus mauvais est choisi au nom de l’économie des dépenses. Une mauvaise conception de faire des économies en faisant des grand tirages pour faire baisser le coût par unité, est également désastreuse pour la qualité.”

Aucun de ces distingués éditeurs africains ne peut être appelé aimable envers les éditeurs britanniques ou autres de l’hémisphère nord, particulièrement en relation avec l’édition de manuels scolaires. La contribution de Walter Bgoya à Bergen était intitulée: “Comment peut un éditeur africain indépendant survivre contre les monopoles nationaux et les trusts internationaux ?” “Des livres attractifs, souligne Bgoya, vont améliorer l’image de l’éditeur et démolir le mythe de la supériorité des livres des Msungu”

Comme un éditeur “Msungu” (l’homme blanc) qui a publié quelques livres, mais qui depuis bien des années a activement promu une conscience de édition africaine, et qui continue d’être très engagé sur ce terrain, je prends le risque d’ajouter quelques de mes idées à celles de Chakava et de Bgoya, dont la considération critique et l’autocritique sont admirables mais malheureusement non typiques.

Le monde de l’édition africaine devient de plus en plus un terrain pour des commentaires mielleux et de l’obséquiosité politique. Publier est une affaire de commerce. Il s’agit de se profiler sur le marché, il s’agit de compétition Ce n’est pas un mouvement politique. La confusion entre politique et affaires est souvent évidente chez les écrivains africains qui voudraient bien soutenir s’engager à travailler avec des éditeurs africains indépendants, mais qui ne sont pas toujours heureux avec la qualité des livres ou la manière selon laquelle ils ont été mis sur le marché au pays et à l’étranger.

Les éditeurs dans le monde entier sont bien familiers avec le “le-marketing-de-mon-éditeur-est-désespérant” syndrome. Toutes ces affirmations doivent être prises avec un grain de sel, mais même en acceptant que parfois sur ce point les attentes des écrivains africains sont trop grandes, il est clair que les éditeurs africains doivent les prendre en considération (Cela vaut aussi pour certains éditeurs américains et européens).

Qu'est ce qu'un auteur peut-il raisonnablement attendre? En général, d'être tenu au courant de ce qui est fait pour la promotion de ses livres, sur le genre de campagne de promotion qui est prévue. Les auteurs veulent savoir à qui l'annonce de leurs livres a été envoyée, sur quelle liste d'adresses on s'est basé et quel est le nombre de réactions prévues pour chaque action de promotion. Ils aimeraient voir et être consultés concernant les projets de listes des recenseurs, et bien sûr, ils voudraient recevoir les coupures de toute recension publiée si celle-ci est connue par l'éditeur et ils aimeraient avoir des copies des recensions. Ils voudraient savoir à quelle bibliothèque, à quelles réunions professionnelles et autres, leurs livres ont été exposés et à quelles Foires de Livres ils ont été présentés. Ils voudraient être informés sur les projets de leurs éditeurs concernant la distribution de détail et le cas échéant, leur présentation aux professeurs et académiciens. Si les éditeurs n'ont pas l'intention de dépenser beaucoup d'argent pour de la publicité dans la presse ou encore moins pour la télévision, ils doivent en expliquer aux auteurs la raison et dire pourquoi ils préfèrent d'investir leur argent en des méthodes moins coûteuses comme le courrier direct. Probablement, les auteurs veulent savoir ce qui a été fait pour l'exportation et si des informations détaillées ont été envoyées aux grands services bibliographiques.

Tout cela ne prend pas beaucoup de temps. Avec un minimum d'effort les éditeurs peuvent convaincre les auteurs qu'il ont fait leur possible dans les limites des restrictions budgétaires. Je sais que cela est possible car je l'ai fait moi-même. Il y a des auteurs qui croient que si seulement plus d'argent avait été investi, la vente aurait augmenté de manière spectaculaire. Ceci n'est qu'exceptionnellement vrai, sauf si des sommes énormes sont engagées. Aux auteurs devrait être donné l'occasion de faire des suggestions concernant le dessin de la couverture, les dépliants et tout autre moyen pour promouvoir leurs livres. Les éditeurs peuvent dire qu'ils le savent mieux. Souvent cela peut être vrai, mais il y a des cas où les auteurs connaissent mieux le marché que les éditeurs et par conséquent ils peuvent donner des contributions valables pour la promotion de leurs livres. Il n'y a pas de raison pour lesquelles les auteurs africains devraient attendre moins, ou plus, que leurs confrères d'ailleurs.

Concernant l'exportation, les auteurs africains ont maintenant moins de raisons pour se plaindre qu'il y a quelques années. Le "African Book Collective"(ABC) basé à Oxford, qui fait la promotion et la distribution de livres africains dans le monde entier, est une vraie initiative d'aide de soi-

même, propriété collective des éditeurs africains et qui a donné une grande visibilité et publicité. Le grand champs des activités promotionnelles de ABC est facilement comparable —e fait il est même supérieur — à la publicité et la promotion qu'un éditeur occidental peut aligner (avec l'exception possible de promotions commerciales, ou les grandes coopératives commerciales ont plus de liens avec les grandes chaînes de distribution de détail).

Néanmoins, ABC représente seulement 50 éditeurs. Il y a beaucoup d'éditeurs africains dont les livres pourraient être demandés dans le Nord, mais ils ne sont pas promus, pas connus, non visibles hors de leurs pays de publication. C'est peut être pas un marché énorme, mais c'est quand même un marché. Les éditeurs ont l'obligation envers leurs auteurs d'exploiter ces possibilités.

Trop peu d'investissement dans la promotion des livres est une critique fréquemment entendue chez les petits éditeurs, non seulement africains. Mais les éditeurs africains en sont spécialement coupables. Henry Chakava ne mâche pas ses mots en cette matière et je conviens avec lui pour tout ce qu'il dit. Comme éditeur de l' *African Book Publishing Record* je m'occupe depuis vingt trois ans à convaincre les éditeurs africains de faire mentionner leurs titres dans cette publication et de vérifier et de mettre périodiquement à jour leur information pour insertion dans le *African Books in Print*. Ce service qui fait connaître les livres africains et qui est un outil de sélection pour un grand nombre de bibliothécaires du monde entier, est totalement gratuit. Pourquoi beaucoup d'éditeurs ne fournissent pas cette information est incompréhensible et frustrant. En effet, il y a des exceptions. Mais pourquoi est il possible qu' un éditeur comme le East African Educational Publishers à Nairobi peuvent envoyer, de manière méthodologique, de l'information sur chaque nouveau titre dès qu' elle est disponible (inclus les livres en langues africaines!) pendant que beaucoup d'autres n'y sont pas intéressés ou ne donnent que de l'information longtemps après des rappels répétés et ensuite retournent à leur sommeil. Et plusieurs associations de commerce de livres ne font pas mieux. Il se peut qu'ils produisent (normalement avec l'aide de donateurs) des listes de publications nationales, mais ils manquent de les promouvoir.

La promotion des livres en dedans l'Afrique même est aussi très pauvre. En 1973 à la Ife International Conference on Publishing and Book Development, des bibliothécaires africains ont fait remarquer qu' ils n'ont pas d'information sur des livres publiés en Afrique, mais qu'ils en recevaient en abondance en provenance du Nord. Vingt cinq ans après, les bi-

bibliothécaires disent toujours la même chose. A l'occasion d'un séminaire récent organisé par le African Publisher's Network (APNET), le directeur de publicité de la librairie de l'Université de Lagos au Nigeria faisait la remarque "qu' elle recevait d'innombrables catalogues de l' Europe et des Etats Unis, mais aucun de l'Afrique". Des enseignants à l'université qui commandent des manuels étrangers ne peuvent pas être blâmés car ils ne reçoivent aucune information concernant des titres africains. Est le système postal en Afrique vraiment si épouvantable, si complètement indigne de confiance qu' aucun des éditeurs africains pourrait être intéressé à envoyer des catalogues et de l'information annonçant des nouvelles publications même pas aux bibliothèques publiques et académiques ? Ou au moins aux grands distributeurs ? Apparemment ils n'ont jamais entendu parler de l'avantage de composer une liste d'adresses.

Aux éditeurs qui manquent de l'argent il y a une multitude de possibilités pour une publicité gratuite, par exemple par l'*African Publishing Review* édité par APNET. Mais l'éditeur précédent vient de me raconter qu'il avait les mêmes difficultés que moi avec mon *African Publishing Record*. Il y a beaucoup de publications de bibliothéconomie, du commerce de livres, d'Etudes Africaines, de littérature et de culture, qui veulent donner de l'espace pour des listes, notes ou recensions mais beaucoup d'éditeurs africains manquent de profiter de ces occasions de promotion gratuite.

Tout ceci est bien connu. Cela a été dit par moi et par d'autres tant de fois que je ne puisse plus me le rappeler. Ainsi, combien encore de Indabas soutenus par des donateurs, combien d'ateliers encore, combien de séminaires de formation encore, combien de recommandations de conférences encore, seront nécessaires avant qu' au moins la plupart des éditeurs africains puissent devenir un peu plus pris par le sens commercial et devenir un peu plus professionnels ? Aussi longtemps qu'ils ne le feront pas, ils ne doivent pas compter sur la sympathie de quiconque et ils ne devraient pas rester dans l'édition. Ils n'ont certainement pas de base pour se plaindre quand les Blancs installent leur commerce à leur seuils.

En 1996, à la *Zimbabwean International Bookfair* il y a avait un Indaba sur "Une politique nationale du livre. La clé pour un projet à long terme". Les résolutions de cet Indaba pressaient les gouvernement africains de soutenir leur industrie du livre et, avec l'assistance d'une politique nationale du livre," à encourager la production et la distribution de livre à des prix abordables dans chaque pays, en Afrique entière et au dehors". Ces résolutions étaient soutenues par un grand nombre de fonctionnaires des

ministères de l'Éducation de différents pays africains. Une session précédente sur l'approvisionnement en manuels et le développement des bibliothèques en Afrique organisée à Manchester (UK) en 1991, a attiré pratiquement chaque Ministre de l'Éducation de l'Afrique. Les conclusions publiées mentionnaient des recommandations similaires concernant: "la nécessité de construire des vivantes industries de la publications". Ces sessions relativement récentes ont été précédées par des pieuses énoncées et de recommandations similaires formulées à de multiples autres conférences.

Qu'est ce qui se passe quand ces fonctionnaires des ministères rentrent derrière leurs bureaux? Quand ils doivent prendre des mesures pour approvisionner de livres leurs écoles ou bibliothèques ou stocker des livres achetés avec l'aide de la Banque Mondiale, est ce qu'ils vont y inclure des livres produits par leurs "vivantes industries locales?" Ou est-il plus probable qu'ils vont encore une fois sélectionner des livres publiés par les multinationaux avec des établissements locaux ou chez des compagnies d'Outre mer?

Pourquoi est ce qu'ils font cela? On peut avancer que ces bureaucrates ne peuvent pas être blâmés, parce que beaucoup de livres publiés dans leurs propres pays — avec quelques exceptions comme le Kenya, Mauritiuis, Zimbabwe ou l'Afrique du Sud — ne peuvent pas être comparés avec ceux des multinationaux ou des éditeurs étrangers quant à la qualité ou en valeur commerciale. Trop souvent les livres locaux sont misérablement édités, mal conçus, négligemment corrigés, et cela va encore de pair avec une impression négligée et sans soin. Ainsi le produit final donne une impression d'amateurisme.

J'ai vu récemment des livres africains — très peu, mais pas tous du Nigeria — avec des pages non alignées, certaines maculées avec des grandes taches d'encre, avec des interlignes et disposition de l'espace imprimée déséquilibrées, les demi-teints à peine lisibles, pauvre finissage, reliure mal coupée (avec parfois les indications de coupe encore visibles), papier plié et autres sérieux défauts. Il semble y être un manque complet de contrôle. On ne peut que supposer que les livres ont été produits par des imprimeurs très mal payés, sans motivation aucune pour faire un travail dont ils peuvent être fiers et probablement n'ont ils eu aucune formation adéquate.

Quand on est confronté avec des livres si atrocement confectionnés, certains éditeurs haussent les épaules et disent que les conditions de travail sont difficiles et qu'ils ne peuvent pas faire mieux dans les circonstances données. Pendant que nous pouvons avoir de la compréhension pour ces

conditions difficiles, nous sommes obligés de constater qu'un genre de fatalisme qui, tordant les mains, dit que rien ne peut être fait. Mais, j'ai vu quelques livres publiés au Nigeria dans les mêmes difficiles circonstances qui ne gagneront pas de prix pour leur qualité mais qui sont parfaitement acceptables.

Pourquoi ne parle-t-on pas aux imprimeurs? Si j'étais dans de pareilles circonstances, je parlerai aux imprimeurs pour chercher ce qui ne va pas et pour chercher des solutions. APNET ferait bon de lancer des débats sur ce point mais la production même du livre ne semble pas être une priorité sur son agenda à long terme. C'est très bien de pérorer sur la "Vision d'APNET", mais il y a un besoin urgent pour une attention aux détails dans la production du livre.

Nous savons tous que l'industrie indépendante du livre africain est confrontée avec des contraintes que les multinationaux n'ont pas, eux qui ont un accès aux fonds, de l'expérience professionnelle et l'impression de haute qualité à des coûts très bas, en beaucoup d'endroits dans le monde. Mais il est temps pour les éditeurs africains cesser de pleurnicher sur ceci et cela, d'arrêter à crier malhonnêteté à toute occasion, et d'établir des standards de production pour leur industrie. Seulement ainsi pourront-ils se mesurer avec la concurrence étrangère et avoir une chance réaliste de réussite quand ils demandent à la Banque mondiale une aide pour l'édition de manuels.

Jusqu'à ce que ce but soit atteint, loyalement et honnêtement, rien ne changera. Et, à un colloque sur l'avenir de la publication locale en Afrique, organisée par la Dag Hammarskjöld Foundation en Tanzanie en 1996, rien n'était dit, et aucune recommandation a été faite, concernant la nécessité d'améliorer les normes minimales de la production. Mais la pauvreté de la production n'a pas échappé au jury du Noma Award for Publishing, qui annonçant le prix pour 1997, disait que "malgré les grandes difficultés de production dans beaucoup d'endroit d'Afrique, les membres du jury étaient déçus notant les multiples faits niveaux de qualité inacceptablement bas, qui n'étaient pas dus au manque de moyens." Malheureusement il y a des livres publiés par des pionniers de l'édition et d'impression en Afrique de l'Ouest dans les années 1920 et 1930 qui sont mieux faits que les produits embarrassants mis abondamment sur le marché au Nigeria et ailleurs.

Il y en a qui avancent l'idée du grand bond vers l'âge électronique comme réponse aux problèmes de l'industrie du livre en Afrique. Le Dag Hammarskjöld Séminaire de 1996 a dit que cela "rendrait les éditeurs afri-

cains capables de faire un grand bond en avant, un raccourci de plusieurs décennies.” En ceci je dois me distancier de mon bon ami Bgoya, qui ajoute à ses réflexions citées au début de cet article que “finalement l’éditeur africain indépendant n’aura qu’une seule voie vers le futur. Ils doivent faire un grand bond vers la publication électronique.”

L’argument n’est pas neuf. Il y a déjà vingt ans que certains gens disaient que l’ordinateur et la micro chip pourront être la technologie la plus appropriée pour les pays en développement, et que loin d’élargir la distance entre les pays du Nord et ceux du Sud, ce serait comme une libération pour ceux qui ne contrôlent pas la confection proprement dite du livre. Ce concept est de nouveau à l’avant plan à cause des développements récents dans l’impression digitale, la computer-plaque technologie et le système DocuTech lancés par Rank Xerox pour la “publication sur mesure”.

La publication électronique a produit par conséquent des prédictions sur des avancements énormes. Qui a encore besoin d’une méthode de critique du texte, d’une élaboration professionnelle du manuscrit, de correction des épreuves ou de mise en page ? N’importe qui peut devenir éditeur. Les prophètes de l’Internet et la dite autoroute de l’information veulent que nous croyions que n’importe qui est capable de faire ce bond dans l’âge de l’information.. Il est intéressant de constater que la plupart de ces prophètes viennent de hors de l’Afrique.

Ce genre de suppositions optimistes a été sérieusement affaibli. La nouvelle technologie doit aller ensemble avec les méthodes traditionnelles de production du livre. Cela ne peut pas être une égratignure, et il peut seulement être effectif et réellement bénéfique quand l’infrastructure nécessaire pour l’adoption de la technologie nouvelle est développée adéquatement. En réalité, il n’y a pas été un grand bond, on n’a fait qu’en parler. Le Word processeur, l’ordinateur ou la composition électronique peuvent avoir aidé certains éditeurs africains à réduire les coûts de composition du manuscrit, ou de produire des compositions de texte, ou de créer des effets spéciaux chez soi à la maison, mais il y peu d’évidence que les normes de production ont réellement été améliorées. De fait la situation s’est empirée. Ce qui est plus, la production, l’entretien et la réparation du software et hardware sont toujours entre les mains des entreprises internationaux dans les pays du Nord et ainsi ils n’ont souvent pas réduit la dépendance, mais probablement augmenté la dominance du Nord.

Des éditeurs africains doivent bien sûr faire leur avantage avec les développements dans la composition, l’impression et la production, ils de-

vraient accéder à la publication électronique dès qu'ils le peuvent et intégrer les énormes possibilités qu'offre maintenant l'Internet. Mais après tout, ils ne peuvent pas se laisser dominer par la technologie. Ils doivent se concentrer sur la qualité et sur le contenu, pas sur la forme. Cela a été toujours et le restera toujours le secret du succès de l'édition. Cela peut sembler simpliste et il n'y a pas de doute que l'industrie indépendante du livre en Afrique sera confrontée avec les dures réalités du marché et qu'ils rencontreront beaucoup de contraintes, très réelles et sérieuses. Mais il reste un fait que, pour la plupart des cas, la qualité du livre — en terme de rédaction et d'édition — est tout simplement pas assez bonne. Et jusqu'à une amélioration significative se soit manifestée, il ne peut pas être question d'égalité sur le terrain du jeu.

Cet article est une version revue d'un texte présenté au African Writers-Publishers Seminar, organisé simultanément par la Dag Hammarskjöld Foundation et le African Books Collective Ltd, à Arusha, Tanzanie du 23 au 26 février 1998. Et l'auteur et l'éditeur de la revue *Logos* (The production and marketing of African books: A Msungu perspective, *Logos, A Journal of the Book Community* 9(1998)2,104-108) nous ont permis de traduire et de publier ce texte dans les *Annales Aequatoria*. Qu'il en soient remerciés. Traduction par Honoré Vinck.

THE TWO LANGUAGE MAPS OF THE BELGIAN CONGO

Introduction

In 1948 the Jesuit father Gaston Van Bulck published a survey of all linguistic work done up till then in the Belgian Congo, called *Les Recherches Linguistiques au Congo Belge*. This survey contained a language map of the entire Congo. Two years later another language map of the Congo appeared, drawn by Gustaaf Hulstaert (Hulstaert 1950a). Although father Hulstaert - in order to facilitate comparison - adapted the layout of his map to that of Van Bulck, even a quick glance at the two maps makes clear that they are profoundly different. In the rather fierce discussion following the publication, the authors gave all kinds of reasons for this dissimilarity ranging from the trivial fact that they have not used the same blank maps, to divergence in goals and methods.

These reasons are not very convincing, though, but rather leave one with more questions than before. If Van Bulck and Hulstaert really did have differing goals and consequently wanted to make a different kind of map, then why did they start an endless discussion afterwards to determine "who was right after all"? Why were these maps so important to them and how could some small variations in opinion lead to such an important incongruity between two studies mainly based on the same documentation? A more profound analysis of the way in which the maps came into existence, shows the importance of both authors' views on language, culture and ethnicity. Moreover, it leads to the recognition of some implicit views on Africa and on the role European scholars gave themselves in that continent. Thus, this article will try and use the language maps as a starting point for a reflection upon scientific work done in the Belgian colony, or at least on some of it. It is not meant as a late criticism on either of the two scholars, nor will it result in a choice for one of the maps.

The first paragraph will quickly introduce the two maps. A second part concentrates on the relation between language and ethnicity in the world view of father Hulstaert and father Van Bulck. Although at first sight it is less directly related to the maps, the so called language problem of the Belgian Congo will be tackled in the third paragraph. Here, colonial science goes hand in hand with daily administration. Hence, the importance attached to the outcome of scientific studies and - vice versa - the influence political views could have on scientific results. Eventually, the fourth paragraph will paradoxically lead to attention for similarities between P. Hulstaert and P. Van Bulck in order to account for the differences between their maps. That is, a rather essentialist view on African reality implicitly regarded as being very manipulable blurred the border between scientific conclusions and wishful thinking. This made possible that some lapidary principles influenced the entire outlook of the two maps, even though at least Hulstaert was and still is famous for his sharp observations and his huge empirical knowledge of the languages of the Congo basin.

1. The maps

Before describing the two maps, it might be useful to briefly introduce their authors. Readers of the *Annales Aequatoria* are most probably familiar with father Gustaaf Hulstaert (1900-1990), founder of the research centre and journal *Aequatoria*. The life and works of this missionary-linguist-ethnologist-botanist have been commented on in the previous issues of the *Annales* (12(1991)7-78), especially by father H. Vinck.

Father Gaston Van Bulck (1903-1966) is to a large extent a different kind of scholar than Hulstaert. He received a very elaborate academical education in linguistics, ethnology and "colonial studies" next to the usual schooling as a clergyman. In contrast to Hulstaert, he got his knowledge of Africa mainly from written documents, because he usually stayed in Europe to teach at the universities of Louvain and Rome (Pontificia Università Gregoriana).

Both language maps have a scale of 1:5.000.000 and have a thick black line dividing Bantu languages from non-Bantu languages. On Van Bulck's map, however, this line does not mark the non-Bantu enclaves in the Bantu area. The most remarkable difference is that Hulstaert's map consists of a limited number of homogeneous language areas, dominated by the huge Mongo block in the middle; whereas Van Bulck gives the impression of a

highly complex, fragmented linguistic situation. His map features seven differently shaded areas, for instance, where Hulstaert only shows the undivided Mongo group. Elsewhere, Van Bulck's map differs from Hulstaert's in having lots of small enclaves dispersed all over the country. An exhaustive description of all differences would not be very appropriate here. Moreover, they have already been discussed by the authors themselves in a series of articles following the publication of *Les Recherches Linguistiques au Congo Belge* (Hulstaert 1950a, 1954; Van Bulck 1952a). These articles gave five reasons for the divergence, which I will sketchily reproduce here with a little comment.

First, both authors would have used different blank maps. Upon closer scrutiny of the maps, though, it becomes clear that this could only have affected such details as the exact shape of smaller language groups or the precise location of some language borders. It is by no means an explanation for the divergence in general outlook.

The second reason is more fundamental. The authors called it the choice whether or not to include enclaves. As soon as Van Bulck thought to perceive the influence of a now disappeared language on the dialect of a contemporary tongue, or otherwise found some remnants of a disappearing language, he inserted a special enclave on his map. Although he claimed that linguistic documentation on the Katanga region was nonexistent when he drew his map (Van Bulck 1952a), the latter shows a multitude of small enclaves in that part of the Congo. And although these enclaves had to be represented far too largely in order to be perceivable, Van Bulck called his map more accurate and hence more scientific, because of this choice, presenting the linguistic situation in all its diachronic detail. Hulstaert, on the other hand, omitted everything that might disturb a neat representation of the major languages that were spoken in these days - or should be spoken in the near future according to him. The remainder of this article will largely be concerned with finding out why Van Bulck and Hulstaert adopted these choices and why they couldn't just accept each other's choice.

The use of different sources was cited as a third reason for divergence. The mere scarcity of linguistic documentation on Congo in their time, however, makes it very unlikely that they have used different sources. Moreover, the correspondence between Hulstaert and Van Bulck (to be published in a later issue of *Annales Aequatoria*) makes clear that they generally read the same works and that they used each other's results in their own comparative studies. Finally, empirical facts about the languages of the

Congo did not play any role whatsoever in their argumentation. It is consequently very improbable that new evidence would have changed their opinions, and hence the general outlook of their maps.

The fourth point is again more important and less obvious to refute as a reason for divergence. Here, Hulstaert reproaches Van Bulck with having grouped the Congolese languages following ethnological principles rather than linguistical ones. This criticism, which Hulstaert shared with the great linguist A. Meeussen, is certainly correct, but cannot account for the differences between the maps, since Hulstaert himself confused linguistics and ethnology. Hereafter, it will become clear that this fourth reason is narrowly related to the second.

The last point in the list concerns the relation between languages and dialects. According to Hulstaert, Van Bulck has been too cautious here. The latter answered that the documentation was still too scarce to group all dialects into bigger clusters or “languages”. Anyway, the distinction between language and dialect is very vague to my opinion and depends largely on personal, rather arbitrary decisions. This fifth reason boils down to the question whether or not to represent enclaves, and is consequently also related to the previous point. Let us now concentrate on the relation between language and ethnicity in the world view of both clergymen.

2. Language and ethnicity

Studies in the humanities in the Belgian Congo were often based on the implicit assumption that ethnical and linguistical borders coincide (Meeuwis 1997, p. 77). Although Hulstaert accused Van Bulck thereof, the remark is equally valid for himself. An ignorant reader of the following passage would swear that it originated from an ethnological study. It is, however, a fragment of the text that accompanies Hulstaert’s language map.

1. Les Gbaya, souvent nommés au Congo Ngbaka, forment au Congo belge un bloc homogène, quoique séparés de leurs frères de l’A.E.F.: Gbaya-Manjia ...
4. Les Furu ne forment qu’un petit groupe. Selon feu Mgr. Tanghe (...) leur langue se rattache au groupe Tshadien (Sara, etc.). Plusieurs petits clans sont dispersés au milieu des autres tribus de cette région, de sorte que notre carte n’en tient pas compte.

The difference between both authors, accounting for much of the divergence between the maps, lies in their exact views on ethnicity.

2.1. Gustaaf Hulstaert: the people's community

Father Hulstaert held a rather static view on the notion of "people". Peoples for him were natural communities having more or less the same language and culture. A people is a God-created all or none category, not always perceived as such by its members. According to Hulstaert it is the ethnologist's task to surmount local differences in language and culture in order to establish the exact outlook and spread of the different ethnic groups of the region he studies. (I consider the terms *ethnic group* – *ethnie* in French – and *people* to be synonymous, the latter usually being reserved for Europe.) Language and ethnicity are so closely related for Hulstaert, that the loss of a people's mother tongue would cause its total destruction and the intellectual and spiritual deterioration of its members. Hence, the ethnologist's task to make people aware of their ethnic affiliation and of the intricate value of their mother tongue. Of course, languages and cultures can diverge because of geographical reasons: different subgroups of a people can get isolated from each other. Although this evolution does not necessarily threaten the natural ethnic unities in a region, it certainly weakens their resistance against any corrupting "anti-popular" influences.

According to Hulstaert, the colonial regime in the Congo formed such a threat to the people's community. He was convinced that the "artificial" Belgian state tried to replace the "natural" ethnical structures in the colony by slowly imposing the use of some lingua franca. This would result in the loss of the proper language and eventually in the complete adoption of French. Inspired by his Flemish nationalism, he compared the francisation of the Congo with the situation in Belgium. In the first part of the twentieth century, in theory there was freedom of language use. Whomever wanted to profit from higher education, though, or wanted to reach a certain political or social importance, had to be fluent in French. According to Hulstaert, this kind of hypocrisy was exported to Congo, and it was this aspect of colonialism he criticised and acted against. One of his instruments in this struggle was his language map. This allows us to respectively further explain the second and fifth reason for divergence between the maps given in the above paragraph, at least as far as Hulstaert is concerned.

Hulstaert's language map depicts an ideal situation, rather than the actual one, in which monolithical linguistical (and hence ethnical) blocks are no easy victims for language loss. Of course, the existence of a lot of enclaves does not fit in such an ideal. Here, linguistic cartography was complementary to another of Hulstaert's activities, viz. linguistic unification. In order not to desintegrate, the large areas on the map needed the centripetal force of a highly standardized "cultural" language variety. Also part of this program was Hulstaert's enormous production of school manuals in his self-made standardized variety of the Mongo language. Grouping dialects into languages and tribes into peoples is in this philosophy the linguist-ethnologist's first and foremost task.

2.2. Gaston Van Bulck: the big puzzle

For Gaston Van Bulck, all disciplines of the humanities formed one big puzzle, the solution of which has to be found in a remote past, perhaps at the beginning of mankind. The distribution of tribes and accompanying cultures and languages on the African continent is the result of an endless series of migrations and intertribal conflicts. Peoples are by no means well-established, God-given categories, but are the highly variable outcomes of a history that, however chaotic, can be mechanically reconstructed by taking into consideration every piece of information available. His classification of the Bantu languages in *Les Recherches Linguistiques* is often presented in terms of an extended battle-metaphor, reflecting his view on today's languages as winners in the survival of the fittest. His classification of the Gbanda-languages is an example of this (also remark how a linguistical classification is again represented in terms of ethnic groups):

l'avant-garde: Mono, Togbo, Ngobu
les Banda centraux: Mbanja, Ngbugu, Langba de Libenge, 'Ngbandi
débris dispersés de diverses tribus

Other examples are:

D'autres Ekonda ont été assujétis sur le Ruki et le Luilaka (=Momboyo), où ils sont devenus vassaux (Nkole) des Nkundu.
Les MoBati sont venus de la Haute Likati en deux colonnes: ...
Pour le groupe envahisseur des Abarambo (=Auro) on distingue:

1. L'avant-garde, les Amiangbwa; "ils sont les termites"; 2. les Mâya et les Ndugë; 3. ...

a) Dans la plus grande partie du territoire primitivement conquis, ils sont restés indépendants et leur langue y est prédominante; b) ... ; c) Ndugë, refoulés chez les MaNgbetu, furent Mangbetuisés et perdirent leur langue.

In his Ph.D. dissertation *Beiträge zur Methodik der Völkerkunde*, Van Bulck criticised what he calls "Schematiker". The passage reads as a negative comment on Hulstaert's work before it existed.

Der "Schematiker" sieht nur noch die Bildung der Kultur in isolierender Abgeschlossenheit, die spezifischen Eigentümlichkeiten, die fest mit dem ganzen Wesen des Volkes verwachsen sind, das Fortbestehen der heimatlichen Kultur im Laufe der Wanderungen. Nicht nur die Akkulturationserscheinungen in den Grenz- und Mischgebieten, sondern auch die Entwicklungsformen innerhalb der Kulturgebiete wird er vernachlässigen. Er bestrebt sich, überall die Kontaktgebiete und die Mischkulturen zu meiden und nur einfarbige Hauptgebiete zu finden, wo die Kultureinheit noch quasi isoliert mit ihrem ursprünglichen reichen Volkstum auftritt.

To avoid a schematic approach to a reality which is a priori very complex, one has to bear in mind every little detail. In cartography this means representing every possible clue for the reconstruction of cultural history, in other words: every enclave. For areas on which little or no linguistic documentation existed, Van Bulck might have used other kinds of information, such as birth rate indexes, in order to establish his map. He thought that a language with a high birth rate (I use this metonymical construction on purpose) is automatically a language in expansion and vice versa. Today, language loss is more likely to occur in areas with a high birth rate, such as Africa, than elsewhere, which proves Van Bulck to be wrong on this point. Van Bulck probably supposed a mother-daughter relation between a language and her dialects, rather than the part-whole relation of Hulstaert's theory.

In conclusion, Hulstaert and Van Bulck both supposed a rather "mechanical" relation between language and ethnicity, in which ethnic conscience does not play a role in defining the latter. Language was not viewed as something people might use for construing their own ethnic identity, but rather as an intrinsic characteristic of pre-existing ethnic entities. A people losing its language is lost according to Hulstaert, and just transforms into a

different ethno-lingual unit, entering a new stage of the “Kulturgeschichte” according to Van Bulck.

3. The language problem of the Belgian Congo

The previous paragraph tried to make clear that the two language maps were to a large extent philosophical or scientific statements, rather than exact representations of the empirical knowledge of their authors. Especially Hulstaert’s map had a clear socio-political goal. It fitted into the very popular, nationwide debate on the so-called language problem of the Belgian Congo. It was said that the linguistic situation of the colony was desperate, or at least far too chaotic. Two kinds of problems were generally cited. The first one concerned the quality of the languages spoken in the Congo. The idea that African languages would be primitive, lacking a decent grammar, was certainly outdated. Only the so called trade languages were usually considered to be insufficient for higher communication. The second was a quantitative problem. It was thought that too many languages were spoken in Central Africa. There was a general consensus that something had to be done. Opinions differed largely, however, on what an ideal linguistic situation would be like, and consequently on what exactly had to be done. As far as I know, an overview of this discussion has not yet been published, so it might be useful to give one here.

The attitudes on the language problem can be situated on three overlapping dimensions, viz.:

1. the kind of languages that had to be chosen and the degree of interference considered to be necessary or acceptable
2. the degree of linguistic unification they wanted to reach
3. the exact goals of language planning, i.e. the ideal linguistic situation

These dimensions will be discussed here.

In the Belgian Congo there were four big languages, used in contacts between speakers of different languages and to a certain extent also formed by these contacts. These are: Lingala, Kikongo, Kiswahili and Tshiluba. They are generally called *lingua franca* or *trade language*. Some people found that their general distribution was an advantage that had to be used by the colonial administration. Reducing the number of languages used in, amongst others, schools and law courts to these four would quickly solve the problem of the multitude of languages. Mere adoption of these languages, however, would not suffice, because of their alleged lack of structure and

lexical profusion. A possible solution, preferred by Mgr. De Boeck of Lisala, was to “clean these languages up” by making normative grammars introducing invented rules.

Opponents of the use of trade languages, such as Gustaaf Hulstaert, stated that these languages are too artificial and will never reach a sufficient quality. Moreover, since these tongues have no native speakers according to them, using them as official languages would imply that everybody would be educated in a foreign language, something especially the adherents of “indigénisme” strongly disliked. An alternative for trade languages were so-called “national languages” (*langues de culture*), such as standard Mongo, Kuba or Bemba. The problem with these, was that they did not exist (yet). There were two possible solutions to this problem. The first is to actively unite closely related dialects by choosing one of them as the “correct” variety and then making normative grammars and dictionaries to be used in the schools of the entire language area. This was the preferred solution of Hulstaert and Van Bulck. Hulstaert showed this preference on his map by showing the national languages as if they already existed. For Van Bulck, this was a socio-political question, not to be mentioned in a scholarly publication. Van Bulck equally omitted the cursed trade languages Lingala and Swahili from his map, though. People like Leo Stappers on the other hand, found active linguistic unification unrealistic. They fancied a natural emergence of some national languages. The role of the language planner would be to provide certain varieties with sufficient prestige to impose themselves on the neighbouring dialects, by establishing important institutes and media in the area where these varieties are spoken.

To conclude the discussion of the first dimension in the debate, something has to be said about the use of European languages. In the articles and comments I read, almost nobody defended the general use of French. For some people that would be too unauthentic, a betrayal of the African cultures. Others saw French as a carrier of knowledge they preferred not to give into Congolese hands.

There were three possible answers to the question as to how far linguistic unification had to go. People like De Jonghe and De Cleene found that the Congo could only be efficiently managed if there was only one official language. Adversaries of this solution found that any attempt to impose a single language to everybody be a hazardous and unrealistic experiment. On the other hand, they found limiting the knowledge and use of the unitary language to a small intellectual elite socially unacceptable. An alternative

was picking out three or four official languages. Thirdly, one could allow the exact number of official languages to depend on the linguistic situation: first create national languages by means of unification, then see how many languages remain.

Finally, there were two opinions about what should be the ultimate goal of language planning. Should an ideal linguistic situation lead to a well integrated, easily manageable colony; or to a colony in which the colonised subjects have the best chances to develop themselves in their own culture? Especially in the discussion about the ideal language of education, the choice between a solution that is practically achievable and one that is ideologically justified, was very prominent. Lots of educationalists found it essential for the quality of schooling that the language of education be the mother tongue.

4. Africanism

In his classic monograph *Orientalism*, Edward Said characterised the self-image of European orientalists as one of “a hero rescuing the Orient from the obscurity, alienation and strangeness which he himself had properly distinguished”. In fact, this could be said not only of orientalists but of all scholars specialised in the overseas territories. Moreover, I think that the alienation from which the “primitive” populations allegedly suffered, could not only be caused by their moral and intellectual degeneration but also by the corrupting influence of colonialism. Thus, father Hulstaert saw himself as a kind of prophet who had the divine task to rescue the endangered cultures of the Congo basin. His scientific work not only aimed at describing and explaining the Congolese reality, but also at giving it shape, in a sense. This creative dimension of Hulstaert’s work is by no means exceptional. In fact, it is typical for the scientific discourse Said calls *Orientalism*, and which we could call *Africanism*. The two language maps are good examples of Africanist works. Geography has often played a central role in colonial studies. Insubstantial phenomena such as language are objectified, made surveyable and manipulable, by putting them on a map. The flagship of the Institut Royal Colonial Belge, for instance, was the general atlas of the Congo, containing maps of about everything that was known about the region.

Thus, part of the explanation for why their maps are so different, lies paradoxically in something Hulstaert and Van Bulck had in common: they both worked in an Africanist tradition. Let us now specify a bit further

what kinds of perspectives on Africa and the Africans are implied in Africanism. First, Africanism is based on an essentialist, reductionist view on the Africans. The exact nature of such an essentialist view, however, could differ from person to person. For Hulstaert, an African individual is essentially a member of his ethnic group. Ideally, he shows every characteristic the European scholar ascribes to his people. Van Bulck rather searched the nature of an African in prehistory, where things such as language, race and ethnic soul were not yet mixed up. The fact that Van Bulck did not want to make a difference between synchrony and diachrony on his language map, is symptomatic for his essentialist view: in order to understand the African, we have to go back to his roots. Fundamentally he doesn't really change after all.

It is said above, that for Hulstaert an African should show every definitional feature of his ethnic group. If this was not the case, he was regarded to having lost his essence and to be in need of help. That is a second Africanist perspective on the subjects of the Belgian colony. Africanism justified colonialism by asserting that the African peoples are in a deplorable state from which they have to be released. They cannot do this themselves, because they lack scientific insight into their own situation. The following fragment from a letter of Hulstaert to Mgr. De Boeck about the lack of linguistic insight of the Mongo, is illustrative of this view:

L'explication des noirs est un peu la même partout; chacun tire sur son côté. Et il n'y en a pas qui ont un aperçu global dans ces questions. Il n'en est d'ailleurs pas possible: ils n'en ont pas eu la formation.

This implied – and that is a third Africanist view – that the African reality can be easily manipulated and positively changed by “those who really know Africa”.

By way of conclusion, let us consider how this essentialist view on a reality regarded as being highly manipulable, influenced the making of the maps. When reading both clergymen's texts about the maps, it becomes clear that they have used a limited number of lapidary principles to solve nearly all classificatory problems. As has been said, empirical facts are never cited. For Hulstaert, the most central principle was: grouping as much as possible. Why he has adopted this principle, should have become clear when reading the second paragraph of this article. The exceptions on his map, that is, the few areas where Hulstaert shows a less homogeneous situa-

tion than Van Bulck, are located in the possible expansion domain of his favourite Mongo language. In a letter to Mgr. De Boeck, Hulstaert admitted that his conclusions are mainly based on this one principle:

Contrairement à d'autres, j'ai comme principe: grouper le plus que possible. En cas de doute donner la préférence à l'unification. Parmi tous les éléments, donner priorité à la langue. Je me base donc sur un axiome, un apriorisme si vous voulez.

Van Bulck's classifications are largely based on written documents, rather than on personal investigation. When he found contradictions between different authors, he used exactly the opposite solution from that of Hulstaert to solve his problem. He would choose for the more scattered and complicated representation, being convinced that this is a priori the most advanced and correct one. He would never take the risk of becoming a "Schematiker", who could be accused of not taking into consideration every detail of the Kulturgeschichte.

Using the two language maps, I have tried to show how the colonial situation, socio-political views and the general tradition of the sciences of the overseas territories have influenced scholarly work in the Congo. A huge discrepancy in the outcome of two linguistic studies has upon closer scrutiny proved to be due to some minor differences in opinion.

Bibliography

BASTIN YVONNE

-1975. *Bibliographie bantoue selective*, Tervuren

BLOMMAERT JAN

-1996. Language Planning as a Discourse on Language and Society, in: *Language Problems and Language Planning* 20:3, 199-222

BOKULA MOISO,

-1995. A propos de l' Atlas linguistique du Zaïre, in: *Annales Aequatoria* 16, 403-412

CALVET JEAN-LOUIS

-1974. *Linguistique et colonialisme*, Payot, Paris

CHAMBERS J. K. AND TRUDGILL P.

-1980. *Dialectology*, Cambridge University Press

DE BOECK EGIDE

-1942. *Theoretische en practische cursus in Lingala met woordenlijst en sa menspraken*

DE BOECK L.

- 1949. *Taalkunde en talenkwestie in Belgisch-Kongo*. Mémoires de l' Institut Royal Colonial Belge, Tome 17, fascicule 1, 94 pages
- 1952a. *Manuel de Lingala. Tenant compte du langage parlé et du langage littéraire*, Editions de Scheut, Bruxelles, Lisala, 109 pages
- 1952b. Contribution à l' Atlas linguistique du Congo Belge, in: *Orbis. Bulletin International de Documentation Linguistique*, Tome I, n° 1, 104-108
- 1952c. Het Lingala op de weegschaal, in *Zaire*, 6, 115-153

DE CLEENE NORBERT

- 1936. Onze koloniale verhouding in verband met het streven naar een nationale taal in Kongo. in: *Elckerlyc* II, 3 (18 januari), p. 25
- 1967. P. Vaast van Bulck, (24 september 1903-6 juli 1966), *Bulletin des Séances de l' Académie Royale des Sciences d'Outre-Mer*, 143-155

DE JONGHE EDUARD.

- 1940. L'enseignement colonial. *Congrès Colonial National, Ve session*, n° 9, Bruxelles 1940, 11 pages

DE ROP ALBERT.

- 1955. Het lomongo als cultuurtaal, in: *Kongo-Overzee* 21, 265-271
- 1970. A l'occasion du 70e anniversaire de G. Hulstaert, M.S.C. in: *Africa-Tervuren* 16, 107-112

FABIAN JOHANNES

- 1986. *Language And Colonial Power*, Cambridge University Press

HULSTAERT GUSTAAF.

- 1936. Het talenvraagstuk in Belgisch Kongo. in : *Kongo-Overzee* 3, 1936-37, 1, 49-68
- 1938. *Praktische grammatica van het Lonkundo (Lomongo)*, Antwerpen, De Sikkel, Kongo-Overzee Bibliotheek, 272 pages
- 1950a. *Carte linguistique du Congo Belge*. Mémoires de l'Institut Royal Colonial Belge, Tome XIX, 66 pages
- 1950b. Taaleenmaking in het Mongo gebied: *Kongo-Overzee* 16, 292-298
- 1951. Les langues de la Cuvette Centrale Congolaise. *Aequatoria*. 14, 18-24
- 1953. Civilisation occidentale et langage au Congo belge. in: *Aequatoria*. 16, 23-25
- 1954 *Au sujet des deux cartes linguistiques au Congo belge*. Mémoires de l' Institut Royal Colonial Belge, Tome XXXVIII, fasc. 1, 53 pages
- 1961a. *Les Mongo. Aperçu Général*. Musée Royale de l'Afrique Centrale, Archives d'Ethnographie n° 5, Tervuren,
- 1961b. *Grammaire du Lomongo. Première Partie : La phonologie*, Annales du Musée Royal de l' Afrique Centrale, Sciences Humaines n° 57,
- 1988. L'ethnie mongo. in: *Les Nouvelles Rationalités Africaines*. 3, n°11,

IRVINE JUDITH T.

-1995. The Family Romance of Colonial Linguistics. Gender and Family in Nineteenth Century Representations of African Languages, in: *Pragmatics* 5, 139-153

LECLERCQ JACQUES

-1938. *De la communauté populaire*. Editions Du Cerf

LEKENS BENJAMIN

-1951. Nota over het Ngbandi als voertaal in Ubangi, in: *Kongo-Overzee* 17, 162-164

LIESENBORGH S. O.

-1941-1942. Beschouwingen over wezen, nut en toekomst der zoogenaamde "linguae francae", in: *Kongo-Overzee*, 7-8, p. 87-99

MEEUSSEN A.E.

-1949. G. Van Bulck: Les recherches linguistiques au Congo belge; Recension dans: *Kongo-Overzee* 15, 59

-1952. L-B. De Boeck: Manuel de Lingála; Recension dans: *Kongo-Overzee* 18, 442

MEEUWIS MICHAËL.

-1999. Flemisch Nationalism in the Belgian Congo vs Zairian anti-imperialism :Continuity and Discontinuity in Language Ideological Debates. in: Jan Blommaert (ed.), *Language ideological debates*, Mouton, Berlin, p. 381-423

MORTIER RODOLF

-1936-1937. Volken en volksverhuizingen in Ubangi, in: *Kongo-Overzee* 3, 209-214

SAID EDWARD.

-1985. *Orientalism*. Peregrine

SPENCER JOHN W.

-1974. Colonial Language policies and their legacies in sub-saharan Africa, in: Fishman J. (éd), *Advancing in language planning*

STAPPERS LEO.

-1952. Het Tshiluba als omgangstaal, of unificatie van de Luba-dialecten? in: *Kongo-Overzee*. 18, 50-65

TUCKER A. N.

-1952. Taaleenmaking in Oost-Afrika, in: *Kongo-Overzee* 18, 312-317

VAN BULCK GASTON, (=VAN BULCK VAAST)

-1931. *Beiträge zur Methodik der Völkerkunde*. Universitäts-Institut für Völkerkunde, Wien; 256 pages

-1948. *Les recherches linguistiques au Congo Belge*. Mémoires de l'Institut. Royal Colonial Belge, Section des Sciences Morales et Politiques, Tome 16; 767 pages

-1949. L-B. De Boeck: Taalkunde en talenkwestie in Belgisch-Kongo; Recension in: *Kongo-Overzee*, 15, p. 286

- 1950. La stratification culturelle de l' Afrique d'après H. Baumann, in : *Anthropos*, 45
- 1952a. *Les deux cartes linguistiques du Congo Belge*. Mémoire de l'Institut Royal Colonial Belge, Section des Sciences Morales et Politiques, Tome 25, fascicule 2; 68 pages
- 1952b. Taalstudie op de Bantoetaalgrens. in: *Kongo-Overzee* 18, p. 35-49
- 1952c. G. Hulstaert: Carte Linguistique du Congo belge; Recension in: *Kongo-Overzee* 18, p. 79
- 1953. Het taalprobleem in het Kongolees universitair onderwijs, in: *Kongo-Overzee*. 19, 342-356
- 1954a. Nota bij de talenkaart van Belgisch Kongo en Ruanda-Urundi, in : *Algemene Atlas van Kongo/ Atlas Général du Congo Belge*, Bruxelles, Institut Royal Colonial Belge, 8 pages
- 1954b. G. Hulstaert: Dictionnaire français-lomongo; Recension in: *Aequatoria* 17, p. 125
- 1954c. Het onderwijs in de hedendaagse Missies. in: *Streven*, VII, 1
- 1956. D'où sont venus les fondateurs d'Etats dans l'entre Kwango Lualaba? (Civilisation sud-erythréenne?). in: *Die Wiener Schule der Völkerkunde - The Vienna School of Ethnology. Festschrift anlässlich des 25-jährigen Bestandes des Institutes für Völkerkunde des Universität Wien, 1929-1954*, Horn-Wien, Fred Berger, p. 205-217

VINCK HONORÉ.

- 1991. In memoriam G. Hulstaert (1900-1990). in: *Annales Aequatoria* 12, 7-76
- 1994. Correspondance scientifique Hulstaert-De Boeck. in: *Annales Aequatoria* 15, 505-575

Mark Van De Velde, ULB, <mvdvelde@ulb.ac.be>

This contribution is a summary of a M.A. thesis presented by the author at the Katholieke Universiteit te Leuven in 1988: *De twee taalkaarten van Belgisch Kongo*, 13 pages + Illustrations

CHRONIQUE

1. Vingt ans d'*Annales Aequatoria*

Pour connaître en détail les activités de publication du Centre Aequatoria nous renvoyons à l'introduction de l'Index qui sera publié l'année prochaine. Les *Annales Aequatoria* ont été imprimées à Mbandaka à l'imprimerie de la mission catholique sur une petite machine offset de bureau, entre 1980 et 1986. Les numéros de 1987 et 1988 ont été imprimés en Belgique pour échapper à la censure rigoureuse imposée à cette époque au Zaïre. Depuis 1989 nous avons confié l'impression à l'imprimerie des Pères de Scheut à Limete-Kinshasa. Le numéro jubilaire est exceptionnellement préparé et imprimé en Belgique à cause de la guerre civile au Congo.

Les vingt années ont connu encore quelques autres vicissitudes que celles liées à la recherche d'un imprimeur. La rédaction a toujours été située à (Bamanya) Mbandaka, mais bien d'excellents collaborateurs et membres de la rédaction nous ont quittés pour d'autres lieux à cause de mutations continuelles imposées au personnel enseignant de l'ISP et de l'ISDR. Nous avons malheureusement perdu contact avec la plupart d'entre eux. Je voudrais profiter de cette occasion pour les remercier pour leurs efforts et conseils, et j'espère que cette collaboration a eu quelque profit aussi de leur côté. Nous pensons spécialement aux professeurs Mokobe (entre-temps promu évêque de Bokungu), Bokula Moiso dont nous n'avons aucune nouvelle depuis des années, Kumbatulu Sita dont nous ne savons pas l'endroit de séjour, tous membres de la rédaction. Les relations avec M. Kamba Musenga qui est encore à Lubumbashi sont difficiles mais encore possibles.

Nous avons élargi le conseil de rédaction avec le nom de Michael Meeuwis, ancien ami d'Aequatoria depuis son séjour dans notre Centre en 1989 et 1996. Nous savons que sa présence parmi nous sera stimulant et apportera des idées pour un renouvellement nécessaire. Nous lui sommes reconnaissants pour avoir voulu écrire l'Editorial de ce numéro

Depuis 1980, les *Annales Aequatoria* ont totalisé 9310 pages, 431 contributions écrites par 154 auteurs. (En outre 12 monographies ont paru dans la série *Etudes Aequatoria* parmi lesquelles 2 en co-production et 2

étant des éditions séparées d'articles parus préalablement dans *Annales Aequatoria*, totalisant 3458 pages.)

TOTAL PAGES PAR NUMÉRO

1980	842	1985	249	1990	558	1995	650
1981	171	1986	375	1991	672	1996	490
1982	198	1987	353	1992	587	1997	608
1983	187	1988	487	1993	665	1998	448
1984	198	1989	410	1994	650	1999	550*

On remarque comment la revue a pris lentement du volume à partir de 1986 pour reculer un peu ces dernières années. Les deux derniers numéros ont dû être préparés dans des circonstances particulièrement difficiles. Chaque fois nous avons dû clôturer la rédaction dans la hâte pour en assurer la publication même incomplète.

TIRAGE:

1980	505	1985	400	1990	596	1995	400
1981	305	1986	400	1991	600	1996	400
1982	370	1987	458	1992	600	1997	400
1983	427	1988	482	1993	500	1998	350
1984	440	1989	575	1994	450	1999	300

Les raisons de la réduction du tirage sont les suivantes : la disparition des missionnaires au Zaïre/Congo dont plusieurs étaient abonnés depuis le début ; la détérioration du pouvoir d'achat chez les Congolais, principalement à Kinshasa où on vendait jusqu'à 100 exemplaires d'un numéro ; la disparition d'une génération d'anciens "colons" résidents au Congo ou en Belgique ; la diminution des visiteurs du Centre Aequatoria à Bamanya, le tout directement lié à la situation économique du pays. Les difficultés dans la distribution à l'intérieur du pays, et la cession de publication des Instituts Supérieurs et Universités au Congo (avec sa possibilité d'abonnements d'échange.) ont également joué leur rôle. D'autre part, les abonnements des Instituts de recherches africanistes et universités en Occident et en Afrique du Sud sont restés remarquablement stables.

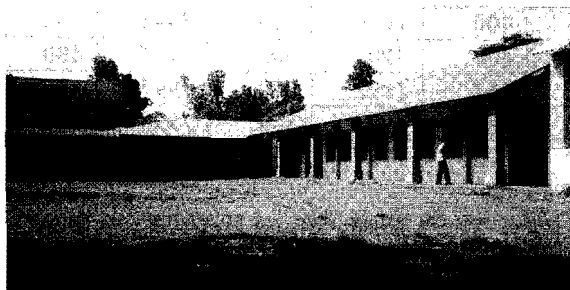
Nous espérons pouvoir continuer à travailler, à partir de l'Afrique, du Congo, de Bamanya. Mais nous avons prévu un élargissement et une délocalisation partielle (à la fois rédactionnelle et administrative) pour fa-

voriser l'internationalisation de la revue et pour avoir accès aux moyens de communications modernes.

Nous renvoyons aux publications antérieures concernant la rédaction et la divulgation des *Annales Aequatoria* : -Le Centre Aequatoria de Bamanya: 50 ans de recherches africanistes, *Zaire Afrique*, 1987, n° 212, 79-102; -Introduction à l'Index 1980-1989, *Annales Aequatoria* (AA) 11(1990)493; -Nos principes rédactionnels, AA 12(1991)633-636; -Les conditions de la recherche en sciences sociales: Le Centre Aequatoria de Bamanya / Mbandaka, Zaire, *Canadian Association of African Studies. Newsletter*. Spring 1992, 77-82; -Editorial, AA 13(1992)7-12 ; -Editorial. Aequatoria 15 ans de recherches scientifiques en Afrique Centrale, AA 15(1994)7-13; -Editorial. Aequatoria une identité, AA 14(1993)7-11 -Editorial. Aequatoria 1937-1997: 60 ans d'acharnement, AA 19(1997)7-8
H.V., 28-8-1999

2. Activités du Centre Aequatoria

2.1. Activités du Centre Aequatoria en Europe



Rentré le 17 janvier 1999 en Belgique pour en congé régulier, le Directeur du Centre Aequatoria a visité plusieurs endroits en Europe en fonction de ses recherches personnelles ou de la promotion des *Annales*

Aequatoria. Du 14 au 24 février il était à Rome où il a travaillé dans la Bibliothèque de la *Propaganda Fide* attachée à la Pontificia Università Urbaniana. Il y a rencontré le Père Willi Henkel, rédacteur de la *Bibliographia Missionaria*. La bibliothèque possède une splendide collection de manuels scolaires de la période coloniale en langues africaines (la collection de la maison d'édition et de l'imprimerie St Pierre Claver y est mise en dépôt depuis quelque temps). Il y a reçu un grand nombre de leurs doubles pour compléter les collections des périodiques du Centre Aequatoria. Ensuite il a travaillé quelques jours aux Archives des Pères de Scheut. Il a pu ainsi compléter sa collection de livrets scolaires coloniaux (Congo Belge) publiés par les Pères Scheutistes. Egalement d'une grande importance a été la consulta-

tion de documents liés à l'histoire du lingala dans la colonie belge. Une brève visite le 4 mars, à la bibliothèque des mêmes missionnaires à Leuven a également donné des beaux résultats dans le même domaine. Le 11 mars il a visité à Moscou l'*Institute of Linguistics, Department of African Languages* (Académie des Sciences.) A noter l'attention y donnée à l'étude et du lingala. Du 20 au 22 mai il a ensuite visité l'*Institut für Ethnologie und Afrikakunde* à Mainz où il a été l'hôte de Mme Dr Brandstetter. Il a pu travailler pendant quelques jours dans l'excellente bibliothèque de l' Institut. Des rencontres avec d'autres africanistes ont été très instructives pour connaître l'état de la recherche africaniste en Allemagne. Du 6 au 12 juillet il était à Oxford où il a pu travailler dans les archives de la *Baptist Missionary Society*. Le terrain de recherche était l'identification des publications scolaires du Rév. John Weeks. Il a pu acquérir parmi leurs doubles plusieurs précieuses anciennes éditions linguistiques (livres scolaires, grammaires, périodiques en langues africaines). A Oxford il a encore rencontré Mr Hans Zell et les gens de la Jam Factory (Bellagio Publishing Network; INASP, African Book Collective). Ensuite il a travaillé dans la Bibliothèque de la SOAS à Londres. Leur collection de manuels scolaires en langues africaines est très étendue et bien cataloguée. Il y a rencontré David Hall, éditeur de la *International African Bibliography*, Margaret Ling (Zimbabwean International Book Fair) et Pru Watts Russel (International Network for the Availability of Scientific Publications), David Mann, co-auteur du *Catalogue of African languages Textes (...) the SOAS*. En Belgique, le 24 mars, il a pu travailler dans la bibliothèque de l'*Insituut voor Afrikaanse Talen en Culturen* (rencontre avec Prof. Jan Blommaert). Le 20 avril lors de sa visite à Amsterdam, il a pu s'informer sur les activités africanistes y déployées (comme la publication électronique du *Journal of Language and popular Culture in Africa*). Il a eu l'occasion de présenter les activités et projets d'Aequatoria dans une rencontre avec les professeurs de Rooij et Fabian. Ensuite il a pu présenter le Centre devant un publique d'imprimeurs et éditeurs et de bouquinistes d'Amsterdam dans les locaux de la maison d'édition (et imprimerie) «De Buitenkant », rencontre organisé par Mr Auke van der Berg.

2.2. Nos Visiteurs



Lieve Joris, auteur de *Mon Oncle du Congo / Terug naar Kongo* qui a séjourné dans notre Centre Aequatoria à Bamanya en quête d'idées et de personnages pour son livre suivant (voir *Annales Aequatoria* 1997, p. 572), a gagné le Cultuurprijs van de Vlaamse Gemeenschap (Prix de la Culture de la Communauté Flamande de Belgique), pour son

Mali Blues (1996)

Jef Dupain, depuis 1994 engagé dans un projet de recherche (*Iyema project*) sur les bonobos (chimpanzé nain) dans la région de l'Equateur, avec sa femme Lourdes Trujillo et accompagnés de deux étudiants, (Carlos Nell et Marc Pierard) ont passés deux semaines au mois d'octobre 1998 au Centre Aequatoria. Nous avons l'intention de présenter leur projet dans le numéro suivant des *Annales Aequatoria*. En attendant nous renvoyons aux publications suivantes :



Van Elsacker L., 1994. Les chercheurs du projet bonobo se préparent à l'étude dans la nature sauvage. *Magazine Soc. Roy. Zool. d'Anvers* 61(3):26-28. Van Krunkelsven E., & Dupain J., 1995, Premières recherches sur les bonobos du Zaïre. *Magazine Soc. Roy. Zool. d'Anvers* 60(3):28-31. Van Krunkelsven, E., Dupain, J., Van Elsacker, L. & Verheyen, R.F. 1996, Nestcounts for density of Bonobo's (*Pan paniscus*) at the Lomako Forest, Zaïre. Abstract 372 16th IPS Congress, Madison, Wisconsin, U.S.A. Dupain J., Van Krunkelsven E., Van Elsacker L., Verheyen R.F., Status of the Bonobo (*Pan paniscus*) in the proposed Lomako Reserve (Equateur, Zaïre). Abstract 169, 16th IPS Congress, Madison, Wisconsin, U.S.A., August 1 1-16, 1996. Abstract n° 169. Van Elsacker L., 1996. Fragments de la correspondance de Jef Dupain en d'Ellen Van Krunkelsven. *Magazine Soc. Roy. Zool. d'Anvers* 61(3):26-28. Van Elsacker L., Dupain J. & Van Krunkelsven E., (1997). Au nom de nos ancêtres. Royal Zoological Society Antwerp (Belgium), *Zoo Magazine*, 62(3):1823. Jef Dupain (éd.) *Bonobo in situ*, update n° 2, April 7, 1999, 20 pages;

2.3. Aequatoria sur Internet

Website du Centre Aequatoria : <http://ger-www.uia.ac.be/aequatoria>

Tables des Matières des Annales Aequatoria 1980 - 1999.

Les Tables des Matières des vingt années des *Annales Aequatoria* peuvent être consultées maintenant sur Internet à l'adresse suivante: <http://www.h-net.msu.edu/~africa/toc/index.html>. C'est grâce à M. Peter Limp (Australie), Online and Table of Contents Editor de H-Africa, et passant par les services de la Michigan State University at East Lansing, USA (Editorial office) que nos textes ont pu passer sur le Web. Nous remercions les personnes et les Institutions qui ont contribué à cette réalisation. Un mot sur le *H-Africa* :

"H-(Humanities)Net is an international initiative to assist humanists to go on-line, using their personal computers. H-net is operated on a voluntary basis by hundreds of scholars and professionals on all continents. H-Net has financial support from the National Endowment for the Humanities and is hosted by Michigan Sate University and Kansas State University. H-Africa is an international electronic discussion group sponsored by the Humanities end Social sciences Online consortium of scholarly lists. H-Net provides a forum for discussing Africa's history and culture and African studies in general. H-Africa is also an affiliate organization of the African Studies Association (USA)". (From: About Africa, <<http://www.h-net.msu.edu/~africa/about.html>>

Catalogue des Archives Aequatoria

Le catalogue des Archives Aequatoria a été confectionné lors du microfilmage des nos archives en 1992-1993. Il a été divulgué en 15 exemplaires dans une première version incomplète et hativement rédigé. Des nouvelles versions corrigées et augmentées ont été produites sur ordinateur (Word 6) et distribuées en 20 exemplaires aux Bibliothèques et Centres Africanistes abonnés aux *Annales Aequatoria* en 1996. Entretemps l'Université de Antwerpen (U.I.A.) avait acheté le set entier des microfiches. Par les soins de Mr Michael Meeuwis, la dernière version complète du catalogue (de 158 pages) peut être consultée maintenant sur internet ou à l' adresse suivante : http://ger-www.uia.ac.be/aequatoria/archives_project

3. Centres de recherche africaniste dans le monde

3.1. *Les Africanistes suisses*

“Créée en 1974, la Société suisse d'études africaines (SSEA) a pour but principal d'encourager la recherche sur l'Afrique et d'organiser des rencontres sur tous les aspects de la vie et des cultures africaines. A ce titre elle offre une plate-forme qui permet aux chercheurs et aux intéressés de coordonner les thèmes de recherche et les échanges pluridisciplinaires. (...) En collaboration avec l'IUED, la SSEA a édité pendant 30 ans la revue *Genève-Afrique*. Elle publie maintenant une *Newsletter* trimestrielle (40 p.) sur l'actualité africaine, ainsi qu'une *Bibliographie africaine suisse* annuelle. Par ailleurs, dans le domaine des études africaines, elle édite ou co-édite des ouvrages collectives”. Extrait d'un dépliant. H.V. 30-8-1999

3.2. *Afrikaanse talen en cultureen à l'Université de Gent*

En 1990 Jan Blommaert a présenté les études africanistes à l'Université de Gent dans *Annales Aequatoria* 11(1990)444-445. Entretemps beaucoup s'est passé et un nouveau dynamisme caractérise la période actuelle. L'Université présente maintenant un curriculum complet pour la formation de linguistes africanistes: de la candidature au doctorat. Le programme des cours montre que les initiateurs ont voulu donner une formation africaniste globale en insérant la linguistique dans son environnement humain total. C'est ce même groupe qui organise une conférence internationale le 21-23 octobre 1999 sous le thème: *Belgium's Arica. Assessing the Belgian legacy in and on Africa : the social sciences*. (H.V. 30-8-1999.)

Le département, sous le nom de Research Centre of African Languages and Literatures – RECALL, a lancé en 1997 une série de publications africanistes du genre working papers.

“Recall was founded in 1997 at the department of African languages and Cultures of the University of Gent, Belgium. The research centre specifically wants to address issues to the description of African languages in diverse fields of academic activity such as syntax, lexicography, pragmatics and sociolinguistics. Contact: recall secretariat, Department of African Languages and Cultures, University of Gent, Rozier 44, B-9000 Gent Belgium. Tel: +32-(0)9/264.38.24; Fax:+32-(0)9/264.41.80; <RECALL@africana.rug.ac.be>

Recall linguistics series.

In accordance with its mission statement Recall is particularly interested in publications which address the problematic of the description of African languages in diverse fields of academic activity such as phonetics and phonology, lexicography and lexicology, syntax, pragmatics and socio-linguistics. The *Recall Lexicography Group* encourages the publication of documents which address issues of lexicography of Bantu languages.

Published :

- Guilles-Maurice de Schrijver et Ngo Semzara Kabuta, *Lexicon Cilubà-Nederlands*
- Karel Arnaut, Jo Verhoeven en Jan Blommaert, *Historical, socio-cultural and phonetic notes on Bondoukou Kalango (Côte d'Ivoire)*
- Kulikoyela K. Kahigi, *Structural and cohesion dimensions of style. A consideration of some Swahili texts in Mau (1974)*
- Gillis-Maurice de Schrijver en Ngo Semzara Kabuta, *Beknopt woordenboek Cilubà-Nederlands, en Kalombodi-mfundilu kàà Cilubà*
- Ngo Semzara Kabuta, *Mfundili wa Cilubà nè inwè mikàndà*

Recall Literature series

Recall wishes to encourage people to submit their literary products in any African language for publication. The domain of grass-roots literature is conceived in the broadest possible terms: diaries, short stories, transcripts of oral performances, poems, etc...

Published:

- Kayo-Lampe, *14 lingala poems. Translated and annotated by Michael Meeuwis*
- Ngo Semzara Kabuta, *Ngooyi Mèdar nè miyuuki mikwaàbo*
- Ngo Semzara Kabuta et L. Ndaayà, *Mpooyi Izidor nè Mèyi àà Maanà Sàlà*

Recall Educational Series

Applied linguistics being one of Recall' priorities, authors, particularly those who are teaching African languages are kindly invited to send in publications with specific educational or pedagogic purposes.

Published:

- Ngo Semzara Kabuta, *Het Cilubà werkwoord. Morfologie*
- Ngo Semzara Kabuta, *Inleiding tot de structuur van het Cilubà*
- Ngo Semzara Kabuta, *Kiswahili kwa picha. Kiswahili aan de hand van beelden*
- Ngo Semzara Kabuta, *Een praktische inleiding tot het Cilubà*" (From a leaflet)

3.3. Institute for African Studies at the University of Bayreuth

Background and Concept

When the University of Bayreuth opened in the late 70ies, it was then located at the very fringe of the Western World. Regional Studies of

marginalized areas became the local specialisation of the new university, African regional studies were set up as the international component of the university. To distinguish the interdisciplinary Bayreuth approach from existing African Studies departments in Germany, focussing essentially on African linguistics and anthropology, the term „Africanology” was coined. The Institute for African Studies was formally established in 1990. The faculties of Bio and Geo Sciences, of Law and Economics, of Social Sciences and Languages and Literatures are represented on the Governing Board of the Institute. The Director of the Institute, Professor Spittler, acts on behalf of the Board.

Programmes

The Institute functions essentially as a coordinating and facilitating institution. It offers two positions for visiting professors, mostly on a six months basis. The Institute is in charge of a one-year and a two-year interdisciplinary post-graduate course in African Studies. A degree in Swahili Studies will be introduced shortly. African Studies components will also figure prominently in the new system of BA and MA courses that are presently in the final planning phase. Africa related specialisations and optional courses are offered in the various disciplines of the four faculties. MA theses with African topics are a regular feature in many different subjects.

Research

From 1984 to 1997 the German Research Council funded the interdisciplinary research project, „Identity in Africa” with an average of 15 individual projects and a total of 50 to 60 researchers. The annual budget of this programme amounted to an average of 1.7 Mill DM. Soil Science, Plant Physiology, Hydrology, and Medieval Studies, carried out independent research projects. The bibliography of African Studies at Bayreuth University, published in 1995, listed more than 1.000 scholarly publications, nearly 100 book publications; more than 60 doctoral dissertations and 15 “Habilitationen” were completed. Members of the Institute function as editors of scholarly publications like *Bayreuth African Studies*, *Bayreuther Beiträge zur Afrikaforschung*, *Bayreuther Frankophoniestudien*.

Library Facilities

The university library lists more than 50.000 titles in its Africana collection. It subscribes to more than 200 learned journals and exchanges publications with about 50 African Studies institutions worldwide. It is one of the largest Africana collections on the continent.

Staff development and international cooperation

In 1990, the externally funded graduate programme / Graduiertenkolleg, "Intercultural relations in Africa" was set up. To date, 35 young scholars could have benefited from the fellowships of this programme, another 15 fellows with independent funding were associate members. More than 20 African scholars won their PhD at Bayreuth University, another half dozen gained their "Habilitation" here. The German Academic Exchange Service, the Catholic Exchange Service, various foundations and scholarship awarding bodies send researchers to Bayreuth to complete their PhDs or engage in post-doctoral research. At present 12 Alexander von Humboldt Fellows and other post-doctoral fellows carry out research at Bayreuth University. The University has established official links, exchanges, contracts of coopération with a variety of African universities, very often through graduates from this university. The Institute for African Studies is a member of the European network of African Studies Institutions AEGIS, teaming up with SOAS/London, Bordeaux, Africa Studies Centrum Leiden, the universities at Brussels, Copenhagen, Lisbon, Barcelona, Naples, Uppsala. Bayreuth university has hosted a series of international and national conferences for learned societies as well as research oriented symposia as e.g. the Kongo Symposia, the Swahili Colloquium, the New English Literature conferences.

Plans and Prospects

During the early years of African Studies, both the library and the Institute received special funding. Throughout the early years of African Studies, both the library and the Institute received special funding to build up their structures. After the completion of the Research project "Identity in Africa", the Institute has now applied for a "Humanities Research Centre" to be set up. The Institute plans to expand in intensive courses, summer schools, and possibly head for a European graduate programme, sponsored by the European Community.

Contacts

Institute for African Studies, University of Bayreuth, D - 95440 Bayreuth,

Tel.: 49-921-55-5094; Fax: 49-921-55-3627 ;

e-mail: eckhard.breitincier@uni-bayreuth.de;

Web site : <http://www.uni-bayreuth.de/Afrikanologie/>

(From a leaflet.)

3.4. African languages at the Göteborg university (Sweden)

Research in the field of African languages has been going on in the Faculty since about ten years ago. However, it was only in 1997 that the subject found a place within the organisation. In that year, the University created a position as Professor of African languages. The number of languages used in Africa is certainly in excess of one thousand. Thus, the area of research is enormous. Research in Göteborg focuses on linguistic description of languages and on studies of the sociolinguistic situation in Africa.

Research staff during 1998:

Dr. Karl Erland Gadell has been employed during 1998 as researcher within the project *Languages and language use in Mozambique*. Within the project he has conducted fieldwork in Mozambique. During the year he received a scholarship from the University's Jubilee Fund, which enabled him to take leave for a period to conduct research in African languages at LACITO, a research institute in Paris financed by CNRS. He has also participated in various research activities and conferences in Sweden and Mozambique.

Tore Janson is Professor of African Languages. His present research concerns the languages in Mozambique and historical phonology within the Bantu language group. During the year he has visited Mozambique, Namibia and Tanzania for research and research contacts.

Abdulaziz Y. Lohdi, who is Lecturer in Swahili at Uppsala University was admitted as a graduate student during the year, to enable him to finish his dissertation on Oriental loans in Swahili. During the year, he has been a guest researcher for some time in Bergen, Norway, and also in Trondheim, Norway.

Jouni Maho has held a "doktorandtjänst" financed by Sida/Sarec. Aside from his dissertation work, he has completed his work on a project on the languages of Namibia and has published the book *Few People, Many Tongues: The languages of Namibia*. He has also written a new edition of his survey of the languages in the states of Africa.

Joseph Onyeche was admitted as a graduate student during the year. He works on a dissertation concerning the Nigerian language Ika.

Dr. Gabriele Sommer, who is a researcher at the Department of African Languages at the University of Cologne, Germany, was a guest researcher during September and October, 1998. Svenska Institutet financed the stay. She gave a series of lectures on historical linguistics and archaeology in north-eastern Africa.

Dr. Christina Thornell is active as a post-doctoral scholar in the department since April, 1998. She works with the project *A description of the Bantu language Mpiemo*, which is financed by the Swedish Research Council for Humanities and Social Sciences. During the year she has conducted fieldwork in the Central African Republic.

The following **research projects** are going on at present, in addition to the ones already described:

The project *ALLEX (African Languages Lexical Project)* is based at the University of Zimbabwe in Harare. The goal is to produce dictionaries for languages in Zimbabwe. Researchers from the Universities of Göteborg and Oslo participate actively in this large project, which started in 1992 and is planned to continue for a long time. A monolingual dictionary for Chishona, *Duramaswi Rechishona*, was published in 1996. Work continues on a larger dictionary for Chishona and a dictionary for Sindebele. At present, Dr. Daniel Ridings and Pemilla Danielsson, who are based at the section for computational linguistics, Department of Swedish, are the Swedish participants in the project. Sida supports the project.

The project *Languages and language use in Mozambique* started full-scale operation from 1998, but planning and some activities have been going on since 1995. Karl Erland Gadellii, Tore Janson and Dr. Christopher Stroud (Centre for Research on Bilingualism, Stockholm University) participate from Sweden. The project, which is supported by Sida/Sarec, is conducted in cooperation with researchers at the Universidade Eduardo Mondlane, Maputo.

Dissertations in progress

Lohdi, Abdulaziz Y.: On Oriental Influences in Swahili - a study in language and culture contact. Maho, Jouni: A comparative study of nominal classification in Bantu languages.

Onyeche, Joseph: Change or Death? A study of ongoing change in Ika language.

(Text communicated by Professor Tore Janson, Department of Oriental and African Languages Box 200, SE 405 30 Göteborg, Sweden)

3.5. Centre pour l' appui et la promotion des journaux africains (AJSDC)

Le Centre est sis à l'Académie Africaine des Sciences (AASS), Nairobi, Kenya. Académie Africaine des Sciences -AAS B.P. 14798, Nairobi, Kenya. Tél.: 254-2-884401-5. Fax: 254-2-884406

E-mail: asp@arrc.or.ke

<http://WWW.oneworld.org/aas/>

Le Centre a été créé en 1997. Sa mission est de promouvoir et d'appuyer les revues publiées en Afrique ayant trait à l'enseignement. L'AJSDC couvre des aspects de marketing et de diffusion, d'éducation, de formation et de recherche.

Il veut organiser la distribution des journaux à travers l'Afrique, afin d'assurer la diffusion des nouveaux acquis de la recherche et garantir un développement soutenu de la culture pour la science. En même temps, il s'applique à maintenir et améliorer la qualité des journaux africains à travers des initiatives «éducation et de formation». Il organise des ateliers sur la gestion des abonnements, sur l'amélioration de leur qualité et leur contenu et leur publication sous forme de documents électroniques.

La direction du programme est conjointement assurée par l'*Institut International Africain-IAI* et le Conseil Administration de l'Association pour l'Education en matière de la Promotion du Livre dans le Sud de Afrique(SABDET). Jusqu'en 1997, IAI et SABDET étaient directement responsables des programmes AJDP et APEX. Ces programmes sont ensuite passés dans les mains de l'AJSDC, une fois que celui-ci était créé. L'APEX a reçu des financements de la part de la Fondation Rockefeller, SIDA, DANIDA et du Ministère Finlandais des Affaires Etrangères. (Texte repris d'un dépliant récent).

3.6. Le centre d'études et de formation pour le développement : CEFOD
BP 907 N'Djaména (Tchad), Tél. (235) 51 54 32 et 51 71 42, Fax (235) 51 91 50

C'est dans un cadre original, inspiré des techniques traditionnelles, que le CEFOD propose un instrument de choix pour l'information et la réflexion aux étudiants, universitaires, experts, chercheurs nationaux et étrangers, cadres et futurs cadres.

Le CEFOD a cinq objectifs principaux:

1. Permettre la connaissance et maîtrise des domaines cruciaux pour le développement (économie, droit, réflexion politique) .
2. Permettre un approfondissement de la culture et de l'histoire au Tchad, lui "redonner son histoire".
3. Appuyer le passage à l'Etat de droit par la publicité donnée aux lois.
4. Encourager la promotion des adultes par la formation permanente.
5. Etre partenaire d'un développement solidaire.

Services offerts :

1. Un fonds documentaire spécialisé : 16.000 ouvrages fondamentaux sur le droit, la politique, l'économie, l'histoire ;556 titres de revues ; 10.000 documents sur le Tchad ; une vidéothèque de 160 cassettes ; une photothèque de 3.231 photos et diapositives.
- 2.Un service "Banque Tchadienne de Données Juridiques"

Le Centre est chargé de mettre sur informatique la législation et la jurisprudence tchadiennes

3. Une salle de lecture de 300 places assises, ouverte tous les matins du mardi au samedi.

4. Un service "Petites bibliothèques"

Le Centre s'occupe également de la création et du suivi des bibliothèques de provinces du diocèse de N'Djaména (BET, Lac, OuaddÉi, Chari-Baguirmi, Guéra, Kànem).

5. Publications

Un bulletin bibliographique de l'économie et des sciences sociales.

Un répertoire juridique.

Des bibliographies spécialisées (islam, femmes au Tchad, histoire politique du Tchad.).

Une bibliographie générale sur le Tchad coéditée avec IBISCUS.

(Texte repris d'un dépliant)

3.7. *Thèse de doctorat sur les Azande*

Monsieur Jan-Lodewijk Grootaerts a présenté à la faculté de Sciences sociales de l'Université de Chicago, une dissertation pour l'obtention d'un Doctorat en Philosophie sous le titre: *A History and Ethnography of Modernity Among the Azande (Central African Republic)*, 1996, iii + 356 pages. 28 pages de bibliographie, 5 cartes, 3 annexes.

Nous reproduisons ici un extrait des conclusions de l'auteur:

"This history and ethnography of modernity among the Zande of the Central African Republic addresses three interrelated levels of inquiry. A first level pertains to the Zande past, precolonial and colonial. It 'tells the story' of over two centuries of expansion and assimilation that resulted in the creation of about a dozen kingdoms ruled by the Vongara and Bandia royal clans, which was followed by the turmoil caused by the Arab slave trade and seven decades of European conquest and colonial rule (Chapters 1 and 2). Considered as western penetration and reform, the story of the missionary project also belongs here (Chapter 4).

The second level of inquiry examines Zande everyday life and cultural values. These are revealed in the constitution of Zande polity and the first interactions with the whites (Chapter 1), and in Zande evaluations of foreigners -- be they administrators, medical doctors, or missionaries (Chapters 2 and 4). Yet values are analysed most extensively as they appear

in Zande productive life, where matter as well as meaning are produced (Chapter 3). By focussing on habitation, work, and commensality, Zande cultivation is placed in its social and spatial dimensions.

The third level of inquiry investigates Zande cultural organization and historical understanding of modernity, which in this study are recognized under two forms, one implicit, the other explicit. The former shows through everyday life and the 'habitus' of the lived-in world (Chapter 3), while the latter, more 'conscious,' is expressed through the discourse of sorcery (Chapter 5) and in religions practices (Chapter 6). Let me speak to each of these forms of cultural historicity in turn."

4. Nouvelles publications périodiques africanistes

4.1. Congo-Meuse. Revue des Lettres belges et congolaises de langue française, N° 1, 1997.

Congo-Meuse, vise à favoriser les échanges entre chercheurs congolais et non-congolais dans le domaine très spécifique des littératures belge et congolaise. On veut ainsi aider les enseignants du secondaire à mieux introduire ces littératures dans leurs programmes. L'initiative est dû à la Sœur Bibiane Tshibola mais Marc Quaghebeur y est aussi pour quelque chose. Le premier numéro comporte 10 (9?) contributions concernant la littérature congolaise et 10 (11?) sur la littérature belge, le tout en 390 pages. On reproduit aussi 31 pages de V.Y. Mudimbe, extrait de *Les Corps glorieux des mots et des êtres...*(1994). Dans *Francophonie* 7(1998)329-343, Diop, Papa Samba, fait une longue présentation de la nouvelle revue. Je n'ai pas pu voir moi-même un exemplaire, je me suis donc inspiré de son article pour cette présentation, mais je dois dire que sa conclusion me semble péremptoire: "Une grande revue internationale est née, Congo-Meuse, revue du C.E.L.I.B.O. (Centre d'Etude des Littératures Belges et Congolaise de langue française)". H.V. 30-8-1999

4.2. *Africana Hungarica*

Nous avons connus, il y a vingt à quinze ans, d'intenses activités africanistes en Hongrie, avec des Colloques publications, sous la direction dynamique du professeur S. Biernaczky (Voir *Annales Aequatoria* 8(1987)467-469. Voilà de nouveau une publication périodique lancée cvette fpois-ci par Laszlo Mathe, de la Central European University en Hongrie: *Africana Hungarica*. Un numéro préliminaire a été lancé qui devrait devenir trimestrielle et publier aussi en anglais.

4.3. *Language and popular culture in Africa*

Language and Popular Culture in Africa is an Internet project set up by Johannes Fabian and Vincent de Rooij of the Department of Cultural Anthropology at the University of Amsterdam. The main aim of LPCA is to document and further the study of expressions of popular language and culture in Africa. This is accomplished in two ways. First of all, by making available texts that serve as the medium of African popular culture and are at the same time part of this culture. And, secondly, by providing a forum for electronic publication: the *Journal of Language and Popular Culture in Africa*. In the near future we will also add separate sections on popular painting and popular music containing sound and image files.

In this initial stage of the project, the texts available at this site will be texts collected in Katanga Province, DR Congo (the former Zaire), and spanning a period ranging from the late 1960s to the early 1990s. In the near future, more texts from this part of Congo and other Swahili speaking regions will be incorporated in the *Archives of popular Swahili*. We do not want to limit ourselves to Swahili, however. We would like to make available relevant texts in other major Bantu languages, especially those that are used as lingua francas in urban centres. Apart from a sizeable corpus of Swahili texts, we have, for the moment, only a small collection of Lingala texts. We kindly invite you, therefore, to contribute texts yourself or help us locate relevant materials. So, if you know of any materials located in archives, private collections, or elsewhere, please let us know. Apart from texts we will, in due time, also add sections to this site that focus on popular music, popular painting, and other forms of popular culture. These sections will contain sound and image files that will bring you in closer contact with African popular culture.

Language and Popular Culture in Africa c/o Vincent de Rooij
Anthropological-Sociological Centre; University of Amsterdam
Oudezijds Achterburgwal 185, 10 12 DK Amsterdam, The Netherlands
+31 20 525 2615 (phone)
+31 20 525 3010 (fax)
<http://www.pscw.uva.nl/lpca/index.html>

5.

Annales Aequatoria 20(1999)506-508
CELIS GÉORGES

LE PERE GUSTAVE HULSTAERT, PHILATELISTE

La passion du père Hulstaert pour la philatélie est probablement moins connue que son érudition et son immense expérience du Congo. Mais y a-t-il un domaine qui a échappé à sa curiosité? Lorsque je lui rendis une première visite à Bamanya en 1972, pour lui demander des informations sur les métallurgies traditionnelles de l'Équateur, je ne m'attendais pas à rencontrer en même temps un philatéliste aussi passionné que moi, sinon davantage.

Je ne m'attendais pas non plus à rencontrer un homme d'une telle simplicité, d'une telle gentillesse: Sympathique et accueillant, il sut me mettre rapidement à l'aise, quoique 40 années nous séparent. Mes visites à Bamanya, devenues régulières, commençaient souvent par une promenade dans son jardin: sa collection d'orchidées, entourée de soins attentifs lui offrait des fleurs d'une extraordinaire beauté. En revenant vers le bâtiment de la mission, il avait toujours des noix ou des mangoustans à offrir à mes enfants ravis.

Ensuite, confortablement installés sur la terrasse de la mission, nous discutons. Les sujets étaient innombrables, mais certains revenaient plus souvent que d'autres: la situation du pays, le passé de la région (il avait un stock inépuisable d'anecdotes), l'enseignement (ses observations m'ont aidé à comprendre mes problèmes d'enseignant), nos recherches dans la région, et ... les timbres! Ses conseils patients, inspirés par sa connaissance de la région me permirent d'entamer rapidement mes recherches sur les forgerons ekonda; j'ignorais tout de l'ouest du Congo, et étais de 40 ans son cadet: son accueil reste un de mes meilleurs souvenirs de mon séjour à l'Équateur,

Outre une bonne collection de timbres de plusieurs pays européens (Belgique, Etats allemands, Suisse, Vatican, Hollande, France, etc.), le Père Hulstaert avait monté une excellente collection du Congo (devenu Zaïre depuis fin 71): mon domaine d'étude. Plus que collectionner les timbres congolais, le Père Hulstaert les drainait littéralement: il récupérait des quantités prodigieuses de doubles qu'il rangeait dans des enveloppes. Bien organisé - que n'aurait-il pas organisé? - il en recevait de partout, les nettoyait, les triait soigneusement et les examinait un à un à la loupe. Par exemple, les Sœurs de Bamanya découvrirent en 1977 une exceptionnelle variété sur une feuille de timbres (on ne pouvait pas ne pas la voir!): les 10 paires de timbres concernées atterrirent aussitôt chez le P. Hulstaert, qui m'en envoya 3 exemplaires par le premier courrier: à moi de me débrouiller de lui trouver autre chose d'intéressant à Lubumbashi où je venais d'arriver!

Il mit plusieurs fois mon attention en défaut en me montrant des curiosités, des défauts d'impression ou de surcharges qu'il avait découverts dans des lots, et dont j'ignorais l'existence: il m'a beaucoup appris. Toujours prêt à faire plaisir et sachant que j'étudiais et collectionnais particulièrement les oblitérations, il me confia des milliers de timbres que j'ai pu trier à l'aise.

Qui ne connaissait-il pas dans la région où il était arrivé en 1925? A la Poste de Mbandaka (ex-Coquilhatville), il était assuré de recevoir toutes les nouveautés, et d'être informé de tout ce qui était émis. Les employés disaient de lui qu'il "était le seul Blanc qui parlait comme un vrai Mongo sans aucun accent étranger. Il mit sans hésiter le personnel de la poste à contribution pour m'obtenir des oblitérations difficiles, provenant par exemple de bureaux de poste tombés dans une inactivité totale depuis la zaïrisation de février 1974. Qui lui aurait refusé quelque chose?

Comment conserver des timbres dans un climat comme celui de Bamanya? Le Père Hulstaert les enfermait dans des enveloppes, mettait celles-ci dans des boîtes métalliques scellées avec du papier collant, et chacune de ces boîtes contenait un petit sachet de produit dessèchent qu'il réactivait régulièrement: c'était l'unique moyen de préserver ses précieuses collections de l'humidité ravageante de l'Équateur. Les boîtes étaient alors rangées dans des malles.

Il se rappelait le moindre timbre qu'il possédait: sa mémoire était littéralement terrifiante. En 1975, je lui soumis quelque 25 plantes à identifier, utilisées par des forgerons ekonda; non seulement il les identifia instantanément toutes (nom latin et nom ekonda), mais lui ayant soumis 6 autres

plantes quelques mois plus tard, il m'en montra deux en S'étonnant: "vous m'avez déjà montré ces deux-ci dans le lot précédent

Jusqu'à la veille de sa mort, nous avons échangé des informations philatéliques: il M'envoyait des notes (souvent par aérogramme) rédigées dans son style concis et précis, de sa large écriture. Il y ajoutait des allusions à la situation régnant au Zaïre, qui laissaient transparaître son inquiétude pour l'avenir des gens, des missions et de l'enseignement. Il voyait s'écrouler l'objet de ses préoccupations professionnelles et de son apostolat, mais sa confiance restait inébranlable: la crise que nous vivions lui paraissait une étape compréhensible vers la conscientisation des petites gens.

Les malheurs que la mission a connus après l'indépendance ne le découragèrent jamais: Attaques à main armée, vols, privations, rien ne le décourageait. Il continua toujours ses conférences de philosophie, ses recherches ... et ses collections de timbres. Au jeune assez inexpérimenté que j'étais à l'époque (n'ayant encore passé qu'une dizaine d'années en Afrique) il m'a appris par ses analyses perspicaces de la situation, à relativiser les événements que nous vivions et à les situer dans un contexte plus large: au départ de questions anecdotiques de philatélie et de recherches sur les métallurgies africaines, le Père Hulstaert sut me mener vers une compréhension plus profonde du Congo. Je lui en suis infiniment reconnaissant.

Georges Celis, 1999



RECENSIONS

(Les titres marqués d'un astérisque* indiquent des recensions originales; les autres sont des résumés repris du livre)

*1. HENRI NICOLAI, PIERRE GOUROU, MASHINI DHI MBITA MULENGHE, *L'Espace Zairois. Hommes et milieux. Progrès de la connaissance de 1949 à 1992*, Afrika Instituut-Cedaf, Bruxelles et l' Harmattan, Paris, 607 pages, s.d.

*2. HANS M. ZELL, *A Handbook of Good Practice in Journal Publishing*, 2nd revised edition, International African Institute, London and African Books Collective, Oxford, XIV, 173, M-42 et D-11 pages, s.d.

1995

*3. PIERRE HALEN ET JANOS RIESZ, (éd) *Littératures du Congo-Zaïre. Actes du Colloque International de Bayreuth (22-24 juillet 1993)*, Rodopi, Amsterdam, 1995, (= Matatu, 13-14)

1996

4. JOHANNES FABIAN, *Remembering the Present. Painting and Popular History in Zaïre. Narrative and Paintings by Tshibumba Kanda Matula*, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, London, 1996, 350 pages

*5. HANS ZELL ET CÉCILE LOMER, *Publishing and Book Development in Sub-Saharan Africa: An Annotated Bibliography*, (Hans Zell Studies in Publishing n° 3) Hans Zell Publishers, London etc... in association with the African Publishers' Network (APNET), Harare, Zimbabwe, 1996, 409 pages; HANS ZELL, *A Bibliography of Publishing and the book chain in Sub-Saharan Africa – 1997*, (Perspectives on African Book Development n° 6), Working Group on Books and Learning Materials. Association for the Development of Education in Africa (in association with the African Publishers' Network –APNET), London – Oxford 1997, 82 pages

6. VINCENT ALOYSIUS DE ROOIJ, *Cohesion through contrast: Discourse structure in Shaba Swahili-French conversations*, Institute for Educational Research into Languages and Language Use, Amsterdam. Doctoral Dissertation, Universiteit van Amsterdam, 1996, 221 pages

1997

*7. VERONIKA GÖRÖG-KARADY, *L'univers familial dans les contes africains. Liens de sang, liens d'alliance*, L'Harmattan, Paris 1997, 288 pages

1998

*8. ANNA-MARIA BRANDSTETTER, *Leben im Regenwald. Politik und Gesellschaft bei den Bolongo (Demokratische Republik Kongo)*, Lit , Hamburg 1998, 446 pages

- *9. LÉON DE SAINT MOULIN *Le discours socio-politique de l' Eglise Catholique au Congo (1959-1998). Tome 1: Textes de la Conférence Episcopale. Textes rassemblés et présentés par Léon de Saint Moulin s.j. et Roger Gaise n'Ganzi, o.p.*, (Documents du Christianisme Africain-8) , Centre des Archives Ecclésiastiques Abbé Stephan Kaoze) Facultés Catholiques de Kinshasa, Kinshasa 1998, 495 pages
10. ALFRED ADLER (Ed.), *Totemisme* (Systèmes de pensée en Afrique Noire, Cahier 15), EPHE, Paris 1998, 237 pages
- *11. THEO AERTS, *Traditional Religion in Melanesia*, University of Papua New Guinea Press, 1998, ISBN 9980-84-068-4, 191 pages, 3 cartes, bibliographie
- *12. THEO AERTS, *Christianity in Melanesia*, University of Papua-New Guinea, Port Moresby, 1998, XIV + 256 pages, dessins, photos, bibliographie
- *13. J.-L. GROOTAERS, (éd) *Mort et maladie au Zaïre*, (Afrika Studies/Cahiers Africains, 31-32) Afrikainstituut/Cedaf, Tervuren et L'Harmattan, Paris, 1998, 172 pages
- *14. KAYO-LAMPE, *14 Lingala Poems* translated and annotated by Michael Meeuwis, Recall, Literature series 4, Gent 1998
15. J. OMASOMBO TSONDA ET B. VERHAEGEN, *Patrice Lumumba. Jeunesse et apprentissage politique, 1925-1956* (Cahiers Africains-Afrika Studies 33-34), 1998, Afrika Instituut, Tervuren, 265 pages
- *16. ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES D' OUTRE-MER, *Belgische Overzeese Biografie / Biographie Belge d'Outre-Mer*, Bruxelles 1998, 582 colonnes.
17. JOUNI MAHU, *African Languages country by country. A Reference Guide*. Department of Oriental and African Languages, Göteborg University, (Göteborg Africana Informal Series - 1), Third Edition 1998, 188 pages + map
18. VÉRONIQUE DIMIER, *Le discours idéologique de la méthode coloniale chez les Français et les Britanniques, de l'entre-deux guerres à la décolonisation (1920-1960)*. Centre d'Etude d'Afrique Noire, (Travaux et Documents 58-59), Bordeaux 1998, 63 pages
19. G. DE VILLERS ET J.-C. WILLAME en collaboration avec J. OMASOMBO ET E. KENNES, République Démocratique du Congo. Chronique politique d'un entre-deux-guerres. Octobre 1996 - juillet 1998 (Cahiers Africains, N° 35-36, 1998) Institut Africain-CEDAF et l' Harmattan, Bruxelles, Paris, 371 pages
1999
20. AUKE VAN DER BERG (éd), *Centre Aequatoria, een kerkdienst in Bamanya* (Uitgelezen Boeken, 7(1999)3, 32 pages
21. INTERNATIONAL PRAGMATICS ASSOCIATION (IprA) *6th International Pragmatics Conference. 29-24 July 1998, Reims, France. Abstracts*, Antwerpen, s.d.; JEF VERSCHUEREN, Selected papers from the 6th International Pragmatics Conference. IprA, Antwerpen, 1999 volume 1: *Language and Ideology*, 595 pages; Vol 2, *Pragmatics in 1998*, 619 pages;
22. AFRICAN BOOKS COLLECTIVE (ABC), *African Publishers Networking Directory 1999/2000*, ABC, Oxford, 1999, 66 pages

23. BOGUMIL JEWSIEWICKI (en collaboration AVEC DIBWE DIA MWEMBU, MARY NOOTER, ALLEN F. ROBERTS, NYUNDA YA RUBANGO, JEAN OMASOMBO TSHONDA), *A Congo Chronicle. Patrice Lumumba in Urban Art*, Museum for African Art, New York (in conjunction with an Exhibition organized by the Museum of African Art, 23 April to 15 August 1999), 110 pages
24. BOGUMIL JEWSIEWICKI, *Popular Painting in Contemporary Katanga: Painters, Audiences, Buyers, and Socio-political Contexts*
25. EDMOND J. KELLER, *Globalization. African Studies And The Academy*. BENETTA JULES-ROSETTE, *Africanism And Universal Cultures: The Limitations Of Brokerage*. Paper presented at an International Conference, Africa, France and the United States, at the Institut d'Études Politiques, Bordeaux, France, May 22-24, 1997. Institut d'études politiques de Bordeaux Université Montesquieu - Bordeaux iv, Centre national de la recherche scientifique, 30 pages
26. JEAN MARIE MUTAMBA MAKOMBO KITATSHIMA, *Du Congo Belge au Congo Indépendant. 1940-1960, Emergence des évolués et genèse du nationalisme*. 688 pages, 7 cartes, 6 graphiques, 47 illustrations, 27 tableaux, index des noms de personnes et des lieux.
27. JEAN-PASCAL DALOZ (éd.), *Le non renouvellement des élites en Afrique subsaharienne*, Centre d' Etude d'Afrique Noire, Talence, 1999, 231 pages
- *28. OLIVER ALOZIE ONWUBIKO, *Missionary Ecclesiology: An Introduction*. Falladu Publishing Company, Nsukka, 1999, ISBN 978-2967-26-2, xii + 172 pages. Photograph. Bibliography.

1. HENRI NICOLAI, PIERRE GOUROU, MASHINI DHI MBITA MULENGHE, L'Espace zaïrois. Hommes et milieux. Progrès de la connaissance de 1949 à 1992, Afrikainstituut- CEDAF, Brussel et L'Harmattan, Paris, 607 pages

Monsieur Pierre Gourou et ensuite Mr Henri Nicolai ont publié à partir de 1949 dans le *Bulletin de la Société belge d'Études Géographiques*, une série de chroniques bibliographiques concernant la géographie du Congo Belge (et partiellement du Ruanda-Burundi). Ces textes ont été repris ici avec regroupement des chroniques annuelles en unités thématiques englobant toute la période visée. Il y a eu des allègements et des ajouts pour intégrer des nouvelles publications. Le tout se présente comme un texte continu avec les 2724 références bibliographiques exclusivement en notes infrapaginales. Pour faciliter la consultation: 19 pages d'Index des auteurs, 23 pages pour celui des matières, 13 pour l'Index des lieux. La matière est organisée en 13 chapitres: Ouvrages généraux, climatologie, géologie, pédologie, géomorphologie et hydrologie, biogéographie, géographie de la santé, population et démographie, préhistoire et histoire, changements culturels, agriculture traditionnelle et moderne, économie, études urbaines. Ce genre de publications, basé sur des textes antérieurs, pose un certain nombre de problèmes. Le public de la première version étant bien différent de celui de l'actuelle, le but l'était aussi, et le monde de la recherche également. Entre 1949, la première contribution et 1996, il y a un monde. Et cela se voit à chaque page. Il n'est donc pas si facile d'actualiser de vieux textes. Mais nos

Mais nos auteurs l'ont essayé avec un succès mitigé. Une des conséquences en est que la documentation signalée est très francophone: sur les 2742 ouvrages cités (certaines répétitions comprises) seuls 183 sont en anglais (6%), 45 en néerlandais (1,7%), 17 en allemand (0,5%). Il est difficile de croire que cela représente la réalité de la production dans, le domaine. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les Bibliographies internationales. Sans en avoir fait des statistiques, la lecture du livre donne la nette impression, qu'au moins pour la période coloniale, les sources d'information bibliographique sont à Académie, au MRAC-Tervuren, au Cemubac ... et comme il est dit dans l'introduction à des sources qu'un "*heureux hasard à mis à notre disposition*" (p.6). Cette méthode a encore comme conséquence que parfois des articles et des aspects bien secondaires dans la totalité de la problématique, prennent une importance hors mesure. On n'a même pas pu éviter des anachronismes quand par exemple on parle à la page 332 d'"un dictionnaire mongo en préparation". La forte limitation des sources d'information de cette bibliographie commentée a encore comme autre conséquence que quelques importants secteurs ou développements de la recherche ne sont pas mentionnés du tout comme tout le travail de recherche sur le terrain et des multiples publications (en anglais dans des revues japonaises) par les japonais, comme le travail géomorphologique de Mr Preuss qui n'est mentionné que par une publication secondaire en françaises 10 années de fouilles archéologiques dans la Cuvette Centrale par l'équipe de Mr Eggert, (accompagnées d'un grand nombre de publications en allemand et en anglais) ne sont même pas signalées par nos auteurs. Le Parc National de la Salonga n'a pas trouvé de place non plus dans la chapitre dédié aux Parcs Nationaux. Heureusement les auteurs n'ont pas surchargé leur bibliographie avec une masse des fameux "Travaux de Fin d'Etudes". Selon leurs propres paroles: "*il n'y a probablement là rien qui puisse venir bouleverser notre connaissance des choses, beaucoup de ces travaux en effet étant des exercices d'école*" (p.541).

H. Vinck, Kinshasa, 24 décembre 1998

2. Hans M. ZELL, *A Handbook of Good Practice in Journal Publishing*, 2nd revised edition, International African Institute, London et African Books Collective, Oxford, xiv, 173, M-42 et D-1 1 pages.

Beaucoup de gens se sont souciés maintenant de la rareté et du recul de la publication scientifique en Afrique Noire (moins l'Afrique du Sud). Hans Zell est l'infatigable promoteur du renouveau de la publication scientifique dans cette partie du monde. Il fait montre d'une grande connaissance du problème et d'une très profonde sensibilité pour les facteurs humains qui y sont en jeu. Le texte sous considération est l'édition revue et augmentée d'une édition pilote publiée en 1996. Onze chapitres et 7 compléments et annexes composent le manuel très lisible et très pratique, dont la rédaction a été terminée en décembre 1997. L'auteur, comme tant d'autres, a été frappé par le grand nombre de revues "*Volume 1, numéro 1*", sans suite. Le manuel a pour premier but de guider les débutants, non professionnels dans

l'entreprise de leur première publication d'un périodique de niveau académique mais il peut être également de grande utilité pour toute personne déjà engagée dans ce genre de travail. De la formulation des objectifs jusqu'aux problèmes de la publication électronique, en passant par le marketing et le contrôle financier, il avance pas à pas sur les sentiers d'une forêt bien équatoriale par ses pièges cachés, la densité de ses obstacles et les limites de ses horizons. J'ai déjà traité plusieurs fois de ce problème dans les *Annales Aequatoria* partant de mon expérience congolaise (AA 15(1994)7-13). Mes vingt années de pratique et de contact avec le monde de la publication scientifique n'ont pas pu changer mon pessimisme. Par conséquent j'ai été bien surpris en lisant l'article de Aina L.O. et I.M. Mabawonku, Management of a scholarly journal in Africa: A success story. dans *African Journal of Library, Archives and Information Science*, 6, n° 2(1996)1)63-84. C'est donc bien possible de publier des revues valables et appréciées mais le prix semble être très haut en investissement moral et intellectuel. Le manuel de M. Zell publie un grand nombre d'adresse@ utiles dans tous les domaines touchants à la question et il insiste sur la nécessité d'une publicité adéquate pour rendre la nouvelle revue visible. Il met également l'accent sur la garantie de régularité, *conditio sine qua non* de toute crédibilité. Une importante question n'a pas été touchée par l'auteur: Doit-on publier malgré tout, au lieu de ne plus rien faire parce qu'on est incapable d'atteindre des standards internationaux, tant pour le contenu que pour la forme ? C'est une évidence qu' à quelques rarissimes exceptions près (et encore...), tout ce qui sort dans le domaine en Afrique Noire est en dessous de l'attente conventionnelle (s'il faut un indice sûr...même les Africains émigrés et les Africains capables restés au pays ne veulent plus publier dans leurs propres revues). Nous signalons que ce livre peut être obtenu gratuitement par des éditeurs africains à l'adresse suivante: African Books Collective, The Jam Factory, 27 Park End Street, Oxford OX1 1 HU, United Kingdom. Honoré Vinck, Kinshasa, 24 décembre 1998

3. PIERRE HALEN ET JANOS RIESZ, (éd) *Littératures du Congo-Zaïre. Actes du Colloque International de Bayreuth (22-24 juillet 1993)*, Rodopi, Amsterdam, 1995, (= *Matatu*, 13-14)

Ce livre est un des multiples numéros spéciaux du périodique *Matatu* (présentation voir sous la rubrique *Chronique* en ce numéro), Une vingtaine de textes de valeur bien différente nous introduisent dans l'univers de la littérature africaine francophone et spécifiquement congolaise (zaïroise). Il y a deux parties bien distinctes dans le livre: D'abord une série d'études (8 textes de portée générale et 12 plus spécifiques, ensuite 9 textes littéraires (nouvelles, essais et interviews). En tout 338 pages, le reste de l'édition étant réservé aux rubriques habituelles du périodique comme le *Book Review*. Nous y rencontrons plusieurs noms maintenant bien connus pour avoir participé à des colloques semblables et pour avoir livrés des textes peu renouvelés. J'avais déjà signalé le problème il y a quelques années (*Annales Aequatoria* 15(1994)603-606). Des colloques comme celui-ci devraient justement donner

l'occasion à ouvrir une nouvelle voie. N'empêche que plusieurs contributions puissent nous apprendre des choses bien révélatrices. En regardant les quelques pages dans lesquelles Pius Ngandu produit la liste des 82 publications littéraires entre 1980 et 1993, nous apprenons les noms des éditeurs: 27 s'alignent derrière le nom des Editions Saint Paul-Afrique, 14 sont publiés par L'Harmattan, le reste par une dizaine d'autres maisons. L'article de K. Charles Djungu-Simba, *La situation matérielle de l'écrivain au Zaïre*, expliquera beaucoup quant aux défaillances manifestes tant dans la production littéraire proprement dite que sur le terrain de la critique littéraire. L'étude de Nadine Fettweis, *Les écrivains du silence*, se place dans le même sillon. Ngalasso Mwatha Musanji avec son texte *Des langues pour dire/écrire la littérature au Zaïre* évoque le problème de l'éducation coloniale qui favorisait les langues locales africaines. Il y est revenu plusieurs fois comme le montre sa bibliographie sur la question (p.130) Il attire enfin l'attention à la valeur des créations littéraires en langues africaines parues un peu partout dans la colonie. Il enrichit de beaucoup notre connaissance signalant la longue liste de périodiques en langue kikongo qui ont existé pendant la période coloniale. Il est vrai cela n'est pas intéressant pour la francophonie qui subventionne plutôt sa propre propagande, ce qui est bien compréhensible.

H.V. 23-7-1999

4. JOHANNES FABIAN, *Remembering the Present. Painting and Popular History in Zaire*. Narrative and Paintings by Tshibumba Kanda Matula., University of California Press, Berkeley, Los Angeles, London, 1996, 350 pages

Ethnography and painting are joined in this book to present a fascinating new vision of African history. In the 1970s, Johannes Fabian encouraged Tshibumba Kanda Matulu, a self-taught artist, to paint the history of Zaire. The artist delivered the work in batches, together with an oral narrative of the events. Fabian recorded these statements along with his own question-and-answer sessions with the painter. The first part of the book displays the complete series of one hundred paintings, with excerpts from the artist's narrative and the artist-anthropologist dialogues. Part II consists of Fabian's essays discussing local history, its complex relationship to forms of self-expression and self-understanding, and the aesthetics of contemporary urban African and third world societies. As collaboration between ethnographer and painter, *Remembering the Present* is an imaginative exploration of memory and experience in postcolonial Africa.

(From the cover)

5. HANS ZELL ET CÉCILE LOMER, *Publishing and Book Development in Sub-Saharan Africa: An Annotated Bibliography*, (Hans Zell Studies in Publishing n° 3) Hans Zell Publishers, London etc... in association with the African Publishers' Network (APNET), Harare, Zimbabwe, 1996, 409 pages

Personne n'est plus engagé dans le "African Book Publishing" que M. Hans Zell. Ses réflexions sont d'autant plus précieuses qu'elles sont basées sur une longue fréquentation des personnes y engagées. Le livre devant nous remplace une publication antérieure du même auteur: *Publishing and Book Development in Africa: A Bibliography. L'Édition et le Développement du Livre en Afrique: Une Bibliographie, 1984*. Cette dernière mentionnait 685 titres. Aujourd'hui les auteurs en présentent 2200. L'importance croissante du thème en est largement prouvée. A quelques exceptions près, la période couverte par la bibliographie est comprise entre 1960 et fin 1995. Le *Bellagio Publishing Newsletter* suivra l'évolution dans le domaine. 375 périodiques ont été utilisés pour la composition de la bibliographie dont 106 (28,26%) localisés en Afrique Subsaharienne (moins l'Afrique du Sud). Une liste de 97 "African Book Trade Associations" qui s'intéressent à la promotion du livre africain est reproduite aux pages 16-29. On y trouve adresses et personnes de contact. 2267 mentions remplissent les pages 31-386 pour conclure avec un index des auteurs, des lieux et des sujets (pages 389-409). A juger aux mentions qu'un pays reçoit nous constatons que le Nigeria, le Kenya, l'Afrique du Sud, le Ghana et le Zimbabwe sont à classer parmi les plus engagés dans la publication en Afrique. Le pauvre Zaïre y figure avec 14 mentions. Zell lui-même émerge de la liste avec 73 contributions. En 1998 l'auteur a publié un deuxième supplément: *A Bibliography of Publishing and the Book Chain in Sub-Saharan Africa - 1997, (Perspectives on African Book Development n° 6), Working Group on Books and learning Materials of the association for the Development of Education in Africa), London, 1998*, 82 pages (distribué par le African Books Collective, Oxford). Il comprend les mentions 2572 à 2822 (250 unités).
H.V. 26 juillet 1999

6. VINCENT ALOYSIUS DE ROOIJ, *Cohesion through contrast: Discourse structure in Shaba Swahili. French conversations*, Institute for Educational Research onto Languages and Language Use (IFOTT), Amsterdam. Doctoral Dissertation Universiteit van Amsterdam, 1996, 221 pages

"This study deals with the question of whether and how the use of different linguistic varieties is involved in creating and strengthening cohesion in discourse. The material analysed in this book consists of Shaba Swahili/French conversations recorded during fieldwork in the Shaba Province, Zaire. A detailed sequential analysis is made of the use of French discourse markers and nouns demonstrating that distribution of French material in Shaba Swahili/French discourse is not random, but seems to be motivated by the need for cohesion in discourse. It is argued that French material in mixed Shaba Swahili/French language use is more salient than the Shaba Swahili material. This heightened contrastive value of French elements leads to codeswitches from Shaba Swahili to French in places where cohesion between units of discourse and lexical items is encoded. The chapters in this book that deal with the distribution of the discourse markers and codeswitched nouns are preceded by a

sketch of Shaba Swahili, a partly creolised variety of east Coast Swahili, and by a description of the socio-linguistic situation of the Zairian Copper belt. The dissertation is intended as a contribution to the study of bilingual discourse, and will be of interest to sociolinguists in general, as well as to students of bilingualism and code-switching in particular.” (Couverture p.4)

7. VERONIKA GÖRÖG-KARADY, *L'univers familial dans les contes africains. Liens de sang, liens d'alliance*. L' Harmattan, Paris s.d., 288 pages

L'auteur bien connu pour ses études sur les contes ouest-africains nous présente ici une collection de textes publiés antérieurement:

-La loi du Père, dans: *Le mariage dans les contes africains. Etudes et anthologie*, Paris, Karthala, 1994, p. 41-72;

-Les donneurs de femmes. Père et Grand Frère, dans: *Research in African Literatures* 16(1985)349-369

-Liens de sang, liens d'alliance. Frères et Sœurs, dans: *Graines de Parole. Puissance du verbe et traditions orales. Textes offerts à Geneviève Calame-Griaule*, Paris, CNRS, 1989, p. 203-224;

-Identité féminine et ambivalence. L'homme entre sa mère et son épouse, dans: *Le conte. Tradition et identité culturelle. Actes des rencontres de Lyon 27-29 novembre 1986*, Lyon, Agence régionale d'Ethnologie, 1988, p. 119-146;

-Prestige, descendance, identité féminine, dans: *Cahiers de Littérature orale*, 14(1983)151-172;

-Figure paternelle et identité enfantine, dans V. Görög-Karady et U. Baumgardt (éds), *L'enfant dans les contes africains*, Paris, C.I.L.F., 1988, p.47-80-, -Les enfants terribles mandés. Frère aîné Frère cadet, dans: V. Görög-Karady, S. Platiel, D. Rey-Hulman, C. Seydou, *Histoires d'enfants terribles (Afrique Noire)*. *Etudes et anthologie*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1980. p. 11 -72;

-L'arbre justicier, dans: *Le thème de l'arbre dans les contes africains*, Paris, SELAF, (Bibliothèque 16),1969, p.23-62

Le chapitre 5 (p.77-94): *La fille rebelle qui choisit son époux*, semble être une contribution originale, aucune indication bibliographique ne renvoyant à une contribution antérieure.

Une bibliographie choisie fait suit au corpus. La dernière partie du livre consiste en la reproduction des textes intégraux de 17 contes dont des fragments ont été cités dans l'étude. L'auteur analyse les contes de manière magistrale, puisant dans sa large connaissance de textes de provenance la plus variée. En un langage simple, sans la moindre ostentation, elle ouvre des profondes perspectives par des comparaisons avec des sources européennes et africaines. Elle confronte les faits racontés aux réalités ethniques des peuples d'où proviennent les textes: bambara et malinké. Ses conclusions laissent percevoir toutes les nuances que l'art oral a su mettre dans sa force communicative. La lecture de cette oeuvre rétrospective est une excellente introduction en la méthode de l'étude des contes africains. Espérons qu'un jour on

pourra se mettre avec la même maîtrise à l'analyse des contes mongo (que l'auteur a régulièrement intégrés dans ses études). Honoré Vinck, Kinshasa, 29 décembre 1998

8. ANNA-MARIA BRANDSTETTER, *Leben im Regenwald. Politik und Gesellschaft bei den Bolongo (Demokratische Republik Kongo)*, Lit , Hamburg 1998, 6 cartes, bibliographie, 446 pages

Ceci est une monographie dans le sens classique du mot, basée sur une longue et intense recherche sur le terrain et la maîtrise d'une importante littérature (élaborée dans le cadre d'un doctorat présenté à l'Université de Mainz en 1992.) Son objectif est une étude sur la politique, la religion et la société des Bolongo, dont la capitale est Lokolama, dans la République Démocratique du Congo, groupe humain qu'on peut classer parmi l'ethnie môngo. L'auteur y a séjourné en 1986, 1987 et 1990, en tout 16 mois dont 2 à Kinshasa et à Oshwe pour le dépouillement des archives locales. Avec son étude elle a voulu combler la tache vide qu'a laissée Vansina sur sa carte publiée dans les *Paths in the Rainforest*, p.32. Elle se situe d'autre part dans le prolongement des recherches entamées dans la région môngo (depuis 1952-53) par Ernst Müller et Erica Sulzmann. Elle présente de manière détaillée, photos à l'appui, ses informateurs. En quelques pages elle décrit sa propre vie dans le village, ses moyens d'enquête, ses contacts avec ses informateurs, ses méthodes de collecte d'information. Elle expérimente la nécessité de s'approprier une connaissance au moins élémentaire de la langue locale (Iolendo, appartenant au lomongo cluster). La recherche de la terminologie exacte, basée sur le mot local et analysée selon des méthodes linguistiquement valables est certes un des grands mérites de ce travail, mais nous regrettons l'absence de tons sur les mots bantu. Je me demande aussi si l'utilisation des voyelles de deuxième ouverture a été faite avec la rigueur nécessaire. Le livre est composé d'une Introduction, 10 chapitres, une Conclusion, 13 annexes et une Bibliographie des sources et études publiées. Les dix chapitres structurent le thème selon les articulations suivantes:

1. Le temps des ancêtres et l'histoire de l'occupation coloniale
2. L'espace sociale et économique
3. Les sièges politiques et judiciaires
4. Vie, pouvoir et le monde des morts
5. L'institution de l' *ekopo* et le *Bolong'a Mpo* de la Savane
6. Tambours et copal: l'objet sacré: le *mpila*
7. Feu, *mpila* et la vie: le règne du *mpfumu* et *botsika*
8. Splendeur et pouvoir: le règne des *ngomo*
9. Patriarches, chefs, hommes forts, femmes fortes: l'autorité chez les mongo
10. Le combat avec les esprits: le prêtre *elombe* et *nsekoji*

9. LÉON DE SAINT MOULIN, *Le discours socio-politique de l'Eglise catholique du Congo (1956-1998)*, Tome 1: Textes de la conférence épiscopale. Textes rassemblés et présentés par Léon de Saint Moulin s.j. et Roger Gaise n'Ganzi, o.p.

(Documents du Christianisme africain 8 - Centre des Archives Ecclésiastiques Abbé Stefano Kaoze), Facultés Catholiques de Kinshasa, 1998, 495 pages

Après la publication des *Oeuvres complètes du Cardinal Malula* par Léon de Saint Moulin (ce qui constitue les 7 premiers volumes de la série), voici la première partie de d'un autre ouvrage promis, le second (en préparation) ayant comme objet les textes des évêques individuels et d'autres responsables de l'Eglise. Pratiquement tous ces textes ont déjà été publiés à des endroits divers, mais plusieurs n'existent que sous forme réprographique et de divulgation très limitée. La préface de Mgr Monsengwo est suivie d'une Introduction (p. 13 à 44) d'une grande densité. Elle esquisse en détail le passage d'une Eglise coloniale à une Eglise "indépendante" obligée de s'engager sur un chemin non encore balisé. Nous y trouvons des listes des premiers évêques autochtones, des participants aux Conférences épiscopales, de leurs présidents et secrétaires. Douze pages nous brossent le développement de l'enseignement social du Magistère de l'Eglise catholique, formant le cadre doctrinal de l'Eglise particulière. Mais le paragraphe le plus instructif est certes celui où les auteurs résument l'évolution des relations entre l'Eglise et l'Etat à partir de la colonisation. L'accent y est mis bien sûr sur la période d'après l'indépendance. Ces relations ont connues de nombreux vicissitudes. La période la plus discutée est celle du mobutisme où l'Eglise, selon Mgr Malula, archevêque de Kinshasa, promet immédiatement après le coup d'état militaire de 1965, une obéissance guerre nuancée ("*nous appliquerons fidèlement les lois que vous voudrez bien établir*" (souligné par moi) à celui qui a pris le pouvoir hors et sans le peuple. Petit à petit ce même dignitaire ecclésiastique devra sortir des critiques qui lui ont coûté quelques ennuis. Mais celui dont "l'autorité vient de Dieu" (cité par Mgr Malula au même endroit), réussit à briser la courageuse résistance des années 1970-74 de l'Eglise. Cette douloureuse inféodation de tant de responsables de l'Eglise (lire I. Ndaywel, *Revue Africaine des Sciences de la Mission*, Kinshasa, (1997)6,90-114) est passé sous silence par nos auteurs. Le corpus est composé de 76 textes de longueur inégale. Il correspond à toutes les règles de l'édition critique des textes et satisfait entièrement l'utilisateur. A en juger d'après l'abondance des déclarations, les périodes de 1972-1975, et 1990-1997 sont les plus denses. Le livre est sorti de l'imprimerie jeudi le 24 décembre 1998 et le dernier document y reproduit date du 7 novembre : une belle prouesse tant de la part des éditeurs que de l'imprimeur (St Paul à Kinshasa). Un index renvoie aux références bibliques, aux documents de Vatican II, à des documents pontificaux, aux documents non reproduits de la Conférence Episcopale et aux revues citées. Finalement in Index général conclue le livre.

Honoré Vinck, Kinshasa, 25 décembre 1998

10. ALFRED ADLER (Ed.), Totémisme (Systèmes de pensée en Afrique Noire, Cahier 15), 1998, Paris, EPHE, ISSN 0294-7080, 237 pages

Les 7 exposés reproduits ici sont pour une partie le résultat d'un séminaire en 1991-1993. Avec cette publication les auteurs veulent réouvrir un débat un peu oublié pas

à cause de l'épuisement du sujet mais par la force des vagues successives en ethnologie. En 93 pages Alfred Adler situe d'abord le sujet dans son environnement académique pour passer à une étude comparative d'un certain nombre de phénomènes chez les Nuer, Dinka et Tallensi d'un côté et les Shilluk, Moundang et Baganda de l'autre côté. Alors deux formes différentes se dégagent: un système associé au culte des ancêtres chez des peuples segmentaires et sans institutions politiques et un système organisé autour du roi et du palais. Bernard Juilerat analyse dans "Totémisme duel, totémisme pluriel. Un exemple de Nouvell-Guinée". Marie Mauzé dans "Rivages totémiques" étudie le problème comme il s'est posé dans les études des années vingt, des sociétés indiennes du Nord-Ouest de l'Amérique du Nord. Frederico Rosa, décrit le débat autour des méthodes et des publications de James Frazer (1887). Odile Journet, "Un monde diffracté. Théories joola du double animal" est le titre de la contribution qui clôture la publication. L'auteur puise sa documentation chez les Joola du Sud du Sénégal et de Nord de la Guinée-Bissau. H. Vinck, 12 mai 1999

11. Theo Aerts, *Traditional Religion in Melanesia*, University of Papua New Guinea Press, 1998, 191 pages, 3 cartes, bibliographie

Le thème de la religion "traditionnelle" et sa relation avec une des grandes religions monothéistes a été l'objet de recherche sous des cieux bien divers. Theo Aerts (1931) est exégète de formation et il a exercé le métier pendant 25 ans en Papouasie Nouvelle Guinée au Grand Séminaire Catholique de Port Moresby (Bomana). C'est du mariage entre ces deux secteurs que sont nées toutes ses publications. Celle que nous présentons ici est la refonte de trois études antérieurement publiées dans divers périodiques. Le livre est le complément de son *Christianity in Melanesia* (1998). Dans un premier chapitre, intitulé: "Melanesian Gods", il essaie de situer les religions traditionnelles dans leurs contextes locaux comme étant des émanations fonctionnelles de la culture environnante. Il conclue en posant la question si effectivement le Dieu des chrétiens pourra remplir cette même fonction. Dans le dernier paragraphe, l'auteur se demande comment l'image du Dieu chrétien s'est intégrée dans le "panthéon" des conceptions et des fonctions de la divinité traditionnelle. Il est évident que les attitudes doctrinales et idéologiques (et conceptions ethnologiques) y ont joué un grand rôle: certains annonçant une rupture totale avec la tradition, d'autres voulant y voir la fameuse "pierre d'attente". Ceci s'exprime souvent par l'adoption ou le rejet d'une terminologie locale pour nommer la divinité chrétienne et ses attributs. On voit se répéter ici, tant en Mélanésie qu'en Afrique Noire, le processus de l'inculturation de la religion judéo-chrétienne dans les mondes grecs, romains, celtes, germaniques... Partant de ces exemples historiques nous pouvons en quelque sorte prévoir l'évolution des situations actuelles dans les pays "de mission". Ceci nous apprend qu'avec le temps un syncrétisme très amalgamé s'installe à côté d'une compréhension unilinéaire là où des institutions ecclésiastiques ont réussi à maintenir le contrôle. L'auteur renvoie à la généreuse ouverture d'esprit dont fait

montre la Bible en contraste avec les théologies qui s'en réclament. Dans un deuxième chapitre, il présente en onze paragraphes thématiques un choix de 100 "Melanesian prayers", la plupart bien brèves ou même réduites à une seule courte invocation. On y trouve les thèmes suivants: Famille et maison; maladie et mort; intercessions générales; jardinage et agriculture; moisson; chasse et pêche; navigation sur la mer; remerciements; le temps; fêtes et célébrations; guerre. Les textes sont livrés en traduction et repris d'une variété de publications de dates fort écartées. En 16 pages l'auteur discute la question, dans sa dimension historique et théologique à savoir si on peut parler de vraies prières dans le contexte mélanésien. La discussion a été débattue aussi pour l'Afrique où elle a reçu des réponses contradictoires. Il cite les noms de Thomas et Luneau, Shorter, Mbiti et autres. Nous pouvons y ajouter ceux de Hulstaert et de Van Caeneghem (voir *Aequatoria* 7(1944)28-34 et 10(1947)4-16). Le troisième texte: "The Birth of a Religious Movement. A Comparison of Melanesian Cargo Cults and Early Christianity" témoigne d'une intéressante originalité, bien que la littérature soit déjà abondante. Theo Aerts fait une comparaison audacieuse entre le christianisme primitif et les cargo cultes mélanésiens. Il commence avec une description des deux mouvements selon le schéma suivant: L'arrière fond traditionnel; l'occasion historique; la personnalité du fondateur; la prédication (du royaume); le rôle des miracles; le prosélytisme actif. Dans un paragraphe final il décèle les dissimilitudes dans chacun des points traités. Sa conclusion va vers une différence importante, à situer au niveau de la différence entre le bien-être matériel localisé et la réalisation spirituelle de la vie humaine dans une perspective universaliste. Quatorze illustrations, une bibliographie générale de 131 titres se rapportant à la Mélanésie termine le livre. Des notes abondantes et une bibliographie spécifique pour chaque chapitre font de ce livre une source de références. Trois cartes complètent le texte

H.V., Borgerhout, 22-7-1999

12. THEO AERTS, *Christianity in Melanesia*, University of Papua New Guinea Press, Port Moresby 1998, XIV + 256 pages Dessins, photos, bibliographie.

Theo Aerts publie ici plusieurs textes parus ici et là et refondus à plusieurs reprises. C'est à dire que le texte devant nous a mûri pendant plusieurs années (parfois mêmes plusieurs décades). De l'autre côté, ce procédé ne garantit pas une bonne cohérence entre les différents chapitres. Le livre est divisé en deux grandes sections: Première partie: Les missions chrétiennes, deuxième partie: l'Eglise catholique. Dans la première partie il traite de trois sujets: L'Ancien Testament vu par des yeux mélanésiens, l'art chrétien, art et culture. La deuxième partie contient les chapitres suivants: le développement économique en Papouasie, l'indigénisation du sacerdoce, le vocabulaire théologique en Tok Pisin (pidgin english). Nous nous attardons un moment au chapitre sur l'indigénisation du sacerdoce catholique. (141-167). L'auteur cherche des traces d'une certaine velléité pour la fondation d'un séminaire et la trouve en 1890, mais le projet ne démarrait jamais. Plusieurs missionnaires

étaient formés et ordonnés en Papoua Nouvelle Guinée pendant la période des pionniers. En 1917 on accepte un candidat mulâtre mais il ne persévère pas. Il fallait attendre 1937 pour voir le premier prêtre local ordonné qui sera quelques décennies plus tard le premier évêque. Ensuite il présente la liste des 13 petits et grands séminaire du pays et analyse les statistiques. Il en résulte qu'actuellement 37% du clergé est originaire du pays, presque tous sortis de ces séminaires. Une étude plus longue et plus profonde concerne le vocabulaire chrétien en usage dans le pidgin english. Les langues vraiment locales ne sont prises en considération que secondairement pour voir en quelle mesure elles ont laissé des traces dans le pidgin. Une attention spéciale y est prêtée à la traduction de la Bible. Comme l'auteur est exégète, il débute son étude par le problème du passage de l'hébreu en grec, de celui-ci en latin, des problèmes posés par la traduction en langues européennes. L'histoire des méthodes missionnaires appliquées dans le pays a certes influencé les options prises dans la création d'un vocabulaire catéchétique et liturgique. L'emprunt aux langues européennes (et au latin/grec) est prépondérant. Récemment l'usage de paraphrases s'est introduit, ce qui ne semble pas heureux aux yeux de l'auteur. Je retiens de la lecture de ce chapitre que la langue a manqué d'un bon linguiste parmi les missionnaires, connaissant suffisamment le "génie" de langue pour créer une terminologie à la fois claire et enracinée dans la culture. Ou est-on devant une langue (pidgin) qui n'exprime pas (encore) une culture suffisamment élaborée pour servir de support à un message moral universaliste? H.V. 26 juillet 1999

13. J.-L. GROOTAERS (ÉD.), *Mort et Maladie au Zaïre. Afrika-Studies/Cahiers Africains n° 31-32, 1998, Afrika Instituut/ Institut Africain CEDAF, Tervuren et L'Harmattan, Paris. 172 pages*

Quatre études très récentes, basées sur des recherches nouvelles composent ce livre presque macabre. Effectivement, une lecture continue de ce texte laisse le lecteur, même un habitué de l'Afrique Centrale, abasourdi, bouleversé. Cela me fait poser la question si ce livre en ses effets, ne déforme pas la réalité. Personnellement j'en suis convaincu. Je pense que la maladie et la mort ont beaucoup d'autres aspects et dimensions que ceux décrits ici. Mais regardons de près le plat qui nous est servi.

Une première étude est de Mr Jan-Lodewijk Grootaers, anthropologue et chercheur à l'Université de Gent: "*Reposer en désordre. Enterrement et cimetières à Kinshasa à la lumière de la presse zaïroise (1993-1996)*", p. 11 –61. L'auteur reproduit et commente 18 extraits de journaux kinoïses, datés entre janvier 1993 et décembre 1993. Après un texte introducteur, il les arrange sous trois titres: (1) Les frais (2) Les funérailles (3) Les cimetières. Nous sommes ici devant un problème de méthode: Sont les faits et situations relatés dans ces textes représentatifs pour la globalité ou même pour l'expérience moyenne des habitants de Kinshasa ? La source primaire des données sur lesquelles l'étude est basée, sont les publications dans les journaux de la ville. Mais, ce que le journaliste cherche n'est pas le normal, l'ordinaire. D'autre part,

il est vrai aussi que les récits ne relatent pas simplement des anecdotes mais esquissent des situations à effet globalisant. Ceci seulement nous oriente vers la nécessité d'une enquête systématique et professionnelle qui englobe les secteurs les plus variés de la population. Ensuite il y a, ici et là quelques appréciations bien étranges. Notre auteur reprend (p.27) la conception d'un journaliste (Ma-Liboko) selon lequel l'utilisation d'une natte à la place d'un cercueil serait une coutume musulmane. Je l'ai toujours connu comme une coutume à référence traditionnelle. Il va de même avec les violences et les obscénités. Aux moins chez les mongo elles appartiennent à la tradition (G. Hulstaert, Coutumes funéraires des Nkundo ,*Anthropos*, 32(1937)502-527) et ne serait-ce pas une réaction plus universelle encore ? Que nous représentent autrement certains fresques à Pompéi ? Une brève bibliographie conclue cette contribution. Guy-Marin Kamandji présente un texte sous le titre: *Rites mortuaires à Kinshasa: traditions et innovations* (p.64-63-87). Un chapitre sur les coûts des frais médicaux et funéraires nous apprend que l'Occident n'a pas l'exclusivité de coûts exorbitants pour ce genre de manifestation sociales. Dans le paragraphe suivant l'auteur mentionne brièvement les problèmes sociaux que provoquent la mort et le veuvage d'une femme et d'un homme muluba, et d'un homme mongo. L'envoi de "reliques" au village est illustré par deux exemples. Les "Pratiques nouvelles" conséquence d'un brassage culturel et d'un syncrétisme religieux, mais aussi liées à l'existence d'une classe de nombreux jeunes désœuvrés, se caractérisent par l'agressivité, la vulgarité et l'exploitation de la situation de détresse pour rançonner et piller. Quatre cas d'enterrement illustrent ces propos: l'enterrement d'un échangeur de monnaie, d'un étudiant, d'un militaire, d'une femme libre. Et on reste dans le coutumier quand le texte fait allusion aux rôles que jouent les accusations de sorcellerie. T.K. Biaya nous fait cadeau d'un très long titre: *La mort et ses métaphores au Congo-Zaïre, 1,90-1995 ou Mami Wata, le Congolais et les cycles gnostiques ou "bien mourir", la mort dans les arts populaires et la vie quotidienne au pays du fleuve Congo*. L'auteur (ISP-Kananga et ASP New York University) analyse quatre tableaux "Mama Wati" sous le titre: *La mort dans la peinture populaire, 1887-1995*. Retenons qu'il y a deux peintures populaires: l'ancienne, la vraie et celle "commandée" par les chercheurs et assimilés (p. 117). C'est la dernière qui s'est approprié l'image importée de Mama Wati. La vraie figure traditionnelle liée à (la vie et) la mort est un esprit aquatique sous diverses appellations. Ensuite le même thème est illustré par 4 chansons modernes.

14. KAYO-LAMPE, 14 Lingala Poems translated and annotated by Michael Meeuwis, Recall, Literature series 4, Gent 1998

Les 14 poèmes sont présentés en leur version lingala avec traduction en anglais à regard. Les thèmes à la base des poèmes proviennent pour une bonne partie du désarroi de l'immigrant africain lors de son premier contact avec l'Europe, "makambo" (problèmes!) (poème 1), et les événements politiques au Congo après la chute de Mobutu "l'aigle s'est envolé et l'éléphant est arrivé" (poème 2). La grande

leçon occidentale est bien vite comprise: *mosala lobiko/ Work is salvation ou Arbeit macht frei* (poème 6). Le *mboko ya bankoko* ne manque pas "I thank you for giving birth to me, village of my ancestors" (poème 7). Quelques poèmes universalistes et naturalists: "the sun, the moon and the stars" (poème 12); *spirituels*: "I have chosen the light, I have made a change, a change for dignity" (poème 13); d'amour: "a soft tongue, the dress of the lokanga, the walk of the lokuku" (poème 10). Le texte le plus fort est certainement poème 8: *Bozongi Mboka/ The Return to the Motherland*

Bozongi Mboka

Bana ba Afrika bapalangani o nse

Africa's Children are scattered across the globe

bakimi moboka likolo ya bitumba

fleeing war in the motherland

bakimi mboka likolo ya nzala

fleeing famine in the motherland

bakei Amerika

they go to America

bakei Mpoto na Asia

they go to Europe and Asia

bakei Ostralia

they go to Australia

bakei koluka libiki

they go look for happiness

bakei koluka bomengo

they go look for prosperity

bakei koluka kolongonu ya nzoto.

they go look for good health.

Babali basi ba mboka mopaya

They marry the women of the host countries

bazwi mikanda ya bofandi

they obtain paper for residence

baboti bana mpe basali makambo.

they have children and do all

kinds of things.

Kasi nkita ezali na Afrika

But dignity is to be found in Africa

kuna mosala mozali--

where work is to be done--

kuna zamba ifandi mpamba

where forests lie undeveloped

miluka mpe bibale bitondi na mbisi

streams and rivers abound with fish

zamba itondi na nyama mpe ndeke.

and forests abound with game and birds.

Bana ba Afrika bayokani malamu

Children of Africa listen carefully

esengoli bozonga mboka

it is time to return to the motherland

bokenda kolakisa mpe kosala mosala

go beach to teach and word

bokenda kotombola mboka

go and develop the motherland

botonga balabala mpe mpitalo

built roads and hospitals

botika kotelengana na Mpoto mpe Amerika.

stop hanging around in Europe and America.

ica.

Nkita na biso ezali na Afrika

Our dignity is in Africa

nkita na biso ezali na mboka

our dignity is in the motherland

toboya ngoingoi

let us renounce idleness

tokima mobulu ya mboka te

let us not flee the turmoil back home

<p>toboya kosengasenga ngunda</p> <p>ngunda ezali nsoni ngunda ezali mosambwisi.</p> <p>Dièse ezali bobomi ntango mpe bokosi</p> <p>mayele na biso makenda kotonga Afrika</p> <p>tokomisa Afrika Mikili tokima mibeko mya Schengen</p> <p>misalemi te mpo na biso miboi bofandi mpe boyei bwa biso.</p> <p>Bana mboka tozonga Africa.</p> <p>Afrika Paradiso Afrika mompembe kitoko.</p> <p>Toboya bitumba toyokana o ntei bikolo totiya mayele na mosala.</p> <p>Mboka mopaya nkita esali te mboka mopaya monyoko.</p> <p>Réfugié ezali boumbu Réfugié ezali bozangi nkita.</p> <p>Afrika ezangi maboko Afrika ezangi mito tolanda Mandela tokima mboka te tozonga mpe totombola Afrika.</p>	<p>let us stop looking around for political asylum asylum is a disgrace asylum is humiliating.</p> <p>Pleas for asylum are a waste of time and a lie our minds must be set on Africa's recon- struction so that we lift Africa in the First World let us leave behind the Schengen regula- tions which were not made for us and will not let us stay nor come.</p> <p>Compatriots let us go back to Africa.</p> <p>Africa is Paradise the African air is fresh.</p> <p>Let us say no to wars let us be one among our nations let us invest in our reason in work.</p> <p>there is no dignity abroad only suffering abroad.</p> <p>Asylum is slavery Asylum is disgrace.</p> <p>Africa is short of hands Africa is short of heads let us follow Mandela let us not flee the motherland let us go back to develop Africa.</p>
---	---

Michael Meeuwis discute les textes(p. 39-47) et justifie sa traduction (p.32-38). Il s'arrête longuement au problème de l'utilisation du lingala comme véhicule d'un langage poétique, fait exceptionnel.

H. Vinck 15 mai 1999

15. J. OMASOMBO TSONDA ET B. VERHAEGEN, *Patrice Lumumba . Jeunesse et apprentissage politique, 1925-1956* (Cahiers Africains-Afrika Studies 33-34), 1998, Afrika Instituut, Tervuren, 265 pages

“Malgré la multiplicité des travaux sur la personnalité de Patrice Lumumba, la période de sa jeunesse et les débuts de sa vie publique ont été peu explorés. Cette étude ne succombe pas à la tentation d’une lecture rétrospective menée à partir du devenir du personnage et du mythe qui s’est forgé à son propos. Fidèle à la méthode de l’histoire immédiate, les auteurs se fondent sur les témoignages d’observateurs privilégiés de la jeunesse du héros congolais. Ils recourent aux documents et aux archives pour compléter, voire préciser ou redresser ces “souvenirs”. Après la généalogie et l’histoire du clan d’origine de Lumumba, sont abordées enfance et jeunesse. Puis est décrite sa vie à Stanleyville où Lumumba arriva en 1944, où il se maria, commença à écrire et dirigea des associations locales jusqu’en 1956 où il connut la prison. La trajectoire de Lumumba aussi controversée que complexe est relativement exceptionnelle, reçoit ici un éclairage en profondeur, à la fois critique et analytique.” (De la couverture).

Dans une première partie les auteurs brossent, sur bas de documents publiés et d’archives, l’histoire de la région (les Ewango), du village Wembo Nyama/ Onalua. Une attention spéciale est portée vers les missions catholique (Tshumbe) et protestante (Wembo Nyama). Dans une deuxième partie nous faisons la connaissance des parents de Lumumba, son enfance et sa scolarisation pour arriver en 1944 à Stanleyville ce qui sera l’objet de la troisième partie. La vie familiale y est mise en lumière pour la première fois sur base de multiples témoignages des participants mêmes. Les activités d’écrivain et de meneur d’hommes dans l’association des évolués, y trouvent également leur place. Dans l’introduction (p.16), les auteurs signalent qu’ils ont dépouillé quatre périodiques : *La Croix du Congo*, *La Voix du Congolais*, *L’Echo Postal*, *L’Afrique et le Monde*, mais qu’il existe une multitude d’autres revues auxquelles il a collaboré occasionnellement. Il faut d’urgence dépister ces textes et en publier l’inventaire (ou même reproduire les textes car il s’agit certainement de publications à trouver difficilement).

Les acteurs ont effectivement apporté du neuf par le biais de 31 interviews judicieux et originaux de témoins privilégiés. On en trouve la liste avec quelques données biographiques à la fin du livre. Ensuite ils ont abondamment puisé dans les archives administratives locales. Un excellent index de 20 pages et une bibliographie sélective de 2,5 pages concluent le livre.

H.V. 29-7-1999

16. Académie Royale des Sciences d’ Outre-Mer, *Biographie Belge d’Outre-Mer, Belgische Overzeese Biografie*, Bruxelles 1998, 582 colonnes, VII

Dit boekdeel bevat 172 nieuwe biografische nota’s en een cumulatieve index die ons leert dat sinds het eerste deel verschenen in 1948, 5.550 levensbeschrijvingen ter beschikking staan van de onderzoeker in de (Belgische-)”Koloniale wetenschappen.”, zo werden de eerste volumes immers betiteld: *Belgische Koloniale Biografie*. In z’n inleiding stelt de voorzitter van de biografische commissie van de Academie voor Overzeese Wetenschappen dat “er geen sprake kan zijn van

panegyriek". Nochtans is het precies dat wat ik in vorige recensie bij het verschijnen van deel VII C heb aangeklaagd (*Annales Aequatoria* 12(1991)656-658) en wat ook nu weer zo mogen ter sprake komen. De zeven nota's door Hulstaert getekend behoren allen tot dit literaire genre. De meest uitgebreide beschrijving is van de hand van E. Lamy over Antoine Sohier (col.392-406). Het biografische werk gaat erg traag. Er is blijkbaar niet te veel belangstelling voor het koloniale verleden en de schrijvers van de nota's behoren daar voor een gedeelte reeds zelf toe (14 van de 57 auteurs zijn gestorven voor het verschijnen van hun nota en kunnen dus in de volgende uitgave zich al in het corpus bevinden). Misschien moet er een meer gestructureerde aanpak komen, in de aard van de *Historical Dictionary of Zaire*. We vinden drie namen van Kongolezen: Lutunu; Ngafani; Iyeki. Zeker is dat de vele autobiografieën die de laatste jaren verzameld zijn en waarvan een aantal gepubliceerd werden zouden moeten benut worden om degelijke nota's over Kongolezen in te kunnen lassen. Kan niet een rubriek geopend worden in de *Mededelingen der Zittingen* van de Academie voor Overzeese Wetenschappen, waarin precies allerlei biografisch werk kan gepubliceerd worden dat na jaren, met de nodige aanvullingen en verbeteringen, kan verzameld worden in de B.O.B.? H.V., 26-7-1999

17. JOUNI MAHU, *African Languages country by country. A Reference Guide.* Department of Oriental and African Languages, Göteborg University, (Göteborg Africana Informal Series - 1), Third Edition 1998, 188 pages + map

Ce petit livre est extrêmement commode. Une brève introduction en décrit les limites, les atouts et le mode d'emploi. On peut le considérer comme un exemple de publication efficace et très informative pour un débutant en linguistique africaine. C'était le but des auteurs: "*The chief aim of this little encyclopaedic compilation is to provide its users with a reference guide to the geographical distribution of the languages of Africa that is both easy to use and easy to hold, that is, in one hand. It is not however a proper publication by any measure, but a rather informal printing facilitating updates and quick printing at minimal costs.*" In part I, there are some introductory maps depicting important state formations in the African past, especially precolonial times. These maps are all drawn with modern state borders included. "Part II offers a continental view of African languages with maps depicting the distribution of the four major African language families, creoles-pidgins-mixed languages as well as official languages. "In part III, each African country is dealt with separately. (...) All countries listed are or at least have at some point in during the past hundred or so years been independent politico-administrative units of some sort". (De l'introduction, p.6). Les notes accompagnant les cartes des sections I et II donnent des références aux sources, justifiant des options prises dans la représentation des cartes linguistiques. Pour chaque pays on mentionne les principales langues avec référence aux au côtes de Guthrie pour les langues bantoues, à Greenberg pour les autres. Il n'y a pas d'autre référence bibliographique par pays, mais à la fin nous

trouvons une bibliographie sélective de la classification des langues africaines. Un index de 21 pages (en trois colonnes) conclut le livre.

H.V. 21-7-1999

18. VERONIQUE DIMIER, *Le discours idéologique de la méthode coloniale chez les Français et les Britanniques, de l'entre-deux guerres à la décolonisation (1920-1960)*. Centre d'Etude d' Afrique Noire, (Travaux et Documents 58-59), Bordeaux 1998, 63 pages

Selon une opinion fort répandue, la France aurait appliqué dans ses colonies d'Afrique tropicale un gouvernement de type direct, unificateur et assimilateur, reflet de son idéologie républicaine. Le pragmatisme et le conservatisme-libéralisme anglais auraient, en revanche, favorisé dans l'Empire britannique le développement d'un gouvernement de type indirect, à caractère décentralisé, diversifié, reflétant une politique indigène respectueuse des coutumes et des chefs indigènes. Ces comparaisons fondées sur un type d'explication culturaliste, ont depuis les années 1930 surtout, été produites du côté britannique et n'ont pas toujours fait l'unanimité du côté français où certains analystes coloniaux tentent dans les années 1930-1950 de minimiser au contraire les différences entre les deux systèmes. Notre but ici ne sera pas de trancher cette controverse, mais d'analyser ces comparaisons elles-mêmes en tant que discours spécifique sur l'administration coloniale. Nous verrons qu'à partir des années 1930, elles sont véhiculées par certaines personnes qui participent activement, des deux côtés de la Manche, à la formation des administrateurs coloniaux: elles vont définir et enseigner une certaine science de l'administration coloniale, visant à comparer les différents systèmes coloniaux tels qu'ils fonctionnent au niveau local. Nous verrons ici dans quelle mesure leurs discours scientifiques et comparatifs ont été influencés par certains enjeux politiques internationaux structurés autour de la Société des Nations. (Repris du résumé de l'auteur)

19. G. de Villers et J.-C. Willame en collaboration avec J. Omasombo et E. Kennes, *Republique Democratique du Congo. Chronique politique d'un entre-deux-guerres. Octobre 1996 - juillet 1998 (Cahiers Africains, N° 35-36, 1998)* Institut Africain-CEDAF et l' Harmattan, Bruxelles, Paris, 371 pages

La présente publication couvre la période qui va d'octobre 1996 à juillet 1998, de la création de l'Alliance des Forces Démocratiques pour la Libération du Congo, l'organe politique issu de la rébellion/invasion qui conduit au pouvoir Laurent Désiré Kabila, jusqu'à la veille du déclenchement d'une nouvelle rébellion/invasion dirigée cette fois contre le régime Kabila. Comme celui qui a été consacré aux années 1990-1997 de la transition « démocratique » (voir les *Cahiers Africains* n° 27-28-29, 1997), cet ouvrage se veut un ouvrage de référence et un outil de travail. Il vise à ouvrir au lecteur des pistes d'analyse et d'interprétation en même temps qu'à lui donner un tableau d'ensemble des événements et des acteurs ainsi qu'un certain nombre de documents significatifs. L'ouvrage comprend trois parties. La première porte sur

la politique intérieure, la seconde sur les relations du régime Kabila avec une région - le Kivu - qui joue un rôle singulier et crucial dans son évolution, la troisième sur les aspects internationaux. (De la couverture)

20. AUKE VAN DER BERG (éd), *Centre Aequatoria, een kerkdienst in Bamanya (Uitgelezen Boeken, 7(1999)3, 32 pages*

Monsieur Auke van der Berg, qui travaille à l'antiquariat Brinkman-Huizinga et à l'Imprimerie et Maison d'édition *De Buitenkant* à Amsterdam a visité le Centre Aequatoria début 1998. Il en a publié un reportage dans *De Volkskrant* (Amsterdam) et une brochure (édition spéciale du périodique *Uitgelezen boeken* (Des livres lus) édité par la maison citée. On y trouve un reportage sur ses visites à quelques bibliothèques de Kinshasa; un interview avec Honoré Vinck, et quelques textes d'autres auteurs: Guillaume Essalo, Le rôle d'une petite bibliothèque de recherche dans une petite ville à l'équateur; H. Vinck, Intellectueel werk in de chaos, G. Hulstaert, Dichtkunst bij de mongo.

21.. INTERNATIONAL PRAGMATICS ASSOCIATION (IprA), *6th International Pragmatics Conference. 29-24 July 1998, Reims, France. Abstracts, Antwerpen, s.d.. JEF VERSCHUEREN, Selected papers from the 6th International Pragmatics Conference. Volume 1: Language and Ideology, 595 pages; Vol 2, Pragmatics in 1998, 619 pages; IprA, Antwerpen 1999*

Dans la première de ces deux publications complémentaires nous y trouvons les résumés des sujets présentés par les participants-orateurs de la conférence arrangé en trois catégories: Plenary lectures, Panels, Lectures, posters, panel contributions, data sessions. Cette masse de textes ne nous rapporte pas de ce qui s'est exactement passé à la Conférence mais elle nous renseigne sur l'activité variée et complexe de cette branche de la linguistique. Nous signalons ici les textes ayant un rapport avec l'Afrique sub-saharienne.

-Karin Geitlinger: Discourse-pragmatic correlates of word-order variation: Swahili versus-English

-Kamwangamalu Nkonko M, A new language policy, old language practices: Status planning African Languages in a multilingual South Africa

-Gregory Kamwendo, Students' attitude towards mother tongue education.

-Matovu Kasalina et Susan Kiguli, The role of English in the pre-primary education in Uganda: A curse or a blessing ?.

-Francis Owino, Harmonization of Western Nilotic languages of Eastern Africa.

-Don Peterkin, Complicit frames, promiscuous mappings and savage blending in 'African' Aids discourse.

-Meike Tasch, Attitudes towards English, Luganda, Swahili and mother tongue as media of instruction in Uganda.

-Michael Meeuwis, Language policy and linguistic ideology in the Congo (ex-Zaire) between 1965 and 1990. L' auteur explore des pistes originales dans le domaine

ainsi: The Colonial Factor in the Sociolinguistic History of Western Congo (To be published in: John Kalema (ed.), *Linguistics and nation-building in the new millennium*, Kampala, Makerere University, Faculty of Arts, 1998, 16 pages; Flemish nationalism in the Belgian Congo vs Zairian anti-imperialism: Continuity and discontinuity in language ideological debates. In: J. Blommaert (ed), *Language ideological debates*, Berlin, Mouton de Gruyter, (sous presse). H.V. 26-7-1999

Deux gros volumes reproduisent alors les textes les plus importants effectivement présentés au Colloque.

The first volume collects all selected articles bearing on the special theme of the conference: Language and ideology. 'Ideology' is interpreted as any constellation of beliefs or ideas, bearing on an aspect of social reality, which are experienced as fundamental or commonsensical and which can be observed to play a normative role. As a result, the range of topics covered in this volume is extremely wide (including language itself as an object of ideology), and so is the range of approaches. Given the total amount of work from which this is a selection, we are convinced that a relatively representative spectrum is provided of the state of the art in this field of investigation. (From the Preface to Volume I)

The second volume collects all articles of general interest for pragmatics, i.e. not directly related to the special theme of the conference, 'language and ideology.' 'Pragmatics' is interpreted in its widest sense as an interdisciplinary (cognitive, social, and cultural) perspective on language and communication. As a result, the range of topics covered in this volume is extremely wide, and so is the range of approaches. Given the total amount of work from which this is a selection we hope it provides a sufficiently representative spectrum of the field to deserve the title *Pragmatics in 1998*. (From the Preface to Volume 2)

22. AFRICAN BOOKS COLLECTIVE (ABC), *African Publishers Networking Directory 1999/2000*, ABC, Oxford 1999, 66 pages

"The African publishers networking directory is primarily a network tool for the African book communities, but also a resource for others outside Africa seeking information about publishers and the book trade in Africa. It is published every two years by African Book Collective, to provide accurate and up-to date information about publishers, book trade organizations, and book trade journals in Africa. A listing of reference sources is also given, listing the main sources where other information can be found on such topics as African book fairs, book prizes, training programmes, donor organisations and international book trade organisations. The major part of the directory is the publishers listing." (De l'Introduction, p.v)

La République Démocratique du Congo représentée par 14 mentions. Je pense que quelques compléments d'information peuvent être utiles:

-n°027: Afrique Editions. De fait c'est une filiale des Editions De Boeck, Bruxelles. Ils ne sont plus à l'adresse mentionnée depuis un an. Se sont-ils installés ailleurs à Kinshasa ?

-n°028: Centre d'Etudes Ethnologiques, Bandundu. Le Père Hochegger a quitté le Congo définitivement depuis deux ans (ou plus ?). Les Publications du CEEBA ne sont plus disponibles dans les librairies à Kinshasa. Existe-t-il encore une quelconque activité à Bandundu ?

-n°038: Les Editions Universitaires. Je n'ai remarqué pas la moindre activité depuis des années.

23. BOGUMIL JEWSIEWICKI (en collaboration avec Dibwe dia Mwembu, Mary Nooter, Allen F. Roberts, Nyunda ya Rubango, Jean Omasombo Tshonda), *A Congo Conicle. Patrice Lumumba in Urban Art*, Museum for African Art, New York (in conjunction with an Exhibition organized by the Museum of African Art, 23 April to 15 August 1999), 110 pages

Ce beau livre est dédié à Hulstaert et Vansina: "Finally, I could never have conceived this exhibition or catalogue without the hospitality and friendship of a great many Congolese who were willing to instruct an ignorant foreigner in their culture. For this to take place I had first to go to and be in their country; for this I thank Hala and Dzidek Zakrzewscy. And to receive that instruction, my own cultural perspective needed opening up; this I owe to Gustaaf Hulstaert and Jan Vansina. I dedicate this work to them". Ainsi conclue l'auteur principal, le professeur Jewsiewicki ses "acknowledgments" (p.7).

Les tableaux de l'exposition proviennent des collections privées de Johannes Fabian et Ilona Szombati(Amsterdam), Victor Bol, Edouard Vincke (Lubumbashi?), Léon Verbeek (Lubumbashi)

24. B. JEWSIEWICKI, *Popular Painting in Contemporary Katanga: Painters, Audiences, Buyers, and Socio-political Contexts*

L'auteur décrit ici l'histoire de la peinture populaire dans le pays, et l'histoire du rôle qu'y ont joué plusieurs personnages occidentaux. Il met l'accent sur la différence entre la tradition de Lubumbashi et celle de Kinshasa en les relatant aux différences culturelles des deux capitales. Il relate le portraitisme dans la peinture congolaise à l'importance qu'a pris la photo de la carte d'identité (de "citoyen") et des images des saints que les missionnaires ont répandues à profusion. Ensuite il y a les évocations historiques qui souvent suggèrent des relations politico-sociales actuelles, les événements coloniaux exprimant les mêmes relations entre pouvoir et oppression que dans les temps présents. Une autre section de la peinture est celle dans laquelle l'homme de la rue interprète les événements récents (politiques ou sociaux). Des paragraphes importants révèlent au lecteur occidentaux les complexes procédés de "paternité" des tableaux, les voies tortueuses de leur commercialisation, leur fonction sociale, leur inspiration, copies et variantes. Je pense qu'il reste important de regarder de plus près si les images dans les livrets scolaires coloniaux n'ont quand même pas inspiré certains tableaux.

- Jean Omasombo Tshonda, Patrice Lumumba's Youth. Nous venons de présenter l'excellente étude de cet auteur sur la jeunesse de Lumumba (vois sous n°18)
- Nyunda ya Rubango, Patrice Lumumba at the Crossroads of History and Myth
- Dibwe dia Mwembu, Popular Memories of Patrice Lumumba
- Bogumil Jewsiewicki, Congolese Memories of Lumumba: Between Cultural Hero and Humanity's Redeemer
- Mary Nooter Roberts and Allen F. Roberts, Anticipation and Longing, Congolese Culture Heroes Past, Present, and Future

A la fin du catalogue nous trouvons une excellente bibliographie sur Lumumba (page 110)

Ce livre a fonctionné comme catalogue à l' Exposition dans le *Museum for African arts* à New York. Il contient un grand nombre de reproduction en couleur de peintures populaires dont plusieurs n'ont jamais été reproduites.

Il reste une importante question après la lecture de ce merveilleux livre: n'y a-t-il (eu) réellement d'autres régions du pays qui ont produits de peintures semblables ? Ne fusse-ce qu'en imitation de ce qui se passait à Kinshasa ? Ou est le phénomène si exclusivement lié à quelques individus, "découverts" par quelques "professeurs" qui en on fait la promotion? Il est urgent d'élargir le terrain géographique de la recherche. Et quoi de la relation avec des phénomènes semblables dans les pays limitrophes ? L'exposition a été accompagnée d'une série de "lectures", vidéos et films. Parmi la première série nous citons: Jewsiewicki, Manthia Diawara, Adam Hochschild, Kazadi wa Mukuna, Georges Nzongola, Herbert Weiss, Elombe Brath et Mudimbe. Ce dernier avec le titre: "The Phenomena of African Identity since Colonialism".

25 Edmond J. KELLER, Globalization, African Studies And The Academy. Benetta JULES-ROSETTE, Africanism And Universal Cultures: The Limitations Of Brokerage. Paper presented at an International Conference, Africa, France and the United States, at the Institut d'Études Politiques, Bordeaux, France, May 22-24, 1997. Institut d'études politiques de Bordeaux Université Montesquieu - Bordeaux iv, Centre national de la recherche scientifique, 30 pages

Les changements globaux des années quatre-vingt-dix ont conduit à la marginalisation de l'Afrique dans la communauté internationale. La fin de la guerre froide, l'effondrement de l'Union soviétique ont eu de multiples conséquences dans le champ des études africanistes. Tant du point de vue méthodologique qu'institutionnel, des transformations profondes sont en cours dans le domaine africaniste aux Etats-Unis. Confrontée à la globalisation, aux flux transnationaux du travail, la réflexion sur de nouveaux paradigmes indique l'énormité du défi auquel doivent faire face les études africaines, comme tous les programmes en termes d'aire culturelle. (Résumé de l'auteur)

26. JEAN MARIE MUTAMBA MAKOMBO KITATSHIMA, *Du Congo Belge au Congo Indépendant. 1940-1960, Emergence des évolués et genèse du nationalisme. 688 pages, 7 cartes, 6 graphiques, 47 illustrations, 27 tableaux, index des noms de personnes et des lieux.*

Première Partie: De l'émergence des évolués » Aux premiers manifestes politiques de l'année 1956: « l'empire du silence »

Chapitre I: L'effort de guerre 1940-1945 et ses conséquences

1. L'effort de guerre 1940-1945

2. Ses conséquences

2.1. Les conséquences économiques

2.2. Les conséquences politiques

2.3. Les conséquences sociales

Chapitre II: Les revendications des « évolués » et la réponse métropolitaine

1. Les doléances et les préoccupations des « évolués »

2. La réponse métropolitaine

Chapitre III: Le Plan décennal pour le développement (1949-1959)

1. Le Diagnostic

2. Les Remèdes

3. Le Bilan

Chapitre IV: Les contradictions du système colonial belge

1. La tradition coloniale

2. La dislocation de l'édifice colonial

Chapitre V: L'éveil politique des « évolués »

1. Les signes de maturation

2. La formation acquise

3. Les réalités vécues dans la quotidienneté

4. Les contingences individuelles

Chapitre VI : Le Congo des manifestes politiques

1. Les manifestes de 1956

2. Les réactions suscitées

Deuxième partie: des lendemains des Manifestes à l'Indépendance: le Congo Belge en effervescence

Chapitre VII: Le bouillonnement des idées et la mobilisation de l'opinion publique

1. Les facteurs de sensibilisation de l'opinion

2. Les thèmes de mobilisation

Chapitre VIII: La conjoncture économique et le climat social et politique en 1957-1958

1. La récession économique

2. Les tirs de harcèlement contre le Pouvoir colonial

Chapitre IX : L'insurrection populaire des 4-7 janvier 1959 à Léopoldville

1. Les faits et leur signification

2. Les conséquences

Chapitre X : Les convulsions du régime colonial

1. Le cadre des événements de l'indépendance octroyée à l'indépendance négociée (janvier 1959-janvier 1960)

2. La prolifération des formations politiques

3. L'indécision du gouvernement belge

4. La conférence de la Table Ronde politique belgo-congolaise (20-1 au-20-1960)

Chapitre XI : La marche irréversible vers l'indépendance (20 février-30 juin 1960)

1. L'exercice du pouvoir pendant la période transitoire

2. La conférence de la Table Ronde économique, financière et sociale

3. La campagne électorale et ses résultats

4. La mise en place des organes du pouvoir du Congo indépendant

5. Les circonstances de la passation des pouvoirs

27. JEAN-PASCAL DALOZ (éd.), *Le non renouvellement des élites en Afrique subsaharienne*, Centre d' Etude d'Afrique Noire, Talence, 1999, 231 pages

“On a beaucoup mis en avant, ces dernières années, les figures de dirigeants qui incarneraient une nouvelle génération de résidents africains, par opposition à des “dinosaurs” plus ou moins en voie de disparition. Pourtant, au Bénin ou à Madagascar, on a également assisté au retour (par la voie électorale !) d'ex-hommes forts qu'on avait pu croire définitivement discrédités. En deçà des jugements hâtifs que ces tendances contradictoires pourraient susciter, cet ouvrage, emploie à étudier empiriquement la question du renouvellement des élites, entendue selon une double perspective: l'une, visant à évaluer l'importance quantitative des nouveaux venus sur les scènes politiques africaines; l'autre, de nature plus qualitative, ambitionnant de repérer d'éventuelles mutations en termes de style de leadership. À travers des études de cas qui nous mènent de la zone francophone à la zone anglophone, du Sahel au Golfe de Guinée, du Kenya à l'Afrique du Sud, se trouvent donc examinées la composition des entourages présidentiels, des gouvernements voire des parlements, mais encore les attitudes effectives des responsables actuellement au pouvoir. Mettant souvent en lumière une large reconduction des personnels politiques et soulignant des tendances lourdes en matière de relations élites-populations, cet ouvrage offre une lecture originale des dynamiques africaines: centrée très concrètement sur l'observation des acteurs au sommet. il réunit de jeunes et de moins jeunes chercheurs, relevant pour la plupart du CEAN”. (Texte repris de la couverture, p.4)

Introduction générale : *Jean-Pascal Daloz*, Les approches élitaires comme nécessaire antidote

1 - *Cédric Mavrague*, Les élites politiques béninoises au temps du Renouveau démocratique. Entre continuité et transformation

2 - *François Grignon*, Le renouvellement paradoxal des parlementaires au Kenya (1992-199-7). Une situation de “multi-partis uniques”?

3 *Sandrine Perrot*, Les élites politiques ougandaises et le “Mouvement”. La génération Museveni

4 *Fred Eboko*, Les élites politiques au Cameroun. Le renouvellement sans renouveau?

5 *Céline Thiriot*, Sur un renouvellement relatif des élites au Mali

6 *Céline Titiriot*, La transition en cercle fermé au Burkina Faso

7 *Ivan Crouzel* - Les nouvelles élites locales sud-africaines. Entre légitimité démocratique et nécessité politique

8 *Jean-François Médard*, Consolidation démocratique et changement des élites au Botswana. Du parti dominant au bipartisme

9 *Jean-Pascal Daloz*, Sur le symptomatique cas zambien

28. Oliver Alozie ONWUBIKO, *Missionary Ecclesiology: An Introduction*. Fal-ladu Publishing Company, Nsukka, 1999, ISBN 978-2967-26-2, xii + 172 pages. Photograph. Bibliography.

This slim volume by the Vice Rector of the Bigard Memorial Seminary at Enugu (Enugu state, Nigeria), is honoured with a double Foreword and with a Preface by as many ecclesiastical dignitaries. Such a lead-up provides a sure guarantee that this essay will not depart from the accepted lines of modern ecclesiology. Stock in trade are statements from conciliar constitutions (e.g. *Lumen gentium*, 1964) and decrees (e.g. *Ad gentes divinitus*, 1965), and from recent papal encyclicals (e.g. *Ecclesiam suam*, 1964, and *Redemptoris missio*, 1990).

The author divides his study ranging over 8 chapters in four main parts.

1. Content and concept of missionary theology, and of inculturation
2. Church in missionary ecclesiology, and the return to the sources
3. A brief historico-theological about certain recent theologians
4. The contributions of the modern popes, from P. Pius XII onwards.

All through the book the author moves with ease among the official Church pronouncements, maybe especially among the more recent declarations (e.g. 52-53; also 141-164). In fact I sighted, in the present book, about 50 references to various documents of the Church. However one might have desired that the literary forms of the Roman documents referred to would be more respected; not all texts carry the same weight, especially in view of their wide ranging dates.

A valuable element in this book is the awareness shown between different ecclesiologies, say the older type of controversy, polemics and prejudice, and the newer type of dialogue and return to the Christian sources (1 1; 79), with along the road airing the fears of dogmatic relativism (esp. 108-121). Maybe more could have been made of the shades of meaning of "the body of Christ", decidedly found in the great letters of St Paul and in Colossians-Ephesians (cf. 93; 99).

Next to the general ecclesiastical concerns in the book, we meet the interest in inculturation, missiology, and evangelisation. Although the concept of *ujamaa* could not be passed over (vi-ix) and other experiences from the local field (cf. 22; 66-68) - the examples from Manchukuo, Japan, China and India (84-86; 149-150) seem to be a bit dated. One might have expected that more use would have been made of the Afri-

can synod (1994) and the subsequent document *Ecclesia in Africa* (45; 47; 51; 60), and of various local experiences. If J. Neyrere is known for having said: "*The central emphasis in ujamaa theology is the insistence that the church, the state, indeed the world, exists to serve 'Man'*", one would have loved to read here that his words would have rubbed on christian ecclesiology too. However, his name is not once quoted.

The book of O. A. Onwubiko is said to break "new ground in interdisciplinary research" (vii; 58). There is no doubt that the author is well read in theological literature, and quotes even from less accessible languages (3; 49; 87 n.7, but also 115-116, with translations). However, sometimes, creates his treatment the impression of just names dropping (e.g. 19; 28; 70; 92; 118-119; also 53 and 159) and skipping easily, in one and the same breath, over several centuries (e.g. 46; 77).

The author seems to have a special eye for detecting persons who in the course of their lives adhered to different religions convictions (15-16; 19-20; 26-27; 35). The same would apply to his seeing "the signs of the times" (e.g. 112-125; 145; 157; 161 n. 18). I for one would have appreciated that - except than in historically fixed texts - to find a clearer distinction between "*separated brethren*" on the one side, and "*other Christians*" on the other side (as often is done with "*other Churches*" and "*other ecclesiastical communities*").

Personally I appreciated many casual remarks about, say, the changing venues of various assemblies of the W.C.C. (33), the link between the encyclical *Mystici corporis* (1943) and the theologians Th. Innitzer and K. Rahner, and the complementarity of *Mystici corporis* and *Divino afflante Spiritu* (101) the almost subreptitious presence of ethnocentrism everywhere (46; 71 n.4; 93; 124), and the description of the five kinds of religions literature (89 n. 26, after J. Cahill), and so on.

Considering the fact that the essay is aimed at teachers and students of theology, certain technical terms might need a greater explanation. I think here of the '*jus commissionis*' (30), "*semina verbe*' (34), the anonymous Christians (33), the Rhine and the Tiber (31), the '*Syllabus errorum*' (28), and other facts or theories.

Again, in this kind of book I appreciated the list of abbreviations, and the more than 4 pages alphabetical index. One regret is that the "sigla" used are not even listed in alphabetical order, are incomplete (e.g. regarding: *Nostra aetate*, *Dignitatis humanae*, *Ut unum sint* ...), and mix up all kinds of documents, including a few learned journals. My suggestion would be that - perhaps together with the abbreviations - once and for all the nature of the publication is stated (in the manner found on p. 53) together with the year of publication and maybe an accessible English spoken source of finding the same.

Rev. Fr. O. A. Onwubiko, is not on his first publication (cf. 57; 59-60 and notes; 172), but more of him is expected, as appears from his future works, all about ecclesiology, ecumenism and inculturation (160).

Theo Aerts, 12-9-1999

ANNALES AEQUATORIA

Continuation de "Aequatoria" (1937-1962) fondée par E. Boelaert et G. Hulstaert. Editée par le Centre Aequatoria de Bamanya (Mbandaka-R.D. du Congo) depuis 1980. Edition annuelle unique d'environ 600 pages.

Rédaction 20(1999) terminée le 21 septembre 1999

Rédaction

Rédacteur en chef : Honoré Vinck

Secrétaire de rédaction: Charles Lonkama

Documentaliste: G. I. Essalo

Conseillers à la rédaction: Bokula Moiso, Kamba Muzenga,

Kumbatulu Sita, Lufungula Lewono, Michael Meeuwis,

Motingea Mangula,

Administration et souscription

Au Congo: -Mbandaka : Centre Aequatoria, B.P. 276

-Kinshasa : Maison MSC, Limete, 19, 3ème rue,

-Vente: Librairie St Paul à Kinshasa et Limete

Hors du Congo: Aequatoria , Te Boelaerlei 11, B-2140 Borgerhout, Belgique

Fax: (0)3-321.01.11

Compte: 068-2106176-42 (Gemeentekrediet, Pachecolaan 44, 1000 Brussel)

Aux USA et Canada: Checks should be made payable and sent to: M.S.C., 305 S.Lake St., Box 270, Aurora ,Illinois 60507 (With mention: "For Aequatoria")

Prix du numéro hors Congo: FB 700; \$ 25; € 18; plus port

Dépot légal : 839/81

Website: <http://ger-www.uia.ac.be/aequatoria>

Annales Aequatoria is indexed by the *International Bibliography of Social Sciences*, London School of Economics and Political Science and by *A Current Bibliography of African Affairs*, Amityville, USA. *Aequatoria* participates in the *Zimbabwe International Book Fair* 26-9-99